







HISTOIRE
DE SARDAIGNE.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
Rue de la Harpe, n° 78.

HISTOIRE
DE SARDAIGNE,
OU
LA SARDAIGNE
ANCIENNE ET MODERNE,
CONSIDÉRÉE DANS SES LOIS, SA TOPOGRAPHIE, SES PRODUCTIONS ET SES MŒURS.

Avec Cartes et Figures.

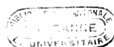
PAR M. MIMAUT,
ANCIEN CONSUL DE FRANCE EN SARDAIGNE.

Humanæ speciem plantæ sinuosa figurat
Insula, Sardiniam veteres dixère coloni,
Dives ager frugum.
CLAUDIANUS, De bello Gildonic.

TOME SECOND.



Paris,
J. J. BLAISE, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DU VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE,
Rue Ferou, n° 24, près Saint-Sulpice.
PÉLICIER, LIBRAIRE,
Place du Palais-Royal.
1825.


UNIVERSITAIRE

LA SARDAIGNE

ANCIENNE ET MODERNE.

SUITE DE L'ÉTAT POLITIQUE.

CHAPITRE Ier.

Résultats du traité de paix de Ryswick. — Question de succession de la monarchie et des possessions espagnoles. — Intrigues et manœuvres politiques. — Faits et circonstances qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent le testament de *Charles II*. — L'opinion et la fortune sont d'abord favorables à la maison de Bourbon. — La Sardaigne, comme toutes les autres possessions espagnoles, prête serment à *Philippe V*. — Rupture entre la France et l'Antriche. — Guerres et séditions qui s'en suivent. — Causes et origine des divisions qui amenèrent les événements postérieurs.

On a beaucoup écrit sur les guerres de la succession d'Espagne. Un grand nombre de livres contiennent le récit des événements multipliés qui ont rempli les vingt premières années du siècle dernier, et dont le résultat a été d'établir une nouvelle balance politique en Europe.

Les historiens se sont bornés à présenter l'en-

semble des opérations militaires, et à raconter les faits généraux. Ils ne pouvaient, en effet, qu'énoncer sommairement ceux de ces faits qui n'avaient qu'une importance relative et locale; mais il en résulte que plus d'un épisode intéressant est à peine esquissé ou indiqué par aperçu dans ce vaste tableau.

On peut à bon droit placer au nombre de ces événements omis, quoique dignes de mémoire, ceux qui se sont passés dans l'île de Sardaigne, depuis 1708 jusqu'à 1720, époque à laquelle, après avoir été enlevée à *Philippe V* par le parti autrichien, soutenu de la flotte anglaise, et être rentrée, au bout de dix ans, en la possession du roi d'Espagne, elle passa définitivement entre les mains d'une troisième puissance, et devint, par là, le gage de la paix générale.

Quelques lignes ont suffi à la plupart des historiens pour rendre compte de ces vicissitudes politiques, dont l'action et la fin eurent des conséquences si grandes pour le pays qui en fut l'objet.

Nous mettrons sous les yeux des lecteurs un tableau succinct de ces événements, non parce qu'ils doivent nécessairement trouver leur place dans une histoire spéciale de la Sardaigne, mais parce qu'ils ont même cet intérêt général que leur donne le développement des intrigues, des conspirations, des entreprises ambitieuses, et

qu'ils sont la suite, l'effet et le complément de ceux qui se passaient dans la Péninsule espagnole.

L'orage qui, après sept années de tranquille possession et de calme, vint éclater, en 1708, sur l'île de Sardaigne, s'était formé depuis long-temps en Espagne. Plusieurs provinces de la monarchie avaient fait scission, et arboré l'étendard de la révolte. L'Espagne était déchirée par deux partis, dont l'un restait fidèle au roi régnant, au souverain légitime, et dont l'autre avait épousé les intérêts du prétendant et de la ligue européenne armée contre Louis XIV et contre son petit-fils.

Les mêmes mobiles, les mêmes influences avaient agi sur la Sardaigne, et divisé sa noblesse, comme celle de la péninsule. Les résultats de ces dissensions furent pareils, et cette île fut arrachée à l'Espagne, comme l'avaient été, quelques années auparavant, la Catalogne et l'Aragon.

En recherchant les causes de cette division funeste, et de l'exaspération des mécontents de l'intérieur, sans les secours desquels tous les efforts de la *grande alliance* eussent échoué, on est conduit à une triste vérité: c'est que les soins paternels de *Louis XIV* pour guider l'inexpérience de son petit-fils, et pour l'affermir sur le trône, ne servirent guère qu'à fournir des prétextes à l'envie ou des aliments à d'anciennes haines, et furent une des principales causes de tant de calamités.

On ne peut se dissimuler que la hauteur, la vanité, l'esprit d'intrigue des agents que la cour de Versailles avait en Espagne, et qu'elle introduisait jusque dans les conseils du roi, n'aient puissamment contribué à irriter la fierté des Espagnols, dont on réduisait la prétendue indépendance à un vain nom, et envers lesquels on affichait une dédaigneuse supériorité.

L'exposé des faits historiques de cette époque, que nous emprunterons au témoignage écrit de deux personnages qui furent les serviteurs zélés de *Louis XIV* et de *Philippe V* [1], et dont l'autorité est irrécusable, fera voir, par des rapprochements aussi singuliers qu'inattendus, que le caractère espagnol ne s'est jamais démenti dans aucune de ses parties, et que les hommes de ce pays, placés dans des circonstances à peu près pareilles, ont toujours été et seront probablement toujours les mêmes.

La démonstration de ces vérités historiques sortira de la simple narration des événements, peu connus, qui furent, pour les deux gouvernements, l'occasion de fautes si multipliées, et pour les peuples la source de tant de discordes et de maux.

Elle exige, pour l'intelligence des faits, que le récit remonte jusqu'à leur origine, c'est-à-dire aux circonstances qui ont accompagné et suivi la signa-

[1] Les marquis de *Torcy* et de *Saint-Philippe*.

ture et l'exécution du testament de *Charles II*. Mais le plan et les proportions de cet écrit veulent qu'on ne fasse mention que de celles qui ont une liaison réelle, plus ou moins directe, avec les affaires de la Sardaigne, qui ont amené graduellement et conduit jusqu'au jour de l'explosion les catastrophes dont elle a été le théâtre, et qui ont mis en scène les caractères et les intérêts, les ambitions déçues, les vanités blessées, et les passions vindicatives, dont ces événements ont été l'ouvrage.

La paix signée le 20 septembre 1697 au château de Ryswick, entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande, avait mis un terme aux troubles de l'Europe, et avait enfin assuré à la monarchie espagnole le repos dont elle avait tant besoin après une si longue suite de défaites et de malheurs.

Louis XIV, qui, à la paix de Nimègue, avait profité de ses avantages avec trop de hauteur, voulut montrer à Ryswick une extrême modération; et, quoique ses armes fussent partout triomphantes, il se conduisit avec ses ennemis vaincus comme s'il l'avait été lui-même. Il rendit à la branche autrichienne qui régnait en Espagne tout ce qu'il lui avait pris vers les Pyrénées et la Flandre. Toutes les conquêtes sans exception furent restituées. *Guillaume* qu'on avait toujours traité d'usurpateur et de tyran, fut reconnu comme légitime roi d'An-

gleterre, et *Jacques II* resta au château de Saint-Germain avec le vain titre de roi et une pension.

Les politiques du temps cherchèrent dans les calculs de l'ambition les motifs secrets d'une facilité qui devait paraître extraordinaire chez un prince accoutumé à tant de fierté, de grandeur et de gloire. Il méditait de plus vastes projets, dit un d'entre eux [1] ; et *pour courir plus librement dans la carrière spacieuse qu'il se préparait, il se débarrassa des dépouilles de ses ennemis.*

Les historiens ont supposé qu'il s'était occupé dès ce moment d'assurer à sa maison la succession du trône d'Espagne, et qu'il n'avait négligé les intérêts de l'orgueil, que pour diriger ses efforts vers un but plus important, et pour faire mouvoir à cet effet tous les ressorts de la politique.

Voltaire et le marquis de *Torcy* ont prouvé que cette arrière pensée fut étrangère aux motifs qui firent décider la paix ; que la guerre suscitée par *Guillaume d'Orange*, moins contre la France que contre la personne du roi, ayant été couronnée par le succès, on avait saisi avec empressement les premières propositions de l'ennemi, pour mettre fin à une guerre ruineuse et sans objet réel ; que la paix était impérieusement commandée par l'épuisement des finances, par la misère des peuples, par la lassitude même de la victoire ; et qu'enfin,

[1] Le marquis de *Saint-Philippe*.

comme le dit l'un de ces deux écrivains : *cette paix fut précipitée par le seul motif de soulager le royaume*.

Si cependant il est aujourd'hui démontré qu'une si longue prévision politique n'a pas présidé aux négociations du traité de Ryswick, qui par le fait, et peu d'années après, valut à *Louis XIV* la succession d'Espagne, et que l'or de la France ne fut point en cette occasion prodigué à pleines mains, comme la calomnie et la haine en répandirent le bruit, il n'est pas vraisemblable non plus que ce grand prince, toujours si soigneux de la splendeur et des droits de sa maison, les ait négligés dans une telle occasion, et qu'il ait abandonné l'avenir aux chances du hasard. *Voltaire* n'est pas d'une parfaite exactitude, quand il dit que *la réputation de* Louis XIV et *l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui consommèrent cette révolution*. Le roi employa, pour parvenir à son but, tous les moyens que la prudence, la politique et l'honneur lui suggéraient, et qui étaient compatibles avec la noblesse de son ame et l'élévation de ses sentiments.

La principale affaire de l'Europe, la grande pensée qui occupait tous les cabinets au moment de la signature du traité de Ryswick, c'était la succession d'Espagne. Les intrigues sans nombre qui, depuis quelque temps agitaient l'intérieur du palais de Madrid, pour amener le roi *Charles II*

à nommer son héritier, appelaient de ce côté l'attention des puissances les plus influentes, ou les plus immédiatement intéressées à ce grand événement. Tout annonçait la fin prochaine du roi d'Espagne, prince aussi faible d'esprit que de corps, accablé d'infirmités, dont la vie était continuellement menacée, privé de postérité et même de toute espérance d'en avoir jamais, si l'on peut croire à la réalité d'une confidence qu'on dit avoir été faite à ce sujet par sa première femme, *Marie Louise d'Orléans*, au roi de France[1].

Les facultés intellectuelles du roi d'Espagne répondaient complètement à sa constitution physique. Il était irascible, mélancolique, d'une timidité extrême, et d'une ignorance sans exemple. Il ne sut jamais le nom des villes qu'il possédait hors du continent de l'Espagne. Lorsque les Français prirent Mons, il déplora beaucoup la perte que venait de faire le roi d'Angleterre. Il fallut lui apprendre que cette place lui appartenait.

Un tel homme devait être gouverné. Il le fut

[1] Cette princesse était morte en 1689, sans avoir été attaquée d'aucune maladie, au moment où les instigateurs de l'alliance contre la France y entraînaient l'Espagne. Une mort si subite excita de violents soupçons. On la présenta comme victime du louable dessein qu'elle avait eu de conserver la paix entre son pays natal et sa nouvelle patrie. Quelques écrivains espagnols prétendent que le comte de *Mansfeldt*, ambassadeur de l'empereur, et le comte d'*Oropesa*, président du conseil de Castille, soupçonnés d'être les auteurs de ce crime, prirent peu de soin de s'en justifier.

jusqu'à sa mort. Sa mère, fille de l'empereur *Ferdinand III*, et sœur de l'empereur *Léopold*, d'abord régente pendant sa minorité, s'était servie du prétexte de ménager une santé si délicate, pour conserver, même après l'avènement de son fils au trône, l'autorité dont elle jouissait. Elle exerça, tant qu'elle vécut, un empire absolu sur lui. Piquée contre la cour de Vienne, elle fit déshériter par son fils la maison d'Autriche, à qui elle tenait par des liens si étroits, et en la possession de laquelle il était naturel de croire qu'elle voudrait perpétuer le trône d'Espagne. Elle avait un petit-neveu, fils de l'électeur de Bavière, *Maximilien-Marie*, qui était âgé de quatre ans, et sur lequel elle jeta les yeux. Elle fit signer, en 1696, à *Charles II* un testament secret en faveur de ce prince-enfant.

Après la mort de la reine-mère, *Charles II* subit un nouveau joug, celui de la femme qu'il épousa en secondes noces, peu de temps avant la signature de la paix de Ryswick. La nouvelle reine, *Marie-Anne de Neubourg-Bavière*, fille du duc de ce nom, devenu depuis électeur palatin, était belle-sœur de l'empereur Léopold, et avait voué à la maison d'Autriche et à ses neveux la plus vive tendresse. « Ainsi, dit *Voltaire*, pour que le cours » naturel des choses fût toujours interverti dans

[1] Siècle de *Louis XIV*.

» cette affaire, où il s'agissait de la plus vaste » monarchie du monde, la reine, princesse ba- » varoise, était aussi attachée à la maison d'Au- » triche, que la reine-mère, qui était autrichienne, » avait été affectionnée au sang de Bavière ».

La nouvelle reine, qui avait de la pénétration, et qui aimait le pouvoir, n'eut pas de peine à s'emparer de l'esprit de son mari et à le dominer. Elle ne tarda point à disposer de tout en Espagne. Elle méprisait la nation espagnole, et ne s'en cachait pas. Aussi on la flattait et on la craignait; mais on ne l'aimait guère. Les imprudences de sa conduite et sa hauteur finirent même par la faire tout-à-fait détester. Les affaires publiques étaient dirigées par son conseil privé, composé de la comtesse de *Berlipz* et d'un capucin, le père *Chiusa*, son confesseur, qu'elle avait l'un et l'autre amenés de l'Allemagne avec elle.

Don Thomas Henriquez de Cabrera, amirante de Castille, parvint à gagner sa confiance, et à s'acquérir par-là une immense influence. De son côté, le comte d'*Oropesa,* président du conseil de Castille, qui joignait à ces hautes fonctions la faveur déclarée du roi, ne négligeait rien pour affermir son autorité. Ces circonstances lui paraissaient avec raison éminemment propres à augmenter l'importance de son rôle politique.

L'empereur avait envoyé à Madrid, vers l'époque

du mariage de la reine, le comte de *Harrach*, un des principaux ministres de son conseil, en qualité d'ambassadeur, pour soigner les intérêts de sa dynastie, déjà si bien soutenus par cette princesse. *Louis XIV*, immédiatement après la paix de Ryswick, donna la même mission au marquis d'*Harcourt*, depuis duc et maréchal de France, homme plein de talents, d'esprit et de grâces, et remarquable par la politesse de ses manières. Reçu d'abord avec beaucoup de froideur, et obligé d'attendre son audience trois mois, le marquis d'*Harcourt* employa ce temps à changer en bienveillance l'ancienne antipathie des Espagnols pour les Français, et à déployer toutes les ressources que lui offrait l'heureux don de plaire qu'il possédait à un très haut degré. L'insolence et la dureté des chefs du parti autrichien produisaient un effet parfaitement contraire, et lui aliénaient autant de cœurs que savait en gagner la dextérité de l'ambassadeur de France.

De tous les prétendants à la succession éventuelle de *Charles II*, parmi lesquels figurait, outre l'électeur de Bavière, le roi de Portugal qu'avait encouragé à cette démarche le comte d'*Oropesa*, allié de la maison de Bragance, les plus puissants, et en même temps les plus légitimes, étaient les maisons de Bourbon et d'Autriche. *Louis XIV* et *Léopold* étaient parents au même degré ; mais le

premier avait l'avantage de la primogéniture : ses droits étaient donc incontestablement supérieurs. Ils ont été montrés tels par la raison, par la nature et par le succès.

Comme c'était pourtant la volonté du roi régnant qui devait prononcer en dernier ressort sur la valeur de ces prétentions, le foyer des intrigues diplomatiques de chacune des deux puissances prépondérantes était établi au sein de la cour de Madrid. Chacune mettait en œuvre les moyens qu'il croyait les plus propres à faire réussir son parti et ses vues.

Un des premiers soins de la reine avait été de se servir de son crédit sur l'esprit de son mari pour faire révoquer le testament que sa mère lui avait dicté en faveur du prince électoral de Bavière. Elle n'avait pas été aussi heureuse dans les efforts qu'elle avait faits, avec le concours du comte d'*Harcourt*, pour faire substituer un archiduc d'Autriche à l'enfant déshérité. Le roi avait promis verbalement, mais n'avait rien voulu signer.

Louis XIV, qui était déterminé à ne pas laisser passer la succession dans la maison d'Autriche, ne pouvait pourtant pas la réclamer. Dans cet état de choses, et dans l'attente des événements que le temps pourrait amener, il se garda bien d'imiter la conduite des autres puissances contractantes, qui, après la signature de la paix, avaient compléte-

ment désarmé. Plus prévoyant, il avait laissé la meilleure partie de ses troupes sur pied, et les avait distribuées dans les places.

Il chargea expressément le marquis d'*Harcourt* de lui rendre compte de l'esprit et des dispositions des grands et du peuple, relativement à la succession. Les rapports que lui faisait cet ambassadeur ne pouvaient pas lui laisser le moindre doute. Tous les raisonnements, tous les vœux et tous les cœurs étaient pour la France. Les grands, comme les ministres, étaient divisés entre eux. Ambitieux autant qu'incapables, sans crédit, sans audace et sans autorité, ils attendaient un changement qu'ils regardaient comme prochain et inévitable. Chacun d'eux souhaitait qu'il se fît dans l'intérêt de ses vues particulières; mais le plus grand nombre, et il s'augmentait tous les jours, désiraient un prince français, comme seul capable de maintenir la monarchie dans son intégrité et d'en empêcher le démembrement. Ils savaient trop que l'Espagne, dépourvue de troupes, de vaisseaux et d'argent, et mal gouvernée, ne se soutenait que par le poids même de sa masse, et qu'elle ne pouvait plus se passer de la protection d'une puissance étrangère.

Quant au peuple, son ancienne antipathie, sa vieille haine nationale s'éteignait dans les cœurs. On commençait à mieux apprécier la douceur, la loyauté du caractère français, et les mœurs élé-

gantes de l'ambassadeur contribuaient d'autant plus à concilier l'opinion publique à la France, que la comparaison qu'on était à portée de faire, tous les jours, avec celles des Autrichiens, de leurs généraux et de leurs princes, lui était extrêmement favorable.

On se flattait que si le roi de France donnait à l'Espagne un de ses enfants pour régner sur elle, il maintiendrait l'intégrité de la monarchie espagnole, que toutes les semences de guerre seraient à jamais étouffées, et qu'on serait enfin délivré de l'influence de la reine, et de la présence des Allemands, qui, par son autorité, étaient restés maîtres de la Catalogne.

Le marquis d'*Harcourt*, s'étant aperçu que le désordre était partout, dans la direction du cabinet, dans l'administration des finances, et dans la fortune des plus grandes familles de l'État, offrit au roi de distribuer de l'argent à propos, pour donner plus de poids et de consistance au parti français. Les écrivains étrangers contemporains ont bien parlé de cet avis ouvert par M. d'*Harcourt;* mais ils n'ont pas dit, ou n'ont pas voulu dire, ou peut-être n'ont pas su que *Louis XIV* avait toujours rejeté cette proposition.

C'est par de moins ignobles moyens que l'on s'était gagné des fauteurs et des amis. Une persuasion sincère, l'amour bien entendu de la patrie,

l'espoir d'un meilleur avenir, et surtout peut-être les calculs de l'ambition, avaient formé, en faveur de la France, un parti dont l'ascendant, habilement ménagé, finit par amener les résolutions les plus décisives. Le marquis d'*Harcourt* suivit fidèlement les instructions par lesquelles il lui était ordonné de cultiver soigneusement l'amitié des personnages les plus importants qui figuraient dans ce parti.

Celui de tous qu'on mettait en première ligne était le cardinal *Portocarrero*, archevêque de Tolède, et primat d'Espagne. Ce chef du parti français ne manquait ni de mérite ni d'ambition. Il était secondé, dans ses opinions et dans sa conduite politique, par trois autres personnes influentes, qui étaient, comme lui, l'objet des assiduités de l'ambassadeur de France, savoir *don Sébastien de Toledo,* marquis de *Mancera,* le grand inquisiteur *Rocaberti,* et le père *Froylan-Dias,* confesseur du roi.

Le cabinet de Versailles et le marquis d'*Harcourt* comptaient moins encore sur l'amour des chefs de ce parti pour la France, que sur la haine qu'ils portaient au comte d'*Oropesa,* président du conseil de Castille, dont la faveur les offusquait, et qu'ils brûlaient de renverser. La reine, son confident l'amirante de Castille, et l'ambassadeur de l'empereur ne désiraient pas moins la ruine

du comte, dont les dispositions ne paraissaient rien moins que favorables aux prétentions de la maison d'Autriche.

Ce ministre fit voir en effet qu'on avait eu raison des deux côtés de se défier de lui, et il trompa toutes les ambitions. S'étant aperçu que le roi avait une répugnance à peu près égale pour Versailles et pour Vienne, et qu'il montrait un penchant décidé pour la maison de Bavière, il agit en courtisan habile, qui sait, en ménageant le présent, travailler pour l'avenir, et fit soumettre au roi, comme le résultat d'un conseil privé, où l'on avait discuté librement tous les droits et toutes les convenances, la proposition de renouveler son testament en faveur du prince électoral. *Oropesa*, en flattant le roi régnant, croyait en même temps s'assurer pour l'avenir les bonnes grâces de celui à qui son zèle aurait procuré cet immense héritage. Aussi eut-il soin, dans le second testament qu'il fit signer au faible *Charles II*, de faire ordonner qu'il aurait la direction des affaires pendant la minorité.

Le nouvel acte, qu'on tint d'abord très secret, et dont la connnaissance fut dérobée à la reine elle-même, finit par n'être plus un mystère, et toute l'Europe en fut instruite. L'empereur en fut indigné. *Louis XIV* feignit de tout ignorer, ou n'en montra du moins aucun ressentiment, comme s'il eût été sûr que l'avenir était à lui.

Les chefs du parti français, qui étaient le cardinal *Portocarrero*, archevêque de Tolède, le grand-inquisiteur *Rocaberti*, et le père *Froylan-dias*, confesseur du roi, imaginèrent, pour contrebalancer l'ascendant du président de Castille, une intrigue ridicule, tout-à-fait indigne de la cause qu'ils servaient. Ils firent répandre le bruit que le roi était ensorcelé, et que c'était la véritable cause de la facilité avec laquelle il se laissait gouverner. On attribuait cette œuvre diabolique à la reine, à l'Amirante et au comte d'*Oropesa*. Le confesseur, loin de réfuter ces bruits indécents, parut les appuyer de son témoignage et de son aveu, quand on vit qu'il se mettait en devoir d'employer les exorcismes et tous les autres moyens que prescrit l'Église pour expulser le malin esprit.

L'archevêque de Tolède et le grand-inquisiteur approuvèrent hautement ce manège du confesseur, afin que l'usage du remède donnât au mal de la publicité, et que le peuple détestât davantage et le gouvernement et la reine. Cette princesse était irritée de cette intrigue ; mais elle n'osait s'y opposer, dans la crainte d'être accusée de ne pas vouloir le soulagement des maux du roi, et d'accréditer par cette résistance des bruits qui n'avaient déjà fait que trop de progrès.

Le roi, que sa faiblesse mettait hors d'état de raisonner et de penser, permit les conjurations ou

exorcismes ; et les expressions terribles qui furent prononcées, suivant le formulaire , ne le laissèrent pas douter un instant qu'il ne fût possédé du démon. La frayeur dont il fut frappé augmenta encore sa mélancolie , et le réduisit à un état si déplorable , que la majesté royale ne pouvait qu'en être avilie.

Les meneurs de cette basse intrigue , voulant la conduire jusqu'au bout , eurent recours à un nouveau moyen pour mettre au grand jour la prétendue vérité de l'ensorcellement du roi , dans l'espoir que la perte de leurs rivaux en serait le résultat. On disait alors qu'il y avait une femme possédée du démon , à Cangas , ville des Asturies. Il fut convenu que le confesseur *Froylan-dias* enverrait demander au démon la véritable cause des souffrances du roi. On fit avouer sans peine à l'ange des ténèbres que le roi était ensorcelé ; mais quand il s'agit de répondre aux questions qu'on lui faisait pour connaître les auteurs du mal, l'esprit malin , à qui on avait soufflé les noms de tous ceux qu'on voulait perdre , eut la maladresse de donner une liste de dénonciations qui compromettait un trop grand nombre de personnes considérables ; la nature de cette intrigue parut trop audacieuse , et la ruse trop grossière. La reine obtint de son mari qu'il chasserait un confesseur qui correspondait trop bien avec le démon , et elle le fit remplacer

par le père *Torrez*, dominicain comme lui, que lui avait procuré l'*Amirante* de Castille, son favori.

L'exil du confesseur n'empêcha point le parti de poursuivre sa route, et de marcher à son but. Ce parti fit même en ce moment deux acquisitions précieuses. Don *Manuel Arias*, ancien président du conseil de Castille, et don *Francisco Ronquillo*, qui venait de remplir la charge de corrégidor de Madrid, et s'était fait chérir du peuple, se joignirent au cardinal et au grand-inquisiteur. Le principal objet de cette association n'était encore en ce moment que de renverser l'*Amirante* et le comte d'*Oropesa*, qu'on regardait comme des obstacles placés sur le chemin de l'ambition.

Ronquillo ne tarda point à se faire de sa popularité un instrument de succès. Il faisait circuler à dessein les nouvelles les plus alarmantes, les bruits les plus fâcheux. Il affectait de paraître vivement touché des maux du peuple, et la douleur qu'il en ressentait lui arrachait fréquemment des larmes. La disette qui affligea l'Espagne, cette année (1699), favorisa merveilleusement ses projets. Le prix de la farine et de l'huile était fort augmenté ; le peuple murmurait. On attribuait cette cherté à la permission donnée par le comte d'*Oropesa*, allié de la maison régnante de Portugal, d'exporter des grains dans ce pays, et on donnait

comme un fait certain que la comtesse, sa femme, avait fait acheter pour son compte toute l'huile de l'Andalousie, spéculation d'accaparement qui lui procurait des bénéfices énormes.

On se répandait en plaintes plus graves sur toutes les matières d'administration et de gouvernement. On disait hautement que la justice était bannie des tribunaux, que les faveurs et les emplois se vendaient publiquement, que le roi était trompé, que le royaume était en proie à la plus affreuse servitude, que les ministres les plus zélés avaient été renvoyés pour que rien ne fît plus obstacle à la tyrannie, et que les oppresseurs du peuple avaient pour but de le tenir accablé sous le poids de la misère et de la famine.

Au milieu de cette effervescence des esprits, il ne fallait qu'une circonstance fortuite pour produire une explosion; elle se présenta. Un alguasil maltraita sur la grande place de Madrid une marchande de légumes; cette femme se répandit en injures contre le corrégidor *Vargas*, qui était présent. Il eut la prudence de se retirer, comme s'il n'eût rien entendu; mais la populace le suivit, en le chargeant d'invectives et de malédictions. Le bruit et la curiosité augmentèrent la foule; l'insolence de cette multitude éclata en cris menaçants, et donna bientôt à ce rassemblement le caractère d'une révolte ouverte. Les séditieux,

pour s'appuyer de quelques motifs, demandaient *du pain*, et se croyant justifiés par des acclamations de *vive le roi*, ils exigeaient en même temps la mort du comte d'*Oropesa*.

L'aveugle fureur des révoltés les conduisit jusqu'à la place du Palais-Royal. Le roi fut épouvanté; la reine se cacha dans le fond des appartements les plus reculés, les gardes prirent les armes, et se saisirent des portes; mais le peuple ne songeait pas à les attaquer; il demanda que le roi parût à un balcon. On répondit qu'il dormait. *Il y a trop long-temps qu'il dort*, s'écrièrent les révoltés; *qu'il s'éveille*. Sur leurs instances réitérées, il fallut bien que le roi, quoique environné de la noblesse qui était accourue au palais, leur donnât cette satisfaction.

Quand le roi tremblant se fut décidé à se faire voir, des millions de cris s'élevèrent pour demander *du pain*. Le grand-chambellan, comte de *Benavente*, répondit qu'on devait s'adresser au comte d'*Oropesa*, que ce soin regardait. Les furieux crurent qu'on leur permettait un crime, et que même on les invitait à le commettre; ils coururent, transportés de rage, à la maison du comte, et y mirent le feu, en chargeant son nom d'imprécations et d'injures, et en demandant sa tête. La maison était défendue par les domestiques et par les amis du comte, qui, prévoyant le dés-

ordre, s'y étaient rendus. En repoussant ceux qui voulaient forcer la porte, ils tuèrent quelques-uns des plus acharnés. Le comte, sa femme et ses enfants se sauvèrent par les toits des maisons voisines.

Le roi, informé de ce qui se passait, voulut, pour calmer la fureur du peuple, qu'on lui ouvrît les portes de la maison, et en donna l'ordre formel. Au défaut du maître qu'on cherchait, on se jeta sur les meubles; comme c'était plutôt la rage que l'avidité qui animait les séditieux, il y eut moins de pillage que de destruction; tout fut déchiré, brisé, mis en pièces. On entendit, dans le tumulte, des plaintes graves contre la reine, contre le père capucin *Chiusa,* son confesseur, et surtout contre l'Amirante, que les révoltés auraient immolé, s'il était tombé entre leurs mains.

Ronquillo, que le roi, pressé par les cris du peuple, venait de rétablir dans la charge de corrégidor de Madrid, parut à cheval, un crucifix à la main, au milieu de la foule insurgée, dans l'espérance de l'apaiser. On ne put y réussir, même en portant le Saint-Sacrement. Un moyen que quelqu'un eut la bonne idée d'employer eut plus de succès. Une voix, sortie du palais, fit entendre qu'on allait attaquer les révoltés avec deux cents chevaux que le roi avait rassemblés dans la cour. Cette crainte et les approches de la nuit

mirent fin au tumulte, et la multitude s'écoula insensiblement.

Le conseil de Castille vint le lendemain supplier le roi de lui permettre de soutenir son président. Aucune des considérations prises dans le danger d'obéir à une populace mutinée, et même dans la dignité de la couronne, n'eut assez d'empire sur le roi pour l'empêcher d'abandonner lâchement et de sacrifier son ministre et son favori; il n'était pas encore revenu de la peur que lui avaient faite les événements de la veille. Le cardinal *Portocarrero,* qui avait bien ses raisons pour entretenir ces frayeurs dans l'esprit du roi, lui avait suggéré l'ordre d'exil du comte d'*Oropesa* et de l'Amirante. Il fut d'autant plus facile au cardinal de pousser ce faible prince à une résolution si déshonorante, que la consternation où il était ne lui laissait ni la force de délibérer, ni la faculté d'assembler deux idées.

Portocarrero sut profiter des avantages que la fortune lui offrait; son ami *don Manuel Arias* fut une seconde fois pourvu de la présidence du conseil. On confirma *Ronquillo* dans la charge de corrégidor. La face des affaires changea avec ceux qui parvinrent à la faveur. La reine, épouvantée des scènes tumultueuses dont elle avait été témoin, cessa, ostensiblement du moins, de prendre part aux affaires publiques.

C'est dans ces circonstances que mourut en bas âge, à Bruxelles, le prince électoral de Bavière, désigné par *Charles II* comme l'héritier de la couronne. On accusa hautement d'un crime atroce la maison d'Autriche, comme étant immédiatement intéressée à se débarrasser d'un concurrent si favorisé. Le public, toujours prêt à croire aux forfaits de ce genre, accueillit avec avidité ces bruits injurieux; l'électeur lui-même fut entraîné assez loin par le sentiment de sa douleur paternelle, pour donner à cette calomnie un caractère officiel. Il dit dans un manifeste « que l'étoile de la mai-
» son d'Autriche, étoile fatale à tous ceux qui
» font obstacle à l'agrandissement de cette maison,
» avait enlevé le jeune prince par une maladie
» qui avait souvent sans péril attaqué son enfance,
» avant qu'il fût destiné à porter la couronne d'Es-
» pagne. »

La Bavière se trouvant mise ainsi dans un instant hors de concours, le parti de la France et celui de l'Autriche se trouvèrent désormais seuls sur les rangs. La nécessité de faire un choix se présenta à l'esprit du roi, accompagnée de circonstances plus graves, qui ne firent qu'augmenter ses irrésolutions, et les anxiétés des prétendants.

Les partisans de l'Autriche perdaient tous les jours du terrain. Les pesantes fanfaronnades et les intrigues sourdes des officiers de l'ambassade,

l'aigreur de caractère et les emportements de la reine, les prétentions et les hauteurs mal dissimulées du cabinet de Vienne, et ce qu'on racontait de l'archiduc *Charles*, qui appelait toujours d'un nom injurieux les Espagnols sur lesquels on voulait le faire régner, ruinaient de plus en plus la cause de l'Autriche. L'ambassadeur d'Espagne, qui avait à se plaindre de cette cour, écrivait que les ministres de *Léopold* avaient l'esprit comme les cornes des chèvres de son pays, petit, dur et tortu. Rappelé à Madrid, il n'eut rien de plus à cœur que de rendre les Allemands aussi odieux que ridicules.

Le parti français, au contraire, fort de tous les droits de la nature, de la politique et de la raison, gagnait par la conviction tous les esprits, et tous les cœurs par la séduction. Il avait l'avantage de compter parmi ses chefs les hommes les plus actifs, les plus ambitieux et les plus habiles.

Charles II était peut-être le seul homme de son royaume qui ne se fût pas prononcé encore pour l'un des deux grands prétendants, et qui fût, pour ainsi dire, resté neutre dans une affaire qui le touchait de si près. Ce prince ne savait ni aimer ni haïr. Il avait peu d'amitié pour la maison d'Autriche ; mais sa haine pour la maison de Bourbon n'était pas bien vive : seulement il se croyait jaloux de *Louis XIV*.

L'auteur des Commentaires de la guerre d'Espagne[1] raconte que le marquis d'*Harcourt*, dont l'attention vigilante ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer au succès de sa négociation, fit admettre l'ambassadrice sa femme à des audiences particulières de la reine. La marquise, dans l'abandon d'une conversation familière, fit à cette princesse la proposition d'épouser, après la mort du roi *Charles*, le dauphin de France. On prétend, ajoute le marquis de *Saint-Philippe*, que la reine entendit cette proposition avec assez de complaisance, mais que sa réponse fut pleine de mesure et de dignité. L'ambassadeur essaya d'amener la reine à une réponse plus catégorique par les soins du duc de *Monteleone*, son grand-écuyer, pour qui elle avait beaucoup de considération; mais elle se montra, sans en faire profession, plus habile politique que lui. Malgré l'indifférence qu'elle affectait, elle détestait au fond du cœur la maison de Bourbon, et elle crut avoir trouvé l'occasion favorable de la perdre dans l'esprit du roi, et de lui attirer une humiliation. Elle révéla en entier la proposition qui lui avait été faite d'épouser le dauphin après la mort du roi, qui se montra fort offensé d'une offre si déplacée, et des soins que prenait la France de pourvoir à ce qui se fe-

[1] Le marquis de *Saint-Philippe*.

rait après sa mort. On dit qu'il en porta de vives plaintes *Louis XIV*, par l'organe de son ambassadeur le marquis de *Casteldosrios*, et on a prétendu que c'était par forme de réparation, que le marquis d'*Harcourt*, auquel on ne manqua pas d'attribuer un écrit satirique, qui parut contre l'administration et contre la reine, fut rappelé de Madrid. Les Mémoires du Marquis de *Torcy*, secrétaire d'état des affaires étrangères, attribuent à un autre motif le rappel du marquis d'*Harcourt*, qui, suivant lui, en avait fait depuis long-temps la demande réitérée. Un ancien officier d'infanterie, nommé *Blécourt*, qui avait servi de secrétaire d'ambassade, fut laissé à Madrid comme chargé d'affaires.

Pendant que toutes les intrigues se compliquaient et se croisaient à Madrid, pendant que le roi, plus incapable que jamais de savoir à quel parti s'arrêter, permettait la formation de petits conseils privés pour discuter le pour et le contre, *Louis XIV*, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, et qui sut toujours tirer un si grand parti de sa parfaite connaissance des hommes, donna un mouvement d'impulsion décisif à la marche des affaires de l'Europe. Le traité de partage de la monarchie espagnole, conçu dans le cabinet de Versailles, et négocié dans la réunion des plénipotentiaires de la France, de l'Angleterre et

de la Hollande, fut signé le 11 mai 1700, à La Haye.

Louis XIV offrait un appât à l'ambition de ses anciens ennemis, qui entrèrent vivement dans le projet nouveau, et il fit servir à ses desseins secrets, dont le temps devait amener le développement, l'avidité même de ceux qui ne désiraient rien tant que de s'y opposer. Il en fit les instruments de sa politique, et, par un art merveilleux, en même temps qu'il effrayait l'Espagne sur son avenir, il rassurait l'Europe alarmée, et il feignait de penser à diviser le corps de la monarchie, que son intention était certainement de conserver tout entière à sa maison.

L'idée de partager les états de la monarchie espagnole, après la mort de *Charles II*, n'était pas nouvelle. La mauvaise santé de ce prince, et la probabilité qu'il mourrait sans enfants, avaient fait naître un pareil projet dès l'année 1688. Le roi de France était convenu du partage avec l'empereur Léopold par un traité signé à Vienne, et déposé entre les mains du grand-duc de Toscane, pour le garder secrètement jusqu'à l'événement de la succession du roi catholique. Ce traité, resté sans effet, servit d'exemple et de modèle à une seconde convention de partage, qui fut proposée par le ministère français, avidement adoptée par le roi *Guillaume* d'Angleterre et par les Etats-

Généraux, et enfin signée à La Haye le 11 octobre 1698.

Ce second traité, qui avait pour but de régler les intérêts alors existants des puissances contractantes, et qui faisait une large part au prince électoral de Bavière [1], devint sans objet et fut anéanti par la mort de ce jeune prince.

Le traité définitif du mois de mai 1700, le seul qui fut rendu public, avait apporté des changements dans la répartition des lots, suivant que l'exigeaient les circonstances; il assignait à l'archiduc *Charles*, second fils de l'empereur, la part qui avait été d'abord donnée au feu prince de Bavière, c'est-à-dire le continent de l'Espagne, les îles Baléares et la Sardaigne, les Indes occidentales et les Pays-Bas; le dauphin de France devait posséder Naples et la Sicile, les places construites sur la côte et les îles situées dans les eaux de la Toscane, ainsi que la province de Quipuscoa. On donnait Milan au duc de Lorraine, et la Lorraine était annexée à la France. Les Anglais et les Hollandais avaient stipulé leurs intérêts de manière à gagner beaucoup aussi dans ce marché.

Le traité de partage n'était que conditionnel relativement aux avantages qu'il assurait à l'archiduc d'Autriche; un article séparé portait qu'il n'en

[1] Le traité lui donnait l'Espagne, avec les îles Baléares et la Sardaigne, les Pays-Bas et les possessions de l'Amérique.

jouirait qu'au cas où l'empereur, son père, souscrirait formellement au traité, et qu'à cet effet on lui donnait trois mois pour délibérer; que s'il n'avait pas accepté le partage à l'expiration de ce terme, les alliés conviendraient entre eux du prince à substituer à l'archiduc. Cet article était d'autant plus important, dit le marquis de *Torcy*, qu'on prévoyait que la cour de Vienne, lente à se déterminer, prolongerait sa décision, s'il y avait lieu d'espérer quelque avantage de ses délais ou des événements imprévus.

On forma une alliance qui garantissait l'exécution du traité. Le roi de France devait rester armé, comme plus à portée d'envahir l'Espagne, quand il en serait temps. Ce prince avait alors une armée formidable, accoutumée à la discipline et à la victoire, et qui se montait à trois cent mille hommes. Il envoya d'abord des troupes dans la Basse-Navarre, sous le commandement du même marquis d'*Harcourt*, qui avait quitté Madrid, d'autres en Roussillon, et un plus grand nombre aux frontières d'Italie, sous les ordres du maréchal de *Catinat*; le reste fut cantonné en Flandre et en Alsace. On équipa des escadres à Toulon et à Brest. Un manifeste fut publié, dans lequel étaient exposés les motifs du partage : chacune des parties contractantes déclarait avoir sacrifié ses intérêts au désir de donner à l'Europe une paix éternelle.

On obtint du Grand-Seigneur la promesse d'attaquer la Hongrie, si l'empereur voulait s'opposer à l'exécution du traité; résolution qui fut fort agréable aux puissances du Nord, aux états de l'empire, et surtout à l'électeur de Bavière, à cause de la haine qu'il portait à la maison d'Autriche.

L'empereur, comme on s'y attendait, refusa sa signature; il avait accédé au traité de partage de 1698, qui ne donnait à son second fils que le duché de Milan, et il rejetait celui de 1700, qui lui assurait les trois quarts de la vaste monarchie espagnole. La mort du premier héritier avait en effet singulièrement changé sa situation; il croyait pouvoir compter désormais sur les dispositions testamentaires du roi régnant, et voulait la succession tout entière.

Quand le traité fut connu, les plaintes, les invectives, les menaces de l'Autriche n'eurent plus de bornes, et cette puissance commença dès ce moment à prendre une attitude hostile envers la France. L'empereur mit tout en œuvre pour faire tourner à son profit la colère que *Charles II* fit éclater, à la réception de cette nouvelle, et qui ne fut surpassée que par celle que la reine, beaucoup plus vive, avait manifestée aux dépens des meubles de son appartement.

Aux menaces de l'empereur *Léopold*, aux ré-

clamations de son parti, et aux vaines démonstrations d'armement que faisait l'Espagne, *Louis XIV* opposait du calme, une profonde sécurité et une apparente indifférence. L'infortuné *Charles II*, dont la force morale était au-dessous d'une pareille situation, s'adressait à tout le monde pour obtenir un conseil qu'il ne pouvait trouver en lui-même, aux théologiens, aux évêques, aux jurisconsultes, aux publicistes, aux hommes d'état, qu'il estimait le plus. Leurs avis, appuyés sur l'évidence du droit, sur l'utilité publique, sur la politique et sur l'empire des circonstances, finissaient toujours par conclure en faveur de la France; leurs arguments étaient si puissants, qu'ils résistaient à l'autorité de la reine, qui décroissait, à la vérité, et même à celle du confesseur, qui augmentait tous les jours. Tant et de si bonnes raisons produisaient l'effet désiré sur l'esprit du roi, qui, pour achever sa conviction, voulut avoir recours à un dernier moyen et à une consultation décisive. Il écrivit de sa main au pape *Innocent XII*, et lui fit remettre sa dépêche, dans le plus grand secret, par son ambassadeur le duc d'*Uzeda*. Ce secret fut pourtant trahi, et *Louis XIV* fut informé de tout par son chargé d'affaires à Rome, le cardinal *Janson*. Une congrégation, formée des cardinaux *Spina*, *Albani* et *Spada*, eut, au sujet de cette grande affaire, de longues conférences,

à la suite desquelles le saint Père, répondant au roi d'Espagne, donna les louanges dues à sa piété, à son zèle pour la religion et pour le bien de ses royaumes, et conclut *qu'il devait ne pas s'écarter de l'avis de son conseil d'état, fondé sur le principe de la nécessité de l'union* et *de la conservation de la monarchie.*

Le roi d'Espagne éprouva une nouvelle crise de sa maladie, et fut réduit à l'extrémité. Le chef du parti français, le cardinal *Portocarrero*, qui avait travaillé avec tant de constance et d'habileté pour la maison de Bourbon, vit que le moment était venu de lui faire recueillir le prix de ses travaux. Il avait à lutter contre tout l'entourage du mourant et contre ses affections privées. Pour contrebalancer le pouvoir du confesseur et du grand-inquisiteur *Mendoza*, qui ne le perdaient pas de vue un moment, il convint avec *don Manuel Arias* et le duc de *Medina-Sidonia*, de faire approcher de sa personne quelques savants théologiens, sous prétexte de l'aider à ranimer les pieux sentiments qu'il avait toujours professés, et de le disposer à mourir avec résignation. L'éloquence de ces ecclésiastiques ne l'entretint pas moins du salut de son empire que de celui de son ame. Ils reproduisirent, sous une forme appropriée à sa position, tous les arguments dont on s'était déjà servi « pour » l'engager à écarter, par une déclaration libre de

» sa volonté, les dangers et les malheurs d'une » guerre devenue inévitable, si la succession au » trône demeurait incertaine, et à faire taire la » voix trompeuse des affections de la nature [1], » pour adhérer, dans ses dernières et souveraines » dispositions, aux avis et conseils du plus grand » nombre, l'opinion la plus générale étant ordi- » nairement la plus sûre ».

Cette allocution produisit la plus grande impression sur le roi, qui, après avoir renvoyé tous les assistants, excepté le cardinal et *Arias*, et fait appeler le secrétaire des dépêches universelles, *don Antonio de Ubilla*, lui dicta le testament devenu si fameux, par lequel *Philippe* de France, duc d'*Anjou*, second fils du Dauphin, fut nommé unique héritier de toute la monarchie espagnole.

Il serait hors de propos d'entrer ici dans les détails des diverses dispositions, d'ailleurs très connues, de ce grand acte, qui, conçu dans l'intérêt de la tranquillité générale qu'il avait pour objet, embrasa l'Europe, et fut la source de longues et sanglantes calamités. « *Charles II*, dit le marquis » de *Saint-Philippe*, s'y détermina librement, mal- » gré les répugnances de sa volonté qu'il soumit à » sa raison; il n'y trouvait pas sa satisfaction, mais » il y trouvait la justice. » Ce prince mourut le

[1] *Bastardas voces de naturales afectos.*

1er novembre 1700, un mois après avoir signé son testament. Ses dernières paroles peignent assez bien son caractère et son règne : *Ya nada somos ; Voilà que je ne suis rien.*

Le testament, dont la condition fondamentale, et *sine qua non*, était la séparation des deux couronnes, ordonnait que jusqu'à l'arrivée du jeune roi à Madrid, l'administration des affaires fût confiée à une junte, composée du cardinal *Portocarrero*, des quatre présidents des conseils, de deux représentants des grands et de la noblesse, du grand-inquisiteur et de la reine. Cette princesse n'avait que son droit de suffrage, et les décisions étaient rendues à la pluralité des voix. Son douaire était fixé à 100,000 pistoles (1,600,000 fr. de notre monnaie.)

Le roi, dans une inspiration de sa clémence, exigea le rappel des exilés, entre autres du comte de *Monterei*, du duc de *Montalto*, de l'Amirante et du comte d'*Oropesa*. On obéit sur-le-champ ; mais le cardinal en excepta ce dernier, dont la conduite politique l'avait offusqué, et dont il craignait la rivalité.

Immédiatement après la mort de *Charles II*, la junte écrivit au roi de France pour lui faire part de cet événement, et le marquis de *Casteldosrios* fut chargé de lui remettre la lettre signée de ses membres et de la reine, ainsi que le testament,

qui avait été tenu si secret, que le jour où l'on en fit l'ouverture, le comte de *Harrach* ne doutait pas qu'il n'allât entendre prononcer le nom de l'archiduc.

Dans l'incertitude où l'on était à Madrid que le roi de France acceptât le testament [1], la junte ordonnait à l'ambassadeur, en cas de refus, de faire passer immédiatement à Vienne le même courier qui en était porteur, l'intention du feu roi ayant été de déférer la succession entière à l'archiduc, si ses dispositions n'étaient pas agréées en France.

La question de l'acceptation ou du refus de la succession fut agitée dans un conseil extraordinaire, tenu à Fontainebleau, où il est faux qu'ait assisté madame *de Maintenon*, qui du reste manifestait une opinion contraire à la résolution qui fut prise. Elle pensait comme le duc *de Beauvilliers*, gouverneur des enfants de France, chef du conseil des finances, et l'un des membres de ce conseil privé, qu'il y avait bien plus d'avantage à s'en tenir au traité de partage, qu'à se décider pour l'acceptation du testament, qui susciterait à la France de nouvelles guerres et l'entraînerait à sa ruine. Le chancelier M. *de Pontchartrain* s'en remit à la sagesse du roi. Le marquis *de Torcy*, le

[1] On craignait tant un refus de la part de *Louis XIV*, qu'on fit à Madrid des prières publiques pour détourner ce malheur.

dauphin et le roi se prononcèrent pour l'affirmative [1]. On sait de quelle manière la résolution du conseil fut notifiée, quelles circonstances l'accompagnèrent, et quelle sensation elle produisit en Europe.

Le nouveau roi *Philippe V* fut proclamé à Madrid et dans toutes les provinces d'Espagne, avec la plus grande magnificence.

En Sardaigne, aussitôt que le vice-roi et les autorités supérieures du royaume eurent reçu la lettre de la reine et de la junte, qui leur annonçait l'avénement du nouveau souverain, ils s'empressèrent de lui jurer foi et hommage, et de lui prêter serment de fidélité. La tranquillité et la joie publiques ne furent pas un instant troublées. Le moment n'en était pas encore venu.

[1] Le dauphin, qui ne se mêlait de rien, et qui n'ouvrait presque jamais la bouche au conseil, parla dans cette occasion avec beaucoup de chaleur. *Voltaire* et l'abbé *de Saint-Pierre* se trompent en disant que *M. de Pontchartrain* opina pour le refus du testament. Les seuls opposants furent le duc *de Beauvilliers* et le marquis *de Torcy*. Ce dernier, qui assistait au conseil comme secrétaire d'état des affaires étrangères, rapporte dans ses mémoires le vote prudent de M. le chancelier, qui assurément ne pouvait pas le compromettre.

CHAPITRE II.

Louis XIV prépare des alliances. — Une ligue européenne se forme contre lui. — L'Autriche excite et alimente des dissensions intestines. — Arrivée du roi *Philippe V* à Madrid. — Son ministère l'environne de défiance et de terreurs. — L'administration espagnole se met sous la dépendance du cabinet de Versailles. — Principe des intrigues, des jalousies, des haines, des trahisons. — Les hostilités commencent. — L'Espagne est sans défense; ses provinces maritimes, et notamment la Sardaigne, sont sans garnison. — La Sardaigne fait un emprunt. — Complot de Naples, précurseur de celui qui devait livrer la Sardaigne, suscité par l'Autriche. — Année 1701.

1701. Louis XIV ne pouvait pas se dissimuler que les ennemis de sa maison et de la France ne le verraient pas, sans une extrême jalousie, étendre sa domination sur un vaste empire, dont la prétention à la suprématie avait duré trois siècles. Il prévit que ce grand événement, était de nature à provoquer incessamment une guerre générale; mais la confiance qu'il avait dans les ressources de la France et dans sa fortune, l'empêchait d'en craindre les résultats. Il se mit en mesure de former des alliances utiles, pour le moment prévu où la haine de ses ennemis éclaterait. Il traita immédiatement avec le roi de Portugal, et

avec les ducs de Savoie et de Mantoue. L'Europe fut d'abord frappée d'étonnement, et il lui fallut du temps pour sortir de son étourdissement et de sa stupeur. Plusieurs des petits princes d'Allemagne entrèrent dans l'alliance que la France leur proposait. L'électeur de Bavière, oncle de *Philippe V*, et de plus ennemi naturel de l'Autriche, ne permit pas qu'on pût douter de son zèle à soutenir le bon droit, et de son dévouement. L'électeur de Cologne imita son exemple.

L'Angleterre et la Hollande se plaignirent d'abord avec amertume de la violation du traité de partage, comme si elles-mêmes en avaient observé bien fidèlement les conditions. Elles se déterminèrent pourtant : l'une par la considération de son impuissance, l'autre par l'intérêt de ses relations de commerce, dissimulèrent leur colère, et adressèrent des félicitations au nouveau roi d'Espagne dans la forme diplomatique accoutumée.

Cependant l'empereur irrité avait rappelé ses ambassadeurs de Paris et de Madrid. La cour de Vienne faisait répandre des bruits calomnieux et des libelles anonymes contre le roi de France; tous ses efforts tendaient à soulever contre lui l'indignation générale, et à mettre des armes entre les mains de ses ennemis.

L'Autriche vit dans les dissensions intestines un des moyens les plus propres à susciter des em-

barras au nouveau gouvernement; ses agents ne négligèrent rien pour les faire naître, et pour exaspérer le parti autrichien en Espagne, parti nombreux, formé des principaux chefs de la noblesse et de presque tous ceux qui composaient la cour ou qui entouraient le lit de mort de *Charles II*.

Il semblait que l'administration provisoire, ou plutôt le cardinal *Portocarrero*, qui la dirigeait, voulût seconder les sinistres projets des Autrichiens. Ses premières opérations excitèrent le mécontentement, la défiance et la crainte. Le cardinal, soit pour faire parade de son zèle, soit pour affermir son autorité, prévint le roi contre tous ceux des grands qui jouissaient de quelque influence, et travailla, dans les lettres qu'il écrivait à ce prince, à rendre leurs noms odieux. Il leur supposait de perfides intentions, et les qualifiait de séditieux. Il les peignait avec des couleurs si noires, que le roi put croire qu'on cherchait à allumer le feu de la guerre civile. Ce sont ces rapports et ces conseils qui portèrent le prince à prononcer l'exil de plusieurs personnes, et à confirmer celui du comte d'*Oropesa*. La reine veuve fut invitée à désigner le séjour qu'elle préférait; elle choisit Tolède.

Les causes de mécontentement se multiplièrent tous les jours davantage. Le cardinal fit destituer presque tous ceux qui occupaient les grandes charges de la cour ou de l'état, et en pourvut ses

créatures et ses amis. Tous les gentilshommes de la chambre furent changés, et le nombre des officiers et employés du service du palais fut extrêmement réduit. Le cardinal traitait d'Autrichiens ceux qui osaient se plaindre, et ne pardonnait pas le plus léger murmure à l'amour-propre offensé par l'injure et le dédain.

L'Autriche, qui avait conservé dans toutes les parties de l'Espagne d'anciennes relations et des intelligences suivies, était fidèlement instruite de toutes ces fautes, les envenimait, cultivait ces germes de discorde, et en prenait occasion de faire haïr la maison de Bourbon, dont le gouvernement commençait sous de tels auspices, par la noblesse espagnole, que les six rois de la dynastie évincée avaient comblée de priviléges, d'honneurs et de bienfaits.

Telles étaient les dispositions des esprits, quand *Philippe V* partit de Versailles, pour aller prendre possession de son trône. Il était accompagné des ducs *de Bourgogne* et de *Berri*, ses frères, et d'un grand nombre de seigneurs français; mais aucun ne passa la frontière. *Louis XIV* avait expressément ordonné qu'aucun de ses sujets n'entrât en Espagne, à l'exception du duc d'*Harcourt*, qui retournait à Madrid comme ambassadeur. Ce grand et sage prince craignait avec raison que l'intrigue et l'ambition ne s'ouvrissent aisément le chemin

de la faveur auprès d'un jeune roi; il voulait alors que son petit-fils ne fût environné que d'Espagnols, et qu'il devînt Espagnol lui-même.

Le voyage du roi, depuis la frontière jusqu'à Madrid, où il fit son entrée le 18 février 1701, fut une marche triomphale. Les Espagnols ne pouvaient se lasser de la vue d'un prince si jeune, si beau, d'une santé si florissante, eux qui étaient depuis si long-temps accoutumés à n'entendre parler que des infirmités d'un roi mélancolique, malade, et toujours mourant. Le respect qu'on portait à la maison de France, et à son auguste chef, ajoutait à la satisfaction publique, et on se promettait du nouvel ordre de choses un brillant et heureux avenir.

Le gouvernement provisoire cessa par le fait; mais le cardinal ne perdit rien de son crédit ni de son influence. Il ne fut pas expressément déclaré premier ministre, mais il en eut tout le pouvoir. *Louis XIV*, qui voulait le récompenser d'avoir servi la cause de la France, souhaitait que son petit-fils suivît en tout les directions de l'archevêque de Tolède, jusqu'à ce que l'âge et l'expérience lui eussent donné plus de lumières.

Le cardinal était d'un caractère dur et altier. Il ne manquait rien au roi de ce qui pouvait le faire chérir; mais son mentor n'attachait aucun prix à l'amour des peuples, et il avait pour prin-

cipe politique que la crainte est un instrument de gouvernement plus utile et plus sûr. Il rendit de jour en jour plus difficile l'accès auprès du roi, et mit particulièrement ses soins à en écarter les grands et la haute noblesse. Il eut peut-être raison d'éloigner du maniement des affaires des hommes hautains, tracassiers, la plupart sans talent, qui avaient fait du feu roi l'esclave de leur ambition et de leurs intrigues; mais pour un politique, qui se piquait de quelque étendue dans les vues, il fit une faute capitale d'y introduire les Français; il devait plus tard en porter la peine.

Portocarrero proposa au roi la formation d'un conseil du cabinet, qui se composerait, de lui d'abord, du président de Castille, *don Manuel Arias*, et du duc d'*Harcourt*, qui n'accepta qu'après en avoir eu l'autorisation de *Louis XIV*. Dans ce conseil, toujours présidé par le roi, on suivait avec la plus grande déférence les avis de l'ambassadeur, parce qu'on voyait que la guerre était imminente, et que le cardinal ne se sentait pas en état de porter un si lourd fardeau. Dès ce moment, le ministère français exerça une influence marquée sur celui d'Espagne, et les affaires de ce pays étaient réglées d'avance dans le cabinet de Versailles.

Pendant que le jeune roi faisait admirer la solidité de son jugement, son application aux af-

faires, et sa profonde instruction, et que ses bonnes qualités de tous genres le faisaient personnellement aimer, les ministres, qui multipliaient, sans ménagements et sans pitié, les réformes et les destitutions, motivées la plupart du temps, quand elles l'étaient, sur la simple accusation d'aimer les Autrichiens, décréditaient et dépopularisaient le gouvernement.

Parmi les plaintes et les murmures que recueillait avidement l'Autriche, pour les menées auprès des mécontents de l'intérieur et auprès des puissances étrangères, elle ne négligeait pas de faire remarquer que la vaste monarchie espagnole était devenue par le fait une province française, et que l'ambition de *Louis XIV* était arrivée à la domination universelle. Les agents diplomatiques de l'empereur en Italie, le cardinal *Grimani* et le comte de *Castelbarco*, s'efforçaient en vain, par ces raisons et beaucoup d'autres, d'entraîner les petites puissances et les républiques de ce pays dans une ligue contre la France; elles s'obstinèrent à rester neutres et à attendre les événements. Le duc de *Mantoue* avait déjà vendu à *Louis XIV* ses états et sa personne. Le duc de *Savoie* mariait à *Philippe V* sa seconde fille, sœur de la duchesse de Bourgogne, et venait de signer un traité d'alliance, auquel il ne devait pas rester long-temps fidèle, et dont les conditions étaient qu'il fourni-

rait quinze mille vieux soldats, que la France paierait, et qu'il commanderait l'armée combinée en Italie. Ce traité d'alliance fut la principale dot de la jeune reine.

L'empereur, qui avait commencé les hostilités en Italie, dès le printemps de 1701, et y avait obtenu des avantages qu'on attribua dans le temps à la perfidie du généralissime [1], eut plus de succès pour armer de nouveaux ennemis contre *Louis XIV*, en s'adressant aux vieilles haines de l'Angleterre et de la Hollande, qu'il n'en avait obtenu auprès des puissances italiennes, quoiqu'il ne pût pas douter que leurs dispositions secrètes ne lui fussent favorables. Il ne lui fut pas difficile de faire adopter ses projets de guerre et de vengeance à l'éternel ennemi de la grandeur de *Louis XIV*. Le roi *Guillaume* fit aussi entrer le Danemarck dans les intérêts communs. Le fameux traité, nommé de la *Grande-Alliance*, fut signé à La Haye, le 7 septembre 1701, par les ministres de l'empereur, du roi de la Grande-Bretagne, et des états-généraux des Provinces-Unies.

Les engagements qu'avait pris le roi d'Angleterre avaient besoin du concours et de la sanction

[1] Au commencement de 1701, le prince *Eugène* força le poste de Carpi, et se rendit maître de tout le pays entre l'Adige et l'Adda. M. *de Catinat* éprouva plusieurs échecs. Le combat de Chiari, livré le 1er septembre, ne fut point heureux pour la France.

du parlement. L'or que *Louis XIV* avait su distribuer à propos parmi les membres les plus influents, et surtout le souvenir des maux de la dernière guerre, des pertes qu'avait essuyées le commerce anglais, et du fardeau de nouvelles taxes à supporter, auraient rendu le consentement du parlement problématique, ou en auraient fait du moins l'objet d'une controverse très vive entre le parti des Wighs et celui des Torys, alors fort animés l'un contre l'autre. Un événement imprévu réunit en un instant toutes les opinions, comme cela devait être dans un pays où l'esprit public et le caractère national sont aussi prononcés, et une résolution, qui semblait d'abord douteuse, fut emportée par un mouvement unanime et dans un élan d'enthousiasme.

Le roi *Jacques II* mourut à Saint-Germain le 16 septembre. *Louis XIV*, cédant aux prières de ce prince et aux pressantes et importunes instances de sa femme, *Marie de Modène*, et de madame *de Maintenon*, lui avait promis, au lit de la mort [1], de reconnaître son fils pour légitime roi d'Angleterre. Fidèle à sa parole, et plus porté à l'être dans un moment où il venait d'apprendre la conclusion du traité d'alliance, il n'hésita pas, malgré l'avis de son conseil, à sacrifier les inté-

[1] Mémoires de *Berwick* et de *Bolingbroke*.

rêts de sa politique à la générosité de son cœur, et à cette magnanimité, quelquefois mal entendue, dont il fit constamment la règle de sa conduite.

Cette nouvelle arracha à toute la nation anglaise un cri d'indignation; il n'y eut qu'une voix, qu'un sentiment. On regardait comme le plus sanglant affront, comme la plus mortelle injure, le droit que s'arrogeait la France de donner un roi à l'Angleterre, au préjudice de celui qu'elle s'était donné elle-même, qu'elle avait appelé au trône, qu'elle avait élu par son libre suffrage.

Le roi *Guillaume* profita de cette disposition des esprits, et, dans une harangue pleine d'énergie et de violence, qu'il adressa en personne au parlement, il présenta l'acte de reconnaissance du fils de *Jacques* comme une insulte à la couronne et au peuple d'Angleterre. Il signala dans cet acte un attentat contre la paix publique, que le despotisme d'un seul homme était toujours prêt à troubler, et un plan de destruction de la religion réformée, déjà poursuivie par le fer, le feu et les galères. Il n'oublia point de faire un tableau effrayant des désastres dont le commerce anglais était menacé, et des excès de la tyrannie universelle, que l'incorporation de l'Espagne à la monarchie française allait faire peser sur l'Europe.

Le parlement entraîné renouvela contre le fils

de *Jacques* le bill d'*atteinder,* qui avait été autrefois porté contre son grand-père, en vertu duquel, depuis, sa tête fut mise à prix, et résolut « de » ne point faire de paix jusqu'à ce que le peuple » eût obtenu pleine et entière satisfaction de l'in» fame outrage qui lui avait été fait ». On s'empressa de voter les subsides nécessaires pour l'entretien de cinquante mille matelots et de quarante mille hommes de troupes de ligne, que l'Angleterre fournissait pour son contingent à l'Allemagne, et qu'elle porta, dès l'année suivante, à cinquante mille, présage des efforts surnaturels que ferait cette puissance à l'époque de la fin de la guerre, où elle paya, tant de ses troupes que de celles de ses alliés, près de deux cent mille soldats et matelots combattants.

La Hollande devait, pour sa part, entretenir deux cent mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne.

L'empereur s'engageait à fournir quatre-vingt-dix mille hommes, sans compter les secours de ceux des états de l'empire qu'il travaillait à détacher de la maison de Bourbon, et à entrainer dans l'alliance.

Les conditions du traité portaient que l'on ne poserait pas les armes avant d'avoir détrôné le duc d'*Anjou ;* qu'on mettrait en séquestre les états conquis par les alliés; qu'on laisserait à l'empereur

ce qu'on enlèverait sur les bords du Rhin et en Italie, et aux Hollandais, les démembrements des Pays-Bas et de la France; que les Anglais garderaient tous les ports dont on se rendrait maître, même ceux des Indes; qu'ils en interdiraient le commerce à tout le monde, excepté aux Hollandais; que pour les frais des armées navales, l'Angleterre contribuerait pour les deux tiers, et la Hollande pour le reste; que les Anglais paieraient le tiers des armements de terre; que la maison d'Autriche rembourserait à la paix tous les frais de la guerre, quel qu'en fût le résultat, et qu'enfin les alliés donneraient de concert un roi à l'Espagne, dès qu'on l'aurait conquise en tout ou en partie [1].

Personne ne pouvait ignorer que le prince sur lequel devait tomber le choix des alliés, était l'archiduc *Charles;* mais les convenances politiques empêchaient qu'on ne le reconnût d'abord formellement. C'est ainsi que la maison d'Autriche fit

[1] Le traité fut modifié en 1702, à l'avènement de la reine *Anne*. Les Anglais firent ajouter à leur part l'île de Minorque, Mahon, Ceuta, Gibraltar et presque le tiers des Indes, dont un autre tiers fut promis aux Hollandais, avec une barrière en Flandre, telle qu'ils désireraient l'avoir. L'état de Milan devait être incorporé comme fief de l'empire aux états héréditaires de la maison d'Autriche. Le reste de la monarchie et des possessions d'Amérique devait appartenir à l'archiduc *Charles*, désormais reconnu roi d'Espagne sous le nom de *Charles II*.

coopérer les puissances alliées à une immense entreprise, dont son agrandissement était le principal objet, et pour le succès de laquelle elle comptait moins encore sur la force des armes, que sur le mécontentement des peuples qu'il lui était donné de pouvoir entretenir, sur les divisions qu'elle se promettait de faire naître, et sur les trahisons qu'elle était prête à payer.

Louis XIV, accoutumé à vaincre, fier des faveurs constantes de la fortune, et comptant sur la fidélité de ses alliés, dont plus d'un se disposait à l'abandonner, portait jusqu'au dédain le mépris de ses ennemis. Il ne fit que trop voir dans ses premières dispositions militaires en Italie, où la guerre commença, le peu de cas qu'il en faisait, et le peu de crainte que lui inspiraient leurs efforts.

Quant à l'Espagne, elle n'avait pour opposer à une ligue si formidable, qu'une apathie profonde et une complète nullité. On ne prit aucun soin de fortifier les places et d'y tenir des garnisons. Les murs de toutes les forteresses tombaient en ruines; il n'y en avait pas une, qui non-seulement eût des soldats pour la défendre, mais dont l'artillerie fût montée. Les derniers rois de la dynastie autrichienne avaient tout laissé déchoir et périr. Les ports militaires étaient abandonnés; les arsenaux et les chantiers étaient vides. On avait oublié l'art de construire les vaisseaux; l'Espagne n'avait que

ceux qui faisaient le commerce de l'Inde, et quelques galions; six galères délabrées pourrissaient dans le port de Carthagène.

Les états que la mer séparait du continent n'étaient pas dans un meilleur ordre. Le royaume de Naples entier n'avait pour sa défense que six compagnies inexercées et sans discipline. La Sicile avait une garnison de cinq cents hommes. Les îles Baléares, les Canaries et les Indes étaient à peu près abandonnées à elles-mêmes. On comptait à peine deux cents hommes dans l'île de Sardaigne. On se flattait, il est vrai, que les milices du pays feraient un service actif en cas de besoin; mais l'organisation militaire de ces milices ne consistait guère alors que dans l'inscription sur un registre des cultivateurs et des pâtres qui les composaient, et dans l'obligation à laquelle ils étaient soumis d'avoir un fusil chez eux.

On avait un peu mieux pourvu à la sûreté de la Lombardie et de la Flandre. On comptait dans cette dernière province huit mille hommes, et six mille à Milan. La totalité des troupes à la solde d'une si vaste monarchie ne passait pas, au commencement de l'année 1701, vingt mille hommes, et ses forces maritimes consistaient en treize galères, dont sept étaient entretenues à Gênes, et commandées par deux *Doria*.

La grande ame de *Louis XIV* ne fut pas plus

4.

découragée par l'état déplorable où se trouvait le nouveau royaume de son petit-fils, qu'elle n'était effrayée des menaces de la redoutable alliance formée contre l'un et l'autre. Son armée et sa marine étaient heureusement capables de faire face à tout, et animées alors de cette confiance qui double la force. Il commença par faire entrer ses troupes dans les Pays-Bas espagnols, et fournit tous les secours nécessaires à l'électeur de Bavière, son allié, qui commandait dans ce pays pour le roi catholique.

La première campagne, ouverte en Italie par les Autrichiens, descendus sur les terres de Venise avec trente mille hommes, avait commencé sous de malheureux auspices pour la France et l'Espagne. *Catinat*, enchaîné par les ordres de Versailles, avait éprouvé des échecs, et pour comble de disgrâce, après le combat de Chiari, livré malgré lui, et où il fut blessé, le commandement de l'armée fut laissé en entier au maréchal *de Villeroi*, dont les fanfaronnades et l'incapacité devaient faire présager les événements de l'année suivante.

Pendant ce temps, l'Espagne et ses possessions insulaires d'Europe, la Sicile, la Sardaigne, luttaient le mieux qu'elles pouvaient contre la misère. Les Français, à qui on avait exclusivement abandonné les soins et la direction de la guerre, vou-

laient qu'on imposât de nouvelles contributions pour faire face aux dépenses qu'elle exigeait. Le trésor était vide, et les finances de l'état dans le plus grand délabrement. Le cardinal *Portocarrero*, ne trouvant point apparemment un homme digne de sa confiance en Espagne, en demanda un en France, qui fût capable de débrouiller ce chaos. On lui envoya M. *Orry*, homme habile et d'un jugement droit et solide, mais tranchant et d'une impatience extrême. Le parti que prit le cardinal fut blâmé comme injurieux pour les nationaux, et ce nouvel empiètement des Français sur l'administration intérieure aliéna encore les esprits.

Ceux des grands d'Espagne qui avaient le plus de patriotisme et de lumières, pensèrent qu'une des mesures politiques les plus convenables, dans ces circonstances, serait la convocation de l'assemblée des Cortès de Castille, qui, après avoir confirmé en des formes solennelles le serment de fidélité prêté au roi, s'occuperait de la suppression des abus et de la restauration des finances, fournirait au pouvoir des ressources qu'il ne trouverait pas en lui tout seul, et obtiendrait de la nation, satisfaite de la conservation de ses priviléges, tous les sacrifices et tout le dévouement qu'on pouvait espérer. Un excellent citoyen, le marquis *de Villena*, qui avait ouvert cet avis, fut chargé d'en faire la proposition au nom de la saine

partie de la grandesse. Après avoir pris les ordres de *Louis XIV*, qui eut la sagesse de se récuser, comme ignorant l'opinion des peuples et les besoins du pays, la proposition d'assembler les Cortès de Castille fut mise en délibération dans les deux conseils réunis, et rejetée.

Cet avis était plus conforme au goût particulier du roi et de ses conseillers intimes. On rendit un décret portant qu'il ne convenait pas d'assembler en ce moment les Cortès, et que leur convocation était ajournée. Cette nouvelle excita des murmures; et un grand nombre de grands et de députés des villes marquèrent leur mécontentement de ce qu'on refusait à la nation la jouissance d'un droit sacré.

Ils avaient d'autant plus de raisons de se plaindre, que peu de temps après on accorda sans difficulté aux Catalans et aux Aragonais la convocation de leurs Cortès. Ces peuples étaient fiers, hautains, plus dangereux que les Castillans; on les craignait, on avait besoin d'eux, et on les ménageait. La suite prouva que c'était de la flatterie perdue.

Dans l'île de Sardaigne, les mesures financières se bornèrent à des emprunts nouveaux, qui, joints aux anciens, pour lesquels on payait des intérêts énormes, augmentèrent considérablement la dette publique et les charges de l'état.

Vers la fin de cette année (1701), *Philippe V* se

rendit en Catalogne, pour aller à la rencontre de la jeune reine, princesse de Savoie, qu'il avait épousée par procuration. Le cardinal avait fait nommer grand-maître de la maison de la reine le comte *de Montellano*, qui sortait de la vice-royauté de Sardaigne, homme d'un esprit sage et pacifique, que le ministre tout-puissant regardait comme étant sans ambition, et comme incapable de songer jamais à lui disputer l'autorité, unique objet de ses soins et de ses craintes. Comme il n'entrait pas dans les vues politiques de cet homme d'état de laisser prendre la moindre influence par les dames espagnoles sur l'esprit de la nouvelle reine, il lui fit donner une étrangère pour *camarera-maïor*, ou surintendante de sa maison. C'était une Française, *Marianne de la Trimouille*, princesse *des Ursins*, dont l'éclatante faveur et la non moins célèbre disgrâce sont suffisamment connues.

La noblesse espagnole fut profondément blessée du choix fait d'une dame étrangère pour remplir une charge à laquelle l'usage et la possession lui donnaient des droits. Le cardinal, quoiqu'il fût, seul avec *Arias*, l'auteur de cette intrigue, s'efforçait d'en jeter tout l'odieux sur la politique des Français.

Le parti autrichien, qui grandissait tous les jours, tirait habilement parti de toutes ces circon-

stances, et savait exploiter les fautes du gouvernement, pour *désaffectionner* les peuples de la nouvelle dynastie, et pour préparer les déchirements et les révolutions qu'il méditait. Nous avons dit qu'il entrait dans notre plan de rechercher les causes secrètes et peu connues de tant de défections qu'essuya successivement *Philippe V*, des malheurs de l'Espagne, et de la perte qu'elle fit de l'île de Sardaigne. La conspiration tramée à Naples par le parti de l'Autriche, en fut un des premiers effets. Elle fut comme le prélude et l'essai de l'entreprise que les alliés exécutèrent quelques années après sur la Sardaigne avec plus d'adresse et de succès, et dont le résultat fut de séparer pendant huit ans cette province insulaire du reste de la monarchie espagnole.

Les principaux auteurs de la conspiration de Naples étaient le cardinal *Grimani*, ministre autrichien, le marquis *de Pesquera* et le prince *de Caserta*. Leur agent, qu'ils avaient expressément envoyé de Rome, sous un déguisement, était un certain baron de *Sassinet*, gentilhomme de Franche-Comté, qui avait vendu son talent d'intrigue à l'Autriche. L'amour du changement, l'ambition et la haine du vice-roi grossirent promptement la liste des conjurés, à la tête desquels figuraient le prince de *Laricha*, le prince de *Macia*, le prince de *Monte-Sarcho*, le duc de *Telesia*, deux *Ca-*

raffa, don *Carlo Sangro*, don *Giuseppe Capecia*, et une foule d'autres de toutes les classes.

Outre le but politique qu'on se proposait, chacun saisissait avec ardeur un moyen de se débarrasser d'un odieux tyran. Le vice-roi, le duc de *Medina-Celi*, était un despote sans morale et sans frein, que son orgueil et sa vanité portaient à traiter tout le monde avec hauteur et mépris. Il avait amené de Rome, et logeait dans son propre palais, sous le nom de camariste de la duchesse sa femme, une certaine *Angelina Giorgina*, qui avait été chanteuse de la reine *Christine* de Suède, et à qui ses talents et ses charmes avaient procuré des aventures et de la célébrité. Elle abusait scandaleusement de la faveur du vice-roi, qui s'était fait l'esclave de ses volontés et de ses caprices. Rien ne se faisait que par elle dans l'administration des affaires publiques; elle disposait de toutes les grâces, de toutes les places, et même des charges de judicature. Le duc, entraîné par sa folle passion, ne refusait aucun acte d'injustice ou d'arbitraire à la *Giorgina*, qui ne songeait qu'à s'enrichir aux dépens de l'état, et qui, aussi vaine qu'elle était avide, poussa l'impertinence jusqu'à vouloir occuper le même rang que les dames des plus illustres maisons de Naples. Il n'en fallait pas tant pour rendre le vice-roi l'objet de la haine universelle.

Les conjurés gagnèrent à force d'argent le cocher et le maître d'armes des pages du vice-roi. On devait le poignarder, à l'entrée de la nuit, au moment où il reviendrait en carosse de sa promenade accoutumée. A un signal donné, on s'emparerait d'un des châteaux et de l'arsenal, dont on s'était assuré les commandants et la garnison. Les conjurés se flattaient qu'en proclamant l'archiduc *Charles*, les principaux postes de la ville étant occupés par la cavalerie aux ordres du prince de *Caserta*, le vice-roi égorgé, et le pillage permis au peuple, un crime entraînerait l'autre, et que chacun, pour ses propres intérêts, appuierait la révolte.

Le baron de *Sassinet* se disait autorisé à promettre de la part du prince *Eugène*, général en chef de l'armée autrichienne en Italie, des secours de troupes pour soutenir l'entreprise, et d'autres encore qui seraient envoyés de Trieste par les galères de Raguse.

Un étudiant, parent de l'un des conjurés, fut instruit du complot, et s'empressa d'aller le découvrir, avec toutes ses circonstances, au duc de *Medina-Celi*, qui fit mettre sur-le-champ à la question les deux conjurés logés dans son palais, et leur arracha l'aveu de leur crime, ainsi que la déclaration des noms de leurs complices, excepté ceux des grands-seigneurs, dont *Sassinet* et les chefs

du complot s'étaient réservé le secret. Le vice-roi fit arrêter tous ceux des conspirateurs, dont on put se saisir, changea sur-le-champ la garnison du château, qui s'était vendue, et appela auprès de lui les ministres, les officiers et les grands auxquels il avait le plus de confiance, ou qui exerçaient quelques emplois. Il fut convenu que la première mesure à prendre était de mettre en sûreté la personne du vice-roi, qui, suivi de la noblesse, se rendit au château neuf par un chemin secret, conduisant du palais à ce fort.

Les séditieux, se voyant découverts, jugèrent qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour commencer le désordre, dans la supposition que le gouvernement n'avait pas encore pris de mesures de défense. Ils proclamèrent roi l'archiduc *Charles*, et se portèrent vers le château neuf, dont ils ne savaient pas que le vice-roi avait changé la garnison. Au signal des coups de sifflet, les sentinelles répondirent des remparts à coups de fusil. Les insurgés déconcertés allèrent, en poussant des cris de rage, et en faisant retentir plus que jamais le nom de l'archiduc, ouvrir les portes des prisons, et en firent sortir les prisonniers, dont les plus criminels se joignirent à eux, tandis que les autres se réfugiaient dans les églises. Le baron de *Sassinet*, qui s'était établi dans un cloître, où il avait arboré l'étendard de l'Autriche, avait fait

dresser devant lui une table couverte d'argent, et là, il faisait des enrôlements, et donnait tout ce qu'on lui demandait.

Les rebelles, après avoir ramassé le plus de monde qu'ils purent, se portèrent au palais de la Vicairie, dispersèrent les archives, déchirèrent les registres, et affichèrent aux portes un manifeste dans lequel on s'efforçait d'exposer les prétendus droits de l'Autriche sur le royaume de Naples.

Ces événements se passaient pendant la nuit. Le vice-roi ne voulut rien entreprendre avant le jour; mais aux premiers rayons de la lumière, le duc de *Popoli*, général d'artillerie, connu par sa prudence et sa valeur, s'étant mis à la tête de quelques compagnies de soldats et de la partie de la noblesse restée fidèle, marcha droit aux séditieux, et fit pointer du canon contre une tour et un couvent, où ils s'étaient retranchés. Il eut bon marché de cette multitude tumultueuse et sans ordre, qui n'opposa guère de résistance, et ne perdit, par conséquent, que peu de monde. Les uns se sauvèrent par des portes secrètes, les autres se cachèrent dans les caves. Le souverain légitime, *Philippe V*, fut de nouveau proclamé. Le prince de *Laricha* et le baron de *Sassinet* furent arrêtés, et quelque temps après envoyés en France, où ils furent enfermés à la Bastille. *Sangrò* eut la tête tranchée. *Capecia*, réfugié dans une grotte, se

défendit avec intrépidité contre ceux qui venaient pour le prendre, et finit par se donner la mort. Sa tête fut apportée à Naples, et plantée sur un poteau. On confisqua les biens de ceux qu'on n'avait pu arrêter. Ceux qui avaient paru les plus échauffés dans l'attroupement furent pendus; on fit grâce au reste.

Le danger que cette sédition, quoique promptement réprimée, avait fait courir au royaume de Naples, montra dans tout leur jour les vices de l'administration du duc de *Medina-Celi*. Le duc d'*Uzeda*, ambassadeur d'Espagne à Rome, qui convoitait la vice-royauté de Naples, fit écrire contre lui au roi de France, par le cardinal de *Janson*, dans l'espoir de le faire chasser et d'être mis à sa place. Les Napolitains, qui s'étaient servis fort habilement du duc d'*Uzeda* pour éloigner le duc de *Medina-Celi*, et qui ne se souciaient pas davantage de lui pour les gouverner, parce qu'il ne valait pas mieux, et n'était ni moins dur, ni moins emporté, s'adressèrent directement à *Philippe V*, pour le prier de ne leur imposer ni l'un ni l'autre comme vice-roi. *Philippe* se rendit à leurs vœux. Un autre eut la vice-royauté de Naples. Le duc d'*Uzeda* resta à Rome. Le duc de *Medina-Celi* fut rappelé à Madrid, et on lui donna la présidence du Conseil des Indes.

Egalement trompés dans leur ambition, tous

les deux se regardèrent comme frappés de disgrâce et sacrifiés. Ils en éprouvèrent d'autant plus de ressentiment, qu'ils étaient fort peu prononcés dans le fond du cœur pour la cause des Bourbons. Le roi *Philippe V* se fit dans cette occasion deux ennemis, qui devaient plus tard se déclarer hautement contre lui. Ils formèrent dès ce moment des projets de vengeance, qu'ils eurent soin de dissimuler d'abord, et qui les portèrent par la suite à se charger du rôle odieux qu'on leur verra jouer dans les événements de l'île de Sardaigne.

CHAPITRE III.

Opérations militaires en Italie et en Espagne. — La Sardaigne s'impose des sacrifices, et verse des subsides et dons gratuits. — Divisions, émigrations, défections. — *Cifuentès* et *Montesanto*, qui doivent jouer les principaux rôles dans les événements de la Sardaigne, commencent à trahir la cause du roi. — Rivalité des maisons de *Villasor* et de *Laconi*, et son influence sur ces événements. — Désastres de la campagne de 1704. — Les Anglais, débarqués en Catalogne, s'emparent de Barcelone. — Le prétendant est installé dans cette province, d'où le feu de la révolte doit s'étendre à plusieurs autres possessions espagnoles, et plus tard à l'île de Sardaigne. — 1702 à 1705.

Le roi *Guillaume* d'Angleterre, qui devait, au commencement de l'année 1702, se mettre à la tête des armées alliées, mourut au mois de mars des suites d'une phthisie dont il était attaqué depuis long-temps, et dont les accidents s'étaient aggravés par une chute de cheval. La princesse *Anne* lui succéda, et, quoique brouillée avec lui, non-seulement elle entra dans toutes ses mesures, mais elle voulut y ajouter encore par de nouvelles dispositions. C'était pour elle le meilleur moyen de se populariser; cette guerre était nationale.

Churchill, qui fut depuis le fameux duc de *Marl-*

borough, fut fait par la reine *Anne* général de l'armée anglaise.

Les opérations militaires se suivaient vivement en Italie. Le prince *Eugène* conserva toujours sa supériorité sur le maréchal *de Villeroi*. Ce dernier fut enlevé dans Crémone, au milieu de son sommeil, par un coup de main hardi, qui n'eut pourtant pas tout le succès que le prince en avait espéré. Ses troupes, presque maîtresses de la ville, où la trahison d'un prêtre les avait secrètement introduites, en furent chassées par la valeur des Français, n'emportant pour butin que le général ennemi prisonnier.

Le duc de *Vendôme*, nommé au commandement de l'armée d'Italie, y rétablit un peu les affaires de la France et de l'Espagne. *Philippe V*, qui avait laissé la régence à un conseil présidé par la jeune reine, était venu à l'armée, après un court séjour à Naples, où l'on avait tramé un complot contre sa vie. Les deux généraux se firent une longue guerre de poste, et se livrèrent une foule de petits combats partiels, qui ne produisirent aucun résultat : telle fut la bataille de Luzara, où les deux partis s'attribuèrent la victoire.

En Espagne, le système d'administration qu'on avait adopté, et des rigueurs excessives autant qu'impolitiques, détachaient tous les jours un plus grand nombre de personnes de la cause du roi.

Le crédit du cardinal *Portocarrero,* quoique contre-balancé par la faveur croissante du comte de *Montellano*, grand-maître de la maison de la reine, se soutenait toujours, appuyé de la protection des Français. M. *Orry,* qu'il avait fait nommer intendant-général du trésor royal, poursuivait avec une brutale austérité le cours de ses opérations financières, de ses suppressions et de ses réformes. Il attaquait des abus depuis long-temps enracinés et condamnables, mais qui étaient exploités par les plus grandes maisons et les personnages les plus importants du royaume.

L'*Amirante* de Castille, qui crut avoir à se plaindre d'une humiliation, écrivit à l'archiduc pour le reconnaître; et, annonçant hautement sa défection, il se retira en Portugal. La cour de *Philippe* fit une perte immense. L'*Amirante* en était le seigneur le plus considérable par ses richesses, par son esprit délié, par le don de la parole, par le nombre de sa clientèle, et les premières maisons de la Castille tenaient à la sienne par les liens du sang.

Le comte de *Château-Renaud*, qui commandait l'escadre combinée de la France et de l'Espagne, fut complètement battu par l'escadre anglaise aux ordres du duc d'*Ormond,* à l'entrée du port de Vigo, où il avait conduit les galions du Mexique.

Philippe V, consterné de ces nouvelles, quitta l'Italie où sa présence était devenue inutile, et revint à Madrid par Gênes et Barcelone.

1703. La campagne de 1703 fut plus heureuse pour la France et l'Espagne, que ne l'avait été la précédente. Les maréchaux de *Villars* et de *Tallard* en Allemagne, et le duc de *Vendôme* en Italie, battirent constamment l'ennemi, dont les flottes ne furent pas mieux traitées. Le vieux Brisak se rendit au duc de Bourgogne; *Tallard* gagna une bataille près de Spire sur le prince de *Hesse-Cassel*, devenu depuis roi de Suède.

Une flotte anglaise formidable mit en mer sous les ordres de l'amiral *Schowel*, et se montra successivement devant tous les ports et toutes les possessions maritimes de l'Espagne dans la Méditerranée, pour tenter la fidélité chancelante, et offrir un appât à la trahison. Ces démonstrations ne produisirent cette fois aucun résultat. Les commandants militaires des places du midi de l'Espagne, et ceux qui gouvernaient Naples et la Sicile, étaient sur leurs gardes. Le comte de *Lemos*, vice-roi de Sardaigne, avait mis cette île dans un état de défense aussi respectable que les circonstances le permettaient.

Le royaume de Sardaigne vint au secours de la métropole d'une manière plus efficace et plus positive; il fit verser au trésor le montant du don

gratuit qui revenait au roi pour son avénement au trône, et qu'on n'avait pas encore requis

La maison de Bourbon eut le chagrin, dans le courant de l'année de 1703, de se voir abandonnée par deux de ses plus importants alliés, le roi de Portugal et le duc de Savoie. Le premier fut entraîné à cette défection par le prince *de Darmstadt*, ministre de l'archiduc, et par l'*Amirante* de Castille. Ce perfide espagnol, auquel il avait donné asile, devait recevoir, pour prix de l'acte politique par lequel il reconnaissait le prétendant à la couronne d'Espagne, plusieurs places que ce dernier, qui n'y en possédait pas une seule, consentait à en séparer en faveur de son nouvel ami. Le duc de *Savoie*, dont la défection surprenait d'autant plus qu'il appartenait par des nœuds plus étroits aux maisons de France et d'Espagne, dans lesquelles il avait marié ses deux filles, alléguait des motifs plus élevés et au-dessus de la portée de cette opinion vulgaire, qui veut que les rois aient, comme les autres hommes, quelque considération pour les liens du sang. Il disait dans son manifeste « que » son intérêt politique exigeait qu'il se rangeât » du côté le plus faible; qu'il préférait l'honneur » de mourir les armes à la main à la honte de » se laisser opprimer sans s'y opposer; qu'il ne » faisait qu'achever de rompre une alliance qu'on » avait commencé de violer; qu'on ne devait pas

5.

» le regarder comme un père qui fait la guerre » à ses enfants, mais comme un prince qui en » attaque un aûtre dont il a à se plaindre; qu'il » était obligé de tout sacrifier à la tranquillité de » ses peuples; que Dieu l'en avait chargé, et qu'il » les préférait à lui-même, à sa maison et à sa » postérité; que, si par des événements malheu- » reux la fortune la persécutait ou l'éteignait, ses » peuples, lui venant toujours de Dieu, lui tien- » draient lieu de tout le reste; qu'enfin il met- » trait les armes bas, dès que les affaires seraient » si bien ajustées et balancées, que la faiblesse » n'eût plus rien à craindre, et l'ambition plus » rien à espérer ».

La défection du duc de *Savoie*, qui, malgré son prétendu désintéressement, devait être fort bien traité dans le partage, fit une grande sensation à Versailles et à Madrid. Elle fut le signal de celles qu'on méditait partout, et des trahisons éclatantes de la haute noblesse, auxquelles la mauvaise administration intérieure, le mécontentement toujours croissant, et les intrigues étrangères, semblaient travailler comme de concert, et avec autant d'ardeur que de succès.

Dans la capitale, dans le palais, autour de la personne même du roi, la discorde ne laissait pas deux personnes du même avis sur les affaires et les intérêts du jour, ni, pour ainsi dire, de la

même religion politique. Les courtisans se faisaient entre eux une guerre de délations pour établir leur crédit aux dépens les uns des autres. Toutes ces intrigues se compliquaient de celles que conduisaient les Français employés près de la cour de Madrid. L'abbé d'*Estrées*, qui avait suivi son oncle le cardinal, ambassadeur de *Louis XIV*, conspirait contre lui avec la princesse *des Ursins*, dans l'espoir de le faire rappeler et de lui succéder. Le cardinal, de son côté, travaillait à éloigner du gouvernement *Portocarrero*, ainsi qu'*Arias*, à qui déjà il avait fait ôter la présidence de Castille, que le roi avait donnée au comte de *Montellano*, en le créant duc et grand d'Espagne. Le parti français obtint dans cette même occasion la suppression du conseil de Flandre, ce qui rendait *Louis XIV* maître absolu dans les Pays-Bas.

Les Espagnols voyaient de mauvais œil l'empire successif que prenaient les Français dans l'administration de leur pays. Les mécontents, qui se multipliaient avec rapidité, disaient hautement que le cardinal d'*Estrées* était plutôt le premier ministre du roi d'Espagne que le représentant du roi de France. Telle était alors la disposition des esprits, que dès qu'on n'obtenait pas du roi tout ce qu'on croyait devoir en attendre, on devenait ennemi du gouvernement, et on embrassait la cause de la maison d'Autriche.

Un motif de plainte de ce genre jeta dans le parti de la révolte, et en fit un des chefs les plus dangereux, le comte de *Cifuentès* (don *Fernand Menezès de Sylva*), qui devait jouer un des principaux rôles dans les événements postérieurs de la Sardaigne.

Le comte de *Cifuentès,* homme d'une haute naissance, insinuant, plein d'ambition, d'éloquence et d'esprit, agissait par des menées sourdes contre l'ordre établi, semait des bruits calomnieux, qui ne respectaient pas même la personne sacrée du roi, et disposait tous les éléments du vaste incendie qu'il allait allumer. Il peignait, en les exagérant, la tyrannie de la France, la clémence de l'Autriche, la puissance des alliés, et déplorait le triste et misérable état où l'Espagne était réduite. Le duc de *Montellano,* informé de ces manœuvres criminelles, donna ordre d'arrêter le comte *Cifuentès ;* mais le gouvernement était si mal servi, et trouvait si peu d'obéissance, qu'on favorisa son évasion.

La cour était alarmée de voir que la trahison gagnait la plus haute noblesse. Les mesures de rigueur redoublèrent; mais on n'en tira aucun fruit, parce que les ministres étaient divisés entre eux, et que leur désunion arrêtait même le cours de la justice. L'intérieur du palais était livré aux intrigues de la princesse *des Ursins*, qui venait de

réussir à faire rappeler en France le cardinal d'*Estrées*. Aussitôt que l'abbé d'*Estrées*, ligué avec la princesse, eut remporté cette victoire sur son oncle l'ambassadeur, qui voulait le faire chasser lui-même, il se déclara contre elle, et fit si bien, que *Louis XIV*, qui était d'ailleurs fort prévenu contre cet esprit remuant et inquiet, lui ordonna de revenir en France, sans en donner d'autre raison, sinon que cette mesure convenait au repos des deux couronnes. Le roi d'Espagne, à qui la princesse des *Ursins* avait communiqué des lettres peu respectueuses de l'abbé d'*Estrées*, interceptées par elle, demanda et obtint à son tour le rappel de cet abbé. Ainsi, dans l'espace de peu de temps, le cardinal, son neveu et la princesse sortirent d'Espagne, chassés les uns par les autres.

Les opérations de la guerre, qui terminèrent 1704.
l'année 1704 d'une manière si désastreuse pour la France et pour l'Espagne, avaient soutenu, pendant les premiers mois de cette année, les espérances qu'avait fait concevoir la campagne de 1703. Les troupes espagnoles eurent d'abord, contre les Portugais, quelques succès de peu d'importance, dont elles ne surent point tirer parti. L'électeur de Bavière prit Passau le 9 janvier. Le duc *de Vendôme* se rendit maître des états du duc de *Modène*, qui s'était joint à l'empereur. Les impériaux s'emparèrent des états du duc *de la Miran-*

dole, qui traitait avec la France. Le grand prieur *de Vendôme* prit Rovere le 10 avril. Le duc *de la Feuillade*, qui, sur la fin de l'année précédente, avait conquis toute la Savoie, excepté *Montmélian*, prit le 12 juin le château de Suze. Les Français prirent encore en Italie, pendant le mois de juillet, les villes de Verceil et d'Ivrée; mais là finirent leurs succès dans la campagne de 1704, et, ainsi que l'Espagne, ils ne comptèrent plus, depuis ce moment, que désastres et calamités.

Le duc de *Marlborough*, au combat de Donawert, le 2 juillet, renverse les Bavarois et les Français, prend la ville de ce nom, passe le Danube, et met la Bavière à contribution.

Un plus grand malheur attendait *Louis XIV* et la France. Le 13 août 1704, fut donnée la trop célèbre bataille d'Hochstet. « L'armée française y » fut presque entièrement détruite. De soixante » mille hommes, si long-temps victorieux, on » n'en rassembla pas plus de vingt mille effectifs. » Environ douze mille morts, quatorze mille pri- » sonniers, tout le canon, un nombre prodigieux » d'étendards et de drapeaux, les tentes, les équi- » pages, le général de l'armée et douze cents of- » ciers de marque au pouvoir du vainqueur, » signalèrent cette journée. Les fuyards se dis- » persèrent; près de cent lieues de pays furent » perdues en moins d'un mois. Les alliés, ayant

» une carrière ouverte du Danube au Rhin, pas-
» sèrent ce dernier fleuve, entrèrent en Alsace,
» et reprirent Landau [1]. »

Les Anglais, qui déployaient toute leur puissance dans la poursuite de cette guerre, et à qui nul sacrifice ne coûtait, fournirent à l'archiduc Charles, qui s'était déjà rendu de sa personne en Portugal avec une de leurs divisions, une flotte de trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux hollandais, deux cents bâtiments de transport et neuf mille hommes, pour conquérir la couronne à laquelle il prétendait.

Cet immense armement n'avait pas seulement pour but de servir un allié : les Anglais songeaient aussi aux intérêts de leur puissance maritime, et convoitaient Gibraltar, qui devait les rendre maîtres du détroit. L'amiral *Bing*, après une attaque insignifiante contre Cadix, se dirigea tout à coup sur cette place, qui n'était alors défendue que par quatre-vingts hommes de garnison, et, après y avoir jeté des bombes, il débarqua quatre mille hommes, qui s'en emparèrent sans résistance. Le prince *de Darmstadt*, descendu dans l'isthme, au nord de la ville, avec dix-huit cents hommes, fit arborer l'étendard autrichien au nom de l'archiduc Charles; mais les Anglais, qui avaient de

[1] *Voltaire*, Siècle de *Louis XIV*.

tout autres vues, y substituèrent le pavillon britannique, et prirent possession, au nom de la reine *Anne*, de cette place importante, qu'ils ont conservée, et contre laquelle sont venus échouer tous les efforts qu'on a faits depuis pour la leur enlever.

Pendant ce temps, le duc de *Berwick*, à la tête de quinze mille Français, défendait l'Estramadoure contre une armée alliée, composée de quarante mille hommes de troupes impériales, portugaises et anglaises, commandées par l'archiduc, le roi *don Pèdre*, et lord *Galloway*. Les divisions des alliés donnèrent au duc de *Berwick* les moyens d'en délivrer les Castilles qu'il pouvait envahir, et de les forcer à la retraite.

On a remarqué, comme une des particularités les plus singulières de cette guerre, que c'était un Français réfugié, le comte de *Ruvigny*, devenu pair d'Angleterre, sous le nom de lord *Galloway*, qui commandait l'armée anglaise, tandis que l'armée de France et d'Espagne était commandée par le duc de *Berwick*, anglais, et neveu de *Marlborough*. La guerre d'Italie offrait une circonstance qui n'était pas moins bizarre; le prince de *Vaudemont* combattait avec les Autrichiens contre son père, qui était resté fidèle à *Philippe V*, et qu'il manqua plusieurs fois de faire prisonnier.

Une révolution de cabinet s'opérait en même-

temps à Madrid. Le duc de *Montellano* était devenu le maître absolu ; il venait de faire renvoyer don *Manuel Arias* à son archevêché de Séville, et le roi avait prié secrètement le pape de ne plus lui accorder de bref pour s'en absenter. Le cardinal *Portocarrero*, voyant son crédit décliner tous les jours, sentit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de s'éloigner de la cour, et de choisir son archevêché de Tolède pour lieu de retraite.

M. *Orry*, réformateur français des finances espagnoles, continuait ses opérations. Décidé à donner aux gardes du roi une organisation plus économique, il supprima les plus anciens, qu'avait établis *Charles-Quint*, et qu'on désignait sous le nom de compagnie de Bourgogne ou gardes de la *Cuchilla* [1]. Le marquis de *Laconi* [2], seigneur sarde, en était alors le capitaine. Quoique cet emploi appartînt de droit à la noblesse bourguignonne, *Charles II*, qui l'affectionnait, l'en avait pourvu. Pour le dédommager de la perte d'une si belle charge, on le fit, en la lui ôtant, grand d'Espagne. Comme c'était pour la noblesse de Sardaigne une éclatante distinction, le marquis de *Villasor* [3], seigneur de la plus haute naissance, et le

[1] La compagnie du Couteau.

[2] Don *Francisco de Castelvi.*

[3] Don *Artàl d'Alagon.*

plus ancien titre de ce royaume, se crut offensé de n'avoir pas été élevé à la même dignité. Du reste, la maison de *Castelvi*, dont le marquis de *Laconi* était le chef, figurait au rang des plus illustres de l'île [1].

Quoi qu'il en soit, une ancienne rivalité divisait ces deux maisons, dont les démêlés avaient quelquefois causé des combats sanglants [2]. La principale noblesse du pays ne prenait, il est vrai, aucune part à ces querelles héréditaires; mais le parti des *Laconi* était puissant par sa nombreuse parenté, par ses alliances et par la faveur du prince. Lorsqu'on éleva la maison de *Castelvi* à la grandesse, celle de *Villasor* en conçut une profonde jalousie, que ne fit qu'aigrir et animer don *Jose de Sylva*, comte de *Montesanto*, frère du comte de *Cifuentès*, et mari de la fille unique du marquis de *Villasor*.

[1] On en jugera par le protocole des noms et titres de cette famille, lequel est ainsi conçu: « Moi, N...... *Aymerich*, *Castelvi* et *Songuisto*, » *Branciforte* et *Bottero*, *Genovese* et *Cerviglioni*, comte et marquis de » *Laconi*, de *Genoni*, *Nurogus* et *Nurallao*; seigneur de *Stano*, *Leonasu* » et *Crosto*, comte de *Villamor*, vicomte de *San-Luri*, baron de *Ploaghe*, » *Florinas*, *Codrongianus* et *Salvenero*; seigneur de *Riutortu* et *Montis de* » *Ledda*; fondateur, seigneur et propriétaire de plusieurs églises; fondateur et seigneur de plusieurs abbayes et couvents, première voix de l'ordre » militaire du royaume de Sardaigne, grand'-croix, gentilhomme de la » chambre, etc., etc. »

[2] L'inimitié réciproque de ces deux maisons troubla, par des rixes violentes, dans lesquelles intervint le vice-roi, la session des cortès de 1666. Ces événements amenèrent les assassinats qui signalèrent l'année 1668.

(*V.* tome Ier, page 492.)

Le roi, par une grâce spéciale, avait déclaré les femmes habiles à succéder aux fiefs de cette famille, et le comte de *Montesanto* devint héritier de tous les biens de son beau-père. Cette faveur lui avait été accordée sur la recommandation directe de *Louis XIV*, à qui les protecteurs du comte avaient fait entendre que la maison de *Villasor* pouvait seule défendre la Sardaigne contre les entreprises des ennemis. Ainsi, ce fut pour s'attacher cette famille, qu'on la combla de bienfaits, qu'elle paya de la plus noire ingratitude. Le comte de *Montesanto*, dévoré d'envie comme son beau-père, et irrité de la disgrâce que son frère, le comte de *Cifuentès*, s'était attirée par sa trahison notoire, cachait avec art ses sinistres projets, et en réservait l'exécution pour le moment où leur développement enleva la Sardaigne à *Philippe V*, et la livra aux ennemis.

Il était nécessaire, pour rendre plus intelligible la suite de la narration, de faire connaître les faits particuliers qui furent la cause première de la perte de ce royaume. Ce n'est pas que *Montesanto*, *Villasor* et *Cifuentès* aient eu seuls le pouvoir d'accomplir un tel dessein; mais ils eurent l'habileté de profiter des dispositions qu'ils trouvèrent dans un assez grand nombre de personnes qui étaient restées secrètement attachées à la maison d'Autriche.

Au milieu de ces intrigues et de ces perfidies, la Sardaigne contribuait, par tous les moyens et par tous les sacrifices, aux subsides dont la métropole avait de plus en plus besoin. On fit, en 1704, une retenue de cinq pour cent sur tous les traitements et salaires; mesure qui fut prorogée les années suivantes.

Les désastres de la guerre et la mauvaise tournure des affaires publiques, en donnant des prétextes au mécontentement et à la trahison, éclaircissaient tous les jours les rangs des sujets fidèles, et fomentaient des séditions. La méfiance du roi augmentait dans la même proportion, et il en était presque venu au point d'avoir à se garder de la plupart de ceux mêmes qui l'entouraient. Le nouvel ambassadeur de France, le duc de *Grammont*, homme ardent et emporté, murmurait hautement contre la modération du roi, et s'était mis à la tête du parti qui voulait que ce prince usât impitoyablement de rigueur, et traitât les soupçons comme des réalités.

Le duc de *Montellano*, qui, malgré les insinuations du duc de *Grammont* contre sa tiédeur et son manque de zèle, avait su, par ses services et sa droiture, conserver les bonnes grâces du roi, avait renouvelé le ministère dont il était chef, sans que ce changement de visages en apportât dans la situation du cabinet. Bientôt ce ministre lui-même

fut entraîné à sa ruine par une circonstance qu'il ne put éviter, malgré le soin qu'il mit à la combattre. La reine qui, au moment de l'expulsion de la princesse *des Ursins*, avait montré une douleur, dont l'expression passait de beaucoup, dit le marquis de *Saint-Philippe*, les bornes permises à une personne de son rang, avait déclaré que le retour de son amie était nécessaire à son bonheur. De son côté, madame *des Ursins*, soutenue par les pressantes sollicitations de la reine, fit jouer tant de ressorts, qu'elle parvint à gagner la faveur de madame de *Maintenon*, qui détermina *Louis XIV* à lui permettre de retourner en Espagne, ce qu'elle fit sans perte de temps.

Le roi et la reine reçurent leur favorite avec des démonstrations de joie inexprimables. On la rétablit dans sa charge; elle redevint plus puissante que jamais, et disposa de tous les emplois du palais, dont elle éloigna tous ceux qui lui avaient été contraires. *Montellano*, qui était particulièrement dans ce cas, prit le parti de donner sa démission de la présidence de Castille. Elle fit rappeler le duc *de Grammont*, qui l'avait desservie à Versailles, et dont l'exaltation déplaisait au roi. On lui donna pour successeur M. *Amelot*, marquis de *Gournay*, président au parlement de Paris. C'était un homme sage et instruit, mais neuf dans les affaires de politique et d'administration, et par

conséquent peu propre à remplir les vues que la princesse avait sur lui, qui étaient de mettre entre ses mains tout le pouvoir des ministres espagnols. Elle s'y était engagée avant son départ de France, pour se justifier du reproche qu'on lui faisait de chercher à exclure les Français du gouvernement.

Les événements suivaient leur cours dans les autres parties de l'Europe. Les Bavarois, accablés sous le joug des Autrichiens, se révoltèrent sans succès. L'empereur *Léopold*, cet ardent ennemi de *Louis XIV*, mourut, et laissa le trône à son fils aîné *Joseph*, qui ne montra ni moins d'activité, ni moins de vigueur.

Vendôme soutenait en Italie l'antique honneur des armées françaises. Il livra bataille au prince *Eugène* à Cassano, près de l'Adda. L'affaire fut aussi brillante que meurtrière. On regarda la victoire comme indécise, parceque aucun des deux partis n'en tira d'avantages réels. Le champ de bataille resta cependant à l'armée française.

L'Espagne devint le théâtre d'un événement de la plus haute importance, et dont les suites furent incalculables. La flotte combinée des Anglais et des Hollandais, ayant à bord l'archiduc, et composée d'un grand nombre de voiles et de bâtiments de transport, jeta l'ancre le 22 août sur la côte de Barcelone, et en vue de la ville, où l'ennemi s'était ménagé des intelligences, et où tous les es-

prits étaient portés à la haine du gouvernement établi.

Les ennemis avaient été bien informés, et il en était de même dans presque toute la Catalogne. La plaine de Vich était déjà soulevée; le reste de la province n'attendait, pour en faire autant, que le moment où le nouveau roi paraîtrait avec des forces suffisantes. Les principaux habitants des villes et les premières maisons de la noblesse, les *Centellas*, les *Clariana*, les *Paz*, les *Pinos* s'apprêtaient à donner le signal de la révolte. Le comte de *Cifuentès* y préparait, par ses manœuvres souterraines, les royaumes de Valence et d'Aragon. Les prêtres et les ordres religieux, à l'exception pourtant des Jésuites, se montraient partisans déclarés de l'Autriche, et on voyait des confesseurs refuser l'absolution à ceux de leurs pénitents qui ne détestaient pas assez la maison de Bourbon.

L'archiduc, à son débarquement, qui eut lieu au bruit de l'artillerie de toute la flotte, fut solennellement reconnu et proclamé roi d'Espagne. Les envoyés de l'Autriche, de la Grande-Bretagne et du Portugal, formèrent auprès de lui un petit corps diplomatique.

Figuères et Girone ouvrirent leurs portes avec empressement. Le pays entier fut livré à toutes les horreurs des réactions, des discordes civiles et des passions vindicatives. Ceux qu'on soup-

çonnait seulement d'être partisans de *Philippe* étaient égorgés sans pitié; on croyait les traiter avec humanité en se bornant à leur donner la mort. Il n'y eut aucun épouvantable excès auquel la licence ne se portât.

Barcelone, assiégée avec vigueur par les Autrichiens et les Anglais, se rendit par capitulation; c'est dans cette circonstance mémorable que l comte de *Peterborough*, dont *Voltaire* a fait un portrait si piquant, montra tant de présence d'esprit, de bravoure et de magnanimité. Il sauva la vie du vice-roi *Velasco*, que le peuple, ameuté au son du tocsin, voulait massacrer, lui donna des moyens d'évasion, et délivra des passe-ports à tous ceux qui voulurent se retirer à Madrid.

Le roi *Charles* fit grand d'Espagne le comte de *Cifuentès* et les principaux chefs de la révolte. On vit des nobles qui, pour obtenir des récompenses, eurent la lâcheté de faire valoir des services qu'ils n'avaient pas rendus, ou de se vanter de n'avoir servi avec zèle le dernier gouvernement, que pour mieux le trahir. Le portrait de *Philippe* fut outragé; la ville fit brûler les copies des priviléges qu'elle avait obtenus de lui; mais elle eut soin de garder, en cas d'événement, les chartes originales.

Le comte de *Cifuentès* mettait l'Aragon en insurrection. On pendait, sans aucune forme de

procès, les prisonniers que les partis faisaient l'un sur l'autre. Cette manière de faire la guerre dura environ dix ans.

La révolte, dont les premiers feux avaient été allumés dans le royaume de Valence par des ennemis tant étrangers qu'intérieurs, y faisait tous les jours des progrès rapides. Le comte de *Cardona*, l'un des principaux personnages du pays, était à la tête des factieux, et il jouissait d'une influence telle, qu'il entraînait presque toute la noblesse dans son parti. Les alliés lui fournirent un précieux auxiliaire; leur flotte avait débarqué sur la côte de Valence, à son passage pour se rendre en Catalogne, un nommé *Basset*, qui avait la mission spéciale d'exciter la rébellion, de réunir les mécontents, et de mettre le pays en révolte ouverte. *Basset*, ancien agent d'intrigues, homme sans honneur, sans morale, et sans foi, était un de ces brouillons adroits, qui commencent les révolutions. Possédant la langue du pays, il savait parler aux passions du peuple, dont il partageait, par son extraction, les goûts, les habitudes et les vices. La promesse de l'abolition totale des impôts lui donna bien vite un grand nombre de partisans parmi les hommes de la campagne. Les gens sans aveu, les contrebandiers, les assassins accoururent de tous les coins de la province. *Basset* fit proclamer l'archiduc *Charles*, et, en vertu de la

patente qu'il en avait reçue, il se fit reconnaître lui-même comme gouverneur des armées et vice-roi. Il supprima toutes les anciennes contributions, ce qui réjouit singulièrement le pays, quoiqu'il fût obligé de fournir aux frais de la guerre, et qu'il payât beaucoup plus qu'auparavant.

Le vice-roi *Basset* fit son entrée dans la ville de Valence, que la trahison lui avait livrée, à la tête d'un petit corps d'armée, que commandait en second un colonel qui avait déserté avec une partie de son régiment. Le roi *Charles* ne crut pas pouvoir prodiguer trop de faveurs et de grâces à son illustre représentant; il honora sa mère, vieille femme inconnue, qui vivait dans l'état abject où elle était née, du titre de marquise, et on lui assura un revenu considérable, pour l'aider à en soutenir la dignité [1].

Le roi n'avait pas assez de troupes pour faire face de tous côtés à ses ennemis, et pour contenir ses sujets rebelles. Le feu de la révolte s'était communiqué aux trois grandes provinces contiguës de la Catalogne, de Valence et de l'Aragon, et l'année 1705 les vit enlever presque entièrement

[1] L'enthousiasme était porté à un tel point d'exaltation, que des prédicateurs fanatiques, montrant du haut de la chaire la noble mère du sauveur de la patrie, lui appliquaient ces paroles, adressées dans l'évangile à la Sainte Vierge : *Beatus venter*, etc.

au souverain légitime, à qui, dès le milieu de l'année suivante, il n'en restait presque plus rien.

Le ministre *Amelot* et la princesse *des Ursins* s'emparèrent de la direction des affaires, et l'ôtèrent totalement au cabinet espagnol. *Philippe* porta la condescendance jusqu'à laisser mettre garnison française dans plusieurs de ses ports et de ses places. Les Espagnols furent offensés de cette marque de défiance, et les alliés y virent une nouvelle raison de s'irriter et de s'indigner des envahissements de la puissance de *Louis XIV*.

CHAPITRE IV.

Le siége est mis devant Barcelone. — Il est levé avec une perte considérable. — *Philippe V* est forcé de quitter Madrid, qu'occupe une division de l'armée ennemie. — Retraite de l'armée alliée. — Rentrée du roi à Madrid. — Purifications, destitutions, persécutions. — Bataille d'Almanza. — L'esprit de révolte gagne la Sardaigne. — Agitation sourde et complots tramés dans cette île. — Le vice-roi ordonne des déportations. — Les cruautés commises par des officiers supérieurs de l'armée combinée de la France et de l'Espagne ajoutent à l'exaltation des rebelles, et préparent de nouvelles explosions. — Perte du royaume de Naples. — 1706. — 1707.

1706. Le Conseil du roi catholique, résolu de ne pas laisser les alliés former un établissement solide en Catalogne, parce qu'il en prévoyait bien les conséquences, ordonna le siége de Barcelone. Le roi *Philippe* voulut le diriger en personne. On avait rassemblé en Aragon un corps d'armée composé des troupes espagnoles, qui faisaient la guerre dans le royaume de Valence, de quelques nobles volontaires, et de dix mille Français sous les ordres du maréchal de *Tessé*. *Louis XIV* avait fait à Collioure d'immenses préparatifs pour ce siége. Le

comte de *Toulouse* avait ordre de les embarquer sur sa flotte de trente-six bâtiments de guerre, qui devait se rendre devant Barcelone, ainsi que les vivres nécessaires pour l'expédition, que le peu de sûreté des communications en Espagne empêchait de pouvoir s'y procurer.

L'armée passa l'Ebre à Fraga. Avant l'arrivée du roi, on avait pendu les commandants de quelques places qui avaient fait résistance. Quand *Philippe* parut au camp, il publia une amnistie générale dont personne ne fut excepté ; mais l'exaltation était trop grande pour que cet acte de clémence pût produire le moindre effet. La haine contre la maison de Bourbon était arrivée au dernier degré, et pour la satisfaire les Catalans étaient prêts à tout immoler, leurs biens et leur vie. Les paysans brûlèrent toutes les provisions et le fourrage qui pouvaient servir à l'armée, et après avoir retiré leurs troupeaux dans des rochers inaccessibles, ils empoisonnèrent les fontaines. Les femmes et les enfants se cachèrent dans les bois, et ceux qui étaient en état de porter les armes se rassemblèrent sous la conduite du comte de *Cifuentès*, vêtu lui-même en montagnard.

Les habitants de Barcelone ne montraient pas moins de résolution et d'ardeur. Ils jurèrent de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir sous ses ruines. Les femmes don-

naient l'exemple de l'enthousiasme. Les prêtres et les religieux de tous les ordres avaient pris les armes. A la tête de ces milices monacales se distinguaient surtout les capucins, qui nouaient leur barbe avec des rubans.

Tous les ouvrages qui environnaient la place furent enlevés, et le roi établit son quartier général à Saria. La forteresse du Mont-Joui fut prise d'assaut. Là s'arrêtèrent les succès de l'armée destinée à réprimer la rébellion, et déjà réduite d'un tiers. Un corps de dix mille Catalans, dont une partie était commandée par le comte de *Cifuentès*, bloquait le camp du roi. On ouvrit l'avis d'un assaut général; mais le maréchal de *Tessé*, qui faisait cette guerre sans ardeur et sans résolution, différa d'en donner l'ordre. Pendant ces hésitations, une escadre anglaise, commandée par l'amiral *Lake*, amena quelques faibles renforts à la place, réduite aux dernières extrémités. Les alarmistes répandirent dans l'armée du roi la nouvelle de l'arrivée de ces secours, qu'ils ne manquèrent pas d'exagérer. En quelques heures, la terreur l'avait entièrement démoralisée. Dans la crainte de se trouver entre les sorties de la place et le corps d'insurgés de *Cifuentès*, qui manœuvrait sur les derrières, au lieu de donner l'assaut, on leva immédiatement le siége. Les chemins étaient tellement infestés par les rebelles, que la retraite se

fit avec peu d'ordre. Les assiégés trouvèrent dans le camp un énorme approvisionnement d'armes, de munitions et de vivres, que le comte de *Toulouse* avait débarqué peu de jours auparavant, et cent cinquante pièces d'artillerie de campagne et de siége.

Le roi, après bien des fatigues et des dangers, traversa les Pyrénées, et se rendit à Perpignan, d'où il partit avec une suite peu nombreuse, et repassa en Espagne à grandes journées. Le maréchal de *Tessé* pressa le jeune roi de profiter de l'occasion qui l'amenait en France, pour aller à Versailles voir le roi son aïeul, dans la persuasion où il était que la Cour de Versailles, que des revers multipliés dégoûtaient de cette guerre, le déterminerait à consentir au traité de paix que les alliés proposaient.

Ils offraient de laisser à *Philippe V* les possessions espagnoles en Italie, avec les îles de Sicile et de Sardaigne, et de donner à l'archiduc l'Espagne et les Indes, se réservant de statuer plus tard sur le sort des Pays-Bas. *Louis XIV* et le Dauphin goûtaient peu ce projet, qui répugnait à leur fierté; mais on prétendit que le duc de *Bourgogne* avait un parti très puissant, à qui la malheureuse situation des affaires donnait plus de force encore, et qui, professant des opinions toutes différentes, voulait la paix à tout prix, et ne trouvait

aucune raison de rejeter les offres d'accommodement. On crut alors que le maréchal de *Tessé*, en faisant ces insinuations au roi d'Espagne, voulait plaire au duc de *Bourgogne*, dont il connaissait les dispositions, et à la maison duquel il était personnellement attaché, en qualité de premier écuyer de la duchesse [1]. *Philippe*, doué d'une fermeté d'ame peu commune, resta inébranlable aux instances du maréchal, et répondit qu'il ne reverrait jamais Versailles, et qu'il était résolu de mourir en Espagne.

Les armes de la France n'étaient pas plus heureuses sur les autres points du théâtre de la guerre, et la fortune parut avoir entièrement abandonné *Louis XIV* et sa famille pendant tout le cours de

[1] On a dit que la duchesse de *Bourgogne*, qui n'avait pas oublié qu'elle était fille du duc de Savoie, avait constamment trahi la France et le roi depuis la défection de son père, et qu'après sa mort ses papiers en avaient offert la preuve. Quant au duc de *Bourgogne*, ce sage et vertueux prince désirait sans doute de voir la fin des malheurs de la France; mais il n'est pas vraisemblable que son opposition ait eu des motifs aussi intéressés que ceux que lui prêtent quelques mémoires du temps, et qu'elle ait été poussée au point d'exciter de vives dissensions entre son aïeul et lui. Les écrivains de l'alliance ne se refusaient aucune calomnie contre la famille de *Louis XIV*; mais ils ne feront croire à personne que l'illustre élève de *Fénélon* et de *Montausier*, dévoré d'une basse jalousie contre son frère, ait déclaré qu'*il ne croyait pas devoir risquer son propre bien pour sauver celui d'autrui*, ni qu'on ait assez peu connu la grandeur d'âme de *Louis XIV* pour espérer de l'amener par des intrigues de cour et des propos de femmes à sacrifier son petit-fils au malheur des temps. C'est ce que la suite a bien prouvé.

cette fatale année 1706. Les fautes multipliées du maréchal de *Villeroy* firent perdre, le 23 mai, la bataille de Ramillies, qui fut plus funeste encore par ses conséquences que ne l'avait été celle d'Hochstet. Toute la Flandre espagnole passa au pouvoir des vainqueurs. Les affaires n'avaient pas pris une meilleure tournure en Italie. Après le succès équivoque du combat de Calcinato, l'armée française, sous les ordres du duc de *La Feuillade*, avait formé le siége de Turin. Pendant que le général en chef et le maréchal de *Marsin*, qui avait des ordres secrets du roi, se disputaient sur la direction à donner aux opérations du siége, le prince *Eugène* avait passé la Dora à la tête de huit colonnes, et forcé les retranchements. Les lignes et les tranchées sont abandonnées, les ennemis sont maîtres du camp, l'armée est dispersée, la déroute est générale; les bagages, les munitions, les approvisionnements, la caisse militaire, tombent entre les mains du vainqueur. *Louis* et *Philippe* avaient perdu toute la Flandre espagnole après la bataille de Ramillies; après la déroute de Turin, ils perdirent en peu de temps le Milanais. le Piémont, le Modénais, le Mantouan, et le royaume de Naples.

Les malheurs de la maison de Bourbon, et l'échec que la cause du roi *Philippe* venait d'éprouver devant Barcelone, augmentèrent l'audace

des Espagnols qui s'étaient déclarés partisans de l'archiduc. L'Aragon se soumit à lui sans résistance. Déjà le prince *Charles* possédait sur le continent de l'Espagne trois de ses plus grandes et de ses meilleures provinces, la Catalogne, l'Aragon, et le royaume de Valence. Cet état de choses mettait dans le plus grand danger la Castille elle-même, déjà fort exposée du côté de l'Estramadoure où les Portugais avaient fait entrer, sous les ordres du marquis de *Las Minas*, une armée de trente mille hommes, soutenue par un corps auxiliaire de douze mille Anglais et Hollandais, que commandait lord *Galloway*. Le maréchal *de Berwick*, n'ayant pas assez d'infanterie pour s'opposer à une armée si nombreuse, parce qu'il avait été obligé de la distribuer dans les places, se retira aux environs de Madrid avec sa seule cavalerie.

L'armée anglo-portugaise occupa, sans la moindre opposition, toute la Castille, qu'elle pilla et accabla de contributions. Cette conduite ajouta encore à la haine que le peuple castillan portoit aux Portugais, qu'il regardait comme ses ennemis naturels, et à son attachement pour le roi *Philippe*, dont les malheurs lui inspiraient le plus vif intérêt. Les habitants des provinces occupées lui donnèrent en effet des marques constantes de fidélité. Ils interceptaient tous les couriers, et coupaient toutes les communications de l'armée portugaise

avec Lisbonne. Ils s'emparèrent d'un convoi d'argent considérable que don *Pèdre* envoyait à ses troupes ; et, quand l'ennemi eut évacué Salamanque, ils proclamèrent de nouveau le roi *Philippe*, et formèrent des corps de volontaires pour le défendre et pour fermer les passages.

Le duc de *Bervick*, forcé d'évacuer la Vieille-Castille, prit la position de Quadarama, et vint avertir le roi qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour effectuer sa retraite de la capitale, menacée de tomber au pouvoir de l'ennemi. *Philippe* resolut d'abandonner Madrid, et attendit néanmoins, pour en sortir, que les troupes alliées parussent sur les hauteurs. Une partie de son conseil voulait qu'il prît la route de l'Andalousie; une autre, celle de Pampelune, pour être plus à portée de la France et des secours qu'on en attendait. Il se détermina à joindre *Bervick*, qui campait à Sopetran avec huit mille hommes. On ferma les tribunaux, et ils furent, par une ordonnance, transférés à Burgos avec la reine. On laissa la liberté, à tous ceux qui n'avaient pas d'emploi du gouvernement, de se retirer où bon leur semblerait.

Cet événement mit à découvert les cœurs des courtisans et des seigneurs qui environnaient le roi. Ceux qui lui étaient fidèles n'hésitèrent pas à l'accompagner au camp, ou à suivre la reine à

Burgos. Les mécontents, qui ne voulaient pas encore éclater, furent embarrassés de leur contenance. Quelques-uns, en petit nombre, restèrent à Madrid; beaucoup d'autres, prétextant leur santé ou leurs affaires privées, allèrent habiter les campagnes voisines; le reste prit bien lentement le chemin du camp. La plupart voulaient attendre que la fortune proclamât le parti vainqueur, pour déclarer en temps et lieu que c'était celui qu'ils avaient toujours préféré. Presque tous désiraient, sans se compromettre et sans rien risquer, de changer de maître, plus dégoûtés de l'influence française et des intrigues de la princesse *des Ursins*, qu'indisposés contre la personne du roi. Les plus prudents évitèrent de se prononcer trop tôt pour l'archiduc.

Le roi fut suivi de ses ministres, de ses capitaines des gardes, et de la plupart de ses gentilshommes de la chambre. Le marquis de *Laconi* fut le seul seigneur sarde qui l'accompagna. A peine ce prince avait-il mis les pieds hors de sa capitale, que ceux des grands qui appelaient les ennemis de tous leurs vœux, et les nommaient dans leur société des libérateurs, écrivirent au général portugais, le marquis de *Las Minas*, pour l'inviter à venir s'emparer de la capitale, dont ils lui promettaient qu'on ne défendrait pas l'entrée, en l'assurant que le reste du royaume suivrait son exemple. *Las Minas*,

cédant à un mouvement de vanité qui lui faisait désirer d'entrer en vainqueur à Madrid, négligea ce que les règles de la guerre lui prescrivaient, c'est-à-dire de poursuivre *Philippe*, au moins jusqu'à ce qu'il eût évacué la Castille. Il envoya d'abord le marquis de *Villaverde* pour occuper la ville avec deux mille chevaux; deux jours après, il y fit lui-même son entrée avec le comte de *Galloway* et les Anglais, et fit proclamer roi d'Espagne l'archiduc *Charles d'Autriche* [1].

La présence des alliés ne fut agréable qu'à cette partie de la noblesse mécontente qui les avait appelés; le peuple, au contraire, donna les marques les moins équivoques d'une profonde consternation, et ne laissa échapper aucune occasion, pendant leur séjour, de manifester sa haine. Dans l'intérieur de la ville, il fallait bien céder à la force; mais hors de son enceinte, les ordres des généraux ennemis étaient méprisés et restaient sans exécution; pour la moindre mesure, il fallait envoyer des troupes.

Au milieu de la stupide oisiveté où vivaient les alliés, qui se croyaient maîtres de l'Espagne, parce qu'ils en avaient occupé la capitale, il n'est pas

[1] C'est par erreur que M. *Félix Bodin* dit dans son Résumé de l'Histoire de France que l'archiduc fut couronné à Madrid. Il n'y était point, et il fallut se borner à une proclamation, qui fut sifflée.

étonnant que, dans les délices d'une grande ville, tous les vices se soient introduits parmi leurs troupes; aussi s'abandonnèrent-elles à la débauche et à l'ivrognerie. Les généraux eux-mêmes, au lieu de poursuivre leurs premiers succès, étaient enchaînés dans la capitale par l'attrait des plaisirs; Madrid était devenue pour toute cette armée, chefs et soldats, une véritable Capoue. Le marquis de *Saint-Philippe* rapporte à ce sujet un trait de patriotisme, dont il appartenait à l'Espagne de fournir l'unique exemple qui soit dans l'histoire. Le royalisme inspira, dit-il, aux courtisanes du dernier ordre, aux femmes les plus perdues, le dessein de ruiner l'armée alliée par les moyens de destruction que leur fournissait la dépravation de leurs mœurs. Elle se rendaient, la nuit, par troupes, dans les tentes des Allemands et des Anglais, devenues le théâtre des plus dégoûtantes orgies. Celles de ces femmes, chez qui le funeste poison apporté du Nouveau-Monde avait fait le plus de ravage, se paraient avec un soin particulier, et se couvraient de parfums et de fleurs, pour séduire plus aisément leurs victimes, cachant ainsi, sous les formes de la volupté, la perfidie d'une haine implacable. Cette campagne, d'un nouveau genre, ne réussit que trop bien : l'armée anglo-portugaise ne tarda pas à voir entrer dans les hôpitaux plus de six mille malades, qui moururent presque tous. On ne vit

jamais nulle part, dit *Saint-Philippe*, un autre exemple d'une *fidélité si impie* [1].

Les alliés rencontraient partout, chez le peuple et chez les paysans, les mêmes dispositions pour eux. Tous les soldats qui s'écartaient ou marchaient isolés, étaient assassinés, et chaque matin, dans la ville même, on trouvait des factionnaires égorgés. Les malheurs qui accablaient un roi vraiment digne d'amour et d'estime, et une reine que sa bonté, sa constance et un courage au-dessus de son sexe, rendaient extrêmement populaire, avaient porté l'enthousiasme des classes moyennes de la société au dernier degré d'exaltation. Il n'en était pas tout-à-fait de même parmi la noblesse et le clergé, dont beaucoup de membres éminents, voyant péricliter le pouvoir de droit, se montrèrent moins difficiles sur la reconnaissance du pouvoir de fait. Le bruit s'étant répandu que l'archiduc allait arriver à Madrid, les plus pressés de soumission se préparèrent à le recevoir; d'autres sortirent pour aller au-devant de lui; mais tous ceux qui s'avancèrent jusqu'au port de Viveras furent pris par la cavalerie du roi, qui occupait encore ce poste, et qui avait fermé tous les passages. On arrêta ainsi dans leur carrosse, le comte et la comtesse de *Lemos*, sœur du duc de l'*In-*

[1] No se leerà tan impia lealtad en historia alquna.

fantado, plusieurs évêques et le patriarche des Indes, qui, sur la foi de cette nouvelle, allaient offrir leurs hommages au roi *Charles*. Ces courtisans mal avisés furent envoyés en prison.

Cependant les affaires du roi *Philippe* allaient fort mal dans le midi de l'Espagne. Le marquis de *Santa-Cruz*, qui s'était vendu aux alliés, et avait remis lâchement entre les mains des Anglais la flotille de galères sous ses ordres, à bord de laquelle étaient des secours d'hommes, de vivres et d'argent, destinés à la place d'Oran, assiégée par les Maures [1], venait de livrer aux troupes de l'archiduc la ville et le port de Carthagène, et de soulever les provinces de Murcie et de la Manche.

Ces désastreuses nouvelles, et surtout celle qui se répandit tout-à-coup, que le roi, cédant aux sollicitations de son aïeul, repassait en France, augmentèrent la désertion et les défections. Il est bien vrai que l'ambassadeur français, M. *Amelot*, en fit la proposition à *Philippe*, qui la rejeta avec mépris, et déclara hautement que, quelque chose qu'il arrivât, il ne sortirait jamais d'Espagne. Ce prince se montra dans cette occasion doué de plus

[1] Un frère de ce traître, archidiacre de Cordoue, transporté d'indignation, quand il apprit une action si abominable, alla prendre le registre des naissances et arracha la feuille ou le nom de son frère était inscrit : *Qu'il ne reste parmi les hommes*, s'écria-t-il, *aucun souvenir d'un homme si méprisable.* (No queda en los hombres memoria de tan vil hombre.)

de fermeté d'ame, qu'on ne l'en avait cru susceptible. Ayant ordonné une revue générale, il se plaignit qu'on pût le soupçonner d'une résolution si peu digne de son courage, et engagea sa parole royale de mourir à la tête du dernier escadron qui lui resterait. *Philippe* arracha des larmes de tous les yeux, et sa petite armée jura, d'une voix unanime et spontanée, de verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la défense de la patrie et du roi. Cette poignée d'Espagnols ne douta plus, dès ce moment, qu'elle ne fût en état de tenir tête à un si grand nombre d'ennemis et d'en triompher. La harangue du roi, appuyée d'ailleurs d'un renfort de quinze mille hommes, qui vinrent de France, joindre le maréchal de *Berwick*, affermit la couronne sur sa tête [1].

Pendant que le maréchal manœuvrait, entre Xa-

[1] Le ministre *Amelot* avait proposé au roi *Philippe* de quitter l'Espagne et de venir en France, d'après les instructions qu'il avait reçues de sa cour. Le cabinet de Versailles désespérait alors de la cause de l'Espagne, et il fut au moment d'envoyer *Philippe V* régner en Amérique. On eût abandonné l'Espagne aux factions qui la déchiraient, et on eût embarqué le roi, avec tous ceux qui auraient voulu le suivre, ce qui eût fait obtenir à la France le commerce exclusif du Mexique et du Pérou, et probablement changé la politique et les destinées des deux Mondes. Ce projet était du maréchal de *Vauban*, grand ingénieur, excellent citoyen, qui passa une partie de sa vie à rêver des projets utiles, mais presque tous impraticables. Celui de l'émigration en Amérique n'obtint pas le consentement de *Philippe V*, comme le dit *Voltaire* : on vient de voir qu'il le repoussa au contraire avec indignation.

draca et Alcala, pour empêcher les troupes de l'archiduc, qui se portaient sur Madrid, de faire leur jonction avec celles du marquis de *Las Minas*, le roi, par un mouvement bien combiné sur Guadalaxara, parvint à mettre Madrid derrière lui, sans qu'il fût possible aux Portugais de secourir cette ville. Le marquis de *Mejorada* en prit possession avec cinq cents chevaux; et le comte de *Las Amayuelas*, qui s'était déclaré pour l'archiduc, et s'était d'abord renfermé dans le palais avec quelques centaines de soldats du parti autrichien, se rendit à discrétion, et fut envoyé prisonnier en France.

L'armée ennemie, continuant ses marches rétrogrades, repassa le Xucar le 15 septembre, et le roi, voyant la Castille tout-à-fait évacuée, rentra dans sa capitale. L'enthousiasme qu'avait inspiré la vue des premières troupes nationales qui remplaçaient les étrangers, fut porté au plus haut point qu'on puisse imaginer, quand on put contempler le roi lui-même. La joie que le peuple manifesta fut au-dessus de toute expression : elle tenait du délire, et on pourrait en citer des traits qui paraîtraient incroyables. *Philippe*, après trois mois et quelques jours d'exil, se retrouva dans son palais, plus populaire que jamais, et environné de tous les hommages et de toutes les adorations.

Les ministres, qui n'avaient ni la générosité ni le cœur paternel du roi, ne tardèrent pas à gâter

l'ouvrage de la fortune, et à perdre tout le fruit d'une situation si belle. Leur esprit étroit et haineux fit sortir, d'un événement qui pouvait amener une réconciliation générale, de nouvelles animosités, des sources nouvelles de divisions et de malheurs. Au lieu de publier une amnistie générale, qui, après des temps aussi difficiles, après une de ces grandes commotions où les personnes sont déplacées et les idées bouleversées, eût été aussi juste que politique, on ordonna des enquêtes sévères sur tous ceux dont la conduite, pendant l'occupation, avait pu donner quelques défiances. Le roi fit la faute de confier le soin de ces informations inquisitoriales au président du Conseil de Castille *Ronquillo*, homme dur, orgueilleux, persécuteur, qui ne laissa point échapper une occasion si commode de venger ses injures personnelles.

Avant le retour et la réinstallation des tribunaux, les juntes et commissions d'enquêtes se mirent en devoir de remplir leur charge avec cette rigueur qu'on doit toujours attendre en pareil cas du faux zèle, de l'exagération et du fanatisme. Tous les fonctionnaires, magistrats et nobles de toutes les classes, qui n'avaient pas suivi le roi, et qui avaient paru reconnaître, en quoi que ce fût, les autorités des cent jours, furent tenus de se justifier, et soumis à une purification.

Les employés qui ne se défendaient pas suffisamment au gré des inquisiteurs politiques, ou dont on voulait se débarrasser, furent destitués. Toutes les personnes de condition qui avaient seulement parlé au marquis de *Las Minas* furent envoyées en exil. On n'eut aucune indulgence pour la faiblesse cédant à l'impérieuse loi de la nécessité. Les prisons se remplirent, et la persécution s'organisa. Ce fut le triomphe des intrigants et des délateurs. Le duc de l'*Infantado*, à qui on n'avait d'autre crime à reprocher que d'avoir écrit une lettre peu respectueuse à don *Francisco Ronquillo*, fut accusé d'avoir eu des conférences secrètes avec les généraux alliés, et enfermé au château de Ségovie.

Ces circonstances ramenèrent encore une fois sur le théâtre des affaires publiques le cardinal ex-ministre *Portocarrero*, avant qu'il disparût pour jamais de la scène politique et de la mémoire des hommes. Ce défenseur si ardent de la cause et des intérêts de la France, ce constant adversaire de l'Autriche, ce Mentor de *Philippe*, sur la tête duquel il avait contribué à poser la couronne, se trouve jeté par les événements, sans être embarrassé de son rôle, au milieu des généraux de l'archiduc, accourus pour détrôner le roi légitime. C'est un spectacle digne de l'attention de ceux qui aiment à étudier la morale de l'esprit de parti, et

à rechercher les causes et les mobiles des actions humaines, dans les révolutions des empires.

Le cardinal vivait retiré dans son archevêché de Tolède, depuis qu'on l'avait éloigné du ministère, disgrâce qui l'avait fort aigri, et l'avait rapproché insensiblement des mécontents. Lorsqu'il vit qu'il pouvait donner librement carrière à sa mauvaise humeur, il n'y mit plus de bornes. A l'entendre, les Français étaient d'odieux tyrans, le joug de la domination étrangère était insupportable, le roi était un ingrat. Il arriva que le marquis de *Las Minas* détacha le comte de *La Atalaya*, avec un corps de cavalerie anglo-portugaise, pour aller prendre possession de Tolède. Le jour que cette ville prêta foi et hommage à l'archiduc, le cardinal voulant manifester sa joie, et sans s'inquiéter de ce qu'on dirait de la flexibilité de sa conscience politique, célébra une fête solennelle, fit illuminer le palais archiépiscopal avec magnificence, et donna aux officiers du corps d'armée des alliés un repas splendide, où l'on but à la santé du roi d'Espagne *Charles III*. Il alla jusqu'à bénir avec une pompe extraordinaire les drapeaux de l'archiduc. Le cardinal mit à toutes ces actions, pour le moins étonnantes de sa part, tant de zèle et d'empressement, que les ennemis eux-mêmes en paraissaient honteux. C'était ce même homme, dit le marquis de *Saint-Philippe*, qui avait si peu respecté les

princes autrichiens dans ses discours, qui avait sacrifié tant de victimes à son ambition, dans le temps qu'il était tout français, qui faisait un crime d'un geste ou d'un soupir, et devant qui *le silence et les paroles étaient également coupables* [1].

Il n'y eut pas d'exagérations auxquelles ne se portât ce prince de l'Église pour mieux prouver la sincérité de sa conversion. La reine veuve, son ancienne ennemie, retirée aussi à Tolède, et avec laquelle il s'était réconcilié, fut seule capable de lutter d'extravagance avec lui. Ces saturnales de la félonie finirent avec le retour du roi dans sa capitale, et la soumission de la Castille. La douairière fut conduite en France sous escorte. Le roi pardonna au cardinal ses excès et ses lâchetés, en considération de son âge et des services qu'il avait autrefois rendus; mais la junte inquisitoriale voulut lui faire expier sa faute aux dépens de son trésor. On éprouvait de grands besoins d'argent, et, comme il en avait beaucoup, ce n'est qu'au moment où on lui délivra sa dernière quittance, qu'il fut regardé comme parfaitement *purifié*.

Les alliés se mirent en retraite de tous côtés, sans savoir quelle direction prendre. Ils résolurent enfin de se porter sur la Manche et sur la province de Murcie, afin de faire leur jonction à Va-

[1] Verba, vultus in crimen detorquens recondebat. (*Tacite*).

lence, où arrivait l'avant-garde de l'archiduc, aux ordres du comte de *Peterborough*. Presque toute la noblesse de ce pays partageait les opinions de celle de Catalogne et d'Aragon, et reçut l'armée du prétendant avec de grandes démonstrations de joie. Toute la population de la ville sortit en foule au-devant du général anglais, et l'accueillit au milieu des acclamations et de l'ivresse générale. Les prêtres et les moines donnaient au peuple l'exemple d'une exaltation frénétique. Dans la marche triomphale du général huguenot, qu'on appelait le sauveur de l'autel et du trône, les cordeliers et les capucins formaient un même escadron, dont les premiers avaient la droite. Ces soldats en froc défilèrent devant *Peterborough*, qu'ils saluaient en lui portant les armes, et qui dit en riant : *Nous voilà bien, nous avons pour nous l'Eglise militante.*

Les ennemis, maîtres de Carthagène par la trahison du marquis de *Santa-Cruz*, allèrent assiéger la place de Murcie, qui se serait infailliblement rendue, si elle n'eût été secourue à temps par son évêque, don *Luiz* de *Belluga*. Ce prélat, malgré son grand âge et la dignité de son caractère, monta lui-même à cheval, rassembla des troupes, et fit lever le siége. Il ne se borna point à ce succès; il reprit aussi Orihuela, et après avoir, pendant cinq jours, dirigé un feu bien nourri contre la place de Carthagène, il la força de se rendre à discrétion.

Ces alliés de toutes les nations, dont l'Espagne était inondée se faisaient tous les jours détester davantage par les excès auxquels leur position précaire les forçait de se porter; et harcelés de toutes parts, manquant de vivres, ils multiplièrent les fautes, et ne cessèrent d'être battus en détail. Ils virent qu'ils n'imposeraient jamais aux Castillans un roi dont ils ne voulaient pas; lord *Peterborough* écrivit à Londres que l'*archiduc ne régnerait jamais dans ce pays, quand même l'Europe entière entreprendrait de l'y établir* [1].

Le roi de Portugal, affligé de voir son armée engagée dans une entreprise qui tournait si mal, mourut de chagrin.

Les Anglais, que des revers isolés ne détournaient pas de leur but, allumèrent et firent éclater la révolte dans les îles Baléares. La conspiration se déclara d'abord à Mayorque; les îles de Minorque, Iviça, et Formentera se rendirent sur une simple sommation. Ainsi le roi *Philippe* perdait l'un après l'autre les états dont se composait l'ancien royaume d'Aragon, et auquels l'esprit de rébellion, semblable aux effets de la contagion, se communiquait avec rapidité.

1707. L'année 1707 commença sous d'assez heureux

[1] No la dominaria el rey *Carlós*, aunque tomasse este empegno la Europa toda. (Mém. de *Saint-Philippe.*)

auspices. *Berwick*, à qui *Louis XIV*, pour seconder les généreux efforts des Castillans, venoit d'envoyer de nouvelles troupes, gagna la bataille d'Almanza, sur la frontière de Valence. Cette province fut le prix de la victoire, qui fut suivie de la prise de Lérida et de Saragosse.

L'archiduc, pendant qu'on avait la bonté de se battre pour lui, comme disait lord *Peterborough*, restait enfermé dans Barcelone, où le comte napolitain *Stella* s'était fait surintendant de ses plaisirs, et d'où il dirigeait, de concert avec les Anglais, les intrigues et les complots qui avaient pour but d'allumer le feu de la rébellion dans les états de *Philippe V*, et surtout dans ses possessions insulaires, fort convoitées par la coalition.

Les alliés, déjà maîtres du royaume de Naples, avaient aussi porté leurs vues sur la Sicile, où ils s'étaient ménagé des intelligences avec les principaux habitants. La flotte anglaise parut sur les côtes de cette île, pour recueillir les fruits de la conspiration qu'on y avait tramée, et dont on attendait à chaque instant l'explosion. Le marquis de *Los Balbazès*, qui en était vice-roi, la découvrit, et en prévint pour le moment les effets, par l'arrestation de quelques-uns des conjurés.

La contagion avait gagné aussi l'île de Sardaigne, quoique la masse de la population restât fidèle à la cause de *Philippe V*. Quelques-unes des plus il-

lustres familles du royaume, qui de tout temps avaient entretenu des relations suivies avec la Catalogne et l'Aragon par Barcelone, les avaient beaucoup plus multipliées depuis que l'archiduc y tenait sa cour, et favorisaient son parti. Les malintentionnés étaient obligés d'user de la plus grande circonspection ; car s'ils s'étaient trop hautement déclarés partisans de la famille *Villasor*, soupçonnée d'être l'ennemie de la maison de Bourbon, ils eussent risqué de se compromettre. Leurs desseins secrets commencèrent à se dévoiler, quand ils crurent pouvoir espérer d'être soutenus par un plus grand nombre de mécontents. Ils en trouvèrent tout naturellement l'occasion dans une mesure de rigueur que prit l'autorité. Le vice-roi, marquis de *Valero*, fit arrêter et conduire à Toulon, sur un bâtiment français, le marquis de *Villaclara* (don *Josè Zatrillas*), don *Salvator Lochi*, juge de la royale audience, et un médecin, membre du magistrat de Cagliari. Voici ce qui donna lieu à l'arrestation de ces trois personnes, qui étaient, dit-on, innocentes, mais qui avaient le malheur d'avoir les apparences contre elles.

Un religieux de l'ordre de la Merci, nommé *Trincas*, se trouvait à Saragosse, lorsqu'on y apprit que l'archiduc venait d'être proclamé roi d'Espagne. Ce moine, s'imaginant sur cette nouvelle

que l'Espagne était perdue pour *Philippe V*, fit usage d'une procuration qu'il avait reçue de ces trois personnes dans l'intérêt de leurs affaires privées, et présenta en leur nom à l'archiduc un mémoire, que ce prince envoya au marquis de *Las Minas*, pour le faire examiner par le conseil d'Aragon, qui avait le département de la Sardaigne. Don *Juan Ricarte*, secrétaire du conseil, qui avait été chargé de cette affaire, fut, au retour du roi, déclaré *impurifiable*, et privé de son emploi, pour avoir travaillé avec le marquis de *Las Minas*. Son successeur trouva dans ses papiers, et s'empressa de dénoncer ce mémoire, où le marquis de *Villa-clara* demandait le gouvernement militaire de la Sardaigne, dont était pourvu le marquis de *Saint-Philippe*, et les deux autres prétendus pétitionnaires, des faveurs ou des places. La présentation de ce mémoire à l'archiduc était une sorte de reconnaissance des droits de ce prince; mais si c'était un crime, le moine *Trincas* en était seul coupable. C'est un zèle mal entendu et peu éclairé qui l'avait porté à saisir l'occasion de faire la fortune de ses amis.

Le moine sarde fut moins excusable d'avoir fourni à l'archiduc la liste des principaux habitants de l'île, avec des notes sur leurs opinions politiques, et en les divisant, fort arbitrairement sans doute, en partisans de la France et en parti-

sans de l'Autriche. Tous ses amis, vu la circonstance, avaient été placés au nombre de ces derniers. Cette liste fut trouvée aussi dans les papiers de *Ricarte*, et remise au roi, qui l'envoya au marquis de *Valero*, vice-roi de Sardaigne, avec ordre de rechercher et de punir les coupables. C'était un homme d'un caractère doux et pacifique : il se fit un scrupule d'inquiéter tant de personnes distinguées sur de simples et vagues soupçons, qui ne s'appuyaient d'aucun fait. Il aurait pu exiler ceux qui dissimulaient le moins leurs sentiments, et qui furent depuis la cause de sa perte; mais il les laissa tranquilles, soit qu'il les regardât comme personnellement dépourvus de moyens de succès, soit qu'il n'eût pas assez de troupes pour attaquer en face l'esprit de mécontentement et de sédition, qui faisait tous les jours des progrès nouveaux.

Les partisans de l'Autriche en Sardaigne n'ignoraient pas les motifs secrets de la conduite du vice-roi; et la crainte qui les agitait, malgré l'appui des patrons qu'ils avaient à la cour, les fit songer à prendre des mesures de sûreté. Dans cette disposition des esprits, on ne sut nullement gré au marquis de *Valero* de s'être borné à sévir contre trois personnes. Le traitement fait au marquis de *Villaclara* indisposa presque toute la noblesse qui tenait à la maison de *Zatrillas*, une des plus illus-

tres de l'île. Le nombre des mécontents augmentait tous les jours, et on n'attendait que le moment d'éclater.

L'explosion, qui paraissait alors imminente, fut retardée par l'échec que fit éprouver, à la cause des alliés sur le continent, la brillante victoire d'Almanza. Le duc d'*Orléans*, depuis régent de France, qui était arrivé trop tard en Espagne, pour qu'on pût lui attribuer l'honneur de cette victoire, eut du moins la générosité d'en laisser tout le mérite à celui qui en était le véritable auteur, et par son activité, non moins que par une bonne distribution de ses forces, il concourut avec *Berwick* à en recueillir tous les fruits.

Ils eussent été plus honorables et plus profitables encore, si tous ceux qui combattaient sous les drapeaux du roi légitime eussent été animés des mêmes sentiments que le prince généralissime et que le héros d'Almanza; mais malheureusement ils avaient dans les rangs et à la suite de leur armée plusieurs de ces hommes, aussi méprisés que méprisables, qui se mettent, par l'affectation d'un faux zèle, au-dessus des lois de l'honneur et de l'humanité, que tourmente la soif de l'or et du sang, et qui ne voient dans les événements de la guerre et dans les malheurs des peuples que des occasions de satisfaire ou leur avidité ou leurs inclinations féroces.

Un de ceux qui, par leurs exactions et leurs cruautés, firent le plus de tort à la cause de la maison de Bourbon, qu'ils avaient l'air de servir avec toute l'exaltation du dévouement, fut le chevalier d'*Asfeld,* un des lieutenants du maréchal de *Berwick.* Cet officier-général, parce qu'il avait montré des talents et de la valeur à la bataille d'Almanza, croyait que tout lui était désormais permis, et qu'il ne devait plus compte de sa conduite à personne. Pendant que le principal corps d'armée balayait les deux rives de l'Èbre, et faisait tomber Saragosse et Lérida, *Asfeld* était chargé d'achever la soumission de la province de Valence. Il ne trouva pas de moyens plus expéditifs que d'y porter le fer et la flamme, et de tuer, sans autre forme de procès, tous ceux qu'on lui dénonçait comme rebelles, ou qui étaient suspects de l'avoir été. Tous les habitants furent désarmés, et cet ordre fut exécuté avec tant de sévérité, que la découverte d'un seul couteau fit quelquefois traîner plusieurs centaines d'hommes au supplice. Il n'y avait point, pour ainsi dire, un arbre dans ce beau et malheureux pays, qui ne devînt une potence [1].

Le pillage, les confiscations, les extorsions de tout genre étaient la suite nécessaire de ces exécutions, pour lesquelles un chef barbare avait

[1] V. tom. I[er], p. 322.

changé de braves soldats en bourreaux. Ces horreurs ne parvenaient point aux oreilles du roi : on ne laissa même pas aux vaincus la consolation de pouvoir se plaindre. Ce fut impunément que des hommes qui avaient illustré leurs mains par de nobles faits d'armes, les souillèrent par de vils assassinats et des concussions tyranniques.

Une belle occasion fut offerte au chevalier d'*Asfeld* de mettre au grand jour son naturel féroce. Il fut chargé du siége des trois places d'Alcira, Alcoï et Xativa, qui ne s'étaient point encore soumises. Les deux premières furent prises d'assaut sans beaucoup de résistance, et toute la population fut égorgée sans pitié. Celle de Xativa fit une défense plus vigoureuse; les habitants, qui savaient quel sort les attendait, combattirent encore avec acharnement, même après que les Français se furent logés sur la brèche, et qu'ils eurent enlevé les deux principaux bastions. C'était l'héroïsme de la faiblesse accablée par la force. Ils rejetèrent, d'un cri unanime, l'offre de pardon qui fut faite, et ils répondirent, avec l'accent de la rage, qu'ils ne voulaient d'autre faveur que la mort. Après avoir forcé la brèche, les soldats furieux massacrèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, sans faire grâce ni aux femmes ni aux enfants, que M. d'*Asfeld* avait cependant voulu excepter. Jamais on ne vit spectacle plus horrible. Les mal-

heureux habitants s'exhortaient réciproquement à mourir, plutôt que de vivre sous le joug d'un pareil monstre, et ils couraient au-devant du fer ensanglanté dont plusieurs dirigeaient eux-mêmes la pointe contre leur poitrine. D'autres profitaient des derniers instants de la vie pour aider les assiégeants à mettre le feu à leurs maisons; on aurait eu peine à discerner qui des soldats ennemis ou des habitants étaient les plus acharnés à réduire en cendres cette ville infortunée. On n'épargna pas même les églises. A l'exception d'un très petit nombre de prêtres, pas un seul homme n'échappa au carnage. Ce fut un grand jour pour le chevalier d'*Asfeld :* il aimait le sang; il en vit couler beaucoup. On démolit Xativa jusqu'aux fondements, et il ne resta rien de cette ville, pas même son nom; car, lorsque plus tard *Philippe V* la fit rebâtir, il lui donna celui qu'il portait lui-même [1].

Les alliés firent les plus grands efforts pour se venger en Italie des revers qu'ils éprouvaient en Espagne. Il n'y eut aucune action remarquable sur le Rhin et sur la Meuse. *Villars* réparait en Allemagne les malheurs de la bataille d'Hochstet; il avait forcé les lignes de Stolhoffen, occupé le

[1] C'est aujourd'hui la petite ville de San-Felippe. Xativa était l'ancienne *Satabis*.

Wirtemberg, et porté des contributions jusqu'au-delà du Danube. *Vendôme* soutenait dans les Pays-Bas une glorieuse défensive. Il n'en était pas de même de l'autre côté des Alpes; les affaires y étaient dans un état désespéré. L'empereur, qui déjà jouissait tranquillement de ses nouvelles conquêtes, quoiqu'il les accablât de son joug de fer, résolut d'étendre sa domination dans ce pays, et d'attaquer le royaume de Naples, où l'appelait un parti puissant. Les princes de *Montesarcho*, d'*Avellino*, de *Cariati*, le duc de *Monteleone*, et les principaux chefs de la noblesse, qui étaient à la tête de ce parti, firent soulever le peuple contre le vice-roi. La trahison livra sans combat un vaste royaume à une armée de dix mille Autrichiens. Gaëte, qui fit un peu de résistance, fut traitée avec une extrême rigueur. Toutes les autres places s'empressèrent d'ouvrir leurs portes.

A peine les Autrichiens étaient-ils maîtres de la ville de Naples, qu'une affreuse éruption du Vésuve la couvrit de cendres. Leur général, le comte de *Martinitz*, s'évanouit de frayeur au pied des reliques de saint Janvier, et il fallut que l'archevêque, pour l'empêcher de fuir en toute hâte, lui apprît que l'éruption du volcan était un phénomène naturel qui se renouvelait quelquefois, sans être précisément une punition du Ciel.

Louis XIV n'était pas plus heureux que son

petit-fils. Le duc de Savoie et le prince *Eugene* faisaient une irruption par le col de Tende, dans le dessein de lui enlever la Provence et le Dauphiné. Déjà Toulon, bombardé par une escadre anglaise, était assiégé et vivement pressé. L'état de l'armée de *Villars* permit heureusement d'en détacher une division qui accourut au lieu du danger. L'armée ennemie était désolée par des maladies, dans un pays sec, stérile, hérissé de montagnes. On fit lever le siége de Toulon, et deux grandes provinces furent sauvées.

Ces événements et la perte du royaume de Naples ne firent point à Madrid une aussi profonde impression qu'on aurait pu le croire. On venait d'échapper à un si grand danger, qu'on ne prenait plus un vif intérêt qu'aux affaires du continent. On éprouva moins de chagrin à se voir enlever un royaume en Italie, que de plaisir à apprendre quelques faibles avantages obtenus sur les Portugais dans les provinces voisines de la capitale.

La cour et les serviteurs et partisans de *Philippe V* eurent d'ailleurs un nouveau sujet de joie, venu fort à propos, et le public s'occupa d'un événement qui lui procura quelques instants de distraction. Le reine mit au monde un fils. Les Espagnols fidèles accueillirent avec transport ce prince né au milieu d'eux, et dans lequel ils se flattaient

qu'on reconnaîtrait enfin l'héritier légitime de la monarchie. Les malveillants et les ennemis avaient répandu le bruit, qui ne s'était que trop accrédité, que la reine n'était réellement pas enceinte, et qu'on l'avait engagée à feindre une grossesse, pour réveiller l'intérêt et l'amour des peuples, et affermir la succession. Au moment des premières douleurs, on fit entrer dans la chambre de la reine les cardinaux présents, le nonce du pape, les ministres et présidents des conseils, et les membres du corps diplômatique, afin qu'ils fussent, *autant qu'il serait possible, et dans la forme la plus décente,* dit Saint-Philippe, *témoins oculaires de la vérité de l'accouchement.*

La naissance du prince des Asturies fut le sujet de grandes réjouissances, et donna lieu enfin à une véritable amnistie. On mit en liberté les prisonniers, et on rappela les exilés. On pardonna même à ceux qui, ayant eu le malheur de parler au marquis de *Las Minas,* ou de lui demander des sauvegardes, ne s'étaient pas suffisamment purifiés. Quelques-uns des plus compromis, comme le duc de l'*Infantado,* qui avait manqué de respect à don *Francisco Ronquillo,* n'eurent pas encore cette fois la permission de reparaître à la cour. Le président du conseil n'était pas si indulgent que le roi.

CHAPITRE V.

Le nouveau vice-roi de Sardaigne cherche à s'attacher les principaux partisans de l'archiduc. — Les mécontents excitent une révolte dans le nord de l'île. — Les alliés exécutent le projet formé d'une expédition en Sardaigne. — Une flotte anglaise met à terre des troupes de débarquement. — La ville de Cagliari, bombardée, est sommée de se rendre. — Elle est livrée avant la signature de la capitulation. — L'île entière se soumet sans résistance. — Divisions toujours croissantes en Espagne. — Découverte d'une conspiration du duc *d'Orléans* contre son parent le roi *Philippe*. — État des affaires du continent. — 1708 — 1709.

1708. L'Espagne, qui s'affaiblisssait et se démembrait tous les jours, ne possédait plus au-delà du continent européen, divisé par la guerre civile, que les îles de Sicile et de Sardaigne. Le marquis de *Los Balbazès,* vice-roi de Sicile, y découvrit une conspiration, dont les ministres de France et d'Espagne à Rome lui avaient signalé les auteurs, et il l'étouffa dans le sang des principaux conjurés. Cependant un plus vaste incendie s'allumait en Sardaigne. Don *Pedro de Portugal y Colomb,* marquis de *La Jamaica,* venait de succéder dans le gouvernement de ce royaume au marquis de *Valero.* Le

nouveau vice-roi était un homme plein de talents, fort adroit, très délié, qui aimait l'argent, et savait extrêmement bien faire ses affaires. Il ne tarda pas à pénétrer le génie et les plus secrètes inclinations des Sardes. On eut tort de croire qu'il avait été joué et dupé par le comte de *Montesanto* et le marquis de *Villasor*. Il ne se dissimula jamais qu'ils étaient des ennemis cachés, qui n'attendaient que le moment de lever le masque; il ne jugea point à propos de le témoigner, parce qu'il manquait de forces suffisantes pour faire respecter son autorité. Il demanda plusieurs fois des renforts; mais l'ambassadeur de France à Madrid, M. *Amelot*, qui, par son influence dans le cabinet, dirigeait les affaires de la guerre, méprisa d'autant plus le danger, qu'il ne faisait aucun cas de la Sardaigne, prétendant qu'elle était inutile à la monarchie, et qu'elle lui serait à charge, si l'on était obligé d'y entretenir des troupes. Les ministres espagnols étaient d'un avis contraire; mais comme on n'avait d'autres soldats à y envoyer que ceux que la France fournirait, M. *Amelot* était en ce point l'arbitre des décisions. Au reste, ce dernier manda au marquis de *La Jamaïca*, qui, prévoyant le danger dont l'île était menacée, protestait qu'il était hors d'état de la défendre, que, s'il la perdait faute de troupes suffisantes, *le roi recevrait ses excuses.*

Le vice-roi, désespérant de se soutenir par la force au cas d'une attaque des ennemis contre la Sardaigne, se flatta de pouvoir, par son adresse et son habileté, la conserver du moins pendant la durée de son administration. Il essaya de gagner le comte de *Montesanto* [1], et de se l'attacher; le comte, qui ne lui cédait en rien dans l'art de la dissimulation, évitait de se compromettre ou de trop s'avancer, et ménageait les deux partis, en attendant que l'occasion s'offrît de manifester ses véritables sentiments. Il montra plusieurs fois au vice-roi des lettres de son frère, le comte de *Cifuentès*, qui l'excitaient à la révolte; mais il cachait soigneusement les plus importantes, et celles qui répondaient aux siennes. Il sacrifiait quelques émissaires insignifiants, et protégeait les plus actifs. Il passait à Paris, à Madrid et à Cagliari, pour un sujet fidèle, tandis qu'à Barcelone on le regardait comme un des serviteurs les plus dévoués de l'archiduc.

Montesanto connaissait parfaitement tous ceux qui étaient de son parti en Sardaigne, et n'accordait sa confiance qu'avec une extrême circonspection. Par un raffinement de ruse, il travaillait, attendu qu'il avait l'oreille du vice-roi, à ruiner dans son esprit, par des insinuations perfides, les

[1] Don *José* de *Sylva*, frère du comte de *Cifuentès*, et gendre du marquis de *Villasor*.

amis les plus éprouvés de la cause du roi. Il lui représentait sa maison comme seule capable de défendre le royaume, qui était, disait-il, au moment d'échapper au prince légitime, par l'effet de l'indifférence de la plus grande partie de la noblesse pour des intérêts aussi sacrés, et de l'épouvante qui, à la première apparence d'une invasion étrangère, frapperait un peuple accoutumé à vivre, depuis quatre siècles, dans une paix profonde.

Cependant le comte de *Cifuentès*, qui avait depuis si long-temps conçu le projet d'enlever la Sardaigne à *Philippe V*, présentait aux alliés un plan, dans lequel il exposait l'utilité de l'occupation de cette île, à cause de sa situation, de ses ports et de sa fertilité. Il fut très applaudi à Vienne et à Barcelone, et ne fut pas désapprouvé à Londres. Les Anglais voulaient seulement ne pas s'engager à fournir des troupes de débarquement, et à employer, au-delà d'un terme prescrit, leurs forces navales à cette expédition. Ils avaient en vue une opération plus lucrative, la capture des gallions d'Amérique. En attendant leur arrivée dans la Méditerranée, l'archiduc ordonna au comte de *Cifuentès* de cultiver les intelligences qu'il avait ménagées en Sardaigne, où il faisait d'ailleurs espérer qu'il serait si bien servi par son frère, le comte de *Montesanto*.

Les premières étincelles de la révolte parurent dans la Gallura, où *Cifuentès* avait envoyé quelques moines sardes, qui se trouvaient à Barcelone, et auxquels il avait remis des lettres. Cinquante hommes, qui passèrent en Corse sous la conduite de deux agents affidés, jetèrent les semences de la rébellion à Tempio, capitale de la Gallura. Quelques nobles et plusieurs des principaux habitants de Tempio se mirent à la tête des insurgés, et résolurent de proclamer l'archiduc, après qu'ils auraient surpris la tour de Longosardo, et le fort de Castel-Aragonès, aujourd'hui Castel-Sardo, qu'un traître, acheté à prix d'argent, avait promis de leur livrer.

Le vice-roi, ayant su ce complot de la bouche même de l'un des conspirateurs, envoya sur les lieux, pour l'étouffer, le comte de *Montesanto*, qui le connaissait aussi bien que lui, mais qui l'avait appris par une autre voie; car il venait de recevoir des lettres qui le mettaient au courant de tout, et qu'il se garda bien de montrer cette fois. Le comte se rendit à Tempio avec le titre de lieutenant du vice-roi, ce qui ne laissa pas de surprendre ceux qui le considéraient comme un ennemi du gouvernement espagnol. Le vice-roi avait cru achever de le gagner par cette éclatante marque de confiance ; mais l'événement prouva qu'on ne pouvait pas se tromper plus complète-

ment. Le comte, se voyant maître de donner à cette importante affaire la direction qui lui plairait, trouva moyen de retenir dans l'île les plus séditieux, qu'il ménageait pour une autre occasion, et se contenta de les faire comparaître juridiquement devant le vice-roi, duquel on avait obtenu la promesse de ne pas les inquiéter, et qui leur donna la ville de Cagliari pour prison. Ceux qui ne voulurent pas se fier à la parole du comte se sauvèrent à Barcelone; il s'en vengea en détruisant leurs maisons et en confisquant leurs biens, pour les punir, plutôt de leur manque de confiance que de leur crime, et pour donner, à leurs dépens, une nouvelle preuve de dévouement et de fidélité.

Ce châtiment, qui ne frappait point les vrais coupables, apaisa pour le moment les troubles de la Gallura; mais il servit d'avertissement, pour les conjurés restés dans l'île, de remettre à une circonstance plus favorable l'exécution de leurs mauvais desseins. Lorsqu'ils crurent qu'elle était arrivée, ils s'évadèrent de Cagliari, où ils n'étaient pas même gardés à vue.

Le roi, informé de ce qui se passait en Sardaigne, envoya dans la Gallura, en qualité de lieutenant-général, don *Vicente Bacallar,* créé depuis marquis de *Saint-Philippe,* qui sut gagner l'affection de la province, et força les séditieux de se

réfugier en Corse ; ceux qui restèrent n'étaient pas en état de donner la moindre inquiétude.

Ce complot n'était pas de nature à enlever la Sardaigne à la couronne d'Espagne, parce que, avant tout, pour y réussir, il fallait s'emparer de Cagliari, où étaient réunies toutes les autorités civiles et militaires, et que, bien que les conjurés eussent des intelligences dans plusieurs villes, la capitale étant éloignée de cinquante lieues de la Gallura, dont les habitants étaient sans crédit, sans moyens, sans communications établies, il leur était impossible de traverser une si grande étendue de pays, sans être partout repoussés par les partisans, plus forts et plus nombreux, du roi *Philippe*.

En instruisant le procès des coupables, don *Vicente Bacallar* découvrit la source de la révolte de Tempio, qui avait pris naissance dans des conciliabules tenus à Cagliari. Il écrivit en conséquence au vice-roi qu'il était important pour la sûreté publique, de faire sortir sur-le-champ du royaume, et d'envoyer en France le marquis de *Villasor*, le comte de *Montesanto*, le marquis de la *Guardia*, le marquis de *Las Conquistas*, et don *Gaspard Carnicer*, intendant du domaine royal, afin que la flotte ennemie, qui menaçait l'île, n'y trouvât plus les conjurés sur lesquels elle comptait; que, quoiqu'il en restât d'autres encore, ils étaient moins

puissants, et seraient intimidés par le châtiment des premiers; que, de son côté, il ferait, en même temps et à la même heure, arrêter et embarquer, sur les bâtiments les plus tôt prêts, quelques nobles de Sassari, d'Alghero, de Castel-Aragonès, et de Tempio, afin que l'île, ainsi purgée des partisans de l'Autriche, n'eût plus rien à craindre de l'apparition de la flotte des alliés, à moins qu'elle ne portât de nombreuses troupes de débarquement.

Le marquis de *La Jamaïca* perdit en cette occasion la réputation d'homme de tête, qu'il s'était injustement acquise; il n'eut pas le courage d'exécuter ce qu'on lui proposait, ou il pensa peut-être que ce coup d'autorité ne ferait qu'avancer le dénouement, qui n'était déjà que trop prévu. Il négligea cet avis, et voyant que la cour persistait à lui refuser des troupes, il résolut de livrer Cagliari, aussitôt que la flotte alliée paraîtrait, et de capituler, pour obtenir au moins sa liberté. Cette détermination l'attacha encore davantage au comte de *Montesanto*, et, dans la chaleur de l'amitié, il écrivit si fortement au roi en sa faveur, que son beau-père, le marquis de *Villasor*, fut fait grand d'Espagne. Cet honneur, qu'il souhaitait avec passion, ne le gagna pourtant point au roi : l'archiduc lui en promettait autant, si, par la coopération de sa famille et de ses amis, il lui livrait la Sardaigne; et, dans cette hypothèse, qui par elle-

même plaisait davantage, on aimait mieux recevoir des grâces de la main du prétendant que de celle du roi légitime.

Tel était l'état intérieur de la Sardaigne, quand l'escadre anglaise, commandée par l'amiral *Lake*, parut sur les côtes. Elle consistait en quarante bâtiments de guerre, mais elle n'avait d'autres troupes espagnoles de débarquement qu'un régiment nouvellement levé à Barcelone. Le comte de *Cifuentès*, nommé par l'archiduc, vice-roi de Sardaigne, était à bord. *Lake* avait ordre de ne mettre à terre que le régiment, et de tâcher, avec ce seul moyen, de se rendre maître de Cagliari. Il lui était enjoint, dans le cas où *Cifuentès* aurait fait des promesses qu'il ne pourrait réaliser, de se borner à bombarder la ville, et de retourner à Barcelone, après avoir envoyé le comte prisonnier à Finale, ainsi que les deux principaux auteurs de la révolte de la Gallura, qui l'accompagnaient, et qui avaient assuré que deux mille de leurs partisans se présenteraient bien armés, pour protéger le débarquement.

Sur la nouvelle de l'apparition de la flotte anglaise, don *Vicente Baccalar* posta ses troupes de manière que, non-seulement les paysans insurgés ne pouvaient sortir de la province, mais qu'il leur était même impossible de s'éloigner du mont Limbara, où ils s'étaient réfugiés. Il assura donc le

vice-roi que les rebelles ne pourraient rien entreprendre contre la capitale, et que, lors même qu'on serait obligé de l'évacuer et de se retirer à Sassari, on pourrait encore espérer de conserver l'île, attendu qu'il était sûr de la place d'Alghero et de la forteresse de Castel-Aragonès.

La flotte anglaise entra le 12 août dans la baie de Cagliari, faisant ses efforts pour gagner le port, quoiqu'elle eût le vent contraire. Le plus grand désordre se manifesta aussitôt dans la ville, et personne ne parut s'occuper des moyens de défense. Le commandant de l'artillerie se disposait cependant à s'acquitter des devoirs de sa place; mais il ne trouva pas un seul de ses canonniers sur le rempart. Ceux de ses hommes qui travaillaient en assez grand nombre dans les ateliers de la monnaie, que dirigeait don *Gaspard Carnicer*, l'un des principaux chefs de la conspiration, avaient reçu des instructions sur ce qu'ils devaient faire; les autres avaient été facilement gagnés par l'argent du marquis de la *Guardia* et du comte de *Montesanto*. Ainsi, au moment où la flotte ennemie fut à portée de canon, il ne se trouva pas une seule pièce qui fût en état de répondre à son feu.

Le vice-roi fut consterné, et sa crédulité céda cette fois à la preuve manifeste de l'existence d'une conspiration. On vit accourir au palais les personnes

les plus distinguées de la noblesse, entre autres et à la tête, le marquis de *Villasor*, le comte de *Montesanto*, le marquis de la *Guàrdia*, et les chefs du complot, qui n'étant rien moins que disposés à seconder le vice-roi dans la défense de la ville, lui en exagéraient l'impossibilité, et le pressaient de se rendre.

Quelques serviteurs fidèles du roi, se flattant qu'il y avait encore des moyens de sauver la place, sollicitaient vivement le vice-roi de prendre un parti, et de donner ses ordres; mais le marquis de *La Jamaïca*, qui n'était pas homme de guerre, et qui peut-être était préoccupé du soin de conserver ses trésors, prescrivait des mesures incohérentes, contradictoires, et paraissait avoir perdu complètement la tête. Les quatre compagnies d'infanterie qui composaient la garnison, ne lui obéissaient déjà plus. On envoya du palais l'ordre à la cavalerie milicienne de marcher; mais son chef, le comte de *Montesanto*, donna des ordres contraires, qui furent plus ponctuellement exécutés, parce qu'on vit bien que c'était son parti qui allait l'emporter. Les conjurés eurent soin d'ailleurs d'exciter un de ces mouvements populaires, décisifs en pareille circonstance, et la basse classe ameutée demanda à grands cris qu'on ouvrît les portes de la ville.

L'amiral *Lake* adressa par un parlementaire une

lettre au vice-roi. Le contenu en était injurieux pour la maison de Bourbon. Il demandait avec menaces la reddition de Cagliari, promettant à cette condition la confirmation, par l'archiduc, des priviléges accordés jusqu'au règne de *Charles II* inclusivement. Le conseil de la ville, auquel le vice-roi communiqua cette sommation, offrit d'exécuter avec énergie et dévouement les mesures qui seraient prescrites pour la défense de la place, et de rassembler un assez grand nombre de volontaires patriotes; mais le marquis de *La Jamaïca* faisait déjà, de concert avec le comte de *Montesanto* et l'archevêque de Cagliari, des dispositions pour capituler. Ce prélat, don *Bernard de Carignena*, ne s'était pas jusque là déclaré ouvertement pour la maison d'Autriche; mais il était bien aise qu'on le crût à Barcelone partisan de l'archiduc, pendant qu'il se ménageait à Madrid la bienveillance du roi. La vérité est qu'il ne tenait pas beaucoup plus à l'un qu'à l'autre; il tenait surtout à l'archevêché de Cagliari.

Le marquis de *La Jamaïca* ne demandait pour lui personnellement que la liberté de se retirer en Espagne avec ses équipages; il abandonnait au magistrat le soin de régler avec les ennemis ce qui concernait les intérêts de la ville. Il se contenta de demander que personne ne fût inquiété pour ses opinions politiques, et que ceux qui voudraient

sortir du royaume en eussent la liberté. Ce fut le comte de *Montesanto* qu'il chargea d'obtenir ces conditions de l'amiral anglais. Le comte ne s'oublia pas dans cette circonstance, et, pour vendre plus chèrement ses services à l'archiduc, il n'eut garde de faire envisager à l'amiral la reddition de l'île entière comme une chose si prochaine et si aisée. Le vice-roi avait demandé vingt-quatre heures pour répondre à la sommation; *Montesanto* cacha le pouvoir qu'il avait de lui pour conclure, et afin de présenter l'entreprise comme plus hasardeuse qu'elle ne l'était en effet, il conseilla à l'amiral de bombarder la ville, sans attendre la réponse du vice-roi, et d'opérer un débarquement sur un point très rapproché du port. La ville demandait seulement la conservation de ses priviléges, et un délai de six mois pour ceux qui voudraient quitter le pays, avec la clause de la confiscation de leurs biens, s'ils se retiraient dans les provinces possédées par le roi *Philippe*.

On choisit, pour porter ces propositions à l'amiral *Lake*, un gentilhomme qui avait des liaisons d'intimité avec la maison de *Villasor*, et par l'organe duquel *Montesanto* fit instruire en secret le comte de *Cifuentès*, qui était à bord, des offres véritables du vice-roi; car il voulait garder jusqu'au dernier moment le masque de la fidélité.

Les habitants croyaient que la capitulation était

déjà convenue, et dormaient tranquillement, quand, vers la fin de la nuit, ils furent éveillés par le bruit de l'explosion des bombes que *Lake* fit jeter sur la ville, et qui ne laissèrent pas d'y faire des dégâts. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil; aussi le désordre et l'effroi furent universels. La noblesse, abandonnant ses maisons, quoique placées dans le quartier le moins accessible, sortit en foule par une des portes du château. Le vice-roi se trouva resté, lui troisième, dans un des bastions extérieurs. Un régiment anglais débarqua sans obstacle au lieu désigné; on ouvrit les portes de ce côté, et celles du môle ayant aussi été ouvertes, le fort qui le défendait fut occupé sans résistance. Cet événement eut lieu le 13 août, avant le jour. Le vice-roi n'avait pas encore capitulé dans les formes, que la ville et la citadelle étaient déjà au pouvoir de l'ennemi. Les soldats qui gardaient la dernière enceinte s'étaient hâtés d'en livrer l'entrée.

L'amiral *Lake* promit d'accorder les conditions qu'on avait proposées, quoique la capitulation n'eût pas été signée. Les rebelles arrêtèrent cependant le vice-roi dans le palais même, parce que le bruit courait qu'il voulait s'évader pour aller joindre, dans le nord de l'île, don *Vicente Bacallar*. *Lake* le fit immédiatement embarquer pour Alicante. Il traita de même le très petit nombre de personnes qui voulurent sortir de l'île. Un seul homme de

robe prit ce parti. Tous les autres exercèrent leur emploi sous le comte de *Cifuentès*, nouveau vice-roi, qui venait de prêter serment en cette qualité, comme sous son prédécesseur.

On jugea, par la nature et l'étendue des récompenses qui furent solennellement distribuées, de la part plus ou moins grande que ceux qui en étaient l'objet avaient eue dans la trahison. Le marquis de *Villasor* fut fait grand d'Espagne, et le marquis de la *Guardia* obtint le gouvernement des deux caps. Les autres reçurent des promotions ou des grâces proportionnées à leurs services dans la conduite du complot, que venait de couronner un si facile et si brillant succès.

Toute l'île se soumit sans résistance, sur une simple circulaire du nouveau vice-roi. Deux officiers, qui protestèrent contre la reddition de la place d'Alghero, furent envoyés chargés de chaînes à Cagliari. Le gouverneur de Castel-Aragonès fut obligé de se sauver par mer, et d'abandonner le fort aux révoltés. Don *Vicente Bacallar* ayant appris cette nouvelle, et voyant que tout le royaume, excepté le lieu où il se trouvait, obéissait à l'archiduc, quitta la Gallura, et s'embarqua pour retourner en Espagne, où le roi, à son arrivée, l'honora, en récompense de sa fidélité, du titre de marquis de *Saint-Philippe*.

Ce fut ainsi que, sans avoir tiré l'épée et au

moyen d'une circulaire, l'amiral *Lake* conquit pour la maison d'Autriche le royaume de Sardaigne, qu'on aurait pu conserver, en se donnant seulement la peine de fermer les portes de Cagliari; mais, comme il n'y avait pas de troupes de ligne, le peuple, très volage de sa nature, put se livrer impunément aux suggestions de ceux qui, par des vues particulières, ou poussés soit par l'ambition, soit par la cupidité, désiraient substituer une nouvelle domination à celle de l'Espagne.

La flotte anglaise, après avoir laissé en Sardaigne le régiment de Clariana, fit voile vers la Sicile, pour voir si elle aurait de cette île aussi bon marché que de la première. Le marquis de *Los Balbazès* était un homme plus énergique ou plus habile que le marquis de *La Jamaïca*, et *Lake*, cette fois, éprouva un désappointement complet. Il prit la route d'Espagne, et, passant devant Minorque, il fit une tentative plus heureuse sur la citadelle de Mahon, dont il s'empara par capitulation, au moment même du débarquement. Le commandant *Davila*, honteux de sa lâcheté, eut le courage de s'en punir lui-même, et, se précipitant du haut d'une terrasse, il se mit en pièces.

Pendant que l'Angleterre couvrait la Méditerranée de ses nombreux vaisseaux, *Louis XIV* en armait quelques-uns à Dunkerque, pour essayer, au moyen d'une descente, de rétablir *Jacques II*

sur le trône. Cette petite escadre, commandée par le chevalier de *Forbin*, portait six mille hommes de troupes de débarquement, aux ordres du comte de *Gacé*, depuis maréchal de *Matignon*. Elle ne fit que se présenter sur les côtes de l'Écosse, et n'ayant vu aucun des signaux convenus, parce qu'à force de mauvaises combinaisons et de lenteurs, tout avait été prévu ou prévenu, elle revint au port d'où elle était partie, heureuse d'échapper aux forces supérieures de l'ennemi. Le fruit de l'entreprise fut entièrement perdu.

Il n'y eut dans le cours de cette année aucune affaire importante sur le continent espagnol, à l'exception de la prise de Tortose, qui fut enlevée d'une manière brillante par le corps d'armée immédiatement aux ordres du duc d'*Orléans*. Ce prince avait réussi à éloigner *Berwick*, et il était devenu en Espagne l'arbitre de la guerre. Il avait pourtant à lutter contre un parti formidable, qui lui suscitait toutes sortes d'embarras, et lui faisait une guerre obstinée. C'était celui de l'ambassadeur de France M. *Amelot*, de la princesse *des Ursins*, liée avec lui d'intérêts et d'intrigues, et par conséquent de la reine, dont cette dernière était l'inséparable amie.

Cette ligue avait pour objet de forcer le duc d'*Orléans*, qui voulait influencer l'action du gouvernement et se mêler de tout, à se renfermer

dans les affaires de la guerre. On le traversait dans toutes ses opérations, et il ne pouvait rien obtenir de ce qui lui était nécessaire pour les suivre avec succès, attendu que l'administration des vivres et des munitions de tout genre était dans l'entière dépendance de la princesse et de l'ambassadeur. Il prit Tortose, contre toutes les règles de la prudence et de la guerre, par le seul effet d'une bravoure entraînante, et, pour ainsi dire, malgré les efforts de ces deux brouillons, qui ne voulaient que lui susciter des embarras, lui préparer des revers, et lui faire retirer le commandement de l'armée d'Espagne.

Il semble que ce soit le hasard ou plutôt la Providence qui ait alors conservé ce royaume ; car tous semblaient à l'envi travailler à sa perte. La plus affreuse discorde régnait au palais, et les esprits étaient plus que jamais divisés. Le duc d'*Orléans*, mécontent de la camarilla, et du parti qui lui faisait une guerre si obstinée, chercha à s'en faire un pour le lui opposer. Il avait mis dans ses intérêts plusieurs hommes d'état qui, soit par haine de l'influence étrangère, soit par le ressentiment de l'ambition trompée, désiraient un changement politique, sans être obligés de se jeter dans les bras de l'Autriche. A la tête de ce parti figuraient plusieurs grands d'Espagne de la plus haute naissance, qui avaient occupé des charges émi-

nentes, entre autres, les marquis de *Mancera* et de *Fuente-Hermosa*, le comte de *Frigiliana* et les ducs de *Montalto* et de *Montellano*. Des convenances réciproques attachaient les uns aux autres l'illustre chef de ce parti et ceux qui en étaient les principaux agents. Ces derniers se flattaient avec raison que les Espagnols s'empresseraient tous de se ranger sous les drapeaux d'un prince qui savait combattre. Le duc d'*Orléans* crut, de son côté, qu'il pouvait gagner pour lui le pays qu'il était venu défendre, et, voyant *Philippe V* chancelant sur son trône, il se ressouvint qu'il avait à cette couronne des droits que le testament du feu roi d'Espagne avait négligés, et que son père avait maintenus par une protestation.

Ce qui ternit un peu le caractère du duc d'*Orléans* dans cette circonstance, c'est qu'il entra sur ce sujet en négociation avec les Anglais, et qu'il consentit, pour obtenir l'exclusion de son cousin, à un partage de la monarchie espagnole. Cette espèce de conspiration ne fut découverte qu'au commencement de l'année suivante [1], quand le duc,

[1] On saisit sur son secrétaire et sur un de ses aides-de-camp, qu'il avait laissés en Espagne pour suivre l'exécution du plan, et qui furent arrêtés, sa correspondance avec lord *Stanhope*. *Louis XIV*, indigné contre le duc d'*Orléans*, fut sur le point d'ordonner une instruction juridique, qu'avait réclamée en plein conseil M. le dauphin, père du roi d'Espagne; mais il céda aux prières de *Madame*, mère du duc, et de la duchesse d'*Orléans*, sa

rappelé en France, avait déjà quitté depuis quelque temps le commandement d'une armée que ces divisions et ces complots avaient mise dans un état de désorganisation complète. *Philippe V* ne pardonna point à son parent d'avoir eu la pensée de lui succéder, et il chercha plus tard à s'en venger.

On avait mis l'armée française en Flandre, que par des efforts prodigieux on avait portée à cent mille hommes, sous le commandement du duc de *Bourgogne*, et on lui avait donné pour aide et pour conseil le duc de *Vendôme*. Le prince n'en profita point, et leur division, en présence de deux hommes comme *Eugène* et *Marlborough*, qui ne cessèrent jamais d'agir dans un parfait accord, fit faire des fautes graves et entraîna de grands malheurs. Lille fut prise sous les yeux du duc de *Bourgogne*, sans qu'il fît rien pour s'y opposer, après une défense de quatre mois qui couvrit de gloire le maréchal de *Boufflers* [1]. Les Hollandais prirent

fille naturelle, aimant mieux, dit *Voltaire*, ensevelir dans le silence un projet informe et excusable, que de punir son neveu dans le temps qu'il voyait son petit-fils toucher à sa ruine.

[1] Les libellistes du temps, et quelques-uns de ceux qui leur ont succédé, ont pris occasion de la malheureuse issue de cette campagne de Flandre, pour renouveler les calomnies contre le duc de *Bourgogne*. On a été jusqu'à dire qu'il avait trahi le roi son grand-père, soit pour le forcer à faire la paix, soit pour l'empêcher de déclarer madame de *Maintenon* reine de France. On ne peut reprocher à ce bon et sage prince, qui d'ailleurs n'était

possession de la place, et ne laissèrent à l'archiduc que le titre de comte de Flandre. L'empereur *Joseph* son frère, l'en dédommagea, en le faisant reconnaître comme roi d'Espagne par le pape *Clément XI*, auquel il avait confisqué des fiefs ecclésiastiques, pour l'amener, par ce moyen de persuasion, à ne plus douter un instant de la légitimité autrichienne.

La fin de cette campagne fut une suite de désastres pour la cause de la maison de Bourbon, tant dans les Pays-Bas qu'en Espagne.

1709. L'année 1709 ne commença pas sous de plus heureux auspices. Un long et cruel hiver fut suivi de la famine, qui en était l'effet nécessaire. A ce double fléau se joignit le désordre des finances, qui, en France comme en Espagne, mit *Louis XIV* et son petit-fils dans l'impossibilité de rien tenter avec succès pour réparer des revers si multipliés. Il fut trop bien constaté qu'il n'y avait de ressources d'aucun genre. On implorait de tous côtés la paix à grands cris et à tout prix. Le roi de France, qui avait donné dans sa personne l'exemple des sacrifices et des privations, n'hésita pas, dans ces funestes conjonctures, à demander la paix à ces mêmes Hollandais qu'il avait autrefois traités avec tant de

pas homme de guerre, que de s'être trop abandonné aux préventions que lui inspiraient ses flatteurs contre un grand capitaine, dont ils étaient bassement envieux.

hauteur, et qui lui faisaient payer chèrement sa prospérité passée.

L'histoire a recueilli toutes les circonstances de ces tristes négociations, où l'on vit, dans sa décadence et dans son humiliation, la puissance jadis colossale du grand roi prosternée aux pieds du pensionnaire *Heinsius*, et prête à recevoir la loi du vainqueur et les conditions les plus dures.

Celles au prix desquelles on voulait bien lui accorder la paix, augmentèrent de rigueur à proportion de l'importance des plénipotentiaires qu'il envoyait, et à mesure qu'on s'apercevait de l'accroissement de sa détresse, et du besoin qu'il en avait. On ne lui demandait d'abord, après l'avoir joué assez long-temps, que d'abandonner le roi d'Espagne; on exigea de lui ensuite, pour condition, non pas même de la paix, mais d'une trève, qu'il se joignît à ses ennemis, pour détrôner son petit-fils dans l'espace de deux mois, et que, pour sûreté, il cédât à jamais dix villes en Flandre et toute l'Alsace.

C'est alors que *Louis XIV* dit ces belles paroles : *Puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants*. Il se prépara donc à tenter encore une fois la fortune en Flandre. Il fit une sorte de proclamation dans laquelle, en annonçant à ses peuples le nouveau fardeau qu'il était contraint de leur imposer, il

excitait leur indignation et leur pitié. La famine recruta pour la guerre ; les terres restèrent en friche, mais on eut une armée.

Cependant *Philippe* avait à La Haye un agent non reconnu, qui traitait en secret avec quelques Hollandais influents : c'était le comte de *Bergheich*, intendant des Pays-Bas. Il négocia pour obtenir en faveur de son maître, au moment où il descendrait du trône d'Espagne, et par forme de considération pour l'honneur de la royauté, la souveraineté de Naples et de la Sicile. Cette concession déplaisait fort aux Anglais, qui affectaient de craindre qu'un prince de la maison de Bourbon, en possédant ces deux états, ne fût maître de gêner leur commerce du Levant et de la Méditerranée. Les Hollandais paraissaient moins y répugner. On profita de cette disposition de leurs esprits, pour demander que l'île de Sardaigne fût ajoutée aux royaumes de Naples et de Sicile, avec les places que l'Espagne possédait sur les côtes de Toscane. On voulait qu'au moins le prince dépossédé fût assez puissant pour se maintenir dans sa nouvelle domination, et pour résister aux desseins ambitieux de la maison d'Autriche, qui s'était fait un grand nombre de partisans en Italie, et notamment dans le royaume de Naples.

On faisait remarquer que l'archiduc, devenu roi d'Espagne, aurait entretenu facilement des intel-

ligences secrètes à Naples et en Sicile, et qu'il aurait pu toujours y faire passer des secours de troupes, s'il fût demeuré maître de la Sardaigne.

Le besoin de la paix était si pressant qu'on fut obligé d'abandonner toutes ces propositions l'une après l'autre, et qu'on finit même par n'en plus parler.

Ces tristes nouvelles se répandirent promptement en Espagne. La malveillance ne manqua pas de les exagérer, en ajoutant que la France avait lâchement trahi la cause sacrée de l'honneur et du sang. Les Espagnols retrouvèrent dans le fond de leurs cœurs une vieille animosité mal éteinte contre leurs voisins. Le duc de *Medina-Celi* demanda formellement, au nom de toute la grandesse, d'exclure les Français du gouvernement, et promit au roi la paix avec les puissances maritimes, s'il consentait à se joindre à elles-mêmes contre la France, comme l'exigeait de lui le soin de sa sûreté, dans un moment où celle-ci songeait à tourner ses armes contre lui. *Philippe* répondit avec dignité *qu'il ne croyait pas que son aïeul l'abandonnât jamais; qu'en tout cas il ne tirerait jamais l'épée contre la France, et contre une nation, qui, après Dieu, l'avait placé sur le trône.*

Quoi qu'il en soit, *Philippe*, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, se détacha entièrement de la France et de l'ambassadeur *Amelot*, dont il crai-

gnait que les conseils ne perdissent l'Espagne. Le roi s'étant rendu à l'armée de Catalogne, ce dernier prit la route de France, dans la crainte d'être exposé à la colère du peuple pendant l'absence de la cour, et emportant avec lui de grands biens, acquis non par des dilapidations ouvertes de la fortune publique, mais par les immenses profits que lui avaient donnés les priviléges qu'on lui avait accordés dans le commerce des Indes. La princesse *des Ursins*, qui craignait que la chute des Français n'entraînât la sienne, fit tous ses efforts pour se nationaliser par l'expression de ses sentiments patriotiques.

De son côté, *Louis XIV*, irrité de l'aversion qu'on montrait en Espagne pour ses sujets, et pour l'influence qu'il y avait jusqu'alors exercée, déclara l'intention où il était de livrer ce pays à lui-même, et d'en retirer toutes ses troupes. Le dauphin obtint cependant, à force de prières, qu'on y laissât douze mille hommes à la solde de S. M. catholique.

Le cabinet de Versailles, indépendamment de la punition qu'il voulait infliger à celui de Madrid, avait besoin de toutes ses troupes dans les Pays-Bas, où le danger devenait de plus en plus imminent. Les alliés venaient de prendre Tournay, et ils entrèrent triomphants dans Mons, après avoir remporté à Malplaquet une victoire qui ne leur

valut que cet avantage, et leur coûta plus de vingt mille hommes, tant tués que blessés.

Les émigrés sardes, désolés de voir la domination autrichienne se consolider dans leur pays, pressaient le roi de faire quelques efforts pour le reconquérir. Les plus habiles d'entre eux, le marquis de *Saint-Philippe*, le comte *del Castillo* et le comte de *Montalvo*, s'occupaient sans cesse des moyens de rendre cette entreprise exécutable. Ils présentèrent à cet effet des mémoires et un plan, qui furent approuvés à Paris et à Madrid. *Louis XIV* promit quelques vaisseaux et deux mille hommes pour l'expédition. Le marquis de *Saint-Philippe* fut envoyé en France pour entretenir ce prince dans de si favorables dispositions; le comte *del Castillo* passa en Corse, afin d'être plus à portée de cultiver les intelligences qu'il avait en Sardaigne. Tout se préparait en silence pour assurer le succès de l'entreprise, dont les moyens d'exécution ne purent être rassemblés que dans le courant de l'année suivante.

CHAPITRE VI.

L'Espagne fait un armement pour reprendre la Sardaigne. — Un débarquement est opéré. — Des mesures mal combinées et la trahison du chef de l'expédition la font échouer. — Son mauvais succès donne lieu à des vengeances et à des persécutions, — L'Espagne est entraînée, comme la Sardaigne, dans de nouvelles calamités. — *Philippe V* est obligé d'abandonner Madrid pour la seconde fois. — *Vendôme* sauve l'Espagne à Vilaviciosa; *Villars* sauve la France à Denain. — Les négociations d'Utrecht amènent la conclusion de la paix générale. — La Sardaigne reste en la possession de la maison d'Autriche. — 1710 à 1716.

1710. Dès que l'expédition de Sardaigne eut été formellement résolue dans le conseil de Madrid, on confia la conduite de cette entreprise au duc d'*Uzeda*. On ne savait pas alors qu'il ne cherchait que l'occasion de se venger de l'affront fait à son orgueil dans les événements de Naples [1], et on la lui offrit naturellement. On fit passer à Gênes le marquis de *Saint-Philippe*, avec le comte *del Castillo*, afin de se mettre de concert avec le duc, à qui on envoya l'argent et les munitions nécessaires pour trois mille hommes de débarquement.

[1] Page 61.

Le duc de *Medina-Celi*, secrétaire-d'état des affaires étrangères et premier ministre, dont la trahison n'avait pas encore été découverte et punie [1], s'étant mis pour cet objet en correspondance directe avec le duc d'*Uzeda*, pressait en apparence l'exécution de l'entreprise. Ce qui paraît certain, c'est qu'ils n'étaient pas mieux intentionnés l'un que l'autre, et qu'ils étaient d'accord entre eux. Le duc d'*Uzeda* ne servait pas le roi de bonne foi: il tira en longueur l'expédition qu'il était chargé de diriger, jusqu'à ce que la flotte ennemie, qui transportait sept mille hommes à Barcelone, et mouillait à Vado, fût au moment d'appareiller. Il trompa les espérances des Sardes fidèles par ces temporisations étudiées.

Uzeda entretenait une correspondance suivie avec le comte de *Thaun*, gouverneur de la Lombardie autrichienne, et avec la comtesse d'*Oropesa*,

[1] *Philippe V*, après la dissolution du congrès de Gertruydemberg, essaya de traiter en particulier avec les Hollandais, auxquels il offrait de céder la Flandre espagnole et le commerce des Indes, s'ils voulaient se détacher de l'alliance, et le reconnaître. Ces négociations étaient de nature à être tenues secrètes, et cachées surtout avec soin aux cours de Vienne et de Londres. Le duc de *Medina-Celi*, qui était chargé de les conduire en sa qualité de ministre des affaires étrangères, en donna connaissance aux Anglais par le canal de son ami, le marquis *Ranuccini*, ministre de Toscane à La Haye. On sut tout par quelques lettres interceptées en France. Le duc fut arrêté et conduit au château de Ségovie. Une junte fut nommée pour instruire son procès.

sa sœur, retirée à Barcelone auprès de l'archiduc, à laquelle il révéla le dessein qu'il méditait. Il faisait même travailler si publiquement à Gênes aux préparatifs de l'expédition, que personne ne pouvait ignorer sa destination véritable. Le marquis de *Saint-Philippe*, qui avait pénétré sans peine les mauvaises intentions du duc, communiqua au cabinet de Madrid l'opinion qu'il en avait; mais on était tellement aveuglé, qu'on n'en voulut rien croire.

Le duc d'*Uzeda* ne négligea rien pour faire manquer l'entreprise, surtout lorsqu'il vit arriver à Gênes le marquis de *Laconi*, désigné vice-roi de l'île, le comte de *Montalvo*, le marquis de *Fuentecilla*, et quelques autres gentils-hommes Sardes, à qui leur zèle faisait désirer d'y prendre part. Pour tirer l'affaire en longueur, il prétexta qu'il n'y avait pas à Porto-Longone un nombre de troupes suffisant pour opérer l'embarquement. Le marquis de *Saint-Philippe* et le comte *del Castillo* furent obligés de lever un régiment à leurs frais.

Le comte de *Fuentès*, seigneur aragonais, avait succédé au comte de *Cifuentès* dans la viçe-royauté de Sardaigne. C'était un homme sans talents et sans énergie. Les chefs de la faction autrichienne n'étaient pas alors dans le pays. Le marquis de *Villasor*, le comte de *Montesanto*, et don Gaspard *Carnicer* étaient passés à Barcelone. Il en restait

bien quelques-uns à Cagliari et dans la Gallura; mais ils n'étaient pas assez puissants pour opposer une grande résistance. Plusieurs des partisans du roi étaient également absents : les uns avaient émigré en 1708 ; les autres étaient exilés par le comte de *Cifuentès*. La plupart s'étaient réfugiés en Espagne pour se soustraire à la persécution. Parmi les présents et les absents, il ne se trouvait personne d'assez riche pour entretenir des troupes en campagne. On aurait bien rassemblé quelques volontaires ; mais on n'en eût tiré aucun parti, parce qu'ils eussent été contraints de rentrer chez eux, dès que leurs vivres auraient manqué. Ainsi le succès de l'entreprise dépendait uniquement des troupes que l'Espagne devait envoyer, et des intelligences qu'on pouvait se ménager dans l'île.

Saint-Philippe et *Castillo* prétendaient qu'on pouvait se passer des Sardes, pourvu qu'on débarquât assez de troupes pour faire le siége de Cagliari. Comme le roi, occupé d'une guerre plus importante, ne pouvait pas les fournir, on convint de faire entrer, par Terranova, lieu affectionné à *Philippe*, le comte de *Montalvo* avec quatre cents hommes. Deux cents autres devaient débarquer sur la côte de Castel-Aragonès. Le reste des troupes au nombre de quinze cents hommes, sous les ordres des marquis de *Saint-Philippe*, de *Laconi*, et de *Fuentecilla*, devait prendre terre à Porto-

Torre; au moyen de quoi, en s'emparant de la partie supérieure de l'île, on faisait tomber, par un simple blocus, les places de Castel-Aragonès et d'Alghero. Le roi promettait de nouvelles troupes pour le siége de Cagliari; car celles qu'amenait le général d'*Armendariz* n'étaient pas suffisantes. Le comte de *Montalvo* fut fait maréchal de camp; et on donna le commandement de la cavalerie au comte *del Castillo.*

Les troupes étaient à bord des bâtiments de transport, que devaient escorter les galères du duc de *Tursis*, et celles de Sicile, commandées par le Génois don *Carlo Grillo*. Il ne dépendait que du duc d'*Uzeda* de donner le signal de l'appareillage; mais il ne le fit qu'après que les ennemis eurent envoyé en Sardaigne un secours de six cents hommes qu'ils avaient embarqués à Finale, et qu'un colonel en eut amené deux cents autres de Barcelone, et que la flotte anglaise fut prête à mettre à la voile, afin qu'elle pût suivre la route des galères et faire échouer l'entreprise. C'était le plan qu'il avait concerté avec les alliés par l'entremise du marquis *Ariberti*, envoyé de l'archiduc près la république de Gênes, et du ministre d'Angleterre, avec lesquels il avait souvent des conférences secrètes, au faubourg de Saint-Pierre d'Arena, où il venait la nuit et déguisé.

Les galères sortirent enfin du port de Gênes

le 15 mai; mais rien n'était encore prêt à Livourne et à l'île d'Elbe, ce qui causa une perte de temps très préjudiciable. On partit de Porto-Longone le 2 juin; on arriva cinq jours après à Bonifacio, port de l'île de Corse le plus voisin de la Sardaigne; là on fit les détachements projetés pour Terranova et la plage de Castel-Aragonès.

Le comte *del Castillo* débarqua heureusement à Terranova. L'autre commandant, don *Josè Deo,* fut obligé de retourner en arrière, à cause du mauvais temps, qui, pendant plusieurs jours, empêcha les Génois d'aborder à Porto-Torre, et les força de regagner Bonifacio. La flotte ennemie, commandée par l'amiral *Norris,* arriva dans cet intervalle, et débarqua mille hommes à Terranova. Ce corps attaqua immédiatement les Espagnols, inférieurs en force, enleva leur position, et leur fit quatre cents prisonniers, qu'on envoya à Barcelone.

L'amiral *Norris,* après avoir accordé une capitulation au comte *del Castillo,* quoiqu'on l'eût rencontré en rase campagne, et qu'il n'eût pas eu le temps de se retrancher, remit à la voile pour donner la chasse aux galères et aux barques de transport. Elles étaient parties de Bonifacio, se dirigeant sur l'île de l'Asinara, quand un officier, envoyé à Terranova pour voir ce qui s'y passait, leur apprit ces tristes événements, et leur annonça de plus que l'ennemi était à leur poursuite.

On tint un conseil de guerre, dans lequel plusieurs officiers supérieurs opinèrent, avec le marquis de *Saint-Philippe,* qu'il fallait retourner à Bonifacio, pour y attendre le départ de la flotte anglaise, qui, portant des troupes à Barcelone, ne pouvait pas s'arrêter long-temps dans ces mers. D'autres, comme le duc de *Tursis,* furent d'avis de faire force de rames, et de se retirer à Gênes, parce qu'on était en calme, et que les Anglais ne pourraient atteindre les galères. Cet avis prévalut. On laissa les troupes et les vivres à Ajaccio; mais les Anglais, sans égard pour la neutralité de la république de Gênes, à qui la Corse appartenait, prirent, jusque sous le canon de la place, les bâtiments qui s'étaient réfugiés dans la rade. Le duc de *Tursis* ramena heureusement les galères au port de Gênes, où il débarqua le 23 juin le peu de troupes qu'il avait à bord.

Ainsi échoua une entreprise, qui, conçue avec trop peu de maturité, trop précipitée par ceux des Sardes les plus intéressés à son succès, dénuée des moyens d'exécution nécessaires, mal conduite par ses chefs, et trahie par le duc d'*Uzeda*, ne pouvait, à moins d'un miracle, avoir une autre issue.

Cette catastrophe entraîna la Sardaigne dans toutes les calamités qui suivent les tentatives de ce genre, quand elles échouent. L'esprit de vengeance

et une froide inhumanité caractérisèrent cette époque, qui a laissé de longues traces dans ce pays. Les prisons s'ouvrirent, et des hommes de la première distinction, des femmes même, aussi recommandables par leur naissance que par leurs vertus, moururent dans des cachots. Les biens de ceux qui s'étaient expatriés, pour se soustraire à tant de maux, furent confisqués et mis en vente. Plusieurs des familles les plus anciennes de l'île s'éteignirent dans l'exil et dans la misère. La nation, écrasée sous le poids de la tyrannie, et frappée de terreur, paraissait, dans l'apathie où elle était plongée, insensible à son anéantissement.

La fortune ne favorisait pas plus les armes de *Philippe* sur le continent que dans les possessions insulaires. Ce prince assista en personne à la défaite d'Almenara, qui allait être suivie d'un malheur encore plus grand. La bataille de Saragosse, gagnée par le prince de *Staremberg*, et où l'armée de *Philippe* perdit son artillerie et cinq mille prisonniers, outre un grand nombre de déserteurs, livra l'Aragon à l'ennemi, et découvrit entièrement les Castilles, dont la position était d'autant plus critique, que la Navarre venait d'être occupée. La capitale n'était plus tenable. *Philippe* la quitta pour la seconde fois, et se retira, avec sa maison et les tribunaux, à Valladolid. Presque toute la noblesse, à peu d'exceptions près, voulut

cette fois l'accompagner, et comme ce voyage, indépendamment du sentiment patriotique qui le faisait entreprendre, était un objet de mode, la population de cette ville et de ses environs s'accrut en quelques jours de trente mille personnes.

Les Castillans, loin de se laisser abattre par le malheur de leur prince, prodiguaient leurs biens et leur sang pour réparer ses pertes, levaient des troupes à leurs frais, et s'armaient eux-mêmes en volontaires pour la défense de la cause commune. L'archiduc, qui s'était décidé à marcher sur Madrid, harcelé par les guerillas, environné de piéges et d'ennemis, ne pouvait faire un pas sans exercer des rigueurs, qui ajoutaient encore à la haine qu'il inspirait. Il fit enfin son entrée publique. La curiosité n'attira pas même les habitants sur son passage; la plupart des maisons et des boutiques étaient fermées; une bande d'enfants était payée pour crier : *Vive le roi Charles ;* mais le cri *Vive le roi Philippe* était celui qui frappait le plus souvent les oreilles. Ce triomphateur, si mal fêté, offensé d'une réception si lugubre et de l'air de consternation universelle, sortit avec précipitation par la porte opposée à celle de son entrée, pour ne pas habiter, disait-il, une ville déserte, et déclara que, puisqu'on le haïssait, il emploierait la force pour se faire respecter, et qu'il allait régner par la terreur.

De tels moyens de gouvernement, l'aversion progressive des peuples, le désappointement des grands qui s'étaient mis au service de l'archiduc, et que ce prince lui-même et ses généraux appelaient des traîtres et des misérables, des fautes pareilles à celles qu'on avait faites lors de l'occupation de 1706, la débauche et l'ivrognerie qui détruisaient insensiblement l'armée, quelques mesures bien dirigées par les généraux du roi; toutes ces causes réunies forcèrent l'archiduc à évacuer Madrid, dont le pillage préliminaire fut mis quelque temps en délibération, et rouvrirent les portes au roi *Philippe*, qu'on y proclama de nouveau avec enthousiasme.

Le conseil et la plupart des grands écrivirent alors à *Louis XIV* pour lui demander le duc de *Vendôme*, qui s'était fait une brillante réputation en Italie, comme le seul général qu'on pût opposer au comte de *Staremberg*. *Vendôme* fut accueilli en Espagne, comme l'avait été autrefois *Duguesclin*: sa présence valut une armée; son nom seul attira sous les drapeaux une foule de volontaires; l'argent qu'il n'avait pas lui fut fourni avec empressement par les monastères, les communautés et les villes. Le duc de *Vendôme*, profitant de l'ardeur nationale, joint à cette armée improvisée les débris de la bataille de Saragosse, poursuit l'ennemi en retraite l'épée dans les reins, fait pri-

sonnier le comte de *Stanhope* avec cinq mille Anglais, et remporte sur *Staremberg*, à Villaviciosa, une victoire complète et décisive, qui rétablit tout, après que tout avait été désespéré, et affermit pour jamais la couronne sur la tête de *Philippe*.

1711. Cette éclatante victoire consterna autant les alliés qu'elle releva le courage des Espagnols. Déjà *Louis XIV* se prêtait avec moins de déférence aux propositions qu'on lui faisait, et les Hollandais eux-mêmes commençaient à rabattre de l'insolence des conditions qu'ils avaient d'abord imposées. Un événement non moins important vint changer entièrement la face des affaires. Des intrigues de cour, des brouilleries intérieures, la disgrâce du duc de *Marlborough*, portèrent la reine d'Angleterre à recevoir des ouvertures, et une négociation secrète fut entamée avec le comte d'*Oxford* et lord *Bolingbroke*.

Une circonstance imprévue facilita le succès de cette négociation, que tant d'engagements pris avec les alliés rendaient extrêmement difficile. L'empereur *Joseph* mourut, et laissa les états de la maison d'Autriche, l'empire d'Allemagne, et les prétentions sur l'Espagne et sur ses dépendances à son frère l'archiduc *Charles*.

La mort de l'empereur changea en un instant la situation politique des puissances engagées dans la guerre. L'Europe s'était armée pour empêcher que

Louis XIV, sous le nom de son petit-fils, ne gouvernât en même temps l'Espagne, les Amériques, la Lombardie, et les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne. La nation anglaise, accoutumée à réfléchir mûrement sur ses vrais intérêts, vit qu'il y aurait de la folie à épuiser ses trésors pour accumuler tant de couronnes sur la tête de *Charles VI*, à se ruiner pour une cause qui lui devenait étrangère, et pour donner une partie de la France aux Provinces-Unies, rivales de son commerce. Ces réflexions ouvrirent les yeux aux Anglais, et mirent en bon chemin l'œuvre de la pacification.

L'archiduc, après avoir accordé de nouveaux priviléges à la Catalogne, quitta Barcelone, et s'embarqua sur la flotte de l'amiral *Norris*, pour aller prendre possession de ses états héréditaires, et assurer son élection à l'empire, laquelle eut lieu en effet sans difficulté. Il ne fit que traverser l'état de Gênes et la Lombardie; ce qui ne l'empêcha pas d'exiger des républiques et des princes d'Italie, qu'il voulait humilier, de le reconnaître de nouveau comme roi d'Espagne.

Pendant que ce prince était à Vado, le duc d'*Uzeda*, resté à Gênes, malgré les ordres de la cour de Madrid, qui l'avaient rappelé, se rendit près de lui pour lui prêter serment de fidélité. Il lui remit les papiers secrets de sa charge, depuis le

temps qu'il servait le roi *Philippe*, et lui découvrit les intelligences qu'on avait en Sardaigne. Fier de sa lâche trahison, il se déshonora pour se venger.

Le président du conseil, don *Francisco Ronquillo*, se vengeait, de son côté, de ceux qui, dans les derniers événements, avaient abandonné la cause du roi. A peine de retour à Madrid, il exila tous les grands et nobles qui n'avaient pas entrepris le voyage de Valladolid, et qui avaient été présentés à l'archiduc, sans en excepter même les femmes. Le marquis de *Leganez* mourut prisonnier en France, et le duc de *Medina-Celi*, au château de Pampelune. Le conseil de Castille fit accorder cependant une amnistie aux personnes de la bourgeoisie et des classes inférieures qui s'étaient compromises par imitation, par faiblesse, ou par nécessité.

Marlborough, pendant qu'il était en pleine disgrâce à Londres, faisait des progrès en Flandre, et se disposait à marcher sur Paris. Le parti qui s'était déclaré contre lui parvint enfin à le faire rappeler ; *Eugène* resta seul chargé des opérations de la guerre, qu'il poursuivait avec une grande activité.

1712. Les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre se réunirent cependant, et ouvrirent leurs conférences à Utrecht, le 29 janvier 1712; mais

les succès du prince *Eugène* pouvaient les rendre infructueuses. L'empereur, qui voulait empêcher ses anciens alliés de l'abandonner, mettait tout en œuvre pour faire rompre les négociations et ranimer le feu de la guerre. Les malheurs privés qui vinrent accabler la famille de *Louis XIV* fournirent à *Charles VI* un prétexte et des moyens de lui susciter de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins.

Le dauphin, fils unique du roi [1], était mort l'année précédente, presque le même jour que l'empereur *Joseph*. Le second dauphin, duc de *Bourgogne*, prince plein de lumières et de vertus, la duchesse de *Bourgogne*, le duc de *Bretagne*, leur fils aîné, furent enlevés dans l'espace de quelques jours, et portés dans le même tombeau. L'héritier présomptif de la couronne était un enfant de deux

[1] La mort de ce prince, *fils de roi, père de roi et jamais roi*, fit peu de sensation, parce qu'il n'était point consulté et ne prenait aucune part dans les affaires publiques. Il ne se mêlait de rien, quoiqu'il eût cinquante ans quand il mourut. Doux, patient, d'une humeur égale, respectueux pour le roi, soumis à ses moindres volontés, grand chasseur, inappliqué, parlant peu, c'était le meilleur des hommes et le plus médiocre des princes. Il avait, dit l'abbé de *Saint-Pierre*, tout le bon et tout le mauvais de la paresse. L'état de nullité absolue, où son père le tint toute sa vie, la lui fit passer dans l'oisiveté. Il en avait à tel point l'habitude, suivant le rapport de *Duclos*, qu'il restait des journées entières appuyé sur ses coudes, se bouchant les oreilles, ou assis sur une chaise, frappant ses pieds du bout d'une canne, pendant toute une après-dînée.

ans, d'une faible santé. La fin d'un règne, signalé par tant de grandeur et de gloire; paraissait voué à toutes les calamités. Dans l'hypothèse de la mort probable de cet enfant, l'ordre de succession appelait *Philippe* au trône de France; mais la renonciation qu'il avait faite, lors de son avènement à la couronne d'Espagne, substituait à ses droits le duc de *Berri*, son frère. Les impériaux exagéraient fort les dangers de cette succession : ils tâchaient de faire voir la possibilité de la réunion des deux couronnes sur la même tête, et prétendaient que cette possibilité seule devait empêcher qu'on laissât celle d'Espagne à un prince de la maison de Bourbon.

Ces observations, qui devinrent en Angleterre l'objet d'une polémique politique entre le parti des Wighs et celui des Torys, ne laissèrent pas de produire quelque impression sur les esprits; mais l'influence des hommes d'état anglais qui voulaient la paix, et le désir qu'en avait la reine, l'ayant emporté, ces difficultés tombèrent devant une seconde renonciation solennelle que fit le roi d'Espagne; les négociations d'Utrecht firent un nouveau pas, et on fit aux préliminaires, déjà signés en 1709, des modifications dans un sens plus favorable, en vertu desquelles *Philippe V* était reconnu pour la seconde fois en qualité de roi d'Espagne.

Les impériaux s'opposaient à tout; ils protestaient surtout contre le projet de donner les Pays-Bas à l'électeur de Bavière. Ils étaient appuyés par les Hollandais, qui ne se souciaient guère d'avoir pour voisin un prince pauvre et incapable de les protéger ni contre la France, ni contre l'empereur. Les Anglais, qui dans ces négociations exerçaient la prépondérance, tenaient non-seulement à faire rétablir ce prince dans tous ses droits, mais à lui faire obtenir la cession de l'île de Sardaigne, pour le dédommager des pertes que la guerre lui avait occasionées.

Pendant qu'on traitait à Utrecht, *Eugène* poursuivait avec chaleur le cours de ses succès. Des détachements de son armée avaient ravagé la Champagne, et s'étaient montrés aux portes de Reims. L'alarme était à Versailles, et la consternation dans toute la France. Dans ce temps même, le duc de *Vendôme* mourut à Vignaros, en Catalogne [1]. L'esprit de découragement, généralement répandu, fit craindre que la perte du sauveur de l'Espagne n'entraînât celle de ce pays.

C'est à cette époque qu'un historien de nos jours, écrivain aussi distingué par une saine critique que par l'élégance de son style [2], rapporte une propo-

[1] La cause peu héroïque de sa mort fut une indigestion de poisson.

[2] M. *Lemontey*, de l'Académie française.

sition qu'il affirme, sans citer pourtant ses autorités, avoir été faite à *Louis XIV* par les puissances ennemies. Les souverains alliés déclarèrent qu'ils ne faisaient pas la guerre à la nation, mais à son chef, dont l'ambition et le despotisme étaient incompatibles avec le repos de l'Europe, et ils demandèrent, comme une des conditions de la paix, la convocation périodique des états-généraux.

Une victoire éclatante, qui mit fin à tant de désastres, recula d'un siècle, si ce fait est vrai, l'établissement en France du système représentatif. *Villars* sut profiter d'une faute du prince *Eugène*, le battit complétement à Denain, et sauva la France. On recueillit avec habileté tous les fruits de cette victoire décisive, dont les résultats fixèrent enfin les destinées de l'Europe, et assurèrent à la cause de la France un triomphe d'autant plus doux, qu'il avait été long-temps inespéré.

Les divers traités qui réglaient les droits respectifs et les possessions des puissances belligérantes, ainsi que les indemnités et compensations, furent signés pendant le cours de l'année 1713.

L'Angleterre, qui était en position de dicter la loi, prit un égal soin de sa gloire et de ses intérêts; elle fit combler le port de Dunkerque, et, outre les avantages assurés à son commerce d'Amérique, elle resta en possession de Minorque et de Gibraltar.

Le duc de *Savoie*, qu'elle avait pris sous sa protection immédiate, obtint quelques agrandissements, et l'île de Sicile, avec le titre de roi. Il s'embarqua pour Palerme, où il fit, après y avoir été couronné, un séjour d'un an.

On accordait au Portugal des arrangements à sa convenance.

Les Hollandais eurent dans les Pays-Bas une barrière considérable, qu'ils avaient toujours désirée.

Les électeurs de Bavière et de Cologne furent équitablement dédommagés.

La France ne conservait que quatre des places conquises par ses armes dans les Pays-Bas; mais elle maintenait *Philippe* sur le trône d'Espagne, ce qui avait été le grand but de cette longue guerre.

On assurait à l'empereur, outre ce qu'il possédait en Lombardie, et quatre ports sur les côtes de Toscane, la souveraineté de la Flandre espagnole, le royaume de Naples et la Sardaigne.

Le cabinet de Vienne, qui se croyait trop lésé par ces conditions, ne consentit que plus tard à signer sa paix particulière avec la France.

Quant à l'Espagne, l'Autriche ne voulut entendre à aucun accommodement avec elle, ni signer aucun acte de reconnaissance. Ainsi, après la pacification générale, ces deux puissances restèrent en guerre.

1714. La distance où elles étaient l'une de l'autre empêchait que les opérations militaires eussent une grande activité, ou de bien importants résultats. La Catalogne, qui persistait avec acharnement dans sa résistance à l'autorité du roi *Philippe*, était le seul champ de bataille qui restât à une guerre dont les fureurs avaient ravagé le monde.

Charles VI fut pourtant obligé, sur les instances réitérées de l'Angleterre, de retirer de cette province sa femme et ses troupes, qu'il y avait laissées; mais décidé à ne point accepter la paix d'Utrecht, ni à céder ses droits, il fit fournir secrètement aux révoltés des armes qui venaient de Naples, et des vivres en abondance qu'on tirait de l'île de Sardaigne.

Les Catalans, qui ne prenaient conseil que de leur intrépidité naturelle et de la violence de leur haine pour le roi, crurent pouvoir se soutenir par leurs propres moyens, et déployèrent dans cette campagne une grande énergie de caractère. Abandonnés de l'Autriche, ils se flattèrent de l'espoir d'ériger leur pays en république, sous une protection étrangère. Cette opiniâtreté, que des efforts vraiment héroïques rendaient digne d'une meilleure cause, devait pourtant avoir une fin. Le maréchal de *Bervick* fut chargé de réduire et de châtier Barcelone. La ville fut prise d'assaut, après que les assiégés eurent épuisé tout ce que la fu-

reur la plus exaltée peut fournir de moyens de défense, et fait des prodiges de valeur. On se battit encore dans les rues pendant onze heures, et il fallut attaquer chaque rue, chaque maison, l'une après l'autre, au milieu des torrents de sang et de flammes. On entendit une voix répéter ces mots terribles, qui animaient la rage du soldat : *Mata y quema* (tue et brûle). Dans cet assaut, qui coûta six mille hommes de part et d'autre, plus de cinq cents prêtres ou moines se firent tuer les armes à la main. Soixante, qu'on fit prisonniers, furent, par respect pour leur état, envoyés aux galères.

La guerre civile de la Catalogne, que termina 1715.
cette catastrophe, fut la dernière étincelle du vaste 1716.
incendie qui, pendant quatorze ans, avait embrasé l'Europe. Les deux années suivantes furent employées à l'exécution des divers traités successivement signés à Utrecht, et au réglement des arrangements politiques qui en étaient les conséquences.

L'année 1715 ne fut remarquable que par la mort de *Louis XIV*, qui ne survécut que peu de temps à la reine *Anne* d'Angleterre.

C'est dans la même année que *Philippe V*, qui, dans le cours de l'année précédente, avait perdu sa première femme, épousa en secondes noces *Élisabeth Farnèse*, princesse de Parme, ce qui donna lieu au renvoi aussi imprévu qu'ignominieux de la

princesse *des Ursins*, et à l'élévation prodigieuse de cet *Alberoni*, dont l'administration tint une si grande place dans les affaires et dans les destinées de l'Espagne.

Les seigneurs Sardes, qui, restés fidèles au roi *Philippe*, avaient refusé leur soumission à l'Autriche, n'attendaient plus que des combinaisons de la politique, ou de la fortune, le changement qu'ils désiraient avec ardeur, et que la volonté d'un seul homme accéléra peut-être plus qu'ils n'avaient osé l'espérer eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

Administration du cardinal *Alberoni*. — Maître absolu de l'Espagne, il donne à la politique de cette puissance une impulsion nouvelle. — Son ambition et son esprit turbulent lui font mettre toute l'Europe en mouvement. — *Alberoni*, sous prétexte d'armer contre les Turcs, fait préparer en secret une expédition destinée à reconquérir la Sardaigne. — Un manifeste annonce les motifs de cette entreprise contre l'Autriche. — La flotte espagnole opère un débarquement près de Cagliari, qu'on assiége, et qui capitule après une faible résistance. — Soumission des autres places et de tout le reste de l'île. — Le roi d'Espagne est remis en pleine possession de la Sardaigne, et son autorité est partout rétablie. — Année 1717.

Alberoni gouvernait l'Espagne [1]. Né dans une basse condition, et prêtre de village, il s'était élevé par sa dextérité, par son talent d'exploiter la circonstance, et par le mariage du roi, au plus 1717.

[1] Fils d'un jardinier de Firenzuola, il fut d'abord jardinier comme son père, ensuite clerc-sonneur de la cathédrale de Plaisance, intendant de l'évêque de cette ville, et curé de campagne. Le poëte *Campistron*, secrétaire du duc de *Vendôme*, qui avait suivi son maître en Italie, se ressouvint qu'ayant été dévalisé par des voleurs, le curé *Alberoni* lui avait donné un asile, des habits et de l'argent, parla de son bienfaiteur au prince, comme d'un homme qui non-seulement excellait à faire la soupe à l'ognon, mais qui avait de plus une grande intelligence et beaucoup de ressources

haut degré de la faveur et du pouvoir. Premier ministre, sans en avoir le titre, depuis que l'affaiblissement de la santé du roi avait achevé de lui ôter le goût des affaires, il dirigeait toutes les branches de l'administration, faisait des réformes dans l'état militaire, dans les finances, même dans l'ordre ecclésiastique, et donnait à la famille royale des confesseurs choisis de sa main. Naturellement impétueux, doué d'une imagination bouillante, sûr d'ailleurs de la faiblesse et de l'engoûment du roi et de la reine, il exerça une autorité absolue, interdit l'accès du souverain à tout autre qu'à ses créatures, attaqua les attributions ou l'indépendance des tribunaux, et se rendit odieux à toute l'Espagne par son despotisme et par son opiniâtreté.

On ne peut nier pourtant que la secousse qu'il sut imprimer à la monarchie espagnole n'ait rendu un peu de vie à ce grand corps convalescent. Malheureusement *Alberoni* avait plus d'activité d'esprit pour concevoir de vastes projets, que de sa-

dans l'esprit. Ce fut l'origine de la fortune d'*Alberoni*. Le duc de *Vendôme* en tira parti, et finit par attacher à sa personne ce prêtre bouffon, dont les contes licencieux et l'intarissable gaîté le divertissaient. Il le fit venir en Espagne, lui procura des pensions, et en fit son agent près de la princesse *des Ursins*, qui elle-même le fit nommer chargé d'affaire du duc de *Parme* à Madrid. Lorsque *Philippe V* voulut prendre une seconde femme, c'est lui qui proposa la fille de son souverain, et il fut envoyé à Parme pour conclure le mariage, événement qui amena son élévation et la ruine de sa protectrice.

gesse et de mesure pour les exécuter. Son ambition étant de jouer le même rôle que *Ximenès* et *Richelieu*, qu'il se proposait pour modèles, il voulut parvenir comme eux aux honneurs du cardinalat, que les ressorts qu'il mit en œuvre, ses intrigues, ses tromperies, lui firent obtenir de la cour de Rome.

Dès qu'*Alberoni* se vit revêtu de la pourpre romaine, qu'il avait si ardemment souhaitée, il se livra tout entier à l'exécution des projets que lui avaient inspirés les vues de sa politique turbulente, le désir de faire du bruit, le besoin de se rendre nécessaire, et peut-être aussi un zèle généreux qui le portait à vouloir réparer les pertes que la paix d'Utrecht avait fait subir à la monarchie espagnole. Son projet favori était d'entreprendre de recouvrer le royaume de Naples ou la Sardaigne. Les circonstances en facilitaient la réalisation. Le Grand-Seigneur, au mépris du traité de Carlowitz, et sans autre motif que la nécessité d'occuper au dehors ses janissaires séditieux, venait de déclarer la guerre à la république de Venise. Les Turcs avaient fait une invasion en Morée, et les Vénitiens, surpris à l'improviste, se trouvaient dans une situation fort alarmante. Le pape, à leur prière, avait décidé le roi catholique à ordonner un armement contre les Infidèles, en lui accordant, pour lui en fournir les moyens, une levée de deux mil-

lions et demi de piastres fortes sur les biens ecclésiastiques des Indes, et de cinquante mille ducats sur ceux du clergé d'Espagne. Une escadre espagnole, commandée par le marquis *Mari*, sauva Corfou, qu'assiégeaient les Turcs. *Alberoni* eut l'art de s'en attribuer le mérite, et c'est une des causes qui lui valurent le chapeau de cardinal.

Les Vénitiens avaient besoin de secours plus considérables, et *Alberoni* les leur avait promis; mais il oublia bien vite la parole qu'il avait donnée tant au Saint-Père qu'à la république, et ne songea plus qu'à mener à terme et à compléter l'armement qu'il projettait. Il fit partir pour Barcelone un intendant de marine, sur les talents et l'activité duquel il croyait pouvoir compter. En peu de jours, en effet, une escadre de sept vaisseaux de ligne fut en état de mettre à la voile. Cet armement, à qui on ne pouvait raisonnablement supposer sa destination ostensible, inquiétait plusieurs princes, l'empereur surtout, qui s'en plaignit au régent de France. Celui-ci l'assura qu'il n'avait aucune part à ces préparatifs, ce qui était parfaitement vrai; car le cardinal répondait imperturbablement, aux interpellations qui lui étaient faites à ce sujet, que l'expédition ne regardait absolument que les ennemis de la chrétienté. Il est certain qu'en Espagne même, à l'exception du roi, de la reine, du duc de *Popoli*, gouverneur du

prince des Asturies, et du père *Daubenton*, jésuite, confesseur du roi, personne ne savait le véritable objet de cet armement. Le cardinal le cachait même au secrétaire des dépêches universelles, et c'est dans cette intention que presque tous les ordres étaient écrits de sa main.

Le ministre espagnol qui résidait à Gênes donnait fréquemment des nouvelles de ce qui se passait en Sardaigne; le cardinal profitait de ses avis, sans lui recommander de les continuer. Il était déjà informé que le marquis de *Rubi* venait de prendre possession de la vice-royauté de la Sardaigne, et qu'on en avait retiré presque toutes les troupes pour les envoyer à Naples, où l'armement des Espagnols faisait craindre une invasion. L'empereur avait aussi ordonné à ses ministres en Italie, et au gouverneur de Milan en particulier, de faire passer des troupes à Mantoue, s'ils voyaient débarquer à Gênes un corps considérable qui pût menacer la Lombardie; car on était persuadé à la cour de Vienne que le duc de Parme était non-seulement dans le secret, mais qu'il était presque même l'auteur de cette guerre, quoiqu'il soit certain qu'il n'en savait absolument rien.

L'Angleterre était fort occupée de l'objet présumé de l'expédition espagnole. La maison de Hanovre venait d'être appelée au trône, et *Georges* avait paisiblement succédé à la reine *Anne;* mais

tout portait ombrage au cabinet de Londres ; car, quoiqu'il fût parvenu à faire sortir de France le prétendant, il n'ignorait pas que les partisans de ce prince sollicitaient les puissances de la ligue du Nord de tourner leurs armes contre l'Angleterre. Le roi *Jacques* avait été bien reçu des princes d'Italie, lorsqu'il se rendit à Pesaro ; aussi les Anglais craignaient-ils que Rome ne fût l'endroit où se préparait l'orage qu'ils redoutaient ; et, comme ils supposaient cette cour étroitement unie avec celle de Madrid, l'expédition mystérieuse leur donnait de vives inquiétudes.

Le roi de Sicile cherchait de son côté à pénétrer, par le moyen de son ministre à Madrid, la destination de l'armement, parce qu'il n'ignorait pas le mécontentement des Siciliens, et qu'il appréhendait que le pape, avec lequel il était fort mal, ne favorisât cette invasion. Il avertit son vice-roi, le comte *Maffei*, de se tenir préparé à tout événement.

Lorsque tout fut prêt à Barcelone, le roi ordonna au marquis de *Leide* de s'y rendre sans délai, pour prendre le commandement des troupes destinées à l'expédition. L'escadre fut placée sous les ordres de l'amiral marquis *Mari*. Elle consistait en douze bâtiments de guerre, et cent de transport portant huit mille hommes d'infanterie et six cents de cavalerie. Les lieutenants-généraux de l'armée

étaient don *Josè d'Armendariz* et M. de *Grafton*. Le comte de *Montemar,* le marquis de *Saint-Vincent,* et le chevalier de *Leide,* servaient en qualité de maréchaux de camp. On avait embarqué cinquante canons de batterie, douze de campagne, et un équipage de siége, avec des vivres et des munitions pour trois mois.

Albéroni écrivit à Gênes au marquis de *Saint-Philippe*, pour lui annoncer le but de l'expédition, sur laquelle il lui recommandait le plus profond secret, et lui ordonna, au nom du roi, de se tenir prêt à passer en Sardaigne, dès qu'on aurait mis un vaisseau à sa disposition. Comme le marquis de *Saint-Philippe* était Sarde, et qu'il avait une parfaite connaissance du pays et de ses compatriotes, le cardinal l'avait cru propre à faciliter la conquête de l'île. Le roi lui donna une autorité absolue en matière d'administration, et on lui envoya copie des instructions remises au marquis de *Leide,* dans lesquelles on recommandait à ce dernier de suivre en tout point les conseils et les directions du marquis de *Saint-Philippe*.

Aussitôt que l'expédition fut sortie du port de Barcelone, le marquis de *Grimaldo,* secrétaire-d'état des affaires étrangères, fit part aux ministres d'Espagne, dans les diverses cours, des motifs qui déterminaient le roi à reprendre les hostilités contre la maison d'Autriche, quoiqu'elle fût alors occupée

contre les Turcs. Il exposait toutes les infractions que l'empereur avait faites à la neutralité de l'Italie, et la mauvaise foi avec laquelle il s'était conduit dans les affaires de la Catalogne; les secours qu'il avait fournis secrètement aux rebelles de Barcelone et de Mayorque, et qui avaient entretenu la révolte deux ans de plus qu'elle n'aurait duré; les empiétements et abus de pouvoir qu'il s'était permis en Italie; l'outrage qu'on avait fait au nom espagnol, en arrêtant à Milan le grand inquisiteur qui traversait la Lombardie, sur la foi d'un passeport du pape, et d'une parole donnée par un ministre autrichien; enfin la violation du droit des gens commise dans la personne du chargé d'affaires d'Espagne à Rome, dont on avait saisi les papiers et ouvert les lettres. Sa majesté catholique concluait que l'empereur ayant enfreint le premier les dispositions de l'armistice et les conventions de la neutralité, elle était libre, n'ayant point fait de paix particulière avec lui, de continuer la guerre.

Ce manifeste, répandu dans toute l'Europe par les agents diplomatiques espagnols, eut, suivant les intérêts respectifs et les opinions diverses, ses approbateurs et ses censeurs.

L'empereur se plaignit vivement à Rome, en termes qui semblaient exiger une réparation éclatante. Il voulait que le pape privât *Alberoni* de la dignité de cardinal, et révoquât les bulles accor-

dées au roi catholique pour la levée du subside sur les biens du clergé, puisqu'on en affectait le produit à la guerre contre une puissance chrétienne, malgré l'intention du saint-siége, qui entendait que ces contributions fussent employées à repousser les infidèles. Le pape s'emporta contre *Alberoni*, qui l'avait si impudemment dupé, et lança contre le nouveau cardinal un bref fulminant, que ce dernier eut l'art de soustraire à la connaissance du roi. C'est tout ce que la cour de Rome, dans une position difficile, pouvait faire en faveur de l'Autriche, dont la demande resta sans effet. L'empereur ordonna sur-le-champ qu'on envoyât de la Lombardie et de Naples des troupes en Sardaigne, ainsi que le vice-roi, marquis de *Rubi*, l'en sollicitait, et il résolut d'y faire passer encore de Milan six cents hommes, pour lesquels il fit demander le passage aux Génois, parce qu'on avait dessein de les embarquer à Saint-Pierre d'Arena. On préparait aussi à Naples un détachement de quatre cents hommes pour la même destination.

La flotte espagnole était divisée en deux escadres, l'une et l'autre sous les ordres de l'amiral *Mari*, qui partit sur la première, se dirigeant sur l'île d'Ivica, l'une des Baléares, où il relâcha. La seconde, dirigée par le chef d'escadre don *Baldassar* de *Guevara*, longea les côtes de France, et, arrivée la première en Sardaigne, jeta l'ancre

à Pula, l'un des caps qui forment la baie de Cagliari. L'escadre de l'amiral ne put rallier que vingt jours après, à cause des calmes qu'elle essuya dans les parages de Mayorque, ayant même été obligée de faire deux fois de l'eau à Palma, pour la cavalerie. La division de *Guevara* ne put commencer les hostilités, parce qu'il était subordonné à *Mari*. Ainsi le marquis de *Rubi* eut tout le temps de se préparer à recevoir les Espagnols. Lorsque les premiers vaisseaux furent signalés, il n'y avait pas encore une seule pièce de canon montée ; le château manquait de vivres, et si, quand *Guevara* se présenta, il eût opéré son débarquement, Cagliari se serait rendu sur-le-champ, faute de moyens de défense.

Enfin toute la flotte fut réunie le 20 août. Don *Francisco Grimau* la suivait avec les galères d'Espagne, qui servirent à protéger le débarquement. Il fut effectué le 22, presque sans opposition, sur la plage de Saint-André, où coule un ruisseau assez considérable. Les troupes de l'expédition s'en trouvèrent fort bien ; car dans tout ce terrain, qui est éloigné de deux lieues de la ville, on ne rencontre que des puits d'une eau saumâtre, qui n'est point potable. On était alors dans une saison brûlante, et à l'époque où l'*intempérie*, produite par les exhalaisons des marais et des eaux croupissantes, exerce le plus de ravages, jusqu'à ce que les grandes pluies et les neiges rendent à l'air

sa première pureté. Aussi les habitants de Cagliari croyaient-ils n'avoir pas besoin d'autre défense, persuadés que, sans tirer l'épée, les troupes espagnoles périraient par l'effet seul du mauvais air. La ville avait six cents hommes de garnison, commandés par le colonel don *Jago Carreras*. Beaucoup de seigneurs et de nobles avaient abandonné la place; mais ceux qui étaient dans les intérêts de la maison d'Autriche songèrent à se mettre en défense, et firent entrer dans la ville les milices du pays, dont une partie était entretenue par don *Antonio Genovès*, marquis de la *Guardia*, gouverneur du cap de Cagliari, homme riche, et partisan déclaré de l'empereur. Il y avait en outre une compagnie de Catalans et de Valenciens, et deux cents hommes de cavalerie.

Les troupes espagnoles marchèrent pour former la ligne, et campèrent sur la pente d'un monticule. Il n'était pas possible d'ouvrir la tranchée, faute de fascines qu'on était obligé de faire venir par mer des environs du cap Pula; car le pays ne s'étant pas encore soumis au marquis de *Leide*, qui n'était maître que d'une lieue de circuit, ses partisans ne pouvaient pénétrer plus avant. Les chemins qui conduisent dans l'intérieur de l'île étaient occupés par les milices nationales, auxquelles on avait donné de vieux soldats pour les commander. Le plus praticable était défendu par

le château de Saint-Michel, qui est à un demi-mille de la ville, et qui avait été fortifié par les Sardes. L'armée espagnole était trop peu nombreuse pour former une ligne de circonvallation, et le canon de la place ne permettait pas à leurs vaisseaux d'approcher du port; mais comme la baie est sûre à quinze milles à la ronde, ils y jetèrent l'ancre, et, tandis qu'on débarquait l'artillerie, les troupes de marine dressèrent une batterie contre le petit fort de la Darse.

Les Espagnols s'étaient déjà rendus maîtres des couvents de Bonaria et de la Trinité. Leur dessein étant de commencer l'attaque derrière le couvent de Jésus jusqu'à l'église de San-Lucifero, ils s'avancèrent pour battre le bastion de Montserrat et celui de la Zecca, où l'on devait ouvrir la brèche. La place ne pouvait être attaquée que par là, à cause de sa situation, qui la rend très forte. Elle est bâtie sur un rocher fort élevé, dont le château est environné de tous côtés, de sorte que, pour en approcher, il faut auparavant s'emparer d'un faubourg fortifié qui borde le port, et qu'on appelle la Marine. Les autres faubourgs, Stampace et Villa-Nova, sont ouverts et séparés de la place, qui, du côté de l'ouest est défendue par un fossé large et profond, contre lequel on ne peut ouvrir de tranchée, ni former des approches, tant à cause de l'élévation du rocher, que parce que le sol est fort

pierreux. L'enceinte du château et du faubourg est très étendue, et il n'était pas possible d'en faire le siége dans les règles, la nature du sol ne permettant de l'attaquer que par le côté le plus fort. La place étant d'ailleurs irrégulière, les ingénieurs ne se conduisaient que par conjecture, et l'on perdait beaucoup de temps.

Dans la nuit du 13 septembre, on ouvrit enfin la tranchée, sous les ordres du lieutenant-général d'*Armendariz* et du chevalier de *Leide*, maréchal de camp. Cette nuit même arriva, sur le vaisseau qu'on lui avait envoyé, le marquis de *Saint-Philippe*. Il ne fit point usage de l'autorité dont le roi l'avait revêtu, afin de ne pas donner d'ombrage aux Sardes; il se contenta seulement d'aider de ses avis le marquis de *Leide* dans les objets qui ne regardaient point les opérations militaires. Il écrivit aussitôt des lettres en diverses parties de l'île, et en peu de jours tout le plat pays se soumit au roi, ainsi que les villes, à l'exception de celles qui avaient une garnison et des forts, telles que Cagliari, Alghero, et Castel-Aragonès. Tous ceux des gentilshommes qui n'étaient point dans ces villes, prêtèrent serment de fidélité au marquis de *Leide*, soit en personne, soit par écrit. Les partisans du roi *Philippe* tentèrent à Sassari d'arrêter le marquis de *Benitès*, qui en était le gouverneur. Les auteurs de ce projet étaient le marquis de *So-*

leminis, le baron d'*Osi*, le marquis de *Monte-Negro*, et quelques autres qui, ayant confié le secret à un traître, furent découverts. Quelques-uns se sauvèrent, d'autres furent pris et envoyés prisonniers à Alghero. *Benitès* n'osa pas tenter la fortune avec le peu de troupes qui lui restait, et la ville fut livrée au désordre et à l'anarchie.

Le marquis de *Monte-Negro* se mit en campagne à la tête d'un nombre considérable de milices du pays, et se déclara ouvertement en faveur du roi d'Espagne, *Philippe V*. Pour soutenir ce soulèvement, on envoya les galères à Porto-Torre, et le 16, le marquis de *Montalegro* arriva avec trois cents chevaux et un régiment d'infanterie. On poussa en même temps le blocus de Cagliari jusqu'au village de Masi et à la Scaffa, afin d'empêcher les barques qui pouvaient venir d'Assemini et d'Uta, de traverser l'étang, pour porter des vivres dans la ville.

L'intendant de la marine ne cessait d'envoyer des vivres et des provisions de Barcelone avec la plus grande activité; et d'ailleurs l'abondance régnait dans le camp. La retraite du marquis de *Rubi*, vice-roi de l'île, qui abandonna la place pour se retirer à Alghero, avait répandu la consternation dans les environs. Le 18, on reçut au camp la nouvelle de la fuite du vice-roi, et le comte de *Pezuela*, colonel des dragons, eut

ordre de le poursuivre. Il le joignit à un village du Campidano d'Oristano, appelé Siamanna, où le vice-roi fugitif se défendit avec bravoure, à la tête d'un petit parti de cavalerie, jusqu'au moment où, blessé au bras, il fut aidé dans sa fuite par les gens du pays, et parvint à gagner, par des chemins détournés, la ville d'Alghero. On fit seulement prisonniers don *Pietro Branciforte*, comte de *Sant' Antonio*, général des galères, et plusieurs gentilshommes de sa suite.

Le commandement de Cagliari était demeuré à *Don Jago Carreras*. On battit la place avec trente canons et vingt mortiers; et déjà on avait ouvert une brèche considérable au faubourg de la Marine, lorsque les Allemands l'abandonnèrent, sans attendre l'assaut. On avait aussi fait une autre brèche ailleurs; mais ni l'une ni l'autre n'étaient encore praticables. D'ailleurs, en s'y logeant, on n'aurait pas gagné l'enceinte de la place, où la troupe s'était retirée, après avoir garni tous les bastions.

Les assiégeants, au pied de la première courtine du château, pratiquèrent une coupure depuis la tour de l'Éléphant jusqu'à celle du Lion. Il leur restait encore beaucoup à faire, lorsque, le soir du 30, la place battit la chamade. Le 1er octobre, on convint que la garnison sortirait sans armes, et qu'on lui fournirait des barques pour être transportée à Gênes. Le 2, on occupa la porte

12.

de Saint-Pancrazio ; le lendemain les troupes du roi entrèrent dans la ville, et le marquis de *Saint-Vincent* resta dans la place, parce que *Armendariz* était malade. On y laissa pour garnison les régiments de Bustamente et de Basilicata, avec cent dragons.

Le 6, le comte de *Montemar* fut détaché avec mille grenadiers, pour aller se saisir des postes importants qui devaient faciliter le siége d'Alghero. Trois jours après, le reste de l'armée partit avec le marquis de *Leide*, et *Armendariz* resta en qualité de commandant de la partie méridionale de l'île. Cette marche de quarante lieues était périlleuse, par la nécessité de traverser des lieux malsains. Le marquis de *Saint-Philippe*, qui connaissait le pays, fut chargé de la conduite des troupes et de leur subsistance pendant la marche ; et, pour éviter le mauvais air des étangs d'Oristano, qui en été sont fort dangereux, l'armée prit la route par Ghilazza, et elle arriva devant Alghero le 20 octobre.

Le 11, un corps de quatre cent quarante-six Allemands du régiment de *Wallis*, avait débarqué à Terranova, venant de Naples sur les galères de ce royaume, dont le comte de *Foncalada* était le général. Celui-ci se contenta de les déposer à terre, et sur-le-champ il remit à la voile, sachant qu'il y avait dans ces mers plusieurs vaisseaux et frégates d'Espagne. Les habitants du lieu où ces troupes

débarquèrent étaient fort partisans du roi *Philippe V*, pour lequel ils avaient beaucoup souffert dans le temps de la malheureuse expédition de 1710, où les Autrichiens en avaient fait pendre un assez grand nombre.

Quoique cette plage ne fût pas du département de la Gallura, elle était cependant alors commandée, sous les ordres du marquis de *Saint-Philippe*, par un certain *Sardo*, de Tempio. Celui-ci avait pris les armes pour le roi, s'était assuré de la Gallura, et veillait à la garde des côtes les plus voisines de Tempio, où se trouvaient soixante hommes, lorsque les Allemands débarquèrent.

Ces Sardes feignirent d'abord d'être de leurs amis, et, pour mieux les tromper, ayant mis à leur tête un prêtre que le hasard fit rencontrer dans cet endroit, ils crièrent : *Vive l'Empereur*. Sur ces apparences, les Allemands, persuadés qu'ils pouvaient se fier à eux, leur montrèrent les ordres qu'ils avaient de secourir la ville d'Alghero, ou de soulever la Gallura contre les Espagnols, sous la direction des auteurs de la première révolte. Ces derniers s'étaient retirés à Bonifacio, aussitôt après la prise de Cagliari, et n'avaient aucunes troupes en campagne. Toute la province s'était déclarée pour le roi. Les soixante Sardes, trompant les Allemands, les conduisirent par les gorges des montagnes, et lorsqu'ils les eurent amenés dans un

défilé fort étroit, qui n'avait point d'issue par les flancs, ils tournèrent leurs armes contre eux. Les Allemands, quoique armés, ne s'attendant point à cette attaque imprévue, et se voyant enfermés au milieu d'un défilé inconnu, se rendirent au prêtre qui conduisait les Sardes. Peu de temps après, *Sardo* ayant appris cette nouvelle, se rendit sur les lieux, et régla la capitulation, par laquelle il leur accorda la liberté de retourner à Naples; mais le marquis de *Leide* ne se crut pas obligé d'observer cette convention, accordée, disait-il, par un officier qui n'en avait pas le pouvoir. Les troupes impériales furent conduites, prisonnières de guerre, à Sassari.

Cet accident découragea fort la garnison d'Alghero. De six cents hommes qu'on lui avait envoyés de Milan, elle n'en avait reçu que cent quatre-vingts, du régiment d'*Hamilton*, qui, dans la nuit du 10 à celle du 12, s'étaient introduits dans la place à l'aide de quelques felouques et d'une galiote; le reste ne put y entrer à cause de quelques bâtiments espagnols qui croisaient sur les côtes, vers Porto-Conte. Les saïques et autres embarcations qui les avaient transportés, demeurèrent dans les ports de Corse les plus voisins de la Sardaigne, d'où l'on fit passer cent quarante hommes du même régiment à Castel-Aragonès, avant l'arrivée des galères d'Espagne au port d'Alghero;

car depuis il ne fut plus possible de jeter aucun secours dans la place, et les troupes qu'on y destinait retournèrent à Gênes.

Malgré ce renfort, la garnison d'Alghero n'était pas encore assez forte ; ce qui détermina le marquis de *Rubi* à en sortir dans la nuit du 21 octobre, sur une galiote, qui le conduisit à Castel-Aragonès. Delà il se retira en Corse, abandonnant le royaume qu'il ne pouvait plus défendre, et le commandement de la place resta entre les mains de don *Alonso* de *Cespedès*, qui en était gouverneur. C'est un ouvrage couronné et régulier, mais peu étendu, et garni d'un fossé sans chemin couvert. On ne peut l'attaquer que d'un côté, parce que la mer entoure la moitié de la ville.

Le 25 octobre, le marquis de *Leide* somma le gouverneur de se rendre. Il demanda trois jours pour délibérer. On lui accorda six heures, et dans cet intervalle, il envoya le major de la place, pour capituler. Le même jour on détacha huit cents grenadiers, aux ordres du marquis de *Saint-Vincent*, pour aller investir Castel-Aragonès. On permit à la garnison d'Alghero de sortir avec ses armes, à condition qu'elle les quitterait en s'embarquant ; car elle avait obtenu d'être conduite à Gênes. Le 29, on se mit en possession de la place. Cette nouvelle détermina la garnison de Castel-Aragonès à capituler le 30, et on lui accorda les

mêmes conditions. Castel-Aragonès, aujourd'hui Castel-Sardo, est une petite place-forte, environnée de bastions et bâtie sur une hauteur, de sorte qu'on ne saurait y faire brèche. Cette montagne n'étant qu'un rocher, la ville ne peut être prise que par famine ou par disette d'eau ; car il y a très peu de citernes, et la fontaine dont le peuple se sert est hors de l'enceinte de la place, ce qui fait que les assiégeants peuvent s'en rendre maîtres. La reddition de Castel-Aragonès mit le roi d'Espagne, dans l'espace de deux mois et quelques jours, en possession de toute l'île. Il accorda un pardon général, et la permission, à qui le voudrait, de sortir du royaume. Tous ceux qui, en 1708, s'étaient déclarés pour la maison d'Autriche, en profitèrent, ainsi que quelques autres Sardes, soit par mécontentement, soit par reconnaissance pour l'empereur. L'archevêque de Sassari aima mieux quitter l'île, que de faire chanter le Te Deum dans sa cathédrale, en action de grâces de ce succès. On saisit son temporel et tous ses revenus privés, et il se retira à Bonifacio. Le coadjuteur de Cagliari sortit aussi volontairement de l'île.

Le marquis de *Leide* laissa trois mille hommes pour la garde de l'île, sous les ordres de don *José d'Armendariz*, auquel il donna la qualité de gouverneur-général. Le roi perdit à cette expédition six cents hommes, qui périrent plutôt des mala-

dies causées par le mauvais air, que par la main des ennemis, puisqu'on n'avait fait la guerre que quinze jours devant Cagliari. Le marquis de *Saint-Philippe* retourna à son ambassade de Gênes ; avec le reste des troupes ; les galères et autres bâtiments rentrèrent dans leurs ports.

C'est ainsi que, par une opération bien combinée et mieux conduite, sous tous les rapports, que laprécédente, dont un traître avait fait manquer l'effet, l'Espagne se remit en possession de l'île de Sardaigne, qui lui avait été si long-temps soumise. Cette conquête n'offrait point cependant des avantages proportionnés aux dépenses qu'on avaient faites pour l'obtenir, et aux conséquences que pouvait entraîner une levée de boucliers si hardie, dans la situation politique où l'Europe était alors.

L'empereur ne perdit rien en perdant la Sardaigne, et le vainqueur n'y gagna pas davantage. Le pays était désarmé, la noblesse détrompée des illusions qu'elle s'était faites en se soumettant à la domination autrichienne, et le peuple malheureux et mécontent. Toutes ces circonstances facilitèrent tellement la conquête d'un pays prêt à se donner, que les troupes ne trouvèrent, dans cette courte campagne, aucune occasion de signaler leur courage.

CHAPITRE VIII.

Alberoni, fier du succès de l'expédition de Sardaigne, en dirige une autre contre la Sicile, médite des révolutions en France et en Angleterre, et travaille à mettre l'Europe en feu. — Les puissances signent d'abord le traité de la triple alliance, ensuite celui de la quadruple alliance, particulièrement dirigés contre la politique espagnole. — En exécution de ces traités, l'Espagne restitue l'île de Sardaigne à l'empereur, qui, en échange de la Sicile, la remet immédiatement au duc de *Savoie*, auquel sa nouvelle possession confère le titre de roi. — *Philippe V*, débarrassé d'*Alberoni*, dont les puissances alliées avaient exigé l'expulsion, accède à toutes les dispositions des traités. — *Victor-Amédée* prend possession du royaume de Sardaigne. — De 1718 à 1720.

1718. L'heureux succès de l'expédition de Sardaigne servit d'aiguillon au cardinal, pour l'encourager à profiter, comme il disait, du vent favorable de la fortune. Il ne prenait plus conseil de personne; la prudence espagnole était devenue à ses yeux presque ridicule, et l'expérience des hommes, jusque là réputés les plus habiles, n'était payée que du mépris le plus insultant. La vanité d'*Alberoni*, et la haute idée qu'il avait de lui-même, lui faisaient considérer tous ceux qui l'environnaient comme des êtres d'une nature inférieure.

Il s'abandonna tout entier, dès ce moment, à la double pensée de parvenir à la gloire par le rôle qu'il se croyait destiné à jouer en Europe, et d'ajouter encore à l'ancien éclat du nom espagnol.

Sur tous les points de la péninsule, on faisait de vastes préparatifs de guerre ; on levait des recrues dans toute l'Espagne ; on amassait en Catalogne une immense quantité de projectiles et de pièces d'artillerie ; on mettait dans tous les ports des vaisseaux en armement. Il est certain qu'*Alberoni* fit voir jusqu'où pourrait aller la puissance de la monarchie espagnole, si ses finances étaient bien administrées. Aucun roi d'Espagne, avant lui, et cela sans charger les peuples de nouveaux impôts, n'avait pu faire en aussi peu de temps d'aussi fortes dépenses, et développer d'aussi grandes forces ; ce qui parut d'autant plus surprenant, que l'Espagne sortait à peine d'une guerre long-temps malheureuse, et qui semblait avoir épuisé toutes ses ressources. Le roi *Philippe* dut à la direction d'*Alberoni* ces démonstrations soudaines de prépondérance politique, qui eussent pu être utiles, si on en eut tiré parti avec plus de prudence ; mais l'heureux cardinal crut que rien ne pouvait plus lui résister, ou peut-être s'imagina-t-il que les puissances, qui n'étaient pas directement intéressées dans la guerre qu'il médi-

tait, ne s'y opposeraient point, tandis qu'il s'occupait, avec une ardeur infatigable, du soin de se mettre en état de la soutenir.

Cependant il s'élevait, de toutes les parties de l'Europe, contre *Alberoni*, un concert de reproches, d'animadversion et de plaintes. On craignait que la continuation d'une guerre qui paraissait devoir être fort vive, entre l'empereur et le roi d'Espagne, ne rallumât l'incendie récemment éteint, et ne donnât lieu à une conflagration universelle. Le pape, depuis l'entreprise d'*Alberoni* sur la Sardaigne, ne prononçait jamais son nom sans y joindre les épithètes les plus injurieuses. *Alberoni*, de son côté, se moquait ouvertement de la cour de Rome, qu'il avait si habilement dupée, et sa vanité était flattée de se voir en butte à la colère des souverains, et de faire tant de bruit sur le théâtre du monde. Il persistait d'ailleurs opiniâtrement dans ses idées de guerre, quoiqu'il eût assuré faussement la France et l'Angleterre que le roi d'Espagne se contenterait de recouvrer la Sardaigne.

Le cabinet de Londres, inquiet des armements qui se faisaient en Espagne, ne se fiait pas aux protestations du cardinal. Il envoya lord *Stanhope* à Madrid, non-seulement pour tâcher de découvrir quel pouvait être l'objet de tant de préparatifs, mais encore avec pouvoir de proposer un accom-

modement entre cette cour et celle de Vienne. L'empereur demandait des secours au roi *Georges*, en vertu de l'alliance qu'ils avaient contractée l'année précédente. La France, qui avait aussi conclu, en 1716, un traité d'alliance défensive avec l'empereur, se donnait les mêmes soins. Le régent n'était rien moins que rassuré sur l'esprit turbulent et brouillon d'*Alberoni*, qui conduisait des intrigues et ourdissait des complots jusqu'aux portes du Palais-Royal. Les représentations qui furent faites au cardinal par les ministres de France, d'Angleterre et de Sicile, ne firent qu'enfler son orgueil, et attirer de sa part les réponses les plus hautaines.

L'empereur insistait sur l'exécution de ses traités avec la France et la Grande-Bretagne, qui s'étaient rendues garantes de la neutralité en Italie. Il ne lui avait pas été difficile de démontrer à ces deux puissances la nécessité d'opposer une digue à l'ambition d'*Alberoni*, et au développement menaçant des forces de l'Espagne. Leurs ministres avaient signé, à La Haye, le 4 janvier 1717, le fameux traité de la triple alliance, qui avait pour objet de régler les intérêts respectifs de l'empereur, du roi d'Espagne et du duc de *Savoie*, nouveau roi de Sicile, et de suppléer, dans les intérêts généraux de l'Europe, à ce que le traité d'Utrecht et la paix de Bade avaient laissé d'imparfait.

Le cardinal, lorsqu'on lui eut donné communication de ce traité, fut extrêmement irrité de ce que l'on avait prescrit, sans le consulter, une règle de conduite politique au roi d'Espagne, auquel il fit partager son indignation, et poursuivit imperturbablement l'exécution de ses vastes projets. Il n'en fut que plus ardent à l'accomplissement du dessein qu'il avait formé de bouleverser l'Europe. Il ne pensait à rien moins qu'à renverser la constitution de l'Angleterre, pour l'empêcher de s'y opposer. Dans le même temps qu'il travaillait à exciter la guerre civile en France, il proposait des subsides à la Porte Ottomane, pour l'armer contre l'empereur; il s'alliait, dans les mêmes vues, avec le czar *Pierre Ier*, et traitait avec le roi de Suède, *Charles XII*, pour rétablir par ses mains le prétendant, fils du roi *Jacques*, sur le trône de la Grande-Bretagne.

Les puissances alliées, effrayées avec raison des prétentions du cabinet de *Philippe V*, et de la politique turbulente de son ministre, s'accordèrent sur les bases d'un nouveau traité plus explicite que les précédents, et qui, négocié à Londres entre lord *Stanhope*, les ministres de l'empereur et du duc de Savoie, roi de Sicile, et l'abbé *Dubois*, depuis cardinal, envoyé par le régent de France, y fut signé le 2 août 1718, et prit le nom de traité de la quadruple alliance.

Ce TRAITÉ portait :

« Que, pour terminer tous les différends, et » pour établir les conditions de la paix définitive » entre leurs majestés impériale et catholique, le » roi d'Espagne restituerait l'île de Sardaigne à » l'empereur ;

» Que le roi d'Espagne, dérogeant à cet égard » aux dispositions de la paix d'Utrecht, consenti- » rait que la Sicile retournât à l'empereur, qui » céderait en échange au duc de Savoie le royaume » de Sardaigne ;

» Que la Sardaigne retournerait, au défaut d'hé- » ritiers mâles de la maison de Savoie, à la cou- » ronne d'Espagne, laquelle renoncerait au droit » de réversion de la Sicile, qui lui avait été pré- » cédemment assuré. »

Quant au traité de paix particulier entre l'empereur et le duc de *Savoie*, il fut convenu qu'on proposerait les mêmes conditions, c'est-à-dire l'échange de la Sicile contre la Sardaigne, et qu'on y renouvellerait les autres dispositions du traité d'Utrecht, qui regardaient ce dernier souverain.

Outre quelques autres articles du traité de Londres, qui assuraient la succession éventuelle de la Toscane à l'Infant don *Carlos*, fils de la première reine d'Espagne, *Élisabeth Farnèse*, il fut arrête qu'il serait fait un traité particulier, pour le règlement des intérêts de détail, entre l'empereur

et le roi d'Espagne, lequel serait suivi d'un pardon général accordé à tous ceux qui avaient suivi l'un ou l'autre parti, et à qui on promettait la restitution de leurs biens, titres et dignités.

Les puissances alliées se flattèrent en vain de faire goûter au cabinet de Madrid cette œuvre de médiation, qu'elles regardaient comme appropriées aux circonstances, et nécessaire pour le repos de l'Europe. *Alberoni*, sans s'inquiéter le moins du monde des obstacles qu'on voulait lui opposer, fit presser avec plus d'activité que jamais l'expédition, qu'il préparait depuis longtemps, pour l'invasion de la Sicile. En effet, une flotte considérable, sous les ordres de don *Antonio Castagneta*, s'empara de Palerme, et de quelques autres places.

Le cardinal ne se borna point à cette entreprise. Il alla jusqu'à vouloir renverser le gouvernement établi en France, pour ôter la régence au duc *d'Orléans*, et la donner, s'il le pouvait, au roi *Philippe V*. Il travaillait, pour y reussir, à soulever la Bretagne. Déjà il faisait filer secrètement en France des hommes armés, déguisés en contrebandiers, qui devaient se joindre aux révoltés. La conspiration, où était impliquée la duchesse du *Maine*, et quelques-uns des premiers personnages de l'état, était au moment d'éclater. La fortune ou le hasard fit évanouir tous ces vastes projets. Le

jeune *Portocarrero*, secrétaire de l'ambassade du prince de *Cellamare*, ayant laissé surprendre par une courtisanne, dans l'ivresse de la débauche et du vin, les papiers qui contenaient le secret de ce complot, le cardinal-ministre, dont tous les efforts avaient échoué dans ses tentatives pour empêcher la conclusion du traité de Passarowitz entre l'Autriche et la Porte, et pour exciter la guerre civile en Angleterre et en France, vit tout à la fois l'empereur, la France et la Grande-Bretagne se réunir et se liguer contre lui.

Ces trois puissances déclarèrent la guerre à l'Espagne en 1719. Le régent fit attaquer la Catalogne par une armée de quarante mille hommes. Une flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral *Bing*, battit complètement celle d'Espagne, à la hauteur de Messine, et jeta des troupes autrichiennes en Sicile. 1719.

Tous les projets du cardinal furent déconcertés, et ce ministre, qui, six mois auparavant, était regardé comme le plus grand homme d'état, ne passa plus désormais que pour un téméraire et un brouillon. Le régent ne voulut accorder la paix à *Philippe V*, qu'à condition qu'il renverrait son ambitieux ministre. Comme *Alberoni* avait cessé d'être heureux, on devait croire qu'il serait aisément abandonné : la reine elle-même n'eut pas de peine à s'en détacher. Il fut livré par le roi

d'Espagne à un détachement de troupes françaises, qui le conduisit aux frontières d'Italie.

Le principal obstacle à la paix ayant disparu avec l'homme qui avait si long-temps égaré la politique du cabinet de Madrid, l'œuvre de la pacification générale avança dès lors rapidement. L'empereur signa sans difficulté sa renonciation formelle aux états de la monarchie d'Espagne, possédés par le roi actuel, et consentit enfin à tout, aussitôt qu'on eut proposé l'expédient d'engager le duc de *Savoie* à lui remettre la Sicile en échange de la Sardaigne, que le roi d'Espagne s'obligerait de son côté à céder au duc de *Savoie*.

1720. Le roi d'Espagne, pressé de jouir de cet état de calme, qui avait fui si long-temps devant lui, donna, le 17 février 1720, son accession pure et simple au traité de Londres, en vertu duquel l'Espagne restitua la Sardaigne à l'empereur *Charles VI*, qui la céda en même temps au duc de *Savoie*, auquel cette possession conférait le titre de roi.

Un article du traité porte « que le duc de *Savoie* » possédera l'île de Sardaigne, avec tous les hon» neurs attachés à la dignité royale, sauf la réver» sion de cet état à la couronne d'Espagne, dans » le cas où arriverait le manque total de succes» seurs mâles dans la maison de Savoie. »

On régla les détails de l'évacuation de la Sar-

daigne par une convention en vingt-quatre articles, dont un séparé promettait solennellement la conservation et l'observation des lois fondamentales, priviléges, statuts et coutumes du royaume.

En conséquence, don *Joseph* de *Medicis*, prince de *Otayano*, étant passé en Sardaigne, en qualité de commissaire impérial, don *Gonzalès Chacon* lui remit ce royaume, en exécution des traités, et des ordres du roi *Philippe*; et le prince en fit immédiatement la cession et le transport au général *Desportes*, commissaire fondé de pouvoirs du duc de *Savoie*, qui prit ainsi possession de son nouveau royaume, le 8 août 1720.

Victor Amédée, quoique placé désormais au rang des têtes couronnées, ce qui eût contenté une autre ambition que la sienne, était médiocrement satisfait d'un arrangement qui mettait fin aux troubles de l'Europe, dans lesquels il croyait avoir tout à gagner, et plongeait dans un long et profond repos les grandes cours, où s'étaient si longtemps formés les orages. Il fallait s'accommoder d'une île pauvre, dont la civilisation était arriérée, et qui était presque en dehors de la politique européenne. Ce n'était point un théâtre suffisant pour les vastes idées d'un homme toujours prêt à offrir ses secours à ceux qui voudraient les acheter. La Sardaigne lui était à charge sans augmenter son pouvoir. Ses vues étaient alors dirigées vers l'Ita-

lie, et c'est du côté de la Lombardie, qu'il eût désiré de s'étendre et de s'agrandir, fût-ce même aux dépens de l'empereur, qui devenait pour lui, dans le duché de Milan, un incommode voisin.

Dès que la Sardaigne fut totalement évacuée, *Victor Amédée* en fit prendre solennellement possession, avec toutes les formalités requises, par le baron de *Saint-Remi*, qui dès ce moment y résida en qualité de vice-roi et de capitaine-général, après avoir reçu, au nom du roi, le serment de fidélité des états représentant la nation, et de toutes les autorités constituées, serment qui était renouvelé à chaque installation de vice-roi, avec la clause de la conservation des lois, priviléges et usages nationaux.

CHAPITRE IX.

Le gouvernement de la maison de Savoie fait faire à la Sardaigne des progrès dans la civilisation. — Le règne de *Charles-Emmanuel* est pour elle une époque de prospérité. — Ce prince donne des institutions, fonde des établissements, et laisse une mémoire vénérée. — Le règne suivant est moins heureux. — Les abus s'introduisent dans toutes les parties de l'administration, et produisent le mécontentement et le mépris de l'autorité. — De 1721 à 1792.

La Sardaigne, qui voyait son sort enfin fixé, se soumit avec joie à la domination des princes de la maison de Savoie, de qui elle attendait le bonheur. Ses espérances ne furent pas trompées, et, pendant les trois quarts d'un siècle, jusqu'au moment où elle fut atteinte par l'incendie qui s'allumait en Europe, rien ne vint troubler, sous le gouvernement de ces princes, chez qui la douceur et la bonté sont héréditaires, le repos dont elle jouissait, ni les progrès de sa civilisation.

Un seul inconvénient se faisait sentir, et quelquefois d'une manière bien grave : c'était l'éloignement du nouveau souverain, lequel ne permettait pas aux Sardes de profiter de tous les avantages

qu'ils se flattaient d'obtenir de la droiture de son cœur et de ses intentions paternelles. Des vice-rois y furent établis d'après le même système que sous la domination espagnole, et il était difficile de régir autrement une possession séparée du continent par la mer. Les lois nationales et locales furent confirmées, ainsi que l'ancienne organisation de l'ordre judiciaire; mais la police fut mieux réglée, et les abus de l'administration civile furent, sinon réformés totalement, du moins considérablement diminués.

Le règne de *Victor Amédée II* commença sous d'heureux auspices. Il fit généreusement la remise à ses nouveaux sujets du don gratuit qui lui revenait à l'occasion de son avènement au trône, conformément aux anciennes lois du royaume, et se contenta des contributions ordinaires, qui avaient été réduites, dans les dernières sessions des Cortès, à la somme de soixante mille écus.

La Sardaigne dut à ce prince l'institution, dans le port de Cagliari, du magistrat de santé. La peste qui désola Marseille en 1721 suggéra l'idée de cet établissement, par lequel l'île fut préservée des ravages de ce fléau, dont elle avait tant souffert dans les siècles précédents.

S'il fut pour la Sardaigne une époque de bonheur et de prospérité, ce fut sans contredit le règne de *Charles Emmanuel III*. Ce prince, qui avait suc-

cédé, en 1730, à son père, fut le meilleur et le plus grand roi qui ait illustré la maison de Savoie. Il jouira dans la mémoire des hommes d'une gloire d'autant plus pure, qu'elle lui a été acquise par ses bienfaits et ses vertus, et que ses travaux n'ont eu pour but que la félicité de ses peuples. Cet excellent prince, guidé par les sages conseils de son premier ministre, le comte *Bogino*, l'un des plus habiles hommes d'état de son temps, et qui fut son *Sully* et son *Colbert*, vit bientôt de quelle importance pouvait être pour lui la possession d'une île trop négligée et trop dédaignée par ses anciens maîtres, et il la traita, dès ce moment, avec une prédilection marquée.

Un prince aussi éclairé que *Charles-Emmanuel* devait comprendre que le seul moyen d'assurer le bonheur de cette nation insulaire, et de mettre à profit ses qualités naturelles, était d'y rétablir l'ordre, de lui donner des institutions, d'y faire pénétrer les lumières des sciences et les jouissances des arts, et de la faire entrer enfin dans la civilisation européenne.

S'il ne put toucher aux priviléges inconsidérément accordés par les Espagnols, et que malheureusement on regarde comme sacrés; du moins il en diminua l'influence sur l'ordre public, par une administration plus exacte de la justice. Il pourvut à la sûreté intérieure du royaume, par la destruc-

tion de plusieurs bandes de malveillants, qui, ayant encouru la disgrâce du gouvernement par leurs crimes, s'étaient retirés dans les forêts et les montagnes, pour se soustraire à la poursuite des lois.

Il n'est aucune branche de l'administration publique, qui n'ait reçu, de la prévoyance et de la sagesse du bienfaiteur de la Sardaigne, des améliorations considérables, ou qui n'ait été l'objet d'une création appropriée aux besoins du peuple, et mise en harmonie avec l'état de la civilisation du reste de l'Europe.

Dans la vue de garantir la sûreté des transactions entre les particuliers, *Charles Emmanuel* établit des bureaux de conservation des hypothèques, et des archives publiques, destinées à être le dépôt général des actes et contrats.

La poste aux lettres, institution tout-à-fait nouvelle pour la Sardaigne, fut établie en 1739.

Un édit de 1743 fonda le collége des procurateurs et liquidateurs, composé de vingt membres titulaires et de vingt substituts.

Pour ranimer l'esprit belliqueux des Sardes, le roi ordonna, en 1744, la levée d'un régiment national, dans lequel les jeunes nobles entrèrent avec tant d'empressement, que ceux qui ne purent obtenir le grade d'officier, se résignèrent à servir comme soldat, ce corps, qui s'est perpétué depuis son origine, a toujours passé pour un des meilleurs

de l'armée du roi de Sardaigne, et il a fait la guerre avec beaucoup de distinction contre les troupes françaises elles-mêmes, avant la dernière invasion de l'Italie. Lorque le parlement des cortès créa, en 1631 [1], un corps de milice sarde, de douze cents hommes, il avait affecté à son entretien une contribution annuelle de quatre-vingt mille écus. Le roi *Charles* ne voulut pas que le régiment sarde fût à la charge de l'état. Le séquestre des revenus de ceux des grands feudataires, qui résidaient sur le continent de l'Espagne, avec laquelle on était alors en guerre, fournit aux frais du premier établissement. Le régimênt sarde a été assimilé depuis aux troupes étrangères à la solde du roi.

Charles Emmanuel, dont le génie était plus particulièrement porté aux institutions de la paix, s'occupa désormais sans relâche de celles que réclamaient les soins de l'humanité et l'encouragement dû aux sciences et aux lettres. Des hôpitaux pour les malades des deux sexes et de tous les âges, et des maisons destinées à recevoir les orphelins abandonnés, s'ouvrirent dans les principales villes du royaume. Des dots furent assignées sur le trésor royal, pour marier un certain nombre de pauvres filles. Mais ce qui distingue le plus

[1] Tome Ier, page 488.

cette belle époque d'un règne heureux, ce fut la réforme de l'université fondée par les cortès de 1605, sous la présidence du comte d'*Elda*, ou plutôt la régénération de cet établissement, suivant un système plus conforme à l'état des connaissances en Europe, et aux nouvelles méthodes d'enseignement. Des diplômes royaux établirent, d'abord à Cagliari, et l'année suivante à Sassari, des cours publics de théologie, de mathématiques, de langues orientales, de jurisprudence, de médecine et chirurgie, de philosophie, des beaux-arts, et d'humanités. Des professeurs célèbres furent appelés de toutes les parties de l'Italie, et logés dans un édifice construit expressément pour cet usage.

On établit dans toutes les villes épiscopales, ou peuplées d'un certain nombre d'habitants, des colléges et séminaires, où l'on reçoit la jeunesse pauvre, à laquelle on donne, outre l'instruction gratuite, l'habillement et la nourriture.

Dans le même temps parut un édit qui réglait la valeur comparative des monnaies étrangères et des productions du pays, et qui, dotant la Sardaigne d'une monnaie nationale, ordonnait qu'il serait désormais frappé, à Cagliari, des pièces d'or, d'argent et de cuivre, à l'effigie du souverain.

Charles Emmanuel réussit à négocier, avec le

Saint-Siège, une convention qui assignait des limites respectives aux juridictions ecclésiastique et laïque, ce qui mit un terme aux conflits et aux dissensions. Il perfectionna le régime des communes par la publication d'un nouveau réglement sur tous les points de l'administration municipale. Par lui fut abolie l'ancienne méthode de confier aux caprices du sort l'élection des officiers municipaux. On dressa, dans chaque commune, la liste des notables qui devaient devenir, à tour de rôle, membres du conseil.

Jaloux d'encourager le commerce et de maintenir, parmi les négociants, la bonne foi et la fidélité aux engagements, le roi *Charles* institua des tribunaux de commerce, et une cour suprême qui fut établie sous la dénomination de *consulat*.

La prospérité de l'agriculture, qui fait la principale richesse de la Sardaigne, attira plus spécialement l'attention et les soins de ce sage prince. Cette île lui dut l'organisation d'un établissement dont on avait eu l'idée et fait un essai imparfait dans le siècle précédent, mais dont le perfectionnement était réservé à des temps plus éclairés. Il fut le fondateur de cette heureuse institution des magasins de prêt de blé, connus sous le nom de *monti frumentari* ou *granatici*, qui augmenta d'une manière prodigieuse, pendant le cours de plusieurs années, les produits agricoles et la popula-

tiou de la Sardaigne, et dont la décadence graduelle et enfin la suppression totale lui ont été depuis si préjudiciables. Le but de cet établissement était de prêter à tout cultivateur, qui venait en faire la demande, la quantité de grains nécessaire pour ensemencer sa terre, sans autre obligation que d'en remettre dans les magasins, après la récolte, une quantité pareille à celle qu'il avait reçue. Une junte composée, outre les trois premières voix des stamenti, des personnages les plus distingués du pays, et présidée par le vice-roi, était spécialement chargée de la surintendance de cette administration. On plaça près d'elle un bureau qui, sous le nom de *censorat général*, était exclusivement occupé de l'encouragement, de la protection et de l'amélioration de l'agriculture. Ce bureau entretenait une correspondance avec toutes les communes du royaume, par la voie des censeurs subalternes qui y résidaient, et devait recueillir des notions sur le produit des récoltes de chaque année, sur leur qualité, sur la consommation, examiner les causes d'où provenaient les variations dans les produits et dans les qualités, et proposer enfin tout ce qu'il croirait utile pour la prospérité de la culture et le bien-être des cultivateurs. Une dotation suffisante et convenable fut assignée à ce bel établissement, qui ne tomba depuis que parce que les malheurs de la guerre et des besoins impérieux

en firent détourner les fonds pour un autre usage. [1]

La mort du roi *Charles Emmanuel*, et la retraite du comte *Bogino*, qui suivit de près cet événement, furent deux malheurs irréparables pour la Sardaigne. Le roi *Victor Amédée* succéda, en 1773, à son père. Il était animé de la meilleure volonté de faire le bonheur de ses peuples; mais, dépourvu de ce tact fin qui donne la connaissance des hommes, trop faible d'ailleurs pour déjouer les intrigues des courtisans, il ne fut pas heureux dans le choix des ministres qui devaient l'aider à supporter le poids du gouvernement. La Sardaigne se ressentit bientôt de cette faute. Les emplois, depuis cette époque, ne furent donnés qu'à la faveur, et s'y multiplièrent sans mesure, pour contenter l'ambition et la cupidité. On y admit peu à peu les sujets piémontais, qui s'emparèrent bientôt des places les plus lucratives dans toutes les branches de l'administration; jamais il ne fut question d'accorder aux Sardes la réciprocité dans les emplois des états de terre-ferme.

L'autorité publique, sagement divisée par la constitution du royaume entre les différents ma-

[1] L'établissement des magasins de prêt donna une telle impulsion à l'agriculture sarde, que le nombre des mesures de terres ensemencées, qui se montait en 1769 à 415,753, s'éleva, quelques années après, à 522,667.

gistrats et les tribunaux, allait se concentrer toute entière entre les mains des Piémontais et du vice-roi. Ce dernier, sous le prétexte de dispositions économiques et provisoires (formule adoptée pour couvrir les atteintes à la constitution), attirait à lui toutes les affaires, recevait toute espèce de réclamations, et prononçait lui-même sur le simple rapport du secrétaire-d'état, qui cherchait à s'arroger un pouvoir absolu. Toutes les affaires devaient aboutir à ce secrétaire-d'état, et le dernier Piémontais, qui occupait cette place avant la révolution sarde, ex-jésuite de Turin, dépourvu de toute connaissance du pays, en avait élevé si haut les prérogatives, qu'il affectait le ton et l'autorité d'un ministre.

C'est de cette autorité altérée et corrompue, que devaient émaner les décrets sur tous les objets d'administration, et particulièrement les grâces et sauf-conduits accordés aux criminels[1], dont on faisait un trafic scandaleux. Ce bureau tenait aussi dans la plus humiliante dépendance tous les corps

[1] Un criminel fugitif, qui voulait se soustraire à la peine encourue par sa condamnation, avait la faculté de se présenter au vice-roi, pour lui offrir l'arrestation d'un criminel condamné à la même peine que lui, et obtenir à cet objet un sauf-conduit, par le moyen duquel il pouvait voyager dans tout le royaume, sans crainte d'être arrêté. C'était à lui alors à mettre en œuvre la perfidie et la trahison pour attirer dans le piége celui qui devait le remplacer à la potence.

administratifs et civils, et souvent dictait la loi au magistrat suprême de l'audience royale. On y avait admis pour principe qu'on ne pourrait plus adresser aucune requête au roi, si elle ne passait par le canal de la secrétairerie d'état.

Le roi à qui sa bonté naturelle faisait croire que tout était au mieux, et qui n'avait rien de plus à cœur que d'être le père de ses peuples, ne s'aperçut pas que la conduite de ses agents piémontais en Sardaigne tendait au despotisme et à la tyrannie. Ce déplorable système de gouvernement, si contraire à la justice, au bon ordre et aux mœurs nationales, irrita les esprits contre le gouvernement. Le dédain des fonctionnaires et des agents piémontais pour la nation qu'ils administraient, avait fini par porter au dernier degré le discrédit, l'aigreur et l'animosité, qui se manifestaient à tous les moments et dans toutes les circonstances. Le peuple sarde était dans cet état, qui est le précurseur certain des troubles politiques, lorsqu'il ne leur manque plus qu'une occasion pour éclater. Elle ne tarda point à se présenter.

CHAPITRE X.

La république française dirige un armement formidable contre l'île de Sardaigne. — La place de Cagliari, attaquée à deux reprises, se défend avec vigueur et avec succès. — Les troupes se rembarquent en désordre; la flotte se retire après avoir éprouvé des pertes considérables. L'expédition échoue complètement. — Cet événement occasionne des troubles qui durent quatre ans. — Précis historique de la révolution sarde. — De 1793 à 1797.

La révolution française, poursuivant son cours, propageait ses principes, et multipliait ses triomphes. Le gouvernement de la république avait, en 1792, déclaré la guerre au roi de Sardaigne, et ses généraux venaient de faire la conquête du comté de Nice et de la Savoie. Vers la fin de la même année, il mit sous les ordres du contre-amiral *Truguet* une escadre de trente bâtiments de guerre, avec un nombre proportionné de transports, qui avait ordre de s'emparer de l'île de Sardaigne. Le roi soutenait avec peine une guerre malheureuse pour sauver le Piémont. Vivement attaqué lui-même par une armée pleine d'enthousiasme, et hors d'état de porter le moindre secours à cette île menacée d'une si formidable invasion,

il fut obligé de l'abandonner à elle-même. Les Sardes se virent réduits à l'alternative ou de se rendre sans résistance à l'escadre ennemie, ou de se défendre par leurs propres moyens, sans espoir de succès. Une résolution aussi généreuse que nationale leur fit embrasser le dernier parti.

La première division de l'escadre française parut, le 28 décembre 1792, à l'entrée du golfe de Cagliari, et occupa le 8 janvier l'île de Saint-Pierre, et le 14 celle de Saint-Antioche. Un fait glorieux pour les Sardes, qui signala le commencement de cette expédition, prouve de quelle ardeur ils étaient animés pour repousser l'invasion étrangère. Quarante soldats français, débarqués d'une frégate, occupèrent le pont de Sainte-Catherine, qui joint l'île de Saint-Antioche à la grande île. Sept paysans sardes à cheval allèrent les attaquer, sans ordre, mais avec une extrême impétuosité. Leurs dix premiers coups de fusil tuèrent dix de leurs ennemis ; ils en tuèrent ou blessèrent à coups de sabre un bien plus grand nombre, et jetèrent l'épouvante parmi les autres. Un seul des sept héros sardes survécut à ses frères, et s'étant revêtu des dépouilles de trois ennemis, morts de sa main, ce nouvel *Horace*, orné du trophée des *Curiaces*, vint recevoir les félicitations du camp tout entier, témoin de cette action.

L'escadre française, sous les ordres immédiats

du contre-amiral *Truguet*, reparut le 23 janvier à l'entrée de la rade de Cagliari, et, sur le refus des autorités et du peuple de recevoir une chaloupe parlementaire, qui fut accueillie par une décharge de mousqueterie, elle forma, le 26, le siége de la place, après s'être rangée en bataille, et faisant feu de toutes ses batteries. Pendant deux jours et deux nuits, ce feu bien nourri continua sans relâche, et on calcula que l'escadre française avait lancé, pendant ces quarante-huit heures, plus de quinze mille projectiles. Tant de bombes et de boulets n'endommagèrent cependant qu'un petit nombre de maisons, non qu'on ait vu, comme c'est là tradition populaire du pays, *saint Effisio*, protecteur de l'île, les détourner de sa main, mais parce que les mortiers et canons étant pointés trop haut, et manœuvrés avec une grande maladresse, les boulets passaient pardessus la ville, et que la plupart des bombes éclataient en l'air.

Les Français, voyant que les batteries de la place, bien que surprise sans défense et sur le pied de paix, avaient répondu vigoureusement à toutes les attaques, reconnurent qu'on les avait trompés en leur annonçant que les intelligences, qu'ils avaient dans la ville, suffiraient pour leur en faire ouvrir les portes, et qu'ils avaient eu tort de compter sur l'esprit de mécontentement dont il est bien

vrai que la nation sarde était alors animée, mais dont l'explosion, qui devait avoir lieu plus tard, ne fut d'aucun profit pour eux.

L'amiral *Truguet*, que ne décourageait pas le mauvais succès de son attaque directe sur Cagliari, essaya, par un autre moyen, de parvenir au but de l'entreprise, et ordonna le débarquement sur la plage de Quarto, à ce même point de Saint-André, où avaient aussi débarqué les Espagnols en 1717, d'un corps de troupes de cinq mille hommes, qu'il fit soutenir par des chaloupes canonnières, derrière lesquelles étaient placés trois vaisseanx de ligne, qui protégeaient la descente et devaient les aider à balayer le rivage. Le débarquement s'opéra sans la moindre résistance. La milice nationale sarde se retira devant le corps débarqué, et alla prendre poste près des petits forts de Saint-Ignace et de Quarto. Les Français, craignant d'être enveloppés par la cavalerie sarde volontaire, dont les rapides évolutions les étonnaient, et d'être trahis, comme on disait alors, reculèrent dans le plus grand désordre, se prenant réciproquement pour des ennemis et se fusillant les uns les autres.

La conduite antérieure des troupes de l'expédition, pendant le séjour qu'elles avaient fait à Ajaccio, l'insubordination qui n'avait cessé d'y régner et l'esprit de brigandage qui les dirigeait, devaient bien faire attendre un pareil résultat. Ce corps avait

été composé à la hâte de quelques détachements de régiments de ligne, de gardes nationales corses, et d'environ trois mille volontaires marseillais, tirés de l'armée des Alpes. L'usage était établi dans ce petit corps d'armée de pendre, sans aucune forme de procès, ceux qui n'avaient pas la réputation d'être assez chauds patriotes, ou dont le premier dénonciateur venu croyait avoir à se plaindre. De pareilles dispositions ne devaient présenter aucun élément de succès aux généraux qui luttèrent en vain contre un si affreux désordre.

Un fait digne de remarque et qui ne doit pas être passé sous silence, c'est que, dans le nombre des militaires qui faisaient partie de ce corps anarchique et de cette expédition malheureuse, se trouvait un jeune officier d'artillerie qui, depuis, ayant su conduire de grandes armées à la victoire, devint l'empereur *Napoléon*[1].

La nouvelle de ce qui se passait dans l'île de Sardaigne produisit à Turin une scène de l'effet le plus pathétique. On y célébrait, dans l'église paroissiale de la cour, un service solennel à l'occasion de la mort récente de *Louis XVI*, dont le panégyrique venait d'être prononcé en présence du roi, de la reine *Clotilde*, sœur de ce prince infor-

[1] Mémorial de Sainte-Hélène, par M. le comte de *Las-Cases*, tom. IV, page 307.

tuné, et au milieu d'un concours immense de peuple. *Charles Emmanuel* prit tout à coup la parole, et, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, il déclara que si ses sujets bien-aimés préféraient la domination française à ses lois paternelles, il était prêt à descendre du trône. L'action suivit le discours; le monarque déposa aux pieds de l'autel son sceptre et sa couronne. Le peuple ému redemanda son roi à grands cris, et après avoir renouvelé par acclamation le serment de fidélité, il le reconduisit en triomphe à son palais.

Cependant l'amiral *Truguet* ayant été rallié dans les eaux de Cagliari par l'escadre du contre-amiral *Latouche-Tréville*, qui revenait de Naples pour se mettre sous son commandement, ordonna, le 15 février, une nouvelle attaque contre la ville et ses faubourgs. Le feu de toute la flotte rangée en bataille, mieux dirigé, mais soutenu moins longtemps que dans la première attaque, produisit cette fois plus d'effet et occasiona plus de désastres. Un assez grand nombre de maisons furent endommagées ou détruites, et plusieurs habitants furent atteints par des boulets ou des éclats de bombes. Un vaisseau de ligne canonna, pendant trois jours et trois nuits, avec fureur, la tour de Saint-Élie, qui défend un point rapproché du golfe, et parvint à y pratiquer de larges brèches.

La ville n'en refusa pas moins d'entendre aucune

espèce de propositions, et les batteries de la place répondirent sans relâche au feu des bâtiments français, qui eurent beaucoup à souffrir d'une si vigoureuse résistance.

La nature vint, dans cette circonstance, au secours des Sardes. Dans la nuit du 17 au 18 février, il s'éleva une tempête horrible accompagnée d'un vent violent, de tonnerre et de torrents de pluie, qui causa de telles avaries à la flotte française, qu'elle fut mise presque entièrement hors de service. Beaucoup de bâtiments perdirent leur gouvernail et leurs ancres. Deux frégates, mouillées dans le golfe de Quarto, furent obligées de couper leurs mâts; plusieurs petits bâtiments et une trentaine de chaloupes furent jetés à la côte et tombèrent entre les mains des Sardes. Les soldats de terre qui, après le mauvais succès du débarquement, étaient restés au bivouac sur la plage, sans tentes et sans abri, furent surpris par ce déluge inattendu, et ceux qui ne furent pas noyés, ou ne se rendirent pas prisonniers, ne purent se rembarquer qu'avec une peine extrême, ce que l'on dut à la présence d'esprit de l'amiral *Truguet* qui, malgré la situation déplorable où il était réduit, trouva le moyen d'adresser, à bord du *Tonnant*, des sommations impérieuses aux autorités du pays, et de s'en faire respecter et craindre.

Pendant qu'il sauvait les débris du corps d'ar-

mée, il perdait un des plus beaux vaisseaux de la division de *La Touche-Tréville*, le *Léopard*, de quatre-vingts canons, qui, poussé par la tempête, vint toucher et s'échouer sur les bas-fonds de la rade de Cagliari, et demeura au pouvoir des Sardes.

Les Français, depuis ce moment, n'entreprirent plus rien contre la place, et, dégoûtés d'une expédition qu'ils avaient regardée comme si facile, et qui avait si mal tourné, ils disparurent entièrement le 26, après avoir perdu beaucoup de monde. Ils se bornèrent à croiser devant les deux petites îles de Saint-Antioche et de Saint-Pierre, qu'ils continuèrent d'occuper jusqu'au 25 mai suivant, époque où une flotte espagnole vint les contraindre à les évacuer.

La tentative d'un coup de main sur l'île de la Maddalena, située à l'embouchure orientale du détroit de Bonifacio, n'eut pas un meilleur succès.

L'incapacité, l'inexpérience et la désunion des chefs militaires, Piémontais et Sardes, les empêchèrent de tirer tout le parti qu'ils auraient pu du désastre de l'expédition française, dont pas un seul homme peut-être, de ceux qu'on avait mis à terre, n'aurait échappé, si on avait su un peu mieux s'entendre et se conduire. On publia plusieurs relations fort ampoulées de l'attaque et de la défense de Cagliari, où l'on exagéra, comme de raison, les pertes de l'ennemi en diminuant, suivant l'usage, celles

des Sardes, et où l'on représenta, comme ayant fait des prodiges de valeur, ceux qui avaient été les premiers à fuir et à se cacher.

Quoi qu'il en soit, le roi, satisfait avec raison de la conduite des Sardes, daigna le témoigner par plusieurs lettres remplies d'expressions flatteuses et vraiment paternelles. Sa Majesté invitait la nation à proposer ses demandes sur tout ce qui pouvait être utile aux intérêts du royaume, et contribuer au bonheur des habitants.

Malgré l'étendue de cette offre de la part d'un monarque généreux, les Sardes ne pensèrent qu'aux objets qui pouvaient intéresser la félicité publique, et à l'extirpation des abus dont le pays était accablé. Ils bornèrent leurs demandes aux cinq articles suivants:

1° La convocation des cortès ou états-généraux, pour y discuter tous les objets d'utilité publique;

2°. La confirmation de toutes les lois et coutumes, même de celles qui n'étaient plus en vigueur, attendu la prérogative nationale qui veut que la désuétude ne puisse empêcher l'exercice du droit, toutes les fois que la nation le croit utile ou nécessaire;

3°. La nomination aux emplois publics en faveur des nationaux;

4°. L'établissement d'un conseil d'état auprès du vice-roi, pour être consulté dans toutes les affaires,

qu'on faisait dépendre de la seule volonté du secrétaire-d'état ;

5°. La création d'un ministère particulier, auprès du roi à Turin, pour les affaires de la Sardaigne.

On crut devoir envoyer à Turin six députés, choisis parmi les trois ordres de la nation, pour présenter au roi ces demandes avec plus d'efficacité. Ces agents, reçus de sa Majesté avec des témoignages de bonté, furent assurés de ses dispositions favorables pour l'objet de leur mission. On leur promit l'établissement d'une commission particulière chargée de l'examen de leurs demandes, avec la faculté d'y paraître et d'y être entendus.

On ignore par quel artifice le comte *Graneri*, alors ministre de l'intérieur, put réussir à empêcher le roi de faire en ce moment le bonheur des Sardes, et par quelle raison, pendant plusieurs mois de résidence inutile à Turin, on ne permit jamais aux députés l'entrée des séances de la commission ; pourquoi ils ne furent point consultés sur les faits ; comment enfin, sans leur communiquer les décisions royales, on congédia des députés, envoyés par la nation entière, et porteurs de pouvoirs et de lettres de créance, reconnus authentiques par le même ministre et par la commission.

Les choses furent poussées au point que les dépu-

tés connurent, les derniers, les intentions de Sa Majesté, qui furent notifiées par le courrier ordinaire au vice-roi, avec ordre de les communiquer aux chefs des trois ordres de l'état, auxquels on adressa trois dépêches semblables. Le ministre, parlant au nom du roi, s'y expliquait d'une manière si confuse et si équivoque, qu'il était impossible de n'y pas voir l'intention d'une réponse négative à toutes les demandes. Telle fut la lettre, dans laquelle le comte *Graneri* crut se mettre à l'abri de tout reproche, en prodiguant les promesses pour l'avenir, mais en les enveloppant de termes obscurs. Les Sardes furent saisis d'étonnement à la vue de ces dépêches, aussi contraires aux espérances qu'ils avaient été autorisés à concevoir, sur les promesses réitérées de la cour, qu'opposées au bien public ; et ils eurent la douleur de voir combien avaient été inutiles les dépenses occasionées par l'envoi de la députation au roi.

Les habitants, persuadés, avec raison, que le mauvais succès de leurs justes demandes n'était que l'effet des intrigues du ministre de l'intérieur, d'accord avec les Piémontais employés dans l'île, ne purent cacher leur mécontentement. Il éclata en plusieurs occasions, par des disputes et des plaintes assez expressives pour avertir le gouvernement de ne pas pousser à bout des esprits irrités, et prêts à se porter à quelques violences.

Les employés piémontais, loin de prendre des mesures modérées pour calmer les esprits, ne firent au contraire qu'augmenter le ressentiment en prodiguant les marques de mépris, l'injure et la menace. Le secrétaire-d'état eut l'imprudence de faire courir le bruit qu'on allait bientôt désarmer tous les habitants du royaume.

C'est le 28 avril 1794 que l'effervescence populaire, parvenue à son comble, éclata dans toute son énergie. Le gouvernement crut arrêter les progrès de l'agitation, qui se manifesta dans les faubourgs de la ville de Cagliari, par l'arrestation de deux citoyens qui avaient la confiance du peuple, et par celle de quelques autres, que l'on menaçait de faire exécuter le jour même. Les démonstrations les plus imposantes accompagnèrent cette première démarche. Les portes de la ville furent fermées, et les ponts levés; la garnison prit les armes; on doubla les corps-de-garde, et le canon du château fut mis en batterie contre les faubourgs.

Tout cet appareil hostile alluma l'incendie, et fit donner enfin le signal de l'insurrection, qui éclata le même jour au faubourg de Stampace. Le peuple s'arme, enfonce ou brûle les portes de ce faubourg et de celui de la Marine, prend d'assaut le second; chasse les troupes qui gardaient les deux autres portes du Môle et de la Darse, et s'empare de tous les bastions des environs. De là,

marchant en bon ordre vers la porte de Villanova, qu'il trouve gardée par un gros détachement de troupes royales, il l'oblige de mettre bas les armes après plusieurs combats très animés. Maître de la porte de communication entre la ville et les faubourgs, il poursuit sa marche jusqu'au château. Les troupes royales, qui s'étaient postées le long des rues et dans les carrefours, firent un feu très vif sur le peuple; mais sa contenance et son courage suffirent pour repousser l'ennemi sur tous les points disputés. On se saisit ensuite du canon des remparts, et on désarma la grande garde doublée du vice-roi, qui fut bientôt assiégé dans son palais.

Les insurgés, maîtres du château et du sort du vice-roi, modérèrent leur fureur, à la vue des deux citoyens arrêtés qui furent à l'instant mis en liberté. Des personnages distingués par leur naissance et par leur sagesse réussirent enfin à ramener le peuple au calme, et à prendre des mesures de prudence pour arrêter les progrès du désordre. Il promit de se rendre et de rentrer dans l'obéissance, à condition que l'on renverrait du royaume le vice-roi et tous les Piémontais, employés ou non dans l'île, à l'exception de l'archevêque de Cagliari et des autres prélats de la même nation, qui jouissaient de la confiance publique. Il protesta en même-temps, avec les marques du plus grand respect pour la personne du roi, qu'il était dans

l'intention de se soumettre à ses ordres, et de continuer à vivre sous ses lois.

Le magistrat de l'audience royale, composé des seuls membres Sardes restants, se réunit immédiatement après, prit les rênes du gouvernement, selon la constitution du royaume et les vœux du peuple, pendant que les trois ordres de la nation (*Stamenti*) s'assemblaient pour prendre, de concert avec le magistrat suprême, les mesures nécessaires au rétablissement du bon ordre et de la tranquillité publique.

Le vice-roi, accompagné des trois députés choisis par les stamenti et de plusieurs autres personnes de distinction, fut embarqué, le lendemain, ainsi que tous les employés et les autres individus piémontais, avec leurs effets, en plein jour, et en présence d'un peuple nombreux, qui, dans cette circonstance, se tint dans la plus grande réserve, sans donner la moindre marque de mépris ni de haine. Les autres villes du royaume suivirent l'exemple de la capitale, et au bout de quelques jours, il ne resta dans toute l'île aucun Piémontais, que quelques évêques, dignes de cette honorable exception.

Les stamenti envoyèrent à la cour, en date du 2 mai, un rapport très circonstancié de tout ce qui s'était passé dans le royaume; et comme le peuple, après le départ des Piémontais, était rentré par-

faitement dans l'ordre, ils demandèrent au roi l'oubli entier de ces fâcheux événements. Le roi, par les dépêches qu'il fit expédier en date du 14 mai, confirmant provisoirement l'autorité vice-royale entre les mains du magistrat national, conformément aux lois du royaume, jusqu'à l'arrivée d'un autre vice-roi, désapprouva la conduite des Sardes, et, se réservant de donner ses ordres lorsqu'il aurait vérifié les faits, se déclara disposé à un pardon général. Les stamenti, par leur remontrance du 30 mai, se plaignirent fortement de l'expression de *pardon*, et surtout de la conduite du ministre, auquel on attribuait, avec raison, l'émeute du 28 avril, en ajoutant qu'on le croyait l'auteur principal des désordres du royaume. Ils renouvelèrent en conséquence leurs supplications pour obtenir définitivement les trois demandes suivantes :

1° Que Sa Majesté éloignât le ministre *Graneri* des affaires de la Sardaigne, ainsi que deux de ses subalternes qu'on désignait;

2° Qu'on ne parlât plus de l'émeute populaire du 22 avril, et qu'on la laissât entièrement dans l'oubli;

3° Que Sa Majesté daignât accorder à la Sardaigne les cinq demandes déjà présentées par ses députés, dans les mêmes termes qu'elles étaient conçues, ce qui était l'unique moyen de ramener

le peuple au calme et de rétablir entièrement la tranquillité publique.

La nouvelle de la nomination faite par le roi, le 1[er] juillet de la même année, de quatre sujets nationaux aux quatre premières charges du royaume, pouvait faire espérer à la Sardaigne que ses demandes seraient à la fin exaucées. Cependant, comme cette nomination attentait aux priviléges de la nation, qui avait le droit de présenter les candidats, et que deux des sujets nommés à ces places n'étaient point agréables au public, le magistrat imagina de suspendre l'exécution de la nomination royale, jusqu'à ce que les trois ordres de l'état eussent envoyé une liste de candidats pour les emplois vacants. S'étant néanmoins aperçu que le ministère s'était fait des partisans pour faire accepter les quatre personnes nommées, malgré l'infraction des priviléges, et afin d'éviter les nouveaux troubles que pouvait occasioner sa résistance, il admit les quatre sujets nommés par le roi; mais il représenta à la cour que, par la suite, il n'accepterait plus aucun individu nommé sans la proposition préalable du magistrat de l'audience royale, conformément à la constitution.

La cour promit de respecter les priviléges constitutionnels, relativement aux emplois qui, selon les lois, étaient réservés aux nationaux, et les quatre employés furent maintenus dans leurs char-

ges. C'étaient don *Gavino Cocco*, nommé régent de la chancellerie royale, le marquis de *La Planargia*, général d'armes, le chevalier *Pitzolo*, intendant-général du royaume, et le chevalier *Santuccio*, gouverneur du cap de Sassari et de Logudoro.

On fit partir en même temps de Turin, en qualité de vice-roi, le marquis de *Vivalda*, que le roi avait destiné à cette place. Il s'embarqua à Livourne avec le marquis de *La Planargia*, sur une corvette espagnole, le 31 août, et arriva le 6 septembre 1794, à Cagliari, où il fut reçu par le peuple et par tous les ordres de la nation, avec les plus vives acclamations et les plus éclatantes protestations d'attachement à la personne du roi.

Malgré ces bonnes dispositions qui faisaient espérer de voir bientôt renaître la paix dans le royaume, des malveillants et des ambitieux, qui voulaient diriger le gouvernement à leur profit et dans leurs intérêts, firent tous leurs efforts pour semer la discorde parmi les Sardes. Ils calomnièrent les uns auprès de la cour, en menacèrent d'autres de revenir sur l'émeute du 28 avril, quoique le roi eût promis de l'oublier; ils discréditèrent le vice-roi, dont la prudence à ménager les esprits fut peinte sous les couleurs d'une coupable faiblesse; ils tournèrent en dérision les états de la nation, et enfin ils jetèrent la méfiance entre le peuple et ses

magistrats. Par ces moyens, on amena le ministère à prendre des résolutions rigoureuses, aussi défavorables au rétablissement de l'ordre qu'opposées aux vrais intérêts du roi, que l'on trompait toujours, en lui conseillant ou de ne pas accorder les demandes du royaume, ou de se borner à donner des réponses ambiguës et indécises, afin de gagner du temps.

Cependant l'agitation dans tous les esprits augmentait considérablement de jour en jour; le mécontentement universel parvint à son comble le 6 juillet 1795, au moment où le peuple fut informé de la réponse que le nouveau ministre, comte *Galli*, donnait, par ordre du roi, en date du 10 juin, à la remontrance des stamenti, sur la nomination de trois juges, *Florès*, *Sircana* et *Fontana*, à la chambre civile de l'audience royale, faite sans présentation ou liste préalable des candidats. Dans cette réponse, le ministre ordonnait, sans aucun ménagement et avec menace, la prompte installation des trois employés de sa nomination.

Le peuple apprit, à l'arrivée des dépêches de la cour, que le général d'armes, marquis de *La Planargia*, et l'intendant-général *Pitzolo* avaient influé, par leurs rapports et par leurs conseils, sur une réponse aussi tranchante et aussi imprévue. Quand il vit les préparatifs hostiles que le général ordonnait dans le château et les faubourgs, pour faire exé-

cuter à force ouverte les ordres de la cour, il ne respecta plus rien. Il s'arme à la hâte, et, furieux, cherche à s'assurer de la personne du général d'armes et de celle de l'intendant-général, soupçonnés d'intelligence avec le ministre, au préjudice des intérêts de la patrie. Le premier, qui s'était d'abord caché dans une maison particulière où on le découvrit, se laissa tranquillement arrêter; mais le second, ayant fait opposer de la résistance par les gens armés qu'il avait apostés chez lui, et qui eurent l'imprudence de tirer sur le peuple, fut tué de plusieurs coups de pistolet, ainsi que le colonel de la milice nationale, don *Agostino Meloni*, qui tâchait de le défendre et de le soustraire à la colère du peuple.

Si le général, en se rendant sans résistance, fut sauvé de la mort dans la journée du 6 juillet, il ne put cependant y échapper dans la journée du 22 du même mois.

Le marquis de *La Planargia* était un homme d'esprit et de talent, mais remuant, brouillon, ambitieux, porté par inclination au despotisme, et grand partisan du pouvoir absolu. On en trouva la preuve écrite dans sa correspondance et dans les papiers saisis chez lui au moment de son arrestation. La plupart de ces lettres et papiers, tant de sa main que de celle de son fils, le comte de *Sindia*, qui vivait à Turin, étaient remplis de sarcasmes,

de calomnies et de délations contre les plus honorables citoyens, contre les magistrats de l'audience royale, et contre le vice-roi lui-même, qu'on y représentait comme des séditieux et des affiliés des jacobins de France. A en croire un mémoire, spécialement dirigé contre les états du royaume, ce n'était rien moins qu'une assemblée révolutionnaire, qui ne voulait plus voter l'impôt, et on proposait de les ajourner jusqu'après la conclusion de la paix. On conseillait enfin de transporter toutes les autorités à Sassari et de traiter avec la dernière rigueur le peuple sarde, qu'on appelait une nation menteuse et fausse (*mentitrice e finta*).

La lecture de ces papiers, faite en public dans la salle des séances de l'assemblée des états, instruisit la populace des trames que ces deux magistrats avaient ourdies, de concert avec le ministère de Turin, pour l'abolition des lois fondamentales et des institutions. Un accès de rage s'empara d'elle; une troupe furieuse se porta vers la tour de l'Éléphant, où le général était retenu depuis la journée du 6, pour l'en arracher de force, et le traîner sur la place publique, où il fut à l'instant fusillé, sans que ni le vice-roi, ni les chefs des états de la nation, eussent pu réussir à le sauver.

Les représentants des trois ordres du royaume, sans sortir des bornes du respect dû à la personne du roi, envoyèrent à la cour deux remontrances

raisonnées (*rappresentanze*) sur les événements des 6 et 22 juillet, et ils publièrent en même temps, par la voie de l'impression, un mémoire justificatif de leur conduite, appuyé de pièces, et revêtu de la signature de tous les membres de chacun des trois ordres [1].

Ne pouvant douter de la juste indignation du roi pour les excès auxquels le peuple s'était porté, et sûrs d'avance que, quoique rien ne fût plus propre à ramener la tranquillité publique, que l'obtention de leurs demandes, elles ne seraient point écoutées sans les bons offices d'un habile négociateur, ils envoyèrent à Rome l'archevêque de Cagliari, avec les pouvoirs nécessaires pour invoquer la médiation du Saint-Père auprès de Sa Majesté.

Malgré tous les soins que le vice-roi avait pris dans ces circonstances, pour assurer le repos du royaume, des malveillants s'agitaient de tous côtés

[1] *Ragionamento compilato d'ordine dei tre stamenti del regno di Sardegna.* Cagliari, 1795. C'est de ce mémoire, ainsi que des deux *Remontrances*, et de l'extrait qu'en a donné M. *Azuni*, que sont tirés les faits cités dans ce précis de la révolution de Sardaigne. Les signatures des membres de l'ordre ecclésiastique se montent à huit seulement, et celles de l'ordre royal, ou de la bourgeoisie, à trente-deux, tandis que celles de l'ordre militaire, ou de la noblesse, sont au nombre de cent vingt-neuf, représentées par trente-neuf membres effectifs. Plusieurs membres de cet ordre avaient jusqu'à quatre voix, soit par procuration, comme au parlement d'Angleterre, soit parce qu'ils cumulaient. On a déjà dit que les anciennes constitutions sardes étaient éminemment aristocratiques.

pour en empêcher les bons effets. Une lettre anonyme écrite de Cagliari, en date du 9 juillet, et adressée à un des partisans de la famille de *La Planargia*, résidant à Sassari, annonçait avec beaucoup de mystère, qu'après la malheureuse catastrophe des 6 et 22, la ville de Cagliari avait invité le gouvernement français à envoyer une escadre de Toulon, pour s'emparer de la Sardaigne.

Cette lettre, communiquée au gouverneur de Sassari, produisit l'effet qu'on en espérait, sur l'esprit faible d'un vieux militaire, honnête homme, mais qui n'entendait rien à l'intrigue, ni à la politique. Epouvanté de cette nouvelle, quoique dénuée de vraisemblance et d'authenticité, le gouverneur, après avoir consulté le magistrat de la ville, prit la résolution la plus propre à diviser les partis, et à allumer le feu de la guerre civile dans le royaume. Il expédia deux courriers, un en Corse, pour prévenir le vice-roi anglais de la nouvelle qu'il venait de recevoir, l'autre à Turin, pour en informer la cour, et demander les ordres nécessaires à ce sujet; et il se contenta, plusieurs jours après, de rendre compte au vice-roi à Cagliari de ses opérations.

Celui-ci, de concert avec l'audience royale et les stamenti, sentant l'imprudence de la démarche du gouverneur de Sassari, et en prévoyant les suites fâcheuses, prit immédiatement toutes les

mesures imaginables pour dissuader la cour de Turin et le vice-roi de Corse. Le vice-roi de Sardaigne ordonna en même-temps au gouverneur de Sassari de faire arrêter don *Andrea Florès*, assesseur civil du magistrat, principal auteur de ces mesures intempestives, et qui, étant intimement lié avec la famille de *La Planargia*, cherchait à se venger de la ville de Cagliari, par la haine qu'il voulait inspirer à tout le royaume contre elle.

Florès, arrêté pendant la nuit du 3 août, pour être conduit au château de Castel-Sardo, étant arrivé au village de Sorso, fut arraché, par des particuliers armés, des mains de son escorte; il se sauva en Corse avec don *Antonio Sircana*, auteur de la lettre anonyme, d'où ils passèrent à Livourne, et de là à Turin.

La ville de Sassari, alarmée de l'ordre du vice-roi, et plus encore des bruits qu'on faisait courir sur diverses arrestations que le gouverneur de Cagliari méditait contre les principales familles de la ville, et indignée de l'espèce de tyrannie que le vice-roi voulait, disait-on, exercer, expédia un courrier à Turin, pour demander si, dans ces circonstances critiques, elle devait obéir à ses ordres. Cette remontrance étant arrivée à la cour, avant les rapports du vice-roi et des stamenti, qui mettaient en évidence la vérité des faits, le ministère se laissa tromper, et persuada au roi de permettre

à la ville de Sassari de ne plus exécuter les ordres du vice-roi, ni ceux de l'audience royale, et de s'adresser immédiatement au ministre à Turin.

Les meneurs de cette cabale, encouragés par le succès de la première requête, en firent une seconde, non moins impolitique, le 19 septembre 1795, dans laquelle ils demandèrent ouvertement que la ville et le cap de Sassari fussent entièrement détachés de la dépendance du vice-roi, et qu'on y érigeât un tribunal suprême, comme celui de l'audience royale, auquel aboutiraient en dernier ressort toutes les affaires des départements de la Gallura, du Logudoro et du Goceano. Plusieurs villages, de ces départements, qui n'avaient pas eu la moindre part à ce projet de division, imaginé pour semer la discorde dans le royaume, protestèrent contre cette demande, et envoyèrent leurs députés à Cagliari, pour assurer de vive voix les stamenti de leur obéissance à l'autorité légitime existante.

Les feudataires qui résidaient à Sassari, encouragés par la démarche imprudente de la ville, et se croyant délivrés à jamais de la dépendance du vice-roi et des états, qui pensaient sérieusement au rachat des fiefs, augmentèrent les taxes et les vexations à un point si révoltant, que plusieurs villages refusèrent de les payer, et que d'autres s'insurgèrent et prirent les armes.

Quelques malintentionnés, profitant de ces trou-

bles et de la mésintelligence élevée entre les deux caps, firent croire aux habitants des villages que la prétention de la ville de Sassari, de se rendre indépendante, n'était que l'ouvrage des feudataires qui l'habitaient, et qui n'avaient d'autre but que de mieux exercer leur tyrannie féodale. Cette seule crainte suffit pour armer plusieurs milliers d'habitants des campagnes, qui, sous la conduite de chefs entreprenants, se portèrent sous les murs de Sassari, y mirent le siège le 28 décembre 1795, et, après une courte résistance de la part des assiégés, s'emparèrent de la ville. On y arrêta le gouverneur *Santuccio*, et l'archevêque, M. de *La Torre*, piémontais, qu'on croyait un des principaux auteurs de la division, et on les conduisit à Cagliari pour y être jugés. Tous les feudataires qui se trouvaient dans la ville eurent le temps de se sauver en Corse et à Livourne, persuadés que ce n'était qu'à eux que les gens de la campagne en voulaient.

Quarante villages qui avaient eu part à cette expédition, prévoyant, dans le cas de retour, la vengeance féodale, se lièrent ensemble par un acte public, auquel ils donnèrent le nom d'*acte de confédération*.

Dans cet acte solennel, les confédérés déclarent :

1° Qu'ils ont, à l'unanimité, résolu et juré de

ne plus reconnaître aucun feudataire, et, pour cet effet, de recourir promptement à qui de droit, pour se racheter en payant la somme qui sera jugée juste et convenable ;

2° Que comme une pareille résolution, aussi juste en elle-même qu'avantageuse au bien public et aux intérêts de Sa Majesté, ne peut plaire aux feudataires, et qu'ils ont le dessein de s'y opposer, et d'en empêcher l'effet par le moyen de leurs agents, fermiers et adhérents, les villages confédérés ont, à l'unanimité, résolu et juré, jusqu'à décision supérieure, de ne plus permettre que les feudataires nomment des officiers, agents, ni administrateurs judiciaires, puisqu'en ce cas, on ne pourrait jamais obtenir le rachat désiré, et qu'il ne serait pas libre au conseil communal et aux autres personnes zélées pour le bien public, de représenter les abus qui se sont glissés dans l'exercice de la justice, la fréquence des crimes qui demeurent impunis par l'ignorance des membres de ces tribunaux, ainsi que la protection que les feudataires et leurs officiers ne cessent d'accorder aux criminels et aux malfaiteurs ;

3° Que les villages, aussi à l'unanimité, confirment les protestations d'union et d'obéissance à la personne du vice-roi, au magistrat suprême de la royale audience, à celle des trois stamenti, ecclésiastique, militaire et royal, lesquels, seuls, peu-

vent représenter l'universalité de la nation sarde, conformément aux lois fondamentales ; et que, reconnaissant la prudence, la sagesse, et l'avantage pour tout le royaume, des délibérations émanées de ces autorités, ils y adhèrent et s'y conforment entièrement.

4° Que, comme il ne manque ni de traîtres, ni d'ennemis du bien public, qui s'efforceront d'empêcher le bon effet de ces utiles déterminations, les villages ont unanimement résolu de s'aider mutuellement, et de se défendre dans toutes les circonstances, et en repoussant par la force toutes les violences et les attentats dirigés contre le corps de la *confédération*, ou contre un de ses membres isolément, sous quelque prétexte que ce soit.

5° Qu'enfin ils approuvent entièrement toutes les pétitions proposées et soumises, soit actuellement, soit pour l'avenir, à Sa Majesté, au nom de la nation sarde, par les trois ordres qui la représentent ; qu'ils protestent que le vœu unanime de tous les habitants des villages confédérés est pour l'accession pleine et absolue à toutes les demandes faites à Sa Majesté, par le moyen du député de la nation, l'archevêque de Cagliari, parce qu'elles renferment l'essence de la constitution politique ; qu'ils réclament fortement son observation scrupuleuse, ainsi que celle de tous les priviléges, usages et lois fondamentales du royaume ; étant

disposés, pour obtenir ce résultat, à faire tous leurs efforts et à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Pour calmer les esprits violemment agités, et mettre fin à la dissension qui régnait entre les deux villes de Sassari et de Cagliari, en attendant les ordres de la cour, le vice-roi, pressé par les états-généraux, nomma pour gouverneur et commissaire-général de la ville et cap de Sassari, avec le titre d'*Alter-nos*, le chevalier *Angioy*, un des membres les plus distingués de l'audience royale, qui s'était montré, dans plusieurs occasions, le plus ardent défenseur des droits de la nation, et qui avait contribué efficacement, par ses soins personnels et par des dépenses considérables, à la défense du royaume contre l'attaque de l'escadre française.

On avait pensé avec raison que la considération et la popularité dont jouissait le chevalier *Angioy* étaient les moyens les plus propres à ramener la tranquillité dans la partie septentrionale de l'île, où avaient éclaté des troubles sérieux, dont les résultats devenaient tous les jours plus à craindre. La fermentation y était extrême, et l'animosité des habitants de la campagne contre leurs seigneurs portée au dernier degré d'exaltation. Les principes de la révolution française avaient fait dans le pays des progrès rapides. L'esprit public qui, en 1793, avait donné aux Sardes assez d'énergie pour

repousser avec vigueur l'invasion des Français, leur était devenu beaucoup plus favorable, et les opinions étaient à cet égard entièrement changées. Indépendamment des hommes de la campagne, qui avaient l'espoir de seconer le joug de la féodalité, un grand nombre de légistes, de négociants, de médecins, de professeurs des deux universités, et même de nobles non feudataires, avaient embrassé avec ardeur les idées nouvelles. Les chefs du mouvement révolutionnaire s'attachaient à entretenir, dans l'esprit des Sardes, l'aversion que d'anciennes injustices et de longues extorsions leur avaient inspirée contre la domination piémontaise. Deux agents français, qui se trouvaient alors à Gênes [1], exactement informés de ce qui se passait dans la partie septentrionale de la Sardaigne, y entretenaient des relations secrètes, et, sur l'envoi fait par les mécontents d'un des leurs au commissaire *Fréron*, à Marseille, le gouvernement de la république se disposait à leur envoyer lui-même un organisateur de l'insurrection.

Quoique le chevalier *Angioy* fût un partisan déclaré de l'opinion dominante, qui allait, s'il l'eût voulu, faire prendre à la Sardaigne une face nouvelle, il ne trahit pas la mission qui lui avait été confiée. Il s'efforça, par sa modération et son esprit

[1] MM. *Faypoult* et *Belleville*.

conciliateur, de calmer l'agitation et de rétablir la tranquillité. L'activité de son zèle y réussit au-delà de toutes les espérances. Les villages insurgés contre la tyrannie féodale s'empressèrent, à sa voix, de rentrer dans le devoir.

Pendant ces sages opérations du chevalier *Angioy*, les ennemis de la tranquillité publique et les fauteurs de l'anarchie surent tellement intriguer auprès des états et du vice-roi, homme faible et dissimulé, qu'ils réussirent à indisposer les principaux membres du gouvernement contre la conduite de l'*Alter-nos*. Le rachat des fiefs que celui-ci proposait pour le soulagement des vassaux, et pour éteindre à jamais les germes d'une guerre civile, fut représenté comme un projet conçu de démocratiser le royaume. La confiance et l'estime qu'il inspirait furent interprétées comme un manége criminel pour se mettre à la tête d'un parti révolutionnaire, afin de renverser le gouvernement monarchique.

L'arrestation du chevalier *Angioy* fut en conséquence décrétée par le même vice-roi, dont les ordres et les instructions l'avaient secrètement dirigé dans les tentatives du rachat des fiefs. L'*Alter-nos* aurait pu facilement braver ces menaces; il avait un parti assez puissant dans le nord de l'île, qui lui obéissait, pour détruire, en un clin-d'œil, tous ses ennemis; mais il voulut éviter l'effusion

du sang, et il aima mieux se dévouer pour victime. *Angioy* quitta son poste, malgré les instances des patriotes, et il s'embarqua pour le continent [1].

Cependant la cour, mieux informée par les dépêches du vice-roi et des stamenti, improuva la conduite de *Santuccio*, gouverneur de Sassari, révoqua les ordres qu'elle avait donnés à son égard, et la municipalité de cette ville ayant reconnu, par les explications du chevalier *Angioy*, l'absurdité de ses démarches, se départit de ses prétentions, et, par la voie de ses représentants, elle fit assurer les stamenti de son entière soumission. Tout parut alors rentré dans l'ordre, et les deux villes se donnèrent réciproquement les marques les moins équivoques du plus parfait accord.

Une circonstance, plus heureuse encore pour la cour de Turin que le fruit de la conduite mesurée d'*Angioy*, fut la conclusion d'un armistice entre l'armée de la république et celle du roi de Sardaigne. Cette suspension d'armes, accordée par le général en chef *Bonaparte*, après les batailles de Montenotte, de Millesimo et de Dego, en mettant fin aux hostilités entre les deux états, conserva au roi l'île de Sardaigne, qui était prête à lui échapper, et qui, dix jours plus tard, et sans coup

[1] Il mourut en France, où il n'avait d'autres moyens d'existence que les faibles secours qui lui étaient donnés par le gouvernement.

férir, allait proclamer son indépendance, sous la protection de la république française.

Dans cet intervalle, la mission de l'archevêque de Cagliari à Rome eut un plein succès. Le pape promit de favoriser les demandes des Sardes, et employa en effet ses bons offices auprès de la cour de Turin. Le roi, désormais sourd à la voix de l'intrigue, qui lui avait caché jusqu'alors la vérité des faits, prit en considération ce que l'archevêque lui avait dit, et ce que ses courtisans lui avaient caché, sur la violente fermentation qui agitait la Sardaigne. Ce prince, éclairé enfin sur les manœuvres de la malveillance et de l'intrigue, pour l'éloigner de la concession des justes demandes faites par les trois ordres de la nation, y accéda par un diplôme expédié de Turin, en date du 8 juin 1796, et par lequel il ordonna et promit, pour lui et ses successeurs :

1° L'oubli entier des faits arrivés dans la journée du 28 avril (ce qui avait déjà été accordé par les décrets des 8 et 5 août 1794), ainsi que des autres excès commis les 6 et 22 juillet 1795, et de tout autre fait relatif aux précédents; prononçant à cet égard une amnistie générale pour tous les habitants du royaume;

2° La réunion périodique des cortès ou états-généraux, tous les dix ans, sous la présidence du vice-roi, suivant les formes usitées et les lois du

royaume, dans l'espoir que les opérations de cette assemblée légitime ne tendraient qu'à établir la justice, la concorde, le bon ordre et la tranquillité ;

3° La confirmation des lois, coutumes et priviléges du royaume ; révoquant à cet effet le décret du 29 août 1795, afin que désormais on pût former la liste des candidats, que les trois ordres voudraient nommer pour les places vacantes des trois juges de la chambre civile de l'audience royale, quoique déjà nommés par le roi et par ses patentes du 27 avril 1795, de même que pour les autres places de juges qui pouvaient se trouver vacantes ;

4° La nomination, en faveur des nationaux, aux évêchés réservés dans le parlement de 1698 ;

5° La faculté exclusive, et à perpétuité assurée aux Sardes, d'exercer tous les emplois du royaume auxquels il serait pourvu par le moyen des *ternes* ou liste des candidats ; Sa Majesté se réservant seulement la nomination du vice-roi ;

6° L'établissement définitif de la milice nationale, qui avait si bien mérité de la patrie par son activité à maintenir la tranquillité publique, ainsi que l'organisation du conseil d'état auprès du vice-roi, pour l'objet qui avait été demandé par l'assemblée des états ou cortès du royaume, que Sa Majesté charge expressément de présenter à ce sujet ses plans et ses vues.

La Sardaigne, rentrée par cet acte de justice et de clémence dans les bonnes grâces du roi, et dans la jouissance de ses priviléges, témoigna sa reconnaissance et sa joie par des fêtes publiques et par des remercîments adressés à la cour. Le roi, de son côté, parut vouloir exécuter ses promesses, en ordonnant, par un décret du 8 juin de la même année, l'ouverture des cortès ou états-généraux, sous la présidence du vice-roi. Il invita les trois ordres à s'occuper, dans leurs séances, des moyens propres à rétablir le bon ordre, le repos et le bonheur de la nation. On aurait pu espérer, à cette époque, de voir une parfaite harmonie régner pour long-temps entre le prince et ses sujets, si les événements politiques, les caprices de la fortune, et les lois de la nature, n'étaient venus encore une fois détruire tant de douces illusions.

CHAPITRE XI.

Le traité d'alliance conclu avec la république française reste sans exécution. — Les Français ayant occupé le Piémont, la cour se retire à Cagliari. — Le roi *Charles Emmanuel IV* révoque les décrets de pacification et d'amnistie rendus par son père. — Nouvelles causes de mécontentement et de haine. — Le roi, rappelé sur le continent par les succès momentanés de la coalition, mène une vie errante en Italie, et ne retourne plus en Sardaigne. — Le gouvernement français médite une nouvelle expédition ; ce projet est abandonné. — De 1797 à 1802.

La victoire avait ouvert aux armées françaises les portes de l'Italie. Le roi de Sardaigne, qui passait pour en être autrefois le gardien, avait été forcé de leur ouvrir ses places les plus importantes, et d'y recevoir garnison. Le mécontentement, la misère, l'esprit de révolution, que propageaient les communications, devenues journalières, entre la république française et les républiques naissantes d'Italie, avaient excité en plusieurs provinces des mouvements d'insurrection contre le gouvernement. Le général *Bonaparte*, qui en était encore, avec la cour de Turin, aux termes de l'armistice, était fort contrarié par

cet état de choses dans l'exécution de ses plans sur l'Italie. Les circonstances étaient devenues telles, dit-il, dans ses dictées de Sainte-Hélène, que, pour assurer les desseins du général en chef, il fallait ou détruire le roi de Sardaigne, ou dissiper entièrement ses inquiétudes et contenir les mécontents. Il embrassa le parti qui lui parut le plus propre à faire obtenir ce dernier résultat, et imagina de proposer à la cour de Sardaigne un traité de paix offensif et défensif, qui fut signé, le 5 avril 1797, par le général *Clarke* et le comte de *Saint-Marsan*.

La république garantissait au roi sa couronne, moins les provinces qui déjà en avaient été détachées, et stipulait la clause expresse que nul des sujets de ce dernier ne serait recherché pour ses opinions politiques. Le roi se déclarait en état de guerre avec l'Autriche, et fournissait contre elle à l'armée française un contingent de dix mille hommes, et vingt pièces de canon. Le traité était d'une haute importance pour l'exécution des plans ultérieurs du général *Bonaparte*. Son armée se trouvait renforcée, et il avait des otages qui lui répondaient de la tranquillité du Piémont.

Le roi régnant n'était plus *Victor Amédée III*, qui, par son décret du 8 juin 1796, avait accédé aux demandes de la Sardaigne. A ce prince, mort dans le mois d'octobre de la même année, avait

succédé son fils aîné, sous le nom de *Charles Emmanuel IV*. La marche précipitée des événements politiques et militaires ayant rendu inexécutable le traité de paix de 1797, les Français, qu'aucune considération ne pouvait plus empêcher d'abuser de leur force, et de pourvoir à la sûreté de leur établissement en Italie, forcèrent le roi de Sardaigne à renoncer par une convention, signée en 1798, au reste des états qu'il possédait sur le continent, et s'emparèrent de la totalité du Piémont. *Charles Emmanuel*, accompagné de toute la famille royale, s'embarqua pour la Sardaigne, le 24 février 1799, et arriva le 3 mars à Cagliari, où il fut reçu, non-seulement avec les égards dus à ses malheurs, mais avec l'enthousiasme de la joie, et au milieu des illusions de l'espérance.

L'arrivée de ce prince, qui aurait dû être pour l'île de Sardaigne une époque de bonheur et de prospérité, ne servit malheureusement qu'à faire éclater de nouveau le mécontentement et la discorde. On profita de la bonté naturelle et de l'inexpérience du roi, pour lui suggérer des démarches contraires au bien-être de la nation, et à ses propres intérêts. Il commença par déclarer nulle la convention qu'il avait faite à Turin avec le général français *Joubert*, et adressa aux puissances de l'Europe une protestation contre tout ce qu'il avait signé en Piémont, avant son départ pour la Sardaigne.

Malgré la promesse formelle qu'il avait faite de fermer ses ports aux Anglais et aux autres puissances en guerre avec la France, il en donna l'entrée aux corsaires Mahonais, et y permit l'approvisionnement des escadres anglaises, stationnées dans la Méditerranée. Les Français furent chassés de toutes les places de l'île, et aucun bâtiment portant pavillon tricolore n'y fut plus admis. C'était par le fait déclarer la Sardaigne en état de guerre avec la France.

Le système d'administration intérieure qu'on fit adopter au roi ne fut pas mieux conçu. Les feudataires furent maintenus dans l'exercice et la possession de ces droits tyranniques, cause d'une révolution dont on sortait à peine; les contributions réelles et personnelles, directes et indirectes, furent augmentées; de nouveaux impôts furent établis; les caisses de tous les établissements publics furent épuisées. Le *désaffectionnement* devint universel; mais ce qui aigrit le plus les esprits, ce fut la révocation de ce diplôme pacificateur, du 8 juin 1796, accordé par *Victor Amédée* à la nation sarde, et que le roi régnant avait promis de maintenir dans son intégrité, à son avènement au trône. C'est depuis cette époque que la salutaire institution du conseil d'état fut abolie, que les séances des états-généraux furent fermées, et que tous les anciens abus se renouvelèrent.

Le roi avait, et avec autant de convenance que de raison, distribué les places éminentes du pays, les gouvernements généraux, et les commandements militaires, entre les princes de sa famille. La nation ne fut point assez injuste pour lui en savoir mauvais gré ; mais elle ne lui tint pas également compte de l'impossibilité où il était d'éloigner de sa personne et des emplois publics les serviteurs qui l'avaient suivi dans l'exil. Les Sardes furent indignés de voir de nouveau toutes les charges de l'état, dans une cour piémontaise, remplies par des Piémontais.

De perfides conseils entraînèrent la cour dans des rigueurs et des sévérités qui achevèrent de lui aliéner les esprits. On se mit à fouiller dans le passé, malgré l'oubli qu'on avait promis d'en faire, et on exerça des vengeances. Tous ceux que des ennemis ou des délateurs accusaient de mal penser, dans le sens des idées françaises, ou d'être partisans du chevalier *Angioy*, étaient immédiatement jetés en prison. Plusieurs de ceux qui étaient rentrés, sur la foi de l'amnistie de 1796 ou du traité de paix de 1797, subirent la peine capitale. Un grand nombre de Sardes, craignant la proscription, allèrent chercher un asile en France et en Italie.

Le roi reçut la nouvelle que les Austro-Russes s'étaient emparés du Piémont. Invité par le géné-

ral *Suwarow* à rentrer dans ses anciens états du continent, il quitta l'île, avec la reine et le duc d'*Aoste*, son frère, qui fut depuis le roi *Victor Emmanuel*, laissant à Cagliari, en qualité de vice-roi, son second frère le duc de *Génevois*, aujourd'hui régnant, et à Sassari un autre frère, le duc de *Maurienne*, comme lieutenant et gouverneur-général du Cap Septentrional.

Charles Emmanuel se flattait de rentrer sans obstacle à Turin ; mais arrivé à Livourne, il éprouva de la part des alliés de graves difficultés, inattendues pour lui, qui l'empêchèrent d'aller plus loin. L'empereur avait fait occuper le Piémont en son propre nom. Ce malheureux prince, devenu le jouet de la politique de ses amis et de la fortune qui le persécutait, habitait successivement Florence, Rome et Naples, suivant que le lui permettait la rapidité convulsive des événements dont l'Italie était alors le théâtre.

Cependant le gouvernement de la république, mécontent de l'inobservation de son traité avec le roi de Sardaigne, épiait l'occasion de l'en punir, en allumant de nouveau le feu de la révolte dans le nord de l'île, où il entretenait des intelligences, depuis les troubles de 1796. Il avait d'autant plus de raisons de s'occuper en ce moment de la Sardaigne, que l'Angleterre et la Russie manifestaient des vues sur elle, et qu'il s'agissait, indépendam-

ment des avantages qu'on pouvait en tirer pour soi-même, d'ôter à l'ennemi ceux d'une belle station maritime. Les principaux réfugiés Sardes, qui avaient pris part aux affaires publiques de leur pays, et qui n'avaient rien de plus à cœur que d'y rentrer, avec l'appui et sous les auspices de la république, s'efforçaient de développer ces idées dans des notes et des mémoires multipliés, qu'ils adressaient à une commission nommée pour les entendre.

Ils représentaient que le souvenir du mauvais succès de l'expédition de 1793 ne devait donner aucune inquiétude sur le sort de celle dont il était question, et qui se ferait dans des circonstances et des dispositions d'esprit entièrement différentes. Il suffirait, suivant eux, de préparer en Corse les bâtiments nécessaires pour le transport de trois mille hommes, et quelques bâtiments légers pour les escorter, à bord desquels on placerait huit canons de campagne, deux de gros calibre, et trois mortiers avec les provisions. Le débarquement opéré sur les points désignés de la partie septentrionale, les trois mille hommes d'infanterie, avec l'aide d'une ou deux compagnies de canonniers et de quelques officiers du génie, feraient en peu de jours la conquête de l'île entière, parce qu'à ce noyau se joindraient immédiatement plus de vingt mille hommes de la partie septentrionale, bien ar-

més et bien montés, auxquels leurs anciens magistrats exilés feraient un appel, et qu'on doublerait peut-être encore, en avançant vers la partie méridionale. Le premier soin serait de surprendre Sassari, la seconde ville de l'île, et de s'en emparer, ce qui serait facile, parce que la place est à peu près sans fortifications, et que ses habitants sont partisans de la cause de la liberté. Il serait possible, en gardant le secret, de faire prisonnier le frère du roi, gouverneur de Sassari. On pourrait aussi arrêter, dans cette dernière ville, les feudataires qui sont presque tous unis par les liens du sang avec ceux de Cagliari, et ces otages serviraient à faciliter la reddition de la capitale. On ajoutait qu'il faudrait, par un coup de main, enlever la forteresse d'Alghero, où il ne se trouvait qu'une petite garnison de trois cents hommes du régiment sarde, dont on n'avait aucune résistance à craindre, pas plus que des habitants, zélés patriotes. On recommandait enfin, après avoir réuni toute la cavalerie volontaire, de marcher, sans perte de temps, sur la capitale même, qui ne pourrait manquer de tomber promptement au pouvoir des assiégeants, parce qu'elle est peu fortifiée du côté de terre; qu'il n'y avait point de troupes de ligne; que la milice nationale y était mal organisée et très mécontente; que la ville se trouvait dénuée d'approvisionnements, et que d'ailleurs, peut-être,

les habitants eux-mêmes s'empresseraient d'ouvrir leurs portes.

Des renseignements si positifs et si détaillés, donnés au gouvernement français par des hommes qui connaissaient bien le pays qu'ils avaient administré, firent quelque impression sur lui. Les agents politiques et consulaires que le ministre des relations extérieures avait chargés, par ses ordres, d'entendre les propositions des chefs de l'émigration sarde, et de travailler avec eux au succès de l'expédition, leur firent tracer par écrit le plan d'occupation; et des instructions furent rédigées, de concert entre eux, pour son exécution après la soumission des places de l'île et de la capitale.

Voici ce que portaient en substance ce plan écrit et ces instructions:

Il sera immédiatement formé un gouvernement provisoire, composé de sept personnes, qui administrera, sous les auspices et sous la protection de la république française.

La justice sera provisoirement rendue, et les procès, tant civils que criminels, seront instruits et jugés suivant les lois du pays.

Le gouvernement provisoire nommera les magistrats et les juges qu'il croira nécessaires, tant dans les villes que dans les villages.

Une proclamation sera faite par le gouvernement provisoire, pour assurer la nation sarde que sa re-

ligion, ses coutumes, et ses propriétés seront respectées.

Une autre proclamation annoncera en même temps l'abolition des fiefs, des droits seigneuriaux, des prérogatives féodales, et des fidéi-commis de noblesse et de primogéniture.

On fixera l'époque de la convocation des états-généraux, pour proposer à cette assemblée de la nation les réformes analogues au nouvel ordre de choses et au système républicain, ainsi que pour établir une constitution fondée sur les principes de la liberté et de l'égalité, mais conforme aux opinions religieuses, aux usages et aux habitudes locales, tant judiciaires qu'administratives, de la nation sarde.

Les états-généraux régleront la levée des impôts et contributions, ainsi que celle des subsides que la Sardaigne devra fournir à la république française en cas de guerre, soit en denrées, soit en hommes, soit en argent.

Il sera fait un traité de commerce, dans lequel on s'occupera spécialement de la pêche du thon et du corail.

Il sera stipulé, par un traité exprès, qu'il y aura toujours, même en temps de paix, une garnison française en Sardaigne, et en France des troupes sardes au service de la république.

L'île sera divisée en quatre départements. Le

premier, celui du *Midi*, aura pour chef-lieu Cagliari; le second, des *Bouches du Tirse*, Oristano; le troisième, de *Torrès*, Sassari; le quatrième, du *Tirse*, Orani.

Chaque département sera divisé en districts, lesquels auront pour chef-lieux les villes et villages, qui sont déjà des cantons actuellement existants, ou des siéges de tribunaux.

Le conseil actuel de chaque commune deviendra un corps municipal, chargé d'administrer les revenus communaux, de faire la répartition de l'impôt, d'empêcher les vexations des juges, de veiller au bonheur des habitants. Le syndic de ce conseil sera désormais le maire de la commune, et le censeur, établi près de chaque conseil, deviendra le commissaire du gouvernement.

On conservera, comme institution analogue à celle de la garde nationale sédentaire, la milice communale, composée d'infanterie et de cavalerie, dans la proportion de la population, laquelle, étant équipée et armée à ses frais, n'est soldée par le gouvernement, que lorsqu'elle est appelée pour un service actif, et pendant le temps qu'il dure.

On conservera, par le même principe et comme un établissement tout formé, les compagnies communales des *Barracelli*, qui, chargées de surveiller les malfaiteurs et les voleurs, peuvent être considérées comme une espèce de gendarmerie

payée par les propriétaires pour la garde de leurs biens [1].

Ce plan d'invasion et d'occupation de la Sardaigne pouvait être assez habilement conçu, et dans les circonstances d'alors, ne point paraître tout-à-fait impraticable; mais des avances de fonds étaient nécessaires pour en assurer l'exécution, et les réfugiés sardes n'étaient guère en état de s'en procurer par eux-mêmes. Ils proposèrent au directoire un emprunt de la somme de 500,000 francs, remboursable quatre mois après l'occupation de la Sardaigne. Ils s'obligeaient, moyennant l'avance de cette somme, pour laquelle ils offraient des garanties, non-seulement à procurer la subsistance et les vivres aux troupes de l'expédition pendant leur séjour dans le pays, depuis le moment du départ, mais à pourvoir au paiement de la solde et

[1] Il a été déjà question dans cet ouvrage, tome 1er, page 256, de l'établissement des *Barracelli*, dont l'origine remonte au gouvernement espagnol. Les *Barracelli* étaient chargés d'arrêter les vagabonds, les voleurs et les malfaiteurs, à la condition de les présenter immédiatement aux juges, et de prouver le délit. En leur qualité de garants de la tranquillité publique, ils faisaient des patrouilles de nuit dans les villages et dans les campagnes, et donnaient, au son de la cloche, le signal de la retraite. Responsables, par forme d'*assurance*, de tous les vols commis dans le canton dont la police leur était confiée, ils remboursaient aux propriétaires la valeur de tous les effets dérobés, et en compensation de leurs fatigues et du risque, ils touchaient 2 ou 3 pour 100 de la valeur des biens de chaque membre de l'association, suivant les déclarations enregistrées.

des traitements, au logement et à l'entretien du corps d'armée; ainsi qu'aux transports qui seraient nécessaires, et aux charrois de tout genre.

Soit que l'ardeur du gouvernement français pour cette expédition ne fût pas égale à celle que montraient les émigrés sardes, ou qu'il y attachât moins d'importance qu'auparavant, soit que, dans la détresse pécuniaire où il était alors, un demi-million fût un sacrifice que ses finances ne pouvaient pas supporter, la négociation resta au point où elle était parvenue, les préparatifs furent suspendus, et le projet d'invasion s'évanouit avec les espérances et les illusions des réfugiés.

Depuis ce moment, les divers gouvernements qui se succédèrent en France, ne s'occupèrent pas plus de la Sardaigne, que si cette île était effacée de la carte de l'Europe. Les réfugiés sardes ne perdirent pourtant pas courage, et cherchèrent encore, quelques années après, à remettre leur projet sur le tapis. Le moment était bien choisi : les Anglais avaient établi une de leurs principales croisières de la Méditerranée, entre les îles Baléares et la Sardaigne, et tiraient de cette dernière une grande partie de leurs approvisionnements. Les réfugiés firent représenter au premier consul, qui était fort contrarié de cette prépondérance de la marine anglaise, que la puissance qui serait maîtresse de la Sardaigne le serait, quand elle le voudrait, du com-

merce de la Méditerranée, de la côte d'Afrique et du Levant; que, comme les bâtiments de toutes les nations, dans le voyage du Levant et à leur retour, sont presque tous obligés de toucher à quelque point de cette île, une flotille de bâtiments légers, établie entre Cagliari, Saint-Pierre et le cap Carbonara, désolerait la marine britannique, dont elle intercepterait les communications avec la Sicile et Mahon; que la Sardaigne, en chassant les Anglais de ses ports, fournirait exclusivement à la marine française les vivres qu'ils en avaient seuls tirés jusqu'à présent; et qu'enfin on devait espérer que la France, qui avait dépensé plusieurs millions pour la conquête et la conservation des îles de Malte et de Corse, dont la possession lui était inutile, ne refuserait pas de faire quelques efforts et les sacrifices momentanés qu'on lui demandait, pour l'occupation d'une île pleine de ressources de tout genre, et où elle trouverait, outre l'approvisionnement assuré de ses flottes, de ses armées, et de quelques-uns de ses départements du midi, des avantages incalculables, soit en temps de paix, soit en temps de guerre.

Le premier consul fut frappé de ces considérations, et jugea même un instant digne de son attention le projet sur la Sardaigne, dont l'exécution devait être confiée à son compatriote *Salicetti;* mais, soit qu'il eût remarqué qu'aucune tentative

de la France sur cette île, quoique bien facile, n'avait jamais réussi [1], soit que le souvenir de la malheureuse expédition de 1793, dont il avait été témoin oculaire et acteur, l'eût dégoûté d'en hasarder une nouvelle pour son compte, il abandonna promptement cette idée, et laissa la maison de Savoie jouir du dernier asile que la fortune lui avait réservé. Les affaires générales de l'Europe, la politique, la guerre et son génie, l'entraînaient dans des entreprises plus vastes et plus périlleuses.

[1] Les débarquements, faits à différentes reprises par les Français en Sardaigne, furent sans succès. En 1527, une division française, aux ordres d'*André Doria*, jeta sur la côte de la Gallura quelques troupes, qui s'emparèrent de Sassari, mais qui furent promptement repoussées par le gouverneur d'Alghero, don *Zerardo Zetrillas*. *Antoine de Bourbon*, archevêque de Bordeaux, et *Henri de Lorraine*, comte *d'Harcourt*, vinrent en 1637, à la tête d'une expédition française, attaquer la ville d'Oristano, qu'ils prirent sans résistance; mais ils ne purent s'y maintenir que quelques jours, et en furent chassés. Tom. I[er], pag. 472 et 489.

CHAPITRE XII.

Abdication de *Charles Emmanuel*. — Le nouveau roi, *Victor Emmanuel*, vient, avec sa famille et sa cour, fixer sa résidence en Sardaigne. — Il publie plusieurs décrets et ordonnances, ayant pour but de régler et d'améliorer les diverses branches de l'administration publique. — Rappelé dans ses états de terre-ferme par les événements de la guerre, il laisse à Cagliari, d'abord la reine en qualité de régente, et ensuite le duc de *Genevois*, avec le titre de vice-roi. — La Sardaigne, après le départ de ce prince pour le continent, rentre sous le régime de l'administration des vice-rois. — De 1802 à 1817.

La reine *Clotilde*, sœur de *Louis XVI*, étant morte à Naples au mois de mars 1802, *Charles Emmanuel IV*, inconsolable de cette perte, et las des persécutions de la fortune, abdiqua la couronne, le 4 juin de la même année, en faveur de son frère le duc d'*Aoste*, et fixa son séjour à Rome, pour s'y livrer désormais exclusivement aux pratiques de la religion. Le nouveau roi, *Victor Emmanuel*, ne vint habiter la Sardaigne qu'au mois de février 1806. Ce prince, qui est mort, il y a peu de temps, après avoir abdiqué lui-même, était animé du plus vif amour du bien public, et

il ne cessa point un instant, pendant tout le temps de sa résidence en cette île, qu'il affectionnait beaucoup, de s'occuper des moyens de perfectionner le système d'administration, et d'améliorer le sort de son peuple. Des édits, successivement publiés, ordonnèrent des dispositions propres à régulariser la police et à consolider la tranquillité du royaume, créèrent un conseil suprême de révision, ajoutèrent quelques mesures, jugées nécessaires à la législation sur le mariage, encouragèrent la culture des oliviers et des mûriers, ainsi que les prairies artificielles et la clôture des terres, et fondèrent une commission d'amortissement pour l'extinction des dettes de l'état.

Le roi *Victor Emmanuel* divisa la Sardaigne en quinze départements, à la tête desquels il plaça autant de magistrats, avec le titre de préfets[1].

Il avait servi, de sa personne, dans la guerre contre la France; il aimait le soldat et mettait de l'importance à se former une armée, avantage que l'avenir lui réservait au-delà de ses espérances. Il s'occupa de l'augmentation de son état militaire, et ordonna la formation de six régiments de cavalerie, et de quinze régiments provinciaux d'infanterie.

[1] Ces magistrats sont moins des administrateurs que des juges de première instance.

Le roi ne donna pas moins de soins à la marine, dont il prescrivit le recrutement annuel, et pour laquelle il fit de nouveaux réglements.

La neutralité de la Sardaigne ayant été reconnue, on rendit une ordonnance qui avait pour but de la faire respecter.

Quand la tourmente révolutionnaire avait amené en Sardaigne la cour de Turin, tous les cœurs s'étaient ouverts à l'espérance. Il était naturel de penser que le souverain, pouvant juger par ses yeux des besoins et des ressources de ce peuple, que sa situation géographique et quelques préventions injustes avaient fait négliger trop longtemps, apporterait avec lui le remède à ses maux, et lui préparerait de nouvelles et de meilleures destinées.

Le malheur des temps fit qu'on ne put que savoir gré au roi de ses intentions paternelles et de ses efforts. Aucune des espérances qu'avait fait concevoir l'arrivée de la cour ne se réalisa. Le roi avait perdu avec le Piémont la meilleure partie de ses revenus, et se trouvait dans une situation précaire. On fit avec mollesse, au milieu de ce dénuement de moyens pécuniaires, quelques tentatives d'amélioration qui n'eurent aucun succès. Il fallut prendre le parti de retomber dans les anciens errements, et de laisser les choses, bon gré mal gré, au point où on les avait trouvées. Pressé entre deux

grandes puissances, le gouvernement sarde ne pouvait s'occuper que de vivre, que de chercher partout les moyens de sauver du moins son existence politique. Le roi dut à son caractère personnel d'y réussir, peut-être même au-delà de ce qu'il était permis d'attendre. Obligé de se soutenir par les subsides étrangers, il sut du moins être toujours maître chez lui.

La rupture avec la France le mit, plus qu'il ne le voulait sans doute, sous la main de l'Angleterre. C'est de ce moment que les Anglais exploitèrent exclusivement le peu de commerce et d'industrie qu'ils trouvèrent en Sardaigne, ce qui produisit un certain mouvement d'affaires dont auraient pu tirer parti des hommes d'état éclairés; mais on n'appréciait même pas les avantages momentanés que pouvait avoir cet ordre de choses, à tel point qu'on disait, en voyant les exportations que faisaient les Anglais, qu'ils épuisaient et ruinaient le pays.

Malgré toutes les bonnes intentions du roi, malgré tout ce qu'il dit et tout ce qu'il voulut faire pour l'amélioration de son royaume, les circonstances ne permirent pas qu'il réussît à le mettre dans un meilleur état, sous le triple rapport de l'administration, des finances et de la justice, que celui où il était du temps des vice-rois temporaires, entre les mains desquels il avait toujours

perdu quelque chose, depuis le règne de *Charles Emmanuel III*.

Lorsque des événements de la guerre rappelèrent le roi *Victor Emmanuel* dans ses états héréditaires de terre-ferme, la reine, restée en Sardaigne avec le titre de régente [1], prouva encore une fois à l'Europe, par une administration pleine de modération et de sagesse, où elle eut occasion de développer un esprit et des talents peu communs, que l'art de gouverner n'est point étranger aux femmes; mais n'étant maîtresse que jusqu'à un certain point, et dépendant toujours, dans les affaires principales, du conseil de Turin, elle ne fut point à portée, dans l'état de ruine complète des finances sardes, de rien faire pour elles, ni pour le commerce et la prospérité de l'île.

La reine étant partie pour le continent avec la famille royale, le duc de *Genevois* prit le titre de vice-roi et capitaine-général du royaume. Personne n'était plus capable que cet excellent prince, qui règne aujourd'hui sous le nom de *Charles Félix*, de faire le bonheur d'un peuple dont il s'était concilié le respect et l'amour par la simplicité de ses mœurs, sa douceur et ses vertus. La plaie était malheureusement trop profonde, et le vice-roi n'était pas en position d'entreprendre ce que n'avait pu faire la présence immédiate du roi.

[1] *Marie-Thérèse-Jeanne-Joséphine*, archiduchesse d'Autriche.

Ce que la Sardaigne dut incontestablement à l'administration de *Charles Félix*, c'est l'extinction graduelle de la haine que les Sardes avaient toujours montrée pour les Piémontais, et qui avait éclaté récemment encore. L'origine de cette antipathie remontait à d'anciennes fautes commises par la cour de Turin dans le choix des vice-rois de Sardaigne ou de leurs collaborateurs. L'ascendant qu'on disait exercé sur l'esprit de *Victor Emmanuel* par quelques personnes, qui composaient son conseil privé, ne fit que l'alimenter, et donna lieu, en 1813, à une révolution anti-piémontaise, qui avait pour objet d'arrêter et de déporter les favoris de Leurs Majestés, et qui fut étouffée dans le sang des coupables. Presque tous les Piémontais s'étant hâtés de retourner en terre-ferme, à la suite de la cour, les emplois publics en Sardaigne, à l'exception de la charge de régent de la chancellerie, furent donnés par le vice-roi aux nationaux. Ce prince prit insensiblement les idées et les habitudes du pays, et, comme on y tient, on lui en sut gré.

Du reste, malgré l'expérience du passé, et les leçons du présent, on est resté en Sardaigne dans le *statu quo* le plus absolu en matière d'administration, de commerce et de finances. Pendant que toute l'Europe faisait des progrès dans l'art social, on n'a pas compté, dans ce pays, un seul pas en

avant. La Sardaigne aurait pu, avec raison, attendre une amélioration dans son économie politique, des lumières, des excellentes intentions, et de la bonté du vice-roi ; mais ce prince était dans une situation dépendante et subordonnée, comme l'avait été la reine avant lui. Elle ne le conserva d'ailleurs que bien peu de temps. Le Ciel réservait son avénement au trône pour une époque plus éloignée, qui est arrivée aujourd'hui, et qui lui permettra de réaliser ses vues paternelles sur un pays dont il connaît les resssources et les besoins, et où il a donné l'exemple de toutes les vertus.

Après le départ du duc de *Genevois* pour le continent, la Sardaigne est rentrée sous le régime qui la gouvernait avant que la famille de ses souverains y vînt séjourner. On y a envoyé un vice-roi piémontais, et, à l'exception du privilége que les dernières circonstances avaient rendu aux nationaux, et dont on les a laissé jouir, d'occuper les emplois publics d'administration secondaire et de judicature, tout a été rétabli sur l'ancien pied.

Le vieux système d'impôts, dont l'assiette a toujours été un sujet de plaintes, et qui, en pesant sur le peuple, en rend la perception arbitraire et difficile, a été conservé sans modification. Les Sardes paient quatre espèces d'impositions, savoir : *Au roi*, les contributions ordinaires et extraordi-

naires, l'impôt de la poste aux lettres, l'impôt des ponts et chaussées; *au clergé*, la dîme de tous les biens, non-seulement de la récolte des grains, mais de tous les animaux qu'on nourrit; *aux barons* ou *seigneurs*, toutes les sortes de droits féodaux ; à *la Commune*, l'entretien de l'horloge, et celui d'un avocat dans la capitale de l'un ou de l'autre cap, etc.

Le vice-roi, chef suprême de l'administration, et résidant toujours à Cagliari, ne rend compte de sa gestion qu'au roi et à ses ministres à Turin, lesquels ont près d'eux un conseil royal, composé de neuf membres, spécialement chargé des affaires de l'île de Sardaigne.

Le régent de la chancellerie royale, résidant aussi à Cagliari, est le chef de la justice, et dirige les diverses branches de l'administration publique.

Un commandant d'armes transmet les ordres du vice-roi, qui a, outre ce titre, celui de capitaine-général.

Le *conseil suprême de révision*, et le *tribunal suprême de la royale audience* [1], sont les deux hautes cours de justice du royaume.

[1] *L'audience royale* est composée de trois chambres appelées *sale*, l'une des *requêtes*, l'autre *civile*, la troisième *criminelle*. Toutes les trois sont présidées par un chef qui a le titre de *régent de la royale chancellerie*. Elles ont chacune quatre juges, un avocat fiscal et des substituts, un avocat des pauvres avec des substituts, un procureur fiscal, deux secrétaires, et un procureur des pauvres. Tous les autres tribunaux du royaume sont du ressort de la *royale audience*.

La seconde ville de l'île, Sassari, a une cour de justice particulière, sous le nom de *Tribunale della Real governazione.*

Cette ville a aussi, comme la capitale, un tribunal de consulat pour l'instruction et le jugement des affaires de commerce.

Les autres autorités ou cours de justice centrales, ayant leur résidence à Cagliari, sont : l'*Administration royale des tours,* toujours présidée par le vice-roi[1], *la Junte générale* des *Monti di soccorso* (prêts de grains aux cultivateurs), la *chancellerie apostolique,* où se jugent les conflits de juridiction en matière ecclésiastique et civile, le *censorat général,* préposé à la direction de l'agriculture, le tribunal du *patrimoine royal,* les bureaux de l'*intendance générale,* la *commission* d'*amortissement,* la *trésorerie générale,* la *junte de santé,* celle d'*approvisionnement,* et celle *des ponts et chaussées.*

La force armée se compose, indépendamment de quelques compagnies de dragons, qui font l'office de la gendarmerie, du régiment national, porté au complet, et que le dernier roi avait ap-

[1] On a dit, tome I, page 478, que le parlement des Cortès de 1587 avait créé l'administration de ces cent trente-huit tours, destinées à la protection des côtes, et qui, établies d'abord par don *Angel Zetrillas,* furent achevées ou complétées par les vice-rois don *Miguel de Moncada,* le marquis d'*Aytona,* et le comte *del Real.*

pelé sur le continent, après l'avoir fait relever dans l'île par des troupes piémontaises.

La marine sarde se bornait, du temps où la cour habitait l'île, à une galère, et à deux demi-galères, de dix-huit bancs de rameurs, qui croisaient sur les côtes. Le roi a fait construire depuis, dans l'arsenal de Gênes, plusieurs beaux bâtiments, qui font respecter son pavillon dans la Méditerranée.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉTAT PHYSIQUE.

CHAPITRE Ier.

Division territoriale. — Aperçu géographique. — Des montagues. — De la nature du sol. — Observations géologiques. — Volcans éteints.

Le premier chapitre de la partie politique de cet ouvrage contient une notice sommaire sur la situation géographique, la circonférence et la superficie de l'île de Sardaigne. Il était nécessaire de donner une idée précise de l'étendue et de l'importance du pays dont on allait lire l'histoire et connaître les institutions.

Une intention analogue devait faire placer au commencement de cette seconde partie, qui sera le tableau de son état physique, et l'exposé de son existence matérielle, de sa population et de

ses produits, un aperçu de sa division territoriale, de la structure et des éléments géologiques de son sol, notions qui, dans le même temps, seront éclaircies par la carte géographique mise en tête de ce livre, et serviront à son intelligence.

Tout est nouveau à dire, tout est à apprendre sur un pays qui n'est pas plus connu dans ses circonstances physiques et naturelles, que dans ses relations politiques et historiques; sur une grande étendue de terre dont on ne possédait point, avant le travail de *Rizzi-Zannoni* et du père *Napoli*, une carte géographique qui ne fût absurde; sur une île, environnée de ports et d'écueils, dont il n'existe pas une bonne carte hydrographique [1].

[1] On a déjà donné, dans l'Introduction, une idée des anciennes cartes françaises de la Sardaigne, avec lesquelles il ne faut pas confondre une carte plus moderne de *Bacler d'Albe*, et dont les deux moins mauvaises, celles de *Janvier* et de *De l'Isle*, fourmillent de fautes. Les cartes allemandes, anglaises et italiennes, ne valent pas mieux. *Zenter*, *Loter*, *Galanti*, *Porcacchi*, le père *Coronelli*, sont inexacts et peu sûrs; aucun d'eux n'est d'accord avec les autres sur la fixation de la longitude et de la latitude, et ils diffèrent entre eux de plusieurs degrés. Ils ne s'accordent que pour répéter les bévues les uns des autres.

La carte publiée à Venise en 1779, et attribuée à des ingénieurs piémontais, n'est pas moins incorrecte. Les noms sont estropiés, les situations, tant de terre que de mer, mal indiquées, et les îles adjacentes figurées à faux.

Celle qu'a réduite M. *Azuni*, d'après l'exemplaire du comte *Bogino*, a été faite avec trop de négligence.

Les cartes marines ne sont pas plus satisfaisantes. L'Atlas maritime de

Division territoriale. — Aperçu géographique.

L'île de Sardaigne est divisée en deux parties à peu près égales, dont les limites ne sont pas bien rigoureusement fixées, l'une au midi, en face de l'Afrique, l'autre au nord, séparée de la Corse par le détroit de Bonifacio. La partie méridionale s'appelle le *cap de Cagliari*, la partie septentrionale, le *cap de Sassari*, ou elles sont désignées encore par le nom de *Capo di sotto* et de *Capo di sopra*. Cette dernière dénomination vient de ce que la partie septentrionale de l'île est beaucoup plus élevée que la partie méridionale, et qu'en allant de l'une à l'autre, on descend toujours pour arriver aux plaines qu'on appelle le *Campidano d'Oristano* et de *Cagliari*.

Sanson, la carte hydrographique de *Michelot* et *Brémont*, le recueil des ports et rades de *Joseph Roux*, l'Atlas géographique de *Rouge*, le portulan de la Méditerranée d'*Henri Michelot* (1775), sont incomplets. Ils n'indiquent qu'une partie des écueils, des bancs et des bas-fonds dont l'île est entourée, et ils varient sur la dénomination des caps et des pointes.

Le pilote génois *Gorgoglione* a sondé seulement une petite partie des côtes de Sardaigne.

Le chevalier *Lunelli de Cortemiglia*, capitaine de la marine Sarde, a donné, à la suite d'une campagne d'exploration faite en 1784 et 1785, une carte du détroit de Bonifacio.

Le gouvernement français vient de faire faire par M. le capitaine de frégate *Dehell*, pour l'île de Corse, un travail analogue, auquel on peut espérer que se trouvera lié le nord de la Sardaigne.

Chacune de ces deux grandes provinces renferme, dans sa circonscription territoriale, deux des quatre petits états souverains connus, dans l'histoire de Sardaigne, sous le nom de *Judicats*, qui partageaient autrefois cette île. Cette division est encore fréquemment usitée. Ainsi le cap méridional se compose de la *province de Cagliari* proprement dite, à laquelle appartiennent le *Campidano*, *l'Ogliastra*, le *Sulcis*, les îles de *Saint-Pierre* et de *Saint-Antioche*, et de l'ancienne *province d'Arborée*, c'est-à-dire, du territoire *d'Oristano* et de ses vieilles dépendances. Le cap septentrional réunit les deux anciens judicats ou provinces de *Torrès* ou *Logudoro*, et de la *Gallura*.

Ces quatre subdivisions des deux provinces principales de l'île sont elles-mêmes partagées en arrondissements. L'itinéraire, qui entre dans la seconde partie de cet ouvrage, est destiné à faire connaître la topographie complète de la Sardaigne. Nous croyons devoir, par cette raison, en renvoyer la nomenclature à ce chapitre.

Les siéges épiscopaux du royaume furent portés jusqu'au nombre de dix-huit, en des temps reculés, lorsque sa population était plus grande et répandue sur un plus vaste espace de terrain; mais depuis qu'une foule de circonstances malheureuses l'ont extrêmement diminuée, on en a réduit le nombre à trois archevêchés, ceux de *Cagliari*,

Oristano et *Sassari*, et à sept évêchés, *Galtelli, Iglesias, Ales, Alghero, Ampurias, Bosa* et *Bisarcio.*

Le sol de la Sardaigne est coupé par plusieurs chaînes de montagnes, d'une plus ou moins grande élévation, qui sont séparées entre elles par des vallées, et qui, en s'abaissant vers la mer, forment ces plaines auxquelles on donne le nom de *Campidano*, et que la culture fertilise et enrichit.

Ces plaines, qui environnent les villes de Cagliari et d'Oristano, sont d'une forme et d'une étendue inégales, suivant les proportions de l'élargissement des vallées.

Celle qui avoisine la capitale, s'appelle le *Campidano* de Cagliari. Le *Campidano* d'Oristano se subdivise en trois parties, le *Maggiore*, et ceux de *Milis* et de *Simaxis.*

Sur les côtes de la Sardaigne, sont jetées un grand nombre d'îles adjacentes, d'îlots et de rochers de toute forme et de toute grandeur. Les plus importantes de ces îles sont, au sud-ouest, l'*Asinara;* au nord-nord-est, au milieu d'un archipel d'îlots et d'écueils nommés *Isole intermedie, Santo-Stefano, la Maddalena* et *Caprera;* au nord-est, *Tavolara.* Les seules îles de *Saint-Pierre,* de *Saint-Antioche* et de *la Maddalena* sont habitées. Il n'y a que quelques pâtres dans celle de l'*Asinara.*

Les montagnes.

La première chaîne de montagnes commence au détroit de Bonifacio, dont les nombreux îlots ne sont que la continuation de la chaîne qui lui correspond en Corse, et qui ne faisait de ces deux îles qu'un seul et même pays, avant leur séparation par l'effet d'une catastrophe dont on ignore l'époque.

Partie du nord, appuyant d'abord vers l'est, et ensuite se prolongeant vers le midi, elle traverse l'île dans toute sa longueur, et va gagner la mer au cap *Carbonara*.

M. le chevalier de *la Marmora*, qui a publié récemment un mémoire géologique sur la Sardaigne, dont nous aurons plusieurs fois occasion de profiter, dit que cette grande masse primitive, qu'il a reconnu être presque en entier de granit, et qu'on peut, à juste titre, nommer le noyau du petit continent sarde, en constitue à elle seule toute la surface centrale.

Une seconde chaîne part du *cap de la Frasca*, à l'extrémité du *golfe d'Oristano*, et, se dirigeant vers le sud-est, se trouve tout à coup rompue par la grande vallée de *Villa-Massargia*, pour reparaître bientôt, et s'enfoncer dans la mer au *cap Teulada*, pointe la plus méridionale de l'île. Les montagnes du *Sulcis* et de *Caputerra* sont des embranchements de cette chaîne.

Les montagnes de la *Nurra*, canton inhabité de la Sardaigne, vers la partie occidentale de l'île, forment une chaîne particulière, mais de la même nature et dans la même direction que les autres.

Une chaîne de montagnes, qui n'est pas la moins remarquable par son élévation et son étendue, est celle des monts *Limbara*, qui, se détachant de la grande chaîne principale, s'élèvent presque perpendiculairement au-dessus de la vaste plaine d'*Ozieri*, ce qui permet de les voir dans tout leur développement.

Les pointes les plus élevées de la chaîne méridionale sont les montagnes d'*Arbus*, de *Villacidro* et de *Guspini*, celles d'*Alès* et d'*Isili*, et surtout la double pointe de *Punta Arcolai* et de *Genargentu*, qui, par l'effet de l'abaissement demi-circulaire de l'espace qui les sépare l'une de l'autre, présente à peu près à l'œil la forme d'une corne de bœuf, ce qui lui a fait donner le nom de *Corno di Bue*, en sarde, *Corru Boi.*

En allant du midi au nord, les montagnes les plus élevées qu'on rencontre sont celles de *Marghine*, de *Santu-Lussurgiu*, de *Monte-Albo*, de *Monte-Santo*, de *Monte-Leone*, de *Monte-Sassu*, de *Villanova*, d'*Aggius*, de la *Minerva*, d'*Osilo*, et surtout le pic du *Gigantinu*, qui est le point le plus élevé de la chaîne de *Limbara.*

Les habitants de ce canton regardent le *Gigan-*

tinu comme le point culminant de toute l'île. C'est une erreur : il n'a que le second rang, et la première place appartient au *Genargentu*, dont on vient de parler, qui conserve la neige deux mois après le *Gigantinu* [1], et le dépasse de près de six cents mètres. M. de *La Marmora* croit, d'après ses observations barométriques, pouvoir lui assigner dix-huit cent vingt-six mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. De sa cime, on peut, par un jour très clair, voir distinctement la mer dans toutes les directions autour de l'île, et quoique le *Limbara* borne un peu la vue, on n'en distingue pas moins une partie de la Corse méridionale.

A l'exception de ces deux pointes, toutes les autres montagnes de la Sardaigne sont d'une médiocre élévation, et sont bien inférieures sous ce rapport à celles de l'île de Corse, où commence visiblement la longue chaîne, dont elles sont la continuation toujours décroissante. En général, les hauteurs que les Sardes nomment des montagnes ne seraient considérées, dans beaucoup d'autres pays, que comme des monticules ou des collines, ce qui donne à leur île un aspect moins sauvage que celui de la Corse, et la fait paraître de loin, en mer, presque comme une surface plane.

[1] Quelquefois jusqu'à la mi-juillet.

De la nature du sol. — Observations géologiques. — Volcans éteints.

Le sol de l'île de Sardaigne, dans les plaines, dans les vallées, sur les coteaux, dans les lieux cultivés, présente toutes les variétés de terres, ou simples où composées, dont la combinaison produit les sels les plus propres à reproduire les végétaux qui appartiennent à sa température et à son climat. Toutes les circonstances naturelles se réunissent pour qu'aucune des conditions de succès et de prospérité ne manque à la végétation de ce pays.

M. le chevalier de *La Marmora* a donné, dans le savant mémoire dont il vient d'être question tout à l'heure, des notions précieuses sur la structure géologique de la Sardaigne, et sur la nature des roches dont sont formées ses montagnes. Nous emprunterons les observations sur cette matière que nous plaçons ici, à cet intéressant essai, qui fait vivement désirer la suite et le complément, promis par l'auteur, de ses explorations et de ses recherches.

Il a reconnu que le noyau de la chaîne centrale, qui traverse l'île de Sardaigne dans toute sa longueur, est d'une formation primitive, et composé alternativement, et quelquefois simultanément,

ou par une transition subite, ou par superposition, de granit et de schiste micacé. On trouve cependant, sur quelques hautes cimes, de longues veines de quartz, ou une substance analogue, qui constitue, par suite de la décomposition de ses parties, une pente conique, assez semblable à un amoncellement de débris, provenant de la démolition d'un édifice construit en pierres de taille ou en grosses briques.

A *Castel-Doria*, auprès de la chaîne du *Limbara*, est une petite montagne, peu élevée, qui est de la nature du porphyre. Une autre roche analogue se trouve également dans la partie orientale de l'île, comprise entre le rivage et la grande chaîne granitique de l'*Ogliastra*, jusqu'au cap *Carbonara*. L'opinion de M. de *La Marmora* est que presque toutes les roches de ces contrées sont porphyritiques; il s'y est confirmé, en voyant les cailloux roulés dont on se sert pour paver la ville de Cagliari, et qu'on va chercher, en doublant le cap *Carbonara*, aux embouchures des torrents et des ruisseaux qui tombent de ces régions.

Les principales chaînes de montagnes sont en quelques endroits flanquées ou surmontées de grandes masses de marbre, qui posent tantôt sur le granit, tantôt sur une argile schisteuse; d'autres fois ces dernières se rencontrent à la base des montagnes.

D'énormes masses calcaires, qui appartiennent à des formations bien postérieures, sont également répandues sur la surface centrale et occidentale de l'île. Ces terrains se suivent presque sans interruption, depuis le cap *Santa-Elia* près de Cagliari, jusqu'à *Castel-Sardo*. C'est sur une colline de cette nature qu'est bâtie la ville de Cagliari, séparée du cap *Santa-Elia* par une vallée, où se trouve une brèche osseuse, qui paraît s'y être formée par un dépôt d'eau douce dans les fentes et dans les creux de la roche calcaire. Les ossements en assez grand nombre, que l'on y observe, appartiennent principalement à une petite espèce de rongeurs campagnols. On y voit d'autres ossements d'une plus grande dimension, ainsi que des coquilles terrestres, des madrépores, et des dents d'animaux ruminants.

Le territoire de Sassari, qui est aussi formé d'une roche calcaire, est en quelques endroits plus mêlé de marne et d'argile.

M. de *La Marmora* a reconnu des volcans éteints sur plusieurs points de l'île de Sardaigne, à *Ussana* et *Monastir*, à *Sardara*, et principalement dans les hauteurs d'*Alès*, à *Bonorva*, à *Puzzo-Major*, à *S. Lussurgiu*, à *Keremule*, à *Padria*, à *Ploaghe*, à *Castel-Sardo*.

L'action des eaux a tellement opéré sur ces roches, qu'on ne distingue plus guère les cratères.

La forme et la direction des coulées de lave dirigent mieux dans la recherche des bouches ignivores, que l'état actuel de leurs vestiges. On trouve cependant près d'*Ales* et de *S. Lussurgiu*, et notamment à *Puzzo-Major*, des cratères bien évidents et bien constatés.

Plusieurs de ces volcans ont brûlé à une époque postérieure au dernier creusement des vallées; mais quelques autres, principalement dans la partie méridionale, à en juger par la nature des laves, ont une origine plus ancienne.

Le pays compris entre le village de *Nurri* et le *campidano* de *Cagliari* appartient à une formation calcaire; il est composé de monticules offrant communément à leur sommet un plateau formé par une lave bien caractérisée. On donne à ces plateaux le nom de *giarra*. Telles sont la *giarra* de *Serri*, celle de *Gestori*, etc. L'inclinaison de ces terrains de l'est à l'ouest, la direction et la qualité des laves, qu'on retrouve sur les cimes calcaires ou marneuses de ces collines, font présumer qu'elles ont une seule origine, et appartiennent à une même coulée venue d'un cratère voisin de *Nurri*, à une époque antérieure au creusement de ces terrains.

Dans toutes les parties de l'île qui offrent les vestiges de ces anciennes éruptions, on rencontre en grandes masses toutes les variétés de substances

volcaniques, dans lesquelles se lit la preuve matérielle de ces convulsions de la nature. Celles qui abondent le plus sont les porphyres pétrosiliceux, les obsidiennes vertes, noires, vitrées et perlées, les jaspes rouges et jaunes, les pouzzolanes, les laves grises, et les laves basaltiques.

Les plus curieux de ces produits volcaniques sont les laves des hauteurs de *San-Lussurgiu*, qui offrent le plus ordinairement l'aspect de certaines boules à feuillets concentriques, assez semblables par leur structure à celle d'une rose, et les rochers porphyritiques de *Saint-Antioche*, de *Saint-Pierre*, et de l'*Isola Piana*, qui présentent des prismes, dont les surfaces sont couvertes d'une belle teinte d'un rose vif, relevée fréquemment par des ramifications larges et variées.

Dans ses observations générales sur la géologie de la Sardaigne, M. le chevalier de *La Marmora* fait remarquer que les chaînes centrales des montagnes de cette île, dont le noyau est formé de granit, et de schiste micacé, généralement superposé, sont toutes placées dans la même direction, qui est celle du méridien, c'est-à-dire du nord au sud; que l'inclinaison des roches de sédiment paraît être presque toujours de l'est à l'ouest; que la direction des strates ou couches est analogue à celle des chaînes, c'est-à-dire du nord au sud; que les terrains dits de *transition* semblent occuper une assez

grande place à la base et au flanc des différentes masses granitiques et schisteuses ; qu'enfin les terrains de troisième formation ne se trouvent en forte masse qu'au pied du versant occidental de la grande chaîne principale, et que ce sont eux qui forment les plaines d'*Ozieri*, ainsi que les monts de *Cuglieri*, de *Sassari* et de *Sorso*, sans compter presque toutes les bases sur lesquelles reposent les roches volcaniques.

Après avoir établi ces faits, il est conduit par la simple inspection de l'île de Sardaigne, considérée, soit géologiquement, soit géographiquement, à faire l'ingénieuse application à cette île du système non moins ingénieux, développé dans un ouvrage de *M. Charpentier*, sur la constitution des Pyrénées.

Ce savant supposait qu'à une époque antérieure à la formation des autres roches, qui lui sont adossées, la chaîne granitique primitive des Pyrénées a subi des dégradations causées par une puissance, comme par exemple celle des courants, qui, agissant horizontalement du nord au sud, a rompu son faîte en beaucoup d'endroits, et l'a échancrée jusqu'à de grandes profondeurs.

Parti de cette idée, M. de *La Marmora*, raisonnant par analogie et par la comparaison qu'il fait de la structure géologique respective des Pyrénées, de la Corse et de la Sardaigne, en conclut que cette

dernière île offre toutes les conditions de l'hypothèse de M. *Charpentier*.

Voici comme il établit, à ce sujet, ses conjectures.

Si la grande catastrophe, qui a dégradé la forme primitive des Pyrénées, a réellement pu exercer de tels ravages, on doit en reconnaître les traces en Sardaigne, puisque cette île n'est pas à une distance bien considérable de cette partie du continent.

La puissance supposée des courants, agissant dans la direction du méridien, paraît indiquée par la forme des chaînes de montagnes de la Corse et de la Sardaigne, et peut-être encore par celle de ces îles considérées dans leur entier.

En examinant la forme actuelle du noyau de granit et de schiste micacé, qui compose la chaîne centrale et primitive de la Sardaigne, et le parallélisme de ses différentes crêtes, telles que celles du *Sarrabus*, de l'*Ogliastra*, etc., on ne peut se défendre de l'idée d'une force érosive, ayant agi dans la direction du méridien.

On s'explique alors pourquoi l'île de Corse, en éprouvant le premier choc du courant dévastateur, a pu être bien plus maltraitée que la Sardaigne, et comment, en servant pour ainsi dire d'estacade à la masse primitive de cette dernière, elle en a couvert la partie qui lui correspond exactement en largeur et en direction. Tout ce qui n'était pas

défendu par l'île de Corse fut rongé ou détruit. Ce qui fut le plus exposé à la violence de ce pouvoir irrésistible fut emporté et balayé, à l'exception d'une petite masse granitique qui, résistant à ses efforts, forma l'île de l'*Asinara*, et fut, pour la petite chaîne de la *Nurra* ce que l'île de Corse fut pour la grande masse centrale de la Sardaigne; le reste fut seulement sillonné.

De là ce canal bien marqué, ou pour mieux dire, cette absence totale de roches primitives, que l'on voit au pied occidental de la chaîne granitique de la Sardaigne. C'est alors que le sillonnement aura eu lieu par l'effet du même courant. Amorti par la résistance des grandes masses de l'île de Corse, il n'aura pu exercer, sur le centre de la Sardaigne, les ravages qu'il fit où il la trouva découverte. Peu à peu le calme se rétablissant, se sont formés, avec les débris des roches primitives, les terrains dits de *transition*.

La seconde catastrophe, que MM. *Charpentier* et de *La Marmora* jugent être arrivée après le dépôt des terrains secondaires, paraît également marquée en Sardaigne par la position et la quantité de ce qui reste en ce pays des roches de cette formation, qu'on ne remarque guère qu'à deux parties des flancs de la grande chaîne. La cause de cette seconde destruction a été probablement la même que celle de la précédente, c'est-à-dire un courant

mû dans la même direction, sur les effets duquel aura encore influé la position géographique de l'île de Corse.

C'est ainsi, dans le système du savant écrivain, qu'auront été détruites, emportées, ou réduites en *terrains de transport*, ces masses de chaux carbonatée, compacte, qui, d'après les lois de la fluidité, doivent avoir occupé un si grand espace sur toute la surface de l'île, et dont il ne reste plus que de faibles échantillons. D'autres sédiments auront ensuite eu lieu, et de nouveaux dépôts calcaires auront rempli, mais seulement à une certaine hauteur, le vide formé par le canal. C'est alors apparemment qu'ont été déposés ces terrains de calcaire plus grossier et de craie, qui se rencontrent, presque sans interruption, depuis *Cagliari* jusqu'à *Castel-Sardo*, à l'autre extrémité, et qui sont maintenant recouverts en partie par des produits volcaniques.

M. de *La Marmora* reconnaît, d'après certains accidents de terrain du *Campidano* de *Cagliari* et d'*Oristano*, une troisième vicissitude, qui a succédé à la seconde formation, et qui, bien que partielle, a été aussi l'effet de l'action d'un courant. Il se livre, sur ce sujet, à des conjectures fort bien raisonnées, et qui nous paraissent offrir beaucoup de probabilités, mais dans lesquelles il ne nous convient pas ici de le suivre.

CHAPITRE II.

Des fleuves et des rivières de la Sardaigne. — Des lacs ou étangs. — Des eaux minérales et thermales.

Les écrivains étrangers qui, sur des informations inexactes, ont parlé de la Sardaigne, l'ont représentée comme un pays extrêmement aride et manquant tout-à-fait d'eau. Cette assertion, si souvent répétée, ne pourrait avoir de fondement qu'en ce qui concerne la partie basse du département de Cagliari, et quelques autres cantons du cap méridional, où l'eau douce est peu commune, et où les pluies sont plus rares que dans la partie septentrionale, à laquelle l'élévation de ses montagnes et ses collines boisées procurent plus fréquemment cet avantage. A ces exceptions près, l'île de Sardaigne, dans ses autres parties, est suffisamment arrosée, et compte un assez grand nombre de rivières et de ruisseaux d'eaux vives. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la carte de cette île, quoique l'on y ait négligé, attendu sa dimension, tous les cours d'eaux qui n'ont point une

certaine étendue. Indépendamment des rivières et des ruisseaux, il n'est guère de monticule ou de coteau de l'île, qui n'offre une source d'eau limpide et fraîche. On en trouverait davantage encore au moyen de quelques travaux hydrauliques. La plaine qui environne Cagliari, et d'après laquelle on a jugé de l'île entière, devait naturellement être, sous ce rapport, moins bien partagée à cause de sa situation basse au bord de la mer, et de la présence des eaux saumâtres.

On compte en Sardaigne sept rivières principales, auxquelles les habitants du pays, attendu le nombre de ruisseaux qui viennent s'y jeter, donnent le nom de fleuves, que quelques-uns seulement mériteraient, si on se donnait la peine d'en creuser le lit ou d'en régulariser le cours. Ces rivières sont le *Tirso*, le *Coguinas* ou *Coghinas*, le *Flumendosa*, la rivière de *Bosa*, le *Rio-Calarita* ou *Baoarena*, rivière de *Cagliari*, celle de *San Gavino de Torrès*, et enfin celle d'*Orosei*.

Le *Tirso*, ou fleuve d'*Oristano*, qui est le plus considérable de tous, est formé de différents bras, dont le principal descend des monts de *Budusó*. Après avoir reçu le *Taloro*, qui prend sa source dans les montagnes de *Corno di Bue*, et s'être grossi d'une foule de ruisseaux, dont quelques-uns très forts et très rapides, le *Tirso* passe sous le pont de *Fordongianus*, parcourt le *Campidano*

d'*Oristano*, passe de nouveau sous un pont très élevé, qui prend le nom de cette dernière ville, hors des murs de laquelle il est placé, et va se jeter, à quatre milles de là, dans le golfe, terme de son cours, qui, depuis sa source jusqu'à son embouchure, a été de soixante-cinq milles.

Le second fleuve de l'île, par son importance, est le *Coghinas*, qui prend sa source à *Cantaros de Uda*, dans le *Monteacuto*. Accru successivement d'un grand nombre de ruisseaux, venant des montagnes dont le pays est couvert, et principalement de la rivière d'*Ozieri*, et de celle de *Tempio*, que produisent les sources de la partie méridionale du *Limbara*, il reçoit à son dernier confluent, le nom de *Rio Grande*, sous lequel il sépare l'*Anglona* de la *Gallura*, et ensuite le nom de *Coghinas*, qui est celui du dernier territoire qu'il baigne, avant d'aller se jeter dans la mer entre *Castel-Sardo* et l'*Isola Rossa*.

Le troisième rang parmi les rivières de la Sardaigne ne peut être contesté au *Flumendosa*, qui prend sa source à la partie orientale de *Corno di Bue*, assez près de celle du *Taloro*, au versant occidental. Déjà fort presqu'à sa naissance, il baigne les vallées placées entre les montagnes de la grande chaîne centrale et celles de l'*Ogliastra*, et après avoir parcouru la plaine de *Sarrabus*, et reçu à ses deux bords plusieurs torrents et ruis-

seaux, il se jette dans la mer par trois embouchures.

Le fleuve de *Bosa* est formé de plusieurs ruisseaux et rivières, qui tombent des montagnes du *Limbara*. Il coule lentement dans un lit profond, entre deux rives d'un aspect agréable, et se joint à la mer, après avoir baigné les murs de la ville dont il porte le nom. Le fleuve de *Bosa* est navigable à son embouchure, et porte des bateaux et des felouques. C'est le seul des fleuves de la Sardaigne qui ait cet avantage.

On met au cinquième rang le *Baoarena*, ou *Rio Calarita*, rivière de *Cagliari*, moins à cause de son importance que de la longueur de son cours. Il prend sa source au *Sarcidano*. Grossi de plusieurs ruisseaux, de trois petites rivières, et de plusieurs torrents, il traverse l'étang de Cagliari, et se décharge dans la mer au point dit de *la Scafa*.

Le *Turritano*, ou fleuve de *S. Gavino de Torrès*, est formé, outre plusieurs cours d'eaux qui augmentent le volume des siennes, de deux principales rivières, le *Rio* de *Mascaris*, et le *Rio* de *Campo Lazzaro*. Il passe sous trois ponts, dont l'un, placé près de *Torrès*, est regardé comme un ouvrage des Romains, et se précipite dans la mer, à une petite distance du port de cette ville antique.

Le fleuve d'*Orosei*, qui n'est d'abord qu'un

ruisseau, après avoir reçu dans son cours tous ceux qui viennent des montagnes, dont sa route est bordée, entre paisiblement dans le lac d'où il a pris son nom, et où il se perd.

Outre les sept principales rivières de la Sardaigne, on en compte encore un certain nombre d'une moindre importance, cinq au sud, cinq au nord, sept à l'est, et douze à l'ouest, parmi lesquelles figurent le *Rio* de *Palmas* et celui de *Pabilonis*, que les géographes de l'antiquité ont honorés d'une mention et d'un nom.

Le chevalier *Cossu*, jaloux de laver son île du reproche d'aridité, a fait le catalogue des rivières et ruisseaux qui l'arrosent, sans faire grâce du plus mince filet d'eau, et il a pu de cette manière en porter le nombre jusqu'à quatre-vingt-cinq.

Au reste, il n'est pas une seule rivière, grande ou petite, en Sardaigne, qui n'ait plusieurs noms, parce qu'elles prennent celui de tous les lieux où elles passent, ce qui ne contribue pas peu à mettre de la confusion dans leur nomenclature, et à en faire exagérer le nombre.

Indépendamment des cours d'eau qui traversent un espace plus ou moins étendu, on trouve dans les hauteurs un grand nombre de fontaines d'une eau excellente, et dont les plus célèbres et les plus estimées dans le pays sont celles des monts *Limbara*, de *Corno di Bue*, de *Villacidro*, d'*Alès*,

d'*Isili*, de *S. Leonardo*, de *Sarcidano*, d'*Ollolai* et de *Burcei*.

Les habitants du littoral, et plus particulièrement ceux du département de *Cagliari*, qui ne possèdent pas ces avantages, et qui n'ont que des eaux insalubres et amères, recueillent dans des citernes, disposées avec beaucoup de soin, et dont leurs ancêtres leur ont transmis l'usage [1], l'eau du ciel, à laquelle ils donnent le premier rang sous le rapport de la pureté et de la qualité, et qu'ils disent préférer à celle des fontaines et des rivières [2].

Les vieux usages, en ce qui tient du moins à la conservation de la vie, sont presque toujours motivés, et ce n'est pas sans raison que les Sardes du littoral et du *campidano* montrent tant de répugnance pour les eaux de leurs rivières, et en général pour toutes celles qui ne sont pas prises immédiatement à la source, et qui ont un long espace à parcourir pour arriver jusqu'à eux. Les

[1] Hibernæ pluviæ in æstivam penuriam reservantur. Nam homo Sardus opem plurimum de imbrido cœlo habet. Hoc collectaneum depascitur, ut sufficiat usui, ubi defecerint scaturigines, quæ ad victum usurpari solent. (*Solin.*, *Polyhist.*, cap. IX.)

[2] *Columelle* (lib. I, cap. V) recommande les eaux de pluie de préférence à toutes les autres, comme plus dégagées de matières hétérogènes et de particules terreuses, pourvu qu'elles soient recueilllies dans des citernes convenablement préparées. *Boyle* leur préfère encore l'eau de neige; ce qui est en opposition avec des observations plus modernes.

eaux de leurs puits [1], quoique saumâtres et amères, sont encore moins malsaines que celles-ci, qui dans leur trajet se dénaturent, et acquièrent souvent des qualités délétères. Le défaut de déclivité du terrain ralentit leur cours, les fait séjourner en route, et les empêche de se purifier par la célérité du mouvement, condition nécessaire de leur salubrité. Elles se chargent de parties terreuses et minérales, de végétaux et d'animaux morts, qu'elles recueillent sur leur passage, et dont la décomposition, surtout pendant les chaleurs de l'été et de l'automne, les corrompt et y porte les principes les plus nuisibles. Il en résulte quelquefois qu'elles répandent l'infection et les maladies dans les lieux qu'elles parcourent.

On ne saurait attribuer à une autre cause le mauvais air qu'on respire sur les bords fangeux du fleuve de *Bosa*, qui roule lentement un impur limon, d'où s'exhalent des miasmes pernicieux. Il en est de même du fleuve de *S. Gavino de Torrès*, qui, n'ayant pas de lit, couvre toujours ses bords et le pays qui l'entoure, aux dépens de la santé de ses habitants. Le *Tirso*, outre les accidents naturels qui lui sont communs avec les autres fleuves de l'île, devient, par quelques circon-

[1] L'analyse des eaux de puits de Cagliari donne en général, sur deux livres d'eau, un grain de terre calcaire, deux grains de sélénite, et une petite quantité de sel marin.

stances qui lui sont particulières, le fléau du pays qu'il parcourt, et dont cependant ses inondations périodiques le rendent, pendant une partie de l'année, le bienfaiteur [1]. Il est continuellement arrêté dans son cours par des palissades ou écluses que les habitants du pays, qui les construisent, appellent *nassargius*, et auxquelles ils ne laissent qu'une seule ouverture, pour y appliquer la nasse dont ils se servent pour la pêche. Ainsi ralenti dans sa marche, il n'a plus, vers la partie basse de son lit, dès qu'il a touché la plaine du *Campidano*, qui n'a presque aucune pente, que des eaux dormantes presque toujours débordées, et dont les pluies d'automne viennent encore augmenter le volume, ce qui produit fréquemment de grandes inondations et d'affreuses calamités [2].

[1] Le père *Vitale*, dans ses Annales de Sardaigne, répète d'après *Marius Niger*, et le chevalier *Mameli* répète d'après eux, que le fleuve Sarde a reçu du fils d'*Hercule*, fondateur de la grande colonie grecque, le nom de *Thyrsus*, qui veut dire une branche ornée de pampre, de lierre, et d'une pomme de pin, consacrée à Bacchus, comme un emblème de la beauté, de la fraicheur, et de la fertilité de ses bords.

[2] Il est malheureux que le gouvernement sarde n'ait pu continuer et compléter les travaux commencés, il y a quelques années, pour faire encaisser le lit du *Tirso*, et en régulariser le cours, qu'il faudrait débarrasser de ces appareils de pêche si pernicieux. Il y gagnerait de rendre les inondations plus rares, d'assainir le pays, de faciliter par des canaux la communication des villages et le transport des vivres, et de faire apporter par le fleuve, devenu navigable, les bois de construction, dont sont remplies les forêts de l'intérieur.

L'abaissement bien marqué du sol de l'île, vers le rivage de la mer, a produit, dans plusieurs de ses parties, un assez grand nombre de lacs et d'étangs considérables, dont la plupart, très poissonneux, sont d'un grand rapport [1]. Les principaux sont ceux de *Cabras*, de *Santa Giusta* et de *Sassu*, près d'*Oristano*, et aux portes de la capitale, ceux de *Cagliari* et de *Quarto*. On trouve, dans ce même département, les étangs de *Palmas*, de *Porto-Pino*, de *Sarrabus*, et de *Tortoli*; dans le département de *Sassari*, ceux de *Calago*, près d'*Alghero* et de *Platamona*, entre *Sorso* et *Torrès*; et dans la Gallura, ceux de *Terranova* et d'*Orosei*. Il y en a beaucoup d'autres d'une moindre dimension.

Plusieurs de ces étangs, situés près du rivage, sont convertis en salines naturelles au moyen de la rupture de leur communication avec la mer, et par l'effet de l'action du soleil, qui absorbe l'eau et opère la cristallisation.

L'île a plusieurs sources d'eaux minérales et thermales, au pied de la montagne de *Castel-Doria*, de celles du *Goceano*, d'*Iglesias*, de *Villacidro*, à *Codrongianos*, à *Marrubiu*, à *Saint-Antioche*, à *Fordongianus*, où l'on voit encore des restes de bains romains, et à *Sardara*, qui est maintenant le seul lieu où l'on ait fait quelques dispositions pour profiter de ce présent de la nature.

[1] Stagna pisculentissima. (*Solin.*, *Polyhist.*)

Les anciens, qui savaient mieux l'apprécier, ont laissé, non-seulement à *Fordongianus*, mais à plusieurs autres sources, des vestiges de leurs travaux. Les Sardes d'aujourd'hui, loin de chercher à en découvrir de nouvelles, ce qui serait facile, ont vu se perdre ou se détériorer celles qui étaient connues et fréquentées dans l'antiquité la plus reculée.

CHAPITRE III.

Du climat et de la température de la Sardaigne. — De l'affection périodique connue sous le nom d'*intempérie.*

La Sardaigne jouit généralement du climat tempéré, qui est la condition de sa situation géographique, et la partie septentrionale de l'île rappelle même assez habituellement celui des plus belles contrées de l'Italie. Il est malheureusement altéré et dénaturé par des vices de localité, ou par des circonstances propres à la constitution physique du pays.

Le Cap méridional, découvert, aride, pauvre de végétation, si ce n'est dans la partie montueuse, est, pendant les mois d'été, dévoré par l'ardeur du soleil. Quand souffle le vent du sud, la chaleur acquiert un degré d'intensité qui la rend insupportable. Les vents d'ouest et le sirocco, qui règnent fréquemment dans cette saison, chauds et humides en même temps, énervent les forces et causent un affaiblissement qu'on ne saurait vaincre.

Ce qui caractérise particulièrement le climat de la Sardaigne, c'est son extrême inconstance. Nulle

part peut-être on ne voit des variations de température aussi fréquentes et aussi complètes. Il semblerait qu'une île située entre le trente-neuvième et le quarante-deuxième degrés de latitude, et qui n'a pas de hautes montagnes, dût jouir d'une température modérée et uniforme. Il en serait ainsi, à la vérité, si les vents n'altéraient pas continuellement sa constitution météorologique; mais ils y produisent subitement des variations si grandes, qu'ils confondent souvent les saisons et font sentir un froid aigu au milieu de l'été, et réciproquement, pendant l'hiver, une chaleur intempestive. Il arrive quelquefois, et les gens du pays prétendent en avoir fait plus souvent l'observation depuis un demi-siècle, que pendant une journée douce le vent du nord s'élève tout à coup avec fureur, et en un instant couvre de neige toute la surface de la plaine, et successivement les collines et les montagnes. Le froid ne cesse pas au moment où cette neige imprévue vient à se fondre; il persiste ordinairement, et s'il est un peu moins vif qu'en Lombardie et en Piémont, il ne laisse pas d'être fort sensible et ne dure pas moins; car si l'hiver commence plus tard en Sardaigne, il finit plus tard aussi.

Ce froid subit est souvent apporté, dans les plus grandes chaleurs de l'été, par des vents violents, et il n'est pas rare que, pendant cette saison, aux

rayons d'un soleil brûlant succède une nuit froide et humide.

Ces brusques transitions dans la température sont une des causes principales des maladies du pays, et rien de si commun que de voir ceux qui ont l'imprudence de ne pas prendre des précautions contre elles en devenir les victimes.

Le froid paraît plus vif en Sardaigne que dans quelques pays plus septentrionaux, par la raison qu'il y a plus de distance relative entre le plus haut degré de froid et le plus haut degré de chaleur. Tous les ans, pendant l'hiver, il tombe de la neige dans l'intérieur de l'île, quelquefois en grande quantité, et il vient alors de la montagne des vents glacés. D'un autre côté, quand l'hiver est fini dans la plaine, l'action du soleil y est si vive et si dévorante, qu'elle brûle et pulvérise le sol, que presque jamais la pluie ne vient rafraîchir.

La pluie est en effet prodigieusement rare. Il semble, dit *Gemelli*, que l'auteur de la nature, en accordant à ce pays le don de la fécondité, ait voulu, pour ainsi dire, compenser ses bienfaits en le privant de l'eau du ciel qui lui serait si nécessaire. Cet écrivain déclare qu'il ne lui est jamais arrivé, durant un laps de plusieurs années, de voir la pluie tomber pendant deux heures de suite. Il est persuadé que la quantité moyenne de celle qui tombe dans l'espace d'une année ne s'élève pas à

seize pouces. Il n'est pas extraordinaire de passer cinq ou six mois, et quelquefois plus, sans qu'on en voie une seule goutte.

Par une autre compensation, il a voulu épargner à la Sardaigne les ouragans et la grêle, qui font ailleurs tant de ravages. La grêle y tombe ordinairement à la fin de l'hiver et dans les premiers jours du printemps : elle est en général de la nature du grésil. Il est presque sans exemple d'en voir dans le cours de l'été, et c'est par conséquent un ennemi de moins à craindre pour les récoltes.

L'inconstance du climat de la Sardaigne est sans doute un de ses inconvénients, puisqu'elle influe d'une manière aussi grave sur la santé publique; mais son véritable fléau est la maladie endémique annuelle, qu'on appelle l'*intempérie*.

De tous ceux qui ont écrit sur la Sardaigne, deux seulement ont osé passer sous silence ou même nier l'existence de ce fléau périodique. L'un est l'auteur de la *Sardaigne paranymphe de la paix*, qui, chargé de faire des dupes aux conférences de Gertruydenberg, représente cette île comme le paradis terrestre; l'autre est l'historien *Vico*, qui, dans le délire du patriotisme, fait un crime de ne point partager les extases de son admiration. Tous les autres auteurs, sans exception, anciens et modernes, étrangers et nationaux, qui ont parlé de cette île, se sont accordés sur son

insalubrité, en exagérant ou en atténuant, suivant leurs préjugés ou leurs notions particulières, les effets et les conséquences de cet état de choses pour la vie des hommes.

On peut différer d'opinion sur les causes, mais le fait est incontestable; il est à la connaissance, et malheureusement chaque année, sous les yeux de tout le monde.

Les Sardes confondent, sous le nom d'*intempérie*, passé en usage, les maladies qui règnent parmi eux pendant une certaine partie de l'année, et le mauvais air qui les produit. Ces maladies sont des fièvres putrides et pernicieuses, qui laissent de longues traces et donnent souvent la mort. Cette funeste influence de l'air commence vers la fin de juin, et ne cesse guère qu'à la fin de décembre. Pendant tout le reste de l'année, l'air de la Sardaigne est salubre, et on peut voyager et séjourner à peu près partout sans danger.

Les auteurs anciens, qui n'avaient que des informations générales fort peu étudiées, la jugeaient, sous le rapport de la salubrité, sans distinction d'époques, d'une manière peu favorable et peu flatteuse. *Cicéron,* qui avait de grandes préventions contre cette île, dit au sujet du sarde *Tigellius* qu'il détestait, que c'est un homme *encore plus pestilentiel que son pays*[1]. Il écrivait à son frère

[1] Hominem pestilentiorem patriâ suâ. (*Ad Fam.*, l. 7, ep. 24.)

Quintus, préteur à Olbia, qu'il devait prendre les plus grandes précautions pour sa santé, et se souvenir que *bien qu'on fût en hiver, le pays qu'il habitait était la Sardaigne* [1].

Martial dit qu'on ne peut échapper à sa destinée, et que, *quand l'heure de la mort a sonné, on trouve la Sardaigne au milieu même de Tibur (Tivoli)* [2].

Tacite raconte que le sénat romain, calculant *les effets du mauvais air* [3], envoya en Sardaigne quatre mille Juifs dont il n'était pas fâché de se débarrasser. Il est, sur ce fait et sur le nombre des victimes dévouées, en parfaite concordance avec l'historien *Josèphe*.

Les poètes *Silius Italicus* et *Claudien*, qui n'en parlent pas en meilleurs termes, motivent du moins leur opinion sur son insalubrité, qu'ils attribuent, l'un à la multiplicité de ses marais, l'autre à la privation des vents du nord.

Le géographe *Pomponius Mela* nous la dépeint comme un pays où *la terre vaut mieux que l'air*, et comme étant *aussi insalubre qu'elle est fertile* [4].

[1] Cura, mi frater, ut valeas, et quanquam est hiems, tamen Sardiniam istam esse cogites. (*Ad Quintum fratrem*, l. 2, ep. 3.)

[2] Nullo fata loco possis excludere; quum mors
Venerit, in medio Tibure Sardinia est. (*Marc. Val. Martialis*, epigr.)

[3] Si ob gravitatem cœli interiisseut, vile damnum. (*Annal.*, lib. 2.)

[4] Sardinia fertilis, et soli quam cœli melioris, atque ut fœcunda, ità penè pestilens. (*Pomp. Mel.*, *de situ orbis*, l. 2, c. 7.)

Strabon, observateur exact, qui a vu par ses yeux les pays dont il a parlé, précise le temps de l'année où règnent les maladies, et fait remarquer une circonstance dont on reconnaît tous les jours la vérité, c'est que l'air est surtout vicié dans les lieux où la terre rapporte le plus, et comme à proportion de sa fécondité [1].

L'office de *saint Pontien*, pape et martyr, mort exilé en Sardaigne, sous l'empereur *Maximin*, donnait à cette île, comme autrefois *Cicéron*, l'épithète de *pestilentielle*, que le patriotisme du clergé sarde a fait depuis effacer du bréviaire. Cette idée était tellement établie, que la Sardaigne, dès la fin de la république romaine, sous les empereurs, dans le Bas-Empire, au moyen âge, devint un lieu d'exil, où l'on envoyait ceux dont on voulait se défaire sans employer le fer ni le poison. *Suétone* dit que *Sævius Nicanor*, fameux grammairien, ayant subi une condamnation infamante, fut déporté en Sardaigne, où il mourut. Il en fut de même de *saint Fulgence*, et d'un grand nombre d'évêques, du temps de la persécution des Vandales, sous *Trasamond*, à la fin du cinquième siècle.

Don *Martin Carillo*, qui adressait, en 1612, au

[1] Bonitati soli oppositum est vitium, quod per æstatem insula morbosa est, atque ibi potissime, ubi feracissima.

roi *Philippe III,* sa relation de la Sardaigne, décrit l'intempérie dans tous ses effets, et indique les lieux où elle règne. Deux médecins sardes, don *Gavino Farina*, en 1561, et don *Pietro Aquenza,* au commencement du dix-huitième siècle, ont donné des traités sur l'origine, la marche et la méthode curative de l'intempérie. Un poète, don *Francesco Carboni*, l'a chantée en vers latins (1772). *Fara*, *Gazzano*, *Gemelli*, *Azuni*, *Napoli*, assez rarement d'accord entre eux, le sont entièrement sur le fait et sur la nature de l'intempérie.

On peut donc en conclure que, du temps des Romains, dans le moyen âge, et sous la domination espagnole, les choses ont été constamment sous ce rapport, ce qu'elles sont de nos jours, et que l'existence de l'intempérie, comme maladie endémique, ne peut être révoquée en doute.

Il y a pourtant des esprits-forts, qui raillent cette croyance comme un préjugé, malgré l'expérience de tous les jours. Des médecins même, par l'effet de cette manie systématique qui devient si commune, et qui ne sert trop souvent qu'à montrer de l'esprit aux dépens des malades, ont contesté des faits qui ne sont que trop prouvés. On a vu des étrangers, affichant une confiance exclusive dans leurs lumières, mettre un courage mal entendu à braver l'intempérie, et devenir victimes de leur témérité.

Les anciens n'ont nullement confondu cette maladie avec la peste proprement dite, comme ont paru le croire quelques personnes qui ont perdu leur temps à réfuter une erreur qu'on n'a jamais commise. Ils savaient très bien en faire la distinction, et par la qualification de *pestilentielle*, que donnaient à la Sardaigne ceux d'entre eux qui voulaient en dire le plus de mal, ils entendaient seulement qu'on y respirait habituellement un mauvais air. Tous d'accord sur ce fait, ils ont différé d'opinion sur son origine et ses causes. On ne trouve guère d'idées plus arrêtées à ce sujet dans ceux qui en ont écrit après eux, jusqu'aux temps actuels, où l'on a mieux observé.

Ce qu'un examen attentif a fait voir, c'est que, dans cette partie de l'année où règne l'intempérie, loin que l'influence du mauvais air soit universelle, il y a des parties de l'île qui en sont exemptes, indépendamment même des lieux élevés où elle ne pénètre jamais. On nomme des villes et des villages qui n'y sont sujets en aucun temps, et entre autres la capitale et *Sassari*. Plusieurs de ces communes privilégiées sont cependant placées dans une situation analogue à celle d'un grand nombre d'autres qui en ressentent les effets. Ce sont ces bizarreries de la nature, non moins que le défaut d'observation, qui ont rendu long-temps inexplicables les causes des maladies annuelles de la Sardaigne.

Une des opinions les plus accréditées dans l'antiquité les attribuait à l'élévation de la chaîne du *Limbara*, qui interceptait, disait-on, les vents du nord, que l'on regardait comme éminemment propres à purifier l'air. C'est l'idée qu'exprime *Claudien* [1], quand il dit que, du côté du nord, l'île, hérissée de rochers et d'écueils, *offre aux yeux ces hautes montagnes maudites du matelot*, et que *de là vient le fléau qui accable les hommes et les animaux, de là vient la domination des vents du midi, que ne peuvent combattre les aquilons, et qui forment un air pestiféré.*

Il est inutile de faire remarquer combien ce système est erroné. Les monts *Limbara* ne sont point assez élevés pour opposer un obstacle aux vents septentrionaux de la Corse, dont les hautes montagnes les dominent, et dominent à plus forte raison les parties basses du littoral; ils n'empêchent nullement les vents de cette région, et notamment du nord-ouest, de souffler avec une extrême violence sur les plaines occidentales. Cependant les territoires d'*Oristano* et de *Flumini maïor*, les plus

[1] . . . . quà respicit Acton,
Immitis, scopulosa, procax, subitisque sonora
Fluctibus; insanos iufamat navita montes.
Hinc hominum pecudumque lues; hinc pestifer aer
Sævit, et exclusis regnant Aquilonibus Austri.

CLAUD., *de bello Gildonico.*

insalubres peut-être de l'île entiere, sont fréquemment battus par ce vent, qui pourtant assainit l'air. Le nord-ouest n'épargne pas davantage la côte orientale, et là sont les départements de *Galtelli*, de l'*Ogliastra* et de *Sarrabus*, où l'intempérie exerce beaucoup de ravages. D'un autre côté, la ville de *Cagliari*, qui est exposée à tous les vents méridionaux, au sud, au sud-est et à l'est, en est exempte. Enfin, et cette circonstance paraîtra concluante, au nord des montagnes du *Limbara*, c'est-à-dire à l'extrémité septentrionale de l'île, par conséquent au vent du nord, et à l'abri des vents du midi, il est un grand nombre de lieux bas et marécageux, où règne l'intempérie pendant toute la durée de l'été et de l'automne, tandis qu'au sud de ces mêmes montagnes on rencontre beaucoup de sites et de pays où l'on respire un air pur [1].

[1] *Tite-Live*, *Florus* et tous les auteurs latins qui ont parlé de l'histoire ou de la géographie de la Sardaigne, appellent *insani montes* ce que nous nommons aujourd'hui les monts *Limbara*. Le mot *insani* a deux sens: il veut dire insensés ou malsains. Quelques personnes, et entre autres l'historien *Vico*, croient que les Latins le prenaient ici dans cette dernière acception. C'est une erreur. Ils exprimaient par cette épithète l'idée que ces montagnes, qu'ils regardaient comme plus hautes qu'elles ne le sont en effet, produisaient des vents violents, et des ouragans funestes aux navigateurs. C'est là ce que veut dire *Claudien*, en les faisant maudire par les matelots: *Insanos infamat navita montes*. Ils croyaient en conséquence ne devoir pas leur épargner les injures; ils les appelaient folles et furieuses. Le mot *insani*

Si ces conjectures des anciens sur les causes de l'intempérie, quoique ne manquant pas d'une certaine vraisemblance sous quelques rapports, sont peu fondées, qu'on juge de ce qu'il est permis de penser de l'extravagante supposition de deux écrivains modernes, qui l'attribuent sérieusement au grand nombre de *mouflons* qu'on tue dans l'île, et dont on ne se donne pas la peine d'enterrer les cadavres. On trouve cette absurdité dans l'ouvrage de *Tommaso Porcacchi* sur les îles les plus fameuses [1], et dans un traité de Géographie d'un Français nommé *Robbe*, qui a eu la sottise de la répéter après lui [2]. Le mouflon, qui est un animal particulier à la Sardaigne et à la Corse, ainsi qu'à quelques autres contrées fort éloignées de ces deux îles, y est devenu prodigieusement rare, et fort difficile à atteindre, parce qu'il est très rapide à la course, et qu'il n'habite que les sommets des rochers et des montagnes les plus escarpées. Si ces géographes de cabinet avaient essayé seulement une fois de chasser le mouflon, et avaient mangé de sa chair, qui est aussi exquise que recherchée, ils se se-

était ici employé dans le même sens que *Horace*, lorsqu'il peignait le Bosphore en démence, *insaniens Bosphorus.* Il était au reste littéralement traduit du mot *mainomenos*, dont les Grecs s'étaient servis auparavant, et qui veut dire la même chose et dans la même acception, *maniaque*, *furieux*.

[1] Le Isole più famose del mondo.

[2] Methode pour apprendre facilement la géographie, 2 vol. in 12.

raient bientôt persuadé qu'on n'en tue pas et qu'on n'en laisse pas pourrir un assez grand nombre pour corrompre l'air du pays, et ils se fussent épargné, tous deux, une énorme bévue.

Parmi les auteurs anciens, qui ont fait mention des maladies périodiques de la Sardaigne, *Silius Italicus* et *Pausanias* sont ceux qui ont le mieux signalé la cause du mal. « Cette terre, dit le chan-» tre de la guerre punique, est pure de reptiles et » de venin, mais l'air qu'on y respire est altéré » par les exhalaisons de ses nombreux marais. Hé-» rissée de rochers où les vagues se brisent, ses » champs desséchés sont dévorés par le souffle brû-» lant des autans enflammés [1]. »

Pausanias indique avec assez de précision l'origine de ce fléau, sur lequel il admet aussi l'influence des montagnes et des vents, lorsqu'il dit « Que » dans les vallées de l'intérieur est renfermé un air » corrompu, produit par les vapeurs salines qui s'y » amassent, et par l'accablante chaleur des vents » du midi, tandis que l'élévation des montagnes » empêche ceux du nord de dissiper les exhalaisons » de la terre et de rafraîchir la température [2]. »

[1] Serpentum tellus pura, ac viduata veneno;
Sed tristis cœlo, ac multâ vitiata palude....
Exercet scopulis latè freta, pallidaque intùs
Arva coquit, nimiùm Cancro fumantibus Austris.

[2] Inter montes plerumque turbidus ac pestilens includitur aer. In caussa

La cause première et principale de l'intempérie sarde vient des miasmes délétères qui s'exhalent des salines, des étangs, des amas d'eaux stagnantes, et des terrains marécageux [1]. Ces exhalaisons, élevées par l'action du soleil dans l'atmosphère qui en est imprégnée, ôtent à l'air son élasticité, le vicient, l'altèrent et portent dans le corps humain, par la voie de la respiration, des affections pernicieuses, des fièvres intermittentes et putrides, ordinairement violentes, toujours dangereuses, et souvent mortelles.

L'intensité de l'effet est entièrement dépendante de la puissance des causes primitives; de sorte que le nombre et la gravité des maladies de chaque année sont en proportion avec les circonstances naturelles et accidentelles qui les engendrent.

L'intempérie règne pendant tout le temps que durent les émanations de la terre, c'est-à-dire tout

sunt sales, qui ibi coguntur, et prægravis ac violenter incumbens Auster. Obstant præterea prævalti montes quominus a septentrionibus flantes venti cœli et terræ vaporem tempestivo frigore leniant. (*Pausan. in Phocid.*)

[1] C'est l'effet naturel de la configuration du sol. L'île est partagée, dans ses régions inférieures, en vallées inégales, dans lesquelles descendent et se précipitent les eaux de pluie et les torrents des collines et des montagnes d'alentour. Quand ces eaux ne trouvent pas un chemin pour aller grossir les ruisseaux d'eaux courantes, elles s'amassent dans les bas-fonds, dans les vallées et dans ces espaces plus étendus, auxquels on a donné le nom de *Campidano*; et là elles forment, par l'effet de l'inégalité et du mouvement onduleux du terrain, de petits lacs, des étangs, des marais, que pompe un soleil ardent, et qu'il réduit en vapeurs malfaisantes.

le temps que l'action du soleil les aspire, les élève, les extrait des lieux marécageux, et que la vaporisation s'opère par la chaleur. Plus le terrain est humide et gras, comme on dit vulgairement, plus le pays est sujet à l'intempérie. Les contrées les plus fertiles, comme le *campidano d'Oristano*, les cantons de *Flumini-maïor*, de *Pula*, etc. en sont particulièrement infectés. C'est une observation qui n'avait point échappé à *Strabon*. Les exhalaisons de ces sortes de terre sont plus abondantes, et elles enveloppent constamment leur atmosphère.

Dans les pays chauds et humides en même-temps, la nature, créant sans cesse, favorise la propagation des êtres, hâte la naissance et l'accroissement d'une multitude infinie de végétaux et d'animaux; mais aussi elle les conduit à leur fin avec une rapidité proportionnée à celle de leur génération. Les lacs sans écoulement, les marais, les rivières immobiles se remplissent promptement de débris de tout genre. Les eaux stagnantes, auxquelles sont mêlés des végétaux morts, sont celles d'où il se dégage le plus d'émanations morbifiques, à mesure que le calorique opère la décomposition de ces êtres organiques. Cette cause devient plus active et plus pernicieuse quand, avec les végétaux, se trouvent des animaux morts, et que ces deux principes sont combinés entre eux; circonstance qui ne peut manquer de se rencontrer

souvent, par la réunion d'une grande quantité d'herbes et d'insectes, au milieu de ce luxe de végétation et de vitalité.

C'est par la même raison que les terrains sans eau, secs, pierreux, improductifs, sont généralement exempts de l'intempérie. Leurs émanations peu abondantes ne séjournent pas, et le moindre souffle de vent les dissipe. Cet effet est surtout sensible dans les lieux élevés, à l'exposition du nord-ouest et de l'ouest, qui sont constamment sains et salubres, tandis que souvent les vallées et les plaines qu'ils dominent, et dont ils ne sont séparés que par une petite distance, sont enveloppées de vapeurs malfaisantes. Il arrive bien des fois qu'on ne peut aller d'une ville à une autre, et communiquer entre deux villages, parce que, sur un chemin d'ailleurs sans danger, il faut descendre dans un vallon, ou passer un ruisseau.

Il ne faut pourtant pas regarder comme étant sans exception cette immunité des lieux secs, surtout dans les pays de culture. Au moment du labourage, quand la charrue entr'ouvre la terre, ou lorsque les premières pluies d'automne viennent la détremper, après plusieurs mois d'aridité, il en sort des exhalaisons pernicieuses, qui rendent dangereux les cantons les plus innocents pendant le reste de l'année. Cela est surtout vrai des

lieux bas, à quelque distance qu'ils soient placés des eaux stagnantes ; d'où il suit qu'elles sont bien la principale, mais non pas l'unique cause de la corruption de l'air. C'est un de ces mystères de la nature, que les recherches de la science n'ont pas encore pu pénétrer.

On pourrait croire, au premier coup d'œil, que les maladies devraient cesser avec la saison qui les engendre, et s'étonner qu'elles se prolongent jusqu'au commencement de l'hiver. Mais l'air ne se dépouille pas de ses principes nuisibles au moment précis où cessent les chaleurs ; il reste encore imprégné des miasmes putrides dont il a été si longtemps chargé. Ce n'est que quand les grandes pluies ont tombé en abondance, qu'il se dégage de ses vapeurs impures, et que les eaux croupissantes sont entraînées dans la mer. Comme la saison des pluies vient presque toujours en Sardaigne dans les mois de novembre et de décembre, c'est à cette époque aussi qu'arrive ordinairement le terme des maladies ; terme plus ou moins rapproché, suivant que l'année est plus ou moins pluvieuse.

On a vu par ce qui vient d'être dit que l'intempérie sarde est locale et temporaire. Il faut ajouter, pour répondre à ceux qui en exagèrent les effets par opposition à ceux qui les nient, que les maladies endémiques dans certains lieux de la

Sardaigne n'ont pas un caractère particulier qui les distingue de celles des autres lieux analogues par le sol et le climat, et qui puisse faire penser qu'elles y exercent, dans la proportion donnée de la population, plus de ravages qu'ailleurs. Les exhalaisons des parties malsaines de cette île ne produisent pas d'autres résultats ni d'autres affections, que celles des maremmes de Sienne, des rizières du Piémont, des marais du Languedoc, et que l'*aria cattiva* de la Campagne de Rome. L'homogénéité des miasmes pernicieux, qui engendrent les fièvres communes à ces contrées diverses, est maintenant démontrée; leur nature est partout la même comme la composition chimique de l'air [1]. Ils existent et se retrouvent dans toutes les parties du monde, où le soleil agit avec force sur des eaux corrompues; car, ces deux conditions, nécessaires l'une à l'autre, n'opèrent

[1] L'existence et l'homogénéité des miasmes qui sont les produits gazeux des substaoces végétales et animales, en état de décomposition, sont deux faits constants; mais ces miasmes, d'uo effet si universel, quels sont-ils, quelle est leur nature? Voilà ce qui a échappé à toutes les recherches physiologiques, et à toutes les analyses des chimistes. Un savant médecin espagnol, le docteur *Arejula*, établit que les miasmes paludiqoes ou marécageux forment un genre qui se divise en espèces variées seulement par leur degré d'activité, ou peut-être par leur quantité dans un espace donoé. Il prétend que ces miasmes sont les gaz hydrogène et carbooique, les mêmes, suivant loi, qui sont excrétés par le poumon dans l'acte de la respiration; et il part de cette théorie pour démontrer l'action de ces substances aériformes sur notre machine.

pas séparément ; mais réunies elles donnent naissance aux plus affreuses maladies. Le professeur *Baumes*, de Montpellier, va jusqu'à dire, dans son traité des *effluves marécageux*, que l'action des émanations virulentes des marais peut produire la fièvre intermittente la moins putride jusqu'à la fièvre pestilentielle la plus développée. L'analogie et le raisonnement ont même conduit quelques observateurs à y trouver la véritable origine de plusieurs de ces épidémies de fièvre jaune, qu'on avait cru importées d'Amérique, et qui n'étaient, suivant eux, que des fièvres intermittentes, devenues pernicieuses jusqu'au dernier degré d'exaltation, par l'effet énergique des causes atmosphériques et occasionelles [1].

[1] L'auteur a fait l'application de cette idée à un pays qu'il a été à portée d'observer sous ce point de vue, dans un écrit publié par lui sous ce titre : *Mémoire sur la nature des maladies endémiques à Carthagène et dans le midi de l'Espagne, et particulièrement sur celle de la fièvre jaune.* (BLAISE, 1819.) Il y rend compte de ses doutes et de ses recherches sur ces deux propositions : 1° Les fièvres intermittentes, dans les contrées en même temps marécageuses et très chaudes, offrent une analogie frappante avec la fièvre jaune, qui pourrait bien n'en être que le degré le plus exalté. 2° Le germe de la fièvre jaune existe dans les provinces méridionales maritimes de l'Espagne, et, sans la condition nécessaire de l'importation, il peut s'y développer par le seul effet de la réunion de certaines circonstances atmosphériques.

Cet essai d'un homme qui exposait franchement ses idées, en se déclarant étranger à la pratique de l'art de guérir, fut diversement jugé par les feuilles périodiques, qui traitent de ces matières. M. le docteur *Rostan*, dans un

On doit au savant professeur *Gemelli*, dans son livre de la restauration de la Sardaigne (*Rifiori-*

article du *Nouveau journal de médecine*, rédigé conjointement avec lui par MM. *Chomel*, *Cloquet*, *Orfila*, et par l'illustre *Béclard*, faisait précéder le compte favorable qu'il rendait, et les citations qu'il tirait de cet opuscule, par ces sages réflexions : « Que doit faire l'homme sensé, lorsqu'il s'agit de » donner un avis sur des faits dont il n'a jamais été témoin ? Suspendre son » jugement, se bien garder de prononcer, douter en un mot. Nous disons, » douter et non pas nier ; car si croire sur parole, sans examen, est le par- » tage d'un sot, nier sans preuve est quelque chose de pis encore ; c'est le » propre d'un sot présomptueux ».

Ce conseil ou cet avertissement de M. *Rostan* n'a pas empêché un de ses confrères, rédacteur d'un autre journal de *sciences médicales*, de rejeter avec dédain et avec ironie, sans examen des faits, les raisonnements de l'auteur du mémoire, *parce qu'ils n'étaient pas d'un homme du métier*. On avouera que c'est vouloir exercer bien exclusivement le monopole de la science.

Quoi qu'il en soit de la tyrannie de ce docteur gazetier, il n'en est pas moins vrai que les deux propositions ci-dessus énoncées ne sont pas indignes de l'attention des hommes de bonne foi et non prévenus, qui aiment à juger en connaissance de cause, sur des observations désintéressées, et qui se mettent en dehors des préjugés d'école, de l'esprit de parti, et des opinions systématiques.

La première, bien qu'appuyée d'un grand nombre de suffrages respectables, ainsi que de faits importants et d'analogies curieuses, est une de ces questions livrées, pour bien des années peut-être, *aux disputes des hommes*, comme l'ont été tant d'autres, dont le temps seul a amené la solution, et comme l'est encore en ce moment celle de la contagion de la fièvre jaune ; question qui pourrait bien n'en être une que faute d'avoir déterminé le sens précis des mots.

La seconde, plus avancée dans la démonstration, repose sur une série de faits, d'observations et de preuves irrécusables ; et le moment n'est pas loin peut-être où éclatera la vérité, qu'on s'étonnera d'avoir si long-temps méconnue.

mento della Sardegna) , la solution d'une question bien important pour ce pays, et qui entrait naturellement dans le plan d'un ouvrage dont l'objet est d'améliorer les produits du sol et la condition de l'homme. Il se demande s'il est vrai, comme on en fait la fausse supposition, que l'intempérie nuise à l'agriculture, et que, par un effet réciproque, l'agriculture augmente l'intempérie. Il répond d'une manière satisfaisante au premier point de la question, et réfute le second victorieusement.

L'intempérie ne pourrait nuire, en effet, à l'agriculture qu'en altérant et détériorant la qualité des produits, ou en éloignant les cultivateurs de leurs travaux par la crainte du danger, et en dépleuplant les campagnes. Or, il est démontré, par l'expérience de bien des siècles et par celle de tous les jours, que les grains et autres fruits de la terre de la Sardaigne ne sont rien moins qu'inférieurs à ceux des autres pays. Personne n'ignore que les Romains, sous la domination desquels l'agriculture de ce pays était extrêmement florissante, et sa population triple de ce qu'elle est de nos jours, faisaient, sans peur et sans danger, une immense consommation de ses produits de tous genres, quoiqu'ils connussent très bien son insalubrité, que même ils exagéraient, et contre laquelle ils déclamaient, au lieu d'y remédier. Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, on consomme, en Sar-

daigne et ailleurs, les grains et autres productions de cette île, sans qu'il en soit jamais résulté le moindre inconvénient pour la santé publique. Il en est de même des fruits ; bien qu'il existe à cet égard quelques préjugés populaires, ceux qui viennent dans les cantons les plus frappés d'intempérie ne sont pas les moins délicieux [1]. On a déjà vu que ce sont précisément ces cantons qui rapportent le plus, et les grains qu'on y récolte, plus durs et plus blancs, obtiennent, et dans le pays et dans l'étranger, une préférence marquée.

Quant aux paysans qui cultivent la terre, dans les lieux où règne l'intempérie, ils en souffrent bien moins qu'on pourrait le croire, par la parfaite connaissance qu'ils ont, et que leurs pères leur ont transmise, des heures du jour où l'on peut vaquer aux travaux des champs, et de celles où il faut s'en abstenir. Il paraît d'ailleurs que l'habitude, pour ceux qui sont nés dans les parties de l'île sujettes à l'intempérie, de respirer cet air épais et insalubre, les rend moins susceptibles de contracter les maladies qu'il engendre, et les y acclimate dès leur enfance. Le fait est que les habitants de ces lieux malsains, sans jouir d'une

[1] On craint à Cagliari les fruits et particulièrement les figues du cap *Pala*. Si ces fruits sont réellement malsains, c'est par une antre raison que celle de leur provenance, puisque ceux des autres cantons qui sont dans le même cas ne sont pas sujets au même inconvénient.

santé robuste ni des avantages d'une grande longévité, supportent assez bien l'influence de l'intempérie, si fatale à ceux qui l'affrontent pour la première fois, et qu'on n'en voit qu'un petit nombre en être victimes. Ce fléau exerce surtout ses ravages sur ceux qui seraient tentés de quitter un air pur et sain, pour venir sur son théâtre ; mais on est si bien prévenu, que fort peu s'y hasardent. L'intempérie ne nuit donc point à l'agriculture, et la dépopulation de la Sardaigne, à laquelle on ne peut nier pourtant qu'elle n'ait contribué pour sa part, a eu plusieurs autres causes non moins puissantes.

La supposition faite que la culture de la terre augmentait l'intempérie s'appuyait sur une double observation, savoir que les terrains les plus productifs de toute l'île sont ceux qui en sont plus infectés, et que la raison qu'on peut en donner, c'est que plus on ouvre et tourmente le sol, plus il s'en exhale d'émanations malfaisantes. Il n'a pas été difficile au professeur *Gemelli* de répondre à cet argument mal fondé, et qui suppose une ignorance complète des procédés de la nature. Il y oppose avec raison les expériences et les découvertes de la physique moderne sur l'alimentation des végétaux par les sucs de la terre, et sur la circulation de la sève. Il démontre que, bien loin que la culture augmente les causes de l'intensité

de l'intempérie, elle en diminue au contraire l'action et les effets, en faisant servir à la nourriture des plantes ce qui deviendrait un des éléments naturels des émanations délétères, et en faisant absorber le mauvais air par la végétation, qui possède au plus haut degré la faculté de l'assainissement.

On ne doit pas croire que les Sardes, attaqués tous les ans, depuis un temps immémorial, par un ennemi si redoutable, n'aient pas cherché les moyens de le combattre. Le feu a été regardé jusqu'à présent comme un des plus puissants, et, en effet, il est éminemment propre, quand il agit en grand, à dissiper les malfaisantes exhalaisons de la terre dans les lieux infectés. C'est pour cette raison qu'au commencement de septembre on brûle tous les chaumes, et qu'on voit de longues lignes de feu s'étendre à de grandes distances [1]. L'usage du feu pour les besoins de la vie dans les lieux habités atténue l'effet de l'intempérie. On dit en Sardaigne que si une circonstance quelconque forçait la ville d'*Oristano* à se passer de feu, elle serait immanquablement détruite au bout d'un petit nombre d'années. Il est de tradition que les anciens juges

[1] Il n'est permis de faire paître les troupeaux dans les chaumes qu'au 15 août, et de les brûler qu'au 8 septembre, parce qu'on regarde leur conservation comme utile pour défendre la surface du sol contre les ardeurs du soleil.

d'*Arborée* et les marquis d'*Oristano* faisaient tous les jours allumer de grands feux autour de la ville, pendant toute la saison de l'intempérie.

Un moyen plus efficace sans doute que ces palliatifs insuffisants, pour rétablir la salubrité dans un pays d'eaux stagnantes, c'est de les faire écouler ou de les tarir. On s'étonnerait avec raison que les Romains, s'ils avaient aussi bien connu et aussi souvent pratiqué que les modernes l'art de la canalisation et du dessèchement des marais, n'eussent pas appliqué ces procédés d'assainissement à un pays auquel ils attachaient tant d'importance, et dont ils tiraient de si grands avantages. Le gouvernement sarde, toujours animé des meilleures intentions, a commencé quelques travaux, qu'on n'a pu malheureusement pousser bien loin, pour la régularisation du cours de la rivière d'*Oristano*. Le succès d'une aussi vaste entreprise, que celle d'assainir la Sardaigne, exigerait un plus grand développement de moyens, et plus de ressources d'industrie et d'activité que le pays n'en présente. Les grands ducs *Côme* Ier, *Ferdinand* II, *Léopold*, en Toscane, et *Charles Emmanuel*, en Piémont, ont bien pu, en desséchant ou faisant écouler les eaux stagnantes du territoire de Pise, des maremmes de Sienne, et des fossés de Novare, rendre à la salubrité et à la culture, des lieux auparavant malsains; mais ils ordonnaient

ces travaux, imités depuis et surpassés ailleurs, dans un pays où l'on pouvait disposer de beaucoup de bras, et où l'industrie et la civilisation étaient avancées. La position n'est pas à beaucoup près la même en Sardaigne. Outre l'impossibilité de soumettre aux méthodes d'assainissement un très grand espace de pays, il serait aussi extrêmement difficile de dessécher des lacs étendus et profonds, et, à cause du peu de déclivité du terrain, de donner de l'écoulement à des rivières dormantes, dont les eaux sont quelquefois tellement réduites dans l'été, qu'on les passe à gué, sans excepter le *Tirso*, qui est la plus considérable de toutes.

S'il n'est pas permis de songer à de si grands résultats dans un pays pauvre, et dénué de mouvement et d'activité, l'intérêt de l'humanité doit faire au moins désirer qu'on s'occupe des améliorations locales, dont quelques essais ont montré la possibilité.

En attendant un avenir probablement bien éloigné, où des circonstances favorables, et une volonté plus forte que ne l'a été la puissance romaine elle-même, parviendront à dompter la nature, les Sardes reçoivent du moins de l'administration publique, des conseils de santé, et des enseignements de l'art médical et de l'expérience, les avis et directions nécessaires pour combattre le mieux possible un ennemi avec lequel il faut s'accoutumer

à vivre. On publie tous les ans des prescriptions diététiques, qui sont une espèce de tableau d'hygiène locale, appropriée au mal et aux individus. Tout le monde sait en Sardaigne qu'il faut s'abstenir de la chair des animaux provenant des lieux accusés ou soupçonnés d'être sujets à l'intempérie, et surtout de celle des poissons pêchés dans les eaux qui y dorment ou qui même y coulent ; vivre avec une extrême sobriété, ce qui dans ce pays n'est point un sacrifice ; se bien couvrir la tête et la poitrine, quelque temps qu'il fasse, et partout, tant que dure la saison du danger, se renfermer dans les maisons, allumer des feux de bois résineux, et prodiguer les fumigations de vinaigre, de genièvre, et de romarin[1]. Ce que l'on recommande par-dessus tout, c'est d'éviter de voyager dans les lieux suspects, quand on n'y est pas né, particulièrement à l'ardeur du soleil, et surtout d'y passer la nuit, imprudence dont on est presque toujours puni par une mort certaine ; car l'intempérie de nuit (*intemperie di sereno*) est regardée comme la plus dangereuse. Telle est souvent aussi la triste destinée de l'étranger mal avisé, qui fait la folie de vouloir respirer, après une journée chaude,

[1] La méthode de désinfecter l'air, inventée en France, et perfectionnée encore dans ces derniers temps, commençait à s'introduire, il y a quelques années en Sardaigne, où l'on est si souvent dans le cas de l'employer, et où elle rendra les plus grands services.

l'air du soir, dont une délicieuse fraîcheur l'empêche de se défier. Les gens du pays suivent fidèlement de père en fils les mêmes conseils et le même régime. Il en résulte que l'intempérie fait parmi eux beaucoup moins de ravages qu'on ne le croit vulgairement, parce que ceux qui sont nés dans son foyer s'y accoutument, et que ceux qui ne le sont pas ne s'y exposent guère.

CHAPITRE IV.

Des maladies dominantes en Sardaigne.—De leur nature et des causes qui les produisent.—Précis historique de la maladie épidémique de Cagliari en 1816.

Les causes qui produisent l'intempérie, et qui, par leur réunion et par un accroissement d'énergie, lui impriment, pendant une certaine époque de l'année, une marche et un caractère particuliers, ne sont malheureusement pas renfermées dans cet espace de temps, de manière à cesser dès qu'il est arrivé à son terme. Comme ces causes sont essentiellement la qualité de l'air et celle de l'eau, elles agissent constamment sur la santé des individus, suivant que ceux-ci se trouvent plus ou moins disposés à en éprouver les mauvais effets. C'est à ces deux causes principales qu'appartiennent, comme résultats et conséquences, la plupart des maladies qui, hors la saison de l'intempérie, affligent les habitants de la Sardaigne, sujets d'ailleurs à toutes celles qui sont propres aux pays chauds. Les habitants des villes sont moins exposés aux inconvénients qui en résultent, parce qu'ils y apportent

plus d'attention et de soin ; mais la négligence et la paresse de ceux de la campagne les soumettent toute l'année à l'influence de l'air et des eaux de mauvaise qualité.

La misère et l'extrême malpropreté engendrent d'ailleurs chez ces derniers toutes les affections immondes qui en sont nécessairement la suite et l'effet. L'état repoussant de leurs habitations, où l'air n'est jamais renouvelé, leurs vêtements aussi grossiers que sales, leur nourriture, qui consiste la plupart du temps en pain mal cuit et en végétaux crus, les rendent susceptibles de contracter des épidémies de fièvres putrides. Ce sont ces fièvres, portées dans la saison de l'intempérie au plus haut degré d'exaltation, qui font habituellement le plus de ravages dans la population de la Sardaigne. La phthisie pulmonaire y est commune, mais plus particulièrement dans les campagnes. Les maladies inflammatoires y sont assez rares, et ne sont guere produites que par les coups de soleil, accidents beaucoup plus graves dans un climat brûlant, que dans nos régions tempérées : ceux qu'on reçoit en Sardaigne, pendant les grandes chaleurs de l'été, frappent souvent de frénésie ou d'apoplexie, et quelquefois donnent la mort à l'instant même. C'est à tort que beaucoup de Sardes confondent les effets des coups de soleil d'été et de l'intempérie, qui n'ont rien de commun entre eux. Les premiers sont des

fièvres inflammatoires; les autres sont des fièvres putrides et pernicieuses.

La petite vérole, à laquelle on n'avait pas encore opposé il y a quelques années en Sardaigne son merveilleux préservatif, y enlève chaque année beaucoup d'enfants, à cause de l'habitude où l'on est dans le pays de les laisser sortir sans vêtements au plus fort de l'éruption, et des préjugés que l'on a sur cette maladie.

Les maladies dominantes appartiennent à la constitution météorologique. L'extrême inconstance et les variations rapides de la température donnent fréquemment ce qu'on appelle dans le pays des coups d'air, des catarrhes, des pleurésies et toutes les autres affections qui sont produites par les désordres de l'atmosphère.

Les maladies les plus violentes sont celles qui, à la suite des mauvaises récoltes, et dans les années de disette, règnent sous la forme d'épidémies. Celle de 1816, dont l'auteur de cet ouvrage a été le triste témoin, est une des plus affreuses qui aient affligé ce malheureux pays. Son caractère était bien marqué, quoique dans l'origine l'ignorance, la peur, ou une prudence mal entendue, aient tenté de le déguiser. Elle offrait évidemment tous les symptômes de la *fièvre de famine*, autrement dite de *prisons* ou d'*hôpitaux*, à un degré très exalté, et par conséquent d'un typhus contagieux.

A l'entrée de l'hiver de 1816, après une alternative de chaleurs hors de saison et de froids assez rigoureux, des fièvres d'une nature alarmante se déclarèrent à Cagliari, et les effets de la disette, produite par les mauvaises récoltes de l'année précédente, vinrent compliquer et augmenter les maladies dominantes. A la grande sécheresse, qui avait fait périr une partie des céréales et des plantes potagères, était venu se joindre un autre fléau non moins destructeur, une armée de grandes sauterelles, qui avaient dévoré tout le reste.[1]

Les habitants des campagnes, qu'on avait d'abod sacrifiés à la population plus importante de la capitale, réduits à se nourrir d'herbes sauvages, ne présentaient plus à la vue que des hydropiques et des squelettes. Les hommes et les enfants des dernières classes du peuple de la ville, atteints à leur tour par la famine, le ventre gonflé, décharnés, rongés de vermine, venaient expirer d'inanition sur le pavé des rues, et à la porte des églises.

[1] Un fait très curieux et très digne d'observation, qui a été souvent remarqué, c'est que l'apparition, dans les pays chauds, de grandes quantités de sauterelles, a toujours annoncé des calamités. *Orose* raconte qu'une armée de grandes sauterelles, dont le nombre prodigieux n'était comparable à rien, fit une irruption en Afrique, et qu'après avoir tout dévoré, elles y causèrent, par leur putréfaction, une peste qui coûta la vie à trois cent mille personnes. *Valmont de Bomare* prétend que les corps de ces animaux renferment des principes contagieux, que peuvent développer chez les hommes les miasmes qui en émanent.

Les maladies avaient, par l'effet de deux causes simultanées, une double marche, un double caractère. Les médecins, embarrassés de la définition et de la classification de ces maladies, comme cela est arrivé partout dans le principe des épidémies, s'accordèrent presque tous à les désigner comme fièvres gastriques et nerveuses, putrides et malignes.

Un petit nombre d'entre eux, qui, par des considérations locales, n'osaient se prononcer trop haut, et les étrangers surtout, y retrouvèrent la maladie connue sous le nom de *fièvre d'hôpitaux*, ou *fièvre de prisons*, etc.

Dans ces premières recherches et consultations, le but qu'on se proposait, conforme d'ailleurs aux désirs du public et du gouvernement, était d'éloigner des nationaux et des étrangers toute idée, tout soupçon de contagion.

La seconde hypothèse, moins favorable à ces vues, obtenait moins de faveur.

Divisés d'opinion sur l'origine physique, sur la cause du mal, les médecins ne le furent pas moins sur la méthode de traitement à suivre.

Ils raisonnèrent et opérèrent en conséquence de cette diversité d'opinions et de systèmes.

La majorité des médecins, satisfaite d'une définition insignifiante et vague, attribuait toutes les maladies qui se déclaraient, quoiqu'elles eussent

dans leurs variétés des symptômes et des caractères différents, à une seule et même cause, l'influence de l'air (*influsso dell' aria*).

A un été très sec, à un automne sans eau, avait succedé un hiver assez froid pour amener une continuité de gelées presque inconnue dans cette région de l'île, et une température humide, brumeuse, d'une inconstance et d'une variabilité remarquables, le thermomètre ayant éprouvé des changements de neuf degrés dans le même jour.

Cagliari étant, par sa position topographique, exposé à des vents subits et impétueux, les partisans de cette opinion, qui entraînait celle de la multitude, voyaient la cause de tout le mal, sans la chercher plus loin, dans les coups d'air, dans la constitution atmosphérique, dans l'*influence* (l'*influsso*), mot qui terminait tous leurs discours.

Une circonstance vint confirmer leur dire, et l'accrédita.

Cette inconstance de l'atmosphère jeta tout à coup, au milieu de l'épidémie régnante, une autre maladie qui en était bien réellement l'effet, et dont le quart de la population fut attaqué: c'était un rhume universel, une espèce de grippe, comme on en voit, à diverses époques, dans toutes les parties de l'Europe, qui dégénéra dans quelques individus en fièvre catarrhale, quelquefois inflammatoire. On vit, presque dans le même moment,

six mille personnes enrhumées. Mais il ne périt que des vieillards, quelques pulmoniques, et ceux que leurs docteurs avaient soumis au même traitement que les autres malades attaqués de l'influence.

L'irruption du catarrhe fut un nouvel argument pour établir que l'*influsso* avait fait tout, que tout venait de l'*influsso*.

Il fallait pourtant expliquer comment cette seule et unique cause, l'influence atmosphérique, agissant d'une manière si diverse sur tant d'individus, produisait chez les uns et chez les autres, sans règle et sans mesure, et avec des crises variant de septà vingt-un jours, des fièvres nerveuses, des gastriques, des gastrico-nerveuses, des putrides malignes, et des catarrhes ou des constipations.

On s'en tirait en disant que l'épidémie n'était point une maladie unique, *sui generis*, mais plutôt une affection morbifique, provenant de l'air, laquelle, saisissant le sujet à la partie faible, développait ses vices organiques, se constituait une forme et un caractère suivant les divers tempéraments, suivant l'âge, suivant le sexe, avec les nuances que pouvait d'ailleurs apporter ce que l'individu avait plus ou moins à souffrir de la famine, de la misère, et des *autres causes concomitantes*.

On faisait observer que les femmes, qui vivent en général très renfermées, s'exposant moins aux

coups d'air, avaient fourni proportionnément un moins grand nombre de victimes, sauf le mal de la peur qui en a tué plus d'une, et que les jeunes enfants, dont les organes sont dans toute leur force, et le sang dans toute sa pureté, avaient sans exception échappé à l'épidémie.

Ce parti, qui était celui du magistrat de santé, ne s'est servi que dans les derniers temps d'une désignation fixe et générique. A la dénomination de fièvres gastriques, gastrico-nerveuses, putrides-malignes, et catarrhales, a succédé celle de fièvres *névrosténiques*.

L'autre parti, celui de l'*opposition médicale*, qui ne se contentait pas d'une attribution aussi vague et aussi commode que celle de l'*influence de l'air*, l'appelait puérile et superficielle, et ne voulant assigner à l'épidémie d'autre cause que la misère et la famine, il ne voulait pas non plus lui donner d'autre nom que celui de la maladie qui en est si souvent la suite et l'effet, *la fièvre de prisons et d'hôpitaux*, avec tous ses accidents et ses dangers, sans même en excepter la *contagion*.

L'observation, disait-elle, a fait voir que si les irrégularités des saisons et les exhalaisons délétères peuvent apporter des dérangements dans l'économie de la machine humaine, comme les fièvres des marais Pontins et des maremmes, et comme l'*intempérie* de Sardaigne, qui sont des maladies

endémiques et locales très dangereuses, mais non *épidémiques*, elles ne sont point à beaucoup près les causes absolues et nécessaires des épidémies proprement dites, auxquelles il en faut trouver d'autres plus positives et plus immédiates.

En consultant l'histoire de toutes les épidémies, on est tout à coup saisi par les rapports d'analogie qui existent entre la plupart d'entre elles; et, en retrouvant en elles les mêmes caractères, les mêmes symptômes, les mêmes accidents, on ne peut s'empêcher de retrouver aussi les mêmes causes, c'est-à-dire la misère, les blés viciés, les mauvais aliments, la famine.

Telle est la vraie cause de l'épidémie de Cagliari, et de la plupart de ses aînées, à qui les malheurs de la guerre, les fléaux des insectes, et de mauvaises récoltes ont donné naissance avant elles [1].

Les fièvres d'hôpitaux qui se montrèrent à Gênes,

[1] Une épidémie du même genre, enfant de la famine, se déclara en Allemagne au milieu du quinzième siècle. Le pape {*Pie second*, *Æneas-Sylvius Piccolomini*, qui en est l'historien, raconte que les enfants et les jeunes filles, oubliant toute pudeur, se jetaient nus sur les passants, pour leur demander du pain, s'en disputaient un morceau, et allaient mourir. En 1699, la disette fit à Paris de si affreux ravages, que *Poupart*, qui en fait le récit, prétendait y trouver de l'analogie avec la peste d'Athènes. On lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, qu'en 1719 l'usage du seigle attaqué de la rouille fit naître en France, parmi le bas peuple, une affection gangréneuse qui commençait à l'extrémité des pieds, et s'étendait à tout le corps. *Muratori* rapporte, dans ses Annales d'Italie, et on ne s'en sou-

à Nice, à Dijon, et en Espagne, fruits des fatigues de la guerre, des privations de tout genre, des mauvais aliments, de la misère, avaient le plus grand air de famille avec l'épidémie sarde.

Mais aucune peut-être n'eut avec elle une ressemblance plus frappante que celle qui ravagea l'armée française en Syrie, dans la campagne d'Égypte de l'an 7. Les observations pratiques recueillies dans le temps par les médecins français paraissent être l'histoire de la maladie de Cagliari.

La fatigue des marches forcées, de mauvais aliments, la faim, la soif, tous les maux supportés avec un courage héroïque, développèrent dans cette brave armée la cruelle épidémie qui la décima d'une si épouvantable manière à Jaffa, et devant Saint-Jean-d'Acre.

Le docteur *Pugnet*, un de ceux qui ont le mieux écrit sur les fièvres malignes et pestilentielles du Levant, avoue que les phénomènes qui caractérisent celle de Syrie, ont une trop bizarre variété, et que ses symptômes sont trop irréguliers, pour qu'il se sente capable d'en faire une exacte définition.

La maladie de Syrie a eu pourtant un caractère qui a été universellement reconnu.

vient, que trop dans le pays, qu'en 1764, une mauvaise récolte et la pernicieuse qualité des aliments produisirent une maladie épidémique, qui ravagea le royaume de Naples.

Elle se divisait en trois fièvres distinctes, l'*inflammatoire, la putride, la nerveuse*. C'est précisément la division qu'à Cagliari, comme en Syrie, on a cru devoir établir, jusqu'à ce qu'on fût convenu de s'en tenir à la seule dénomination de fièvre *névrosténique*.

En lisant dans l'histoire médicale de l'armée d'Égypte la description de l'épidémie de Syrie, on croit lire celle de l'épidémie de Cagliari.

On y retrouve du moins, comme à la plupart de leurs antécédentes, les mêmes principes, la même origine, le même caractère.

Toutes les récoltes de 1815 ayant manqué en Sardaigne, le peuple, privé de tout, tomba dans une effroyable misère. Le pain, ordinairement excellent, était d'un prix excessif. Les malheureux, sans travail, sans industrie, sans asile, venaient étaler dans les rues leur nudité, qu'un hiver rigoureux rendait plus cruelle, et se nourrissaient d'animaux morts de froid ou de faim, ou d'autres aliments dégoûtants, qu'ils disputaient aux chiens sur des tas d'immondices.

Des causes d'épidémie si caractérisées, et leur ressemblance si marquée avec celles qui ont fait naître les autres épidémies dont on a gardé le triste souvenir, dispensent de chercher l'origine de celle de Cagliari dans l'influence de l'air, et dans les variations de l'atmosphère.

Le période de la maladie variait en général de trois à neuf, à quatorze et à vingt-un jours.

C'est ordinairement après le septième que les symptômes s'aggravaient, et que se déclaraient le délire, les convulsions, le tremblement des membres, la brièveté et l'intermittence du pouls, les sueurs froides, et les taches ou pétéchies, livides et noirâtres, signes presque toujours certains de l'approche de la mort.

La fièvre était en général *inflammatoire* dans les jeunes gens d'un tempérament sanguin, *putride* dans les hommes mélancoliques et d'un âge mûr, *nerveuse* dans les sujets pituiteux ou énervés par les abus.

On peut croire qu'au milieu de tant d'opinions divergentes, dont quelques-unes n'étaient rien moins que diamétralement opposées les unes aux autres, il ne pouvait y avoir de méthode de traitement fixe, une, décisive et prononcée. La majorité des médecins en indiqua une cependant, qu'elle continua de pratiquer sans en démordre un instant, malgré les plus solides objections, et qui, adoptée par l'opinion publique, devint, en dépit de tout, une prescription universelle, absolue, la cure *sine quâ non*. C'était les émétiques, les excitants, les toniques, la valériane, les sangsues, les ventouses, les vessicatoires et la saignée, mais pardessus tout la saignée. Malheur à ceux qui n'é-

taient pas saignés à la première invasion du mal ; on leur prononçait leur *sentence de mort.*

D'autres médecins de l'*opposition* la condamnaient hautement. On a vu une consultation du docteur *Amati*, de Naples, où, prenant le contre-pied des médecins de l'opinion dominante, il prononce que la *saignée est mortelle.*

Placés entre deux manières de voir si contraires, les patients étaient trop heureux de trouver quelquefois des docteurs qui voulussent étudier le mal pour le traiter, et qui fissent des prescriptions raisonnables, adaptées à l'individu, et non systématiques.

Pendant ces discussions et ces débats, pendant qu'on dissertait savamment pour savoir si la saignée était salutaire ou funeste, si elle sauvait le malade ou le tuait, les victimes se multipliaient tous les jours, et la mort marchait. La ville seule de Cagliari perdit, en quatre mois, le dixième de sa population.

CHAPITRE V.

De la population de l'île de Sardaigne dans l'antiquité et dans les temps modernes. — De ses variations et de son état actuel.

Les considérations générales sur l'état sanitaire permanent de l'île de Sardaigne, que présentent les deux chapitres précédents, aideront l'observateur à établir des calculs sur la durée probable de la vie humaine en ce pays, et lui feront comprendre les raisons de la décroissance de sa population, quoiqu'il y en ait plus d'une autre cause.

Les écrivains qui ont voulu défendre la Sardaigne, si souvent attaquée sous le rapport de la salubrité, se sont efforcés de lui faire une réputation contraire. A les entendre, cette île est remarquée par la longévité de ses habitants. *Cetti* et *Azuni* ne se sont même pas refusé l'hyperbole. Les Sardes, suivant eux, n'auraient rien à envier aux montagnards du nord de l'Europe. Le premier prétend qu'à Sassari, sur cent personnes, on en compte cinq qui vivent de 80 à 100 ans. Le second, d'après des tables de décès dressées à Ca-

gliari pendant l'espace de 10 ans, conclut que les octogénaires de cette ville sont à peu près dans la même proportion. Le calcul du père *Napoli* paraît plus juste. Il trouve dans ces deux villes, qui du reste sont les deux plus saines de l'île, le terme moyen de deux personnes sur cent qui vivent de 80 à 90 ans, et de une seule de 90 à 100 ans.

Gemelli, qui n'était pas né dans l'île de Sardaigne, mais qui seulement y avait occupé un poste élevé dans l'enseignement public, avoue avec franchise que la durée de la vie humaine est généralement plus courte dans ce pays qu'en Piémont, en Lombardie, et dans tous ceux où l'on respire un air pur. Il attribue sa mortalité, incontestablement plus grande, aux vices qui altèrent sa constitution atmosphérique, à la misère, à la malpropreté, aux privations de tout genre, et aux maux qui en sont la suite. Il résulte des relevés faits dans plusieurs diocèses, et qu'il rapporte, qu'après les années d'épidémies ou d'*influence*, comme disent les Sardes (*anni d'influenze*), le nombre des morts surpasse de beaucoup celui des naissances, ce qui ne peut être compensé que par les années de complète salubrité; où les choses reprennent leur équilibre. Comme en Sardaigne les premières sont plus communes que les secondes, il est facile de voir pourquoi la population ne croît pas dans une proportion plus grande.

Ce qui prouve cependant que la qualité de l'air et des eaux n'est pas la seule cause qui ait arrêté les progrès de la population, c'est que, à des époques très reculées, il est vrai, lorsque l'agriculture de l'île était florissante, sa population était beaucoup plus considérable, et que, depuis encore, après être tombée au plus bas, elle s'est relevée sous ceux de ses princes qui se sont occupés d'elle. Le professeur *Gemelli*, qui vante avec raison le système des Romains relativement à la culture des terres, et fait un parallèle tout à leur avantage, exagère, pour justifier son raisonnement, la population de la Sardaigne sous leur domination. Il la porte, d'après des calculs de probabilité ingénieux, mais inexacts, à 1,800,000 habitants. M. *Azuni* va encore plus loin, et ne peut pas se contenter de moins de trois millions. Le père *Napoli*, qui attaque rudement les erreurs partout où ils les trouve, renverse tous ces vains calculs, et au moyen de computations plus solides et plus vraisemblables, il prouve que la Sardaigne, dans ses temps les plus prospères, n'a jamais été peuplée de plus de 1,200,000 habitants [1].

Il faut toujours remarquer, pour disculper l'intempérie, à laquelle on a déjà bien assez de reproches à faire, de son exclusive influence sur la

[1] *Polybe* parle de l'importante population de la Sardaigne (*frequentia hominum*), mais sans la préciser.

population, que, dans ces anciens âges, où cette dernière, soutenue par une agriculture prodigieuse, était si nombreuse et si forte, les mêmes maladies qu'aujourd'hui y régnaient par les mêmes causes dans les mêmes lieux, pendant les mêmes mois de l'année, et en discréditaient le séjour auprès du beau monde de Rome.

Les malheurs de tout genre dont la Sardaigne a été accablée depuis la chute de l'empire romain, les invasions des barbares, les guerres de la conquête et de l'occupation, les rivalités de Pise et de Gênes, les expéditions féodales, qui n'ont pas permis, pour ainsi dire, qu'un pouce de terre ou un rocher de cette île ne fût teint de sang, les ravages irréparables causés par la peste à plusieurs reprises, et surtout, et plus encore que ce fléau, l'absurde gouvernement des Espagnols, qui l'avaient totalement abandonnée, voilà ce qui n'a pas moins contribué que les causes naturelles à son extrême dépopulation.

Cette île qui, dans l'antiquité était peuplée de vingt-huit villes, dont *Ptolémée* donne la nomenclature, n'en compte plus que sept, qui en aient le titre, et dix ou douze bourgs, à la vérité assez populeux. Les campagnes et les collines sont couvertes des ruines de villages détruits, dont il arrive assez souvent qu'on ne reconnaît plus même l'emplacement. L'historien *Fara*, évêque de Bosa,

présente un tableau effrayant de la décadence et de la dépopulation de la Sardaigne. Il donne une liste de 420 villages détruits. Le père *Napoli* prétend que *Fara* et ses copistes ont outré le mal, et qu'ils indiquent comme détruits des villages qui existent encore, sous un nom différent, ou qui ont été réunis à d'autres communes. Son avis est qu'il faut les réduire à trois cent cinquante, ce qui suffit bien pour donner une idée des vicissitudes par lesquelles est passée cette île infortunée.

Des 1,200,000 habitants qu'elle possédait à l'époque florissante de la domination romaine, sa population était tombée, à la fin de celle des Espagnols, au tiers de ce nombre. La Sardaigne ne comptait que 327,000 habitants, en 1720, quand la maison de Savoie en prit possession. Sous le sceptre paternel du Roi *Charles Emmanuel*, elle parvint à compter, dans l'espace de peu d'années, 361,000 habitants; nouvelle preuve que la bonne administration contribue plus que tout le reste à la prospérité des peuples.

La population de la Sardaigne a continué de s'accroître dans la même proportion, et en suivant les progrès, bien qu'un peu lents, de sa civilisation et de son industrie Les écrivains sardes et les géographes étrangers ont fort varié à ce sujet. Les uns lui donnent 500,000 habitants, les autres 450,000; un auteur italien élève sa population

jusqu'à 756,360 ; la *Géographie commerçante* la fait descendre jusqu'à 273,000. Il y a exagération dans l'un et l'autre sens. Les recensements des vingt dernières années présentent des états de population dont le terme moyen est de 420,000 habitants.

CHAPITRE VI.

Essai de géographie comparée de la Sardaigne ancienne et moderne. — Restitution des sites et des noms, d'après les autorités, les probabilités et les ruines.

Les notions que nous trouvons, dans les auteurs anciens, sur la géographie de l'antique Sardaigne, sont ou insuffisantes, ou couvertes d'obscurité, comme s'il avait été dans sa destinée de n'être bien connue à aucune époque de son existence.

Strabon, toujours si exact et si judicieux, ne nous a laissé, sur cette île et sur ses habitants, qu'un aperçu général.

Polybe, *Tite-Live* et *Pline* nomment un petit nombre de villes.

Pomponius Mela n'entre dans aucun détail.

L'Itinéraire de l'empereur *Antonin* trace seulement quelques-unes des routes qui mettaient les divers points de l'île en communication.

C'est au géographe *Ptolémée* que nous devons la seule description à peu près complète, que nous possédions, de la Sardaigne antique. Ses tables itinéraires embrassent tout le littoral, les îles ad-

jacentes, et même l'intérieur et le centre, dans les parties du moins qui ont pu être connues des anciens. Mais cet auteur, dont les travaux imparfaits ont pourtant été si précieux, est considéré par les érudits comme inexact, brouillon, et sujet à confondre les noms, les lieux et les distances.

Aucun homme n'était plus capable de relever les erreurs de *Ptolémée*, et d'éclaircir ou de rectifier sa géographie sarde, que le célèbre *Cluvier* [1], qui a fait, avec le plus grand succès, un travail analogue sur l'Italie et la Sicile. C'était en effet son projet, et il vint jusqu'en Corse, pour le mettre à exécution ; mais la crainte des pirates, qui ne l'avait pas empêché de faire un voyage beaucoup plus long, lui ôta le courage de traverser un détroit de quelques lieues. Il se contenta d'écrire, sur la géographie comparée de la Sardaigne, quelques pages qui sont jointes à son grand ouvrage sur la Sicile, et où l'on retrouve, malgré les erreurs inséparables de la manière dont elles ont été composées, et dont il se plaint et s'excuse lui-même, son érudition profonde et son étonnante sagacité.

[1] *Philippe Cluver* ou *Cluvier*, né à Dantzick en 1580, s'est fait une grande réputation par ses travaux géographiques. C'est le premier géographe qui ait su mettre dans ses recherches de l'ordre et de la méthode, et qui ait réduit la science à des principes certains. Ses ouvrages se font remarquer par beaucoup d'érudition, d'exactitude et de jugement. Il mourut à Leyde, en 1623, à l'âge de 43 ans.

Privé de l'avantage qu'il avait eu en Italie, et dont il avait habilement profité, de tout voir et comparer par les yeux; *Cluvier* a dû nécessairement laisser échapper de fausses conjectures et des jugements erronés. Nous nous efforcerons de les rectifier, autant que nous en aurons les moyens, sans nous éloigner du respect dû au nom d'un savant qui jouit d'une réputation si bien méritée.

En adoptant celles de ses opinions qui nous sembleront fondées, nous nous attacherons à mettre en concordance *Antonin* et *Ptolémée*, nos seuls guides en cette matière, et à les expliquer l'un par l'autre.

Cluvier a commencé par donner un exemple de son excellente méthode et de sa saine critique, en évitant de s'égarer dans la nomenclature des peuples de la Sardaigne, et en la réduisant aux dénominations générales. Il règne beaucoup de vague et d'incertitude dans ce que disent à ce sujet les auteurs anciens. On ne saurait, avec quelque apparence de certitude, assigner à ces diverses populations des territoires et des limites.

La plus ancienne peuplade était évidemment celle des descendants de ces colons grecs qui vinrent avec *Iolas*, ou suivirent les expéditions postérieures, et qui, refoulés dans l'intérieur par les Carthaginois, s'appelaient *Iolaenses*. Ce peuple agriculteur et pasteur, retranché dans les mon-

tagnes de la partie méridionale de l'île, où il conserva son indépendance et ses mœurs, est présenté par les historiens et géographes de l'antiquité, tantôt sous ce nom, tantôt sous celui de *Diagebrenses*.

Pline et *Pomponius Mela* confondent avec les *Iolaenses*, à cause de la ressemblance du nom, les *Ilienses*, ou enfants d'*Ilium*, qui, fuyant après la prise de Troie, furent jetés sur la côte orientale de la Sardaigne, y établirent une colonie, et se mêlèrent ensuite aux habitants des montagnes de l'intérieur de l'île.

C'est à ces montagnards du centre qu'appartenait plus particulièrement, à ce qu'il paraît, la dénomination de *Balari*, qui voulait dire fugitifs et indépendants, et qu'on a traduite par le nom de brigands, en des temps plus modernes.

Les montagnes de la partie septentrionale (*insani montes*) étaient habitées, d'après *Pline*, *Pausanias* et *Ptolémée*, par d'autres fugitifs, qu'ils désignent sous le nom de *Corsi*, et qui étaient venus de l'île voisine de la Corse, ou à cause de quelque sédition, ou par amour de la nouveauté.

Il faut donc se borner à ces trois grandes divisions des peuples de l'intérieur de la Sardaigne : *Diagebrenses*, *Balari*, *Corsi*.

Tite-Live donne à celui de ces peuples qui avait pour chef *Harsicoras*, et pour capitale la ville de

Cornus, la dénomination de *Pellidi*. C'est *Pelliti* qu'il faut lire ; alors ce mot devient une épithète. L'historien veut parler des *hommes habillés de peaux*. Ces montagnards étaient en effet vêtus dans l'antiquité comme ils le sont encore aujourd'hui.

Strabon désigne trois autres populations, *Aconites*, *Tarates* et *Sossinates*[1]. *Ptolémée* en compte un bien plus grand nombre, et dans l'ordre suivant, en partant de l'extrémité septentrionale : *Tibulatii, Coracensii, Carinsii, Cunusitani, Solcitani, Donesii, Æsaronenses, Cornensii, Æschilensii, Ruacensii, Celsitanii, Corpicensii, Scapitani, Siculensii, Neapolitæ, Valentini, Solcetani, Noretani.*

Il est impossible de déterminer aujourd'hui le site de ces petites peuplades, qui tiraient leur nom de leur chef-lieu de canton, et dont les deux derniers géographes auraient pu vraisemblablement augmenter encore la liste.

Le seul *Ptolémée* nous a fait connaître le nom des fleuves et rivières de la Sardaigne dans l'antiquité. Il en nomme sept : *Thyrsus, Thermus, Sœ-*

[1] Il est vraisemblable que *Strabon* désignait, sous d'autres noms, les peuplades qui habitaient les montagnes du midi, du centre et du nord de l'île, et vivaient de rapines et de brigandages. *Varron* (de Reb. Rom.) dit que ceux qui étaient voisins d'*Iolée* préféraient cette existence sauvage à la culture des champs les plus fertiles. Le texte porte, *prope Celiem* ; mais comme ce nom de ville ne se trouve nulle autre part, il est à croire qu'il a été altéré dans les copies, et qu'il y avait ou *Calarim* ou *Joliem*.

prus, Temus, Cedris, Debotes et *Sacer*. Nous ferons connaître les rivières actuelles qui leur correspondent, à mesure que nous les rencontrerons sur notre route.

Nous ne savons, sur l'importance et les qualités des villes, que ce que nous en apprennent *Strabon, Pomponius Mela* et *Pline*. Les deux principales et les deux plus anciennes villes de la Sardaigne, disent les deux premiers, sont *Caralis* et *Sulci*. Nous voyons dans *Pline* que *Caralis, Sulci, Neapolis, Bosa, Nora, Olbia* et *Forum Trajani* eurent le titre de cités romaines, et que leurs habitants jouirent des honneurs et priviléges qui s'y trouvaient attachés. Il y avait deux colonies romaines : *Usellis*, et *Turris Lybisonis*, que l'on appelait aussi *Colonia Vestipolis*.

Ptolémée commence sa nomenclature par la partie occidentale, dans cet ordre et en ces termes [1] :

Corditanum promontorium, Tillium civitas, Nymphæus portus, Hermæum promontorium, Temi fluv. Ostium, Coracodes portus, Tarra

[1] Les noms ne sont pas toujours copiés fidèlement dans *Cluvier*. Ceux que nous donnons ici, sont scrupuleusement copiés sur l'édition de *Ptolémée*, où l'on a comparé les leçons et les manuscrits, et qui a pour titre : *Cl. Ptolemei theatrum geographiæ, etc. Edente Petro Bertio Bevero, cum tabulis Gerardi Mercatoris. Amstelod.* 1619.

Nous avons supprimé les distances, parce qu'elles sont inexactes, et qu'elles surchargeraient le texte de chiffres inutiles.

civitas, *Thyrsi fluv. Ostium*, *Usellis civitas colonia*, *Sacri fluv. Ostium*, *Osœa civitas*, *Sardopatoris Fanum*, *Neapolis*, *Pachœum* ou *Crassum promontorium*.

Le *Gorditanum promontorium*, à en juger par le point de départ du voyageur, est le cap *Falcone*, situé à la pointe de la *Nurra*, en face de l'île de l'*Asinara*.

Les géographes placent *Tillium* dans la *Nurra*, près du cap *Negretto*, au lieu dit *Cala d'Acqua di Cervo*. Nous l'y laissons, en dépit du père *Napoli* qui veut jeter *Tillium* au golfe de *Santa Reparata*, près *Longo Sardo*, sans en donner d'autres motifs que sa méfiance contre *Ptolémée*. Il faut pourtant de meilleures raisons pour transporter une ville d'un lieu dans un autre.

Nymphœus portus était un peu plus au sud, à la pointe de l'*Argentara*, dans la *Nurra*, a l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Cala di Palma*.

Hermœum promontorium est le cap de *la Caccia*.

Ptolémée, en plaçant l'embouchure du *Temus* avant *Coracodes portus*, a fait une énorme transposition. Le *Temus* est le fleuve de *Bosa*, qui est beaucoup plus au sud, en partant de l'extrémité occidentale.

Les érudits d'*Alghero*, forts de l'autorité de *Cluvier*, prétendent que leur ville était le *Coracodes portus* de *Ptolémée*, et que probablement

son nom antique était *Corax*. On ne trouve ce nom de *Corax* nulle part. *Ptolémée* désigne évidemment, par *Coracodes Portus, porto Conte,* qui est un des meilleurs ports de la Méditerranée, capable de contenir un très grand nombre de bâtiments de toute portée, et non certainement *Alghero,* qui ne peut recevoir que de petites embarcations, et qui d'ailleurs n'existait pas dans l'antiquité, puisque sa fondation date du douzième siècle.

Ptolémée saute par-dessus *Bosa*, dont il fait une ville de l'intérieur, et que nous rétablissons, d'après l'Itinéraire d'*Antonin*, au nombre des villes maritimes, et près de l'embouchure du *Temus*, pour nous transporter à *Tarra*, que ce dernier nomme et écrit *Tharros*.

Cluvier déclare qu'il n'a aucune donnée sur l'emplacement de cette ville, dont le père *Mattei* (Sardinia sacra) avait déjà révoqué en doute l'existence [1]. S'il eût été à portée de se procurer des notions plus précises, il eût su que, dans le golfe du *Geloso*, formé par le cap *San-Marco*, près de l'abbaye de *San-Giovanni de Sinnis*, sont les vestiges d'une ville antique, qui a été détruite à une époque inconnue, mais qui est incontestablement celle dont parlent *Ptolémée* et l'Itinéraire. Ce lieu a con-

[1] *Marius Niger*, dans ses commentaires, est beaucoup plus tranchant. Décidé à trouver une place à *Tarra* ou *Tharros*, il la met où est maintenant *Alghero*, dont quelques autres avaient fait un *Corax* imaginaire.

servé le nom de *Tarrus ;* on appelle *Santa Maria* de *Tarrus* une vieille église qu'on voit encore parmi ces ruines. Au commencement du dix-septième siècle, quand le père *Vitale* écrivait ses Annales latines de la Sardaigne, il existait des restes plus imposants de l'ancienne *Tharros*, savoir : de longs conduits d'eau en plomb et des égoûts, des restes de vastes édifices, et des tombeaux de marbre couverts d'inscriptions. On y avait découvert récemment des urnes pleines de monnaies romaines, des vases de toutes les dimensions, des éperons d'or, et un bijou qui avait été vendu un très grand prix à *Oristano*. La tradition du pays était que cette dernière ville avait été presque toute bâtie aux dépens de l'antique *Tharros*, dont on y avait transporté les pierres, ce qu'on exprimait du temps de *Vitale*, par ce dicton sarde : *portant a Carrus sa perda de Tarrus*.

La carte de *Mercator* et le Trésor géographique d'*Ortelius*, qu'apparemment *Cluvier* a dédaignés ou n'a pas consultés, donnent approximativement à cette ville la place que nous venons de lui assigner.

Tharros avait été vraisemblablement bâti par les anciens Grecs, si l'on en juge par son nom, et par le grand nombre de restes de constructions de l'époque des premières colonies grecques, qu'on trouve dans les environs.

Le *Thyrsus* et son embouchure ne peuvent être l'objet d'aucune doute; la désignation qu'en donnent *Ptolémée*, *Pausanias*, et l'Itinéraire d'*Antonin*, est si claire, qu'il est impossible de n'y pas reconnaître le *Tirso* d'aujourd'hui, ou le fleuve d'*Oristano*, qui se jette dans la mer, près de cette ville.

Il n'y a guère plus d'incertitude sur l'emplacement de la colonie romaine d'*Usellis*, quoique *Cluvier* en ait supposé beaucoup, et qu'il l'aît cherchée dans les environs d'Oristano. Quoiqu'il n'ait pas écrit en Sardaigne, s'il avait eu sous les yeux une carte exacte, il aurait vu que la colonie romaine a conservé son nom jusqu'à nos jours dans celui du village d'*Usellus* près *Alès*, et qu'il ne lui manque que son ancienne population et sa prospérité passée.

Ptolémée place, dans sa nomenclature, après *Usellis*, l'embouchure du fleuve *Sacer*, et ensuite *Osœa*, *Sardopatoris Fanum*, et *Neapolis*.

Il y a bien ici un peu de ce désordre et de ces transpositions qu'on lui reproche tant. *Osœa*, ou plutôt *Othoca*, suivant l'Itinéraire, qui la nomme et l'écrit deux fois ainsi, se présentait avant le fleuve *Sacer*, aujourd'hui le *Rio* de *Pabilonis*. qui avait probablement pris ce nom (*Saint*, *Sacré*), de ce que, sur ses bords, près de l'étang de *Marceddi*, non loin du cap de *la Frasca*, dans le fond

méridional du golfe d'*Oristano*, était situé le temple célèbre de *Sardus*, *Sardopatoris Fanum*.

Dans la même direction, et près du même étang, se trouvait la ville de *Neapolis*, située, si on peut se permettre cette conjecture, où est aujourd'hui un village qui en a conservé le nom corrompu, et qui s'appelle *Naboli*[1].

L'Itinéraire d'*Antonin*, dans une des cinq routes de la Sardaigne, qu'il nous fait connaître, place avant *Neapolis*, en venant d'*Othoca*, les *Aquæ Neapolitanæ*. Cette désignation semble s'appliquer assez bien à *Marrubiu*, qui se trouve entre les deux étangs de *Santa Giusta* et de *Sassu*, où l'on voit encore des ruines de bains antiques. On sait que les Romains ajoutaient assez souvent le mot *Aquæ* au nom des établissements voisins des lacs, des marais, et des eaux thermales. L'Itinéraire distingue d'ailleurs *Aquæ Neapolitanæ*, de *Neapolis*.

Le *Crassum promontorium* de *Ptolémée* ne saurait être autre chose que le cap *Altano*.

Trompé par un nom qu'il a lu dans l'Itinéraire, le docte *Cluvier* s'évertue pour retrouver une prétendue ville de *Metalla*, qu'il croit découvrir où est maintenant *Iglesias*. Cette dernière ville est

[1] *Janvier* et quelques autres géographes marquent en toutes lettres, dans leurs cartes, cette ville antique de *Neapolis*, comme si elle existait encore, et donnent, sans qu'on sache pourquoi, au cap de *la Frasca*, le nom de *Cap de Napoli*.

d'origine moderne. Ce sont les Pisans qui l'ont ou fondée ou du moins fortifiée, parce qu'ils la regardaient comme la clé de la province de Cagliari; ce que pensait aussi l'infant don *Alfonse*, quand, en 1323, il commença son expédition par le siége de cette place. L'Itinéraire indique, par le mot *Metalla*, la contrée où se trouvaient les mines qui étaient exploitées avec beaucoup d'activité, du temps des Romains, et où l'on voit encore des vestiges multipliés de leurs travaux; mais il n'a point existé de ville de ce nom. *Cluvier*, et *Cellarius* [1], qui a commis la même erreur, ont pris pour un nom de ville la désignation d'un genre de produits naturels.

Ptolémée décrit comme il suit la côte méridionale :

Pupulum civitas, Sulci civitas portus, Bioea portus, Herculis portus, Nora civitas, Cunium Charium promontorium.

Le site indiqué pour *Pupulum* convient à celui où est aujourd'hui le village de *Palmas*, qui était encore une ville dans le moyen âge. *Palmas* est sur le bord d'une rivière nommée le *Rio* de *Palmas*, qui se jette dans un étang du même nom, et qu'on croit avoir été l'ancien *Debotes*, de *Ptolémée*.

[1] Notitia orbis antiqui, 2 vol. in-4°. Leipsick, 1793.

Il n'y a aucun point de la géographie antique de la Sardaigne, sur lequel ceux qui en ont traité soient plus en dissentiment, que sur ce qui touche l'emplacement de la ville de *Sulci*. Cette incertitude vient ou de ce qu'ils n'ont pas vu par leurs yeux, ou de ce qu'ils n'ont pas appliqué à cet examen les lumières de la critique.

Il est peut-être peu d'exemples plus frappants de la fragilité des choses humaines. On sait qu'il exista dans cette région très circonscrite, une ville, jadis célèbre, fondée ou rétablie par Carthage, pour être un de ses plus grands établissements maritimes[1]; assez opulente pour payer des contributions de guerre énormes au vainqueur[2], assise sur les bords d'un des plus beaux et des plus vastes golfes du monde[3]; et on ignore où fut précisément sa place, et quelles pierres ont fait partie de ses édifices. Ses ruines mêmes n'ont plus de nom[4].

Quelques géographes ont poussé l'inattention jusqu'à supposer que l'antique *Sulci* pouvait avoir occupé le site qui est maintenant celui d'*Iglesias*. Ils n'ont pas réfléchi que c'était une ville maritime

[1] Pars adit antiquâ ductos Carthagine Sulcos. (CLAUD. de Bello Gildon.)

[2] Amende de 1,500,000 fr. de notre monnaie, infligée par *César*, tome 1er, p. 63.

[3] *Sinus Sulcitanus*, aujourd'hui le golfe de *Palmas*.

[4] Mors etiam saxis nominibusque venit. (OVID.)

avec un vaste port, et que celle d'*Iglesias* est éloignée de plus de huit milles des bords de la mer.

Les autres, et *Cluvier* avec eux, placent *Sulci* sur la rive orientale du golfe, dans un lieu désert, et sans aucune trace d'habitation, près de *Palma-di Sols*, peut-être à cause d'une de ces analogies de nom, dont on est si souvent dupe en géographie. En passant sur l'autre rive, c'est-à-dire, dans l'île de *Saint-Antioche*, ils auraient trouvé, au fond du golfe, dans la situation la plus favorable pour un port, les restes d'un môle, beaucoup de ruines de constructions romaines, des tracés de rues, et des fondations, à quelques pouces au-dessous du sol, où l'on recueille tous les jours, en le remuant, des pièces de monnaie[1], et les restes d'un fort, qui s'élève encore de douze à quinze pieds au-dessus de terre[2]. Il nous semble qu'on ne saurait, sans obstination et sans aveuglement, récuser de pareils témoignages; et si on voulait y méconnaître les ruines de la ville de *Sulci*, qui avait un port sur le golfe de *Palmas*, nous demanderons qu'on nous les représente ailleurs, et qu'on donne un nom à celles-ci.

[1] L'auteur de cet ouvrage possède plusieurs médailles d'argent et de bronze, déterrées à *Saint-Antioche*, et qu'il s'est procurées sur les lieux mêmes. Les habitants en ont trouvé autrefois, et en trouvent encore tous les jours beaucoup. Quelques-uns d'entre eux s'en sont fait faire des boucles.

[2] On le nomme en sarde *Crastu*, ce qui peut être une corruption du mot latin *castrum*.

Don *Martin Carillo*, et l'archevêque de Cagliari, d'*Esquivel*, qui ont visité ces ruines, à une époque où leur destruction était moins avancée, ont exprimé cette opinion, que partage le père *Napoli*, dans leurs relations de la Sardaigne, envoyées par l'un, en 1612, au roi *Philippe III*, par l'autre, en 1617, au pape *Paul V*.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que l'ancienne ville de *Sulci* était située dans l'île qu'on appelle aujourd'hui de *Saint-Antioche*, au nord du pont et de l'isthme, qui la joignent à la grande île.

On s'est avisé de chercher *Bioea* à *Iglesias*, comme on l'avait fait pour *Sulci*. C'est du temps perdu, pour la même raison. *Bioea*, port de mer, se trouvait où est maintenant *Porto Pino*, à l'entrée du *Sulcitanus sinus*, ou golfe de *Palmas*.

Herculis portus qui vient après est évidemment *Chia*, non loin du cap *Spartivento*.

L'Itinéraire indique, sur la route de *Sulci* à *Caralis* par *Nora*, une ville de *Tegula*, qui n'est pas citée dans *Ptolémée*. Elle devait se trouver où est le village de *Teulada*, près de la mer et du cap de ce nom, qui s'appelait en latin *Caput tegulare*.

Cunium charium est un mot altéré par les copistes. On le rétablit pour en faire *Cunicularium*, et ce *promontoire des lapins* nous est représenté par le cap *Pula*.

C'est là même qu'était la célèbre ville de *Nora*, dont on voit encore les ruines imposantes[1], et que *Cluvier* a fait la faute grave de rejeter parmi les villes du centre de l'île, parce qu'une ville de ce nom, ainsi désignée en effet, mais dont il ne reste aucune trace, se trouve dans l'Itinéraire d'*Antonin*.

Voici du moins une ville de la Sardaigne antique, sur la situation de laquelle se trouvent unanimement d'accord les géographes et les érudits. C'est la cité d'*Iolas*, la *Caralis*, ou *Calaris* des Romains.

Ptolémée, avec tous les auteurs anciens qui en ont parlé, la place au milieu et dans le fond de son golfe, *Caraliantus sinus*, duquel, ainsi que *Pline*, il recule la limite jusqu'au cap *Carbonara*, nommée par ce dernier *Caralitanum promontorium*.

Caralis avait une autre forme, et occupait une plus grande place que la ville d'aujourd'hui. Elle s'étendait le long du rivage, à en juger par quelques vers de *Claudien*, qui décrivent avec exactitude la configuration de son port : *Ces collines peu élevées, par lesquelles est rompue l'impétuosité des*

[1] M. de *La Marmora* dit avoir vu, dans sa visite aux ruines de *Nora*, un conglomérat calcaire, qui forme comme une espèce de jetée, près d'un vieux môle, et qu'il crut au premier abord un ouvrage des hommes. Il est à souhaiter que, dans un second examen, ce savant observateur vérifie si sa première opinion n'est pas fondée.

vents, et ce vaste étang, où l'on est en sûreté, à l'abri de tous les orages ; ce qui fait supposer que c'était dans l'antiquité un immense bassin, ou comme un port intérieur [1].

La ville antique se prolongeait beaucoup plus à l'ouest, et le faubourg de *Stampace* en était probablement le centre. Les restes de temples et d'édifices de divers genres qu'on y a trouvés, autorisent cette conjecture.

La colline que couvre aujourd'hui le quartier du château, et qui était l'*Acropolis* de la colonie grecque, ne paraît pas avoir été habitée par les Romains.

De ce que *Caralis* avait plus d'importance et d'étendue que *Cagliari*, il n'en faut pas conclure, avec *Cluvier*, que c'était, comme il le dit, une *ville immense*. Ce savant a été trompé par un passage de *Florus*, qui dit que *Gracchus* punit sévèrement les villes du pays, et *Caralis*, la ville des villes [2]. Il est évident que l'auteur latin ne voulait dire autre chose, si ce n'est qu'elle en était la capitale.

[1] Tenditur in longum *Caralis*, tenuemque per undas
Obvia dimittit fracturum flamina collem.
Efficitur portus medium mare ; tutaque ventis
Omnibus ingenti mansuescunt stagna recessu.
(Claudian., de Bello Gildon.)

[2] Sardiniam Gracchus arripuit, sævitum in urbes, urbemque urbium Caralim. (Flor., liv. 2, chap. vi.)

Ptolémée décrit ainsi la côte orientale :

Susaleus vicus, *Sæpri fluv. ostium*, *Sulpicius portus*, *Cedris fluv. ostium*, *Feronia civitas*, *Olbia civitas*, *Olbianus portus*, *Columbarium promontorium*, *Ursi promontorium*.

La première commune de la côte de l'est, en venant du sud, avait le nom de *Susaleus vicus*, qui pourrait bien avoir été altéré. Placée avant l'embouchure du *Sæprus*, elle se trouvait vraisemblablement près d'un petit lac, dans lequel se jette le *Rio* de *San Priamo*.

L'Itinéraire d'*Antonin* marque dans cette région deux autres villes, celle de *Ferraria*, dont on ne saurait déterminer la position, et celle de *Sarcopos* ou *Sarcobos*, dont on a peut-être fait le nom du canton actuel de *Sarrabus*, et que nous croyons avoir été située vers les bouches du *Flumendosa*, qui est l'ancien *Sæprus*.

Il serait bien extraordinaire qu'il n'y eût eu sur le vaste golfe de *Tortoli* aucun établissement des anciens; ils étaient trop habiles pour négliger une si belle position maritime. C'est en effet sur ce golfe, sans qu'on puisse en fixer le point avec précision, qu'était *Sulpicius portus* [1].

C'est aussi dans ce même golfe, que les Troyens

[1] Telle est la leçon du Vatican, et celle qu'on doit préférer. D'autres manuscrits portent *Supicius*.

chassés de leur ville, et poussés par la tempête, vinrent aborder, et de là se répandirent dans les montagnes voisines, où ils s'établirent et furent long-temps connus sous le nom d'*Ilienses*. Il y a même une tradition des érudits du pays, qui fait dériver de cette circonstance le nom moderne de *Tortoli*. Ce serait la corruption des mots latins *Portus Ilii*, port d'*Ilium*. Nous livrons cette conjecture pour ce qu'elle vaut.

Un port de cette côte, omis par *Ptolémée*, se trouve désigné dans l'Itinéraire d'*Antonin* sous le nom de *Portus Luquidonis*, et de façon à faire supposer qu'il était situé où est maintenant *Orosei*, près du lac et à l'embouchure de la rivière de ce nom, que les anciens appelaient *Cedris*. *Ptolémée* indique seulement cette embouchure du *Cedris*. C'était le débouché, l'établissement maritime d'une peuplade qui se nommait *Luquidonenses*, et dont la ville ou le chef-lieu était *Luquido*. Il est naturel de chercher ce *Luquido* à une distance vraisemblable du port auquel il donnait son nom, vers la source des cours d'eaux qui allaient s'y jeter, par conséquent dans le site à peu près où est aujourd'hui *Nuoro*, et non pas loin de là, comme l'a fait *Cluvier*, qui pourtant avait saisi la première partie du raisonnement.

Remis en voyage avec *Ptolémée*, nous arrivons, en suivant toujours la côte de l'Est, à la ville de

Feronia. La ville antique est devenue de nos jours le village maritime de *Siniscola*.

La seconde ville de l'ancienne province romaine, *Olbia*, vient immédiatement après, sans qu'on puisse un instant se tromper sur son emplacement, qui était précisément celui de *Terranova*, dont la rade est l'*Olbianus portus*, de *Ptolémée*.

L'antiquité d'*Olbia* passait pour remonter aussi haut que celle de *Caralis* elle-même, et *Pausanias* prétend qu'elle fut fondée par les *Thespiades*, compagnons d'*Iolas*. C'est là qu'aborda *Scipion*, lorsqu'il vint châtier si rigoureusement la Sardaigne, qui était alors une province carthaginoise [1]. *Quintus*, frère de *Cicéron*, était à *Olbia*, quand il en recevait ces lettres où le pays et le climat étaient traités avec si peu de ménagement [2]. Cette ville était considérée comme la clé du nord de l'île ; elle était devenue la résidence habituelle du questeur, et quelquefois le préteur allait s'y établir, suivant les circonstances.

Olbia, plusieurs fois détruite dans l'antiquité, reparaît au moyen âge, sous le nom de *Fausania* ou *Fausina*. Tant de ravages, de démolitions et d'incendies, ont empêché qu'on ne retrouvât des restes bien importants ni de la ville d'*Olbia*, ni

[1] *Florus*. Hist. Rom. epitom. — Johan. *Zonara* annal.

[2] A te post illam Olbiensem epistolam nullas litteras accepi. (*Ad Frat. Quint. Epist.*, lib. 2, epist. III.)

même de celle de *Fausania*, bien qu'un peu plus moderne.

Le cap *Figari* qui termine au nord le golfe de *Terranova*, autrefois d'*Olbia*, s'appelait chez les anciens *Columbarium promontorium*, et le cap *Libano*, *promontorium Ursi*.

On lit dans *Ptolémée* la description suivante de la côte septentrionale :

Erebantium promontorium, *Plubium civitas*, *Juliola civitas*, *Tibula civitas*, *Turris Lybisonis civitas*.

Mattei, *Baudrand*, et quelques autres ont eu l'inexplicable idée de placer *Plubium* à *Ploaghe*, sans autre raison apparente que celle de la ressemblance des deux premières lettres du nom. Cela ne pouvait être ; *Ploaghe* est fort loin dans l'intérieur des terres, et quoique *Ptolémée* n'ait pas vu par lui-même, et qu'il s'en soit rapporté aux récits des autres, on ne saurait croire que les navigateurs, qui l'instruisaient à Alexandrie, lui aient parlé d'une ville de l'intérieur, comme d'un port de mer. Or c'est ainsi qu'il désigne *Plubium*, sur la côte septentrionale. Il est très vraisemblable que cette ville maritime était dans le golfe de *Santa Reparata*, sous le cap *Longo Sardo*, que *Ptolémée* appelle *Erebantium promontorium*.

La Corse faisant partie de la province romaine de Sardaigne, les communications étaient néces-

sairement très fréquentes entre les deux îles, et elles étaient entretenues au moyen d'un grand nombre de ports établis dans tous les lieux abordables de la côte de Sardaigne, en regard de celle de la Corse. Le service de la navigation se faisait plus particulièrement par *Plubium*, *Juliola*, et *Tibula*.

Juliola était située à la gauche du fleuve appelé *Thermus* dans l'antiquité, et qu'on nomme aujourd'hui *Coghinas*, là même où fut au moyen âge une ville d'*Ampurias*, autrefois siège épiscopal, dont il ne reste plus qu'une église, presque au bord de la mer.

Quant à la ville de *Tibula*, qui était le principal lieu de débarquement des passagers de la Corse, elle était évidemment où est maintenant la place de *Castel Sardo*.

L'Itinéraire d'*Antonin* indique dans cette région, sur la route qui menait à *Turris Lybisonis*, une population sous ce nom : *ad Herculem*. Il y a quelque probabilité que ce pouvait être *Sorso*.

L'aspect des lieux et quelques ruines éparses prouvent qu'il y avait sur toute cette côte, à peu de distance de la mer, et dans la province d'*Olbia*, plusieurs villes antiques, dont il est impossible de déterminer aujourd'hui la position, après les vicissitudes et les calamités de tout genre dont le nord de la Sardaigne a été particulièrement le théâtre

pendant une longue suite de siècles. Il faut mettre au nombre de ces villes incertaines quelques-unes de celles que l'Itinéraire d'*Antonin* place dans cette partie de l'île, comme *Turublus Minor*, *Elephantaria*, *Longones*, *Cochlearia*, et *Vineolæ*.

Il en est une dont on ne peut révoquer en doute l'existence, ni même l'importance, sous la domination romaine, quoique *Strabon* et *Pomponius Mela*, qui ont du moins cité les principales villes de la Sardaigne, n'en aient pas même fait mention ; c'est la ville et colonie romaine de *Turris Lybisonis* [1], qui est plusieurs fois nommée dans l'Itinéraire d'*Antonin*, dans *Ptolémée*, dans *Pline*, et dont il reste d'ailleurs des ruines imposantes qui prouvent que c'était un établissement considérable.

Une des singularités géographiques de la Sardaigne, c'est qu'aucun des auteurs anciens n'ait désigné la rivière, dite aujourd'hui de *San Gavino*, qui est assez considérable, et qui baignait les murs d'une cité célèbre et florissante, tandis qu'ils n'ont pas oublié le ruisseau du *Debotes* ou *Rio* de *Pabilonis*, et que le nom antique du fleuve de *Turris* ne se rencontre nulle part.

Ptolémée trouve en Sardaigne treize villes méditerranées, ou de l'intérieur, qu'il nomme :

[1] On lit dans quelques manuscrits de *Ptolémée*, *Turris Bissonis* ; mais le véritable nom est *Turris Lybisonis*.

Ericenum, *Eræum*, *Gurulis vetus*, *Bosa*, *Macopsisa*, *Gurulis nova*, *Saralapis*, *Cornus*, *Aquæ Hypsitanæ*, *Aquæ Lesitanæ*, *Lesa*, *Aquæ Neapolitanæ*, *Valeria civitas*.

La situation du village actuel d'*Osilo*, situé dans un canton fertile, à la proximité du lieu où était une ville importante, convient assez bien à l'*Ericenum* de *Ptolémée*, qui pouvait être l'*Erucium* de l'Itinéraire. La tradition du pays est qu'*Osilo* a été antrefois une ville.

Il en est de même du village de *Ploaghe*, ou l'on est autorisé à croire qu'était la ville nommée par *Ptolémée*, *Gurulis vetus*.

L'ancien géographe établit dans cette région une peuplade qu'il appelle *OEsaronenses*. Le chef-lieu de cette peuplade, *OEsaro*, peut bien avoir précédé *Ozieri*, dans la situation où il est, sur le bord d'une rivière, à l'entrée d'une plaine très productive, position que les anciens n'étaient pas hommes à négliger. Cette conjecture ne répugne ni à l'analogie, ni à la vraisemblance.

On a déjà dit que *Ptolémée* avait commis une erreur en enfonçant *Bosa* dans les terres. C'était une ville maritime, à l'embouchure du fleuve *Temus*, près du lieu où est la moderne *Bosa*.

Les Sardes ont beaucoup disputé sur l'emplacement de la ville de *Cornus*, chef-lieu des états de leur antique héros *Harsicoras*. Il paraît, d'après le

récit que fait *Tite-Live* de la guerre où périt ce guerrier, et où sa ville fut détruite, que cette dernière était située dans une position avantageuse, et comme au centre des montagnes où le défenseur de la liberté, après sa première défaite, alla recruter des compagnons d'armes parmi les barbares qui les habitaient, et que *Tite-Live* représente vêtus de peaux d'animaux (*Sardi pelliti.*) C'est sur les ruines de *Cornus* qu'est bâti le village de *Padria*, dans une position militaire telle que l'a décrite l'auteur latin, et qui la mettait en communication avec les montagnes, dont les habitants portent aujourd'hui des vêtements de la même étoffe et de la même forme. On voyait encore à *Padria*, vers la fin du 16[e] siècle des aqueducs, des fragments de colonnes, et diverses ruines qui attestaient l'existence d'une ancienne ville.

On voit, de nos jours même, des ruines qui rendent le même témoignage dans le village de *Macomer*, au pied des montagnes du *Marghine*. Ce sont des tas de briques antiques, et des pierres énormes, provenant d'anciens édifices, des débris assez imposants, et surtout deux colonnes de marbre gris, sur lesquelles sont gravées des lettres maintenant effacées, dont quelques-unes, qu'on peut déchiffrer, forment le nom de *Vespasien.* C'était là qu'était *Macopsisa.*

Aquæ Hypsitanæ était le nom qu'on donnait,

dans l'antiquité la plus reculée, aux eaux minérales du *Thyrsus*. *Ptolémée* place sur la rive droite du fleuve la ville qui portait ce nom. Le village de *Fordongianus*, où sont encore des restes d'anciens bains romains, et où coulent toujours les mêmes eaux, dont on ne fait point usage, parce que le pays n'est plus habitable, se trouve sur la rive gauche. Il n'en est pas moins vrai que c'était l'emplacement des *Aquæ Hypsitanæ*, et cette différence de localité s'explique. Il est vraisemblable que l'établissement de ces bains, auxquels les Romains attachaient du prix, donna lieu à la formation d'une ville qui s'étendait sur les deux rives du fleuve, et que les eaux thermales, qui n'ont pu changer de place, étaient sur la rive gauche où elles sont encore. Les deux parties de la ville étaient jointes par un beau pont, de construction romaine, dont une arche était encore debout, il y a un demi-siècle.

La ville romaine, ainsi agrandie, prit par la suite le nom de *Forum Trajani*, et fut plus tard enceinte de murailles par l'empereur *Justinien*, au rapport de *Procope*[1]. Elle figure sous ce nom dans l'Itinéraire d'*Antonin*, et s'y trouve placée comme elle l'est dans notre carte antique, entre *Luquido* et *Aquæ Neapolitanæ*.

[1] *Procop.*, de AEdif., lib. 7, chap. 7. — Le nom sarde de *Fordongianus* est évidemment une corruption de *Forum Trajani*.

Nous ne saurions donner la raison de la distinction que fait *Ptolémée* entre *Lesa* et *Aquæ Lesitanæ*. Nous ignorons où pouvait être *Lesa;* quant à l'établissement des eaux, qui en portaient le nom, il était vraisemblablement dans le même lieu que celles de *Sardara*, où l'on a trouvé aussi des ruines de bains antiques.

Le nom de *Valeria* donné par *Ptolémée* au chef-lieu de la peuplade que *Pline* et lui appellent *Valentini*, ne peut être qu'une méprise de l'auteur ou une faute des copistes. *Valeria*, ou mieux encore *Aleria*, était en Corse; il n'y a jamais eu en Sardaigne de ville de ce nom. Le chef-lieu des *Valentini* était *Valentia*, comme l'observe avec beaucoup de sens *Hardouin*, le commentateur de *Pline*. Les *Valentini* habitaient un canton de l'île assez étendu, qui conserve encore aujourd'hui le nom de *Parte Valenza*, et leur petite capitale était, selon toutes les probabilités, où est à présent le village de *Laconi*, qui en est le chef-lieu.

De toutes les villes méditerranées, citées dans l'Itinéraire d'*Antonin*, nous ne trouvons d'assignation d'emplacement vraisemblable que pour *Fanum Carisi*, que nous supposons avoir pu exister sur le point élevé où est *Fonni*, et où il n'est pas invraisemblable que les anciens aient construit un temple.

Nous abandonnerons la recherche de toutes les

autres villes qui s'y trouvent nommées, ainsi que dans la géographie de *Ptolémée*, et sur lesquelles le raisonnement ou des ruines authentiques n'apprennent rien, pour ne pas nous perdre en vaines conjectures, et en investigations sans résultat.

Il ne reste, pour achever cet essai de géographie comparée, qu'à donner la nomenclature des îles adjacentes, avec leur dénomination antique rapprochée du nom moderne, attendu qu'il n'existe sur ce sujet aucun dissentiment.

Nous les reconnaîtrons, en faisant le tour de l'île, et en prenant le point de départ à l'extrémité occidentale, comme nous l'avons déjà fait pour le littoral et pour l'intérieur.

Là se présente la première *Herculis insula*, l'île de l'*Asinara*. Viennent ensuite, en descendant la ligne de l'Ouest, *Diabate insula*, qui est la petite île située au cap *Caccia*, autrefois *Hermæum promontorium; Bertula insula*, aujourd'hui l'île de *Maldiventre; Hieracum* ou *Accipitrum insula* [1], l'île de *Saint-Pierre; Enosis insula* [2], l'île de *Saint-Antioche; Bucinna* et *Boaria*, la vache et le taureau : sur la côte méridionale, *Cunicularia insula* [3], l'île *San Macario*, au cap *Pula; Ficaria insula*, l'île de *Cavoli*, au cap *Carbonara :* en suivant la côte de l'Est, *Collodes* et *Balarides*, la grande et

[1], [2], [3]. Les noms de ces îles leur venaient ou des animaux qu'on y trouvait en quantité, ou de leurs productions.

la petite *Serpentaria; Hermæa* ou *Mercurii insula*, l'île de *Tavolara;* et enfin, à l'entrée du détroit de *Bonifacio*, que les Grecs et les Latins après eux nommaient *Taphros*, *Phintonis insula*, qui est l'île de la *Maddalena*.

Les relations commerciales et maritimes de la Sardaigne étaient, au temps des Romains, plus importantes qu'elles ne l'ont été à aucune époque de son histoire. La métropole, dont elle était un des greniers d'abondance, en tirait une immense quantité de grains, des métaux extraits des mines qu'elle y faisait exploiter, du granit, du soufre, de l'alun, des cochons, et du miel [1].

L'île *Hermæa*, ou de *Mercure*, aujourd'hui *Tavolara*, fournissait à Rome une grande quantité de coquillages propres à la teinture de la pourpre, dont la couleur avait la réputation d'être plus vive que celle de l'Orient [2].

La marne-à-foulon de Sardaigne passait pour être d'une qualité supérieure, et il s'en faisait de grandes exportations. Un décret des censeurs *Emilius* et *Flaminius* ordonna aux fabricants d'étoffes de laine de l'employer de préférence à toute autre [3].

[1] *Pline*. Hist. natur. liv. 35, chap. 15 et 17.

[2] Don *Gian Paolo Nurra*. De variâ lectione adagii *Bamma Sardiniacun*.

[3] L. *Æmilio* et C. *Flaminio* ensoribus romæ fulloaibus imperatum est, quod in poliendis vestibus primum cretâ sardâ uterentur. *Pline*, ibid.

CHAPITRE VII.

Des anciens édifices publics, et des ruines et restes de l'antiquité.

Le temps a dévoré les édifices et les monuments de tous genres, dont les anciens habitants de la Sardaigne l'avaient couverte aux époques de ses prospérités du premier âge [1]. Les invasions des Barbares et les guerres de rivalité, qui ont désolé cette île pendant tant de siècles, ont ajouté à ses ravages, et ont complété l'ouvrage de la destruction. On ne trouve plus guère, dans les parties même de l'île qui furent autrefois les plus florissantes, que des débris dispersés et des ruines informes.

De ces vénérables restes de l'antiquité, les plus curieux sans contredit, et en même-temps les mieux conservés, sont ces monuments jusqu'ici peu connus, ou regardés comme d'une origine incertaine, dont il sera spécialement question dans

[1] *Aristote* dit qu'on voyait en Sardaigne un grand nombre de beaux édifices du temps des anciens Grecs : *Antiquorum ædificia multa pulchraque græcorum*. — De mirabilib. auscultat.

le chapitre suivant, et qui remontent aux temps où les plus anciennes colonies grecques vinrent apporter en Sardaigne les premiers arts et les lumières naissantes de la civilisation.

De tous ceux qu'on sait avoir été élevés en grand nombre depuis les expéditions primitives des Grecs jusqu'à l'établissement des Romains, on n'en trouve plus aucune trace matérielle. Hormis quelques médailles puniques, fort rares, rien ne rappelle, sur le territoire des anciennes villes de *Calaris* et de *Sulci*, bâties ou rétablies par les Carthaginois, aucun souvenir de ce peuple. Les temples élevés à *Sardus* ou *Sardopator*, où on l'adorait encore du temps de *Ptolémée*, n'existent plus, depuis bien long-temps sans doute, et le cap de *la Frusca* n'offre pas le moindre vestige de son célèbre mausolée.

Il est, à l'entrée des montagnes, entre les villages de *Laconi* et de *Sorgono*, une construction fort singulière, qu'une vieille tradition du pays fait appartenir aux temps fabuleux, et qu'on appelle le palais de *Méduse, sa domu de Medusa*. Si c'eût été réellement la demeure de la fille du roi *Phorcus*, il faut convenir que cette princesse eût été bien mal logée. C'est une espèce de château, taillé dans le roc avec assez d'art, inaccessible par derrière, lisse et comme poli sur le devant, et qui n'a qu'une seule fenêtre vers son sommet, avec

un énorme anneau de cuivre attaché à la muraille. On ne peut le voir qu'à l'extérieur, attendu que les éboulements de terre en empêchent totalement l'entrée. Le chevalier *Baille*, savant antiquaire, et consul d'Espagne à *Cagliari*, a jugé *la maison de Méduse* une construction du moyen âge; ce qui n'empêche pas qu'elle ne donne lieu à beaucoup de conjectures dignes d'attention.

Les portions d'édifices et les ruines en petit nombre qui existent encore dans les lieux habités, ou dans leur voisinage, appartiennent à l'époque de la possession des Romains, et portent, comme dans tout le reste du monde, le caractère de grandeur ou d'utilité publique, que ce peuple attachait à ses ouvrages. Les bains d'eaux minérales et thermales, si nombreux et si bien tenus de leur temps en Sardaigne, furent ornés et embellis par eux avec tout le soin qu'ils mettaient à ce genre d'établissement. On trouve à *Fordongianus*, qu'ils appelaient *Aquæ Hypsitanæ*, ou *forum Trajani*, des restes qui indiquent de la magnificence. Ils avaient construit sur le *Thyrsus*, aujourd'hui fleuve d'*Oristano*, un pont d'une belle architecture, qui conduisait à ces bains, et dont il existait encore, à la fin du siècle dernier, une très belle arche, qui a été abattue pour la construction d'un pont moderne [1].

[1] Les marquis d'*Oristano* avaient commencé la démolition de ce bel ou-

On trouve aussi à *Benetutti* et à *Sardara*, des restes de bains antiques, du même temps. On voit encore aujourd'hui, en dehors de la ville d'*Oristano*, presque à l'embouchure du *Tirso*, un pont qui passe pour être d'architecture romaine. Ce pont faisait partie de la communication que les Romains avaient établie, sur toute la longueur et d'une extrémité à l'autre de l'île, entre les deux importantes villes de *Caralis* et de *Turris Lybisonis*, au moyen d'une route pavée, suivant leur admirable méthode, et dont quelques fragments ont été découverts et mis à profit, sur la ligne de la nouvelle route projetée et commencée entre *Cagliari* et *Sassari*.

Le pont jeté sur le *Turritano*, ou rivière de *Torre*, est un ouvrage des Romains. On retrouve aussi des ruines et des colonnes encore debout à *Macomer*, un môle, des pans de murailles, toute la partie inférieure d'un assez vaste édifice, et le tracé des rues d'une ville à *Saint-Antioche*, au bord du golfe de *Palmas*, sur l'emplacement où nous venons de dire qu'était *Sulci*.

Il n'y avait aucun des travaux publics des Romains, auxquels ils attachassent plus d'importance, qu'à la construction des aqueducs, parce qu'ils regardaient, avec raison, comme néces-

vrage des Romains, pour forcer, par la rupture des communications, les voyageurs qui allaient de *Cagliari* à *Sassari*, de passer par leur ville.

saire à la conservation de la vie, l'usage des eaux saines et pures. Ils ne pouvaient pas négliger ces précautions dans un pays où la prudence les commande si impérieusement. Aussi trouve-t-on à *Terranova*, qui est l'ancienne *Olbia*, des vestiges d'un aqueduc romain, et entre *Sassari* et *Porto-Torre*, les restes imposants de celui qui conduisait l'eau de la fontaine, dite *Acqua Chiara*, près la première de ces villes, à *Turris Lybisonis*, et qui était soutenu, pendant un espace de douze milles, par des arcs dont un grand nombre est assez bien conservé. Celui de la ville de *Nora*, dont on voit encore des ruines intéressantes, à côté des débris d'un amphithéâtre, de quelques édifices, et d'un vieux môle, devait avoir aussi de la grandeur. Mais de tout ce que les Romains firent en Sardaigne pour la direction des eaux, l'aqueduc de *Cagliari* est sans contredit celui dont les restes sont les plus curieux à visiter.

L'eau qu'il amenait à la capitale était prise à *Santa Maria di Siliqua*, c'est-à-dire à une distance de près de cinq heures de chemin. Il avait fallu, pour maintenir le niveau, tantôt percer des rochers, tantôt creuser la terre à quarante-huit pieds de profondeur, tantôt élever des arcs à une hauteur pareille. L'eau coulait par un canal soigneusement construit, de sept pieds de haut, et d'une largeur proportionnée. De distance en distance on avait

pratiqué de petits puits ou citernes, pour recevoir les corps étrangers et les sédiments. Ce canal est bâti en briques et en tuiles, sur chacune desquelles on voit très-distinctement, soit le nom du fabricant de terre cuite qui les a fournies, soit l'enseigne ou la marque de cette fabrique [1].

Pendant cette série de calamités qui accablèrent la Sardaigne après la chute de l'empire romain, l'aqueduc de *Cagliari*, négligé, oublié, détruit même avec intention par les Barbares, ou par les Pisans et les Génois, en ce qui était du moins hors de terre, n'existait plus que dans le souvenir des hommes et dans les vieilles chroniques, lorsqu'en 1761, sous la vice-royauté du comte *Tana*, qui fit faire des fouilles, on en découvrit une longue portion souterraine. La ville a fait déblayer le sol, et les curieux peuvent aujourd'hui visiter dans toute leur étendue ces précieux restes de l'antiquité.

Les guerres, les invasions et l'ignorance, qui n'est pas un fléau moins destructeur, ont fait dis-

[1] Ces indications sont variées. Sur une grande partie des briques, on lit en caractères romains, d'un côté les lettres D O L qui sont les initiales de ces mots *de officinâ laterariâ*, et de l'autre VERI ACTEARINI LUCILLAE. On voit sur d'autres la figure gravée d'une comète, et sur la face opposée de la brique, ces mots : DOMITIEA LUCILLEA EX FIGLINIS ANINIANIS, ou bien QUARTIONIS EX FIGLINIS LUCILLAE. *Domitia Lucilla*, qui avait la fourniture des briques pour l'aqueduc de *Caralis*, était fabricante de terre cuite, à l'enseigne de la Comète.

paraître tous les autres monuments, dont on sait que fut ornée l'antique *Caralis*. Au temps ou écrivait *Bonfant*, on voyait encore à *Cagliari* quelques vestiges du capitole, de la voie sacrée, et de plusieurs édifices antiques [1]. *De Arcà*, auteur de l'ouvrage intitulé *De sanctis Sardiniæ*, dit avoir vu un assez beau fragment de construction en briques, qu'on disait être une ruine du Capitole, ou temple d'Apollon, et tout près un espace découvert, qu'on reconnaissait pour avoir été l'aire de ce temple [2]. Depuis ce temps tout a disparu. On ne retrouve plus à *Cagliari* que les restes d'un assez vaste amphithéâtre, dont on distingue encore bien le plan général, les loges destinées aux animaux, et les gradins taillés dans le roc

Un autre monument de l'antiquité a aussi échappé aux ravages du temps et à la fureur des hommes, par la raison probablement qu'il est aussi taillé dans le roc, comme les gradins de l'amphithéâtre. Situé au bas d'un côteau calcaire, à l'extrémité de l'un des faubourgs, celui de *Stampace*, dont l'em-

[1] *Caller* tiene el capitolio, y amphiteatro o coliseo, via sacra, y demas cosas, cuyas ruinas parecen circa los monasterios de los padres trinitarios, y de los P. P. capuchinos. *Bonfant.* (*Triomplio de los santos.*)

[2] Erat Apollinis Capitolium in urbe *Calaris*, cum illustri plateâ, quæ area templi erat, via sacra vel Apollinis dicta. Extat adhuc non contemnendum fragmentum, latericio extructum opere.

(*De Arca.* De sanctis Sardiniæ.)

placement était couvert par une partie de la ville antique, il présente sur le devant une seule ouverture, dans la forme de la façade d'un petit temple. Les gens du peuple l'appellent le palais du roi *Musat*, d'autres la grotte d'*Hercule*. Une sculpture du fronton, qui représente deux reptiles, l'a fait nommer par quelques autres l'antre des vipères. La hauteur de l'ancienne entrée, qu'on a creusée pour en tirer de la pierre, est d'environ douze pieds, et sa largeur est à peu près la même. Les inscriptions grecques et latines, quoique dégradées, qu'on lit encore sur les parois, sur des cellules attenantes, et même sur la façade de cet édifice, les urnes, les divers ornements des tombeaux, qu'on a trouvés dans l'intérieur, ne peuvent pas faire douter un instant de sa destination. C'est un monument sépulcral, élevé d'abord vraisemblablement, comme on le fera voir dans le chapitre des inscriptions, à la mémoire d'une dame romaine, de la plus haute distinction, et auquel on a joint, dans les siècles suivants, beaucoup d'autres sépultures qui s'y sont groupées, ou qu'il a pu recevoir dans sa profondeur.

Des tombeaux, des inscriptions tumulaires, tant de l'antiquité romaine, que du moyen âge, et de l'époque des persécutions religieuses, voilà les restes des anciens temps, dont on a retrouvé une plus grande quantité dans les cryptes si multi-

pliées à *Cagliari*, et dans les champs et jardins d'alentour.

On prétend qu'on a reconnu autrefois les premières colonnes milliaires de la voie romaine, qui partait de *Calaris* pour traverser l'île entière. Le père *Vitale* soutient même que les noms de quelques villages des environs, *Quartu, Sestu, Settimu, Decimu*, qui veulent dire quatrième, sixième, septième, dixième, viennent de l'emplacement qu'occupaient les colonnes milliaires, dans l'ordre de distance. Quoique cette conjecture soit fort hasardée, elle a du moins plus de vraisemblance, et est un peu plus raisonnable que toutes celles qu'a enfantées la folle imagination de ce moine.

CHAPITRE VIII.

Des monuments connus en Sardaigne sous le nom de *Nuraxis*. — De leur origine. — De leur destination et de leur usage.

L'ILE de Sardaigne, que de longues guerres et de longs malheurs ont privée des monuments dont la magnificence romaine l'avait ornée, offre en revanche aux études et aux observations de ceux qui s'occupent de recherches sur les premières époques de l'histoire des hommes, et de la formation des sociétés, une grande quantité de restes curieux, qui remontent évidemment aux temps les plus reculés du monde, et qui sous ce rapport ne sont peut-être pas moins intéressants que le seraient les chefs-d'œuvre de l'architecture. Ces monuments singuliers, qui sont jetés sur toute la surface de l'île, à des distances plus ou moins éloignées les unes des autres, présentent un aspect uniforme; et paraissent avoir été construits à peu près sur le même modèle, et pour servir à la même destination. Ce sont des espèces de tours peu élevées, dont la base est fort enfoncée sous terre, et dont les plus hautes n'ont guère plus de six à sept pieds au-dessus du

niveau du sol. On les appelle en langue sarde, suivant le dialecte, *Nuraxis* ou *Nuraghes*. Ces massifs de pierre sont formés de blocs et de quartiers de rochers, posés les uns sur les autres, et assemblés, selon l'irrégularité de leurs formes, et par la seule précision de leur joint, sans chaux, sans ciment, et sans aucune autre espèce de liaison. Quelques-unes de ces pierres sont si énormes, que douze hommes réunis ne pourraient les remuer, si elles étaient séparées. L'irrégularité de ces matériaux polygones, rentrants ainsi les uns dans les autres, leur a donné une incomparable solidité, qui les a fait résister la plupart aux efforts du temps, pendant un si grand nombre de siècles. Les *Nuraxis* ont la forme cylindrique jusqu'à la moitié de leur élévation, et à partir de là se terminent en forme de cône. Quelques-uns ne sont autre chose qu'un cône tronqué. Il a été pratiqué à presque tous, et en général à la partie supérieure, c'est-à-dire à la forme cônique, une ouverture, par où ne peut entrer qu'avec peine un homme de taille ordinaire, et au bas de laquelle sont quelques degrés, qui mènent dans l'intérieur. Là est un mur de séparation, qui partage presque tous les *Nuraxis* en deux petites chambres ou cellules, dont la voûte est formée par des quartiers de rochers, qui couvrent tout le diamètre de l'édifice, lequel n'est jamais de plus de cinq ou six pieds.

On a compté plus de sept cents *Nuraxis*. Beaucoup de ces petits monuments sont à moitié détruits ; mais on en voit encore un assez grand nombre qui sont presque intacts. Les *Nuraxis* sont en général placés sur le penchant de collines peu élevées, ou sur des monticules qui dominent les plaines.

Dans quel temps, par quel peuple, pour quel usage ont-ils été construits ? C'est depuis longtemps un sujet de discussion entre les Sardes érudits qui les ont visités ou étudiés, et qui ont recherché leur origine. Avant d'entrer dans cette question, il est une observation à faire, qui n'a pu échapper à aucun d'eux, c'est que les *Nuraxis* se trouvent toujours, non pas dans le voisinage des rochers où l'on n'aurait eu que la peine d'en détacher quelques fragments, mais dans des lieux qui n'offrent aucune pierre de cette dimension, et où il paraît extrêmement difficile de les amener et de les transporter. Il en résulte que ces constructions ont été l'objet d'une intention marquée, et que leurs auteurs y ont attaché de l'importance.

Cette observation suffit pour détruire l'opinion, émise par quelques personnes, que les *Nuraxis* ont été construits anciennement par les pâtres du pays, pour se mettre, dans les diverses saisons de l'année, eux et leurs troupeaux, à l'abri des injures du temps. On peut demander comment

des pâtres grossiers, à qui de simples cabanes de bois, de feuilles, ou de jonc, ou mieux encore des grottes taillées par la nature, suffisaient pour l'objet qu'ils s'étaient proposé, auraient été chercher si loin des blocs énormes, dont le transport fait supposer l'emploi du levier, ou la connaissance au moins élémentaire des lois de la mécanique, et auraient si mal adapté à leurs usages et à leurs besoins, des fabriques divisées en deux cellules, assez peu hautes et assez étroites, pour qu'un homme, et même quelquefois un enfant, y tienne difficilement.

Une autre opinion trouve dans les *Nuraxis* des asiles préparés pour offrir un abri contre les incursions des pirates, ou contre les barbaries des Sarrasins, lors de leurs fréquentes invasions, ou enfin contre les persécutions politiques, dans le temps des guerres civiles. Les objections contre l'opinion précédente s'appliquent également à celle-ci. Il faut remarquer en outre que les *Nuraxis*, clos et fermés, à l'exception de la petite porte d'entrée, manquent d'ouverture qui leur donne du jour, et que par conséquent l'homme qui s'y serait introduit n'aurait pu guetter ses ennemis, ni en sortir, sans danger de tomber entre leurs mains. D'ailleurs ces asiles prétendus, étant toujours dans des sites découverts, et pouvant être vus facilement de loin, eussent été fort mal choi-

sis, et ce n'était pas un bien sûr moyen d'échapper à un ennemi puissant et cruel.

L'hypothèse qui en fait des espèces de guérites ou de lieux de vigies, pour surveiller les mouvements des pirates, a bien moins de vraisemblance encore. Si les *Nuraxis* avaient eu cette destination, on les aurait placés du moins en vue de la mer, et mis en correspondance les uns avec les autres, comme les lignes de signaux. Or, il n'y en a qu'un très petit nombre d'où l'on puisse découvrir le rivage, en supposant même, ce qui n'est pas, qu'ils soient ouverts de ce côté; la presque totalité est placée dans l'intérieur des terres, sur des collines basses, et toujours de manière à ce qu'il soit évident qu'on n'a pas eu originairement l'intention de les mettre en rapport entre eux.

Après avoir dit ce que n'étaient pas les *Nuraxis*, il reste à montrer ce qu'ils ont dû être, selon toutes les probabilités et toutes les vraisemblances. Nos conjectures appuyées de celles de plusieurs érudits, tant en Sardaigne qu'en France, ne laisseront, nous devons l'espérer, aucun doute sur cette question.

Le chevalier *Borelli*, qui s'était fort occupé de ces monuments Sardes, et que le père *Stefanini* avait consulté à ce sujet, lui répondit « qu'il « avait beau méditer, et qu'il ne trouvait pas » de solution à cette double question : De quel

» temps sont-ils ? A quoi ont-ils servi ? *Hoc opus*, » *hic labor* ».

C'était alors en effet un point de critique difficile à éclaircir, si l'on en juge par les dissertations contradictoires auxquelles ont donné lieu ces restes de l'antiquité, et les constructions analogues, découvertes en d'autres pays. On les avait attribuées jusque là, sans trop se rendre compte de ces conjectures, soit aux Étrusques, soit aux Goths, soit aux Sarrasins. Un de nos savants français les plus distingués, M. *Petit-Radel*, membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, est venu enfin porter la lumière dans cette controverse, et fixer l'opinion. Il a démontré, dans une série de mémoires présentés au corps illustre qui s'honore de le compter parmi ses membres, que ces ruines d'édifices formés de polygones irréguliers, qu'on a reconnus être semblables et identiques dans les fondations de murs et de remparts des anciennes villes de la Grèce, et des anciennes bourgades d'Italie, ne sont autre chose que les *constructions cyclopéennes* décrites par les écrivains Grecs, et appartenant par conséquent à la plus haute antiquité. En faisant la distinction, qui est en effet frappante de vérité, entre ces constructions par polygones irréguliers, et les assises de pierres taillées en parallélogrammes, dont on les a ensuite surmontées, et dont elles sont devenues les fon-

dations, M. *Petit-Radel* trace la ligne de démarcation chronologique de deux peuples d'une époque différente, et présente ces restes des premiers essais de l'architecture comme étant l'ouvrage des anciennes peuplades auxquelles les traditions recueillies par *Denys d'Halycarnasse* attribuent la civilisation primitive de ces contrées.

L'idée, ou, pour mieux dire, la découverte du savant antiquaire a ouvert une vaste carrière d'observations à MM. de *Choiseul-Gouffier*, *Lechevalier*, *Félix-Beaujour*, *Fauvel*, etc., qui ont été en position de la mettre à profit; et son auteur, la développant lui-même d'après leurs recherches, a fini par établir sur cette matière un système complet, qui embrasse tous les lieux colonisés par les Grecs primitifs, et dans lequel entre par conséquent le pays dont nous nous occupons ici.

Les migrations des anciens Grecs ou Pélasges, le départ des colonies arcadiennes, leur établissement dans les contrées barbares, remplissent l'espace de quelques siècles qui ont précédé la guerre de Troie, comme on le voit dans les fragments de *Myrsile* de Lesbos. *Denys d'Halicarnasse* nous a conservé dans son premier livre les détails de ces expéditions coloniales.

On a reconnu leur passage aux constructions en polygones, et on a, pour ainsi dire, suivi leurs traces depuis la Bithynie jusqu'en Italie, dans

l'ancienne Celtibérie, en Sicile, dans les îles Baléares, et en Corse. La Sardaigne, que personne n'avait explorée jusqu'ici, apporte à la masse des observations faites un tribut de plus de sept cents constructions cyclopéennes [1].

Les expéditions étrangères qui avaient les premières abordé dans cette île, sous la conduite de *Phorcus*, de *Sardus* et de *Norax*, furent suivies de celle du descendant d'*Hercule*, *Iolas*, qui, après avoir consulté l'oracle de Delphes, vint y établir, avec les *Thespiades* et un assez grand nombre de familles de l'Attique, une colonie florissante. Parmi les peuplades qui accoururent de toutes parts augmenter cette colonie, on distingue des Grecs de Milet, de Lesbos, de Chypre, et des Thraces ou Cyclopes.

Les constructions cyclopéennes de la Sardaigne appartiennent donc évidemment à cette époque. Les pierres qui les forment, taillées grossièrement au ciseau, sont posées et jointes comme celles des édifices pélasgiques de la Grèce et de l'Italie antique [2]. Leur énorme volume qui est caractéris-

[1] Les anciens écrivains leur donnent cette dénomination, parce que l'art de bâtir en polygones irréguliers a été pratiqué et transmis par les Cyclopes, qui ne sont point des êtres fabuleux, mais qu'*Homère*, *Platon*, *Strabon*, et le docte *Fréret*, d'après leur témoignage, nous représentent comme un peuple réel et appartenant à l'histoire. Les Cyclopes ne sont qu'une division des Telchines ou des Thraces.

[2] Les anciens Grecs n'abandonnèrent cette manière de bâtir que quand

tique de cette architecture dans l'enfance, est une analogie et une similitude de plus. Il rappelle ces quartiers de rochers dont se composaient les murs en ruines de la ville cyclopéenne de *Tirynthe*, détruite par les Argiens, et qui étaient si énormes que le plus petit, suivant *Pausanias*, n'aurait pu être déplacé par deux mulets attelés.

On est autorisé à présumer, d'après ce que raconte *Diodore de Sicile* des travaux d'*Iolas* en Sardaigne, que c'est à lui et à son siècle particulièrement que peut se rapporter l'origine des *Nuraxis*. « *Iolas*, dit cet historien, bâtit plusieurs belles » villes, des temples, en un mot tout ce qui » donne l'idée d'un peuple riche et heureux. » Ces monuments subsistent encore aujourd'hui, » et gardent même le nom de leur fondateur, » que portent aussi les plus belles campagnes de » l'île [1]. »

les leçons et l'exemple des colonies égyptiennes et phéniciennes, qui vinrent se mêler à eux, leur eut appris l'usage plus simple et plus facile des pierres parallélogrammes, et les avantages de l'emploi de la scie, qu'ils ne connaissaient pas, et dont on ne trouve en effet aucune trace sur les ruines qui datent de ce temps.

[1] Nous devons aller au-devant du reproche de contradiction que l'on pourrait nous adresser. Nous disions, au commencement de cet ouvrage, (tom. 1er, chap. 3, p. 15), que les colonies grecques n'avaient laissé aucun monument construit de la main des hommes. Nous pensions alors, comme tous ceux avec qui nous avions eu occasion de nous en entretenir, que la construction des *Nuraxis* rentrait dans l'ordre de celles que *Vitruve* appelle incertaines, *opus incertum*. La lecture attentive que nous avons faite

Les apparences étymologiques qui feraient venir le nom des *Nuraxis* de celui de *Norax*, fondateur de la ville de *Nora*, et plus ancien colon qu'*Iolas*, ne détruisent pas cette opinion. La postérité de ces deux hommes, déjà séparée d'eux par plusieurs siècles, a pu confondre ce qu'elle devait à l'un et à l'autre, et se tromper dans les souvenirs de la reconnaissance. Un chef d'aventuriers Ibériens n'a pu apporter à sa nouvelle patrie que des habitudes sauvages comme elle ; le jeune Grec, qui conduisait des Athéniens, était plus à portée de lui offrir les premiers bienfaits des arts naissants et de la civilisation.

La solution de la première question, relative à l'origine des *Nuraxis*, mène à celle de la seconde, qui a pour objet d'en déterminer la destination.

Les Grecs, qui ont imprimé à ces monuments le caractère du genre d'architecture en usage chez eux au temps où ils vinrent en Sardaigne, y ont nécessairement introduit avec eux leurs mœurs, leurs coutumes et leurs institutions.

Pleins de vénération pour la mémoire des morts, ils élevaient des monuments durables à leurs guerriers et à ceux de leurs citoyens qui s'étaient

des Mémoires de M. *Petit-Radel*, dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'impression du premier volume et celle du second, a porté la conviction dans notre esprit, et nous nous empressons de reconnaître notre erreur.

distingués par des services. Ces petits monuments, qui avaient ordinairement la forme cylindrique, ou celle du cône tronqué, étaient placés sur le penchant des collines, et en vue des plaines et des lieux habités qu'ils dominaient. Ces honorables sépultures étaient fort multipliées dans la Grèce antique; ce sont ces fabriques de forme tumulaire dont parle *Denys d'Halycarnasse*.

Les *Nuraxis* réunissent toutes les conditions et toutes les circonstances qui peuvent, sans crainte d'erreur, les faire ranger dans cette catégorie. C'est aller trop loin que d'en faire, comme le père *Stefanini*, autant de trophées érigés à des héros qui se seraient couverts de gloire en défendant la patrie contre l'invasion étrangère. Il n'est pas vraisemblable que l'histoire de la Sardaigne primitive ait donné lieu à tant de magnifiques faits d'armes, et ce n'est que long-temps après l'origine des *Nuraxis*, que les Sardes indépendants ont si courageusement combattu pour la liberté. Les *Nuraxis* ne sont ni des trophées ni des fabriques triomphales; ils n'ont rien qui l'indique; mais ce sont incontestablement des tombeaux élevés à d'illustres citoyens et à des bienfaiteurs du peuple. Ils sont trop nombreux pour être autre chose que des sépultures; ils sont en trop petit nombre, pour avoir été des sépultures ordinaires. On ne se donnait la peine d'aller chercher au loin

les matériaux de la construction, que quand il s'agissait d'un personnage important à honorer, ou d'un beau souvenir à transmettre.

L'enfoncement de ces édifices, leur division en petites chambres ou cellules, leur disposition intérieure qui les rend impropres à contenir des êtres vivants, et la parfaite uniformité du type, tout leur donne le caractère de monuments funèbres. Leur agglomération en certains lieux en est une nouvelle preuve. Un village du cap supérieur où l'on en voit trois, voisins les uns des autres, en a pris le nom de *Tresnuraghes*. Il y en avait plus de quarante, entre l'embouchure du *Tirso* et le cap *San-Marco*, sur les collines qui entourent l'emplacement où était l'antique ville de *Tharros*.

S'il pouvait rester quelques doutes encore, un fait concluant et décisif trancherait la difficulté. Deux *Nuraxis* du canton de *Nulvi* (cap supérieur), qui par hasard étaient encore intacts et vierges, ont été ouverts, et on y a trouvé des restes humains, que tout indiquait avoir appartenu à l'antiquité la plus reculée. Les fouilles qu'on a faites dans beaucoup d'autres y ont fait découvrir des ossements et des armes, mais jamais, il est vrai, de notre âge du moins, ni sculptures ni inscriptions [1].

[1] Les habitants de l'intérieur de l'île et des montagnes, qui descendent des peuplades primitives, sont dans l'usage immémorial de faire un amas

Il est possible que, dans la suite des siècles, ces monuments aient été employés à des usages divers, suivant les événements du temps, la situation du pays, les besoins de ses habitants, et qu'on en ait fait successivement des lieux d'observation ou de défense contre les ennemis, des asiles dans les temps de persécution, ou même des refuges et un abri pour les pâtres; mais d'après l'origine incontestable des *Nuraxis*, ils eurent primitivement une toute autre destination, et c'est ce que nous croyons avoir démontré.

de grosses pierres en forme pyramidale sur la place où a été commis un homicide. On appelle ces tas de pierres, superposées à la *cyclopéenne*, *mortorgius* ou *monumentos*. Serait-ce trop hasarder que de regarder cet usage comme une des traditions de l'antiquité conservée par ces peuples ?

On pourrait ajouter, pour prouver que ce mode d'architecture n'est jamais tombé entièrement en désuétude, qu'on voit dans le pays plusieurs constructions des temps modernes, faites d'après ces principes et ces procédés. Les murs du haras royal de *Paulilatino*, dans l'arrondissement d'*Ozieri*, sont bâtis en pierres superposées les unes aux autres, sans ciment, ni aucune autre espèce de lien. On les appelle *muri barbari*, les murs barbares.

CHAPITRE IX.

Médailles. — Inscriptions. — Mosaïques. — Vases et pierres gravées.

Les vicissitudes et les calamités de tout genre, qui ont empêché la Sardaigne de conserver les édifices dont elle fut autrefois ornée, ont agi par la même raison sur les inscriptions, les vases et les mosaïques qui les décoraient. Les monuments de ce genre y sont aujourd'hui fort rares [1].

Il n'en est pas de même des médailles, dans le sens où l'on entend par ce mot des monnaies antiques. On a trouvé autrefois, et l'on trouve encore tous les jours, dans les lieux où l'on sait que furent de grandes populations, des monnaies du

[1] Il y avait encore en Sardaigne, et notamment à *Cagliari*, du temps de la conquête des Pisans, de beaux restes de l'antiquité. Ces nouveaux maîtres envoyèrent sur le continent, comme autant de trophées, une grande quantité de vases, d'idoles, de toutes sortes de fragments précieux, auxquels les gens du pays n'attachaient pas beaucoup d'importance, ou qu'ils n'osaient pas disputer à la rapacité du vainqueur. Les vice-rois espagnols, suivant le même système pendant plusieurs siècles, ont achevé de dépouiller la Sardaigne. Ses richesses en antiquités et en archéologie ont fini par aller se perdre dans les galeries et les cabinets de l'Italie et de l'Espagne.

peuple Romain, de toutes les époques de sa domination, surtout de celle du bas-empire, et des pierres gravées.

De tout ce qu'on a recueilli en fait de médailles, trois seulement, fort différentes de mérite entre elles, appartiennent en propre à la Sardaigne, ou du moins ont pour elle un intérêt particulier. Ce sont les trois seules que nous donnions ici [1], attendu que les autres n'ont pas de rapport spécial avec le sujet qui nous occupe.

La plus ancienne de ces médailles est punique, et du temps où la ville de *Caralis*, colonie grecque, était déjà en la possession des Carthaginois. Elle représente d'un côté la partie antérieure du corps d'un cheval, ayant pour légende le mot *KARALITON*, en caractères grecs, et un vase au revers. *Frolich* [2], *Hardouin* [3], et *Goltzius* [4], ont inséré cette médaille dans leurs ouvrages numismatiques. Le père *Stefanini* [5] observe que les armoiries de Carthage étaient une tête de cheval [6].

[1] Planche 1re.

[2] Notit. element. numismatum. *Ab Erasmo Frolich.*

[3] Nummi antiq. popul. et urb.

[4] Græciæ ejusque insular. numis. tab. 28, num. 21. *Ab Uberto Golzio.*

[5] De veteribus Sardiniæ laudibus.

[6] Quo primùm jactati undis et turbine Pœni
Effodère loco signum, quod regia Juno
Monstrarat caput acris equi; sic nam fore bello
Egregiam, et facilem victu per sæcula gentem.

VIRGIL., Æneid.

Le chevalier *Mameli*[1], par un rapprochement assez curieux, suppose que l'ancien mot sarde *calarina* ou *calavrina*, qui veut dire un cheval, vient de l'antique *karaliton*.

La seule médaille nationale sarde qui nous soit restée de l'antiquité, car la précédente est particulière à la ville de *Cagliari*, est celle qui représente le préteur romain Atius Balbus, au revers de la figure du dieu Sardus. On voit d'un côté une tête juvenile, couverte d'une espèce de bonnet surmonté d'une aigrette de neuf plumes ou rayons, et le sceptre au-dessous avec la légende SARDVS PATER, et au revers une tête imberbe, tournée à gauche, avec la légende M. ATIVS BALBVS PR.

Les Sardes, voulant témoigner leur satisfaction et leur reconnoissance de la bonne administration du préteur *Atius Balbus*, ne crurent pas pouvoir exprimer leurs sentiments pour lui avec plus de délicatesse, qu'en l'associant sur leurs pièces de monnaie au dieu *Sardus*, leur fondateur et leur père. Ce nom de père était donné à *Sardus*, suivant le géographe *Ptolémée*, dans les temples où on l'adorait [2]. C'est celui que décernaient les peuples de l'antiquité aux héros et aux dieux, dont

[1] Carta de logu illustrata.

[2] *Sardopatoros Ieron*. Geog., lib. III, cap. 3.

ils tenaient leur existence sociale. Les Sardes avaient *Sardipiter*, comme les Romains avaient *Marspiter* et *Liberpiter*.

Telle est l'explication qu'a donnée *André Morell* de cette médaille intéressante, qu'il a décrite [1], et dont le cabinet de la bibliothèque du Roi de France possède trois répétitions, avec des variantes en ce qui touche l'âge et la légende [2].

La troisième médaille dont nous avons à parler est, par son importance numismatique, fort inférieure aux deux précédentes; mais elle est anecdotique, et sous ce rapport elle est aussi curieuse qu'elle est rare.

Le chevalier *Baille*, consul d'Espagne en Sardaigne, est le premier qui, dans une dissertation, datée de 1792, ait publié la médaille de *Lucifer*, avec un dessin exact sur lequel le nôtre est calqué, et qui ait montré dans son examen de la raison et de la critique.

Cette médaille, qui est d'argent, est de la grandeur et du poids d'une de nos pièces d'un franc.

[1] Thesaurus numismaticus Morellianus.

[2] Ce n'est pas le seul exemple d'un préteur romain, dont l'effigie soit associée sur des monnaies à celle des dieux du pays qu'il avait gouverné. On cite un certain *Cornuficius*, préteur d'Afrique, qui est accolé à *Jupiter Ammon*.

Gronovius a fait graver un médaillon de *Sardipiter* dans le 1[er] tome de ses Antiquités grecques.

Elle s'interprète ainsi, et M. *Baille* adopte cette explication : FELIX CALAR*is* B*eati* LVC*i*F*e*R*i* *Sanctitate*. *Calaris heureuse par la sainteté du bienheureux Lucifer*.

Il est nécessaire, pour sa complète intelligence, de dire quel étoit celui dont la sainteté, constatée par une médaille, étoit un si grand sujet de joie pour *Cagliari*.

L'évêque *Lucifer*, dont la patrie est ignorée, et qui n'est désigné que par ce seul nom dans l'histoire ecclésiastique du Bas-Empire, occupait, dans le quatrième siècle, le siège épiscopal de cette ville, où il mourut en 370. Il était en 355 au concile de Milan, où il soutint avec tant de véhémence et d'énergie la cause de *saint Athanase*, que l'empereur *Constance*, irrité de son zèle peu mesuré, l'envoya en exil. Sa fougue et son emportement excitant des dissensions et des troubles partout où il se trouvait, on fut obligé de changer quatre fois le lieu de son bannissement. Rappelé par *Julien* en 361, il trouva à Antioche, où il alla, l'église divisée, et ne fit qu'augmenter le schisme. Séparé de sa communion, malgré tout ce que firent pour le ramener, le pape et le concile d'Alexandrie, *Lucifer* se retira et alla mourir à *Cagliari* [1].

[1] Il reste de lui cinq livres très virulents contre l'empereur *Constance*. On a imprimé à Paris, en 1568, quelques autres ouvrages de *Lucifer*. Les

Le schisme qu'il avait allumé lui servécut. Peu d'évêques l'embrassèrent ; mais on comptait un grand nombre de ses sectateurs et disciples, qu'on appelait *Lucifériens*, parmi les simples prêtres et les diacres, dans le *peuple du clergé*. Il y en eut un grand nombre à Rome, en Orient, en Afrique, en Espagne, et surtout en Sardaigne. Sa mémoire est restée en vénération dans cette île, particulièrement à *Cagliari*, son ancien siége épiscopal, où il est établi, comme tradition, qu'il est au nombre des saints, et où l'on célèbre sa fête, le 20 mai, dans une église qui est sous son invocation.

Après douze siècles écoulés, la question de la sainteté de *Lucifer* fut remise sur le tapis, au commencement du dix-septième, par la postérité de ses sectateurs, et controversée avec une chaleur extrême. Les querelles auxquelles cette polémique donna lieu furent si violentes, si folles et si scandaleuses, que le pape *Urbain VIII* fut obligé d'interposer son autorité pontificale, et de les prohiber.

Don *Ambroise Machin*, archevêque de *Cagliari*, se distingua particulièrement dans cette lutte. Se croyant plus intéressé que personne, et même

frères *Coletti* de Venise, ont donné, en 1778, une édition complète de ses œuvres, in-folio.

engagé par devoir à défendre la mémoire de son célèbre prédécesseur, il publia, en 1639, un volume in-folio, pour prouver la sainteté du bienheureux prélat [1].

Parmi les preuves qu'il donne, dans cet ouvrage, de l'ancienneté du culte de *Lucifer*, il cite la *découverte miraculeuse*, et *récemment faite à Rome*, d'*une médaille d'argent d'une haute antiquité, où le saint est, pour ainsi dire, rendu à la vie* et *à la vénération des fidèles*. Il ajoute que ce précieux monument, fruit des recherches et des soins du père *Melchior Inchofer*, jésuite autrichien, est entre les mains de ce religieux, et il rapporte un acte authentique, par devant notaire, qui constate la découverte.

La médaille, copiée sur le dessin, d'ailleurs fort différent de l'original dans le module et le type, qui avait été donné par l'archevêque *Machin*, a été insérée au recueil des *Bollandistes* [2].

De tous les écrivains sardes, *Vitale*, *Vico* et *Cossu* sont les seuls qui en aient parlé, en la citant, les deux premiers comme une preuve, le dernier comme un fait.

[1] Defensio sanctitatis beati *Luciferi*.... in duos libros divisa.... auctore et propugnatore in romanâ curiâ dom. *Fr. Amb. Machin*, archiepiscopo Calaritano. *Calari*, 1639, in-fol.

[2] Acta sanctorum Maii, *tom. quintus*, p. 218.

Le volumineux panégyrique de don *Ambroise Machin* renferme une dissertation de l'évêque de Vaison, *Suarès*, sur la médaille de *saint Lucifer*, et, à la suite, une notice d'*Orazio Quaranta*, jésuite napolitain. Ce dernier en détermine l'âge hardiment, et déclare qu'elle a été frappée à *Cagliari*, en 373, sans s'embarrasser de prouver que *Cagliari*, ce qui est plus que douteux, eût à cette époque un hôtel des monnaies.

Non content de la faire remonter au quatrième siécle, il ajoute qu'à en juger par sa vestuté, et par le style de la gravure, il se croit autorisé à conjecturer qu'elle est plutôt du temps d'*Hécube*, ou de *Dédale*, ou d'*Iolas* [1]. Ainsi un miracle aurait manifesté et révélé la béatitude du saint plusieurs siècles avant sa naissance. Le père *Quaranta* était *Ultrà-lucifèrien*.

Celui des *Bollandistes*, qui a rédigé l'article de *Lucifer* dans les Actes des saints, *Daniel Papebrock* [2], avait trop de sens et de jugement, pour

[1] Eam nummus ipse senectutem in ipsâ facie eloquitur, eam cælaturæ speciem insinuat, illiusque usum in Hecubæ potiùs tempora conjicere ausim, vel cum Dedalus aut Iolaus Sardiniam adnavigarunt.
— Judicium prædicti numismatis ab ill. Jos. Mar. *Suaresio.*

[2] *Papebrock* est connu dans l'histoire de la littérature par la longue guerre qu'il eut à soutenir contre l'ordre entier des Carmes, déchaîné contre lui, parce que sa conscience de critique refusait de reconnaitre que cet ordre avait été fondé sur le mont Carmel par le prophète *Élie*. Ses réponses à leurs attaques forment quatre volumes in-4°. Les Carmes ne se bornèrent

tomber dans ces extravagances de l'esprit de secte. Il n'ose pas douter de l'authenticité de la médaille, qui a pour elle des autorités si respectables; il explique même la signification de l'aigle, qui veut dire que *Calaris* était cité romaine, et celle de la guirlande de roses, arrosées et teintes du sang des martyrs; mais il avoue qu'elle lui paraît, à cause de la forme des lettres latines, beaucoup moins ancienne qu'on ne veut le faire croire.

Papebrock s'est approché de la vérité, que M. *Baille* a révélée tout entière. La découverte de la médaille de *Lucifer* est une fraude pieuse, à laquelle ont cru pouvoir recourir, dans la chaleur de la dispute, quelques sectateurs zélés de l'ancien évêque de *Cagliari*. Elle a été frappée probablement à Rome, peu de temps avant l'année 1639, qui est la date des écrits de l'archevêque *Machin*, de l'évêque *Suarès*, et du jésuite *Quaranta*.

Parmi les inscriptions, la plupart tumulaires, qu'on a trouvées en Sardaigne, il n'en est que bien peu qui soient d'un haut intérêt. Il faut met-

pas à des écrits et à des injures; ils le dénoncèrent pour des propositions, prétendues mal sonnantes, au tribunal de l'inquisition, qui, après une instruction fort longue, mit les parties hors de cause, avec défense d'écrire sur ces matières. Les Carmes furent d'ailleurs condamnés par l'opinion sur la question d'ancienneté d'origine. L'ordre des Frères de la Charité prouva qu'il était plus ancien encore, et que son fondateur était *Abraham*.

tre au rang de ces dernières, celle qui fut découverte en 1535, parmi des ruines, dans le faubourg de *Stampace*, à *Cagliari*, et dont le vice-roi d'alors, le comte *Rivarola*, fit orner le palais du gouvernement.

Voici cette inscription qu'a publiée le premier le père *Stefanini*.

DIVO HERCVLI POZT CATECLISMV
RESTAVRATORI CONSERVATORI
REPARATORI CIVITAS IOLAE
D. D. D.

La ville d'*Iolas*, sauvée du fléau d'une inondation, exprime sa reconnaissance pour le divin *Hercule*, restaurateur de la patrie, conservateur, réparateur.

Cette inscription est si simple qu'elle n'a besoin d'aucun éclaircissement. Elle fait voir, à l'appui de ce qu'on lit à ce sujet dans les auteurs de l'antiquité, que les Sardes attachaient à tous leurs actes publics le nom de leur fondateur *Sardus*, dont ils voulaient perpétuer le souvenir dans leurs monuments, auquel ils avaient élevé des autels, et qu'ils adoraient sous le nom d'*Hercule* [1].

[1] *Varron* compte jusqu'à quarante-quatre personnages qui ont porté le nom d'*Hercule*, et remarque qu'il était d'usage de surnommer ainsi tous ceux qui avaient exécuté de grandes entreprises, mais surtout découvert de nouveaux pays, établi des colonies, et donné de l'extension au commerce.

Les inscriptions du monument sépulcral qui se trouve à l'extrémité de l'un des faubourgs de *Cagliari*, et dont il a été parlé dans un des chapitres précédents, offrent un autre genre d'intérêt. Ce tombeau, élevé à la mémoire d'une femme chérie par l'époux qui l'avait perdue, est couvert des expressions variées de ses regrets et de sa douleur.

Au frontispice est écrit le nom de celle à qui le monument est consacré.

MEMORIAE FATILIAE LF POMPTILLAE BENEDICTAE
M. S. P.

Les inscriptions suivantes sont éparses sur le monument :

D. M.
.. ATILIAE LF POM... ILLAE........M..... ILM.... E
ASSIO PHILLIPTAE......... NC...... IS
LA.... VS II... LIX
IVT.... HVS LIL

I.

VRBIS ALVMNA GRAVIS CASVS HVCVSQV.. SECVTA
CONIVGIS INFELICIS A..... A CVRA PHILIPPI
HIC SITA SVM MANIB... GRATIS SACRATA MARI....
PRO CVIVS VITA VITAM PENSARE PRECANTI
INDVLSERE DII NE OSSE.. SAT... AMA MEREMVR
QVOD CREDIS TEMPLVM QVOD...VIA O.....ADORAS
POMPTILL..AE CIN....RES.... OSSA Q...PAR

SARDOA TELLVR.. SM... C.. R.. CON
PROQ.., VIRO FAMAE ST....MEV...OO.......MOR

II.

HIC POMPTILLA IACET CINERI
CONIVGIS HIS ARIS INCLVDI
QVAE FACIT... ADBV....MAE VIVE
IN..C...NIS....DIS IN.... BERNAE CERNI
V...VN... ..N MVT... NTO FVLGET POMPA

III.

TEMPLA VIR III ASTE........ ..VNERE
POMPT...LLA.. MERVI...... ..N CASTA COD...
IAM SEDE VCIII....OS IEN.. FE.. NART
RAPTA VIR..... VT ILL SVO
PHILL....
ADVC M
RGVM INTV
I..... VCTI
PILIVPE FI C M

IV.

VNVM ET VIGINTI BIS IVNC... IVI.....VS ANNOS
VNA.... ES NOR.... C...VI...DAM VITA PP......
....PRIOR ATLETH.... NCVV...SIT POMPTI RECEP....,
TEMPORE TV DIXI.... VIVE PHILIPPE M...O........
NVNC AETERNA QVIES DITISQ... SILENT A MAEST...
HANC STATVERE P..... PRO PIETATE DOM.....
LANGVENTEM TRIST.S DVM H ET POMPTILLA M TVM

....VIT PRO VITA CONIVGIS OSA MORI....
PR....INVS IN PLACIDA DELABI VISA QV...TEM
OCCIDITO CELER....F MA..DA TA DEI....
HAS AVDIRE PRECES VITAM SERVAR.....
VT PEREAT VITA DVLCIO.. ILLA........

Fatilia Pomptilla, qui est le sujet de ces quatre inscriptions, et dont un tendre époux déplore si douloureusement la mort prématurée, était femme de *Lucius Philippus*, que *Sylla* avait envoyé en Sardaigne, pour en chasser les partisans de *Marius*. *Philippus*, après avoir combattu *Quintus Antonius*, qui périt les armes à la main, occupa cette île, et y établit l'autorité de *Sylla* [1]. Sa femme, *Pomptilla*, qui l'avait suivi dans son gouvernement, étant morte ensuite à *Caralis*, il lui éleva le tombeau qu'on voit encore aujourd'hui, et dont on a profité après lui, pour d'autres sépultures. Il épousa en secondes nôces *Actia*, mère d'*Octave*. Cette alliance et ses talents militaires lui firent jouer un rôle important dans les grands événements qui signalèrent la fin de la république romaine.

La colline dans laquelle est percée cette grotte sépulcrale, renferme un grand nombre de tombeaux de toutes les époques de la domination romaine, dont les inscriptions, extrêmement dégradées, quand elles ne sont pas entièrement dé-

[1] Tome 1er, pag. 62.

truites, ne présentent aucun nom qui ait quelque intérêt historique.

Les trois inscriptions suivantes, trouvées au village de *Pirri*, près de *Cagliari*, sont remarquables par leur conservation. Elles décoraient les tombeaux de deux époux, inhumés ensemble, d'un chevalier romain, *prince de la Cité*, et d'une fille de 21 ans, qui avait toutes les grâces et toutes les vertus.

I.

CRVBELLIVS SCIVTIVS
MARCIAE PHELIADI
CASSIAE SVLPICIAE CPCRAS
CONIVGIBVS CARISSIMIS
POSTERISQVE SVIS
QVI ..GIS HVNC TITVLUM MORTALIM
ESSE MEMENTO.

II.

D. M.
L. IVLI CASTRICI
EQ. R. PRICIPI
CIVITATIS.

III.

MEMOR. CLATTICILLAE. NP.
PVELLAE INNOCENTISSIMAE
PIENTISSIMAE. PRAESTAN
TISSIMAE CASTISSIMAE

ET INCOMPARABILI. QVAE
VIX. ANN. XXI. M. V. D. XII. IIX.
FELIX. MAR. BM. FTATTICVS.

En 1762 on découvrit, sous des débris de vieux édifices, au faubourg de *Stampace*, un très beau pavé ou mosaïque de marbre, représentant *Orphée* jouant de la lyre, au milieu de douze animaux de différente espèce, séparés l'un de l'autre par des arbres. Ce pavé, y compris un encadrement circulaire, aussi en mosaïque, de deux pieds de large, avait dix-sept pieds sur quinze. On envoya ce morceau précieux à Turin, en le divisant en plusieurs parties, mais avec trop peu de soins malheureusement, pour qu'il ne souffrît pas beaucoup du transport.

On avait trouvé, en 1718, dans ce même faubourg de *Stampace*, autrefois si riche en restes de l'antiquité, un autre pavé de mosaïque, représentant *Hercule*, au milieu de divers animaux, de la même grandeur et du même mérite d'exécution pour le moins, dit-on, que celui d'*Orphée*, dont il était peut-être une espèce de pendant. Les Espagnols étaient alors les maîtres en Sardaigne. Ils désassemblèrent ce beau pavé, et l'expédièrent à Barcelone. Le bâtiment qui le portait ayant été pris par les Barbaresques, on n'en a plus jamais entendu reparler.

Depuis que la Sardaigne appartient aux princes de la maison de Savoie, qui attachent aux objets d'art, et aux souvenirs de l'antiquité, plus d'intérêt que ne le faisait la nonchalance ou l'ignorance des vice-rois Espagnols, on a constamment envoyé les morceaux précieux, qui étaient successivement découverts, au musée de Turin, renommé par ses richesses en ce genre. Plusieurs collections ont été faites en même-temps par des particuliers, et surtout par des administrateurs temporaires, qui, le plus souvent, n'avaient d'autre but que d'en faire, à leur retour sur le continent, un objet de spéculation. C'est ainsi que se sont perdus ou dispersés une foule d'objets, qui, par leur réunion ou leur rapprochement, auraient eu plus de mérite et de valeur.

Les morceaux dignes d'intérêt, que le hasard fera maintenant découvrir, échapperont du moins à la dispersion et à la destruction. Le musée qu'a formé à ses frais à *Cagliari* le roi *Charles Félix*, aujourd'hui régnant, et qu'il a donné à cette ville, recueille avec soin les inscriptions, pierres gravées, vases, idoles et fragments de tout genre, qui sont propres à compléter la collection des antiquités nationales, si long-temps dédaignées, négligées, ou dilapidées dans ce pays.

NOTICE

EXTRAITE

D'UN VOYAGE DANS LES VILLES ET COMMUNES MARITIMES, DANS L'INTÉRIEUR, DANS LES MONTAGNES, ET DANS LES ILES ADJACENTES DE LA SARDAIGNE.

Il existe en Sardaigne une belle institution : on la doit, comme presque tout ce qui a été fait de bien dans ce pays, à la paternelle sagesse de *Charles Emmanuel*. C'est l'établissement de cette junte de secours et d'encouragement de l'agriculture, dont l'administrateur, sous le nom, cette fois ennobli par son objet, de *Censeur général*, entretient une correspondance et des relations suivies avec toutes les communes du royaume, pour s'instruire de leurs besoins et y pourvoir, de leurs procédés de culture et les améliorer, de la nature de leurs productions et les augmenter.

Cette charge a toujours été remplie par d'honorables citoyens ; mais parmi le nombre de ces *cen-*

seurs généraux qui se sont succédés, depuis 1770[1], il s'en est trouvé un, dans ces derniers temps, qu'animait plus particulièrement l'amour du bien public, et que dirigeait un zèle aussi ardent qu'éclairé. Non content des moyens que lui offrait sa place, d'étudier, dans les moindres particularités, un pays que connaissent peu ceux mêmes qui l'habitent, il chargea un homme éclairé, et digne de toute sa confiance, de visiter et d'explorer l'île entière, pour ainsi dire pas à pas, et jusque dans ses parties les plus sauvages, pour lui rendre un compte détaillé de ce qu'il aurait appris et vu sur l'agriculture, les productions, l'industrie, la population des contrées qu'il l'avait chargé de parcourir.

Ce qui suit est extrait et abrégé de cette relation topographique et statistique. Nous en avons élagué tout ce qui était personnel au voyageur, tout ce qui rappelait le genre un peu usé du voyage sentimental, tout ce qui n'appartenait pas enfin à l'objet précis de la mission, pour ne laisser subsister que l'énoncé des faits, le tableau des choses réelles, et les notions positives.

La relation se compose de cinq tournées d'inspection. La ville de *Cagliari* est seule l'objet de la première; cet hommage était dû à la capitale, à l'antique *Caralis*.

[1] Page 204.

Chacune des autres comprendra une des quatre grandes provinces, connues autrefois sous le nom de *Judicats*, et qui forment encore la division la plus naturelle et la plus usitée, savoir : la province de *Cagliari*, celle d'*Arborée*, celle de *Torrès* ou *Logudoro*, et celle de la *Gallura*.

PREMIÈRE TOURNÉE.

CAGLIARI.

Situation de *Cagliari*. — La rade et le port. — Les fortifications. — Les édifices et monuments. — La cathédrale. — Établissements publics. — Priviléges des habitants. — Moyens de subsistance. — Population.

La ville de *Cagliari* est située à l'extrémité de la partie méridionale de la Sardaigne, au fond du golfe qui porte son nom, par 39. 12′ degrés de latitude nord, et 6. 48′, de longitude, au méridien de Paris [1].

L'aspect de la ville, en venant de la mer et à l'entrée du golfe, est imposant; quoique, vue de près, elle soit généralement mal bâtie. Elle s'élève en amphithéâtre depuis le quartier de la Marine, qui borde le port, jusqu'au sommet d'une haute

[1] On a beaucoup varié autrefois sur les degrés de latitude et de longitude de la ville de *Cagliari*. Les dernières observations faites avec plus d'exactitude par des officiers distingués de la marine française, espagnole et sarde, ont obtenu des résultats tellement pareils, qu'on peut regarder comme certain et parfaitement juste le terme moyen, qui est indiqué ci-dessus, et que *Zannoni* et *Napoli* ont pris pour base de leur travail, en faisant la carte de la Sardaigne.

colline, où est placé le quartier dit du *Château* (Castello), couronné par des ouvrages de fortification et des tours.

Cagliari a deux autres quartiers, qui sont regardés comme ses faubourgs, qu'on appelle *Villanova* et *Stampace*, et à l'extrémité de ce dernier un autre petit faubourg nommé *Santa-Venera*, ou *Santu-Teneru*, ou *Sant' Avendrace*, qui en est comme la prolongation.

La ville ne prit l'emplacement et la forme presque ovale qu'elle a aujourd'hui, que depuis qu'elle fut tombée en la possession des Aragonais. Dans l'antiquité, elle s'étendait en longueur sur le rivage, comme on l'a vu plus haut par un vers de *Claudien*, et surtout à l'ouest, du côté de *Stampace*, où il paraît que se trouvait encore le plus fort de sa population, du temps des Pisans, qui finirent par y joindre le château, le faubourg de *Villanova*, et peut-être une partie de celui de la Marine [1]. Lorsque les Aragonais vinrent, en 1320, à la suite du roi *Alfonse*, n'ayant pu obtenir, par le traité qu'ils firent, le château de *Cagliari*, ils élevèrent une seconde ville sur la colline de *Bonaria*, à l'est de la première; mais le nouveau

[1] Les Pisans jetèrent les fondements du château en 1217. Il était entièrement achevé en 1266, quand le juge *Chiano* le livra aux Génois, commme gage de sa trahison et de son amitié. *Tronci*. Annali di Pisa.

traité de 1326 les ayant rendu maîtres de tout, *Alfonse* s'attacha, dès ce moment, à peupler le château, et il y réussit promptement, aux dépens de cet établissement provisoire, par la concession de toutes sortes d'avantages et de priviléges.

Les faubourgs sont à découvert; le seul quartier de la Marine est environné de murs et de bastions, qui ne furent achevés qu'en 1665, et qu'on a liés aux fortifications du château.

Les princes de la maison de Savoie ont fait continuer et compléter les fortifications du château de *Cagliari*, particulièrement depuis l'expédition française de 1793. On y a formé une citadelle, bien fournie d'artillerie de calibre, qui, avec une bonne garnison et des approvisionnements suffisants, serait susceptible de soutenir un long siège, ce qui en fait une des places les plus fortes de la Méditerranée.

Le gouvernement a fait augmenter, dans ces derniers temps, les travaux et les moyens de défense de la darse, qui a un espace suffisant et assez de fond pour recevoir un grand nombre de bâtiments complètement chargés. Il s'y trouve un vaste magasin, où l'on admet les marchandises que les capitaines veulent décharger pour cause d'avarie. On a disposé un autre magasin, où l'on reçoit en dépôt les poudres des bâtiments qui entrent en darse, et des cuisines où les équipages prépa-

rent leurs aliments, attendu qu'on a eu la sage précaution de défendre de conserver de la poudre et de faire du feu à bord.

La rade et le port de *Cagliari* sont mis au nombre des plus spacieux et des plus sûrs qui soient en Europe. C'était l'opinion qu'en avait l'empereur *Charles-Quint*, qui, lors de sa fameuse expédition contre les Barbaresques, fit de cette rade le rendez-vous général des vaisseaux de toutes les puissances coalisées. On vit en effet une flotte immense y séjourner long-temps, sans aucun accident fâcheux, et s'approvisionner pour six mois des productions du pays.

C'est à tort, du reste, que l'on attribue assez généralement la sûreté du port de *Cagliari* à l'existence, dans l'entrée du golfe, d'un ou deux bancs de sable, qui, dit-on, opposent comme une digue à la fureur de la mer : c'est une idée erronée. Avec de pareils bancs, les bâtiments de guerre ne pourraient entrer en rade, et il est prouvé par l'expérience que des frégates et même des vaisseaux de ligne peuvent jeter l'ancre à une distance assez rapprochée du rivage. La sûreté du golfe de *Cagliari* vient de ce qu'il est environné de trois côtés par des terres élevées, qui le mettent à l'abri de tous les vents, à l'exception de ceux de sud et sud-est, et qu'il a un bon fond de sable, en pente douce et presque insensible, jusques à

la distance de plus de vingt milles ; ce qui est pour les bâtiments de toute portée un excellent mouillage.

A un quart de lieue du port et de la maison de santé, est un lazaret pour la quarantaine des bâtiments arrivant des pays suspects. Cet établissement, amélioré, autant que les localités l'ont permis, sous l'administration du vice-roi *Charles Félix*, et dont néanmoins les passagers font peu d'usage, est dirigé par un magistrat suprême de santé.

Cagliari est remarquable par quelques-uns de ses édifices publics. Ses tours, qui dominent la ville entière, et se découvrent à une assez grande distance, lui donnent un aspect particulier. Elles sont au nombre de trois, celle de *Saint-Pancrazio*, de l'*Eléphant*, et de l'*Aigle*, autrefois du *Lion*. Ce sont les Pisans qui les ont fait élever à la fin du treizième siècle. Elles sont bâties avec un soin très recherché, et d'une pierre dure et compacte, de la nature du marbre, qui les a fait résister jusqu'à présent, sans aucun dommage apparent, à la pluie, aux orages, et aux coups de vent les plus furieux. Le ton rougeâtre de ces vieilles tours leur donne quelque chose de pittoresque. *Charles-Quint* ne se lassait pas d'admirer leur structure et leur solidité. Deux inscriptions placées sur les deux principales, rappellent, en vers latins rimés,

l'époque de leur construction, et le nom de leurs architectes. [1]

Plusieurs des églises de *Cagliari*, dont la fondation remonte à des temps fort reculés, se font distinguer, moins par la beauté de leur architecture, qui est en général fort médiocre, que par l'époque de leur origine et par la richesse de leurs ornements. Les anciennes églises de cette ville, dont la principale avait été bâtie sous *Constantin*, ayant été détruites ou ruinées pendant l'occupation des Vandales et des Sarrasins, on commença, du temps des premiers juges, à les rétablir et à les réparer, vers la fin du onzième siècle. Ce n'est que plus de deux cents ans après, en 1312, que les *Pisans*, avec les débris de la basilique élevée sous *Constantin*, et ceux de l'église de *Sainte-Cécile*, martyre sarde, construisirent, dans le quartier du château, et sous l'invocation de cette dernière, la cathédrale de *Cagliari*.

[1] La tour de *Saint-Pancrazio*, qui est placée au sommet le plus élevé de la colline où est le quartier du château, sert maintenant de prison. On jouit, sur sa plate-forme, d'un des plus beaux spectacles qui soient au monde. On découvre, autour de la ville, autant que la vue peut s'étendre, la mer, la plaine, les étangs, les lacs, les montagnes, et les pointes de *Corno di Bue*, qui en sont à plus de cinquante milles. On y placerait un très bel observatoire. La tour de *l'Aigle*, qui avait originairement la même hauteur que les autres, est maintenant moins élevée. Pendant le siége que les Espagnols mirent devant la place, en 1717, les bombes en abattirent la partie supérieure.

Cette église, qui n'est nullement remarquable par son architecture, l'est extrêmement par la profusion de ses richesses, qu'elle doit aux libéralités des anciens souverains aragonais, des rois d'Espagne, et des princes de la maison de Savoie. Le chœur, les chapelles, le pavé, la façade extérieure sont en marbre; au-dessous du chœur est un sanctuaire, bien éclairé, quoique souterrain, et composé de trois chapelles, où l'on a placé, dans des niches décorées de marbres et de bas-reliefs, des reliquaires en matières précieuses, contenant les restes d'un grand nombre de martyrs, découverts en 1615, sous les ruines des églises primitives, par l'archevêque d'*Esquivel,* qui en a publié la relation historique [1].

On admire surtout, dans la cathédrale, la balustrade et les quatre lions de marbre qui ornent le chœur, le tabernacle en argent massif, très bien

[1] *Relacion de la invencion de los cuerpos sanctos.* 1617.

On a compris, sans beaucoup de discernement, dans cette translation solennelle les restes de tous ceux sur les tombeaux desquels on avait lu ces lettres BM, qu'on interprétait par les mots *Beatus Martyr.* Le savant *Muratori,* qui prétend que la véritable traduction des lettres BM est dans les mots *Bonæ Memoriæ,* écrits sur les tombeaux des païens comme sur ceux des chrétiens, s'est un peu moqué de la crédulité du vénérable *d'Esquivel* et de ses contemporains. On lui a répondu, pour preuve qu'on ne s'était pas trompé, que beaucoup de miracles s'étaient opérés lors de la translation, et qu'entre autres choses merveilleuses, toutes les cloches de la ville avaient en même temps sonné d'elles-mêmes.

sculpté, présent de la ville de *Cagliari,* et le mausolée élevé aux frais de cette ville à la mémoire du roi don *Martin de Sicile,* mort en 1409. Ce dernier monument, commencé dans le quinzième siècle, et continué par plusieurs vice-rois, n'a été entièrement achevé qu'en 1675. Il est décoré de deux statues représentant la foi et la justice.

La cathédrale de *Cagliari* est desservie par vingt-deux chanoines, pourvus de riches prébendes, et jouissant de hautes prérogatives, comme celle de porter des vêtements pontificaux, et de n'être jugés et punis que par le tribunal de leurs pairs. Ils avaient autrefois le droit, qu'on leur a ôté depuis, d'élire leur archevêque. Ce dernier avait lui-même alors le privilége d'ordonner et de sacrer les évêques de la Sardaigne, et il eut, jusqu'au douzième siècle, celui de prononcer des actes de canonisation.

Le palais archiépiscopal, et le palais du roi, qu'avaient exclusivement occupé les vice-rois, avant les événements de la fin du siècle dernier, sont les deux édifices les plus remarquables dans le quartier du Château. Le dernier, quoique embelli et réparé pendant le séjour de la cour, n'en est pas moins une habitation peu digne d'un souverain.

Les bâtiments de l'Université, qui datent de l'époque où *Charles Emmanuel* réorganisa ce corps enseignant, sont aussi bien entendus que commo-

dément distribués pour leur destination, et présentent au dehors un assez bel aspect. Ils renferment une bibliothèque publique, et un cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités.

On a élevé, il y a quelques années, sur les dessins du chevalier *Belgrano,* un théâtre, qui n'a ni beaucoup d'étendue, ni une grande magnificence, mais dont la coupe est heureuse et agréable. On y joue la comédie et l'opéra.

Cagliari possède plusieurs établissements de charité, convenablement dotés, pour les malades, pour les aliénés, pour les enfants abandonnés, et pour les pauvres filles orphelines.

Les autres établissements, qui ont pour but le service public, sont les archives de l'état, le dépôt général des actes de notaires, l'imprimerie royale, à laquelle on a dû quelques ouvrages dont l'exécution honorait ses directeurs, et enfin la fabrique de poudre et celle de tabac, fondées l'une et l'autre par le roi *Charles Emmanuel.*

La ville a obtenu de la munificence ou de la gratitude de ses divers souverains, pendant l'espace de plusieurs siècles, des priviléges considérables, et elle a des institutions qui les lui assurent. Elle a en effet, outre son conseil municipal, constitué suivant les anciennes lois et coutumes, un magistrat du consulat, composé de deux juges civils et de deux négociants, présidés par le régent,

pour les causes de commerce, un tribunal spécial pour prononcer, sans bruit et sans frais, sur les différends en matière d'impôts, un officier public qui porte le beau titre de *père des orphelins*, et une cour d'arbitrage des familles, chargée de mettre un terme à leur désunion, et dont les arrêts s'appellent des *compromis*.

La nature du climat de *Cagliari*, et la différence de site de ses deux quartiers principaux, le Château et la Marine, ont déterminé les lois de police qu'on y a faites, et influent sur la manière dont elles y sont exécutées. Le Château, élevé, bien exposé, bien aéré, peut plus facilement être maintenu dans cet état de propreté, nécessaire à la santé publique dans un pays où la chaleur a une si grande intensité. Il ne peut en être de même, malgré tous les efforts et toute la bonne volonté possibles, dans le quartier de la Marine, qui est placé très bas sur le bord de la mer, et où l'air ne se renouvelle point assez. Aussi est-il dans les mois d'hiver sale et boueux, et pendant l'été, qui est fort long, couvert d'une poussière épaisse, qu'accompagnent tous les effets et tous les inconvénients de la malpropreté et de la paresse, défauts naturels du petit peuple de cette ville.

Après les soins, malheureusement jusqu'ici sans succès, qu'a pris l'autorité pour éloigner des principaux lieux d'habitation les états nuisibles

à la pureté de l'air, ce qui devait le plus attirer son attention, dans l'intérêt de la salubrité, c'était la distribution et l'usage de l'eau. Elle est si précieuse, qu'on a, de temps immémorial, accordé à la ville le droit de la tirer de partout où on la trouve de bonne qualité; et, outre les citernes destinées à recueillir les eaux de pluie, et dont chaque maison est pourvue dans toutes les parties de la ville, on a creusé au château huit puits d'une extrême profondeur, pour assurer l'approvisionnement d'eau, en cas de siége ou de disette.

En vertu de ses anciens priviléges, la ville se fournit gratuitement du bois de charpente ou à brûler, dont elle a besoin, dans les domaines du roi, et du sel nécessaire à la consommation de chaque chef de famille, à la porte duquel il est apporté sans frais. Un des plus précieux de ces priviléges est celui qui l'autorise à prélever, sur les récoltes des grands fiefs situés dans un rayon de 40 milles, une quantité de grains déterminée, qui est répartie pour la consommation du public.

Le pain que mangent les habitants de *Cagliari*, même dans les dernières classes du peuple, est remarquable par sa blancheur et sa bonté. On y fabrique des pâtes très renommées.

Les autres moyens de subsistance sont assez régulièrement assurés, et généralement avec abondance, aux habitants de *Cagliari*, par le commerce

de détail, les pourvoyeurs ambulants, et les marchés publics. On peut se procurer avec plus ou moins de facilité, et à plus ou moins bon marché [1], suivant les circonstances et la saison, de la volaille, du gibier, du sanglier, des agneaux, des chevreaux, des cochons de lait, et presque toutes les espèces de poissons, tant de la mer que des étangs.

On boit à *Cagliari* diverses sortes de vins des qualités les plus parfaites, produit du territoire. Ses vergers et ses jardins, surtout ceux de *Quarto* et *Quartuccio*, donnent des raisins de table exquis, des fruits délicieux, et des légumes pleins de saveur.

Cagliari, étant le principal lieu d'exportation et d'importation du commerce de la Sardaigne, a un certain mouvement d'activité qui a influé sur les mœurs et les goûts de ses habitants. La civilisation, aidée par le séjour de la cour et par la fréquentation des étrangers, y a fait plus de progrès que dans toutes les autres parties de l'île; et on voit s'introduire successivement dans les habitudes de la vie, ainsi que dans la distribution intérieure et dans l'ameublement des maisons, où la réforme est en effet bien nécessaire, le désir du bien-être et les recherches de l'aisance.

[1] Les denrées et les objets de consommation ont augmenté de prix à Cagliari comme ailleurs, et cette hausse s'est opérée dans la même proportion que dans tout le reste de l'Europe. Ceux qui en ont fait le sujet de leurs observations prétendent qu'elle est de plus de moitié.

Les mêmes causes, et cette tendance générale des esprits vers les perfectionnements en tout genre, ont donné à la société, dans la classe de la noblesse surtout, qui en apprécie mieux les plaisirs, beaucoup plus d'agrément qu'elle n'en avait autrefois. Les femmes de *Cagliari*, auxquelles on donne de l'éducation, et le nombre en est aujourd'hui moins borné, se distinguent par des grâces naturelles, et par une piquante vivacité.

L'auteur de la *Sardaigne Paranymphe* n'a pas été honteux de donner à *Cagliari* une population de 60, 000 habitants. M. *Azuni* s'est permis de son côté une petite exagération, en l'élevant à 35,000. Le chevalier *Cossu*, qui l'avait portée à 27,000, dans ses notices abrégées, l'a réduite à 25,000 dans un ouvrage postérieur. La vérité est que la population de *Cagliari* ne passe pas 21,000 habitants.

Les monuments historiques de cette ville, le rôle qu'elle a joué pendant tant de siècles dans les événements du pays, le droit acquis par une si longue possession à la qualité et au rang de capitale, ne devaient pas faire penser que jamais on songeât à lui en contester le titre. C'est pourtant ce qui lui est arrivé. Le parti du cap supérieur (*Sassari* et le nord du royaume) mit en avant un athlète fougueux, qui prétendit que les défauts physiques et matériels de la soi-disant capitale la

rendaient indigne de la suprématie qu'elle affectait, et qu'elle n'avait que le second rang. Le père *Vitale*, auteur des Annales de la Sardaigne, et défenseur intrépide de *Cagliari*, réfuta ces arguments, dans deux gros volumes latins, avec autant de politesse et d'atticisme, que son adversaire en avait mis à les développer [1].

Sorti triomphant de cette lutte, qui avait occupé tous les couvents sardes, au milieu du dix-septième siècle, et rangé les lettrés et le clergé sous deux bannières opposées, le père *Vitale* signala sa victoire en publiant, dans son *Bouclier d'or* [2], sous le

[1] L'adversaire de *Cagliari* objecte, entr'antres arguments, pour prouver l'indignité, que dans cette ville, où l'on ne connaît ni la pluie, ni le printemps, ni la verdure, on est dévoré par les mouches, les punaises, les puces, et autres petites bêtes du même genre, *ejusdem generis bestiolis*. Le père *Vitale* ne se laisse pas démonter par cette boutade. Il s'appuie de l'exemple de plusieurs capitales, qui, sans être déshonorées, sont sujettes à pareilles incommodités, et ajoute que si à présent (1641), malgré ces légers désagréments, dont il ne disconvient pas, Cagliari est bien évidemment la capitale de la Sardaigne, fait qu'on ne s'avisera pas de contester, il ne voit pas pourquoi on eût été plus difficile dans l'antiquité. Il atteste d'ailleurs qu'il a vu pour son malheur à *Sasiari* beaucoup d'insectes de la même espèce, et d'une plus grosse taille, *pulizones*, *cimiciones*, et *alios bestiones*. Quand enfin la patience lui échappe, il déclare à son adversaire, toujours en latin, qu'il en a menti depuis les pieds jusqu'à la tête, *Mentiris a plantis ad verticem*.

Voilà les aménités littéraires et le ton de la polémique du temps où écrivaient ces bons religieux.

[2] *Vitale* a délayé le panégyrique de *Cagliari* dans deux volumes in-4°, dont l'un a pour titre le *Bouclier d'or de l'excellence de Cagliari* (Clypeus

titre de *Joyau plus précieux que le diamant*, la liste alphabétique de tous les titres donnés en divers temps à la ville de *Cagliari* par les historiens, les rois, les papes, et les saints. C'est la *très noble*, la *très illustre*, la *très riche*, la *très puissante* ville ; c'est la *tête du royaume ;* c'est *l'église des églises ;* c'est enfin, suivant l'expression de *Florus*, et dans le sens absolu, *la ville des villes.*

aureus excellentiæ Caralitanæ), et l'autre la *Forteresse triomphale* (Propugnaculum triumphale).

DEUXIÈME TOURNÉE.

LA PROVINCE OU LE JUDICAT DE CAGLIARI.

Productions naturelles, en grains, vins, huile, sel, fruits, poissons et gibier. — Pêche du thon. — Industrie. — Mines d'argent et de plomb. — Sites pittoresques. — Cascade de *sa Spendula*. — Roches et colonnes volcaniques. — Grotte d'*Acqua Rutta*. — Procession fameuse. — Promenades champêtres.

La *province* de *Cagliari*, considérée dans les limites de l'ancien *judicat* de ce nom, comprend dix-sept arrondissements, qu'on appelle en langue sarde *Curadorias* ou *Incontradas*, savoir : 1. l'arrondissement particulier ou *Campidano* de *Cagliari*, en sarde *Campidanu de Casteddu ;* 2. *Decimo ;* 3. *Nora ;* 4. *Parte Ippis ;* 5. *Nuraminis ;* 6. *Trexenta ;* 7. *Parte Olla ;* 8. *Siurgus ;* 9. *Gerrei ;* 10. *Barbargia Seulo ;* 11. *Ogliastra ;* 12. *Chirra ;* 13. *Sarrabus ;* 14. *Sulcis ;* 15. *Cixerro ;* 16. *Saint-Antioche ;* 17. *Saint-Pierre*.

Cette province a deux mille neuf cents milles géographiques carrés d'étendue en superficie [1].

[1] Le mille géographique est un espace en longueur d'environ mille pas géométriques, ce qui fait un peu plus du tiers de la lieue commune.

1. L'arrondissement ou *Campidano* de *Cagliari* se composait autrefois de trente-sept communes, dont douze seulement existent aujourd'hui, et forment comme un demi-cercle autour de la capitale. Elles se nomment *Assemini*, *Burcei*, *Maracalagonis*, *Masu*, *Pauli*, *Pirri*, *Quarto*, *Quartuccio*, *Selargius*, *Sestu*, *Settimu*, *Sinia*.

La plus grande partie du territoire consiste en plaines cultivées. Les monts de *Burcei*, de *Sinia*, de *Mara* et de *Carbonara* en couvrent la partie orientale. Il récolte en général peu de grains, à cause de la sécheresse de la terre, et de la rareté de la pluie; mais il en est amplement dédommagé par l'abondance et la qualité des vins qu'il produit. Le *Muscat*, le *Giro*, le *Nasco*, le *Cannonao*, la *Monaca*, la *Guarnaccia*, et la *Malvoisie* du *Campidano*, sont ou supérieurs, ou du moins égaux à tous les autres vins analogues du reste de la Sardaigne, et pourraient le disputer aux vins fins les plus renommés en Europe. Le vin rouge qu'on récolte dans les villages aux portes de *Cagliari*, bien qu'un peu spiritueux, est d'une qualité parfaite. On y fait encore plus de vins blancs que de rouges; et, malgré la grande consommation du pays, on fait des exportations assez considérables, et susceptibles de s'augmenter, pour le continent d'Italie [1].

[1] Quelques personnes regardent comme la principale cause de la bonne

Le produit le plus important de cet arrondissement, après ses vins, est le sel qu'on extrait des salines artificielles, voisines de *Cagliari*, dont les unes appartiennent au roi, les autres à des particuliers, ainsi que des étangs de *Quarto*.

On y récolte aussi de la soude. Cette branche d'industrie avait même pris une telle extension, il y a vingt-cinq à trente ans, qu'on avait consacré à la culture de la plante qui la produit des terrains autrefois ensemencés de céréales ; mais l'invention et l'usage, devenu presque général, de la soude artificielle, a fait tomber cette culture, et rendu les terres à leur ancienne destination.

On récolte dans le *Campidano* des raisins de table, et des fruits de toute espèce et d'un goût exquis, en abondance. Les orangers, et les citronniers surtout, qu'on y plante depuis quelque temps, y réussissent mieux qu'on n'aurait dû l'attendre de l'aridité du sol et de la mauvaise qualité de l'eau. Les jardins, très multipliés aux environs de la ville, et séparés les uns des autres par des figuiers d'Inde *(cactus opuntia)*, qui forment des haies impénétrables, couvertes, au commencement de l'automne, de fruits grossiers, dont les paysans et les gens du peuple font leurs délices [1],

qualité des vins de Cagliari, après la chaleur du climat; le voisinage des salines.

[1] Cet arbuste, qui est armé d'épines très pénétrantes, et dont la végé-

produisent une quantité prodigieuse de légumes et d'herbes potagères, qui fournissent à la consommation de la capitale, et à l'approvisionnement des bâtiments étrangers.

On fait dans la partie montueuse du *Campidano* une grande quantité de fromages de lait de brebis, qui sont en réputation.

On élève à *Quarto* des juments et des poulains, qu'on emploie au battage du grain avec leurs pieds, suivant une coutume nationale de la plus haute antiquité.

La grotte de *San Mialis*, ou Saint-Michel, est une curiosité des environs de *Quarto*.

On compte dans l'arrondissement de *Cagliari* six lacs ou étangs. Le premier, qui est à l'ouest de la ville, et le plus grand de tous, a une superficie de plus de vingt milles carrés. Il fournit une immense quantité de petites anguilles, et de muges, dont on fait d'excellentes boutargues [1]. On y pêche, dans certains mois de l'année, un poisson fort délicat, que les Sardes appellent *canina*; et pendant l'automne, on prend un nombre infini d'écrevisses, qu'on fait cuire sur place dans l'eau de la mer, et qu'on vend à la ville à très bas prix, à cause de

tation est d'une force incroyable, se nomme en sarde *Figumorisca*. On croit dans le pays qu'il a été apporté par les Maures.

[1] Les boutargues sont des œufs de poissons salés et séchés.

leur extrême abondance [1]. Il est couvert presque en tout temps d'oiseaux aquatiques, auxquels on ne se donne guère la peine de faire la chasse [2].

L'étang du *Campidano*, qui a le second rang par son étendue et son rapport, est celui de *Quarto*. Il produit une grande quantité de sel blanc, presqu'égal en qualité à celui qui provient des salines artificielles.

A *Mara* est un étang d'eau douce, qui ne manque pas de poissons, et qui est fréquenté par les canards sauvages.

L'arrondissement de *Cagliari* est arrosé dans sa partie montueuse, et particulièrement du côté de *Sinia* et de *Burcei*, par des courants d'eaux limpides, qui entretiennent dans ces lieux la fraîcheur et la salubrité. Aussi ces hauteurs sont-elles le séjour ordinaire des convalescents, et de ceux qui veulent jouir d'un air pur et des agréments de la campagne, si rares dans la partie méridionale de la Sardaigne.

[1] Dans les années où la pêche des écrevisses est abondante, on en a 100, et quelquefois 200 pour un sou.

[2] Les seuls de ces oiseaux aquatiques qu'on s'occupe de chasser sont des foulques ou poules d'eau, que les sardes appellent *puligas*. Comme ces animaux ont l'habitude de se rassembler en troupes pour dormir sur les herbes marines, les chasseurs leur en font des lits sur le rivage, où ils tendent leurs filets. On les prend vivants, on les tue, et on les vend à la ville, au prix de 2 ou 3 sous pièce. C'est, du reste, un mets assez grossier, dont les gens du peuple sont fort avides, mais que dédaignent les personnes aisées.

Les habitants de la plaine et des bords de la mer ont, sous ce rapport, une condition moins heureuse. Ils sont réduits, par la disette d'eau douce, à l'usage, tant pour eux-mêmes que pour les animaux domestiques, et pour l'arrosement, de l'eau saumâtre qu'ils tirent de leurs puits, au moyen d'une roue, armée de pots de terre mobiles, que fait mouvoir ou un cheval, ou le cultivateur lui-même. L'eau de tous ces puits n'est pourtant pas de mauvaise qualité. On a d'ailleurs établi des citernes, pour recueillir l'eau de pluie, chez les propriétaires qui ont quelque aisance.

L'étendue en superficie de l'arrondissement de *Cagliari* est d'environ cent soixante milles carrés.

La population de ses douze villages ne passe guère vingt mille habitants.

2. On ne compte dans l'arrondissement de *Decimo* que cinq villages existants, et cinq détruits.

Productions. Beaucoup de grains et légumes, de vins blancs et rouges, de fruits de toute espèce, et d'oranges et citrons, qui réussissent particulièrement dans le joli village de *San Sperato*, et à *Sinigas*, près *Siliqua*, où sont des habitations agréables et des jardins bien plantés; du foin et des fourrages, récoltés dans les prairies d'*Uta* et de *Decimo*, et qui servent pour l'approvisionnement de *Cagliari*.

Le 1er mai, jour de la fête de *Santa Greca*, un

grand nombre d'habitants de cette ville se rend, à cheval ou en *tracca* [1], à une église rurale, dédiée à cette martyre sarde, près *Decimo Mannu*, et là s'établit une espèce de foire, qui dure huit jours.

Industrie. On fabrique à *Decimo* de la poterie commune, pour tous les usages de la vie. *Siliqua* fournit à la capitale du charbon et du bois à brûler [2].

Superficie : Cent milles carrés.

Population : 5,500 habitants.

3. L'arrondissement de *Nora*, qui formait autrefois, outre la population de la ville de ce nom, un département de plus de dix-sept communes, est resté pendant plusieurs siècles, et était encore du temps de *Fara*, un véritable désert. On y a formé avec peine, dans le courant du siècle dernier, cinq petites communes. Cette contrée est cependant d'une admirable fécondité; mais, faute de bras, la plus grande partie des terres est en friche. Celles qu'on cultive dans les lieux habités produisent, avec une abondance prodigieuse, des arbres de la plus belle végétation, des fruits de toute espèce, et toutes les variétés d'herbes et de fleurs. Les bois épais des hauteurs sont un asile

[1] La *tracca* est une carriole sarde.

[2] Près de *Siliqua* est une petite montagne isolée, qu'on croit volcanique.

qu'affectionnent les sangliers, qui s'y trouvent en grande quantité, et dont la chair est avec raison fort estimée [1]. En général la chasse y est superbe, et, hors même de la saison qu'on y consacre ordinairement, et qui donne lieu à de brillantes parties, on y tue, toute l'année, des quantités innombrables de palombes, de merles et de grives, dont les chasseurs ont un grand débit dans la capitale.

Près du cap *Pula* est une petite église élevée sur le lieu même où le patron de la Sardaigne, saint *Effisio*, reçut, dit-on, la couronne du martyre. Tous les ans, au 1er mai, en exécution d'un vœu fait par la ville de *Cagliari*, pour remercier le saint dont les prières délivrèrent la Sardaigne du fléau de la peste, qui la ravageait depuis quatre ans, on se rend processionnellement à cette chapelle, en y conduisant, sur un char de triomphe, l'image en pied de saint *Effisio*, escortée des membres du conseil municipal, de toutes les personnes aisées à cheval, et d'un immense concours de peuple, pour qui cette solennité est toujours une grande fête.

A moitié chemin de *Cagliari* à *Pula*, sur le bord de la mer, est la *villa d'Orri*, appartenant à M. le

[1] Il y avait autrefois, dans les environs du cap *Spartivento* et de *Chia*, une si grande quantité de sangliers, qu'on en tuait par les fenêtres des maisons d'habitation. Les défrichements en ont un peu diminué le nombre.

marquis de *Villermosa*, qui, par des plantations bien entendues, et par des embellissements faits à propos, et de bon goût, a fait de cette campagne une habitation charmante, qu'on trouverait telle même en Italie. Outre les agréments d'un beau parc, et de jardins enrichis de toutes les variétés de plantes et de fleurs, on y jouit de tous les plaisirs de la chasse et de la pêche. Le roi *Charles Félix*, pendant sa vice-royauté de Sardaigne, faisait ses délices du séjour d'*Orri*, où il passait une partie de la belle saison.

Ce canton très pittoresque est arrosé de ruisseaux d'eau limpide, et d'une excellente qualité; on vante surtout celles de *santa Barbara* et de *san Girolamo*, deux sites, d'où l'on jouit d'une vue superbe, et qui sont un but de promenade pour les habitants de *Cagliari*.

Superficie : 280 milles carrés.

Population : 3,000 habitants.

4. L'arrondissement d'*Ippis* se divise en *parte giosu*, et en *parte susu*, c'est-à-dire partie inférieure et partie supérieure. Cette dernière n'a d'autre population que celle du village de *Villa-Cidro* [1], qui est en effet un des plus forts de toute l'île, puisqu'il compte près de 7,000 habitants, ce qui vient de ce qu'on y a réuni ceux des villages

[1] On croit que ce nom lui vient de la grande quantité de citronniers et de cédrats qu'on y cultive.

détruits de cet arrondissement, au nombre de quinze à vingt. *Villa-Cidro* est situé sur une hauteur, d'où l'on découvre *Cagliari*. Les vallées qui l'entourent, et les côteaux des environs, produisent, grâce à la fraîcheur et à la fertilité qu'y entretiennent les eaux vives qui descendent des montagnes plus élevées de *Domus-Noas*, des fruits excellents, et notamment des cerises, qu'on vend à *Cagliari* et dans tout le *Campidano*. Comme ce gros village a une grande quantité de vignes, et fait beaucoup de vins blancs, ses habitants le brûlent, pour en fabriquer de l'eau-de-vie, qu'ils vendent assez bien dans le pays.

A quelque distance de *Villa-Cidro* est l'établissement royal, où l'on met en fusion le minerai d'argent et de plomb, tiré des montagnes d'*Arbus* et de *Guspini*.

Une des curiosités de ce pays, qui se trouve avoir plus d'un rapport avec la Suisse, outre la chute fréquente de la neige, est une cascade qu'on appelle *sa Spendula*. Elle précipite, d'une hauteur de soixante pieds, un volume d'eau assez fort pour former immédiatement la petite rivière d'*Alassia*.

La partie basse de l'arrondissement, très fertile en grains, est traversée par un torrent qui prend sa source dans les montagnes de *Villa-Cidro*, et qui coule dans un lit profond, bordé par un sentier

périlleux, qui est pourtant le chemin de *Domus-Noas* et d'*Iglesias*.

Superficie : 120 milles carrés.

Population : 12,000 habitants.

5. Arrondissement de *Nuraminis*. Sept villages existants; huit détruits. C'est un des cantons les plus fertiles et les plus productifs de la Sardaigne dans tous les genres de céréales et d'arbres à fruits. S'il était peuplé à raison de la bonté de la terre, et si cette dernière était mieux cultivée, on en augmenterait de beaucoup les produits; on embellirait encore ce pays déjà si beau par lui-même. Le gros village de *San-Luri*, ou *Seddori*, qui est le chef-lieu de l'arrondissement, et où l'on compte 3,300 habitants, est pourtant environné d'assez beaux jardins [1].

Superficie : 120 milles carrés.

Population : 9,200 habitants.

6. On compte dans l'arrondissement de *Trexenta*, dont le chef-lieu actuel est *Gnasila*, douze villages existants et douze détruits. C'est un canton fertile, mais qui en général manque de bonnes eaux. On y voit une grande plaine, qu'on laisse sans culture, parce qu'elle est presque toujours

[1] *San-Luri* est si fertile, que la seule dîme des récoltes de ce village s'élève chaque année à une somme très considérable, et que le chanoine de Cagliari, dont la prébende se compose seulement des trois cinquièmes de cette dîme, est plus riche que beaucoup d'évêques.

inondée, et dont on ferait des prairies artificielles admirables, si dans ce pays on en connaissait les avantages.

Productions : Des vins rouges et blancs de bonne qualité.

Superficie : 160 milles carrés.

Population : environ 9,000 habitants.

7. *Parte Olla* est celui des arrondissements de la province auquel seul on a conservé le nom d'*Iola*, ce qui fait penser à quelques personnes que ce canton, maintenant si dépeuplé pour son étendue, est une de ces anciennes *Iolées*, dont parle *Diodore de Sicile*, et qui avaient pris leur nom de celui du fondateur de la grande colonie grecque. Ces descendants d'*Iolas* sont réduits aujourd'hui à neuf villages, au lieu de vingt-cinq qu'ils habitaient autrefois, au dire de *Fara*; ce qui pourrait bien être une exagération.

La partie haute de cet arrondissement nourrit une grande quantité de bestiaux. Sa plaine et ses vallées, arrosées par le *rio Calarita*, rivière de *Cagliari*, sont couvertes de vignes, de vergers et de jardins, où l'on remarque un assez grand nombre de peupliers et de hêtres, à l'ombre desquels l'usage est de venir de *Cagliari* faire des parties de plaisir et des diners champêtres pendant les mois d'avril et de mai.

Superficie : 180 milles carrés.

Population : 7,300 habitants.

8. L'arrondissement de *Siurgus* n'a plus que douze villages, au lieu de vingt-huit qu'on y comptait autrefois. Il nourrit beaucoup de bestiaux, et produit une grande quantité de grains, et des vins excellents.

On voit dans cet arrondissement un de ces monticules, dont le sommet est un plateau formé par des laves, produit d'anciens volcans, et qu'on appelle en langue sarde *giarra*. C'est la fameuse *Giarra* de *Serri*, où le duc de *Mandas*, grand d'Espagne, auquel appartient presque tout ce pays, a établi un haras; la lave, qui forme le plateau de cette *giarra*, a coulé du volcan éteint de *Nurri*.

Superficie : 160 milles carrés.

Population : 14,200 habitants.

9. Arrondissement de *Gerrei*. Cinq villages. Parmi ses six villages détruits, était celui de *Villa Clara*, qui donnait le titre de marquis à l'ancienne maison de *Zetrillas*. Ce pays, âpre et montueux, n'est pourtant pas sans rapport à cause de l'abondance de ses pâturages et de ses troupeaux, et de l'avantage qu'il a d'être arrosé par le *Flumendosa*.

Superficie : 80 mille carrés.

Population : 4,500 habitants.

10. La *Barbargia Seulo* a cinq villages; un

seul a été détruit. C'est un pays de montagnes couvert de neiges une partie de l'année, et tellement froid pendant l'hiver, que les pâtres sont obligés de se réfugier avec leurs bestiaux dans le *Campidano*, dont le climat est plus doux. La culture y est à peu près nulle, mais le pays est riche en troupeaux de tout genre, surtout de brebis et de chèvres, dont le lait fait une prodigieuse quantité de fromages blancs, qu'on porte à *Cagliari* et à *Oristano*, et qu'on expédie même pour le continent. La situation de cet arrondissement lui procure de nombreux courants d'une eau vive et fraîche.

Superficie : 180 milles carrés.

Population : 4,500 habitants.

11. L'arrondissement de l'*Ogliastra* est le plus grand de tous ceux qui composent la province de *Cagliari*. Il borde la mer sur un espace de plus de soixante-sept milles, depuis le cap *Carbonará* jusqu'aux limites méridionales de la *Gallura*. *Tortoli* en est le chef-lieu. Le pays, presque entièrement couvert de montagnes, et parfaitement arrosé par un grand nombre de torrents et de ruisseaux, est d'une fertilité merveilleuse. Il produit, en grande quantité, des figues, des cerises, des oranges, des limons, du maïs, des citrouilles du poids de trente livres, des pastèques, des melons, des truffes blanches, du vin qui passe pour être le meilleur de

toute l'île après celui de *Cagliari*, et dont on fait des exportations, parce qu'il s'améliore encore dans la traversée. La principale richesse de l'*Ogliastra* consisterait dans les oliviers dont elle est couverte [1], si on mettait plus d'activité à les perfectionner par le procédé de la greffe, opération que le gouvernement ne se lasse pas d'encourager par tous les moyens; mais l'huile qu'on en tire, grossière et mal fabriquée, ne sert guère qu'à l'éclairage, et à l'engraissement des porcs, auxquels convient déjà si bien la nourriture qu'ils trouvent dans de vastes forêts d'arbres à glands.

L'*Ogliastra* possède des mines d'argent et de plomb, dont il sera question plus loin.

Ces avantages naturels sont malheureusement détruits par l'insalubrité de l'air, qui est en proportion de la fécondité du sol. L'*Ogliastra* est inhabitable, si ce n'est dans ses parties les plus élevées, quand vient la saison de l'intempérie.

Étendue : 360 milles carrés.

Population : 16,700 habitants.

12. On remarquait autrefois dans l'arrondissement de *Chirra*, un château féodal, dont il a pris son nom, et qui, assiégé plusieurs fois dans le cours des guerres dont ce pays a été le théâtre, et notamment par les *Doria* et le juge d'*Arborée*, dans

[1] Le nom de la petite province, car on l'appelle ainsi, de l'*Ogliastra* lui vient de l'abondance d'huile qu'elle produit. (Oglio.)

celle de 1350, a fini par être détruit, comme presque tous ceux qu'on voyait jadis en Sardaigne sur le sommet des montagnes isolées. Ce canton, absolument dépeuplé, quoique la terre n'y soit pas mauvaise, par les suites de la peste et de la guerre, appartient entièrement à un seigneur espagnol, grand feudataire, qui s'appelle le marquis de *Chirra*. Sa superficie est de trente milles carrés.

13. L'arrondissement de *Sarrabus* se divise, comme toute cette partie de l'île, en petites plaines et en montagnes peu élevées. Il ne compte plus que quatre villages; dix ou douze ont été détruits. Il n'est pas, à beaucoup près, aussi peuplé que sembleraient le comporter son étendue, la bonté de la terre, l'avantage qu'il a d'être arrosé par le *Flumendosa*, dont les bords sont de belles prairies, et la multiplicité de ses ports et de ses anses, où les felouques napolitaines, et les petites embarcations sardes, qui font le cabotage, viennent charger des fromages, des grains, des fourrages et des fruits. Malheureusement ce canton a aussi une réputation d'insalubrité.

On célèbre, dans les derniers jours de mai, la fête de *saint Priamo*, martyr sarde, à l'église qui lui est consacrée, et qui est située sur une jolie colline, au bord de la mer. Cette fête donne lieu à un grand concours de curieux, qu'attirent, de toutes les parties de la province, une foire de plusieurs

jours, et des divertissements et parties de plaisirs dont elle est le prétexte.

On traverse, en allant de *Cagliari* dans le *Sarrabus*, entre *Burcei* et *Muravera*, une épaisse forêt, de quatre heures de chemin, remplie de sources d'eaux vives, et plantée d'arbousiers, de caroubiers, d'oliviers sauvages, et surtout de chênes verts, dans la proportion de cent à un, qui s'élèvent à une très grande hauteur, et qui se trouvent disposés dans un ordre parfait, comme si la nature eût voulu en faire un parc. On est d'autant plus étonné de voir des arbres d'une aussi belle venue, que les bois des autres hauteurs ne se composent guère que de cistes, de lentisques, et de bruyères arborescentes. Cette forêt, qui couvre le mont *Budui*, renferme beaucoup de sangliers, de cerfs, de gibier de toute espèce, et offre une des plus belles chasses qu'on puisse voir.

On admire, entre *Burcei* et *San-Priamo*, un phénomène de végétation. C'est un lentisque qui a vingt-sept pouces de diamètre, et qui projette circulairement de son tronc soixante-sept tiges divergentes comme des rayons.

Superficie : 250 milles carrés.

Population : 6,200 habitants.

14. et 15. *Le Sulcis* proprement dit et le *Cixerro* forment ce qu'on appelle la *provincia Sulcitana*, qui est le quart de l'étendue territoriale du judicat

de *Cagliari*. Ce département, en y ajoutant les îles de *Saint-Antioche* et de *Saint-Pierre*, comme on est dans l'usage de le faire, est un des plus importants de la Sardaigne, par sa population et ses produits. Son nom vient de l'ancienne ville de *Sulci*, qui en faisait partie. Le canton septentrional, c'est-à-dire le *Cixerro*, est tout en montagnes et en vallées. Le canton méridional, ou le *Sulcis* proprement dit, est une vaste plaine, qui se termine par de petites montagnes du côté de *Teulada*. Ces montagnes sont généralement couvertes de chênes, de hêtres, de pins et sapins, de genévriers et d'oliviers sauvages. Elles renferment dans leur sein des mines de fer d'une excellente qualité, auxquelles les Romains attachaient une importance extrême, si on en juge par les traces qui restent de leurs travaux, et dont on a repris dans ces derniers temps l'exploitation.

Les plaines produisent en abondance des grains de toute espèce; les collines et les vallées, des vignes dont on fait de fort bon vin, et des fruits délicieux. Ce pays est particulièrement riche en troupeaux de moutons; on fait, du lait de ses brebis, des fromages qui servent pour la consommation du pays et pour l'exportation. Il fournit autant de gibier et de bêtes fauves qu'aucune autre partie de l'île.

Le *Cixerro* est baigné par les rivières de *Villa-*

Massargia, de *Flumini-Maïori*, et de *Piringiano*, qui, après avoir réuni tous les ruisseaux des hauteurs, vont se jeter dans la mer à *Porto-Paglia*, et au cap *Pecora*. Il a d'ailleurs, et surtout dans l'hiver, une grande quantité de sources d'eaux vives.

Le *Sulcis*, qui est un canton littoral, sec et pierreux de sa nature, est beaucoup moins bien arrosé. Il est réduit, outre quelques filets d'eaux dans les hauteurs, à la petite rivière de *Teulada*, et à celle de *Palmas*, que l'on croit avec raison être le *Debotes*, de *Ptolémée*.

Le *Cixerro*, en comparaison du *Sulcis*, peut être considéré comme bien peuplé. On y montre, il est vrai, la place de vingt villages détruits; mais il en conserve six, qui, à cause de leur situation, et de leur genre de culture et d'industrie, sont dans un état de prospérité relative. Le territoire de *Villa-Massargia* nourrit, dans ses vertes prairies, des troupeaux de vaches et de taureaux, d'une force et d'une beauté remarquables. On récolte dans celui de *Musei* des fruits à couteau, et surtout des poires qui semblent d'autant meilleures, que c'est à peu près le seul canton de la Sardaigne où l'on greffe l'arbre qui les porte.

Le village de *Domus-Noas* est environné de vergers et de jardins, qui donnent des oranges, des citrons, des cédrats, et toutes sortes d'excellents fruits. Les noyers et les châtaigniers y sont assez

nombreux Ce village, qui est frais et riant, passerait, dans tous les pays du monde, pour un agréable séjour.

A une demi-heure de chemin de *Domus-Noas*, est une grotte, fameuse en Sardaigne sous le nom de *San-Gioan d'Acqua Rutta*, que les habitants de *Cagliari* vont visiter, dans la belle saison, comme un objet de curiosité. Après avoir traversé, pour y entrer, un ruisseau rapide dès sa source, on pénètre avec beaucoup de peine dans cette grotte, où l'on ne peut marcher qu'avec une extrême difficulté, à cause des pierres dont elle est encombrée, et en portant des lumières pour s'éclairer dans une route longue et sinueuse. Elle traverse de part en part une petite montagne, et fait communiquer deux vallées entre elles. Cette grotte n'a pas été originairement percée par la main des hommes; mais on serait tenté de croire, en voyant à l'une de ses ouvertures des restes de grosses murailles, qui indiquent l'ancienne existence d'une porte, qu'en des temps reculés ce lieu a servi de refuge à des mécontents, ou à des fugitifs, ou à des malfaiteurs. Les parois et la voûte sont revêtues de cristallisations, de stalactites, de jeux de la nature les plus singuliers et les plus bizarres, qui représentent toutes sortes de figures d'hommes, d'animaux et de plantes.

Le ruisseau de *Domus-Noas*, qui prend sa source

à l'entrée de la grotte d'*Acqua Rutta*, et dans lequel on trouve du fer roulé et des fragments magnétiques, parcourt une jolie vallée, couverte de peupliers, de saules, de hêtres, et d'autres arbres qui l'embellissent, et très-fréquentée au retour du printemps par les habitants de *Cagliari*.

La capitale de cette petite province est la ville d'*Iglesias*, à laquelle on suppose que ce nom, qui répond à celui d'*Églises*, a été donné, lorsqu'on a réuni dans ses murs toutes les populations des paroisses abandonnées, et qu'on a fondu dans son église épiscopale toutes celles qui étaient ou détruites ou ruinées. On y compte environ 6,000 habitants permanents, et 3,000 autres qui n'y demeurent que dans la mauvaise saison, et qui, le reste du temps, se dispersent en diverses petites communes, pour vaquer aux travaux de l'agriculture, dans laquelle les habitants de cet heureux coin de la Sardaigne, pleins de force et d'activité, sont très entendus et très habiles. *Iglesias* est dans le fond d'une belle vallée, formée par des collines boisées, et séparées entre elles par d'autres vallons qu'arrose une multitude de ruisseaux et de sources d'eaux vives, qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, et donnent aux vergers et aux jardins, riches de toutes les variétés de fruits, une extrême fécondité. [1]

[1] On a remarqué qu'il y avait dans les environs d'Iglesias une quantité

La ville d'*Iglesias* n'a guère de remarquable, en fait d'édifices publics, que le palais épiscopal, bâti en 1763, et qui est orné d'un fort beau jardin en plein rapport. La maison de ville et la cathédrale sont fort ordinaires ; quelques maisons de particuliers ont un aspect assez agréable.

L'arrondissement de *Sulcis*, proprement dit, est loin d'atteindre à cette prospérité. Ce pays, où furent trois villes antiques, *Pupulum*, *Tegula*, *Bioea*, et où figurèrent depuis trente communes dont on ne voit pas même les ruines, n'a plus qu'une population presque nulle, éparse sur un vaste territoire. L'avantage qu'il a d'être situé sur un golfe spacieux, et de se composer de terres d'une grande fertilité, auxquelles il ne manque que des bras pour les cultiver, fait espérer le succès des efforts du gouvernement pour le repeupler.

Ses productions consistent en céréales, fèves, pois chiches, et autres légumes, poissons de mer et des étangs, et en sel blanc, qu'on fabrique près de *Porto Pino* et de *Teulada*.

Superficie :	*Cixerro*, 260 milles carrés.
	Sulcis, 350 milles carrés.
Population :	*Cixerro*, 5,200 habitants.
	Sulcis, 6,000 habitants.

vraiment prodigieuse de merles et de rossignols ; ce qui s'explique assez par la nature du pays.

16. L'île de *Saint-Antioche,* qui forme le sixième arrondissement de la province de *Cagliari*, est la plus grande de toutes les îles adjacentes. Elle a 10 milles de longueur sur 5 de largeur, et 40 milles carrés de superficie. Son terrain est inégal; elle a des plaines et des montagnes peu élevées. Les premières produisent en abondance des grains et des légumes, particulièrement des ognons, remarquables par leur goût et leur grosseur. Les terrains sablonneux ont des vignes qui donnent des vins de bonne qualité. Les parties hautes et couvertes de bois sont riches en gibier; mais il y a plus d'un demi-siècle que personne n'y a vu un seul de ces chevaux sauvages dont *Cetti*, *Gemelli*, et M. *Azuni*, d'après eux, prétendent qu'était autrefois remplie la forêt de *Canai*.

Les fréquentes incursions des Barbaresques dans cette île, sans défense, l'avaient fait totalement abandonner pendant plusieurs siècles; mais la découverte faite en 1615 des ossements du saint dont elle porte le nom, qui fut un motif pour plusieurs familles de pâtres et de cultivateurs du *Sulcis*, à qui on accordait des terrains et des franchises, de venir s'y établir, et surtout l'installation d'une *tonnare* en 1771, formèrent insensiblement une petite population, qui prend tous les jours de l'accroissement, au village de *Saint-Antioche*, où l'on compte aujourd'hui plus de mille habitants.

Il n'y en a guère encore plus de trois cents dans un autre village, que l'on nomme *Calaseta*. Cette population naissante est assurément bien loin de celle qui composait dans l'antiquité l'opulente ville de *Sulci*, dont on ne voit plus que de tristes restes et des débris.

On a fait à l'étang de *Calaseta* des salines artificielles d'un bon rapport. La mer est si poissonneuse de ce côté, ainsi que dans le golfe de *Palmas*, qu'on pourrait y établir des pêcheries très lucratives.

Saint-Antioche offre partout les traces d'une convulsion de la nature. Ses monts et ses roches, formés en grande partie de laves, de brèches, de porphyre et de pouzzolane, attestent que dans cette île fut un volcan, dont les éruptions ont modifié sa structure et sa forme, ainsi que celles des îles voisines. Son rivage occidental est percé d'un grand nombre de grottes, assez profondes, composées de substances volcaniques, asiles d'une quantité prodigieuse de palombes ou pigeons sauvages[1].

17. L'île de *Saint-Pierre*, petite, pierreuse,

[1] La chasse aux palombes, dans les grottes de *Saint-Antioche*, passe pour une partie de plaisir très divertissante. On la fait à la lumière; on y entre avec rapidité sur de petites barques ou chaloupes, et ces oiseaux, réveillés tout à coup, éblouis ou étourdis par la clarté subite dont ils sont frappés, tombent par centaines dans les chaloupes et dans l'eau, ou vont se prendre dans les filets qu'on a tendus à l'ouverture.

stérile, et valant moins, sous tous les rapports, que celle de *Saint-Antioche*, est devenue beaucoup plus importante par les établissements qu'on y a faits, par sa position maritime, et par l'industrieuse activité de ses habitants. Cette île était entièrement déserte et inculte, lorsque le marquis de la *Guardia*, de la maison de *Genovès*, à qui ce fief conférait le titre de duc, y attira, et y accueillit, pour la défricher et la peupler, quelques familles génoises établies dans la petite île de *Tabarca*, sur la côte de Tunis, où elles s'occupaient de la pêche du corail, et d'où elles eurent le bonheur d'échapper à la mort ou à l'esclavage, lors de la descente qu'y firent les Tunisiens en 1744. Cette population, commencée sous les auspices du malheur et de la bienfaisance, s'est accrue insensiblement par le commerce et l'industrie, et par l'arrivée successive d'un certain nombre de familles sardes, napolitaines, siciliennes, génoises et toscanes. Elle monte aujourd'hui à 2,500 personnes.

Le roi *Charles Emmanuel*, dont le nom s'attache à beaucoup de bonnes idées et de belles institutions, ayant obtenu du duc de *Saint-Pierre* la cession de tous ses droits, fit élever, au point le mieux situé, un fort près duquel est rassemblée la population de l'île, et qui prit le nom de *Carloforte*. Ses successeurs, avec l'aide de la commune, ont fait augmenter et compléter les travaux de

fortification, ce qui fait maintenant de *Carlo-forte* une petite place assez respectable.

Ces mesures de précaution, dirigées surtout contre les Barbaresques, n'ont pas empêché les malheureux habitans de *Saint-Pierre* d'être surpris, en 1798, par les Tunisiens qui, profitant du peu de surveillance qu'on exerçait dans ces temps de désordre, emmenèrent en esclavage ceux qui n'avaient pu fuir, et les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédaient.

L'activité singulière et l'amour du travail, qui caractérisent les habitants de *Saint-Pierre,* ont réparé les suites de ces désastres. Les *tonnares*[1] ou pêcheries de thons, dont ils sont environnés, et dans la direction et l'exploitation desquelles ils sont d'une habileté consommée, leur donnent des bénéfices considérables, et leur fournissent une branche de commerce et d'industrie fort lucrative, à l'époque de la pêche du thon, qui attire dans ce pays une grande quantité d'étrangers, de Naples, de la Sicile, et de la rivière de Gènes. Celle de *Calavinagra,* qui est au nord de l'île, est d'un bon produit, quoique inférieure à celles de *Porto-Scus,* et de l'*Isola piana.*

Les habitants de *Saint-Pierre* ne bornent pas leur

[1] Il faut distinguer les *tonnares* sardes de nos *madragues* des côtes de Provence. On donne le nom de *tonnare* à une enceinte de filets que l'on

industrie à la pêche et au commerce du thon; ils trouvent dans leur sol aride des terres colorantes et des ocres dont ils tirent parti, et dans leurs mers du corail, ainsi que des sardines et des anchois, qu'on a cru long-temps n'y pas exister, parce qu'on prétendait que c'était la pâture des thons. Ils ont découvert que les intervalles de leurs rochers étaient favorables à la vigne, et ils se sont procuré des vins de bonne qualité. Ils récoltent aussi une petite quantité de grains, et des figues excellentes.

Une circonstance remarquable, qui, dans le même temps, est une nouvelle preuve des bons effets de l'habitude du travail, et donne une idée de la douceur des mœurs de cette intéressante colonie, c'est que, depuis son établissement, on n'a pas encore eu l'exemple d'un seul procès criminel.

L'aspect géologique de cette île, surtout du côté qui regarde *Saint-Antioche*, se lie à celui de cette dernière, et en est la continuation et la conséquence. Sa côte orientale paraît être un mélange et une accumulation de substances volcaniques, qui ont dû être venues, et avoir coulé de *Saint-Antioche*. Elle se compose d'immenses blocs de porphyre siliceux, qui forment, par des cassures verticales,

forme momentanément dans la mer, pour arrêter les thons, à l'instant de leur passage. On appelle *madrague* un parc qui reste construit dans la mer, au lieu d'être établi pour chaque pêche.

plusieurs espèces de colonnes informes et grossièrement taillées. Leur base est couverte par les eaux de la mer, et elles sont détachées de quelques pas du rivage. Les faces des prismes, dont les têtes se perdent dans la masse argileuse, sont couvertes d'une belle teinte rose, souvent ramifiée par des dendrites [1].

L'*Isola Piana*, qui est à un demi-mille au nord de *Saint-Pierre*, présente les mêmes circonstances géologiques; ce qui fait croire que sa formation vient des mêmes causes.

Cette petite île, qui n'a pas deux milles de circuit, inculte, bordée de rochers, n'est remarquable que par sa tonnare, où l'on a pêché autrefois jusqu'à 30,000 thons, dont quelques-uns pesaient de 1000 à 1,200 livres.

La nomenclature des îles adjacentes, qui appartiennent à la province de *Cagliari*, en complettera le tableau.

La première qui s'offre à la vue, dans les parages où nous sommes, au-delà du cap *Altano*, est le *Pan di Zucchero* (pain de sucre), nom qui lui vient de sa forme cônique. En-deçà du même cap, sont deux petites îles appelées *Porri*. A la pointe méridionale de *Saint-Antioche*, à l'entrée du golfe de *Palmas*, sont deux îlots fort connus des navi-

[1] Mémoire de M. le chevalier de *la Marmora*.

gateurs, sous le nom du taureau et de la vache (*toro e vacca*); dans le golfe de *Teulada*, l'*Isola Rossa*; au cap *Pula*, l'île *San Macario*; à l'entrée de l'étang de Cagliari, un îlot, nommé en sarde *Iletta*, où l'on voit une petite maison de campagne avec des jardins, appartenant au marquis de *Las Conquistas*[1]; au cap *Carbonara*, l'île des *Cavoli* (des choux); sur la côte de l'est, les deux îles *Serpentaria*, l'îlot de *Chirra*, et dans le golfe de *Tortoli*, celui d'*Ogliastra*.

[1] L'*Iletta* est couverte de lapins. Il y en avoit autrefois une quantité si prodigieuse qu'on était obligé, à certaines époques de l'année, d'en faire faire des battues générales.

TROISIÈME TOURNÉE.

LA PROVINCE OU LE JUDICAT D'ARBORÉE.

Description d'Oristano. — Sa cathédrale et ses édifices. — Pont bâti par le diable. — Marais où les démons tiennent leur assemblée. — Forêt d'orangers et de citronniers dans la vallée de *Milis*. — Plateau formé par des laves coulées. — Volcans éteints. — Eaux minérales et thermales de Sardara. — Précipice de *Sarcidano*. — Les anciens Barbares devenus marchands de neige. — Industrie des montagnards sardes. — Eaux et ruines de *Fordongianus*. — Haras royal. — Productions naturelles.

La province d'*Arborée* [1] se divise en quinze arrondissements, savoir : 1. *Campidano Simaxis ;* 2. *Campidano Maggiore ;* 3. *Campidano Milis ;* 4. *Parte Usellus;* 5. *Marmilla;* 6. *Parte Monti ;* 7. *Monreale;* 8. *Parte Valenza;* 9. *Barbargia Belvi;* 10. *Mandrolisai;* 11. *Incontrada Austis;* 12. *Bar-*

[1] Tous les écrivains sardes ont cherché l'étymologie du nom de cette province, et n'ont pu l'indiquer avec précision. Ce n'est pas du nom d'une de ses villes, soit de l'antiquité, soit du moyen âge, qu'elle a été ainsi appelée; car il est certain qu'il n'y a eu, à aucune époque, de ville de ce nom. La conjecture la plus raisonnable est celle qui fait supposer que le mot *arborea* est une épithète qui a été autrefois donnée à cette contrée, pour exprimer qu'elle était riche de végétation, couverte d'arbres, et que, dans la suite, et par un effet de l'habitude, l'épithète est restée comme un nom propre.

bargia Ollolai; 13. *Parte Barigadu;* 14. *Parte Ozier Reale;* 15. *Parte Ozier Superiore.*

Elle a 50 milles sur 40 d'étendue, et on évalue sa superficie à 1,800 milles carrés.

1. L'arrondissement de *Simaxis*, dont la ville d'*Oristano*, qui est la capitale de la province, est le chef-lieu particulier, peut être considéré comme un des plus fertiles et des plus riches de l'île de Sardaigne. Il produit en abondance des grains de la plus parfaite qualité, toutes les variétés de vins, parmi lesquelles on distingue la *Vernaccia*, de l'huile, des fruits excellents, et les plus belles espèces de plantes potagères. Les deux étangs de *Santa Giusta* et de *Sassu*, qui en font partie, ont des pêcheries d'un très grand rapport. Les boutargues, que l'on tire de quelques-uns des poissons dont ces étangs sont remplis, sont un objet d'exportation assez considérable[1]; les huîtres de *Terralba*, ont de la réputation

On voit à *Marrubiu*, entre les deux lacs, des vestiges d'anciens bains romains d'eaux thermales, qui sont abandonnés. C'est là, comme nous l'avons fait voir dans un autre chapitre, qu'était l'établissement qui s'appelait *Aquæ Neapolitanæ*.

[1] Les boutargues, faites avec des œufs de poissons mis à la presse et séchés, servent à l'exportation, et contribuent, avec tout le poisson frais, à la consommation intérieure. On sale les anguilles, comme dans la vallée de Comacchio, et on les réserve pour les jours maigres et pour le carême.

L'arrondissement de *Simaxis* a 130 milles carrés de superficie. Ses dix villages comptent une population de 5,000 habitants, outre celle de la ville d'*Oristano*, qui en a 5,500.

Cette ville, qui fut fondée vers l'année 1070, et bâtie et agrandie aux dépens de l'antique cité de *Tharros*, a été beaucoup plus peuplée et plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui, à l'époque où elle était la capitale du *judicat* d'*Arborée*, et la résidence des juges. On voit encore des pans de ses anciennes murailles, ouvertes par deux portes, dont l'une conduit au port, et l'autre, surmontée d'une tour où est la cloche de la cité, à *Cagliari* et au cap supérieur. Cette dépopulation a été occasionée par l'extrême insalubrité de cette ville, que le voisinage de lacs immenses d'eaux stagnantes rend presque inhabitable pendant la plus grande partie de l'année. La chaleur et l'humidité, dont la combinaison produit le mauvais air, donnent en même temps, et par les mêmes raisons, à la terre qui environne la ville et les étangs, une fécondité prodigieuse.[1] Les oranges, les grenades, les melons, les cardes, les artichaux, et tous les légumes, y sont d'une grosseur étonnante, et d'une qualité supérieure.

[1] Le nom d'*Oristano* lui vient de la richesse du produit de ses étangs. Son nom latin est *Aureum Stagnum*, que quelque écrivains français, qui l'ont rencontré, ont eu la simplicité de traduire par *l'étang d'or*.

Le seul édifice remarquable à *Oristano* est l'église cathédrale, qui est grande et belle, et son clocher isolé, dont l'architecture n'est pas sans mérite. On y distingue encore le palais archiépiscopal, le séminaire, un ou deux couvents, et quelques maisons d'habitation.

A un mille environ d'*Oristano,* est le pont qui porte son nom, et sous lequel passe le *Tirso,* avant de se jeter dans la mer. L'arche du milieu est élevée et très hardie. C'est une tradition populaire qu'il a été bâti en une seule nuit par le diable pour le service du dernier marquis d'*Arborée*.

Oristano fait un peu de commerce maritime ; mais ce qui lui donne surtout du mouvement et de l'activité, c'est qu'il est le centre des communications des deux parties de l'île, et le lieu de passage des voyageurs à cheval (*Viandanti* ou *Viaggianti*), qui portent les marchandises de *Cagliari* à *Sassari*, et réciproquement[1].

On a essayé, il y a une cinquantaine d'années, d'acclimater dans les environs d'*Oristano* le mûrier blanc, qui nourrit les vers à soie ; mais faute de patience et de soins, malgré les encouragements du

[1] On ne peut aller en voiture, sur la route de *Cagliari* à *Sassari*, que jusqu'à quelque lieues d'*Oristano*. La route est impraticable, même pour les charrettes les plus grossières ; il faut nécessairement transporter les denrées et marchandises à dos de cheval, car les mulets, qui seraient si bien appropriés à la uatute du terrain, y sont inconnus.

gouvernement, cette culture, dont les premiers résultats étaient satisfaisants, n'a pas eu tout le succès qu'on s'en était promis.

2. Le *Campidano Maggiore,* qui a douze villages, produit du grain, du vin, de l'huile et des fruits. On fait du sel au cap *Mannu.* C'est dans cet arrondissement que se trouve l'étang de *Cabras,* près duquel étaient les ruines de *Tharros,* et où l'on pêche le plus gros et le plus beau poisson de toute l'île.

Le village de *Cabras,* situé sur le bord de l'étang du même nom, est renommé par la grosseur et la bonté de ses raisins secs. Il a 3,000 habitants.

On voit, près du village de *Nurachi,* le lac ou plutôt le marais de ce nom, qui a un mille de circuit, et qu'une croyance populaire rend un objet de terreur dans le canton. Les gens de la campagne prétendent que souvent, pendant la nuit, on entend d'affeux rugissements sortir du fond de ce marais, et que les troupeaux fuient épouvantés. Ils en concluent que c'est un conciliabule des démons. Il est probable que la peur a fait exagérer ces bruits diaboliques; mais des personnes de bonne foi assurent qu'il est bien vrai que quelquefois on entend, particulièrement au centre du marais de *Nurachi,* un murmure sourd et prolongé. Il est à supposer que là est un gouffre où se précipitent les eaux de quelques courants souterrains,

lorsque les pluies ou la fonte des neiges en ont augmenté le volume.

Superficie : 140 milles carrés.

Population : 8,800 habitants.

3. Le *Campidano* de *Milis* est le jardin de la province d'*Arborée*. Situé au pied des monts *Limbara*, il est parfaitement arrosé par des ruisseaux d'eaux vives, qui y prennent leur source, et surtout par une petite rivière qui traverse dans toute son étendue la délicieuse vallée connue sous le nom de *Vega di Milis*, considérée avec raison et vantée par les Sardes comme leur pays des *Hespérides*. Cette vallée, qui a plus de trois milles de longueur et deux milles de largeur, sur la route d'*Oristano* à *Milis*, est entièrement plantée d'orangers, de cédrats et de citronniers, en si grand nombre, et d'une si belle végétation, qu'ils forment un bois épais, dont les parfums, dans le temps de la floraison, avertissent le voyageur, à une grande distance, de l'approche de ces lieux enchantés. La vallée de *Milis* est divisée en un grand nombre de lots ou héritages, appartenant aux plus riches particuliers d'*Oristano*, qui en font un bon revenu. La multiplicité de ces arbres, pressés les uns contre les autres, et pour ainsi dire entrelacés, laquelle est un mérite pour le plaisir des yeux, devient en même temps une cause qui nuit au développement des fruits qu'ils portent.

La grosseur en est moindre que celle des oranges et des citrons de quelques autres parties de la Sardaigne, comme *Sassari* et *Oristano*; mais ils sont d'une fort bonne qualité, et les jardiniers de *Milis*, qui tiraient autrefois bien peu de parti de ce présent de la nature, commencent maintenant, outre la consommation énorme de *Cagliari* et de tout le cap supérieur, à faire des exportations pour l'étranger. Une culture bien entendue augmenterait la réputation de ces beaux produits du sol de la Sardaigne, et les ferait rivaliser peut-être avec ceux de Nice et de Majorque.

Les habitants de la vallée de *Milis*, que la disette de bras force à laisser périr une immense quantité de fleurs, dont ils ont un lit épais sous leurs pieds, savent du moins appliquer leur industrie à l'enveloppe et aux moyens de transport de leurs récoltes. Il y croît une prodigieuse quantité de cannes ou roseaux à nœuds, dont ils font de grandes nattes, qui servent à toutes sortes d'usage. De trois ou quatre de ces nattes unies ensemble, ils font d'énormes paniers ou sacs oblongs, nommés *cadinus*, qu'ils remplissent d'oranges et de citrons, et qu'ils placent sur des charrettes, traînées par quatre ou quelquefois six bœufs, pour les aller colporter dans tout le cap supérieur, où ils vendent avantageusement et les fruits et les *cadinus*.

Les autres parties de l'arrondissement fournissent des grains et des fourrages en abondance. On y compte sept villages, peuplés de 8,000 habitants. Sa superficie est évaluée à 130 milles carrés.

4. Le plus petit arrondissement de la province est celui d'*Usellus;* il n'a que 20 milles carrés de superficie, et à peine 3,600 habitants dans les dix petits villages dont il se compose. La population d'*Alès*, son chef-lieu, et siége épiscopal, est de 900 ames. La profondeur des vallées, enfermées entre des montagnes et des collines, qui empêchent la circulation de l'air, a porté au dernier point l'insalubrité de ce petit canton. L'intempérie en a chassé les habitants. Pendant le temps qu'elle règne, les évêques d'*Alès* vont habiter une jolie maison de campagne sur les hauteurs de *Villacidro*. La cathédrale d'*Alès* passe pour être le plus bel édifice en ce genre de toute la Sardaigne. C'est une marquise de *Chirra* qui la fit construire, à ses frais, au commencement du seizième siècle, et qui la dota très richement.

Le village d'*Usellus* occupe une partie de la place où était la colonie romaine d'*Usellis*. Tout près est un plus petit village encore, qui porte le nom de *Ruinas*.

Toute cette contrée est couverte de substances volcaniques.

5. Le cinquième arrondissement, celui de la

Marmilla, est plus peuplé, plus fertile, et beaucoup moins malsain que le précédent. Il a quatre-vingt-dix milles carrés de superficie, dix-sept villages, et onze mille habitants; ses produits sont des grains, des légumes, et des fromages. Il est arrosé par plusieurs ruisseaux, sur les bords desquels on pourrait faire de très jolis jardins et des vergers.

Cet arrondissement, qui forme une plaine assez étendue vers le midi, est fermé à l'ouest par les monts d'*Alès*, et à l'est par la fameuse *Giarra* de *Gestori*. C'est un plateau formé, au sommet d'un monticule, de laves coulées d'un ancien volcan voisin, celui d'*Alès*, de la même nature et dans la même disposition qu'à la *Giarra* de *Serri*, dont il a déjà été question. La *Giarra* de *Gestori* a six ou sept milles de long, sur trois ou quatre de large. Le temps a rompu, en différents endroits, le sol volcanique de ce plateau, et on rencontre fréquemment des fragments de lave amoncelés, qui ressemblent tellement à des pierres de taille, que l'on serait naturellement porté à les prendre pour des ruines de quelqu'une de ces villes méditerranées dont parlent les anciens géographes, si un pareil lieu avait jamais pu être habitable.

6. L'arrondissement des montagnes, ou *Parte-Monti*, est encore supérieur au précédent sous le rapport de la fertilité, et de la salubrité de l'air.

qu'on y respire, surtout au village de *Morgongiori*, situé sur le penchant d'une colline, d'où coulent des eaux limpides, et au grand et riche village de *Mogoro*, qui lui seul a plus de deux mille habitants. Il se compose de neuf villages qui en comptent 7,000. Sa superficie est de 80 milles carrés.

Ses productions consistent en vins, oranges, citrons, et fruits de toute espèce, qui, abrités des vents du nord, y réussissent à merveille.

La montagne de la *Trebina*, dont le sommet est une roche volcanique, est couverte de bois remplis de sangliers et de gibier.

7. Le vaste arrondissement de *Monreale* est presque un désert. Sur une superficie de 400 milles carrés, il n'y a que neuf villages, avec une population de 16,000 habitants. Dans les parties basses, il produit du grain et du vin. On y voit d'assez nombreux troupeaux de vaches et de moutons; on y cultive des orangers et citronniers; et les bois de ses montagnes, où abonde le gibier, sont plantés de hêtres, de genévriers, de chênes verts, et d'arbres résineux.

Cet arrondissement est riche en mines d'argent et de plomb, qui ont été autrefois d'un bon rapport, mais qu'on a eu des raisons d'abandonner entièrement.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le *Monreale*, ce sont les ruines du château, et les eaux

minérales et thermales de *Sardara*. On ne voit plus que quelques murailles du château, situé sur une colline très élevée, qui était une des places fortes des juges d'Arborée, et où séjourna l'Infante *Dona Teresa*, en 1324, pendant que son mari, *don Alfonse d'Aragon*, faisait le siége de *Cagliari*.

A peu de distance du village, au pied de la montagne qui donne son nom à l'arrondissement, se trouve l'établissement des eaux minérales et thermales de *Sardara*, qui sont fort renommées dans le pays, et les seules, de toutes celles qu'a prodiguées la nature à la Sardaigne, où l'on puisse venir chercher la guérison d'une maladie sans s'exposer à en contracter une autre. Ce n'est pas que les baigneurs de *Sardara* y trouvent aucune de ces commodités de la vie qu'on réunit partout ailleurs en des lieux analogues, ni qu'il y ait même de logements habitables, ce que le voisinage de *Cagliari* aura fait regarder apparemment comme un luxe inutile; mais du moins la maison des bains est-elle disposée de manière à ce que ceux qui en ont réellement besoin puissent en faire usage. Dans une des pièces, à peu près nues, dont elle se compose, sont deux grands bassins oblongs, séparés par un mur. L'un contient l'eau tiède, l'autre l'eau chaude, et les baigneurs s'en servent suivant la nature de leur mal et les prescriptions de leur médecin.

L'eau chaude l'est à un tel degré, qu'on ne peut y plonger la main sans éprouver une sensation presque pareille à celle que produit l'eau bouillante. Les animaux qui tombent, ou qu'on jette dans ce bassin, y meurent en peu d'instants. On a remarqué cependant que les œufs n'y cuisent pas, quelque temps qu'on les y laisse.

L'eau qui déborde des bassins forme une boue qu'on emploie et qui est salutaire dans plusieurs affections. On la porte, ainsi que les eaux, à *Cagliari*, pour l'usage des malades, auxquels on veut éviter les désagréments d'un déplacement et d'un voyage, qui en d'autres pays sont regardés comme des plaisirs, et comme la partie principale du traitement.

Le terrain du lieu où sont situés les bains de *Sardara*, se compose de lave schisteuse, et d'autres substances volcaniques.

L'arrondissement de *Monreale*, outre les sources thermales de *Sardara*, est le plus riche de toute la partie méridionale de l'île en eaux abondantes, aussi fraîches que limpides. Il est parcouru, presque en son entier, par la petite rivière de *San Gavino*, et par celle de *Pabilonis*, l'ancien *Debotes*, qui vont se jeter dans le lac ou étang de *Marceddi*, où l'on pêche des coquillages très délicats et très recherchés.

8. Les *Valentini*, peuplade dont parlent *Pline* et

Ptolémée, et dont le chef-lieu était *Valentia*, comme nous l'avons fait voir plus haut, ont laissé leur nom à l'arrondissement que l'on nomme aujourd'hui *Parte Valenza*. D'après toutes les vraisemblances, le village de *Laconi*, qui en est le chef-lieu actuel, et qui donne le titre de marquisat à l'une des premières maisons de la Sardaigne, occupe l'emplacement de l'ancienne petite capitale, *Valentia*. Cet arrondissement, qui a une superficie de 180 milles carrés et une population de 10,000 habitants, répartis dans douze villages, est remarquable par la beauté des sites, et par la salubrité de l'air, qu'il doit à son élévation et à l'abondance de ses eaux courantes. Les jolies vallées de *Parte Valenza* sont arrosées par de petites rivières, qui font tourner plusieurs moulins. L'eau d'une de ces fontaines, qui a de la renommée, passe pour guérir de la fièvre.

Les prairies et les champs de *Parte Valenza* sont couverts de bestiaux de toute espèce, et produisent beaucoup de grains, de fruits, et de légumes, parmi lesquels on distingue les haricots, qui sont les meilleurs de toute la Sardaigne.

Cette contrée est remplie de roches volcaniques. Elles constituent comme une espèce de grand plateau incliné de l'est à l'ouest, et présentent, non loin des sources du *Flumendosa*, une coupure à pic de plus de cent mètres de profondeur. Elles

forment, dans quelques endroits, des espèces d'aiguilles ou colonnes, appelées dans le pays *campanili* (clochers). La surface de ce plateau, que l'on nomme *Sarcidano*, est couverte par une grande forêt de chênes, et le sol est parsemé de galets [1].

9. La *Barbargia Belvi* est une des contrées de l'intérieur, habitées autrefois par ces montagnards qui surent défendre si courageusement leur liberté contre les Carthaginois ou les Romains, et dont les descendants, qui rappellent leurs usages, leurs mœurs et leurs vêtements, les habitent encore aujourd'hui. La population de cet arrondissement, qui n'a pas moins de 120 milles carrés de superficie, se réduit maintenant à 5,000 habitants, épars dans quatre villages. Le climat est si âpre et le froid si rigoureux dans leurs montagnes, qu'ils les abandonnent pendant l'hiver, et vont gagner leur vie dans les cantons plus favorisés de la nature, où ils portent leur industrie et les produits de leurs récoltes, consistant en orge, noix, châtaignes, et en toiles grossières, faites avec le chanvre qu'ils cultivent pendant la belle saison. Ils fournissent une partie de la Sardaigne de planches et de solives.

Les modernes *Barbaricini* se sont fait une autre

[1] Mémoire de M. le chevalier de *La Marmora*.

branche d'industrie, qui ne laisse pas de leur donner d'assez grands profits. Ils ont spéculé sur la neige dont leurs montagnes sont couvertes une partie de l'année. Ils la tirent des glaciers naturels, ou la conservent dans ceux qu'ils ont artificiellement formés; et, après en avoir fait des boules très serrées, qu'ils enveloppent de paille, ils vont la colporter sur leurs petits chevaux dans tous les lieux où ils savent en avoir le facile débit, à *Cagliari*, à *Oristano*, et jusque dans les tonnares à l'époque de la pêche du thon.

10. Les habitants de l'arrondissement de *Mandrolisai* ont la même origine, un pays de la même nature, et une culture ainsi que des produits à peu près pareils. Le gros village de *Tonnara*, situé au haut d'une montagne, est environné de forêts, qui produisent beaucoup de noix et de châtaignes, que les habitants vont porter dans toutes les parties de l'île, ainsi que des planches et des ouvrages grossiers en bois.

Au hameau de *San Mauro*, sur les bords de l'*Acoro*, se tient tous les ans une foire célèbre, qui dure huit jours, et où l'on vient, de toutes les parties de la Sardaigne, pour vendre et acheter ces chevaux si vifs et si rapides qui servent aux courses nationales.

Le *Mandrolisai* a 140 milles carrés de superficie, et, dans six villages, 9,000 habitants.

11. L'arrondissement d'*Austis* n'a que trois villages, et à peine 1,500 habitants, sur une étendue en superficie de 35 milles carrés. Il produit de l'orge, du vin, et des fruits.

12. La *Barbargia Ollolai*, qui est un des arrondissements les plus considérables de la province d'*Arborée*, a dû être la principale résidence des Sardes indépendants, connus dans l'antiquité sous le nom de *Balari*. Son étendue en superficie, augmentée par ses montagnes, est de 200 milles carrés, et sa population de 9,000 habitants. On y compte sept villages. L'ancien chef-lieu, *Ollolai*, est situé au sommet d'une de ces montagnes, sur un vaste plateau, que domine le pic d'*Ollolai*, d'où l'on découvre toute la chaîne du *Limbara*, et une grande partie de l'île. *Olzai*, qui est comme jeté au pied de cette montagne, est environné de fertiles côteaux, couverts de vignes, d'arbres à fruits, et particulièrement d'amandiers. *Gavoi*, situé sur le revers opposé de la montagne, récolte une grande quantité de vin, que l'on brûle pour en faire de l'eau-de-vie. *Mamoïada*, dans un site pittoresque, au milieu d'une grande vallée bien cultivée, tire un grand rapport de ses vignes et de ses vergers. Ses amandes et ses noix sont remarquables par leur grosseur ; c'est le principal revenu et la richesse de ce village. Le plus important, et le chef-lieu actuel de la *Barbargia Ollolai*, est *Fonni*,

situé à une plus grande élévation que toute autre population de la Sardaigne. Ses habitants sont extrêmement laborieux, et renommés pour leur industrie et leur activité. Ils ont des fabriques de tapis communs, de couvertures de lit et de toiles de ménage, qu'ils colportent dans toutes les parties du royaume.

Les neiges que conservent les montagnes de la *Barbargia*, jusqu'au mois de juillet, y rendent la température si froide, qu'on se chauffe encore à *Fonni*, quand le reste de l'île est dévoré par l'ardeur du soleil. Les sources de ce village fournissent toute l'année de l'eau à la glace. C'est dans cet arrondissement que se trouve la fameuse pointe du *Genargentu*, ou *Puntá Florisa*, la cime la plus élevée de l'île. On voit, tantôt de grands blocs qui présentent l'aspect et la forme de vastes débris de constructions, à tel point qu'on croit marcher sur les ruines mouvantes d'une tour ou d'un château; tantôt des roches décomposées à leur surface, de manière à offrir comme l'image d'une forêt coupée, dont les troncs seuls resteraient sur pied [1].

Les parties moins élevées de la *Barbargia* sont des pâturages, qui nourrissent une grande quantité de bestiaux, et des côteaux où l'on récolte du lin, du chanvre, de l'orge, du vin blanc et du miel.

[1] Mémoire de M. le chevalier de *La Marmora*.

13. On compte dans l'arrondissement de *Barigadu*, dont la superficie est de 60 milles carrés, dix villages, et une population de 7,400 habitants.

C'est un pays de plaines, à l'exception d'une longue et haute colline qu'on appelle les monts *Sorradili*, qui est baignée par le *Tirso* et le *Massari*. Il a des pâturages et beaucoup de bétail; il ne produit pas moins de grains, de vins, de fruits de toute espèce, particulièrement des cerises excellentes, et du raisin de table délicieux. C'est dans cet arrondissement que se trouve *Fordongianus*, où l'on voit les ruines de la ville et des bains que les Romains appelaient *Aquæ Hypsitanæ*, et qu'on nomma depuis *Forum Trajani*.

Les sources d'eau chaude minérale de *Fordongianus*, dont les Romains faisaient un si grand cas, ont perdu, par le peu de soins qu'on a pris de les entretenir, et l'abandon où on les a laissées, une grande partie de leur volume et de leurs qualités [1]. Elles sont maintenant fort peu riches en principes minéraux. L'analyse de ces eaux n'a donné que quatre grains de sel marin par livre, et un grain de terre de la nature de l'argile.

[1] Les anciens écrivains sardes prétendent que ces eaux minérales avaient la propriété de réunir et consolider les os fracturés, de guérir les maladies des yeux, et de neutraliser les poisons; mais aucun auteur respectable de l'antiquité n'a fait mention de ces fabuleuses merveilles.

On trouve dans les environs de *Fordongianus*, du grès vert, du jaspe, et surtout une roche volcanique rouge, qui est d'un grand usage dans les constructions.

14. On donne au quatorzième arrondissement de la province d'*Arborée*, le nom de *Parte Ozier Reale*, parce qu'il est en entier du domaine privé, et que le roi est seigneur immédiat de tous les villages qui le composent. Ses belles et vastes prairies sont couvertes de troupeaux de vaches, qui donnent d'excellent beurre, que l'on va vendre jusqu'à *Cagliari*.

Cet arrondissement a été choisi, à cause de sa situation si favorable, pour y placer l'établissement connu en Sardaigne sous le nom de *Regia Tanca* [1], ou haras royal, qui a perfectionné la race des chevaux sardes, et fait des élèves d'une parfaite beauté. Ce grand parc, placé près de *Paulilatino* [2], et ceint de murs bâtis sans chaux et sans ciment, que l'on nomme dans le pays *muri Barbari*, est arrosé par une rivière qu'on a divisée en deux bras principaux, qui se subdivisent eux-mêmes en canaux d'irrigation, lesquels, après avoir

[1] Cette dénomination vient du mot sarde *tancare*, qui veut dire fermer. La *tanca* est un lieu clos de haies ou de murs.

[2] Le nom de *Pauli*, qu'on donne fréquemment en Sardaigne aux lieux marécageux, est une corruption du mot *Palus*, marais. *Fara* trouve l'étymologie de *Paulilatino* dans *paludis à Latere*.

formé des pâturages, se réunissent pour aller se jeter dans le *Tirso*. On y fait une grande quantité de foin, pour la nourriture des animaux du haras pendant l'hiver. Un logement commode pour le directeur, et un certain nombre de maisons contiguës pour les dragons, les employés et les gens de service, font de l'établissement de *Paulilatino* une espèce de petit village qui, comme tous ceux de l'île, a son recteur ou curé.

Les parties hautes de l'*Ozier Reale* sont couvertes d'arbres à glands, qui nourrissent un grand nombre de sangliers.

Il a 55 milles carrés de superficie, et une population de 7,000 habitants.

15. L'arrondissement de *Parte Ozier superiore*, sur une superficie de 60 milles carrés, ne compte que 4,000 habitants. Il y a sept villages détruits, et sept existants. Le chef-lieu *Sedilo* a lui seul 2,500 ames.

La situation de cet arrondissement étant à peu près la même que celle du précédent, on en tire à peu près aussi les mêmes productions.

Il n'y a point d'île proprement dite sur la côte de la province d'*Arborée* ou d'*Oristano*; mais seulement trois îlots, savoir : *Coscia di Donna*, au cap *San Marco*; *Maldiventre*, la *Bertula* des anciens, au cap *Mannu*; et le *Peloso*, tout près de terre, au nord du même cap. A l'exception du golfe d'*O-*

ristano, qui forme une bonne rade pour toutes sortes de bâtiments, il n'y a que des mouillages de peu de fond et des anses pour des bâtiments d'une faible portée. *Flumentorgiu* offre une retraite commode et sûre aux barques employées au service de la tonnare de ce nom, dans la saison de la pêche.

CINQUIÈME TOURNÉE.

LA PROVINCE OU JUDICAT DE TORRÈS OU LOGUDORO.

Sassari. — Ses établissements. — Ses édifices. — Beauté du site. — Amphithéâtre de verdure et de coteaux cultivés. — Vignes, oliviers et orangers. — Territoire arrosé par plus de 400 sources et ruisseaux. — Fontaine monumentale du *Rosello*. — Ruines de *Torrès*. — *Bosa*. — *Alghero*. — Cratères de volcans éteints. — Troupe de brigands inoffensifs, dont le chef est un homme de bonne compagnie. — Troupe de brigands féroces qui égorgent et dépouillent leurs victimes. — Grotte de *Neptune*. — Productions naturelles. — Population. — Commerce. — Industrie.

La superficie de la province de *Torrès* ou *Logudoro*, attendu le grand nombre de montagnes dont elle est couverte, n'est pas évaluée à moins de 2,800 milles carrés.

Les rivières et ruisseaux qui l'arrosent, la fertilité de ses collines, de ses vallées et de ses plaines, le grand nombre de ses troupeaux, l'avantage de renfermer trois villes importantes, et plusieurs villages qui pourraient passer pour des villes, en font, sous tous les rapports, une des plus belles parties de la Sardaigne. C'est aussi celle qui a le plus souffert des maux de la guerre, et de tous les genres de calamités. Les auteurs sardes, avec

lesquels du reste il faut s'accoutumer à de l'exagération en tout, veulent qu'il y ait eu autrefois dans le *Logudoro* dix-sept villes, et cent vingt villages de plus qu'aujourd'hui.

La province de *Torrès* se divise en vingt arrondissements, savoir : 1. *Fluminaria ;* 2. *Nurra ;* 3. *Romandia ;* 4. *Osilo ;* 5. *Ampurias ;* 6. *Anglona ;* 7. *Monte Acuto ;* 8. *Goceano ;* 9. *Marghine ;* 10. *Doris ;* 11. *Monteferro ;* 12. *Planargia ;* 13. *Bosa ;* 14. *Cabu Abbas ;* 15. *Costaval ;* 16. *Oppia ;* 17. *Meilogu ;* 18. *Figulina ;* 19. *Coros ;* 20. *Alghero.*

1. Le nom de *Fluminaria* a été donné à l'arrondissement dont *Sassari*, la seconde ville du royaume, est le chef-lieu, à cause de la grande quantité de rivières et de ruisseaux qui l'arrosent. Il a en superficie 90 milles carrés. Outre la ville de *Torrès*, dont il ne reste plus que des ruines, on y compte seize villages détruits.

La ville de *Sassari*, capitale du *Logudoro*, est située sur la pente douce d'une petite montagne qui porte son nom. Le mont isolé, au bas duquel la ville est placée, donne naissance à un grand nombre de sources et de ruisseaux qui entretiennent sur leur passage une riche végétation, et vont, à l'extrémité de leur cours, se joindre au *Rio d'Ottava*, avant qu'il se jette lui-même dans le *Turritano*, ou fleuve de *San. Gavino de Torrès*. Les coteaux qui l'entourent, et qui sont parfaitement

cultivés, forment comme un vaste amphithéâtre, dont le coup d'œil est ravissant. Ces côteaux, et les jolis vallons qui les séparent, sont couverts d'oliviers, de vignes, d'orangers, de cédrats, de citronniers et de toutes les espèces d'arbres à fruits, que l'abondance des eaux et la douceur d'un climat égal et tempéré y font réussir aussi bien que dans les contrées de l'Italie les plus favorisées de la nature, ce qui leur a valu, de la part de quelques écrivains sardes, la qualification un peu emphatique de *Paradis terrestre*. La vérité est, sans aller tout-à-fait si loin, que *Sassari* est dans un site et dans un canton charmants, où rien ne manque aux plaisirs des yeux et aux agréments de la vie.

Des boulevards bien plantés et de longues avenues de grands arbres forment de belles promenades autour de la ville.

On compte dans les vergers, les jardins, les plantations diverses des environs de *Sassari*, dont l'étendue se prolonge à plus de deux heures de chemin, environ quatre cents sources ou fontaines, qui fournissent une eau excellente, à laquelle le pays doit sa fraîcheur et sa fertilité. La plus parfaite de ces eaux est celle de la fontaine d'*Acqua Chiara*, située à quelque distance de la ville, et d'où les Romains la tiraient, par le moyen d'un aqueduc dont on voit encore les ruines, pour l'usage de leur colonie de *Turris Lybisonis*.

Une de ces fontaines, que l'on nomme le *Rosello*, et qui est hors des portes de la ville, est un monument remarquable et dont les habitants de *Sassari* ont quelque raison d'être glorieux. Cette fontaine, entourée d'arbres, et revêtue de marbre blanc depuis sa base jusqu'à la dernière corniche, a cinquante pieds d'élévation, sous la forme d'un parallélipipède d'une longueur de vingt pieds, sur douze de large. De chaque grand côté s'élancent trois jets d'eau, et un de chacun des autres côtés. Aux quatre angles sont quatre statues de marbre, de la hauteur de sept pieds, représentant les quatre saisons. Sur le premier parallélipipède, un autre plus étroit soutient cinq tours dont quatre sont décorées des armoiries de la ville, et la cinquième de celles d'Aragon. L'édifice est couronné par deux arcs de marbre massif, croisés entre eux, qui portent au point de contact la statue équestre, aussi en marbre, de *saint Gavino*. Ces deux arcs reposent sur le second parallélipipède; vers le centre est une statue représentant un fleuve couché, du côté de la ville, et entouré de quatre tours qui s'élèvent du point d'union des arcs.

Parmi les autres édifices publics de *Sassari*, on admire la façade de la cathédrale, qui, par la beauté de son architecture et de ses ornements, serait digne d'un temple encore plus magnifique, quoique celui-ci ne soit pas sans mérite, et le pa-

lais du gouverneur, qu'on a restauré et embelli, dans les premières années de ce siècle, pour servir d'habitation au duc de *Montferrat*, frère du roi. On distingue encore le palais archiépiscopal, celui du duc de l'*Asinara*, et le ci-devant collége des jésuites, où sont établies l'université et la bibliothèque publique.

Sassari a cinq paroisses, vingt-quatre églises, dix couvents de religieux, trois de religieuses, un séminaire, un collége pour l'éducation des nobles, et un hôpital.

Sa fabrique de tabacs jouit d'une grande réputation en Sardaigne, et l'on prétend que, quand les feuilles sont bien choisies, et après quelques années de fermentation, il égale en qualité celui de la Havane et de Séville, quoiqu'il en diffère par le goût et par la couleur.

Le tabac est une branche de commerce importante pour la ville de *Sassari*, qui en a plusieurs autres encore, dont elle tirerait plus de parti, si elle avait pour ses débouchés un port plus commode et plus rapproché d'elle [1].

Sassari est situé à 40 degrés 43 minutes de la-

[1] Le port de Sassari est *Porto Torre*, qui, construit de main d'homme, étant mal exposé, peu sûr, et n'ayant pas de fond, ne saurait être considéré que comme une grande darse. Il y a un proverbe sarde qui dit que si *Cagliari* avoit le climat et l'eau de *Sassari*, et *Sassari* le golfe de *Cagliari*, l'une où l'autre de ces deux villes serait une des premières du monde.

titude septentrionale, et à 6 degrés 10 minutes de longitude. La beauté du climat et la pureté de l'air donnent à ses habitants une vigueur et un air de santé remarquables. On y cite plusieurs exemples de longévité. Ils sont pleins d'activité, de gaîté, d'aptitude pour les sciences, d'ardeur pour l'état militaire, et d'amour des beaux-arts. *Sassari* a été la patrie de plusieurs auteurs et officiers distingués. Les autres Sardes leur reprochent d'être trop engoués de leur pays; mais ils répondent que la comparaison leur en donne le droit.

Une de leurs prétentions mal fondées est celle de l'antiquité de leur ville, dont quelques-uns d'entre eux, qui l'appellent *Tatari*, font remonter la fondation aux Tartares, ou anciens Scythes, qu'ils supposent avoir débarqué dans le nord de la Sardaigne. *Sassari* ne figura comme ville qu'à la fin du treizième siècle, époque où son enceinte fut formée de murailles entremêlées de tours, suivant l'usage du temps. Son vieux château, environné de remparts avec cinq bastions, a pu, dans un âge qui n'est plus, passer pour une place forte.

La population de *Sassari* n'est pas de 30,000 habitants, comme l'ont imprimé quelques auteurs Sardes, mais bien seulement de 20,000.

La ville antique de *Turris Lybisonis*, dont il a été plusieurs fois question dans cet ouvrage, était le plus important établissement des Romains dans

la partie septentrionale de la Sardaigne. Après avoir traversé tout le Bas-Empire, et le temps de l'irruption des Barbares, devenue le siège d'un archevêché dont on ignore l'origine, et la résidence des princes-juges du *Logudoro*, elle était encore florissante en 1166, quand elle fut prise et saccagée par les Génois. De ce moment commença sans discontinuer sa décadence, qui n'a cessé qu'à son entière destruction. Sa population dispersée rentra dans l'intérieur des terres, et un grand nombre de familles se bâtirent des maisons près du petit village de *Sassari* ou *Tatari*. Les archevêques et les juges ne cessèrent pourtant pas de l'habiter, et un de ces derniers fit même élever en 1210 la magnifique église de *Saint Gavino*, qui servit de cathédrale jusqu'à la fin de l'année 1441 où, la ville de *Torrès* étant presqu'entièrement dépeuplée, on transporta le siége archiépiscopal et le chapitre à *Sassari*, qui s'agrandissait tous les jours.

Le misérable village de *Porto Torrès*, qui a remplacé la colonie romaine et la capitale des juges du *Logudoro*, est devenu, par la dépopulation du pays, l'abandon de la culture et la stagnation des eaux, un des lieux les plus insalubres de la Sardaigne. On n'y voit plus que quelques restes de splendeur antique, et les ruines d'un vaste aqueduc.

2. La *Nurra* est une assez grande étendue de

pays, puisque sa superficie est de trois cents milles carrés, qui, depuis plusieurs siècles, inculte et abandonnée, n'a d'autre population que quelques familles de pâtres, dont les troupeaux appartiennent à des propriétaires de *Sassari* ou d'*Alghero*, et qui tous ensemble, hommes, femmes et enfants, ne passent pas le nombre de 300 ames. Voilà ce que l'on a représenté comme une peuplade indépendante, ne payant point de taxes et vivant dans l'état sauvage. La *Nurra* est une espèce de grand fief de la ville de *Sassari;* sa partie basse est une plaine intérieure, où l'on sème et récolte beaucoup de grain, où l'on engraisse des bestiaux, et où l'on entretient des juments poulinières. La partie haute, qui est aride et pierreuse, est couverte de bois d'oliviers, et d'épaisses forêts, où l'on trouve une grande quantité de sangliers, des cerfs, et même des mouflons, devenus plus rares depuis quelques années, mais plus un seul de ces chevaux sauvages qu'on prétend y avoir vus autrefois. Les rochers du cap *Falcone* servent de nids et de retraite à un grand nombre de faucons, ce qui est l'origine du nom qu'il porte.

Il n'y a dans toute l'étendue de la *Nurra* que deux ruisseaux, le *Rio Santo*, et le *Rio San-Michele.*

La *Nurra* était fort peuplée du temps des Romains, qui exploitaient avec beaucoup d'activité

les mines dont ce pays est rempli, et qu'on a depuis abandonnées. *Fara* y compte douze villages et quelques châteaux détruits, et deux villes, savoir : *Tillium*, de *Ptolémée*, et *Nura*, de l'Itinéraire d'*Antonin*, dont il ne reste plus même de vestiges.

3. L'arrondissement de *Romandia* n'a que deux villages, mais l'un des deux, *Sennori*, est de 1,500 habitants, et l'autre, *Sorso*, de 4,400. Ce dernier est situé dans une grande plaine, à trois milles de la mer, près du vaste étang de *Platamona*, qui est très poissonneux, mais dont les habitants tirent fort peu de parti, étant livrés tout entiers aux travaux des champs, et à la culture du tabac, dont les produits forment leur principal revenu. Ils cultivent aussi en grand une espèce de palmier nain, particulier à la Sardaigne, et dont l'intérieur et la racine sont une nourriture pour le peuple, qui, dans les temps de disette, y trouve autant de ressources, qu'en offrent en d'autres pays les pommes de terre. Cette plante, que l'on nomme *Palma* ou *Palmizzu*, s'appelle *Margallon* à *Alghero*, où l'on en fait aussi un objet de culture et un aliment [1]. Le village de *Sennori* est situé sur le haut d'une colline très escarpée. Le pays fournit des grains, du fourrage et d'excellent vin ; la mal-

[1] Nous retrouverons les *Margallons* à *Alghero*, et nous leur donnerons une place dans le tableau des productions naturelles de la Sardaigne.

voisie de *Sorso* est en grande réputation ; la vallée de *Logulentu* est un vaste jardin admirablement cultivé.

On donne à la *Romandia* une étendue de cinquante mille carrés en superficie.

4. Celle de l'arrondissement d'*Osilo* est de quarante milles carrés. Sa population se réduit à celle du gros village d'*Osilo*, le seul qu'on y rencontre, et qui n'a pas moins de 4,800 habitants. *Osilo* couvre les flancs d'un mont très élevé, dont la cime, où sont les ruines d'un château célèbre appartenant aux *Doria*, et que sa situation rendait inexpugnable, représente assez bien une énorme pyramide.

Il est vraisemblable qu'*Osilo* est l'*Ericenum* de *Ptolémée*. Huit villages ont été détruits par l'effet des maux de la guerre.

Ces maux ont été complètement réparés par l'industrie et l'activité des habitants d'*Osilo*, qui sont en possession de fournir *Sassari* de grains, de lait, de beurre, et de bois à brûler.

5. *Ampurias*, qui donne son nom à l'arrondissement, n'existe plus. Cette ville ne commence à figurer qu'au moyen âge. C'est au commencement du seizième siècle qu'elle fut ruinée et abandonnée, et que son siége épiscopal, dont l'origine remonte très haut, fut transféré à *Castel Aragonès*, maintenant *Castel Sardo*, dont l'évêque en conserve le titre.

Castel Sardo, le seul lieu habité, est considéré comme une ville, quoiqu'on n'y compte guère plus de 2,000 ames. C'est une place forte, et la meilleure de toute l'île. Cette petite forteresse est située au sommet d'un mont escarpé, et entièrement environnée par la mer, à l'exception d'un isthme étroit, qui l'unit à la terre. Son port ne peut recevoir que de petits bâtiments marchands, et sa plage n'est fréquentée que par des barques et des felouques.

Le pays est montueux, et presque partout stérile. Il produit peu de vins et de fruits. Sa principale richesse consiste dans les troupeaux de vaches, qu'on nourrit sur les hauteurs, et qui donnent un beurre excellent, que, par un procédé particulier, on conserve frais toute l'année.

Les ruines pittoresques d'un vieux château féodal, qui fut pendant plusieurs siècles la principale place des *Doria*, et que les Aragonais démolirent, quand ils devinrent les maîtres, couronnent la cime d'un mont isolé, auquel on a donné le nom de *Castel Doria*, sur la rive gauche du *Coghinas*.

Outre *Ampurias*, les anciens historiens sardes citent une ville de *Frisano*, qui a existé dans cette contrée. On ne sait ni quand elle a été fondée, ni quand elle a été détruite, ni même où elle était. Son nom seul est resté, plus heureux que celui de ses destructeurs qui, contre leur attente sans

doute, après de si beaux exploits, a péri avec eux.

6. L'*Anglona* est le seul canton de la Sardaigne qui constitue le titre de principauté, titre qui appartient aujourd'hui par héritage à la maison espagnole d'*Ossuna*. C'est un pays dont la culture est très variée, et qui est renommé par sa prodigieuse fécondité. Arrosé par un grand nombre de sources et de ruisseaux, il est riche en bons pâturages, et en troupeaux qui fournissent une grande quantité de viande, de fromages, et de beurre. Ses fruits et ses vins sont estimés. La principale récolte de l'*Anglona* est celle de ses blés, qui s'élèvent souvent à sept ou huit pieds de haut, et qui rendent communément vingt pour un. Cet arrondissement approvisionne à lui seul, outre sa consommation particulière, toute la *Gallura*, et une partie du nord de l'île.

Le mont *Sassu* est couvert de bois épais, remplis de gibier. Il est fameux dans le pays, non pas tant par sa hauteur, qui paraît bien peu de chose en comparaison de la chaîne voisine du *Limbara*, que par l'histoire qu'on raconte d'une bande de brigands, dont il fut long-temps l'asile et comme la citadelle. Le chef de ces brigands était un homme aisé de *Chiaramonte*, auquel une vengeance particulière avait fait commettre un homicide. Il se piquait d'être toujours d'une extrême politesse, et de montrer en tout les manières et les procédés

d'une personne de bonne compagnie. Il était sévèrement défendu à sa bande de faire du mal à qui que ce fût, et d'employer ses armes, autrement que pour la défense personnelle. Il recevait avec beaucoup d'obligeance et de civilité les personnes qui désiraient lui faire visite; mais il exigeait qu'on le prévînt d'avance, en lui donnant les noms et qualités, afin de prendre les dispositions nécessaires pour leur introduction, et pour les faire reconnaître par les sentinelles bien armées qui gardaient les passages, et dont les aides ou suppléants étaient d'énormes chiens de basse-cour, placés aux entrées de cette forteresse naturelle. Le chef de la troupe avait de beaux et nombreux troupeaux dans les limites du petit empire qu'il s'était créé, et il avait pourvu à ce que ni lui ni les siens ne manquassent d'aucune des choses nécessaires aux besoins de la vie. On dit que rien n'égalait l'adresse avec laquelle il se servait des armes à feu. Blessé au bras gauche, il ne pouvait le lever bien haut, mais il y appuyait son fusil, et visait avec tant de précision, qu'il frappait, sans manquer jamais, quelque petit objet que ce fût, à l'extrémité de la portée de son arme, et qu'il était toujours sûr, avec une seule balle du plus petit calibre, de casser un œuf lancé en l'air. La justice et l'autorité, ses seuls ennemis dans le canton, parvinrent à le surprendre, lui et ses

compagnons, par le moyen d'un traître qui, admis dans l'intérieur, jeta dans leur boisson une substance soporifique, et fit égorger ces victimes de l'hospitalité.

Le chef-lieu de la principauté d'*Anglona* est *Nulvi*, grand et riche village. La seconde commune est *Chiaramonte*, dont l'église paroissiale, probablement construite des débris d'un antique château, occupe l'extrême cime d'un mont élevé.

La superficie de cet arrondissement est de 30 milles carrés, et sa population de 9,000 habitants.

7. *Ozieri*, chef-lieu de l'arrondissement de *Monte Acuto*, n'est considéré que comme un village, quoique sa population, qui est de 8,000 ames, surpasse celle de plusieurs villes de la Sardaigne. On y a transporté le siége épiscopal de l'ancienne ville ruinée de *Bisarcio*, dont il n'existe plus que la cathédrale. C'est la résidence d'une noblesse nombreuse, et ce village, puisqu'il n'a pas un autre titre, est remarquable par ses maisons d'habitation et par sa richesse. *Ozieri* est situé au pied d'une haute montagne, et à l'entrée d'une vallée que parcourt la petite rivière de son nom, qui, distribuée en un grand nombre de canaux d'irrigation, fertilise les vergers et les jardins dont elle est couverte. A l'issue de cette vallée, s'ouvre une vaste plaine, de 100 milles carrés de superficie, qu'on nomme le *campo d'Ozieri*, où l'on récolte

une immense quantité de grains. A l'exception de cette plaine, tout le reste de l'arrondissement est occupé par une petite chaîne de montagnes, dont une des pointes, isolée, et sous la forme d'un pain de sucre, donne son nom à tout le pays. Ces hauteurs et ces collines sont entrecoupées de fertiles vallons, arrosés d'une multitude de sources d'eau excellente, et de courants d'eau, remplis d'anguilles et de truites. Les troupeaux du *Monte Acuto* font sa richesse.

La superficie de l'arrondissement, à cause de l'étendue de ses montagnes, est de 400 milles carrés; sa population de 22,000 habitants.

8. Le *Goceano*, qui forme le huitième arrondissement de la province du *Logudoro*, provient de la succession des anciens Juges d'*Arborée* et marquis d'*Oristano*, et fait partie du domaine immédiat de la couronne. Il est arrosé par le *Tirso*, et par plusieurs autres petites rivières qui vont s'y jeter. C'est un pays montueux, à l'exception du lieu où sont situées les eaux minérales de *Benetutti*, qu'entoure une belle plaine. Il est fertile en grains, mais on s'y occupe particulièrement de l'éducation des troupeaux.

On voit près de *Burgos*, sur une pointe isolée, les ruines de l'ancien château de ce nom, qui fut célèbre dans les guerres des Aragonais et des Arboréens.

Superficie : 180 milles carrés.

Population : 9,000 habitants.

9. Le *Marghine,* qui a le titre de marquisat, occupe presque tout le revers méridional de la chaîne du *Limbara.* La principale industrie des habitants de ce pays consiste à engraisser, dans leurs bois et dans leurs pâturages, les animaux destinés à la consommation de la capitale et du cap inférieur. C'est pour *Cagliari,* dans une moindre proportion, ce qu'est pour *Paris* la *vallée d'Auge.*

Le chef-lieu du *Marghine* est le village de *Macomer,* bâti sur les ruines de la ville antique de *Macosipsa.*

Cet arrondissement contient de vastes forêts, très riches en gibier de toute espèce, sangliers, cerfs, daims, et où se font voir aussi quelquefois les mouflons.

Productions naturelles : grains, vins, et fruits.

Superficie : 350 milles carrés.

Population : 14,000 habitants.

10. Les anciens écrivains sardes prétendent que le nom de *Doris,* qui n'est celui d'aucune commune de cet arrondissement, lui vient de ce qu'il a été peuplé par les Grecs *Doriens.* Son chef-lieu est le village d'*Orani,* qui a été beaucoup plus grand qu'il ne l'est de nos jours, et qui est le titre d'un marquisat appartenant à un grand feudataire espagnol, le duc d'*Hijar.* Il est situé au

pied de la montagne de *Gonnari,* dont la cime est une des plus élevées de toute l'île, et d'où l'on découvre la mer à l'ouest et à l'est. A l'extrême pointe de cette montagne, est un petit plateau, sur lequel on s'est avisé de bâtir une église dédiée à la Vierge, qui est, pour la fête du 8 septembre, l'objet d'un grand concours, et l'occasion d'une espèce de foire.

Les forêts dont sont couvertes les montagnes du *Doris* produisent une quantité prodigieuse de poires sauvages, qui servent à engraisser des troupeaux de cochons. On y récolte aussi du vin, des châtaignes et des noix. Sa superficie est de 120 milles carrés; sa population d'environ 6,000 habitants.

11. L'arrondissement de *Monte Ferro,* ainsi nommé de la pointe la plus élevée des montagnes dont il est en partie couvert, contient quatre villages seulement, dont deux sont importants, riches et peuplés. Le premier, *Santu Lussurgiu,* célèbre en Sardaigne, à cause du genre de ses produits, est situé au pied de la chaîne du *Limbara,* dans une belle vallée, au midi, arrosée par une multitude de sources d'eau excellente, et environné de vignes, de bois, et vergers, où l'on récolte beaucoup de noix, de châtaignes et de cerises. Sa principale richesse consiste dans le grand nombre d'animaux de toute espèce, et particulièrement de

porcs d'une grosseur extraordinaire. Les jambons, les saucissons, et les salaisons de tout genre de *S. Lussurgiu* jouissent d'une réputation méritée dans toute la Sardaigne. Ses eaux-de-vie sont d'une bonne qualité.

Le second village, que l'on nomme *Cuglieri*, est placé au milieu d'un grand bois d'oliviers, qui donnent l'huile la plus fine et la plus recherchée de tout le pays. Ce village fournit à la consommation d'une partie de l'île, et notamment de la capitale. *Cuglieri* produit aussi un peu de soie.

L'aspect géologique du canton de *Santu Lussurgiu* indique manifestement l'existence de plusieurs anciens volcans[1]. On rencontre partout des masses énormes de laves, de basaltes, et de substances volcaniques très variées, produit des cratères dont on reconnaît les traces sur la plupart des montagnes de cette région. Les cratères de *Monte Ferro*, de *Santu Lussurgiu* et de *Cuglieri* paraissent maintenant effacés; mais on ne peut méconnaître celui du village de *Busaqui*, appartenant à l'arrondissement voisin, et qui est séparé de la bouche de *S. Lussurgiu* par le plateau de *Ghilarza*, tout formé des laves qui en ont coulé. Ce village de *Busaqui*, bâti dans le fond d'une espèce d'entonnoir, montre claire-

[1] Le sol d'aucun pays n'a été plus tourmenté par les volcans, que celui de la Sardaigne. On en a compté jusqu'à 70 seulement dans la partie de l'ouest et du midi de cette île.

ment, par la forme et la nature de ses roches, ce que ce lieu a été autrefois [1].

La superficie de l'arrondissement de *Monte Ferro* est de 170 milles carrés ; sa population est de 9,000 habitants.

12. L'arrondissement de la *Planargia* se nomme ainsi, parce qu'il se compose d'une vaste plaine, ou plutôt d'un grand plateau, très élevé au-dessus du niveau de la mer.

Superficie : 70 milles carrés.

Productions naturelles : grains, vins, fruits, miel en grande quantité, et fromages de lait de vaches, qui passent pour les meilleurs de toute la Sardaigne.

Population : Huit villages, et 5,000 habitants.

13. On compte dans l'arrondissement de *Bosa*, outre la ville qui lui donne son nom, sept villages existants. Parmi un égal nombre de communes détruites, quelques érudits placent, avec toute apparence de raison, l'ancienne ville de *Cornus*, sur les ruines de laquelle est bâti le petit village de *Padria*.

[1] C'est dans les substances volcaniques sorties du cratère de *S. Lussurgiu*, que l'on trouve, comme il a été dit plus haut, ces boules à feuillets concentriques, semblables par leur structure à celle d'une rose, et empâtées dans une roche de même substance, qui offre l'image du tournoiment de la lave dans son ancien état de fusion. Mémoire de M. le chev. de *La Marmora*.

Un autre village, du nom de *Montersta*, qu'on appelle aussi *Villa de Greci*, a servi d'asile à une colonie de Grecs catholiques, qui vinrent l'habiter vers le milieu du siècle dernier. Quoique le village lui-même se trouve dans un site salubre, ces malheureux étrangers, obligés de travailler à la terre dans des lieux bas et dans des vallées, contractèrent le mal de l'intempérie, et périrent tous sans exception.

Toute cette région a été anciennement volcanisée. On trouve à *Puzzo Maïor* et à *Keremule* des cratères parfaitement caractérisés. Les laves et les jaspes y abondent. On voit près de *Bosa* un mont presqu'entièrement formé de cette dernière substance.

Le *Monte Leon*, isolé et taillé à pic, se termine à sa cime par un plateau, sur lequel était autrefois une forteresse.

Ce pays, généralement montueux, est arrosé, dans ses parties basses et ses vallées, par beaucoup de sources et de ruisseaux qui les fertilisent. Ses produits consistent en grains, vins, viande et fromages. Les bois épais de ses montagnes sont remplis de bestiaux et de grand gibier.

L'arrondissement de *Bosa* a 180 milles carrés en *superficie*, et une *population* d'environ 10,000 habitants.

On ne comprend point dans ce nombre la population de la ville de *Bosa*, sa capitale, qui est

d'à peu près 6,000 ames. Elle a changé de place, et se trouve maintenant à deux milles du site de la ville antique, dont elle a gardé le nom, et dont on voit les ruines sur l'autre rive du fleuve, qui s'appelait autrefois le *Temus*.

Les exhalaisons de cette rivière fangeuse et presque immobile, son défaut d'encaissement qui la fait déborder, l'emplacement de la ville dans le fond d'une vallée fermée, où l'air ne peut circuler, font de *Bosa* un des lieux les plus malsains et les plus dangereux de l'île entière. Ses habitants sont très actifs, très laborieux, et on les voit toujours en mouvement pour porter, soit par terre, soit par mer, tant à Cagliari que dans les autres parties de l'île, les produits abondants de leur pays, qui consistent particulièrement en huile, lin, figues sèches, et vin de malvoisie d'une qualité digne de leur réputation.

Bosa était, au commencement du douzième siècle, un fief des marquis *Malaspina*, qui en bâtirent la cathédrale en 1112. Devenue sujette des juges d'*Arborée* et des marquis d'*Oristano*, elle tomba au pouvoir des Aragonais, après l'extinction de cette dynastie, et fut incorporée à la couronne vers la fin du quinzième siècle.

La ville de *Bosa* n'a aucun édifice remarquable.

14. L'arrondissement de *Cabu Abbas* a 60 milles carrés de superficie.

Il se compose de cinq villages ; il en avait neuf autrefois.

Il produit du grain, des bestiaux, du vin et des fruits.

Sa population est d'environ 6,000 habitants.

15. Celui de *Costaval* a les mêmes produits à peu près, et, de plus, une assez grande quantité de juments poulinières, qui font de bons élèves.

Son chef-lieu, *Bonorva*, est un riche et gros village, au milieu d'une grande plaine bien cultivée.

La superficie du *Costaval* est de 45 milles carrés ; sa population est de 5,000 habitants.

16. Les meilleurs chevaux de l'île de Sardaigne, après ceux du haras royal de *Paulilatino*, proviennent de l'arrondissement d'*Oppia* qui, traversé par le *Rio d'Ozieri*, et abondant en pâturages, est, sous ce rapport, dans la situation la plus favorable.

Ardara, qui n'est plus qu'un petit village, l'un des trois dont il se compose, et dont le nombre a été de sept, était autrefois une place importante, avec un château très fort, où les juges du *Logudoro* faisaient souvent leur résidence.

Superficie : 55 milles carrés.

Population : 2,200 habitants.

17. On récoltait dans le *Meilogu* une si grande quantité de miel, que le canton en a pris le nom : le *Meilogu* est le *pays de miel*.

Cet arrondissement est déchu de la prospérité qu'il devait à cette industrie. Il a eu dix-huit villages, et n'en compte plus que six. La terre, s'il y avait des bras pour la cultiver, serait pourtant d'un bon rapport ; mais une superficie de 120 milles carrés ne renferme pas 5,000 habitants.

On voit sur un vaste plateau, au sommet d'une colline élevée, les ruines de la ville de *Sorrès*, ancien siége épiscopal, bâtie dans le moyen âge, et dont il ne reste plus que la cathédrale, édifice d'un style gothique, en marbre, avec une façade dont les pierres sont alternativement blanches et noires, suivant le goût assez général de cette époque.

Un des villages détruits de cet arrondissement, celui de *Villanova*, fut totalement abandonné, quoique situé dans une plaine fertile, à cause de son voisinage du *Montesanto*, fameux dans le pays par les bandes de brigands et d'assassins auxquelles il a long-temps servi d'asile. La cime de cette montagne, dont la forme paraît de loin celle d'une pyramide tronquée, est défendue par des rochers et des précipices, qui en rendent l'accès extrêmement difficile. Là s'était retranchée une troupe nombreuse de brigands, qui, voyant venir de loin les voyageurs désarmés, s'élançaient sur eux par des sentiers connus d'eux seuls, et, après les avoir égorgés, emportaient leurs dépouilles.

Le théâtre de leurs exploits était un défilé, placé sur la route de *Cagliari* à *Sassari*, et dont les deux côtés, garnis d'arbres épais, de broussailles et d'épines, en faisaient pour eux une tanière impénétrable, comme celles des bêtes féroces.

18. L'arrondissement de la *Figulina* est en partie montueux, et se développe, dans le reste de son étendue, en une vaste plaine, qu'on appelle le *Campo di Mela*, qui, baignée par une des petites rivières dont se grossit le fleuve de *San Gavino*, est couverte de moissons et de troupeaux, quoique insalubre pendant une partie de l'année.

Des quinze villes ou communes qui existaient autrefois dans la *Figulina*, il n'en reste plus que cinq. Son chef-lieu, *Ploaghe*, dans l'emplacement duquel était une des villes de l'antiquité, dont on ne peut déterminer la position, ville et siége épiscopal au moyen âge, n'est plus qu'un village sans importance.

On voit dans cet arrondissement les ruines de deux célèbres abbayes abandonnées, l'une *Santa Maria di Sacargia*, de l'ordre de Cîteaux, l'autre *San Michele di Salvenero*, de celui des camaldules, dont les revenus ont été conservés, avec le titre, à deux prêtres séculiers, auxquels ce bénéfice confère la dignité de membre-né de l'ordre ecclésiastique, et une voix délibérative au parlement des cortès.

Il reste de la première de ces deux abbayes, une vaste et belle église gothique, à l'entrée du *Campo di Mela*.

La superficie de la *Figulina* est de 130 milles carrés ; sa population est de 6,400 habitants.

19. Le nom grec de l'arrondissement de *Coros* a fait croire, à quelques érudits, que c'est dans ses limites qu'avait été bâtie l'ancienne ville d'*Ogrylle*, dont on fait remonter l'origine jusqu'aux premiers colons. *Fara* prétend qu'il a eu autrefois dix-sept villages de plus qu'aujourd'hui, où le nombre en est réduit à six, dont le chef-lieu est *Canedu*, grosse et riche commune, et dont la population est de 8,000 habitants, sur une superficie de 75 milles carrés.

Il y a beaucoup de mouvements de terrain dans l'arrondissement de *Coros*, qui est riche en pâturages couverts de troupeaux, et qui produit une assez grande quantité de grains, de vin, d'huile, et de fruits.

La célèbre abbaye de *Santa Maria de Paludibus* (Sainte-Marie-des-Marais), réunie, en 1432, à l'église de *Sassari*, est aujourd'hui un monceau de ruines.

20. La ville d'*Alghero*, chef-lieu de l'arrondissement de son nom, est située à la partie occidentale de la Sardaigne, en face du cap *Caccia*, dont elle est distante de 6 à 7 milles, par 6 de-

grés de longitude, et 40° 30′ de latitude, à 15 milles de *Sassari*, et autant de *Bosa*. Elle fut bâtie, au commencement du douzième siècle, par les *Doria*, alors tout puissants au cap supérieur, qui la possédèrent jusqu'à l'année 1353, où, après un long siége, et un combat naval entre la flotte combinée de l'Aragon et de la république de Venise, et celle des Génois, venus au secours des assiégés, elle se rendit aux Aragonais par capitulation. Le parti du juge d'Arborée, *Mariano IV*, qui avait déclaré la guerre à ces derniers, ayant pris le dessus dans le nord de l'île, les *Doria*, ses alliés, redevinrent les maîtres d'*Alghero*. L'année suivante, don *Pedre IV* vint débarquer avec une armée nombreuse à *Porto Conte*, mit le siége devant *Alghero*, et enleva la place, malgré les efforts et la défense courageuse de la ligue sarde. Le roi d'Aragon, pour mettre à jamais fin aux révoltes de cette ville, résolut d'en renouveler la population. Il fit rentrer dans l'intérieur et dispersa les Sardes et les Génois qui la composaient auparavant, et y transporta une colonie de Catalans, qu'il fit venir de Barcelone, et desquels descendent les habitants actuels d'*Alghero*, nommée autrefois *Barcelonette*, qui ont conservé la langue, les mœurs, la gaieté, l'activité, l'industrie et l'esprit militaire de leurs ancêtres.

Les Aragonais, maîtres d'*Alghero*, voulurent

en faire le boulevard de la Sardaigne sur la côte occidentale. Les travaux qu'ils y firent alors, dans cette intention, furent depuis augmentés et complétés. *Alghero* est aujourd'hui une place forte, avec une bonne enceinte de murailles, et de bastions suffisamment garnis d'artillerie. On y entretient garnison, et c'est la résidence d'un gouverneur.

La cathédrale, qui est belle, et dont le clocher est élevé, peut être considérée comme le seul édifice remarquable d'*Alghero*.

Cette ville fait un commerce assez considérable avec l'étranger, et avec les autres parties de la Sardaigne. Son port, qui est sous ses murs, ne reçoit que de petits bâtiments marchands, et au cap *Galera* est une rade ouverte; mais le véritable port d'*Alghero* est celui de *Porto Conte*, qui, enfoncé dans les terres, et environné de hautes montagnes, est un excellent mouillage pour des bâtiments de guerre ou de commerce, de quelque portée et en quelque nombre qu'ils soient.

Les articles les plus recherchés du commerce d'*Alghero* sont ses vins rouges, chargés, spiritueux, supportant parfaitement la mer; ses huiles, dont les plantations toujours croissantes et la culture perfectionnée des oliviers augmentent chaque année la récolte; le corail, dont la pêche attire une assez grande quantité de barques et l'enrichit; et enfin,

ses raisins secs, dont il se fait des envois considérables, et qui ne le cèdent en rien aux plus renommés en Europe.

Le territoire d'*Alghero*, aride et sablonneux du côté de la mer, n'y est propre qu'à la culture de ce palmier nain que nous avons nommé *Palmizzu*, avec les habitans de *Sorso*, et que ceux d'*Alghero*, qui en font une consommation énorme, appellent *Margallon*. En s'éloignant du rivage, on trouve des champs fertiles, des côteaux couverts de vignes, d'oliviers, d'arbres à fruits de toute espèce, et beaucoup de jardins en rapport ou d'agrément aux deux petits villages de *Putifigari* et de *Valverde*.

Les étrangers, qui visitent *Alghero*, peuvent jouir, si la saison le permet, d'un autre genre de spectacle, que celui de la culture de son territoire, et de l'industrie de ses habitants. On recommande à leur curiosité un ouvrage de la nature, vraiment digne de leur attention : c'est une caverne profonde, connue dans le pays sous le nom de *grotte de Neptune*, remarquable par la beauté de ses *stalactites*, et dont l'auteur des *Sonnets historiques* de la Sardaigne a donné une savante et poétique description [1].

[1] Saggio storico-fisico sopra una grotta sotterranea esistente presso la citta di Alghero. — Del dottore D. *Gio. Andrea Massala*, prefetto delle regie scuole. Sassari. 1805.

La *grotte de Neptune* se trouve à environ douze milles d'*Alghero,* à la droite de la magnifique rade de *Porto-Conte,* sous le cap de *la Caccia*. Après avoir doublé ce cap, dont la cime s'élève à une hauteur immense, et reconnu les nombreuses cavités, remplies d'oiseaux aquatiques, dont ses flancs sont percés, on entre dans une petite anse que l'îlot de *la Foradada* abrite contre les vents de l'ouest et du nord. A peine a-t-on débarqué, que s'offre à la vue ce qu'on appelle la *grotte extérieure,* tapissée de congélations et de concrétions variées, que l'action de l'air empêche de prendre la couleur et la consistance de l'albâtre, mais qui donnent déjà une idée des merveilles dont les yeux vont être frappés.

L'unique issue de cette caverne aboutit à un lac d'eau salée, plus spacieux que profond, sur lequel on jette une chaloupe préparée à cet effet, et qu'on traverse à force de rames, pour arriver au vestibule de la *grotte de Neptune*.

A l'effrayante obscurité de cette navigation souterraine, que jamais l'imagination du voyageur ne manque de comparer à celle de l'*Averne* dirigée par l'inexorable nautonnier, succède une clarté soudaine, produite par les torches et les flambeaux allumés, qui découvre aux regards étonnés une vaste perspective, une création de la féerie, ou ce que l'exaltation poétique a droit en ce moment de nommer le palais du dieu des mers. A droite et à

gauche, des colonnes, que douze personnes réunies ne pourraient embrasser, soutiennent une voûte élevée, ou bordent la rive du lac. Dans quelques endroits, elles sont tellement agglomérées sur trois ou quatre rangs, qu'on dirait une forêt impénétrable, quoiqu'un homme puisse aisément passer dans les intervalles. Là, elles rappellent les anciens temples égyptiens; ailleurs, ce sont les belles lignes et les longs portiques de Rome antique; plus loin on arrive par plusieurs gradins à un superbe amphithéâtre.

En pénétrant dans cet édifice, qui semble un ouvrage des hommes, les prodiges se multiplient, et la surprise augmente. Les yeux ne peuvent se rassasier de cette foule de petits temples, de bustes, de figures d'animaux divers, et de représentations fantastiques, jeux bizarres de la nature, que l'imagination achève et complète. Tantôt c'est un rideau élégamment drapé entre deux chapiteaux; tantôt ce sont des détails de sculpture et des ornements exécutés avec une précision et un fini, que ne pourrait atteindre le ciseau le plus délicat.

La richesse des plafonds correspond au luxe de cette architecture et à ces décorations magnifiques. A toutes les parties de la voûte sont suspendues de petites pyramides renversées, et des colonnes gothiques, qui prennent la forme d'un cône allongé, et se terminent en pointe aiguë.

Ce n'est ni le marbre ni l'albâtre, malgré les ap-

parences extérieures, qui produisent ces merveilles souterraines ; elles sont l'effet exclusif de la stillation des eaux, et de leur infiltration à travers les terres, opération lente dont les résultats sont des concrétions pierreuses désignées sous le nom de *stalactites*[1].

Les habitants d'*Alghero*, qui regardent avec raison la *grotte de Neptune* comme une des curiosités de leur pays, prétendent qu'elle est plus intéressante, non pas que celle d'*Antiparos*, qui est d'une autre nature et d'une formation différente[2], mais que celle de *Mahon*, dans l'île de Minorque, et que la plupart des plus fameuses en Europe. Il

[1] Les *stalactites* se forment par la stillation des eaux chargées de molécules calcaires, qu'elles tiennent en dissolution à la faveur d'une surabondance d'acide carbonique, et qu'elles déposent à mesure qu'elles se dépouillent de cet acide. Elles ont diverses nuances, suivant la couleur des terres dont se sont imprégnées les eaux qui leur ont servi de véhicule ; elles ont souvent des veines comme le marbre ; mais celles qui, composées de carbonate de chaux, sont entièrement blanches, passent pour les plus belles. C'est la qualité de celles de la *grotte d'Alghero*. Ces dernières peuvent se travailler à la scie, à la lime, au ciseau, et sont susceptibles de recevoir un beau poli. On a eu quelquefois la pensée d'en tirer parti ; mais le poids de cette substance, qui a la même pesanteur spécifique que le marbre, et la difficulté de l'extraction, empêcheront toujours de l'employer par blocs.

[2] La grotte d'*Antiparos*, dont *Tournefort* a donné une si belle description, est la plus curieuse de toutes, par le nombre et la variété de ses *stalagmites*, concrétions ou excroissances minérales produites par une opération de la nature, différente de celle qui forme les *stalactites*. L'illustre botaniste appuie sur cet exemple son système de la *végétation des pierres*, adopté depuis par *Linnée*, et par presque tous les minéralogistes.

est certain, qu'elle est supérieure du moins par son étendue et par la beauté des accidents aux autres grottes de la Sardaigne, celle de *San Mialis*, près de *Cagliari*, et celle d'*Acqua Rutta*, près de *Domus-Noas*, dont nous avons parlé. Elle deviendrait l'objet d'un plus grand nombre de visites, si on prenait quelque soin d'en rendre l'accès moins difficile, ce qui ne demanderait ni beaucoup de travail, ni beaucoup de dépenses[1].

Trois gros ruisseaux, après avoir arrosé le territoire d'*Alghero*, vont se jeter dans le grand étang qui en est voisin, et qui, communiquant avec la mer, fournit à cette ville, ainsi que la mer elle-même, une grande quantité de poisson de toute espèce.

On évalue à 120 milles carrés la superficie de l'arrondissement d'*Algherò*. Sa population, c'est-à-dire celle de la ville et de sa petite banlieue, est de 7,500 habitants.

La province de *Torrès*, ou du *Logudoro*, n'a dans ses eaux aucune autre île adjacente, qui mérite ce nom, que celle de l'*Asinara*; *Pegna*, *Porri*, *Ratti*, *Maddalene*, etc., ne sont que des îlots, ou des écueils.

[1] Un commandant de marine, à l'époque de la découverte de cette grotte, fit placer à son entrée une pièce de canon, et se donna le stupide plaisir de briser plusieurs de ses plus belles colonnes, sans aucune utilité, et sans aucun autre but que celui de détruire.

O a cru long-temps l'*Asinara* la plus grande des îles adjacentes. Il est reconnu maintenant qu'elle est inférieure en étendue à *Saint-Antioche*, et qu'elle n'a pas plus de superficie que *Saint-Pierre*, qui n'en a, comme elle, que 30 milles carrés. Entre les montagnes, qui s'élèvent au nord et au sud, est une plaine d'environ deux milles d'une rive à l'autre, où se trouvent de bons pâturages, qui nourrissent des chèvres, et autres bestiaux. Les pâtres ont formé à *Castellazzo* une petite commune, qui ne passe guère 200 ames, mais qui peut s'accroître, à cause de la sûreté et du nombre des ports et des anses de cette petite île. L'un des meilleurs de toute la province est le *Trabuccato*.

Le petit détroit qui sépare l'*Asinara* du cap *Falcone*, extrême pointe de la grande île, et au milieu duquel se trouve l'îlot de *Vana*, est un passage périlleux et plein d'écueils.

Le titre de duché a été institué sur l'île de l'*Asinara* en faveur des marquis de *Morès* et *Tiesi*, de la maison *Manca*.

CINQUIÈME TOURNÉE.

PROVINCE OU JUDICAT DE GALLURA.

La Gallura, autrefois la région la plus peuplée de la Sardaigne, transformée en un désert. — Traces multipliées des malheurs de la guerre. — Vastes pâturages, nombreux troupeaux. — Archipel intermédiaire. — Golfes spacieux et sûrs. — Fontaine décolorante. — Torrent impétueux sortant d'une profonde caverne. — Productions naturelles de la Gallura.

Les limites de la province ou ancien judicat de *la Gallura* ont varié suivant les vicissitudes politiques qu'elle a eu à subir, depuis les commencements de son existence historique. Telle qu'elle est aujourd'hui, elle peut être naturellement divisée en deux départements, comme elle l'est en effet déjà en deux diocèses, savoir : *La Gallura* septentrionale, ou *Gallura* proprement dite, et *Galtelli*, aujourd'hui *Nuoro*, qui comprend le reste de l'ancien judicat, ou la *Gallura* orientale, agrandie de quelques cantons de la *Barbargia Ollolai*, qui appartenaient autrefois à la province ou judicat d'*Arborée*.

On évalue la superficie de la province actuelle

de *Gallura*, en y comprenant celle des îles adjacentes, à 1,400 milles carrés.

Le département de la *Gallura* septentrionale peut être regardé comme le plus montueux de toute la Sardaigne, puisqu'une grande partie de la chaîne du *Limbara* et les montagnes d'*Aggius* lui appartiennent. On y trouve cependant quelques plaines, vers les bords du *Coghinas*, dans ce qu'on appelle les marines de *Tempio*, et près de *Terranova*, où l'on récolte du grain, de l'orge, et du vin pour le moins médiocre. On ne fait aucun cas de ces produits. La principale richesse de ce département consiste dans ses nombreux troupeaux de toute espèce, surtout de chèvres et de cochons, que nourrissent les épaisses et vastes forêts dont il est couvert, et les excellents pâturages de ses vallées, arrosées d'une multitude de ruisseaux et de sources intarissables. L'île de Corse, qui n'en est séparée que par le petit détroit des bouches de Bonifacio, s'y approvisionne de viandes fraîches et salées, dont il se fait aussi des exportations pour Livourne.

La *Gallura* proprement dite est peut-être la partie de la Sardaigne qui offre le plus de traces des maux de la guerre, dont elle a été le déplorable théâtre pendant plusieurs siècles, lors des guerres acharnées des juges et des *Doria*, des Pisans et des Génois, des Guelfes et des Gibelins. Il n'y a plus que trois cantons habités, *Geminis*,

Terranova, et les îles intermédiaires (*Isole intermedie*). Les autres, au nombre de dix, sont de vastes solitudes et des déserts. On peut, à coup sûr, donner ce nom à l'immense espace de terrain, nommé les *Marines* de *Tempio*, qui n'a pas moins de 300 milles carrés de superficie, sans autre habitation que les cabanes isolées où demeurent, une grande partie de l'année, les riches pâtres de *Tempio* et d'*Aggius*. Un autre canton, également désert, et contigu à *Terranova*, est celui qu'on appelle *Orfidis*, qui a été très peuplé du temps des Pisans et des juges, et où les anciens, qui lui donnaient le nom d'*Equaria*, avaient de beaux haras, et des chevaux renommés.

1. La principale commune de l'arrondissement de *Geminis* est *Tempio*, qui en est le chef-lieu, ainsi que de toute la *Gallura*. *Tempio*, quoique résidence d'un évêque, du gouverneur, et d'un délégué ou préfet, n'est pourtant pas considéré comme une ville ; mais ce village, puisque c'en est un, est habité par un grand nombre de familles nobles ou aisées, et compte, avec ses hameaux et ses pâtres, plus de 10,000 ames. Il a une célèbre collégiale desservie par des chanoines.

Situé au nord, sur le revers des monts *Limbara*, *Tempio* éprouve toutes les rigueurs d'un climat froid, ce qui empêche le raisin des vignes dont il est entouré de parvenir à une parfaite ma-

turité. On fait pourtant beaucoup de vins à *Tempio*, mais on est obligé, pour lui donner de la force, du corps et de la durée, de le mélanger avec un vin cuit, qu'on appelle *Saba*.

Les habitants de *Tempio* sont propriétaires d'une grande partie des nombreux troupeaux qui paissent dans les cantons déserts. On y fait des salaisons, qui ont de la réputation en Sardaigne, et même dans l'étranger. Les arbres à fruits sont cultivés avec succès dans les terrains bas et dans les vallées.

On regarde les habitants de *Tempio*, et ceux de la *Gallura*, comme les plus beaux hommes de toute la Sardaigne, et la fraîcheur des femmes de ce pays est renommée. Ils passent pour être pleins de feu, d'activité, d'amour de l'étude, excellents militaires, mais malheureusement trop enclins à la vengeance personnelle, et trop pénétrés de ce principe subversif de l'ordre social; que chacun, au défaut des tribunaux, a le droit de se faire justice par lui-même.

A *Tempio* il n'arrive guère de jours que l'on n'apprenne des environs la nouvelle de quelque meurtre. Les habitants de cette région de l'île participent beaucoup plus des coutumes et des mœurs des Corses, leurs voisins, que de celles de leurs compatriotes méridionaux. Ces malheureux se font la guerre, non-seulement de famille à fa-

mille, mais de peuplade à peuplade, comme les sauvages. Quelquefois à *Tempio*, on voit, au point du jour, les habitants de deux hameaux couchés aux deux côtés opposés de la place publique, en attendant le moment de signer une trève.

Les pâtres d'*Aggius* sont les plus fameux de tous par leur esprit inquiet et remuant, par leur farouche courage, et par leur intrépidité. Tout près de ce village, qui est le second du *Geminis*, est un mont escarpé, d'un difficile accès, nommé *Cucuru*, qui est le lieu de refuge ordinaire et l'impénétrable asile des malfaiteurs, des bandits, et de ceux qui ont échappé aux poursuites de la justice.

L'arrondissement de *Geminis* est arrosé par une grande quantité de ruisseaux et de sources d'une eau pure et limpide, qui prennent naissance au versant septentrional des monts *Limbara*. Quelques fontaines des parties les plus élevées ont la froideur de la glace ou de la neige fondue. Celle de *Fauzoni* est célèbre dans le pays à cause d'une particularité remarquable. Lorsqu'on y plonge une bouteille de vin, quelque bien bouchée qu'elle soit, il perd, au bout d'assez peu de temps, une partie de sa couleur et de son goût, sans rien perdre de sa force.

Le *Geminis* a 180 milles carrés de superficie, et dans cinq villages une population d'environ 8,000 habitants, outre celle de *Tempio* et de ses ha-

meaux, qui en forment une de plus de 10,000.

2. *Terranova*, qui est le second arrondissement de la *Gallura* septentrionale ou proprement dite, se réduit à ce seul village, bâti sur les ruines, ou du moins près de l'emplacement de l'antique ville d'*Olbia*, et auquel on a donné ce nom, parce que cette construction nouvelle succédait à la ville détruite de *Fausania* ou *Fausina*, qui elle-même s'était élevée sur les débris de la cité romaine. Le désert d'*Orfidis*, dont les pâturages nourrissent une grande quantité de bestiaux, a pris la place de cette population si active et si nombreuse des siècles passés.

Le village maritime de *Terranova* est situé à l'entrée de la vaste plaine de *Padrogianu*, dans le fond du golfe de son nom, formant un port, qui a été autrefois un des meilleurs de l'île entière, mais qui, presque comblé, soit par la main des hommes pendant la guerre, soit par les courants et les ensablements, n'est plus praticable que pour de petites embarcations.

La population de l'arrondissement de *Terranova* ne s'élève pas à plus d'un millier d'habitants.

3. On considère les îles intermédiaires (*isole intermedie*), c'est-à-dire celles qui sont jetées dans le détroit de *Bonifacio*, sur la côte de la Sardaigne, entre cette île et la Corse, comme le troisième arrondissement de la *Gallura* septentrionale.

La plus considérable de ces îles adjacentes est la *Maddalena,* qui a 16 milles carrés de superficie. Près d'elle sont les petites îles de *Caprera,* qui en a huit, et de *San Stefano,* qui en a cinq. Plus loin, au nord et à l'ouest, sont les îlots de *Santa Maria,* de *Rizzoli,* de *Budelli,* de *Spargi,* de *Spargiotti,* et de *Paganetto.* Tous ces îlots sont inhabités. Il n'y a que quelques cabanes pour les bergers, qui vont y faire paître les troupeaux appartenant aux habitants de la *Maddalena.*

On a établi dans cette dernière île, au lieu dit *Calagaveta,* qui forme un port commode et sûr, il y a soixante-quinze ans, une petite commune, composée presque entièrement d'originaires de la Corse, dont le nombre, maintenant arrivé à plus de 1,500 ames, et la prospérité commerciale ne font que s'accroître tous les jours.

Les habitants de la *Maddalena* sont renommés pour leur industrie, leur vivacité, et leur gaîté. Ils passent pour de bons marins. Ce sont eux qui fournissent en général les équipages des galères sardes.

Outre les îles intermédiaires, qui bordent la côte septentrionale de la *Gallura,* et auprès desquelles se trouve une espèce d'archipel d'îlots et d'écueils, restés comme des jalons et des témoins de l'ancienne union de la Sardaigne et de la Corse, avant la catastrophe de leur séparation, plusieurs

autres îles adjacentes, qui n'ont aucune importance, ni pour leurs produits ni pour leur étendue, se présentent à la vue, en sortant de la *Maddalena*, pour descendre la côte de l'est.

La plus grande est l'île de *Tavolara*, l'ancienne *Hermæa*. Le sol de la *Tavolara* est tellement élevé, que, vue à une certaine distance en mer, on la prend pour une montagne escarpée. Couverte de broussailles et de bois, sans aucune espèce d'habitation, elle est peuplée d'une prodigieuse quantité de chèvres sauvages, ce qui attire assez souvent les amateurs de cette chasse difficile et périlleuse, quand il ne croient pas avoir à craindre un danger plus grand encore, celui de tomber entre les mains des Barbaresques et des pirates, accoutumés à se retirer ou à se mettre en embuscade dans les anses de cette île déserte.

La moins petite de ces îles inhabitées et inhabitables, après celle de *Tavolara*, est la *Molara*, dans les eaux de laquelle s'est donnée la fameuse bataille navale qui a fait perdre aux Pisans l'empire de la Sardaigne.

La côte de la *Gallura*, au moyen de tous ces îlots adjacents, et de la multiplicité des pointes et des caps, est pour ainsi dire découpée en un grand nombre de golfes et de rades. Entre le cap de la *Testa* et celui de *Longosardo*, s'ouvre le golfe de *Santa Reparata*, défendu par le fort élevé à ce

dernier cap, et où s'est formée une commune autour d'un petit port, qui ne peut recevoir que des bâtiments marchands. Il n'en est pas de même du golfe appelé *Liscia Grande* dans le fond duquel est *Porto Poglio,* renfermé entre la Sardaigne, l'île de la *Maddalena,* et l'archipel des îlots. Il est aussi vaste que sûr, et l'amiral *Nelson*, qui vint le reconnaître, et relever toutes ses positions, trouva que c'était une excellente station pour quelque flotte que ce fût.

La réputation du golfe d'*Arsaquena* est faite depuis long-temps. C'est aussi une station militaire fort estimée.

Le golfe de *Terranova* n'est pas moins profond et moins spacieux; mais le port du village maritime de ce nom, qui fut autrefois la célèbre *Olbia,* a été détruit pendant les guerres si longues et si acharnées des Pisans et des Génois; il n'y a plus que deux passages étroits pour des felouques et des barques de pêcheurs.

On ne trouve plus guère, sur le reste de la côte appartenant à la *Gallura* septentrionale, que des anses et des cales, qui ne sont ni commodes, ni sûres.

Ce département, baigné par une foule de ruisseaux et de petites rivières qui descendent des monts *Limbara,* et vont se jeter dans ses trois grands golfes, est le mieux disposé peut-être de

toute la Sardaigne pour recevoir un grand nombre d'établissements et de villes. Aussi les anciens, qui appréciaient l'avantage de la position maritime et de l'abondance des eaux, avaient bâti, dans ses seules limites, dix ou douze villes, dont on lit le nom dans les auteurs de l'antiquité, et dont les ravages du temps et la fureur des hommes ont dévoré jusqu'aux ruines. On compte plus de soixante-dix communes détruites dans ce magnifique désert.

La seconde partie de la province, ou ancien judicat de *Gallura*, c'est-à-dire la *Gallura* orientale, ou département de *Nuoro*, autrefois *Galtelli*, se compose de quatre arrondissements, savoir : *Bitti*, *Nuoro*, *Posada* et *Orosei*.

La *Gallura* orientale est un pays montueux, fort bien arrosé, et abondant en bestiaux et en grand gibier.

1. Le chef-lieu de l'arrondissement de *Bitti* est un gros village, de plus de 2,500 habitants, situé dans une vaste et fertile plaine qui produit des grains, du vin, du fromage et des fruits.

Les habitants de l'arrondissement de *Bitti*, qui, sur une superficie de terrain de 100 milles carrés, ne passent guère le nombre de 3,000, paraissent appartenir, par la rudesse de leurs mœurs, aux peuplades intérieures qu'on appelait *Barbaricini*.

2. *Posada*, autrefois chef-lieu de l'arrondisse-

ment de ce nom, maintenant ruinée, a cédé sa place en cette qualité au village de *Siniscola*, que sa situation près de la mer, dans le fond d'un bon golfe, fait prospérer, et que le commerce enrichit.

L'arrondissement de *Posada* est baigné par beaucoup de sources, et par la rivière de son nom, qui descend des montagnes. Parmi ces dernières, la plus remarquable est le *Mont Albo*, qui semble d'autant plus élevé, qu'il est placé au milieu d'une plaine comme une immense pyramide isolée.

Productions naturelles : des grains, des légumes, du vin, et une grande quantité de miel.

Superficie : 200 milles carrés.

Population : 4,600 habitants.

3. L'arrondissement de *Nuoro* a pour chef-lieu le village de ce nom, devenu siège épiscopal, qui a plus de 3,000 habitants, et qui se trouve situé sur un plateau très élevé et bien cultivé.

On fait voir dans l'arrondissement de *Nuoro*, comme une curiosité naturelle, la fontaine de *Calagoni*. Près d'*Oliena*, célèbre en Sardaigne par l'excellence de ses vins, est une vaste caverne, profonde et remplie d'eau, sous d'énormes et horribles rochers. De cette grotte inaccessible sort avec impétuosité un torrent qui court se jeter dans le fleuve d'*Orosei*; et, quand il est grossi par les pluies, il y débouche avec tant de violence, qu'il en interrompt le cours, et le fait déborder sur l'autre rive.

L'arrondissement de *Nuoro* a 160 milles carrés de superficie, et une population de 8,000 habitants.

4. *Galtelli*, l'ancien chef-lieu de l'arrondissement d'*Orosei*, autrefois ville et siége épiscopal, n'est qu'un petit village de 800 ames.

On y compte six villages détruits, et sept existants.

Cet arrondissement, arrosé par le fleuve d'*Orosei*, produit des grains, du vin, du fromage, beaucoup de miel, et nourrit une grande quantité de bestiaux, surtout des cochons, dont on fait des jambons renommés.

Les habitants de *Dorgali* fabriquent des mouchoirs et fichus de soie grossiers, mais solides et d'un bon usage.

La superficie de l'arrondissement est de 200 milles carrés; sa population, de 7,300 habitants.

TABLEAU

DES PRODUCTIONS NATURELLES DE LA SARDAIGNE.

Un des écrivains sardes contemporains les plus instruits, voulant faire connaître les productions de son pays, a jugé à propos d'embrasser presque toute l'histoire naturelle, et de décrire des espèces qui sont communes à l'Europe entière, et dont l'existence en Sardaigne ne les distingue en rien de ce qu'on voit partout.

Nous nous garderons bien de commettre cette même faute que, dans l'Introduction, nous avons déjà relevée. Notre plan, la raison et le bon goût veulent que, parmi tant de productions, dont la nomenclature pourrait s'étendre à l'infini, nous nous bornions à indiquer celles qui sont pour la Sardaigne des exceptions ou des variétés intéressantes, et que, de tous ces présents que la nature lui a prodigués dans les trois règnes, nous choisissions ceux qui constituent pour elle des avantages propres et spéciaux, ou qui forment sa richesse.

Nous suivrons, dans cet aperçu, l'ordre qui nous paraît le plus naturel, en faisant précéder, par le règne inorganique ou *minéral*, les deux règnes organiques, savoir : le règne *animal* et le règne *végétal*.

RÈGNE MINÉRAL.

Travaux des anciens et des modernes pour l'exploitation des métaux.— Minéralogie sarde. — L'or. — L'argent. — Le fer. — Le cuivre. — Le plomb — Diverses substances minéralogiques. — Les marbres. — Les pierres dures.

La réputation de l'opulence métallique de la Sardaigne remonte à la plus haute antiquité. Les poètes, et même les géographes, l'appellent la *mère des métaux*, comme ils l'ont nommée la *mère des troupeaux* et *des moissons*. La Providence y avait, suivant eux, répandu ses trésors sur la surface et dans les entrailles de la terre.

Les Romains avaient établi en Sardaigne une grande exploitation. On trouve dans plusieurs parties de l'île des traces de leurs travaux. Ils en tiraient particulièrement du fer, du plomb et de l'argent. Ce dernier métal y était de leur temps, à ce qu'il paraît, très abondant [1]. Plusieurs contrées de cette île avaient reçu d'eux des noms qui indiquaient la nature de leurs produits. On trouve dans leurs itinéraires : *metalla, feronia, ferraria, plumbea*.

[1] In metallis argentariis plurima est, nam solum illud argenti dives est. *Solini*. Polyhistor.

Tout le minerai de la Sardaigne n'a pas été fondu, ni tous les filons épuisés par les Romains. Long-temps après eux, leurs successeurs y trouvaient encore de grandes ressources ; les Génois enlevèrent, en 1283, à leurs rivaux, les Pisans, un trésor considérable, entièrement composé d'argent sarde. L'armée Pisane était chargée d'argent sarde en 1303, au rapport de l'historien *Zurita*.

Les Espagnols, qui avaient aussi exploité les mines de l'île de Sardaigne, les abandonnèrent, comme celles de leur propre pays, après la découverte du Nouveau-Monde.

La maison de Savoie ne s'est occupée que fort tard des moyens de mettre à profit les richesses minéralogiques de cette île. Le chevalier *Belly*, commandant d'artillerie et directeur des mines de la Sardaigne, fut chargé par le gouvernement de rechercher et de reconnaître tout ce qu'elle possédait en ce genre. Ce travail, fait avec beaucoup de soin et d'exactitude, a été l'objet d'un grand nombre de mémoires, qui embrassent un espace de vingt années d'exercice et d'observations, et dont M. le comte *Prosper Balbi* a publié des extraits.

Les savantes explorations du chevalier *Belly*, continuées par ses successeurs, avaient pendant quelque temps éveillé chez les Sardes le goût de ces entreprises auxquelles s'étaient livrés leurs ancêtres, et le noble désir d'augmenter leur fortune

en contribuant à celle de l'état. Le gouvernement avait fait des concessions importantes pour encourager de si utiles travaux; il avait permis que, suivant la coutume des anciens temps, on employât à ceux des mines les malfaiteurs condamnés à perpétuité, qui, après avoir troublé l'ordre de la société, pouvaient devenir ainsi des producteurs; mais plusieurs causes morales, plus puissantes encore que les obstacles physiques, firent échouer tous les projets formés pour faire prospérer cette branche de revenu et d'industrie. Il faut convenir d'ailleurs que ceux qui se livraient à ces spéculations ne trouvaient pas assez de ressources dans les connaissances que leur offraient, en fait de métallurgie et de géométrie souterraine, les établissements scientifiques du pays, où ces études, fort négligées, sont toujours restées en arrière.

On recommença néanmoins à s'occuper des mines de la Sardaigne, lorsque la cour vint y fixer sa résidence. C'est dans ces derniers temps que M. le chevalier de *Saint-Réal,* homme plein d'instruction, de talents et de vertus, et son copiste, le comte de *Vargas,* qui avait imaginé une opération en grand, que de mauvais calculs firent manquer, ont fixé l'état de la minéralogie sarde.

L'OR.

On a de tout temps, et de nos jours aussi, cher-

ché des mines d'or dans l'île de Sardaigne. Il s'est vu des circonstances où une découverte de ce genre aurait eu tout le mérite de l'à-propos ; mais on n'en a trouvé d'indice nulle part, pas même dans le *Logudoro*, sur lequel une étymologie imaginaire avait fait fonder de vaines espérances[1].

L'ARGENT.

Si la Sardaigne ne peut revendiquer l'honneur d'avoir donné de l'or, il n'en est pas de même de l'argent, qu'elle a autrefois produit en abondance, et dont elle n'est pas encore entièrement deshéritée[2].

Les Romains exploitaient les mines d'argent de la *Nurra*, au cap supérieur. On voit d'immenses amas de décombres et de scories près de la pointe de l'*Argentara*, ainsi nommée à cause de ses produits. L'exportation des métaux manufacturés de ces mines

[1] L'interprétation de ce nom, dans son sens matériel, qui représenterait comme le *pays de l'or* une province d'où l'on n'en a jamais tiré une once, à aucune époque, n'est pas plus déraisonnable que celle qui, dans un sens métaphorique, prétendrait exprimer l'idée de sa fécondité. Voici l'étymologie la plus vraisemblable de la dénomination de *Logudoro*. La puissante famille génoise des *Doria*, qu'on nommait en latin *Auria* ou *Aurea*, a été, pendant plusieurs siècles, la maîtresse absolue de presque toute la province de *Torrès*, qu'on appela, pour cette raison, *Logu-Doria*, *Logudoro*, pays des *Doria*, nom qui a survécu à son existence politique en Sardaigne.

[2] Ce fait est contraire à la théorie des minéralogistes, qui prétendent que l'or abonde dans les pays chauds, et que l'argent paraît aimer les régions froides.

se faisait par un port qui était dans le voisinage, et que les anciens appelaient *Nymphœus portus*. Le filon y est très bien décidé sur une étendue de terrain de près d'un mille, et dans plusieurs endroits il a été exploité au jour. Il aboutit à la mer, au milieu des bois.

On voit encore les ruines de deux anciennes fonderies près de *Santu Lussurgiu*, et de *Laconi*, l'antique *Valentia*.

Le département de *Sarrabus* renferme cinq mines, dont une de plomb sulfuré, est très riche en argent. Elle contient de l'argent corné, et même quelques veines d'argent natif [1]. On y a, dit-on, travaillé beaucoup autrefois ; mais elle est aujourd'hui abandonnée.

Il en est de même d'une mine située sur le territoire de *Talana*, dans l'*Ogliastra*, dont on a perdu la trace. On raconte dans le pays qu'elle a donné un produit net de 75 pour 100 d'argent pur, et qu'elle a fait autrefois la fortune de plusieurs familles.

Les mines du canton de *Flumini Maïor* sont plus réelles. On y trouve partout, et en grande

[1] On appelle *argent corné* celui dont la mine se détache en petits copeaux demi-transparents, qui ont une apparence de corne. L'argent étant ordinairement combiné avec d'autres substances minérales, celui qu'on appelle *natif* est fort rare. On le trouve alors sous une forme irrégulière, en masse, en lames, en filets, en rameaux. Quelquefois il se présente sous celle d'une végétation de plantes, imitant des feuilles de fougère.

quantité, de la mine d'argent corné, et d'argent arsenical.

La montagne d'*Acqua Cotta*, près de *Villacidro*, offre une ancienne excavation, où est un filon de plomb, contenant une demi-once d'argent par quintal. Celui des montagnes de *Guspini* et d'*Arbus* est plus riche, et donne une once et demie pour cent. Les travaux sont toujours en activité, grâce à l'exploitation du plomb, qui marche de pair. La galène y est argentifère, à un plus ou moins haut degré, suivant l'endroit où l'on travaille. On en tirera peut-être un jour de plus grands avantages qu'aujourd'hui ; car quoique ce filon ait été ouvert il y a plus d'un siècle, et qu'il ait constamment et exclusivement alimenté les fonderies de *Villacidro*, il n'est encore, pour ainsi dire, qu'au commencement de son exploitation. Heureusement d'ailleurs, l'*intempérie*, qui a détruit beaucoup d'établissements de ce genre dans les différentes parties de l'île, n'exerce point assez ses ravages dans cette région métallique, pour la rendre, comme tant d'autres, inhabitable pendant une partie de l'année.

LE FER.

On trouve du minerai de fer dans la *Nurra*, et dans l'*île de Saint-Pierre* ; mais on n'en tire aucun parti.

Un filon voisin du village d'*Arzana* en a fourni à une compagnie plus de 20,000 quintaux, qui, aux épreuves, ont donné constamment 50 pour 100 de très bon fer. On achevait les bâtiments d'une fonderie quand la cruelle intempérie tua l'entrepreneur et les ouvriers.

Le fer est présent dans plusieurs autres cantons, à la surface de la terre, et donne 50 ou 60 pour 100. C'est le produit qu'on a obtenu des pierres ferrugineuses, arrondies en forme de boulets par la rotation des eaux, que roule le torrent de la vallée de *Domus-Noas*. On n'en exploite pas le filon.

Le territoire d'*Arzana*, déjà si riche en minerai de fer, et une montagne porphyritique, près de *Teulada*, sur le bord de la mer, fournissent aussi du fer magnétique d'une excellente qualité.

La Sardaigne ne sait pas profiter de ce bienfait de la nature, qui lui a prodigué le plus utile de tous les métaux, et paie près de 300,000 francs à l'étranger le fer dont elle a besoin pour la marine pour l'agriculture, et pour les usages de la vie.

LE CUIVRE.

C'est aussi à l'étranger qu'elle a recours pour ses approvisionnements en cuivre, quoique la Providence ne le lui ait pas refusé davantage.

Sur la montagne de *Sinia*, près de Cagliari, on ramasse un minerai qui, lavé et calciné, donne

du cuivre noir à la première fonte. On trouve au-dessus de ce village un bon filon de marcassites cuivreuses, avec du bois pour le grillage, de l'eau pour le lavage, à quatre lieues de la mer, par une route praticable.

M. *Mandel*, consul de Suède, ayant obtenu du gouvernement sarde la concession des mines, fit exploiter anciennement à *Monte Robio* une mine de cuivre, qui paraissait abondante, et dont on fit des exportations en Angleterre; mais depuis le filon s'en est perdu.

LE PLOMB.

La véritable richesse minéralogique de la Sardaigne, c'est le plomb. On en rencontre, pour ainsi dire, à chaque pas, et la galène la moins avantageuse rend presque toujours 50 à 60 pour 100, outre une once ou une once et demie d'argent par quintal.

Si le plomb était exploité en grand, elle en produirait autant que l'île d'Elbe produit de fer.

Ces mines sont inépuisables, et le pays où on les trouve encore avec le plus d'abondance était sous ce rapport bien connu des Romains. Ils avaient nommé l'île de *Saint-Antioche*, où était la ville de *Sulci*, l'île de Plomb, *Plumbea*.

C'est une qualification que mérite à plus juste titre le *Monte Poni*. Les épreuves faites, à la fon-

derie de *Villacidro*, sur le minerai qui en provient, ont donné un résultat de 70 à 80 pour 100. Cette mine est si riche, que malgré les vices de son administration, elle rapporte constamment un bénéfice de 30 pour 100 chaque année.

Ce qui paraîtra difficile à croire, c'est qu'au pied de cette montagne de plomb, où se trouve un grand village, avec du bois à brûler et un fort volume d'eau, il n'y a ni fourneau ni lavoir. On demandera ce qu'on fait de ce riche minerai; le voici: on divise en trois classes les galènes compactes de première et de seconde qualités, et les menus fragments, dits *minudiglio*; on envoie les deux premières à Cagliari, où on les vend aux potiers d'étain 12 francs le quintal la première qualité, et 9 francs la seconde.

Si on réalisait ces deux qualités de galènes, il est démontré qu'on en retirerait un bénéfice net, déduction faite des frais d'exploitation, de 18 fr. par quintal.

Quant à la troisième qualité, les menus fragments, mêlés de pierres, et contenant 35 pour 100 de minéral, on les jette sur le bord des chemins, qui dans ce canton sont *plombés*.

DIVERSES SUBSTANCES MÉTALLIQUES.

On n'a trouvé d'étain nulle part en Sardaigne; mais le hasard a fait découvrir à *Oristano* du mer-

cure vierge, et à *Ballau* de l'antimoine pur, dont on n'a pas su ou dont on n'a pas voulu tirer parti.

Un passage de *Pline*, déjà cité, nous apprend que les Romains se servaient de l'alun de Sardaigne. Long-temps après eux, on en faisait encore des exportations à l'étranger; ce commerce a cessé. On ne connaît même plus qu'une montagne, dont les carrières peu profondes fournissent de l'alun natif cristallisé.

Le sol de l'île étant couvert de volcans éteints, le voisinage de leurs anciens cratères abonde en substances volcaniques, et en produits de la décomposition des laves. A *Narbolia*, sur le territoire de *Cagliari*, est une vieille église, dont la voûte est entièrement construite en pierre-ponce.

On a vu, dans les mêmes régions, et ailleurs, du charbon fossile. On en trouverait davantage, si on en cherchait.

Une galerie, appartenant aux mines antiques, près d'*Iglesias*, offre plusieurs piliers, tout parsemés de cristaux de roche, dans une matrice de quartz, ce qui porterait à croire que ce cristal était l'objet de l'exploitation.

On trouve, en plusieurs endroits de l'île, du soufre, du vitriol, des argiles fines ou terres bolaires, et les oxides métalliques, connus dans le commerce et dans les arts sous le nom d'*ocres*.

La marne-à-foulon y est remarquable par ses ex-

cellentes qualités. Cette substance, que les naturalistes désignent sous le nom de *smectite* [1], est, suivant la nomenclature actuelle, une lithomarge grasse et onctueuse, dont on fait un grand usage dans les fabriques d'étoffes de laine, pour les nettoyer et repomper les huiles nécessaires à leur préparation. Chargée de nitre, soluble dans l'eau, et savonneuse, elle leur donne le lustre et le moëlleux, qui en font une des beautés. Celle que possèdent les Anglais leur paraît si parfaite, qu'ils en défendent l'exportation. On n'en connaissait pas dans l'antiquité qui fût supérieure à celle de la Sardaigne; c'est ce qui fait qu'à Rome l'autorité en prescrivait l'usage aux fabricants d'étoffes de laine de la capitale du monde [2].

Nous ne pouvons rien ajouter ici à ce que nous avons dit antérieurement, d'après une autorité respectable, sur la nature et les variétés des roches de la Sardaigne.

On sait à présent quelles masses de granit, de porphyre et de jaspe cette île possède.

Cette dernière matière forme presque entièrement une haute colline près de *Bosa*.

Le porphyre entre pour la part principale dans la composition d'un grand nombre de ses montagnes les plus élevées. Celui des montagnes de la

[1] Ce nom exprime la propriété de nettoyer et dégraisser.

[2] Voy. page 369.

Nurra est sanguin, moucheté de feld-spath, et contient de petits grenats blancs. Quelquefois il est d'un rouge pâle, et les grenats ont la couleur de la topase. On l'employait beaucoup autrefois en Italie dans la décoration des édifices publics. On croît que les deux belles colonnes de porphyre, qui ornent la façade du baptistère de Florence, ont été tirées de ces montagnes.

Le noyau de la grande chaîne de montagnes qui traverse la Sardaigne dans toute son étendue, et d'une extrémité à l'autre, est une roche primitive de granit, de sorte que cette île pourrait en fournir à l'univers entier. Les Romains en tiraient celui dont ils faisaient un si fréquent emploi, au lieu de l'aller chercher en Égypte, où il n'est pas supérieur en beauté. On ne doute pas qu'ils n'y aient pris les colonnes qui ornent le Panthéon. On voit encore à *Santa Reparata,* près *Longo Sardo,* des blocs énormes de cette matière, qui devaient probablement être taillés, et dans la petite île de *Larizzo*, l'une des intermédiaires, une colonne colossale ébauchée.

Les Pisans profitèrent de cet exemple, pendant qu'ils étaient maîtres de la Sardaigne. On voit, par les chroniques du temps, que les belles colonnes, qui décorent l'intérieur du célèbre baptistère de Pise, sont de granit sarde.

LES MARBRES.

La Sardaigne possède un grand nombre d'espèce et de variétés de marbres. *Bonaria*, près de *Cagliari*, a une carrière de marbre jaune. Ceux de *Teulada*, de *Samugheo* et du mont *Gonari*, sont veinés et de diverses couleurs.

A *Fiume Santo*, entre *Sassari* et *Porto Torre*, on trouve un marbre jaune-pâle, avec des plaques rouges, nuancé de noir et veiné de blanc.

A *Bosa* et à *Casteldoria* il est jaunâtre ; à *Osilo*, à *Budusò*, à *Patada*, il est blanc et noir.

On a découvert, dans le siècle dernier, près du village de *Silanus*, une carrière de marbre blanc, sans veines ni taches, d'une teinte laiteuse, d'un grain fin et serré, qui n'est pas indigne de la main du décorateur ou du sculpteur, et dont on fait usage dans le pays pour des objets d'art [1]. Le baptistère de la cathédrale de Sassari, le maître-autel du couvent de Saint-Joseph à Cagliari, les décorations de celui de Bonaria, les escaliers et les chambranles de cheminées d'un certain nombre de maisons, sont en marbre indigène.

Le *Sarcidano* est riche en albâtres. On en connaît deux qualités distinctes : l'une jaune, à rubans

[1] Il y a quelques années, la cour joignit à un présent diplomatique vingt-deux caisses d'échantillons de marbre du plus beau choix, parmi lesquels se trouvait du vert antique.

ondés de nuances foncées ; l'autre à larges bandes, gris et orange.

LES PIERRES DURES.

La nature, qui a réservé les pierres précieuses pour d'autres climats, a prodigué à la Sardaigne celles qui, désignées sous le nom de pierres dures, étaient chez les anciens, gravées en creux, et auxquelles le travail de l'artiste leur faisait attacher un si grand prix.

L'une de ces pierres, la *sardoine*, en a même tiré son nom, en latin *sarda*, parce que, suivant *Pline*, elle y a été trouvée en grande quantité [1].

On appelle *sardonix* les *sardoines* qui forment des couches accolées, de manière à pouvoir en faire des camées, c'est-à-dire des gravures en relief, où les figures et le fond sont d'une couleur différente.

Les anciens, et surtout les Romains, faisaient le plus grand cas des *sardonix* ; ils en avaient de riches collections [2]. C'en était une que *Polycrate*, tyran de Samos, jeta à la mer, croyant expier,

[1] Ipsa gemma vulgaris primùm Sardis reperta est. Hist. natur. lib. 37, cap. 7.

Quelques critiques ont prétendu que le nom de cette pierre venait de la ville de *Sardes*, en Lydie.

[2] *Mithridate* en possédait quatre mille.

Romanis hæc gemma fuit celeberrima. *Pline*, cap. 6.

par ce sacrifice volontaire, les faveurs dont la fortune l'avait comblé, et qui fut retrouvée dans les entrailles d'un poisson servi sur sa table [1].

On ne sait plus en Sardaigne, à l'exception des traces encore visibles de quelques travaux des anciens près de *Bosa*, de quelles carrières ou de quelles couches ils tiraient ces pierres, dont la matière brute avait peu de valeur, mais qu'un art délicat rendait, par la finesse et la pureté du trait, si précieuse à leurs yeux. Si les variations de la mode et du goût ne les avaient pas condamnées à l'oubli, on les y trouverait sûrement encore en abondance ; car elles appartiennent par la nature de leur formation aux terres volcanisées, condition que présente au plus haut degré celle de Sardaigne.

Les *sardoines*, les *cornalines* [2], les *agates*, soit simples, soit arborisées, ne sont que des variétés de la pierre connue sous le nom générique de *calcédoine*, qui a pour gîte ordinaire les anciennes coulées de laves, dont elle remplit les soufflures [3]. Elles sont assez souvent réunies dans la même colline volcanique.

[1] *Sardonychen* eam gemmam fuisse constat. *Pline*. ibid. cap. 1.

[2] Les cornalines et les sardoines sont identiques; on donne ce dernier nom à celles de ces pierres qui, par une nuance insensible, passent du rouge foncé à une belle couleur brune dorée.

[3] La calcédoine est une pierre de la même nature que le silex ou pierre à fusil; mais sa pâte est plus fine, sa couleur plus belle, et sa dureté plus con-

On trouve des calcédoines pures, proprement dites, ou mélangées de pâte d'agates communes, en petites lames aplaties et en petits mamelons, à *Monte Ferro* près d'*Iglesias*, sur le territoire de *Fonni*, et dans *la Planargia*.

Les mamelons de calcédoine et de bitume sont si souvent mêlés et en rapport ensemble, qu'on serait tenté de croire, dit M. *Patrin*, que ce sont les mêmes éléments, diversement modifiés, qui produisent ces deux substances si différentes. On trouve aussi quelquefois en Sardaigne, autour de la calcédoine, la pierre *hydrophane*, qui a la propriété particulière de devenir transparente et même diaphane, quand on la laisse tremper quelque temps dans l'eau.

De l'un des puits ouverts sur des filons de plomb, dans les montagnes d'*Iglesias*, on a tiré des *turquoises*, qui ne sont, comme on sait, que des dents et des ossements d'animaux pétrifiés, et colorés par des vapeurs métalliques. Les échantillons que l'on montre sont d'une pierre bleu-céleste, opaque, semblable à de l'ivoire qui aurait été pénétré par une substance colorante.

On trouve, en plusieurs endroits de l'île, des pétrifications variées, et des stalactites en grandes

sidérable. Elle a pris le nom d'une ancienne ville de Bithynie, aujourd'hui Scutari, près de Constantinople, de l'autre côté du Bosphore, dont le voisinage en fournissait beaucoup. (*Patrin*. Hist. des minéraux.)

masses, dans les grottes de *San Mialis*, de *Domus Noas*, de *Porto Conte*, dont nous avons parlé, et dans celle de *Tiesi*, au cap supérieur, dont nous n'avons rien dit, pour ne pas tomber en d'inutiles répétitions.

RÈGNE ANIMAL.

LES QUADRUPÈDES.

Aucune des îles de la Méditerranée n'est aussi riche en quadrupèdes que la Sardaigne. Elle possède environ le tiers des espèces européennes, et quelques-unes lui appartiennent en propre.

La nature l'a douée d'un inappréciable avantage : les espèces féroces et nuisibles, comme l'ours et le loup, ces ennemis de l'homme et des animaux domestiques, y sont inconnues [1].

Le plus beau, le plus utile, le plus noble des animaux, le *cheval*, est un des principaux ornements et une des richesses de cette île. Les Sardes sont aussi fiers de ce présent de la Providence, perfectionné par leur industrie, qu'ils sont surpris de le voir ignoré de l'Europe presqu'entière, si peu ou si mal informée de tout ce qui les touche.

[1] On n'y connait pas non plus la fouine ni la taupe, destructeurs d'un ordre moins relevé. La musaraigne, qui semble à *Buffon* remplir l'intervalle entre la taupe et le rat, y existe; et outre l'espèce commune, on en voit une variété que les Sardes appellent *sorigu d'aranzu*, souris d'orange, à cause de son avidité pour les oranges mûres, qu'elle vide adroitement par le moyen d'un petit trou, sans détacher le fruit.

Les Chevaux.

La Sardaigne a eu des chevaux sauvages. — Elle n'en a plus. — Ordre hiérarchique dans l'espèce existante. — Division en trois classes. — Qualités naturelles des chevaux sardes, perfectionnées par l'éducation. — Appréciés et admirés. — Petite taille des chevaux ordinaires. — Chevaux nains dans les montagnes.

Les chevaux sauvages ont existé en Sardaigne; mais quoi qu'en disent quelques écrivains, il ne s'en trouve plus nulle part. On en voyait autrefois dans les bois de la Nurra, du Goceano, et de l'île Saint-Antioche. On ne les chassait que pour en avoir la peau; car personne n'a jamais réussi à les apprivoiser. Il fallait, si on en faisait l'essai, finir par les tuer, à cause de leur méchanceté, quand eux-mêmes ne se laissaient pas mourir de faim [1].

L'espèce existante aujourd'hui en Sardaigne se divise en trois classes : les *chevaux rustiques ordinaires*, la race *distinguée* ou *gentille* (distinta o gentile), et la race *noble* et *privilégiée* (nobile e privileggiata).

[1] Ces chevaux sauvages de l'île de Sardaigne sont de la même espèce que ceux qu'on trouve encore quelquefois dans les déserts de la Russie, et dont parle le Voyage du professeur *Pallas*. Ils ont le corps grêle et le poil hérissé; ils sont généralement bais, et surpassent en vitesse tous les autres animaux. Les Mogols-jaunes, les Tunguses et tous les habitants de la Tartarie septentrionale, qui savent l'impossibilité d'en tirer aucun parti, les tuent, quand ils peuvent les atteindre, et se nourrissent de leur chair, dont ils font le plus grand cas.

Les chevaux sardes ont leur hiérarchie : c'est le peuple, la classe mitoyenne, et la noblesse.

Le cheval *rustique ordinaire* est celui qui naît et vit pour partager les travaux de son maître, sans que celui-ci s'occupe d'en améliorer l'espèce. Presque tous les paysans ont une ou plusieurs juments, qu'ils font couvrir, aux époques d'usage, par le cheval qui est le plus à leur portée, n'ayant d'autre vue que d'augmenter leur propriété. Il arrive souvent que le mâle est une bête médiocre ou défectueuse ; mais quelquefois aussi, surtout dans les pays de haras, les juments rustiques sont couvertes par de beaux étalons, et il provient d'excellents élèves de ces heureuses mésalliances.

De vieilles habitudes et l'amour du gain empêchent que l'on obtienne ce résultat aussi souvent qu'on le pourrait. Les juments pleines ne sont pas exemptées des travaux ordinaires de la métairie, et n'ont pas une nourriture plus abondante ni mieux choisie ; la plupart même ne cessent, qu'au moment de mettre bas, d'être employées à l'exercice pénible de la *trebbiatura* (battage du blé par les pieds des chevaux).

Quoi qu'il en soit, les chevaux qu'elles produisent ainsi, suivant les caprices de la nature et du hasard, sont d'une vivacité, d'une ardeur, et d'une force incomparables. Ils portent fréquemment , pendant toute la durée d'une journée entière, sans

s'arrêter, sans se coucher pour dormir, quand elle est terminée, des charges de plus de 300 livres. Ces courageux animaux sont également endurcis à la fatigue et à la faim ; ils se contentent souvent, pour toute nourriture, pendant vingt-quatre heures, d'une poignée d'orge, ou d'une petite botte d'herbe.

Les *chevaux rustiques ordinaires* sont en général assez bien faits, surtout par les jambes ; mais ils n'ont guère plus de quatre pieds et un pouce de haut ; quelques-uns même en ont un peu moins de quatre, et répondent assez exactement à ce qu'on appelle en France des *bidets d'allure.* C'est la monture favorite des paysans, qui leur font faire, sans peine, et au pas d'amble, quatre lieues à l'heure.

Une éducation plus soignée développe davantage ces qualités, en atténuant les défauts naturels, dans les chevaux qui composent la classe moyenne, la *race distinguée* ou *gentille.* Les juments de cette classe sont mieux dirigées, mieux nourries, mieux entretenues, et l'accouplement surtout est ménagé avec plus de soin. Il n'arrive que rarement, par l'effet de la négligence du maître ou du pâtre, qu'on en laisse approcher des mâles médiocres ou dégénérés. Presque toujours les propriétaires de ces juments, qui sont de riches villageois, et qui en ont des troupeaux de plus de 300, sont pour-

vus, en nombre suffisant, d'étalons d'une excellente espèce.

C'est dans l'arrondissement de *Bonorva*, dans le *Marghine*, dans la partie centrale de la province de *Logudoro*, que se font les meilleurs élèves de ce genre; le climat, la nature du sol, celle des pâturages, tout contribue à produire des chevaux doués de toutes les qualités. Ceux qui en proviennent, pleins de feu, de vigueur et d'agilité, sont remarquables par la sûreté de leurs jambes, et par leurs formes, auxquelles il n'y aurait peut-être rien à reprocher, s'ils ne péchaient pas en général par la grosseur de la tête. On leur désirerait aussi quelquefois une taille un peu plus élevée.

C'est pour remédier à ces deux défauts, et pour arriver à une perfection achevée, que furent établis les haras où s'élève la *race noble* et *privilégiée*. Le premier de tous sans contredit est le haras royal de *Paulilatino*, dans l'*Ozier Reale*, qui a servi de modèle à ceux qu'ont montés les grands feudataires à *Chiaramonte*, à *Bonnari*, à *Bonorva*, et ailleurs, et qui leur a montré les moyens d'obtenir d'aussi bons produits que les siens. Une enceinte de murs et de fossés renferme des champs, des bois, des prés, et des eaux courantes. Là on réunit les plus hautes et les plus belles juments qu'on peut trouver, auxquelles on ne donne que des étalons du meilleur choix, et joignant toutes les

qualités requises à l'élégance et à la pureté des formes. Quelques-uns de ces établissements ont importé, pour croiser la race nationale, des chevaux normands; la plupart, et notamment le haras royal, se sont perfectionnés par le mélange du sang espagnol. Les étalons andalous ont été pour la Sardaigne ce que furent pour l'Angleterre les étalons arabes.

Dans les chevaux des haras nobles, les avantages propres à la race sarde, comme la force, l'ardeur et la vélocité, sont relevés par la beauté du corps, et par la hauteur de la taille, qui est assez souvent de quatre pieds dix pouces. Le poitrail, le col, la croupe, les épaules, sont dans les proportions les plus harmonieuses; presque tous ont la tête sèche et menue avec le nez arqué, et tous, sans exception, des jambes d'une finesse rare et admirablement modelées. Ils sont également beaux et bons pour le manége, pour la course, pour la selle, et pour la voiture. Aussi sobres qu'infatigables, ils marchent sept heures de suite sans s'arrêter, et en moins de trente heures ils franchissent l'espace de plus de soixante lieues qui sépare Cagliari de Sassari.

Les courses qui ont lieu, en certaines circonstances, dans toutes les communes, notamment dans ces deux villes, et qui seront l'objet d'une mention particulière, peuvent seules donner une idée

de la vitesse et de l'impétuosité des chevaux sardes. L'audace et l'adresse de ceux qui les montent, accrues et développées par la continuité de ces jeux et de ces exercices prodigieux, sont bien dignes de rivaliser avec elles. Ce double spectacle est un sujet d'étonnement inexprimable pour les étrangers qui en jouissent.

Si le cheval sarde possède les plus brillantes qualités de son espèce, il en a aussi, pour ainsi dire, toutes les vertus. Chez lui le mérite, la force et la beauté ne font nul tort au caractère. Ce coursier, si bouillant et si rapide, est le plus docile de tous les animaux domestiques; il n'est ni fantasque, ni traître; sa patience est inaltérable; un enfant lui commande et le gouverne. L'obéissance et la douceur sont chez lui d'heureux dons de la nature, et ne sont point achetées, comme ailleurs, par un sacrifice; nul cheval, en Sardaigne, n'est privé, par une outrageante opération, de la faculté de se reproduire. L'égalité sur ce point règne dans les trois ordres; c'est le droit commun de la *classe rustique*, de la *race gentille*, de la *noblesse privilégiée;* et comme l'avidité de l'homme n'a aucun intérêt à les en frustrer, le plus humble compagnon des travaux champêtres en jouit aussi bien que le plus illustre rejeton des haras féodaux et royaux.

Autant a de vitesse le galop des chevaux sardes,

autant est commode et douce leur allure habituelle ordinaire, qui est l'*amble*, qu'on appelle dans le pays *portante*, ou, quand elle est un peu moins marquée, *portantinu*. C'est le pas favori des cavaliers sardes, à qui la dureté du trot paraît insupportable. Presque tous leurs chevaux prennent d'eux-mêmes, par instinct ou par imitation, l'allure nationale, et quand la nature la leur a refusée, ils les y dressent par le moyen usité de la ligature des jambes. Cette marche d'un cheval sarde, qui va l'*amble*, et fait quatre lieues à l'heure, sans prendre et sans donner aucune fatigue [1], paraissait si agréable au naturaliste *Cetti*, qu'il la préférait, disait-il, *à celle de la plus légère chaloupe à la voile, ayant vent arrière.*

Le mode d'éducation des chevaux sardes est motivé sur les usages, sur les mœurs, sur les localités. Leurs propriétaires et leurs écuyers ont toujours en vue, dans ce qu'ils leur apprennent, ou les courses qui doivent les voir figurer avec éclat, ou les distances qu'ils auront à franchir sur des routes escarpées, pierreuses, impraticables pour d'autres que pour eux, ou l'utilité qu'ils en tirent, soit pour la chasse dans les montagnes, soit pour l'exploitation de leurs biens. Outre la vélocité du galop, et la régularisation du pas de voyage,

[1] Ce fait contredit l'observation générale faite par *Buffon*, que les chevaux qui naturellement vont l'amble, sont plus faibles que les autres.

qui sont l'objet des soins les plus constants, on les exerce à s'arrêter subitement lorsqu'ils sont lancés avec le plus de force, à pirouetter précipitamment, soit à droite, soit à gauche, et à sauter par-dessus des broussailles ou des rochers. Aussi n'est-il pour eux ni difficulté, ni obstacle ; pas de hauteur assez inaccessible, pas de bois assez épais pour soustraire à la mort le cerf, le daim ou le sanglier. L'usage établi chez les Sardes de faire séjourner de nombreux troupeaux dans les pâturages leur rend surtout précieuse la vitesse de leurs chevaux. Lorsqu'un taureau, une vache, une jument s'égare ou s'échappe, le propriétaire ou le gardien du troupeau se met à sa poursuite, muni d'une longue corde, dont il jette avec adresse l'extrémité, terminée en nœud coulant, au cou du déserteur, et le ramène ainsi où il veut, en attachant l'autre bout de la corde au pommeau de sa selle.

Les qualités naturelles de la race des chevaux sardes ont depuis bien long-temps fixé l'attention des législateurs de ce pays, et l'autorité, à toutes les époques de son histoire, s'est occupée de les entretenir et de les perfectionner. Les Pisans faisaient des élèves dans les pâturages de la Gallura. (*Orfidis equaria.*) On trouve, dans les actes des anciens souverains de l'île (*juges*), les traces des mesures qu'ils prirent à ce sujet. La *Carta de*

Logu, donnée à la Sardaigne, dans les dernières années du quatorzième siècle, par la princesse *Éléonore d'Arborée*, établit des distinctions de classes parmi les chevaux, en prohibe la vente aux étrangers, prescrit des revues périodiques de la cavalerie nationale, et ordonne aux propriétaires armés de n'y paraître qu'avec des chevaux entiers d'une valeur déterminée, ce qui prouve que, dès ce temps et antérieurement, cette branche importante de la richesse et de l'industrie du pays, n'était pas étrangère à l'administration.

La race ayant dégénéré sous le règne de *Philippe II*, ce prince envoya, pour la restaurer, des étalons de choix de ses haras espagnols. Les vice-roi don *Alvaro di Madrigal*, et le duc de *Gandia*, appelèrent sur cette matière l'attention du parlement des Cortès, de qui émanèrent diverses propositions de lois, acceptées par la couronne. L'ordre militaire en fit passer une, dans la session de 1615, par laquelle chaque possesseur de fief est obligé d'entretenir à perpétuité un haras, qui ne peut pas être de moins que quinze juments d'élite.

Les chevaux sardes n'ont pas été toujours condamnés à l'oubli où ils sont injustement tombés, sans avoir pourtant rien perdu de leur mérite[1]. On en présenta dix-neuf d'un seul coup au roi *Phi-*

[1] On pourrait avancer la proposition contraire, et en donner les raisons.

lippe II, et leur beauté fut admirée même en Espagne. *Don Juan d'Autriche* ne put trouver, dans toute l'Andalousie, un rival de son cheval sarde. Le roi de Sardaigne, *Charles Emmanuel III*, et le roi de Portugal, s'étant fait, dans une occasion particulière, des cadeaux réciproques, le premier fit comprendre parmi les siens dix superbes chevaux de race sarde. Les élèves des haras de *Paulilatino* allaient autrefois de pair, dans les écuries royales de Turin, avec les plus beaux chevaux normands anglais et andalous.

Il fut un temps où le continent recherchait les chevaux sardes, et en faisait des demandes fréquentes. On les envoyait à Barcelone, à Gênes, à Rome, et dans le royaume de Naples, qui est à peu près le seul pays, où l'on en fasse venir aujourd'hui. La Sardaigne a perdu, mais pourra recouvrer, si on le veut, cet article d'exportation, qui a été jadis aussi considérable qu'avantageux pour elle[1].

L'Italie tire cependant toujours de cette île, ou par curiosité, ou pour servir de monture à des enfants, quelques-uns de ces chevaux montagnards, d'une petitesse démesurée, que bien des étrangers s'imaginent être la race commune. Plus petits que

[1] *Cetti* suppose une raison invraisemblable de la cessation des demandes de l'étranger: c'est, suivant lui, parce qu'on ne peut donner ailleurs aux chevaux sardes une nourriture aussi bonne que l'orge & la paille douce et moelleuse de leur pays.

les bidets, dont la taille n'arrive pourtant pas toujours à quatre pieds; ils n'en ont souvent pas plus de trois, et ressemblent, non pas à des moutons, comme le dit *Procope*[1], car ils en diffèrent beaucoup par la forme, mais bien plutôt à de grands lévriers. C'est dans les montagnes des Barbargies, qu'on élève ces chevaux nains, appelés *achette* ou *achettine*, qui, dans leurs proportions exiguës, sont pleins d'élégance et de grâce, et qui ont certainement plus de feu et d'esprit qu'ils ne sont gros. Ils sont si familiers, et si faciles à loger, que souvent ils n'ont pas d'autre écurie que le dessous du lit de leur maître.

Les Anes.

Les ânes sardes victimes d'un caprice de la nature. — Emplois variés de ces excellents serviteurs. — Ils sont les porteurs d'eau et les meuniers du pays.

La nature a une tendance prononcée en Sardaigne à diminuer les formes des quadrupèdes, et à rapetisser leur taille. Elle a fait descendre celle du *cheval* à de si humbles proportions, que l'*âne* ne pouvait pas être l'objet de son respect. L'industrie et les lois ont combattu avec succès sa disposition à dégrader le plus noble des animaux; mais il ne s'est trouvé ni vice-rois économistes, ni parlement

[1] *Procope* (liv. 3.) parle des petits chevaux de l'île de Corse, qui sont pareils pour la taille et la forme.

des Cortès, qui prissent l'âne sous leur protection, et qui songeassent à le défendre contre elle, et contre ses caprices. Aussi une fois livrée à elle-même, ne s'est-elle rien refusé à cet égard. Ce qui est chez les chevaux une exception, dont on s'arrange, est devenu chez les ânes une règle générale ; deux pieds dix pouces, en faisant même bonne mesure, telle est leur plus belle taille.

M. *de Buffon* a reconnu, avec tous les naturalistes anciens et modernes, que les pays les plus chauds sont la véritable patrie de ces bons et utiles animaux ; que l'ardeur du soleil développe leurs qualités et leurs formes ; que là seulement, ils sont dans cet état de prospérité physique et morale, qui les montre tels qu'ils doivent être ; et il ajoute en propres termes qu'ils sont *d'autant moins forts, et d'autant plus petits, que les climats sont plus froids*[1]. Malgré les oracles de la science, ces animaux, si fiers et si grands en Asie et en Afrique, où il est vrai qu'ils sont chez eux, et qui atteignent encore six pieds de long et trois pieds et demi de haut dans les contrées froides et humides de la France et de l'Allemagne, ont dans l'île de Sardaigne cinq pouces de moins qu'elle n'a de degrés de latitude. Voilà une anomalie caractérisée, une violation manifeste du principe de la génération des êtres, et des lois de la température.

[1] Histoire naturelle de l'âne.

Malgré cette injustice de la nature, l'âne sarde remplit auprès de l'homme, avec résignation, dévouement et gaîté, l'office auquel il semble avoir été spécialement destiné, celui de l'aider dans ses travaux, et d'être son serviteur le plus assidu. Ce sont les ânes qui sont chargés de tous les transports et charrois nécessaires pour l'économie du ménage et pour les besoins de la vie. Ils cumulent, avec leurs fonctions habituelles, les attributions dévolues en d'autres pays aux mulets, qui manquent en Sardaigne [1].

La provision d'eau et la mouture des grains y sont exclusivement du département des ânes. Dans les villes où les puits et les fontaines sont placés au dehors, et toutes sont dans ce cas, excepté *Iglesias*, ce sont ces porteurs d'eau qui ont remplacé les aqueducs des Romains. On a vu ailleurs que c'est aussi par eux que sont mises en mouvement ces roues armées de vases mobiles qui puisent l'eau pour l'arrosage des potagers et des jardins du Campidano.

[1] On n'a jamais rien fait pour encourager l'introduction des mulets, qui seraient cependant si utiles pour le transport des denrées et des marchandises, dans un pays dont les routes sont impraticables aux voitures et aux charrettes. Les mesures administratives et surtout les préjugés nationaux l'ont toujours repoussée. Les Sardes sont pénétrés de la fausse idée que la procréation et l'emploi domestique des mulets nuiraient à la propagation des belles races de chevaux, et en altéreraient la pureté.

Le principal métier des ânes en Sardaigne est ou de pourvoir à l'approvisionnement d'eau, ou de suppléer à sa rareté. On n'a pas pu, dans les vallées et les lieux bas, où les cours d'eau sont faibles et sujets à se tarir, établir des moulins à eau, et on n'a pas su profiter de l'exposition des collines aux vents de mer, qui ne sont jamais en défaut, pour construire des moulins à vent, dont le mécanisme est même complètement ignoré. Il en résulte que chaque ménage doit s'occuper de moudre la farine qu'exige le besoin de sa consommation. C'est ici la plus importante partie du rôle que les ânes ont à jouer dans l'intérieur de la famille. Chaque habitation de paysan en a un, pour le moins, qui tourne constamment la meule, avec une égalité de pas et d'humeur imperturbable. Ces meuniers, car c'est le nom qu'on leur donne (*molenti*), sont traités en tout comme de fidèles domestiques, et comme les meilleurs amis de la maison.

Le nombre des ânes est extrêmement multiplié en Sardaigne. Dans les villages un peu populeux, le cornet à bouquin en appelle au pâturage des troupeaux de deux ou trois cents. *Marmol*, à qui *Buffon* a fait l'honneur de le citer, dit *avoir vu réunis en Sardaigne beaucoup d'ânes sauvages ou onagres*[1]. Cette île où, de temps immémorial,

[1] Vimos grandes manadas d'asnos selvajes en Cerdena, aunque son pequenos. *Marmol*, description de Africa.

les ânes ont fait le même service et mené la même vie qu'aujourd'hui, a été habitée en même temps par eux et par les hommes, et ils ne s'y sont jamais quittés. Il est probable que le voyageur espagnol aura pris une compagnie de ces tranquilles serviteurs, à la promenade, pour une bande de sauvages.

Les Bœufs et les Vaches.

Nombreux troupeaux de bœufs et de vaches dans les pâturages de la Sardaigne. — Qualité inférieure à la quantité.

La législation et l'industrie qui, par leurs soins pour l'éducation du cheval, ont lutté avec tant de succès contre la nature, n'ont pu, avec aussi peu d'inconvénients que pour les ânes, dont rien ne saurait altérer les bonnes qualités, lui laisser exercer sur les *bœufs* et les *vaches* son penchant à rapetisser les espèces. L'amoindrissement et la dégradation de cette précieuse race d'animaux sont la cause principale de la décadence de l'agriculture en Sardaigne, et la privent de ce qui a fait une des principales branches de sa richesse dans l'antiquité. Quand *Élien* représentait cette île comme couverte de bestiaux nourris dans ses pâturages [1], il ne parlait sûrement pas d'espèces d'animaux

[1] Ælianus. Hist. animal. lib. 16, cap. 34. — Hist. var. lib. 16, cap. 1.

plus chétives que celles des autres pays d'Europe. Ainsi, c'est l'introduction de quelque pratique vicieuse, autrefois inconnue, qui a réduit le gros bétail de la Sardaigne à cet état de dégénération où il est tombé, et qui est si différent de celui que décrivent les anciens auteurs.

L'étranger voit encore avec étonnement un grand nombre de troupeaux de bœufs et de vaches errants sur les flancs des montagnes et dans les vallées de la Sardaigne, comme dans le temps de son antique prospérité agricole; mais sa surprise change de nature, quand ses yeux viennent à être frappés de l'extrême petitesse et de la maigreur de ces animaux. On voit communément des bœufs, qui n'ont pas plus de trois pieds de haut, armés de cornes énormes, effet et preuve en même temps peut-être de leur débilité. Des bœufs de quatre quintaux, et des vaches du poids de deux et demi sont presque des phénomènes. Ces dernières passent pour fécondes, quand elles mettent bas une fois dans l'espace de deux ans. Elles joignent au défaut de la stérilité celui de ne donner que pendant le printemps, au retour de la verdure, une petite quantité de lait sans saveur. Tout le reste de l'année, on ne prend même pas la peine de les traire; ce qu'on ne fait en aucun temps dans le Campidano, où l'on abandonne au jeune veau le peu de lait qu'elles distillent.

Celti a calculé que, dans les meilleurs pâturages, sous la garde du pâtre le plus soigneux, avec la température la plus favorable, cent vaches ne produisent en une année qu'une trentaine de veaux, un millier de livres de fromage, et environ soixante livres de beurre huileux, auxquels leur rareté donne beaucoup de prix.

La Sardaigne, est peut-être, de tous les pays de pâture, celui qui a relativement les plus nombreux troupeaux; mais si c'est le plus riche en quantité numérique, aucun n'est plus pauvre en qualités et en produits effectifs. La viande de boucherie y manque presque constamment, et, de tant de vaches et de bœufs, on ne tire presque rien, non seulement pour le commerce, pour l'exportation, pour l'approvisionnement des bâtiments étrangers, mais même pour la consommation intérieure. La raison en est palpable. Les veaux, économiquement destinés à la reproduction de l'espèce, sont traités comme l'espoir du troupeau, et il faut une circonstance solennelle pour que le luxe ose en orner les tables recherchées. Quant aux individus adultes, leur petitesse et leur maigreur réduisent à bien peu de chose ce qu'ils peuvent fournir pour la subsistance des hommes. Les rigueurs des saisons et la faim en font mourir beaucoup. Le service de l'agriculture, qui a besoin de suppléer à la force par le nombre, en réclame et en emploie plus

qu'ailleurs. On voit communément huit bœufs attelés à une charrette presque vide. La stérilité des vaches ne remplaçant qu'avec lenteur ce qu'on retranche du troupeau, on est bien obligé d'user des plus grands ménagements; et comme il faut trois ans pour obtenir ce que donne une seule année ailleurs, il s'ensuit qu'on ne peut livrer à la consommation que le tiers de ce qu'elle absorbe dans les autres pays. C'est là ce qui explique la disette de viande qui se fait sentir en Sardaigne, au milieu de tant de bestiaux.

La culture des terres souffre surtout de la faiblesse et de l'exiguité des bœufs de labour. Une petite charrue, proportionnée à leur taille, et armée d'un soc de huit pouces, trace péniblement sur la terre effleurée un sillon sans profondeur. L'homme, mécontent de ce que ces animaux, qu'il croit lui avoir été donnés pour le labourage et pour sa subsistance, manquent à leur destination, s'en venge ou s'en dédommage; il leur impose des travaux auxquels la nature ne les avait point appelés; il en fait des bêtes de somme. On voit souvent, surtout au cap du nord, les bœufs et les vaches marcher tristement sous le bât des mulets et des ânes, et porter du blé, du bois, et des denrées et fardeaux de tout genre.

Ici l'homme est manifestement dans son tort, ainsi qu'il l'est presque toujours dans ses rapports

avec les animaux. Si le bœuf et la vache du Sarde lui refusent les secours et les bénéfices qu'il leur demande, c'est qu'il leur avait refusé lui-même auparavant la nourriture et les soins qu'ils avaient droit d'en attendre. Ils manquent de leurs premières nécessités, la pâture et le gîte. Le propriétaire du troupeau, ses marchés faits, le livre à un pâtre, qui le chasse devant lui, et le conduit de colline en colline, de vallon en vallon, où il trouve une nourriture suffisante, pendant quelques mois de l'année, c'est-à-dire tant que la végétation la lui fournit. Ce bon temps dure peu : le soleil d'été vient tout dessécher et tout brûler ; le troupeau ne trouve bientôt plus sur la terre aride, que des plantes dures ou du chaume. Quand vient le froid, exposés comme ils le sont à ses rigueurs, la nuit et le jour en plein air, sans étable et sans aliments, ces malheureux animaux meurent ou languissent. On ne connaît pas les prairies artificielles ; on ne fait pas plus de foin, qu'on ne prépare d'abri pour les mois d'hiver. Il est aisé de prouver que tout le mal vient d'une si pernicieuse méthode, qui a fait perdre en Sardaigne à cette espèce de bestiaux les avantages et les qualités qu'on leur reconnaissait dans les siècles passés. Aujourd'hui même, dans le Campidano, les bœufs de labour, qui sont logés en des lieux clos où on les nourrit, pendant l'hiver, de son, de fèves, et de menus grains, paraissent

être d'une autre race, tant ils en diffèrent, et sont aussi forts et aussi beaux que partout ailleurs.

Quelque funeste que soit cette méthode de pâture, il faut convenir que toute autre serait impraticable dans l'état actuel de la propriété, et dans la situation des fortunes rurales. Les troupeaux de chaque commune sont divisés entre un très petit nombre de propriétaires; celles des cantons de grand pâturage comptent quelquefois douze ou quinze mille têtes de bétail, qui appartiennent à sept ou huit personnes [1]. L'une en a trois ou quatre cents, une autre deux mille, une troisième jusqu'à quatre mille. N'en posséder que cent, c'est ne rien avoir. Comment, sur un territoire borné, sous un ciel ardent, nourrir, entretenir, et garder ces troupeaux immenses? où trouver des étables pour loger deux mille animaux, et des greniers pour leurs provisions d'hiver? La division de ce genre de propriétés serait le seul remède au mal existant, tout semblable à celui que *Pline* accusait d'avoir perdu l'agriculture en Italie [2]. On a démontré, par des calculs de la plus grande exactitude, qu'un troupeau de trois cents vaches, exploité d'après les bonnes méthodes, donne un produit effectif sept

[1] La population des communes pastorales est ordinairement dans la proportion d'un sixième, et quelquefois moins, avec le nombre des bêtes à cornes. Le village d'*Oschiri* a 1500 habitants, 4,000 bœufs, et 8,000 vaches.

[2] Latifundia Italiam perdidère. Lib. 18, cap. V.

fois plus considérable que celui d'un troupeau de mille vaches abandonné aux pratiques et aux routines des pâtres de la Sardaigne.

Des Moutons.

Antiquité de la race et de l'éducation des moutons en Sardaigne. — Avantages que tire cette île de ses nombreux troupeaux.

La prospérité des troupeaux de *moutons*, et les profits qu'on en tire, dédommagent l'île de Sardaigne de ce qui lui manque du côté des grands bestiaux. Un pays montueux et sec, préservé, par sa température, de l'humidité qui est mortelle pour ces animaux, à l'abri des coups de tonnerre qui les épouvantent, exempt de la voracité des loups qui leur font la guerre, riche en sel et couvert de plantes aromatiques, dont ils sont avides, devait être pour eux un lieu de prédilection, et comme leur patrie naturelle.

A l'exemple des anciens colons grecs, qui, réfugiés dans les cavernes et les rochers, pour soustraire aux conquérans leur indépendance, y vivaient de la chair et du lait de leurs brebis, les habitans des Barbargies, qui passent pour être leurs descendants directs, sont encore ceux de tous les Sardes qui s'appliquent le plus et qui s'entendent le mieux à l'éducation de ces troupeaux. Ils ont l'avantage d'en être presque toujours en même temps les maîtres et les gardiens. Aussi leurs trou-

peaux sont-ils les plus beaux et les plus productifs de l'île entière. Ils descendent de leurs montagnes, vers la saison rigoureuse, et, à l'instar des bergers espagnols, ils louent des pâturages dans les plaines méridionales, où la température est constamment douce, méthode qui fait que leurs troupeaux sont en plein rapport, l'hiver comme l'été.

Les propriétaires sardes regardent ce genre de revenu comme plus considérable et plus sûr que celui des récoltes de la terre.

La brebis sarde, sans avoir tout à fait les mêmes proportions que celles du continent, a tous les signes d'une constitution robuste et d'une santé parfaite.

Un troupeau de brebis donne en ce pays plus de lait qu'un pareil nombre de vaches. On fait de ce lait des fromages salés, qui servent à la consommation journalière et au commerce extérieur. On en exporte chaque année environ 40,000 quintaux.

La laine pend en flocons droits et lisses, longs de six pouces. Chaque sujet en fournit de deux à six livres à la tonte. On fabrique avec cette laine, qui a le défaut d'être un peu dure, parce qu'on ne fait rien pour l'améliorer, des draps grossiers à l'usage des gens de la campagne. Beaucoup d'entr'eux, épargnant les frais de la façon, se font, des dépouilles brutes de l'animal, un habillement

qui est la partie la plus antique du costume national.

Parmi les béliers, il s'en trouve souvent qui ont quatre, et même six cornes. On les croit originairement de race égyptienne.

On a essayé, avec des succès variés, l'introduction des moutons purs d'Espagne et de Barbarie. Le croisement des races a parfaitement réussi.

Comme viande de boucherie, le mouton, de Sardaigne, est d'un excellent goût. On s'en procure aisément pendant toute l'année, mais surtout dans la saison du printemps.

Des Chèvres.

Existence des chèvres sauvages en Sardaigne. — Chèvres domestiques en grand nombre, et leurs produits.

Les chevaux sauvages ont disparu de la Sardaigne; on n'y voit plus d'ânes sauvages, si même on y en a jamais vu; mais les chèvres indépendantes, les chèvres de la nature, y existent incontestablement. Elles habitent surtout l'île adjacente de Tavolara, et comme ni les hommes ni les autres animaux ne leur en disputent la paisible possession, elles y prospèrent et s'y multiplient. Ces chèvres sauvages et primitives, dont les chèvres domestiques tirent leur origine, portent, comme ces dernières, la barbe et les cornes, mais elles ont le poil plus court, plus épais, varié des

mêmes couleurs, et sont généralement d'une plus grande taille, qui va quelquefois jusqu'au double. Leur chair, et surtout celle de leurs chevreaux, est d'un goût exquis. La chasse, que l'on ne peut leur faire que bien rarement, est aussi difficile qu'elle est quelquefois heureuse.

Toutes les parties de l'île sont couvertes de troupeaux de chèvres domestiques, auxquelles on n'attache quelque importance que quand ils se composent de plus de trois cents têtes. Le nombre de ces animaux excède de beaucoup celui des habitants. Aucun terrain, aucun climat ne saurait leur convenir davantage; aussi sont-ils d'un excellent rapport, et donnent-ils un produit considérable. On fait, de leur lait, des fromages très estimés, qui sont un objet d'exportation intéressant.

L'analyse du lait des chèvres sardes démontre qu'il a beaucoup plus de corps, et qu'il est plus gras et plus riche en substance caseuse, que le lait des vaches du même pays, de sorte que la médecine pourroit faire l'inverse de ce qui se pratique ailleurs, et prescrire ce dernier comme plus séreux et plus faible.

Il se fait en Sardaigne une grande consommation de chevreaux, dont la chair est en effet très bonne.

On exporte le poil et les peaux à l'étranger, à l'exception d'une petite quantité qu'on emploie dans le pays.

Les montagnards des Barbargies, qui sont les meilleurs bergers de l'île, en sont aussi les chevriers par excellence.

Les Cochons.

Race de cochons remarquable par ses formes, sa force, ses particularités et qualités naturelles.

Le cochon n'est point, en Sardaigne, cet animal stupide et immonde, que la dégradation de ses appétits et de ses formes rend un juste objet de mépris. Rebelle à la loi du rappetissement des espèces, il est vigoureux, hardi, turbulent, et a le regard fier et assuré. Au lieu de ces énormes oreilles pendantes, qu'on voit aux autres, les siennes sont courtes, droites, bien garnies; l'ignoble petite queue, nue et tortue, est remplacée par une queue épaisse et longue, qui ressemble presque à celle d'un cheval. Son corps est couvert de soies qui, sur l'échine, sont dures comme du fil de fer. Dans le Marghine, il porte sous la mâchoire inférieure les deux touffes de poil qui sont l'ornement des boucs. Il est solipède dans quelques autres cantons, et notamment dans la Nurra, c'est-à-dire que, contre l'ordinaire de ses pareils, il a le sabot d'une seule pièce, comme les chevaux et les ânes, circonstance qui est, suivant l'expression de *Buffon,* une espèce d'exception aux règles générales de la nature.

Les cochons de Sardaigne sont distincts des sangliers, et n'ont pas de défenses; ils ont, avec les différences ci-dessus, les mêmes formes et les mêmes mœurs que les autres cochons domestiques; ils sont, comme eux, de couleurs variées. Il y en peu de noirs; la plupart sont gris et blancs.

Les plus gros et les plus gras sont ceux du Campidano, qu'on nourrit, sous le toit, d'orge et de fèves, et qui pèsent de cinq à six quintaux[1]. Les autres, formant de nombreux troupeaux comme le grand bétail, vivent constamment dans les forêts. où le roure, l'yeuse, le liége, et toutes les variétés de chênes, dont elles sont remplies, leur offrent une abondante nourriture.

Leur chair est aussi saine que délicate et de bon goût. Les Sardes, qui manquent souvent de viande de boucherie, en font une énorme consommation. Leurs économistes leur reprochent, pour l'intérêt de la propagation de l'espèce, de n'être pas assez modérés dans celle des cochons de lait. Le lard est épais et ferme; on fait, dans *la Gallura* et à *San Lussurgiu*, des salaisons excellentes et fort renommées.

[1] Les paysannes sardes du Campidano excellent dans l'art d'engraisser les cochons. On en voit, pendant plusieurs heures, à genoux devant ces énormes animaux, qui ne peuvent plus se soutenir à force d'embonpoint, et n'ouvrent même plus les yeux, occupées à leur faire avaler de l'orge et des fèves cuites, sur lesquelles la satiété les fait rebuter.

La réputation des cochons de Sardaigne date d'une haute antiquité. La compagnie des fournisseurs de cochons de l'ancienne Rome *(Suariorum)*, qui avait l'entreprise de cet approvisionnement, entretenait dans cette île une factorerie protégée par les empereurs[1].

Recensement des bestiaux.

On fait tous les ans le recensement des bestiaux : chaque propriétaire est tenu de remettre, entre les mains de l'autorité, la déclaration des animaux qu'il possède, soit dans les grandes, soit dans les petites pâtures et dans les métairies. *M. Azuni* assure que ce recensement, qu'on appelle *la consigne*, est toujours au-dessous de la vérité, parceque les particuliers, craignant des taxes sur le bétail, cachent une partie de leur avoir. Le Père *Napoli* prétend au contraire qu'il est constamment exagéré, et qu'on peut sans risque en déduire près de la moitié.

Quoi qu'il en soit, l'état suivant, publié plusieurs années avant les révolutions qui ont bouleversé l'Europe, et rapporté comme document officiel par *Gemelli*, dans un ouvrage fait avec soin et à tête reposée, peut donner une idée approximative de ce que l'île de Sardaigne possède en bestiaux.

[1] Codex Theodos. legum novellarum. Tit. XXXIII.

Bœufs de labour, ou domestiques.. . . .	97,753
Vaches domestiques.	13,099
Veaux et genisses domestiques.	8,080
Chevaux et juments.	66,334
Cochons.	152,471
Vaches et genisses de grande pâture. . .	166,468
Bœufs et veaux de grande pâture.	58,770
Chèvres.	378,201
Boucs.	42,597
Brebis.	768,250
Moutons..	143,502
Total. .	1,895,525

Il est plus que probable que les recensements d'aujourd'hui doivent présenter des résultats inférieurs à ceux du relevé ci-dessus, qui appartient à une année de prospérité agricole. Outre que les états de ce genre sont, par leur nature même, sujets à des variations annuelles, il faut ajouter aux fléaux naturels, trop fréquents, une circonstance particulière à la Sardaigne, qui lui a été préjudiciable. Les flottes anglaises de la Méditerranée ont vécu pendant toute la durée d'une guerre maritime d'un quart de siècle, aux dépens des bestiaux de cette île. Une consommation pareille n'a pu que diminuer considérablement le nombre de têtes, sans chance de reproduction, ou de compensation quelconque.

Le Mouflon.

De tous les quadrupèdes auxquels on fait la chasse en Sardaigne, le *Mouflon* est le plus curieux, à cause des particularités qui le distinguent, et le plus digne d'une mention spéciale.

Cet animal est l'*Ophion* des anciens, que *Pline* croyait appartenir exclusivement à cette île, et dont il supposait que la race s'était éteinte [1], double erreur qui a été depuis reconnue. Quelques personnes dans le pays prononcent encore *Mufion,* au lieu de *Muflone,* ou *Mouflon.*

Quelques circonstances de sa conformation et son pelage l'ont fait prendre par les auteurs grecs pour un cerf ou pour un daim. *Pausanias,* qui a parlé de la Sardaigne sur des ouï-dire, en fait une chèvre sauvage [2].

Les naturalistes modernes, observateurs plus éclairés, désignent le *mouflon* comme un *mouton sauvage* [3]. C'est en effet celui de tous les animaux connus, avec lequel, sauf quelques différences de structure, produites par celle de la manière

[1] Invenio apud auctores græcos animal cervo minus, et pilo demum ac dente simile, quod *Ophion* vocatur. Sardiniam eum tantùm ferre solitam; hoc interiisse arbitror... *Ophion* in Sardiniâ, nec alibi nascitur. *Plin.* hist. natur., lib. 28, cap. 9, et lib. 30, cap. 15.

[2] Pausan., in Phocicis.

[3] Ovis Ammon. *Linn.*

de vivre, il a le plus de ressemblance et de rapports.

C'est uniquement la nature et la couleur de son poil qui ont pu le faire comparer, en le voyant superficiellement, ou à un cerf ou à une chèvre. Encore trouve-t-on, en soulevant ce poil épais et rude, assez semblable à celui d'une bête fauve, une espèce de laine fine et crêpue, qui lui sert de doublure; du reste, toutes les habitudes de son corps, toutes ses formes sont celles d'un mouton de moyenne taille.

Le mouflon a généralement, dans son entière croissance, deux pieds deux pouces de haut. Comme le bélier, il a les cornes placées au-dessus des yeux, creuses en dedans, triangulaires, et finissant en spirale [1]. Les cornes du mouflon, depuis leur base jusqu'à la moitié, sont fort ridées, un peu plus unies ensuite, et plus l'animal a vieilli, plus leur couleur devient d'un brun foncé.

Ce qui distingue le mâle de la femelle, c'est que celle-ci a rarement des cornes, ou que, quand par hasard la nature lui en donne, elles sont peu saillantes, et n'ont pas de courbure.

La femelle, d'ailleurs plus petite, diffère encore du mâle par la couleur du poil qu'elle a entière-

[1] *Cetti* démontre que *Linnée* s'est manifestement trompé en classant parmi les chèvres un animal porteur de véritables cornes de bélier; mais ce grand homme avait déclaré que le mouflon lui était inconnu.

ment fauve. C'est aussi ordinairement le fond de la couleur du mâle, plus ou moins foncée; mais il porte, sur chacun de ses deux flancs, une large tache blanche. Chez tous les deux une raie noirâtre, partie de la nuque, parcourt l'échine du dos, et aboutit à une queue de trois pouces, pendante, couverte de crins noirs en dessus, blancs par dessous. Ils ont les narines noires, le museau blanc, ainsi que les oreilles et tout le dessous du ventre, les cuisses et les jambes grises, et la partie antérieure du cou et la poitrine garnie de longs poils en forme de barbe.

Le mouflon porte les oreilles droites, le nez haut et arqué, comme le mouton, et, comme lui, il a le sabot fendu.

La structure intérieure est celle qui appartient aux animaux ruminants. Il a l'estomac composé de quatre cavités, et n'a aucune dent incisive à la machoire supérieure. La machoire inférieure en a huit, et toutes les autres sont molaires. La vésicule du fiel est volumineuse, comme dans les animaux sauvages.

Le mouflon a, dans l'organe de la voix, et dans la saveur de sa chair, deux points de similitude bien marqués avec le mouton domestique. Il bêle comme lui, et l'imitation que font de la voix des brebis les chasseurs cachés sous les broussailles, sert à entraîner dans le piége sa confiante inno-

cence. Quant au goût de sa chair, mets fort recherché, c'est celui du mouton le plus exquis.

Une graisse sèche et ferme, de la nature du suif, s'amasse de la même manière autour des reins, mais en moins grande quantité. Il se forme en revanche, dans le premier ventricule, une concrétion d'abord molle, qui se durcit peu à peu, et qui, devenue avec le temps une espèce de pierre, est employée en poudre par infusion, comme un puissant sudorifique.

Le lait de la mouflone est de la même qualité que celui de la brebis, mais elle en donne beaucoup moins.

La ressemblance des goûts et des mœurs indique, non moins que les similitudes matérielles et anatomiques, l'identité d'origine. Les mouflons ne mangent que des végétaux, et ont horreur de toute nourriture animale. Timides à l'excès, et non audacieux et superbes, comme quelques naturalistes les représentent, en parlant, il est vrai, de ceux d'une autre contrée, ils sont effrayés du moindre bruit, et fuient avec une vitesse extrême.

La crainte du danger et leurs inclinations sociales les réunissent en bandes de cent ou cent cinquante, dont le plus vieux ou le plus fort est le chef naturel. Ces petites peuplades ont choisi pour asile les sommets des montagnes les plus élevées, et leurs citadelles sont des rochers inacces-

sibles. Des vedettes sont placées sur les pointes qui dominent un vaste espace de terrain, et un cri d'alarme, à l'approche du danger, en avertit la compagnie, qui, en un instant, se disperse et disparaît.

Ce sont les habitudes sauvages de ces innocents animaux qui, en rendant extrêmement difficile la guerre continuelle que leur fait la férocité de l'homme, les a soustraits à une entière destruction. La rareté des coups de fusil heureux a donné naissance à cette tradition parmi les chasseurs, que le mouflon, bien que frappé à mort, n'expire qu'après avoir perdu la dernière goutte de son sang.

La vie commune dure depuis les premiers jours du printemps jusqu'à la fin de septembre, qui est la saison des amours. Les mâles, quand elle est finie, se séparent des femelles, dont la vie devient alors moins agitée, jusqu'au mois de mars, époque où presque toutes ces dernières mettent bas, et où ces hordes nomades se remettent en marche.

Quand des rixes particulières viennent troubler ces sociétés pacifiques, quand deux rivaux sont en présence, l'affaire se passe comme dans nos parcs ou dans nos bergeries; on vide la querelle en s'élançant violemment l'un contre l'autre, la tête baissée, et en se donnant ainsi, à plusieurs reprises, des coups furieux.

Quelques colonies de mouflons, débris d'une

ancienne population plus florissante, se sont perpétuées, au milieu des dangers sans cesse renaissants, dans les parties de l'île dont l'accès est le plus difficile. Le gros de la nation habite le Monteacuto, les hauteurs d'Oliena, l'Ogliastra et les Barbargies. C'est autour du pic de Genargentu qu'on voit quelquefois errer les corps les plus nombreux.

La douceur de mœurs et la sociabilité des mouflons les rendent propres à être facilement apprivoisés. L'eau fraîche et limpide, dont ils ont pris l'habitude dans leurs hautes montagnes, reste toujours pour eux un besoin de première nécessité. Ils vivent dans une parfaite union avec tous les animaux domestiques, et surtout avec les chèvres. Leur gentillesse et leur vivacité les font rechercher. Ils reconnaissent leur maître, et le suivent comme les chiens; mais leur étourderie et leur familiarité sont si grandes, qu'ils entrent partout, brisent tout, et mangent tous les fruits et légumes, ce qui fait d'eux des commensaux fort incommodes.

Buffon regarde le mouflon sarde comme le même animal que l'*argali* ou *stepnié-barani*, observé par *Gmelin* sur les montagnes de la Sibérie méridionale, depuis le fleuve Irtisch jusqu'au Kamtchatka. Ce grand écrivain, et les naturalistes qui ont parlé, après lui, de l'argali et du mouflon, entr'autres MM. *Desmarest* et *Cuvier*, les considérant comme

identiques, nomment cet animal le bélier sauvage, et reconnaissent en lui la souche, le type original des diverses variétés de nos moutons domestiques.

Cetti, auteur d'un ouvrage élégamment écrit sur l'histoire naturelle de la Sardaigne, examine cette proposition, la combat par des arguments ingénieux [1], et après s'être demandé si le mouflon est le bélier primitif, duquel proviendraient les races perfectionnées, ou s'il n'est que le mouton dégénéré, il conclut pour cette dernière hypothèse, dont il donne pour principale raison la paternelle prévoyance et la sagesse infinie du créateur.

Il n'accorde pas davantage au *Pline* français l'identité du mouflon et de l'argali. Les écrivains sardes qui lui ont succédé partagent sur ce point son opinion. Un animal qui, comme celui de Sibérie, suivant *Gmelin*, a la tête d'un cerf, qui manque de la tache blanche caractéristique aux deux flancs, et qui a tant de vigueur et d'audace, qu'à l'âge de trois ans dix hommes réunis osent à peine l'attaquer, ne leur paraît pas être le même que la douce et innocente créature dont on vient de lire la description. Une des objections sur les-

[1] *Buffon*, avait cité, comme un des faits prouvant suffisamment l'identité, la production d'un *umbro* ou métis par l'accouplement du mouflon avec la brebis domestique. On a mené, depuis, l'expérience plus loin : un *umbro*, accouplé à une brebis, a engendré un autre *umbro*, ce qui fait voir que ce métis n'est pas infécond comme le mulet. Il serait curieux de savoir ce qui proviendrait de l'accouplement de l'*umbro* avec une femelle métisse.

quelles ils insistent, c'est que l'argali est armé de cornes qui ont quelquefois, en mesurant la courbure, deux aunes de long, et pèsent de trente à quarante livres, sans en excepter même la femelle, avec quelque différence de volume, tandis qu'on en voit assez rarement à la mouflone pour les considérer comme un jeu de la nature.

En général les Sardes inclinent à croire leurs mouflons différents de ceux qu'on trouve dans quelques îles de la Grèce, et même dans l'île de Corse, quoique ceux-ci soient vraisemblablement des membres d'une même famille, qui ont été autrefois séparés.

Les Cerfs et les Daims.

La chasse est permise à tout le monde en Sardaigne, dans toutes les saisons, et contre toutes les espèces d'animaux. Il n'y a de réserve que pour les petits des faucons, dont la race est à peu près éteinte. Le chasseur sarde trouve dans les forêts et sur les montagnes de son île et des adjacentes, outre les chèvres sauvages et les mouflons, un grand nombre de *cerfs* et de *daims*.

Le *cerf* est un des quadrupèdes de la Sardaigne qui ont le plus manifestement subi la loi de la dégénération. Il est tel que le dépeint *Buffon*, ayant perdu la moitié de sa taille, et avec un pelage brun et un bois noirâtre. Un cerf de trois ans n'a ordi-

nairement que 28 pouces de hauteur, et 32 de longueur. Les plus gros ne pèsent guère plus de 170 livres. Leurs bois, proportionnés à leur taille, excèdent rarement le poids de 6 ou 10 livres, et chacun d'eux n'a jamais que cinq andouillers, tandis que ceux des cerfs du Nord en ont quelquefois jusqu'à onze.

Les Sardes ont long-temps donné le nom de chevreuils (*crabolus*), espèce qui leur manque, aux *daims*, qu'ils ne croyaient pas avoir, et qu'ils possèdent au contraire en grande quantité. C'est le naturaliste *Cetti* qui les a tirés de cette erreur. Les daims multiplient beaucoup dans cette île, et y sont plus nombreux que les cerfs ; car on en trouve partout, et presque à la sortie de tous les villages. Cette circonstance contredit l'observation généralement faite, que les daims sont moins communs que les cerfs, et que ces deux espèces, qui sont ennemies et se fuient, malgré leurs rapports naturels, habitent rarement le même pays.

Le daim de Sardaigne a la même conformation et les mêmes caractères extérieurs que ceux des autres pays de l'Europe. Une seule particularité l'en distingue. Son pelage, fauve-clair sur le manteau, blanc sous le ventre, rayé sur l'échine par une bande noirâtre, est moucheté sur tout le reste du corps de petites taches blanches irrégulières, qui forment en outre une ligne droite parallèle de

chaque côté de l'épine du dos. Ces taches disparaissent à la fin de l'automne, en même temps que la couleur du poil devient plus foncée, et ne se font revoir qu'au mois de mai, quand le poil reprend un ton plus clair. *Cetti,* qui a fait cette observation [1], l'exprime en disant que le daim sarde, à l'approche du deuil de la nature, s'enveloppe d'un vêtement plus triste, et qu'au retour du printemps, il reprend son habit de fête, et se couvre de fleurs, comme les prés et les champs.

C'est par méprise, que les anciens anatomistes de l'Académie des Sciences de Paris ont donné le nom de *biche de Sardaigne* à un animal ainsi tacheté, qu'ils ont eu sous les yeux, et qui devait être ou une daine du même pays, ou la femelle de l'*axis,* cerf du Gange.

Le Sanglier.

L'importance du *sanglier*, comme but de chasse et objet de consommation, lui mérite une mention à part, et distincte de celle du cochon domestique. Cet animal ne se multiplie dans aucune partie du monde, comme en Sardaigne, triste privilége d'un pays couvert de bois, de terrains en friche, et dépeuplé. Le nombre des sangliers surpasse encore celui des daims, quelque considé-

[1] Elle répond à celle de *Daubenton*, qui avait dit que le poil du daim, soit uni, soit tacheté, n'est sujet à aucune variation, quel que soit son âge.

rable qu'il soit, et on est toujours assuré d'en abattre, dès qu'on se met en campagne pour en aller chercher.

On chasse le sanglier à force ouverte, pendant le jour, avec des chiens bien dressés [1], qui vont le lever dans les parties les plus fourrées des bois, où il se tapit pour se soustraire à l'ardeur du soleil. On le surprend aussi au clair de la lune, lorsqu'il sort pour passer d'un bois dans un autre, pour aller s'abreuver à quelque ruisseau, ou pour ravager les moissons.

Le sanglier sarde a subi dans sa taille, si ce n'est dans sa férocité, la loi locale de la dégénération. Les plus gros pèsent 250 livres, et les plus formidables défenses n'ont pas plus de trois pouces de diamètre.

Sa chair, qui est d'une excellente qualité, quoique un peu sèche, n'a pas le fumet sauvage qu'on

[1] Les Sardes élèvent des chiens de chasse d'une finesse d'odorat et d'une vélocité prodigieuses. Leurs lévriers sont remarquables par leur forme et par leur hauteur. On en voit de deux pieds et demi. On troque quelquefois un bœuf pour un lévrier de ce genre, et le marché ne paraît inégal, ni pour la valeur réelle, ni presque pour les proportions de la taille. Les autres chiens connus en Sardaigne sont les braques et les mâtins. La force et la fidélité de ces derniers en font des gardiens excellents. Leur accouplement avec les femelles de lévriers produit une espèce de métis, qu'on pourrait appeler la race sarde, et qui réunit les qualités de l'un et de l'autre, étant également propre, quoique à un degré moins éminent pour chaque chose, à garder la maison et le troupeau, à prendre le lièvre, à abattre le sanglier.

lui connaît ailleurs ; elle tient le milieu entre le goût du sanglier des autres pays, et celui du cochon. Comme on en tue beaucoup, il s'en consomme presque autant que de viande de boucherie.

Outre cet avantage, qui donne du prix au sanglier, et l'emploi de sa peau pour la chaussure des villageois, il fournit un médicament à la pharmacopée rustique. On extrait sa vessie, qu'on remplit d'huile, sans la vider, ce qui forme un onguent qu'on dit être un excellent remède contre les blessures.

Les chasseurs sardes ont établi cette loi entre eux : Quand ils tuent un cerf ou un daim, la peau est la propriété commune; si c'est une biche ou une daine, la peau appartient à celui qui a donné le coup mortel; si c'est un sanglier, la vessie est le prix du vainqueur.

Le Lièvre, le Lapin, le Renard, la Marte.

On chasse les quatre espèces de petits quadrupèdes réunies dans cet article, à cause de leurs peaux et de leurs fourrures, et les deux premiers en outre comme un fort bon gibier.

On trouve des *lièvres* dans toutes les parties de l'île, et des *lapins*, en plus grand nombre que partout ailleurs, dans la partie méridionale, où ils multiplient prodigieusement. Un de ses caps et

une de ses îles adjacentes en avaient autrefois emprunté leurs noms [1].

Lorsque les fugitifs de Tabarca vinrent, en 1736, former un établissement, qui a si bien prospéré depuis, à l'île de Saint-Pierre, les lapins, jusqu'alors ses seuls habitants, y avaient tellement pullulé, que la colonie, pour s'y faire une place, disputée au courage par le nombre, fut réduite à sacrifier sans pitié toute la population indigène.

Le goût bien constaté des lapins pour le sol et le climat de la Sardaigne a suggéré l'idée, qui pouvait être mise à exécution à peu de frais, et qui ne l'a point été, d'en peupler les cinquante îlots déserts et sans rapport, dont est flanquée la grande île. Ces vastes lapinières, qui atteindraient, en peu de temps, un haut degré de prospérité, donneraient, sans nuire à personne, un produit assez important.

Le poil des lapins sardes n'est pas dédaigné dans le commerce; ils tiennent le milieu entre les espagnols et les siciliens; mais il faut doubler le nombre pour obtenir une pareille quantité. En Sardaigne un lièvre de six livres est monstrueux, et le géant des lapins n'en pèse pas plus de trois.

La nature, qui s'est plu à rapetisser ces quadrupèdes, n'a pas fait d'exception en faveur des *re-*

[1] Caput Cunicularium, insula Cunicularia.

nards; elle les a réduits aux deux tiers de la taille de ceux des autres pays, et il ne s'en voit guère qui aient plus de deux pieds de long. Il est vrai que leurs méfaits sont dans la même proportion, et qu'ils troublent rarement la paix des poulaillers et des basses-cours. Les bois et les terres en friche leur offrent un trop grand nombre de faciles victimes, pour que leur rapacité ait besoin de s'exposer à courir des risques.

Leurs peaux, dont le poil tire sur le fauve mélangé de noir, à l'exception d'un petit nombre qui l'ont entièrement blanc, comme à la Nouvelle-Zemble, sont livrées au commerce étranger [1].

Les meilleures fourrures provenant de cette île sont fournies par les *martes,* qui ne laissent pas que d'y être assez communes, quoique leur existence dans un pays aussi chaud soit une anomalie [2]. La *fouine* au contraire, qu'on dit être un animal de la même espèce, qui appartient aux pays chauds, et ne se trouve pas dans le Nord, est inconnue en Sardaigne [3].

On tue des martes dans tous les bois de l'île,

[1] On a vu quelques fourrures d'un beau noir données par les chats des bois, qui sont d'anciens fugitifs des lieux habités, ou des déportés de la pitié. On trouve aussi le vrai chat sauvage, rayé de noir sur un fond clair, et plus grand que le chat domestique.

[2] La marte, originaire du Nord, est naturelle à ce climat; elle ne se trouve point dans les pays chauds. *Buffon.* Hist natur. de la marte.

[3] L'espèce de la fouine est généralement répandue en grand nombre dans

et surtout dans la Gallura. Elles sont de la même taille, et leurs fourrures de la même qualité, que dans les pays où elles sont le plus renommées.

Quoique les martes soient voleuses, et friandes d'oiseaux et de petits poulets, on réussit tellement à les apprivoiser, qu'elles habitent souvent la basse-cour ; c'est le loup dans la bergerie. La marte domestique se lie étroitement avec le chien ; mais avec le chat elle se tient sur la réserve ; il y a jalousie de métier.

La Boccamele.

La nature a donné, comme par exception, la marte à l'île de Sardaigne ; elle lui a donné la *boccamele* exclusivement et en propre [1]. Ces petits quadrupèdes, de la famille des martes, forment une espèce intermédiaire entre celles de la belette et de l'hermine. Cette espèce, connue des anciens, avait été perdue de vue jusqu'à *Cetti*, qui l'a retrouvée. Les naturalistes modernes avaient inutilement cherché à remplir cette lacune.

Ce petit animal, fort commun en Sardaigne, s'appelle, dans le nord de l'île, *donna di muro*, parce

les pays tempérés et chauds, et ne se trouve pas dans les pays du nord. *Buffon.* Hist. natur. de la fouine.

[1] Il est vraisemblable que la boccamele existe encore dans la Grèce, d'où elle est originaire ; mais on ne l'y a pas cherchée, et on ne l'a observée que dans l'île de Sardaigne, où elle en a été autrefois apportée.

qu'il habite volontiers les trous des vieilles murailles, et, dans la partie méridionale, *boccamele,* à cause de son avidité pour le miel (*bouche à miel*).

La boccamele ne saurait être un seul instant confondue avec la belette; elle ne lui ressemble que par la forme générale, comme la petitesse des jambes, la longueur et la courbure du corps; mais elle en diffère assez par les variantes de son pelage, par les habitudes et par les mœurs, pour constituer incontestablement une espèce à part.

« La belette a l'odeur si forte, qu'on ne peut la » garder dans une chambre habitée. Elle laisse, » pendant deux ou trois jours, la viande fraîche » se corrompre avant d'y toucher. Elle ne s'apprivoise pas, et demeure toujours très-sauvage dans » dans sa cage de fer. Elle l'est tellement, que, » loin de s'apprivoiser, elle ne veut pas manger » lorsqu'on la regarde. »

Il ne faut qu'opposer à ce portrait de la belette. tracé par *Buffon* [1], celui de la boccamele, qui n'a rien à y perdre pour sa réputation.

La boccamele n'exhale qu'une légère odeur, qui n'est pas insupportable, et qu'on peut corriger. Il faut bien, appartenant à l'ordre des carnivores, qu'elle aime la viande; mais du moins elle la veut fraîche, et elle mourrait plutôt de faim à côté, si

[1] Hist. natur. de la belette.

cette qualité lui manquait. Le miel, qu'on ne peut jamais parvenir à faire manger à l'immonde belette [1], est son mets de prédilection. Elle le cherche dans les ruches, qu'elle perce par-derrière, pour s'y introduire, en évitant les piqûres des abeilles ; elle s'en gorge, et s'en rassasie.

Nul animal ne s'apprivoise plus facilement : la boccamele est de la maison, dès quelle y entre. En peu de jours elle distingue son maître, le reconnaît à la voix, le suit partout, fait autour de lui mille gentillesses, et ne se lasse pas de jouer avec lui, de le caresser, et de lui lécher les mains. On la régale de lait, de fruits secs, et de sucreries. Les enfants eux-mêmes en élèvent, et s'en font suivre, en leur montrant un morceau de pain, frotté de miel. On voit des femmes qui leur mettent au cou un ruban avec des grelots, et qui les portent sous le bras comme de petits épagneuls ou des bichons.

La boccamele a un cri de colère et de joie, dont elle accompagne ses exercices ou ses mouvements, et par une espèce de gémissement elle avertit qu'elle veut sortir, bien différente de la belette, qui est toujours silencieuse, et qui ne donne jamois de voix, qu'on ne la frappe [2].

Ce joli animal est ainsi dépeint par *Aristote*,

[1] Hist. nat. de la belette.

[2] Ibid.

sous le nom d'*ictis* : « Il ressemble à la belette » par le poil, par la forme, par la blancheur des » parties inférieures, par la malice et l'astuce ; » il s'apprivoise avec la plus grande facilité, et » fait la guerre aux ruches, car il est très avide » de miel [1]. »

Les naturalistes ont fait de vains efforts pour trouver à la belette, à l'hermine, à la fouine, au furet, au putois, quelques points de ressemblances avec le portrait de l'ictis d'*Aristote*, lequel s'applique avec une fidélité parfaite, avec la plus grande exactitude, à la boccamele, et qui ne s'applique qu'à elle seule.

Ainsi, c'est en Sardaigne qu'a été retrouvée une espèce qu'on croyait éteinte, ou du moins qu'on ne reconnaissait plus.

Les Oiseaux.

La Sardaigne possède toutes les espèces d'oiseaux de terre et aquatiques des autres îles de la Méditerranée ; sa position géographique et l'étendue de ses marais lui en donnent même quelques-unes de plus.

Nous suivons la division la plus simple en *oiseaux de terre* et en *oiseaux aquatiques*, nous bornant, comme pour les quadrupèdes, à indiquer ce qui est particulièrement remarquable.

[1] *Aristot.* Hist. anim.

Les oiseaux de terre.

On ne connaît en Sardaigne que trois espèces d'aigles, savoir : le *petit aigle*, le *pygarque*, et l'*orfraie* ou *aigle de mer*. Les deux premières espèces habitent les montagnes de la Gallura, d'Alès et de Monteacuto, la dernière celles de la Nurra, et les rochers porphyritiques, qu'on appelle colonnes de l'île de Saint-Pierre. Il n'est pas vraisemblable que le *grand aigle*, ou *aigle royal*, qu'on a long-temps cherché, y ait jamais paru.

On y trouve trois espèces de *vautour*, le *noir*, le *blanc*, et le *vautour barbu*, ou *doré*, qui habite aussi les Pyrénées et les Alpes.

Les *faucons* et les *autours*, dont la conservation donna autrefois lieu à des dispositions législatives, et les *éperviers*, si nombreux, du temps des Grecs et des Romains, dans l'île de Saint-Pierre, qu'ils lui en donnèrent le nom [1], sont maintenant relégués dans quelques coins déserts de leurs anciens domaines, où ils vivent condamnés à l'oubli et au dédain.

Tous les autres oiseaux de proie, tous les oiseaux voleurs, tous ceux dont le chant sinistre effraie, pendant la nuit, les imaginations faibles, les *corbeaux*, les *corneilles*, les *craves*, les *pies*, les

[1] Hierakon, accipitrum insula.

geais, les *cresserelles*, les *milans*, les *buses*, les *hiboux* et les *chouettes*, sont nombreux en Sardaigne, et y sont sédentaires. Les ornithologistes du pays disent que les *coucous* n'y sont que de passage.

Le *guêpier (merops apiaster)* est un des plus beaux oiseaux qui soient en Europe. Celui des Sardes l'emporte peut-être sur tous les autres par la variété, la disposition, et l'éclat de ses couleurs. Cet oiseau, à qui une bizarre idée des anciens prêtait l'habitude de voler à rebours, vit de la chasse qu'il fait à tous les insectes, mais surtout aux guêpes et aux abeilles.

La Sardaigne possède aussi en abondance une espèce qui passe pour rare, et à laquelle, suivant *Buffon*, convient le seul climat de la France. Cet oiseau est la *petite outarde*, ou *canepetière*, qui est sédentaire dans cette île, où il niche et où il est pris souvent au milieu de l'hiver.

Nul pays n'est plus favorable à la propagation des *perdrix* [1]. Les chasseurs en prennent et en tuent, soit au tir, soit au filet, des quantités prodigieuses,

[1] La Sardaigne doit pourtant céder le pas à la petite île de *Nanfio*, l'ancienne *Anaphe*, dans l'Archipel, où les perdrix, suivant *Athénée*, avaient tellement pullulé, que les habitants furent sur le point de leur céder la place. *Tournefort*, dans son *Voyage du Levant*, dit que l'on est obligé, encore aujourd'hui, pour empêcher un excès de propagation, d'en enlever les œufs par milliers, vers le temps de Pâques; ce qui fait la nourriture des habitants, pendant plusieurs jours.

et elles se vendent à bas prix. La perdrix ordinaire est la perdrix rouge ; la grise y est rare.

Les *cailles* y sont aussi très multipliées, et y sont sédentaires.

La Sardaigne a deux des espèces de *grive* décrites par *Buffon*, la *draine* et la *litorne*. La *draine* l'habite pendant toutes les saisons de l'année. La *litorne*, qui est le *turdus pilaris* des anciens, n'y est que de passage. Ces voyageurs, avertis par leur instinct, arrivent en troupes innombrables, des côtes de la Toscane et de la Romagne, au commencement de l'automne, lorsque les olives, les graines du lentisque, l'arbousier, le génévrier et tant d'autres fruits et baies sauvages, dont les forêts sont remplies, parvenus à leur maturité, leur promettent une abondante nourriture qui les engraisse en peu de temps.

C'est alors aussi que l'homme déclare la guerre aux grives, et que commence la saison de la chasse, qui, jusqu'au moment de leur retraite, vers les premiers jours du printemps, donne un produit extraordinaire. Leur embonpoint et la prospérité les font tomber sans prévoyance dans les filets tendus contre elles de tous côtés. Les chasseurs, qui les y trouvent prises par centaines, leur tordent le cou ; et après les avoir plumées, les font bouillir dans une grande chaudière, sans autre assaisonnement que du sel, les enfilent par le bec, et vont

vendre ces paquets d'oiseaux, enveloppés séparément dans des feuilles de myrte [1].

Les *merles*, qui sont de la famille des grives, et qui, étant sédentaires, ont sur elles l'avantage de s'engraisser plus à leur aise, sans souffrir des fatigues de la traversée, tombent aussi par milliers, pendant ces six mois de l'année, sous les coups et dans les filets des chasseurs. Ils sont même plus recherchés, à cause de la délicatesse de leur chair, et ils ont de la réputation en Italie, où on les envoie enduits de graisse de cochon fondue.

Outre ces merles, qui font les délices de la table, la Sardaigne en a d'autres qui font l'ornement de ses bois : le *merle bleu*, habitant des hautes montagnes ; le *merle blanc*, dont on ne fait plus une merveille introuvable ; le *merle solitaire*, renommé par la souplesse et la beauté de sa voix pure et légère.

Tous les oiseaux chanteurs et à *joli bec (becco gentile)* ; y abondent. Ses vallées et ses collines ombragées retentissent du chant des *rossignols*, des *fauvettes*, des *chardonnerets*, des *linotes*, des

[1] Les Sardes appellent la grive *smurtidu*, à cause du myrte qui l'enveloppe, et dont le nom dans leur langue est *murta*. Chaque paquet ou *tacula*, comme disent les Sardes, qui se compose de huit oiseaux, se vendait autrefois de quatre à cinq sous; mais le prix en a augmenté avec celui de toutes les denrées. On vend aussi des grives crues, et même avec leurs plumes, pour ceux qui veulent les manger à leur goût.

verdiers, des *allouettes*, des *dix-huit* et des *zizis*. Elle a le *moineau*, le *becfigue*, le *gros-bec*, le *rouge-gorge*, le *cul-blanc*, le *gobe-mouche*, etc.

On connaît, en Sardaigne, cinq espèces d'*hirondelle*, mais qui ne diffèrent en rien de celles qu'on voit partout. Elles y arrivent dans les huit premiers jours du mois de mars, et partent à l'équinoxe d'automne. Les Sardes appellent les hirondelles *oiseaux de sainte Lucie (pillonis de santa Luxia)*. Ils n'en tueraient pas pour tout au monde, parce qu'ils les croient consacrées à cette sainte, qui est regardée comme la protectrice de l'organe de la vue, et qu'ils invoquent dans les maladies des yeux. Un préjugé, qui leur a été transmis par l'antiquité, prête aux hirondelles l'art de rendre la vue à leurs petits, au moyen du jus de la grande chélidoine, ou éclaire, que les anciens nommaient l'*herbe aux hirondelles (herba hirundinaria)*[1].

. Les *grues*, dans le voyage qu'elles font chaque année à la fin de l'automne, pour venir, des régions les plus reculées du nord de l'Europe, se ré-

[1] *Pline* accorde non-seulement aux hirondelles le talent de médecins oculistes, mais il assure, tant il trouve de rapports sympathiques entre ces oiseaux et l'organe de la vue, que leur progéniture est un remède excellent contre toute espèce d'ophthalmie. On coupe la tête de ceux de leurs petits qu'elles ont guéris de la cécité, on la brûle, et les cendres, mêlées avec du miel, font passer tous les maux d'yeux. *Plin.*, Hist. natur. lib. XXIX.

fugier au fond de l'Afrique, font une station dans les plaines de la Sardaigne, où elles trouvent un échantillon de ce qu'elles vont chercher, une température douce, des marais et des grains en herbe.

Ces grands pélerinages d'hiver viennent augmenter encore, aux approches de cette saison, la population indigène, déjà si nombreuse, des *pigeons sauvages*, qui couvrent les bois, les rochers et les bords de la mer. Les Sardes désignent, sous la dénomination de *tidonis* ou *tidus*, toutes ces variétés de bisets, de ramiers et de palombes [1]. Les baies et les graines de tant d'arbustes et de plantes aromatiques les engraissent et leur donnent un goût parfait. Ils sont prodigieusement multipliés; et comme, pour cette raison, ils se vendent à vil prix, il s'en fait une énorme consommation [2].

Les Oiseaux aquatiques.

Les côtes sont fréquentées par une grande quan-

[1] C'est un de ces mots en si grand nombre passés de la langue des anciens Romains dans celle des Sardes. On a fait *tidus* du mot latin *Titus*, prénom de tant d'hommes illustres, qui, avant le siècle *d'Auguste*, voulait dire aussi biset ou pigeon sauvage.

[2] La facilité de s'en procurer à volonté, au premier coup de fusil, est cause du peu de soin que l'on met à l'éducation des pigeons domestiques. Les colombiers sont rares. En général, on n'élève dans les basses-cours qu'une assez petite quantité de poules ordinaires, et de canards de l'espèce la plus commune. Les dindons ne sont guère connus. Ce n'est que chez les curieux qu'on voit des pintades, des paons et des faisans.

tité de *cormorans*, ou *corbeaux marins*, qui vivent de la proie que la mer leur fournit, et de *goélands*, oiseaux d'une avidité si hardie et si importune, que, dans le temps de la pêche des thons, ils se jettent sur les entrailles de ces animaux, au milieu même des ouvriers. On est obligé de les éloigner à coups de bâton, parce que leur plûmage a si peu de prix et que leur chair est si mauvaise, qu'ils ne valent pas les frais d'un coup de fusil.

On y voit aussi l'*alcyon*, ou *martin-pêcheur*, le plus bel oiseau de nos climats, suivant *Buffon*, pour la richesse et la netteté des couleurs. Les alcyons ne posent pas leurs nids, comme les représentait la poésie antique, sur la mer aplanie, mais dans les cavités des rochers, où, après le temps des amours, ils vivent tristes et solitaires.

C'est sur le bord des lacs, des étangs et des marais dont l'île est remplie, que se trouvent, comme à un rendez-vous universel, presque toutes les espèces d'oiseaux aquatiques connues en Europe, soit qu'ils y fassent leur séjour habituel, soit qu'ils n'y viennent que comme voyageurs.

Les indigènes sont les *bécasses* et *bécassines*, les *courlis* et *corlieux*, les *petits plongeons*, et trois variétés de *hérons*, savoir : le *crabier*, destructeur des écrevisses; le *butor*, fléau des anguilles, et le *héron*, proprement dit, beaucoup plus stupide, puisqu'il reste quelquefois immobile pendant des

jours entiers à guetter une proie qui lui échappe ; métier de dupe que les Sardes caractérisent par l'épithète de *perde-zornadas* (perd-journées).

L'époque des migrations amène des légions d'*oies* et de *canards sauvages,* de *cygnes,* de *piettes,* de *pilets,* de *souchets,* de *pélicans,* de *pluviers dorés,* et surtout de *foulques,* ces innocentes poules d'eau, nommées par les Sardes *puligas,* et qui ont si peu de défiance, qu'elles se laissent prendre quelquefois à la main.

On remarque, parmi ces étrangers en visite, la *spatule,* au long bec terminé en forme de pelle ; le *grèbe-cornu,* nommé en Sardaigne *gangorra,* avec sa huppe noire divisée en deux cornes et retombant en crinière coupée carrément autour du cou ; la *poule sultane,* ou *porphyridion* des anciens, dont la robe bleue lustrée est relevée par un bec couleur de pourpre; le *grand chevalier d'Italie,* marchant sur des jambes grèles, fléchissantes, d'une grandeur démesurée, et semblables à des échasses, ce qui lui en a fait donner le nom par les Français ; et enfin le *chevalier aux pieds rouges,* qui a l'air de porter une fourrure mouchetée, et des bottes d'un rouge éclatant.

Le phénicoptère.

Le plus beau, le plus noble, le plus historique de tous les oiseaux de rivage, mérite d'autant

mieux ici une mention à part, qu'il appartient en propre au midi de la Sardaigne, dont il a fait comme sa seconde patrie.

Cet oiseau est le *phénicoptère,* que les Grecs nommèrent ainsi pour exprimer, dans leur langue ingénieuse, qu'il avait des ailes de flamme [1]. C'est la même idée que les anciens naturalistes voulaient rendre en l'appelant *flambant,* dont on a fait *flammant,* quoiqu'il n'ait aucun rapport avec la Flandre, où on ne l'a jamais vu.

« En effet, dit l'un d'eux (*Dutertre*), toutes » les plumes sont de couleur incarnat, et quand » il vole à l'opposite du soleil, il paraît tout flam- » boyant, ainsi qu'un brandon de feu. »

Son bec, aplati et fortement fléchi en dessus vers son milieu, épais et carré en dessous, comme une large cuiller, son cou long et grêle, ses jambes d'une excessive hauteur, son corps élevé quelquefois de cinq pieds au-dessus de terre, ajoutent une singularité très remarquable à la beauté des ailes couleur de feu de cet oiseau palmipède.

Les phénicoptères sont originaires des contrées les plus occidentales de l'Afrique; on les retrouve à Angola, au Congo, au cap de Bonne-Espérance, aux îles du cap Vert [2]. Ils arrivent tous les ans sur

[1] Φοινικοπτέρος, de φοινίκιος, *flamboyant*, et πτέρος, *aile.*

[2] Ils sont aussi du Nouveau-Monde; ils habitent Cuba, Saint-Domingue, les Antilles et l'Amérique méridionale.

les côtes méridionales de la Sardaigne, où ils passent six mois pleins. Les Sardes les appellent *mangoni*. Ils habitent les étangs des environs de Cagliari, et poussent quelquefois jusqu'à celui de Sassu, près d'Oristano, mais ils n'avancent pas plus loin vers le nord.

Comme ils ne s'écartent jamais du rivage de la mer, ces étangs, qui en sont très voisins, paraissent être pour eux un séjour de prédilection. Toujours rangés en troupes, ils se mettent par instinct en alignement régulier, soit pour pêcher, soit même pour se reposer sur la plage. En regardant le matin ces longues files rouges, du haut des terrasses de Cagliari, l'illusion de l'optique fait voir tantôt un grand mur de briques qui borde le lac, tantôt un régiment suisse en bataille.

Quand ils se reposent, ils ont des sentinelles placées en avant, qui, le cou tendu, la tête en mouvement, les yeux à la découverte, veillent à la sûreté publique. Il en est de même, lorsque, le bec à cuiller plongé dans l'eau, toute la colonie est à la pêche ; les vedettes, sur le simple soupçon d'un danger, jettent un cri d'alarme, qui ressemble au son éclatant de la trompette, et alors, en un instant, toute la troupe se lève et disparaît, en observant dans ses évolutions un ordre semblable à celui des grues.

Leur nourriture se compose de coquillages,

d'œufs de poissons, et d'insectes aquatiques. Ils les cherchent dans la vase, en remuant continuellement les pieds de haut en bas, pour porter la proie avec le limon dans leur bec, dont la dentelure sert à la retenir.

Les phénicoptères placent leurs nids au milieu des lagunes et des marais salés, et y pondent deux ou trois œufs, de la grosseur de ceux des oies. Ces nids sont de petits tas de terre-glaise et de fange, élevés en pyramide au-dessus de l'eau, et dont le sommet tronqué, lisse et creux, sans aucun lit de plumes ni d'herbes, reçoit immédiatement les œufs que la mère couve, en se posant sur cette espèce de monticule, les jambes pendantes, à cause de leur longueur, comme une personne assise sur un tabouret.

Quoique ces beaux oiseaux soient très sauvages dans l'état de liberté, on a quelquefois réussi à en apprivoiser. Ils ne boivent alors que de l'eau salée, et y trempent le pain qu'on leur donne. Ils sont frileux, et s'approchent du feu jusqu'à se brûler les pieds. Quand ils ont une jambe blessée, ce que leur conformation rend facile, ils marchent avec l'autre en s'aidant du bec, et en l'appuyant à terre comme une béquille. Les habitudes de la captivité leur sont funestes; ils y succombent promptement, après avoir langui, et ils ne produisent jamais en domesticité.

Cet oiseau passait dans l'antiquité pour un gibier parfait, et il jouissait en cette qualité de la plus grande considération. Quand *Caligula* voulut faire croire et crut peut-être lui-même qu'il était devenu dieu, il choisit le phénicoptère pour une des victimes précieuses qu'on devait immoler sur ses autels. Il s'était aspergé du sang d'un de ces oiseaux la veille du jour où il fut massacré [1]. *Philostrate* le compte parmi les ornements d'une bonne table [2]. *Apicius*, ce célèbre gourmand dont la voracité, selon l'expression de *Pline*, engloutissait les races futures [3], ayant découvert à la langue du phénicotère cette saveur qui la fit rechercher depuis comme le morceau le plus rare, donna la manière savante de l'assaisonner [4]. *Lampride* met au nombre des excès d'*Héliogabale* celui d'avoir fait paraître à sa table des plats remplis de cervelles et de langues de phénicoptères [5]. *Suétone* dit que *Vitellius*, rassemblant les délices de toutes les parties du monde, faisait servir à la fois dans ses festins les foies des scares, les laites des murènes, les cervelles des

[1] Hostiæ erant phœnicopteri, pavones, etc. Sueton. in Caligula.

[2] In vita Apollon. lib. VIII.

[3] Phœnicopteri linguam præcipui esse saporis Apicius docuit, nepotum omnium altissimus gurges. Plinius. Hist. nat. lib. X, cap. 48.

[4] De obson. et condim. lib. VI, cap. VII.

[5] Exhibuit palatinis ingentes dapes extis et cerebellis phœnicopterorum refertas. Lamprid.

faisans et les langues des phénicoptères [1]. *Martial,* dans une de ses épigrammes, fait dire à cet oiseau que son beau plumage a frappé les yeux, et que sa langue est devenue la proie des gourmands, comme celle du rossignol, autre victime d'un goût barbare et destructeur [2]. *Juvénal,* reprochant aux Romains leur luxe déprédateur, dit qu'on les voit couvrir leurs tables et des oiseaux rares de Scythie et du superbe phénicoptère [3].

Le morceau si recherché de ces grands connaisseurs est une grosse langue, bordée de papilles charnues, vers la racine de laquelle se trouve un peloton de graisse. Les modernes qui ont eu occasion d'en goûter sont partagés d'opinion sur son mérite. Les Sardes font peu de cas des phénicoptères comme gibier, et quand ils en tuent, car ils n'ont pas pour eux le respect superstitieux des nègres du Congo, ce n'est que pour leur plumage. *Cetti* dit qu'il fut invité par un illustre prélat à manger des cervelles et des langues de phénicoptères, et qu'il ne leur trouva pas un autre goût qu'à la langue et à la cervelle de veau. On avait peut-être oublié la sauce d'*Apicius*.

LES POISSONS.

La Sardaigne, environnée de tous côtés par la

[1] Sueton. in Vitellio.
[2] Epigrammat. lib. III.
[3] Satyr. IX.

mer, et arrosée par des rivières, qui, avant de s'y jeter, forment à leur embouchure des lacs et des étangs, passait dans l'antiquité pour un des pays les plus poissonneux du monde (*pisculentissima*). La mer qui la baigne, et ses nombreux étangs, justifient bien encore cette antique réputation; mais ses rivières, n'ayant ni long cours ni profondeur, sont dépourvues de la plupart des espèces qui enrichissent les rivières continentales.

Poissons de rivières.

On ne pêche guère que des *truites* et des *anguilles* dans le cours des rivières, et des *aloses* un peu au-dessus de leur embouchure.

Les truites sont très abondantes, et d'un goût excellent, surtout celles de la rivière d'Ozieri. Elles pèsent depuis une livre jusqu'à quatre; on rencontre quelquefois des truites saumonées.

Les anguilles sont le produit le plus ordinaire de la pêche en eau douce; elles sont délicates, et généralement fort grasses. Leur poids commun est d'une à deux livres, mais on en prend par fois de six, dix, douze, quinze et même vingt livres.

Les aloses remontent les rivières, où elles viennent frayer et passent environ quatre mois. Elles voyagent en troupes, en nageant à fleur d'eau, et grognant à peu près comme les cochons.

On ne prend, outre ces trois espèces de poissons, qu'une très petite quantité d'écrevisses.

Poissons d'étangs.

Les poissons des étangs viennent de la mer, avec laquelle ces étangs communiquent, pour s'y fixer et s'y engraisser dans les délices d'une vie plus tranquille. Ils sont livrés aussi avec plus de facilité aux pêcheurs, qui les prennent sans peine et à peu de frais, au moyen des écluses pratiquées dans le canal de communication.

On pêche dans l'étang de la Scaffa, près Cagliari, une grande quantité d'*anguilles*, d'*aloses* et de *spares ;* dans celui de Calago, sous Alghero, beaucoup de *brochets* et de *dorades* de la plus grande taille ; dans celui de Platamona, entre Sorso et Torrès, beaucoup de *muges*, et dans ceux de Sassu et de Santa Giusta, près d'Oristano, des *muges*, mais surtout des *anguilles* d'une grosseur prodigieuse. L'étang de Cabras, dont les riches pêcheries sont affermées environ 30,000 francs par an, est celui de tous qui fournit des *muges* de la plus étonnante grosseur. On en trouve qui pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. C'est avec les œufs de ces poissons qu'on fait ces boutargues si renommées, dont il a déjà été question plusieurs fois.

Poissons de mer.

Les eaux de la Sardaigne nourrissent toutes les espèces de poissons de la Méditerranée, dont quelques-unes affectionnent particulièrement ses côtes ; elles donnent des *congres*, des *turbots*, des *torpilles*, des *murènes*, diverses espèces de *muges*, de *raies* et de *squales*, des *loups*, des *vives* et des *soles* [1].

On y trouve en abondance, et comme dans leur patrie naturelle, tous ces beaux poissons qui, suivant les expressions d'un savant naturaliste [2], » préfèrent le soleil du midi, dont l'éternelle lu- » mière les colore plus vivement, les *chétodons* » rayés de banderolles brillantes, les *zées*, cou- » verts d'un riche vêtement d'or, les *coryphènes* » étincelants du feu des pierreries, les *labres* et » les *spares* aux couleurs éclatantes, et tous ces » peuples de la mer, qui, dans la saison des » amours, portent les livrées du plaisir enrichies » d'émeraudes, de topazes, de saphirs et de » rubis ».

On remarque, dans le genre des *labres*, à cause de la délicatesse de sa chair et de sa beauté, la

[1] Les *vives* sont fort estimées pour le goût exquis de leur chair. On ne fait pas moins de cas des *soles*, qui pèsent quelquefois, dans les golfes de Palmas et d'Oristano, jusqu'à quatre livres.

[2] M. *Bosc*.

girelle, que *Linnée* déclare le plus admirable poisson de l'Europe pour la variété de couleurs [1].

Les espèces appartenant au genre des *spares*, qu'on pêche le plus ordinairement, sont le *pagel*, le *dentex*, le *pagre*, le *smaris*, le *picarel*, la *sargue*, la *bogue* et la *dorade*.

On prend par milliers, dans des filets faits exprès, des poissons d'un goût parfait, que les Sardes appellent *segreto*, et dont la description répond absolument à celle de l'*atherina hepsetus* de *Linnée*. C'est un petit poisson transparent, de la longueur de trois ou quatre pouces, dont le ventre et les côtes paraissent avoir été artistement couverts d'une feuille d'argent; ce qui l'a fait regarder par plusieurs personnes comme l'*argentine sphyrène*.

On pêche sur les côtes de l'ouest et du sud, et dans les golfes, une très grande quantité de *langoustes*, de *homards*, de *crabes*, de *scorpions* de mer, de coquillages de toutes les espèces, d'*oursins*, et de *pinnes-marines* [2].

Un poisson, qu'on croit généralement avoir pris son nom de l'île de Sardaigne, où il abondait autrefois, la *sardine*, est devenu presque nul dans le produit de la pêche actuelle. Il en est de même des *anchois*. Les naturalistes du pays se sont occupés

[1] Formosissimus piscis Europæorum ob colores varios. *Linn.*

[2] La côte occidentale donne du *corail* d'une très bonne qualité; mais cette pêche rentre dans les considérations sur l'industrie nationale.

d'en chercher les raisons. Celle sur laquelle ils s'accordent le plus généralement, c'est que ces petits poissons fuient des côtes de la Sardaigne, dans la crainte d'être engloutis par les armées de thons qui les visitent tous les ans, et qui en sont tellement avides, qu'on en trouve toujours plusieurs entiers dans leur estomac [1].

Cette raison ne serait pas suffisante pour expliquer l'absence des sardines et des anchois. Leur instinct naturel ne leur donne pas moins de motifs de craindre les thons des côtes de Provence, qui ne sont pas si gros à la vérité, mais qui le sont toujours assez pour en manger beaucoup; et cependant il s'en trouve sur ces côtes, et tout autour des madragues, une prodigieuse quantité. Les Sardes en pêcheraient autant peut-être, s'ils les cherchaient mieux, s'ils entreprenaient cette pêche avec moins de mesquinerie, s'ils abandonnaient un peu plus la vue de leurs côtes, si enfin ils employaient les mêmes filets, les mêmes barques, et les mêmes moyens : les bénéfices sont le prix du travail et de l'industrie. Le fond de leurs mers est rempli de sardines et d'anchois. La preuve qu'elles n'en sont pas dépourvues, c'est qu'on en trouve dans le corps de tous les thons; une preuve plus positive, c'est

[1] On dit que les thons poursuivent aussi les *maquereaux* avec fureur, et c'est à quoi on attribue leur rareté sur les côtes de Sardaigne,

que les pêcheurs d'Alghero, et surtout ceux de l'île de Saint-Pierre, font souvent en ce genre des pêches très lucratives.

Les mers de la Sardaigne possèdent trois variétés de *rougets (mullus)*, dont deux, qui vivent sur des fonds sabloneux, sont d'une grosseur et d'une qualité médiocres, assez semblables à celles que donne l'Océan; mais l'espèce qu'on pêche en pleine mer, le *rouget barbu (mullus barbatus)*, fournit à la sensualité humaine un mets des plus exquis, que les Sardes se félicitent avec raison d'avoir en abondance.

Les anciens Romains, qu'il faut toujours nommer quand il est question des excès de la gourmandise et des folies du luxe, avaient une passion déclarée pour le *rouget barbu*. Il figurait sur les tables les plus somptueuses, et on mettait à ceux d'une dimension au-dessus de l'ordinaire des prix extravagants : on voit dans *Pline* qu'on en paya un de ce genre jusqu'à huit mille pièces de monnaie. C'est encore lui qui nous apprend qu'il était fort à la mode, dans les maisons où l'on se piquait d'une certaine élégance, de présenter en vie sur la table ce poisson, éclatant du plus vif incarnat, et de l'y faire cuire dans un vase de cristal, à travers lequel on jouissait du spectacle de la dégradation de ses couleurs, jusqu'à leur extinction totale; plaisir bien digne des aimables convives, qui, en sortant

de ces diners voluptueux, allaient applaudir aux grâces d'un gladiateur dans les agonies de la mort [1].

Sénèque s'élève avec énergie contre ces insensés, « pour qui, dit-il, ce n'était pas assez d'avoir dans » le rouget de quoi satisfaire la gloutonnerie de » leur estomac, s'ils n'y trouvaient d'avance de » quoi repaître celle de leurs yeux [2] ».

Lorsque les écailles ont été enlevées, la couleur de ce poisson, qui est ordinairement d'un jaune olivâtre, passe à un rouge de *minium*, surtout celle des côtes. Les nageoires du dos sont d'une couleur pâle tachetée de jaune; celles de la poitrine, blanchâtres et marquées de quatre taches jaunes; les autres sont rougeâtres avec une teinte légère de jaune.

Le Thon.

De tous les présents que la Sardaigne a reçus de la nature, le *thon* est celui dont elle doit être le plus reconnaissante, à cause du produit de ses pêcheries, les plus belles qui soient connues de

[1] Mullum expirantem versicolori quâdam et numerosâ varietate spectari proceres gulæ narrant, rubentium squamarum multiplici mutatione pallescentem, utique si vitro spectetur. *Plin.* Hist. natur. liv. IX, cap. 17.

[2] Quam incredibile illis videretur, si audirent natare in garo piscem; et cœnæ caussâ occisum esse super cœnam, cum multum in deliciis fuit, et oculos, antequam gulam, pavit l......... Non sunt ad popinam dentibus, et ventre, et ore contenti; oculis quoque gulosi sunt. *Senec.* Quæst. natur. lib. III, cap. 17 et 18.

nos jours, et qui sont la principale branche de son industrie et de son commerce.

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de répéter la description détaillée qu'a donnée *Cetti* de l'organisation, du matériel et des procédés de ces pêcheries ou *tonnares;* établissements temporaires, il est vrai, mais aussi peu comparables, par l'étendue de leur échelle, aux petites madragues provençales, que le sont entre eux, pour la grosseur et la qualité, les poissons qu'on prend dans les unes et dans les autres.

On ne saurait rien ajouter à l'histoire naturelle du *thon* (scomber thynnus. *Linn.*), complètement traitée par M. le comte *de Lacépède* [1], et il ne peut rester de place ici qu'à un petit nombre de faits omis et d'observations qui, étant des particularités pour la Sardaigne, ne sont pas sans intérêt dans un livre dont elle est l'objet spécial.

Les anciens, qui ont fait tant de méprises en physique et en histoire naturelle, croyaient que les thons naissaient dans le Palus-Méotide, aujourd'hui la mer d'Azof, et que, passant dans la mer Noire, par le Bosphore Cimmérien, ou détroit de Caffa, ils s'introduisaient ensuite dans la Méditerranée, qu'ils parcouraient dans tous les sens.

Les recherches des ichthyologistes, confirmées

[1] Hist. nat. des poissons.

par l'expérience journalière des marins et des pêcheurs, ont obtenu des notions différentes, et vraisemblablement plus exactes, sur la vie, les habitudes, et les courses des thons. L'opinion la plus générale est qu'ils viennent originairement du grand Océan, d'où, à peine nés, ils se hâtent de s'expatrier, et que, faisant une irruption au mois d'avril, dans la Méditerranée, par le détroit de Gibraltar, ils en visitent tous les golfes, toutes les côtes et les îles, pénètrent, vers l'automne, dans la mer Noire et dans la mer d'Azof, but constant de ces voyages de long cours, et en sortent par la rive droite du canal des Dardanelles, après y être entrés par la rive gauche.

Il s'en faut de beaucoup cependant que tous les thons, qu'on voit au printemps dans la Méditerranée, soient de nouveau-venus des pays lointains; la plus grande partie ne fait, à l'époque de leur apparition, que sortir des profondeurs de la mer, où ils s'étaient retirés pour attendre une saison plus favorable. Pendant ces mois de repos, on en voit toujours qui se sont séparés des autres, et qui voyagent isolément. On en a observé quelquefois de grandes quantités, au milieu de l'hiver, sur les côtes de la Sardaigne.

Il est bien certain que les thons affectionnent particulièrement les côtes de la Méditerranée. Les anciens, dont quelques modernes ont répété les

opinions, sans beaucoup d'examen ni de critique, attribuaient cette prédilection à l'abondance des glands, produits par les chênes marins, végétant au fond des eaux [1], qui sont, suivant eux, l'aliment habituel des thons, ce qui avait valu à ces poissons dans l'antiquité le nom de *cochons de mer* [2]. Si les thons préfèrent la Méditerranée, et, dans cette mer elle-même, certains lieux à d'autres, c'est parce que ces lieux, notamment, à ce qu'il paraît, les côtes de Sardaigne, sont plus favorables au développement de leurs petits, et qu'ils leur fournissent une meilleure et plus abondante nourriture; mais la raison en échappera long-temps encore à nos investigations.

On croit que les thons déposent leur frai, dès le moment de leur entrée dans la Méditerranée, quoiqu'ils n'en sortent que six mois après. On a remarqué qu'ils ne fraient pas à l'embouchure des fleuves, comme la plupart des autres poissons, mais sur les côtes.

Les thons voyagent en troupes, nageant avec

[1] Les anciens voulaient probablement parler des fruits de certaines espèces de varecs, à qui on donne quelquefois le nom de chênes marins. Cette plante, de la famille des algues, couvre les rochers des côtes, au fond de la mer, d'une végétation immense en longueur et en profondeur. Les botanistes en ont décrit près de deux cents espèces, dont plusieurs peuvent servir de nourriture aux hommes, et ils sont bien loin de les connaître toutes.

[2] *Aristote, Strabon, Polybe, Athénée; Cetti, Azuni, Raimondo, Valle.*

une rapidité extraordinaire, et suivant volontiers les vaisseaux, autant pour jouir, selon *Commerson*, de l'ombre qu'ils projettent, que pour profiter des débris de la cuisine offerts à leur voracité. Lorsqu'ils sont en ordre de marche, ils forment des bataillons carrés, ou grands parallélogrammes, dont chaque rang se compose d'un nombre exactement uniforme, et ils font leurs évolutions sans confusion et sans désordre, comme ferait la troupe la mieux exercée. *Plutarque* et *Aldrovandi*, d'après lui, disent que cet ordre est tellement invariable, que le nombre donné d'un seul rang peut faire calculer, par une simple opération arithmétique, celui de la troupe entière. Dans les temps de calme, les thons se reposent, folâtrent, ou font la chasse; ils ne se remettent en marche que quand la mer est grosse, et suivent alors la direction du vent.

A leur entrée dans la Méditerranée, après avoir passé le détroit de Gibraltar, ils se divisent en deux bandes, dont l'une, prenant à droite les côtes d'Afrique, et l'autre, à gauche, celles d'Europe, suivent également la même direction vers le Levant. Une partie de celle-ci, en longeant les côtes d'Espagne, de France et de la rivière de Gênes, enfile le canal de Piombino, et marche droit à sa destination. Une autre, qui est en général la plus grosse espèce, en quittant le continent vers la Provence et la rivière de Gênes, franchit le grand

canal qui est entre la Toscane et la Corse, et, côtoyant la partie occidentale de cette île, arrive, par le détroit de Bonifacio, à la partie septentrionale de la Sardaigne. Une autre troupe de thons plus nombreuse, ayant quitté plus tôt les côtes d'Espagne et de France, pour naviguer en haute mer, ou, s'étant séparée de la bande qui longeait l'Afrique, prend également le large, et, arrive de même aux côtes occidentale et méridionale.

Les pêcheries les plus célèbres et les plus productives de l'antiquité, étaient établies au cap de Byzance, aujourd'hui Constantinople. Cette branche d'industrie, qu'on disait avoir été indiquée aux habitants de ce pays par un oracle d'*Apollon*, avait tellement prospéré, que les richesses qui en furent le produit firent donner à cette pointe de l'Hellespont, suivant *Strabon*, *Élien* et *Pline*, le nom de *Corne-d'Or (Crysoceras)*. La Grèce perdit tout en même temps, les sciences, les arts, le commerce et la liberté.

Les Espagnols et les Portugais établirent, avec beaucoup de succès, des pêcheries de thons sur leurs côtes, et la tonnare de Conil, en Andalousie, qui apppartenait aux ducs de *Medina-Celi*, fut long-temps florissante; mais elles tombèrent entièrement, vers le milieu du siècle dernier, lorsque ces côtes furent tout à coup privées de la vi-

site accoutumée des thons, par l'effet du tremblement de terre de Lisbonne [1].

Les tonnares de la Sardaigne héritèrent de celles de l'Espagne, et semblèrent profiter de ce qu'une violente crise de la nature avait ôté de richesses à ce dernier pays. Cette circonstance ajouta seulement à la prospérité de ses pêcheries, qui existaient bien auparavant, et dont l'établissement en grand sur le pied actuel remonte au seizième siècle. Elle en eut alors l'obligation à un généreux citoyen, qui, en lui enseignant la méthode actuelle de pêcher le thon, toute nouvelle alors, la dota d'un immense revenu. C'était un simple marchand nommé *Pierre Porta;* il s'était enrichi dans le commerce, et il consacra sa fortune à l'agrandissement de la pêche du thon et du corail, et à la construction de trois tours sur le rivage, pour la protéger contre les Barbaresques.

Dans le temps de cette haute prospérité, diminuée depuis par des causes qu'on croit analogues à celles dont les côtes d'Espagne éprouvèrent les

[1] On pourrait en donner la raison physique. Les thons se plaisent dans les parages des côtes dont la mer est profonde : on les aperçoit souvent, au printemps, à une distance de cent pieds en mer. Le tremblement de terre de 1755 versa de l'Afrique sur l'Europe une immense quantité de sable et d'autres matières, qui firent hausser considérablement le fond des mers d'Espagne. Les thons, trouvant les côtes de ce pays ainsi encombrées, s'en éloignèrent, et comme il aurait fallu, pour les atteindre, des filets d'une longueur impossible à exécuter, les madragues espagnoles cessèrent d'exister.

effets, il entrait dans les filets des Sardes, pendant les six semaines qu'ils étaient tendus, à partir d'un jour presque invariablement le même et qui semblait un rendez-vous, environ cinquante mille thons. On ne pêche plus guère aujourd'hui que le tiers de ce nombre.

Les thons qui visitent les côtes de Sardaigne sont d'une plus grosse espèce et bien plus gras que ceux des autres pêcheries du golfe de Lyon. On appelle *scampirro*, ou poisson chétif, le thon qui ne pèse que cent livres et au-dessous, *demi-thon* celui qui pèse de cent à trois cents livres, et *thon* celui qui, passant ce dernier poids, en mérite seul le nom. Il n'est pas rare d'en pêcher de six à huit cents livres, et on en voit quelquefois, bien rarement à la vérité, de mille à douze cents.

Depuis que la nature, en diminuant ses bienfaits, en a aussi retardé l'époque, et que des circonstances fâcheuses ont resserré les capitaux, les tonnares, qui étaient autrefois au nombre de seize, sont réduites à six. Elles sont affermées par le roi ou les propriétaires, à des entrepreneurs; et leur ouverture attire toujours un grand concours de spectateurs, d'ouvriers et de marchands génois et siciliens, auxquels les Sardes, se contentant du matériel des travaux de la pêche [1], abandonnent

[1] Les plus actifs et les plus habiles pêcheurs de thons ne sont pas des Sardes proprement dits, mais les industrieux habitants de l'île Saint-Pierre.

les calculs et les bénéfices des spéculations. Le jour de *levée* ou *mattanza* (tuerie) est, comme on sait, un jour de fête partout où l'on pêche des thons ; mais nulle part on ne jouit plus agréablement du plaisir de voir ces animaux énormes, que la nature a fait aussi lourds que timides, et qu'elle n'a doués que faiblement du sens de la vue [1], passant de la *chambre de mort* au lieu d'exécution, et harponnés par leurs bourreaux armés, rougir de leur sang l'étroite enceinte où on les massacre; nulle part plus magnifique boucherie n'offre mieux le spectacle d'un champ de bataille.

Les préparations du thon, qui se font sur place, immédiatement après la pêche, consistent à le saler et à le mariner. Les moyens qu'on emploie pour le saler sont à peu près les mêmes que ceux en usage pour la morue. Le thon salé se vend pour la consommation de l'Italie, de l'Espagne, du Levant et du pays [2]. La plus grande

[1] Il paraît constant que les thons ont la vue faible, et quelques naturalistes ont cru en trouver la cause dans la qualité fangeuse des fonds de la mer où naissent et vivent ces poissons. Il serait difficile d'appuyer de quelque raison plausible l'opinion des anciens Grecs, partagée par *Pline*, que les thons ne voient un peu que de l'œil droit seulement, et qu'ils sont borgnes de l'œil gauche.

[2] Quelques tonnares sont dans l'obligation d'envoyer, comme redevance, à chaque juge de la royale audience un baril de thon salé pour le carême. Le vice-roi reçoit de toutes l'hommage d'un thon frais tout entier.

partie du thon mariné s'exporte pour Gênes et pour la France.

Un thon est divisé en trente parties, qu'on sale, qu'on sèche, ou qu'on fait mariner séparément; elles ont toutes leur dénomination et leur valeur distinctes. Le morceau le plus délicat et le plus cher est le ventre du poisson, qu'on appelle *panso de thon*. Les consommateurs modernes, dont le goût ne ressemble pas toujours au goût de leurs pères, partagent sur ce point celui des anciens, qui en étaient extrêmement avides, le payaient double, ainsi qu'on le fait encore aujourd'hui, et le représentaient comme un mets digne de la table des dieux [1].

Rien n'est perdu de ce précieux animal, qui, sous ce rapport, est véritablement le cochon de mer. Outre l'huile qui coule naturellement des parties grasses du thon, on en extrait encore, par ébullition, de ses cartilages, de ses arètes, et de ses nageoires. Cette huile sert pour la peinture en bâtiments, pour les fabriques de gros draps,

[1] *Athénée* fait servir des ventres de thon au banquet de *Jupiter*. Il en est souvent fait mention avec éloge dans les comédies d'*Aristophane*. *Pline* recommande expressément le ventre et la cervelle. Les Grecs faisaient une consommation prodigieuse de thon, qu'ils mangeaient, à ce qu'il paraît, au dessert. On a, dans des vers grecs d'*Archestrate*, une recette pour l'assaisonner. Les Carthaginois en étaient si gourmands, qu'ils en avaient prohibé l'exportation. Le plat de thon était d'obligation chez eux à tous les repas de noces.

et pour les corroyeurs. On lui attribuait autrefois, ainsi qu'au fiel, beaucoup de vertus médicinales; mais on est revenu de cette vieille pharmacopée.

On prend souvent, avec les *thons de course*, une variété de scombres, nommée *alalonga*, dont la chair est encore plus délicate, et malheureusement trop souvent, des *espadons*, entrés dans la tonnare à la poursuite de leurs ennemis, et qui, armés d'une longue et terrible épée plantée sur leur front, réussissent quelquefois à rompre les filets.

L'observation apprendra peut-être quelque jour pourquoi, en Sardaigne du moins, les pêcheries les plus occidentales prospèrent plus que celles du midi et de l'est, et pourquoi les thons, qui, dans leurs longues courses, suivent toujours symétriquement les sinuosités des côtes, sont d'une plus petite espèce sur un point de l'île, *les salines*, qu'à une autre tonnare qui en est très rapprochée, *flumentorgiu*. Elle pourrait de là être conduite à rechercher pour quelle raison, depuis un certain nombre d'années, moins exacts au rendez-vous, ils ont retardé leur arrivée d'un mois, et y viennent en bien moins grand nombre; ce qui mènerait encore à examiner si l'on peut se contenter de l'explication qu'on donne de cette diminution et de ces variations des troupes voyageuses, en les attribuant, comme le font quelques naturalistes,

au tremblement de terre de Messine, et aux volcans sous-marins.

LES AMPHIBIES, PHOQUES, REPTILES, ET TORTUES.

Les naturalistes ne reconnaissent plus d'amphibies dans la rigueur du terme; il faudrait, disent-ils, qu'un animal, pour être véritablement amphibie, eût en même temps des poumons et des branchies, afin de pouvoir se servir indifféremment des uns et des autres, suivant le besoin, et vivre à volonté sur terre ou sous l'eau, ce qui ne se trouve dans aucune espèce connue.

Les *phoques*, ou *veaux marins*, sont une des espèces qui réunissent le plus des conditions de l'amphibie. On en trouve fréquemment sur les côtes orientales et septentrionales de la Sardaigne. Leurs pieds de devant, garnis de doigts armés d'ongles, leur servent pour grimper sur les rochers, où ils vont dormir. Les chasseurs, avertis par leur ronflement, qui est assez bruyant, les tuent avec facilité, pour en tirer de l'huile, et vendre leur peau.

La Sardaigne n'a aucun *serpent* venimeux. On y voit deux espèces de *couleuvres*, et deux de *vipères*. La couleuvre noire, *culora niedda*, est vénérée des Sardes, et regardée comme étant de bon augure, quand elle s'approche de leurs maisons.

Ceux qui ont le bonheur de découvrir leurs tanières y apportent des vivres en forme d'offrande. La vipère de terre, qui n'est pourtant pas moins innocente, leur inspire au contraire une horreur invincible.

On place les *lézards,* comme les serpents, parmi les animaux amphibies, à cause de la faculté qu'ils ont, ainsi qu'eux, par leur structure intérieure, de respirer, ou de se passer d'air à volonté. Outre le *lézard vert,* le *stellion* et le *seps,* il en existe en Sardaigne une quatrième variété, à laquelle on y donne le nom de *tiligugu,* et que les naturalistes du pays prétendent appartenir en propre à leur île. Ce lézard ressemble beaucoup au *scinque* d'Égypte, qu'on apporte salé en Italie, où il sert à la composition de la thériaque. M. *de Lacépède,* qui en a très bien fait voir la différence, ne veut pas que ce soit autre chose que le *mabouya* des Antilles.

On trouve des *tortues de mer,* qui sont quelquefois énormes, dans les eaux de la Sardaigne, surtout du côté de Castel Sardo, des *tortues d'eau douce* dans toutes les rivières, pendant l'été, et des *tortues de terre,* en grande quantité, dans la Nurra, et à l'île de l'Asinara. Elles restent engourdies, et sans manger, pendant tout l'hiver. Les femelles pondent vers la fin de juin. Les petites tortues, à peine écloses, cherchent elles-mêmes

leur nourriture, et ressemblent singulièrement à des coquilles de noix qui se mettraient à marcher.

LES INSECTES.

Les abeilles ont droit au premier rang parmi les insectes utiles, même en Sardaigne, quoiqu'il soit bien vrai, comme on l'a tant dit, qu'elles produisent du miel amer. Ce miel est depuis long-temps diffamé, et plusieurs fois les auteurs anciens en ont parlé. *Virgile* oppose les plantes amères de la Sardaigne aux douces et odorantes fleurs du mont Hybla [1]. *Horace* dit que rien n'est si haïssable que de la mauvaise musique pendant un bon repas, des essences gâtées, et du miel de Sardaigne [2]. Les modernes, sur la parole des classiques, ont été jusqu'à dire que ce miel était un poison [3]. Jamais fait naturel n'a été plus mal su, et plus mal rapporté.

Ce miel amer, si décrié, non-seulement n'est point malfaisant, mais il est très sain, très recherché à cause de cette amertume même, qui lui donne quelque chose de singulier au goût, et il passe dans le pays pour un des plus agréables cadeaux qu'on puisse faire. C'est une particularité du

[1] Immo ego sardois videar tibi amarior herbis. *Eglog.* VII, v. 41.

[2] Ut gratas inter mensas symphonia discors,
Et crassum unguentum, et sardo cum melle papaver
Offendunt. *De Arte poeticâ.*

[3] Un journal anglais, copié par un des nôtres, racontait encore dernièrement cette fable.

sol de la Sardaigne. On ne le récolte que pendant une saison de l'année, c'est-à-dire dans les mois d'octobre, de novembre et de décembre, lorsque les abeilles vont sucer les fleurs des plantes amères, et surtout celles des arbousiers, dont cette île est couverte, et qu'elles aiment avec passion. Les propriétaires de ruches, qui veulent se procurer du miel amer, ont bien soin d'en retirer, au mois de juin, le miel doux dont elles sont alors pourvues, et de n'en laisser aux abeilles qu'une très petite provision. On les force ainsi de se mettre en campagne pour chercher sur les fleurs d'automne un autre butin, dont elles composent le miel amer, qui se récolte dans le mois de février. Au retour du printemps, les abeilles sardes *elles-mêmes*, et il y en a une très grande quantité, tant dans le creux des vieux arbres, que dans les ruches domestiques, font du miel excellent; aussi doux qu'en aucun autre pays du monde, et fort estimé en Italie et à Rome, où l'on en consomme beaucoup.

La Sardaigne qui possède déjà, dans le *Kermès*, un autre insecte utile à l'industrie, en aurait un plus précieux encore, qui paraît y exister, si on savait l'élever et en tirer parti : c'est la *cochenille*. Celle des Indes vit sur le *cactus opuntia*, qui est à peu près de la même espèce que celui dont sont formées les haies vives du cap méridional, et qu'on

appelle dans cette île *figumorisca, nopal* ou *figuier d'Inde* dans les autres pays. On a fait, dit-on, quelques heureux essais, qui ont été abandonnés.

Le compilateur *Julius Solinus* [1] est le seul auteur de l'antiquité qui parle d'un insecte très malfaisant, quoique fort petit, de la forme des araignées, appartenant exclusivement à la Sardaigne, nommé par lui *solifuga*, et dont la piqûre, faite dans les ténèbres, mettait la vie en danger. *Solinus* dit que cet insecte exerçait surtout ses ravages dans les mines d'argent. On ne le retrouve plus dans aucune partie de l'île, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans une petite araignée noire, qui n'est pas plus venimeuse qu'ailleurs. Sa sympathie pour ce précieux métal l'en aura fait disparaître en même temps.

[1] *Jul. Solin*. Poly histor.

RÈGNE VÉGÉTAL.

La richesse des produits du règne végétal en Sardaigne lui a valu la réputation de fertilité, dont elle a joui, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. La nature lui a prodigué ses largesses, et ce n'est point à elle qu'il faut s'en prendre ni des événements humains, ni de l'ignorance, qui ont privé ce pays d'une partie de ses dons, ou l'ont empêché d'en user comme l'eût fait une industrie plus éclairée.

Les *céréales* et les *plantes alimentaires* constituent encore la principale richesse végétale de la Sardaigne, comme au temps où elle était un des greniers de la capitale du monde, avec la différence qu'a dû nécessairement apporter dans les résultats celle de la population et des procédés agricoles.

Dans les bonnes années, celles où il n'a pas manqué totalement d'eau, car celles où il en tombe trop sont presque inconnues, la Sardaigne fait une récolte extrêmement abondante en blé, d'une qualité parfaite, et supérieur peut-être à celui de tout autre pays du monde.

Les autres grains et plantes alimentaires, que

cette île récolte, sont l'*orge*, les *fèves*, les *pois chiches*, les *haricots*, et les *lentilles*. Quand il n'y a pas de disette, on en fait, outre la consommation intérieure, une exportation considérable.

On cultive depuis quelques années le *blé de turquie*, pour la table des personnes aisées dans les villes, et dans les campagnes pour engraisser la volaille.

Aucune des plantes potagères et domestiques n'est inconnue en Sardaigne. Elles y viennent parfaitement, et en grande abondance. Les jardins potagers de Cagliari, de Sassari, et d'Oristano, sont remarquables par la beauté des *scorsonères*, des *choux-fleurs*, des *artichaux*, et des *cardes*. Les *melons*, les *pastèques*, et tous les genres de cucurbitacées, y sont excellents.

Les arbres à fruit, ce présent de la nature si précieux pour les pays chauds, semblent avoir été multipliés par elle dans cette île, en proportion de leur utilité. Les environs de Sassari et d'Oristano sont couverts d'*orangers*, de *limoniers*, de *citroniers*, et de *cédrats*. Ils forment un bois de plusieurs lieues d'étendue dans la vallée de Milis. Les *grenadiers* croissent dans tous les terrains de l'île, et donnent des fruits d'une grosseur énorme. On cueille une quantité prodigieuse de figues délicieuses, pendant six mois de l'année. Les *amandiers*, les *pruniers*, les *cerisiers*, les *jujubiers*, les *néfliers*, les *azeroliers*,

ornent presque tous les vergers et les jardins. Les *coignassiers*, qui se trouvent partout, portent des fruits de la plus grosse espèce et pèsent deux ou trois livres. Ceux du *pêcher*, sans être fort gros, sont d'un excellent goût.

On cultive plusieurs variétés de l'*abricotier*; la plus estimée est celle qu'on appelle, à Cagliari, *albercocche lucenti* (abricots luisants). On a au cap septentrional un assez grand nombre d'espèces de *pommes*, dont quelques-unes, particulièrement les *pommes gelées*, ainsi nommées, à cause de leur transparence, sont parfaitement bonnes. Les *poires* de Sassari et d'Iglesias ont de la réputation. Le *noyer* est naturalisé en Sardaigne, où il réussit très bien; il y est encore beaucoup trop rare.

Il n'en est pas de même des *oliviers*, qui tapissent toutes les hauteurs et tous les coteaux de l'île. La plus grande partie reste dans l'état sauvage; mais on les cultive, avec autant de soin que de succès, dans les départements du cap septentrional. On tire de l'olivier, par incision, une gomme qui est très recherchée.

Le *mûrier blanc*, qui nourrit les vers à soie, a été acclimaté sans peine; et ce n'est pas la qualité du sol, si favorable à cette culture, qui l'a empêchée de rivaliser avec celle de l'Italie, comme elle l'aurait pu, si les efforts du gouvernement et des économistes avaient été mieux secondés.

Le *palmier-dattier*, transplanté de la côte de Barbarie, a été naturalisé au cap méridional, et surtout autour de Cagliari. Son fruit vient à maturité; mais il conserve toujours un goût âpre, parce qu'on ignore ou qu'on néglige les préparations usitées en Afrique.

Le plus précieux de tous les fruits pour la Sardaigne est celui que la *vigne* lui donne en si grande abondance, et d'une qualité si parfaite. C'est le genre de culture et de propriété le plus général; il n'est pas un Sarde, possédant quelque chose, qui n'ait sa vigne. Peu de pays au monde produisent une plus grande variété de vins exquis.

Le *figuier d'Inde*, *nopal* ou *raquette*, qui forme les haies du cap méridional, doit être rangé parmi les arbustes à fruits, puisque ceux qu'il donne fournissent un aliment dont il se fait une consommation prodigieuse [1].

Outre ces arbres dont les fruits sont destinés à la nourriture de l'homme, et que cultive son industrie, la nature a semé sur la surface de l'île tous ceux qui croissent spontanément pour servir à celle des animaux, et pour embellir et orner les campagnes. Elle y a déployé toute sa richesse, et rien n'égale la force de leur végétation.

[1] Le jus de ce fruit sert pour l'office et la cuisine, et on en extrait un sirop. L'enveloppe et les résidus nourrissent les cochons.

On voit des bois entiers d'oliviers sauvages; mais en général les forêts se composent d'espèces variées, que le hasard entremêle, et dont les hautes futaies couvrent les flancs des montagnes, ou en couronnent la cime. On y trouve presque tous les *chênes*, le *rouvre*, le *liége*, l'*yeuse* ou *chêne vert*, le *chêne épineux* (*quercus coccifera*, Lin.), l'*érable*, le *peuplier*, le *hêtre*, le *frêne*, l'*orme*, l'*if*, le *sapin*, le *pin sauvage*, le *pin à pignon*, le *saule*, le *caroubier*, le *poirier* et le *prunier* sauvages, l'*aulne*, le *houx*, le *laurier*, la *viorne laurier-tin*, le *sureau*, le *genévrier commun*, le *genévrier rouge*, le *genévrier-sabine*, le *micocoulier*, l'*agnus castus* ou *gatillier*, la *philaria*, l'*alaterne*, le *pistachier*, le *lentisque*, le *ciste*, le *fusain*, le *laurier-rose*, le *sorbier*, l'*aubépine*, l'*arbousier*, le *cyprès*, le *cytise*, le *lyciet*, le *cornouiller*, l'*adragant*, le *genêt*, le *mirtille*, etc.

On a vu s'accroître, depuis quelques années, le nombre des Sardes qui, soignant leurs habitations rurales, ont joint aux arbres indigènes des arbres exotiques remarquables par la beauté de leur port ou de leurs fleurs. On a planté dans les campagnes des environs de Cagliari, de Sassari, d'Alghero, et d'Oristano, le *sumac amaranthe*, le *robinia*, le *mûrier de la Chine*, l'*aloës*, le *platane oriental*, l'*arbre de Judée*, la *cassie*, l'*azedarach*, et le *bignonia catalpa*.

La nature du climat et la fécondité du sol ont

fait faire des essais plus importants de naturalisation sur d'autres plantes indigènes, dont la culture a enrichi des contrées moins arriérées en matière d'industrie. La *canne à sucre*, l'*indigo*, le *coton* ont donné les résultats les plus satisfaisants; mais ces essais, d'abord si heureux, ont été abandonnés faute de moyens, de constance, et d'encouragement.

Le *tabac*, au contraire, est l'objet d'une culture tout-à-fait nationale; c'est un des principaux produits du cap septentrional.

On cultive aussi, mais avec assez peu d'activité maintenant, le *safran*, et la *soude*, dont l'incinération produit la substance de ce nom. On néglige le *lin* et le *chanvre*, qui pourtant viennent à merveille, et l'on ne fait aucun cas du *sénevé* ou graine de moutarde. On traite à peu près de même le *spart*, qui pousse dans les terrains sabloneux au croît de la mer.

Une autre plante, qui croît aussi dans le sable et dans les terrains arides, et qui, loin d'être dédaignée, est un objet de prédilection marquée pour plusieurs contrées de la Sardaigne, c'est le *palmier-nain*, qu'on nomme à Sorso, à Saint-Antioche, à Sassari, *palmizzu*, et *margallon* à Alghero. Elle ne s'élève guère à plus de trois pieds. Ses feuilles, plus petites que celles du palmier, sont disposées de même. On en fait des balais. La ra-

cinc, et la moelle, qui est blanche et compacte comme la tête des cardes, se mangent crues. C'est une substance assez nutritive, dont le goût, malgré un peu d'amertume, est agréable et appétissant. On a calculé que, dans une année de disette, on en avait mangé 600,000 à Sassari. Cette plante ligneuse est vivace; elle se reproduit toujours, quelque près de terre qu'on l'ait coupée, pourvu qu'on laisse un peu de racine.

La vraie *racine de disette*, la *pomme de terre*, loin d'être popularisée en Sardaigne, comme l'ont essayé plusieurs amis de l'humanité, y est dans un discrédit complet. Quelques amateurs, qui la cultivent par curiosité, y joignent par fois la *patate* et le *topinambour*.

On trouve dans l'Ogliastra, et au cap méridional, des *truffes blanches*, dont le goût et l'odeur rappellent assez bien celles du Piémont.

La Sardaigne abonde en plantes propres à la teinture, comme la *garance*, le *carthame*, l'*orseille*, et en plantes médicinales, parmi lesquelles on distingue la *salsepareille*. Il s'en fait chaque année une récolte considérable, non-seulement aux monts Limbara, qui sont le jardin botanique de la Sardaigne, mais sur toutes les montagnes de l'île, où croissent naturellement les plus belles plantes d'ornement, que la culture embellit encore.

Une des plantes qu'elle produit, et que longtemps on a cru lui appartenir exclusivement, a été célèbre dans l'antiquité par ses funestes effets sur ceux qui en faisaient usage. Les anciens l'appelaient l'*herbe de Sardaigne*, ou l'*herbe scélérate*[1]. Ils prétendaient que ceux qui en avaient mangé étaient saisis d'affreuses convulsions, et que, comme les muscles de la face étaient alors extrêmement contractés, ces malheureux paraissaient mourir en riant; ce qui a fait donner le nom de *rire sardonique* à ce genre de mort, et en général à tout rire contraint et affecté. Les auteurs anciens qui en parlent en font une espèce d'*ache*, poussant sur le bord des fontaines, dont elle empoisonne les eaux. Cette désignation suffit pour faire reconnaître la *berle à larges feuilles*, plante vivace qui n'appartient pas seulement à la Sardaigne, mais qui se trouve partout dans les fossés pleins d'eau, sur le bord des étangs, et dont le suc passe pour être mortel, surtout pendant les grandes chaleurs et dans les pays chauds. Les vaches l'aiment avec fureur, et en mangent sans inconvénient. On détruit tant qu'on peut en Sardaigne cette herbe dangereuse.

Phénomènes et particularités naturelles.

Une des particularités les plus remarquables de

[1] *Pausanias* in Phocic. — *Pline*. Hist. nat. — *Jul. Solin.*, Polyhist.

l'île de Sardaigne, et dont elle est peut-être le seul exemple, c'est l'absence de toute bête féroce, de tout animal venimeux, et l'immunité dont elle jouit à cet égard. Les vieux historiens sardes prétendent que leur pays en a l'obligation aux prières de saint *Januarius* et de saint *Protus*, déportés, vers l'an 300, dans l'île de l'Asinara. Ils n'ont pas fait attention que *Pausanias* et *Silius Italicus* en avaient parlé plusieurs siècles avant la naissance de ces martyrs de la foi chrétienne. C'est un bienfait de la Providence, dont on ne peut espérer de trouver la cause physique.

Il est facile au contraire d'assigner celle du *rapetissement* des espèces quadrupèdes : elle vient entièrement de la température habituelle du pays, et de la nature du climat. C'est l'effet successif et transmis de génération en génération, de la sécheresse continue de l'atmosphère sur l'organisation animale. Elle brûle l'herbe des champs, durcit la terre, tarit les fontaines. Les privations et les maux qui en résultent frappent, dans leurs besoins respectifs, les animaux carnivores aussi bien que les herbivores, et les espèces sauvages et les espèces domestiques, à moins que par des soins particuliers, comme ceux qu'on prenait de ces dernières dans l'antiquité, et qu'on en prend encore dans quelques parties de l'île, ou par quelques circonstances particulières de leur conformation, ainsi qu'il y

en a un petit nombre d'exemples, ils n'en soient préservés et garantis. Presque nul être vivant en Sardaigne n'est à l'abri des effets de la sécheresse de l'atmosphère, qui absorbe les humeurs, qui resserre, rapetisse et retrécit. L'homme lui-même en est la preuve; les Sardes sont généralement exempts de difformités corporelles, mais secs, petits et maigres; il n'y a rien de si rare chez eux qu'une haute taille et de l'embonpoint.

Une autre singularité remarquable en Sardaigne, c'est que les chiens, malgré la chaleur et la sécheresse du climat, n'y sont pas sujets à la rage. Dans un pays brûlant, et où les chiens sont extrêmement multipliés, il n'y a presque pas, de mémoire d'homme, d'accidents de ce genre à citer. Quelques personnes attribuent cette immunité des chiens sardes à la précaution usitée dans le pays de détruire la première portée des mères, laquelle passe pour avoir plus de prédisposition à cette affreuse maladie. D'autres personnes pensent qu'elle vient de ce qu'ils ont le poil court, et qu'ils sont moins susceptibles de la contagion que ceux à long poil, qui ne sont pas naturalisés dans l'île. Une des raisons plausibles qu'on pourrait en donner, c'est que la Sardaigne n'a pas de loups, et que dans les autres pays il arrive assez souvent que ce sont ces animaux qui communiquent aux chiens la maladie de la rage.

La Sardaigne, qui jouit de tant d'autres avantages naturels, est aujourd'hui dépossédée des magnifiques merveilles dont l'avait dotée l'imagination de *Julius Solinus*, et qui depuis ont été chantées en vers latins modernes [1]. Les femmes sardes, qui avaient deux prunelles à chaque œil, n'ont pas eu, à ce qu'il paraît, de postérité. On n'a retrouvé dans aucune partie de l'île les fontaines miraculeuses, qui rendent la vue plus claire aux innocents traduits en justice, et qui frappent d'aveuglement subit les voleurs coupables de faux serment. La justice emploie aujourd'hui, pour la répression du crime, des moyens plus sûrs que l'épreuve de l'eau de fontaine.

[1] *Caius Julius Solinus* était un grammairien latin, qui donna, sous le nom de *Polyhistor*, un recueil de notices historiques et géographiques sur diverses contrées du monde. C'est une compilation sans critique et sans goût, sur laquelle *Saumaise* a fait de savants commentaires. On a surnommé *Solinus* le singe de *Pline*. Il fut son contemporain.

TROISIÈME PARTIE.

ÉTAT MORAL.

CHAPITRE Ier.

De la matière et des produits du travail en Sardaigne. — De l'Agriculture. — De l'Industrie. — Du Commerce. — Exportations et importations. — Balance commerciale. — Droits et revenus publics.

La décadence de l'agriculture, l'exiguité des produits de l'industrie, la langueur du commerce, proviennent moins des circonstances politiques où le pays s'est trouvé si long-temps placé, avant l'avénement de la maison de Savoie, que de l'esprit dominant, du caractère, en un mot de *l'état moral* du peuple sarde. Cette nation joint à des qualités solides, à des vertus réelles, dont elle a donné plus d'un exemple, les défauts primitifs et peut-être héréditaires, qui sont éminemment propres à empêcher le perfectionnement de l'agriculture, l'extension du commerce, et le développement de l'industrie, source de richesse et de prospérité pour

d'autres contrées plus avancées en civilisation. L'opiniâtre attachement des Sardes aux pratiques anciennes leur donne de l'éloignement pour les méthodes nouvelles ; la vanité nationale leur fait dédaigner les découvertes de l'étranger ; la chaleur du climat leur ôte le goût du travail, que la fertilité du sol et leur sobriété rendent chez eux moins nécessaire qu'ailleurs.

Produits agricoles.

Quoique les habitants de la Sardaigne paraissent exclusivement portés par leurs habitudes et leur naturel à vivre des fruits de la terre, l'agriculture, si florissante dans les temps anciens, y est cependant stationnaire depuis bien des siècles, et fort en arrière des progrès qu'elle a faits dans presque tous les autres pays du monde. Le sol n'a rien perdu de sa fertilité autrefois si renommée, mais ceux qui le remuent n'ont rien voulu ajouter ou substituer à ce que faisaient leurs pères. Il suffit de dire que la charrue, dont on se sert encore aujourd'hui en Sardaigne, est exactement et précisément la même dont se servaient les Grecs et les Romains [1]. Le manche de cet instrument de labou-

[1] La description de la charrue sarde est celle de l'*amaxès* des Grecs et du *plaustrum* des Romains, avec cette différence que les bœufs, au lieu d'être attachés au joug par le cou, le sont par la tête, ce qui leur donne une coiffure assez pittoresque.

rage est court et perpendiculaire, comme il l'était de leur temps, et le soc trace en une seule fois, sans revenir, un sillon superficiel, qui n'a qu'un demi-pied de profondeur.

Les anciennes habitudes et la routine sont la règle de tous les travaux des champs. Rien ne peut déterminer le paysan sarde à suivre d'autres procédés que ceux qu'il voit depuis son enfance, à tenter d'autres cultures que celles qui étaient usitées avant lui. On lui ferait injure en lui proposant de faire semer du seigle par ces mêmes mains qui ont semé du blé si blanc et si beau, de changer la manière de cultiver sa vigne et de faire son vin, et de planter la pomme de terre, si dédaignée, et qui pourtant viendrait souvent fort à propos.

Le manque de bras et le défaut de population sont une des principales causes de la décadence de l'agriculture en Sardaigne. On a calculé que, dans une étendue de terrain de soixante-dix lieues sur trente-six, déduction faite des vieillards, des femmes, des enfants et des habitants des villes, les travaux de l'agriculture, destinés à l'alimenter, tombent sur dix-huit à vingt mille hommes. Il en résulte qu'on ne cultive guère plus du tiers de la superficie de l'île, et que le reste des terres demeure sans culture.

Un des maux de l'agriculture en ce pays, c'est que généralement les propriétés n'y sont pas

closes, à l'exception de celles du campidano de Cagliari, qu'entourent ces haies vives de figuiers-d'Inde (*cactus opuntia*), qui compensent, par bien des avantages, les inconvénients de leur végétation trop abondante. Les clôtures sont une garantie contre les effets du vent, contre les animaux, contre les hommes, et elles attachent le propriétaire à son bien.

Rien n'a peut-être plus nui à l'agriculture de cet état que la communauté des terres, système funeste dont il a hérité des Barbares, à l'époque de leurs invasions, et dont il n'a pas su se délivrer comme ceux où il s'était alors également introduit, et qui datent de son abolition leur prospérité agricole. Les seuls biens non féodaux, fermés de murs ou de haies, sont considérés comme propriétés patrimoniales et particulières; les autres terrains, appelés *vidazzoni*, sont divisés par une ligne idéale en deux ou plusieurs régions, selon leur grandeur respective. Une seule de ces régions est destinée chaque année à être ensemencée, tandis que l'autre, qu'on nomme *Pabarili*, reste inculte, et seulement affectée à la pâture libre du bétail. Les terres de la région ainsi destinée à la culture de l'année sont réparties parmi ceux qui se présentent pour les cultiver, ce qui s'exécute ou par la voie du sort, ou par occupation préalable, ou d'une autre manière, suivant l'usage éta-

bli dans l'endroit, lorsque les terrains sont communs, ou par le choix des propriétaires, lorsqu'ils appartiennent à des particuliers. L'année suivante, on met en culture l'autre région, et ainsi successivement des autres, lorsque le terrain est divisé en plusieurs portions; mais les terres qui se reposent, et qu'on laisse en friche, doivent toujours rester ouvertes à la pâture du bétail, jusqu'à ce que leur tour soit arrivé, quoiqu'elles appartiennent à des particuliers.

Cet usage destructif de toute agriculture, et tellement enraciné qu'il est la première base de la législation rurale, ôte au cultivateur sarde l'intérêt qu'il porterait à un champ ou à un pâturage qui ne prospérerait que par lui et pour lui; aussi fait-on machinalement ce que la routine seule a pu enseigner, et se borne-t-on à une seule culture de céréales, celle du froment et de l'orge. Les prairies artificielles sont entièrement inconnues. Cette méthode d'*assolement* ne fournit des aliments qu'à l'homme, quand l'inclémence du ciel ne l'en prive pas, et presqu'aucune aux bestiaux. Aussi arrive-t-il que, dans les années de grande abondance, il y a encombrement de denrées avec avilissement du prix, et que, dans les années de disette, il ne reste aucune ressource, aucun moyen de subsistance.

A l'exception des figuiers, les arbres à fruit, dont la culture est d'ailleurs peu soignée, ne sont

point assez nombreux pour suppléer à ces richesses alimentaires, quand elles viennent à manquer. Tous les arbres que ne produit pas spontanément la nature, et que propage l'industrie, non-seulement ceux qui nourrissent l'homme, mais ceux qui sont utiles aux arts, sont très rares en Sardaigne. Ce sont encore les *vidazzoni*, c'est le déplorable système de la pâture commune, qui dépeuplent cette île de grands végétaux. On ne veut pas planter dans les champs ouverts des arbres destinés à périr sous la dent dévorante des troupeaux de toute une commune, qu'on est obligé de recevoir chez soi. Ainsi, sous les rayons d'un soleil ardent, ces longues routes, ces vastes plaines sont dépouillées d'ombrage; l'économie rurale est privée d'une ressource que lui offriraient les feuilles des arbres pour la nourriture des bestiaux; les vapeurs ne sont plus élevées et les pluies attirées par la végétation, et on a une digue de moins contre les débordements.

Les exhortations patriotiques et les dispositions législatives, renouvelées encore par le dernier roi *Victor Emmanuel*, ont de tout temps encouragé les plantations d'arbres, et surtout la greffe des oliviers sauvages; mais elles sont à peu près restées sans succès. Au milieu du siècle dernier, sous le règne mémorable de *Charles Emmanuel IV*, toutes les autorités, y compris celle du prince, et

toutes les personnes éclairées du pays, furent saisies d'enthousiasme pour un projet de naturalisation en grand du mûrier blanc, et d'éducation des vers à soie. Les circulaires du gouvernement, les pastorales des évêques, les prônes des curés, les sacrifices, les avances, tout concourait au même but : c'était une sorte de conspiration philantropique ; mais quoique les essais aient été parfaitement heureux, cette culture, qui n'a pu jusqu'ici se nationaliser, est demeurée l'occupation des amateurs et des curieux. Il est vrai qu'elle a été plus long-temps encore à s'établir en France, où elle a fini par devenir une des branches de la prospérité publique[1].

On a eu aussi l'idée de faire des essais de perfectionnement sur le palmier-dattier (*phœnix dactylifera*), qui s'est naturalisé en Sardaigne, et dont on voit, tout autour de Cagliari, des individus d'une belle venue et très vigoureux. Dans certaines expositions, les dattes parviennent à maturité, et on en a vu d'aussi belles grappes que celles qu'on envoie de Tunis. Le fruit conserve, il est vrai, une certaine âpreté ; mais il la perdrait si on lui faisait subir la fermentation qui lui est nécessaire

[1] « Le mûrier a passé en France au quinzième siècle ; il a fallu plus » de cent ans pour faire ouvrir les yeux sur son utilité.... *Colbert* fit » les plus grands efforts pour la propagation des mûriers : autant il en » faisait planter, autant les paysans en détruisaient. » *Encyclopédie.*

pour brunir l'enveloppe, attendrir sa pulpe, et développer le principe sucré. La greffe l'améliorerait et en multiplierait les variétés. On en compte soixante-dix en Égypte. On y réussirait d'autant mieux, que les Sardes ont en abondance les eaux et les boues saumâtres, qui sont pour les dattiers un excellent engrais.

Le chevalier *Angioy*, qui avait déjà introduit l'indigotier en Sardaigne, fit des dépenses considérables pour y naturaliser le coton; il en obtint de très beau, de douze qualités différentes, en plantes, en arbrisseaux, et en arbres. Il avait monté des machines pour carder et tisser, et une filature complète. Tout a été détruit, et le gouvernement a fait de vaines tentatives pour relever ces établissements.

Un autre patriote sarde, le vicomte *de Flumini*, consacra une partie de sa fortune à des expériences sur la culture de la canne à sucre, qui croît et prospère en des climats analogues. Ces essais auraient présenté les mêmes résultats, si les dispositions des habitants eussent répondu aux sacrifices de cet agronome éclairé, qui avait déjà bien mérité du pays en faisant rebâtir un village détruit. Ils devinrent bientôt l'objet de l'envie; l'ignorance et la méchanceté les punirent comme des crimes.

Les coteaux de Sassari, d'Oristano et de l'Oglias-

tra, sont couverts d'orangers, de limoniers, de cédrats et de citronniers. Oristano et Sassari cultivent ces arbres précieux, et en tirent au moins parti. Dans l'Ogliastra, à l'exception de deux ou trois milliers de citrons qui se vendent, on laisse tout périr sur l'arbre, fleurs et fruits. On récolte bien les fruits des jardins ou plutôt des bois d'orangers de la vallée de Milis; mais leurs fleurs embaument les airs sans aucun profit pour les habitants. Des provençaux avaient obtenu du gouvernement sarde la permission d'établir à Milis des ateliers de distillation. Ils y travaillèrent pendant toute une floraison, et répandirent quelque argent dans le pays. A leur retour, l'année suivante, ils trouvèrent leurs ateliers saccagés, et tous leurs outils et ustensiles pillés. La spéculation finit là.

Les forêts de l'intérieur renferment des bois de toutes les espèces, dont on ne tire aucun parti, faute de rivières navigables. M. le chevalier *de Saint-Réal*, ancien intendant des mines et forêts, avait trouvé et fait marquer 12,000 pièces pour la marine.

Sur des coteaux moins inaccessibles, au bord de la mer, dans tout le cap du midi, à l'entour même de la capitale, viennent en abondance et se reproduisent sans cesse une foule de genévriers rouges, ou en arbre, de lentisques, de cistes, qui fourniraient pour l'ébénisterie, pour l'économie

domestique, et pour la droguerie, des ressources étendues, si on voulait s'en servir.

On tire par incision du genévrier en arbre cette résine blanche, qu'on nomme *sandaraque*, et dont on fait du vernis. Son bois donne, par la distillation, l'*huile de cade*, fort employée dans les maladies des brebis.

Le pistachier-lentisque produit le *mastic*, dont on fait un si grand usage dans l'Orient. On n'en tire en Sardaigne qu'une huile d'une odeur insupportable.

Le suc résineux qui transpire du ciste est le *laudanum*, si connu dans la pharmacie.

Le bois et les racines de ce joli arbrisseau, et surtout ceux du genévrier rouge, mais plus particulièrement encore ceux du lentisque, fournissent à l'ébénisterie de quoi faire des ouvrages très recherchés. En Sardaigne, où ils tapissent toutes les hauteurs, ils sont méprisés, négligés, et alimentent le foyer domestique.

Produits de l'industrie.

Si les Sardes dédaignent ou exploitent mal une partie des trésors naturels que la Providence leur a prodigués, il ne faut pas en conclure qu'ils manquent d'industrie ; elle s'exerce même sur un plus grand nombre d'objets que ne le ferait croire leur peu d'activité et d'amour du travail.

Dans une île pauvre, et dont la population est faible, l'industrie ne saurait s'appliquer qu'aux besoins de la vie et du commerce maritime, sans s'élever jusqu'à ceux du luxe, qu'elle ignore, et qu'elle ne pourrait satisfaire.

Les Sardes excellent dans l'art de faire ces fromages salés de brebis et de chèvres, dont le royaume de Naples s'approvisionne chez eux. Dans quelques parties de l'île, on fait des fromages de vaches; mais ils sont rares : on leur donne la forme d'une poire.

Indépendamment de leurs excellents vins, ils font à Villacidro, à San Lussurgiu, et dans les Barbargies, de l'eau-de-vie qu'ils appellent eau ardente (*acqua ardente*), et qui mérite bien ce nom.

De la laine des brebis noires, qu'on multiplie à dessein, on fabrique dans les campagnes une étoffe grossière de cette couleur, qui se nomme *forese*, et dont on fait des couvertures, des sacs, et ces grands capuchons pointus, partie obligée de l'habillement du paysan sarde. La même étoffe, mais plus fine, plus serrée, plus soignée, sert pour faire des manteaux ou des habits de voyage, et garantir de la pluie et du froid.

On fait dans quelques villages de petites étoffes et des fichus de soie commune, qui sont d'un assez bon usage; dans d'autres, des bas de fil d'une excellente qualité; dans la Barbargia Ollolai des

tapis de pied et des toiles de ménage; dans la Barbargia Belvi, des tables et planches de noyer et de châtaignier, et dans le voisinage des villes, de la poterie commune.

La ville de Cagliari se distingue par une industrie plus relevée. Son orfévrerie et sa serrurerie ne sont pas sans mérite. Elle a quelques fabriques de savon, et quelques tanneries, établies par des étrangers. Son biscuit de mer, son amidon, fait de blé dur, ses farines, et surtout ses pâtes, jouissent d'une juste réputation.

La capitale s'est approprié une industrie d'une grande importance : c'est sa fabrique de poudre à canon. Il n'y en avait autrefois qu'au village d'Isili, qui n'en donnait que de la plus mauvaise qualité; il s'en est établi une à Cagliari, pour le compte du roi. Le charbon est donné par le bois d'aulne du pays, et le salpêtre est fourni par les pâtres. Voici comment :

Des cavernes, que la nature a pratiquées dans les collines, servent de retraite aux nombreux troupeaux de moutons et de brebis qui paissent dans le voisinage. On leur fait une couche de terre fine et légère, de l'épaisseur d'un pied. Lorsqu'elle est bien imprégnée de l'humidité produite par le long séjour de ces animaux, pendant les grandes chaleurs de l'été, les bergers y mêlent des cendres vierges, et jettent ensuite ce mélange dans des

tonneaux, d'où ils tirent une eau chargée de nitre, qui donne par l'évaporation le salpêtre de première qualité. Le déchet qu'il souffre à la raffinerie royale n'est que de 25 à 30 pour cent.

Les cultivateurs sardes faisaient aussi de la soude, avant que l'usage de la soude artificielle eût fait tomber cette fabrication, qui ne leur donnait d'autre peine que de laisser brûler d'elles-mêmes des herbes marines, et d'en recueillir les cendres.

Les tabacs de la manufacture royale de Sassari, dont la saveur et la qualité les rapprochent un peu de ceux d'Espagne, sont confectionnés avec les feuilles qui se récoltent dans tout le cap du nord, et que le gouvernement achète aux cultivateurs.

L'huile est une des principales branches d'industrie de la Sardaigne; on y en fait une très grande quantité; mais elle est âpre, de mauvaise qualité, et on n'en connaît qu'une espèce, qui est la même pour la table et pour la lampe. Celle que l'on fait au cap de Sassari, la Provence de l'île, est pourtant d'une qualité supérieure. Il s'en exporte beaucoup. On en fait d'assez bonne aussi à Cagliari; mais là même l'art de la fabrication est extrêmement en arrière. On est bien loin de savoir, comme à Aix, tirer de l'olive tout ce qu'elle contient d'huile. Le marc, réexprimé à la provençale, produit une seconde qualité d'huile, nommée *ressence*

à Aix, qui n'est guère inférieure à la première. En Sardaigne on jette tout après la première pression.

Les Sardes abandonnent presqu'entièrement aux étrangers le travail, le commerce, et le profit des pêcheries de thon. Ces établissements appartiennent ou au roi ou à un petit nombre de grands seigneurs, qui les afferment à de riches particuliers. Ceux-ci, contents de gagner sur leur bail, dont ils pourraient pourtant tirer un plus grand parti par eux-mêmes, en vendant d'avance le produit à des négociants génois, napolitains et siciliens. Les chefs de la pêche, ou *rais*, sont presque toujours des étrangers, ordinairement des siciliens, qui apportent avec eux le sel tout prêt pour l'opération de la salaison, dans un pays où le sel est si abondant et d'excellente qualité, et cela, parce qu'on manque de meules pour le pulvériser et le rendre propre à la préparation du thon mariné. Ce n'est pas non plus l'huile du pays qu'on emploie: le peu de thon à l'huile nécessaire pour la consommation du pays vient de Gênes et de Marseille.

Il en est à peu près de même du corail. Ce zoophyte abonde dans les eaux occidentales de l'île, et particulièrement dans celles d'Alghero presqu'autant qu'à la côte de Barbarie; mais l'insouciance fait livrer presque entièrement aux napolitains et aux corses cette pêche intéressante, pour un faible droit de 20,000 francs sur un produit d'un

million. Les marins de Porto Conte et les industrieux habitants de Saint-Pierre commencent pourtant à s'en occuper avec activité. Ces derniers, qui ont déjà prouvé à la Sardaigne que ses côtes n'étaient pas, comme on l'avait si long-temps prétendu, dénuées de sardines et d'anchois, lui enseigneront aussi qu'elle peut, dans ses propres mers, pêcher du corail, en aussi grande quantité peut-être, et d'aussi bonne qualité que sur la côte d'Afrique. Jusqu'à présent, celui qu'on y pêche est envoyé brut à Livourne, à Gênes, et à Marseille : il n'y a personne dans le pays en état de le préparer et de le polir.

Produits commerciaux, — exportations et importations.

Avec une industrie aussi bornée, la Sardaigne ne peut entrer dans les relations commerciales de l'Europe, que pour les produits bruts de son sol, et de la mer qui baigne ses rivages.

Des productions naturelles de cette île, celle qui occupe le premier rang dans le tableau de son commerce extérieur, c'est sans contredit le blé, et subsidiairement les autres céréales et les légumes secs.

L'exportation n'en est pas libre; elle est au contraire extrêmement restreinte. Toute la législation du commerce des grains réside en une ordonnance

de l'année 1754, rendue à la suite d'une disette, dont le douloureux souvenir se trouve empreint dans chacune de ses dispositions, et dans son préambule, qui consacre les principes prohibitifs, et les préventions, depuis si long-temps populaires, contre les spéculateurs en grains et les monopoleurs [1].

Il en résulte que la Sardaigne éprouve le sort de tous les pays soumis à ce régime législatif en matière de grains. A des années de prodigieuse abondance, comme celle de 1782, où on laissait aux charretiers, pour prix du transport, autant de grains qu'ils en apportaient, et où le plus pur froment était devenu la nourriture des bestiaux, succèdent des années de disette, comme par exemple celles de 1728, de 1753, et de 1815, qui amènent à leur suite la famine, les épidémies et la mort. Il est dans l'ordre physique, que, sans accident extraordinaire, des récoltes au moins médiocres viennent après ces miracles de la nature. En Sardaigne, où l'ordonnance en vigueur empêche qu'il n'y ait ni négociants en grains, ni magasins de cette denrée, l'étranger à qui on s'était hâté de vendre à vil prix, pour éviter l'encombre-

[1] Il y a bien long-temps qu'on accable d'injures ces spéculateurs en grains, que nous avons appelés depuis *monopoleurs* et *accapareurs* ; on les nommait, dans le moyen âge, *dardanarii*, *pentapolæ*, *cociones*, *coquini*, mot que nous avons francisé.

ment de l'abondance, revend à des prix élevés, dans les temps de disette.

Le gouvernement, qui veille avec une paternelle sollicitude à la subsistance publique, ne délivre le permis d'exporter, ou la *sacca*, comme on l'appelle dans le pays, qu'après s'être bien assuré qu'elle ne peut être compromise. La Sardaigne, dans les meilleures de ces années d'abondance, vendait à l'étranger sept à huit cent mille *starelli* de blé, qui lui produisaient souvent jusqu'à 4,000,000 de francs [1]. Elle en exporte vingt à vingt-cinq mille des autres graines alimentaires. Il n'existait autrefois que deux lieux d'embarcation, *Cagliari* et le golfe de *Palmas*; on en a depuis ouvert douze, sur tout le littoral.

La pêche du thon est, après les grains, lorsqu'on accorde la *sacca*, le plus important produit et la principale branche de revenu de la Sardaigne. Cette récolte est malheureusement bien diminuée. On ne *cale* plus que six tonnares, *porto Scus*, *porto Paglia*, *Flumentorgiu*, *les Salines*, *l'isola Piana*, et *cala Vinagra*. On y pêche, année commune, dix-huit mille thons, qui rapportent environ 500,000 fr. On a vu des temps où tout était dans une proportion triple.

L'huile n'est pas un produit sans importance.

[1] Le *starello* répond à un tiers du setier de Paris.

On en fait quelques chargements pour l'Angleterre, pour Malte, pour Trieste; mais les plus fortes exportations se font toujours pour Marseille, qui est le marché général, et où se trouve le placement de toutes les huiles du monde.

Les fromages salés sont, dans les bonnes années, un objet d'exportation d'à peu près 400,000 fr.

L'exportation du sel, commerce que font presque exclusivement les bâtiments suédois, rapporte environ 250,000 fr.

Les autres articles du commerce d'exportation sont le biscuit de mer, les pâtes, la soude, le corail, le vin, les eaux-de-vie pour Tunis, la laine, les peaux et cuirs, les salaisons, le suif, les cornes et onglons, les plumes, les chiffons, l'orseille et l'alquifoux [1].

On est maître d'introduire en Sardaigne toute espèce de marchandises; il n'existe sur cette matière aucune loi prohibitive. Les étrangers ne sont pas plus soumis que les nationaux aux exceptions et aux recherches de la provenance. La seule condition qui leur soit imposée est de mettre publiquement en vente, pendant trois jours, le tiers de leurs marchandises, à la taxe établie par le magistrat civique, et qui leur laisse un modique bé-

[1] C'est la galène ou minerai de plomb qui sert, après quelques préparations, à composer le vernis dont on enduit la faïence et la poterie.

néfice. C'est ce que l'on appelle à Cagliari *les trois jours du pauvre*.

La Sardaigne, dépourvue de fabriques et d'industrie, est obligée de recevoir de l'étranger une foule d'objets, nécessaires aux besoins et à l'agrément de la vie, dont une partie lui est renvoyée manufacturée, après qu'elle en a fourni la matière brute. Elle tire du dehors les draps, les toiles, les soieries, la bonneterie, les cuirs, les chapeaux, les petites étoffes et rouenneries, les modes, la mercerie, les meubles, des briques et des tuiles, des planches et chevrons, la verrerie, le liège, les cordages, l'acier, le fer, la clouterie, les aiguilles, la quincaillerie, l'armurerie, l'horlogerie, la papeterie, la parfumerie, la morue salée, et toutes les denrées coloniales.

Une longue guerre maritime avait privé la France de ce commerce d'importation en Sardaigne; elle en a ressaisi la meilleure partie, et les produits de son industie y obtiennent de plus en plus la préférence qu'ils méritent.

Balance commerciale. — Droits et revenus publics.

Un calcul approximatif, et qui ne peut être que tel, à cause des variations qu'on ne saurait évaluer, porte le commerce actif de la Sardaigne, ou les exportations, à 6,000,000 de francs, et les importations, ou le commerce passif, à 2,000,000.

La balance commerciale serait donc en sa faveur de 4,000,000.

La masse du numéraire en circulation devrait s'augmenter annuellement de cette somme. Il n'en est rien cependant, ou du moins on voit peu de mouvement d'argent. La Sardaigne est un des pays du monde où l'on thésaurise le plus. Les paysans, entre les mains desquels vient le prix de leurs grains et de leurs peaux, craignant d'être volés, ou faute d'emploi, enfouissent leur argent, que le hasard fait découvrir après leur mort, ou qui périt avec eux.

Les anciennes lois, qui défendaient la sortie du numéraire, sont tombées en désuétude.

Une des causes qui peuvent contribuer à diminuer dans cette île, la masse du numéraire, c'est qu'elle n'a pas de compagnie d'assurances maritimes, ce qui fait verser des sommes considérables à Naples, à Livourne, à Gênes et à Marseille.

Les denrées et marchandises exportées de Cagliari paient divers droits à leur sortie, indépendamment de ceux du trésor royal; la plupart doivent en outre un droit à la caisse de l'administration des tours, à celle de la ville, au patrimoine, et aux secrétaireries.

Chaque millier de mesures de blé paie un droit au vice-roi; chaque mesure en doit un aussi, mais fort léger, pour les frais d'une fête de l'*im-*

maculée conception de la *Sainte Vierge*, fondée en 1632.

La dotation des tours, et les salaires des juges criminels, sont prélevés sur les droits de sortie du fromage.

Les revenus que tire le roi de Sardaigne de la possession de cette île ont nécessairement varié par l'effet des événements qui ont agité l'Europe pendant tant d'années. On les évaluait autrefois à 1,500,000 fr. de notre monnaie.

CHAPITRE II.

De l'aptitude des Sardes aux sciences, aux lettres et aux arts. — De ceux qui se sont fait un nom dans l'histoire, et dans les sciences et les lettres. — Établissements littéraires.

Le peu de relations de la Sardaigne avec le reste de l'Europe, et l'obscurité dont ce pays a toujours été enveloppé, ont fait croire à beaucoup de personnes que ses habitants n'avaient aucune aptitude pour les sciences, les lettres, et les arts. Il est vrai que cette île, avant l'établissement de ses deux universités, qui a été pour elle une sorte de régénération morale, avait fourni un bien petit nombre d'hommes distingués dans ces diverses parties des connaissances humaines; mais depuis cette époque, on en a compté un assez grand nombre pour assigner maintenant aux Sardes une place parmi les nations instruites et civilisées.

La Sardaigne antique n'a donné le jour à aucun personnage historique, à l'exception d'*Harsicoras*, ce héros de la liberté, à qui *Tite-Live* consacre quelques lignes. On ne peut donner cette qualification au musicien sarde *Tigellius*, immortalisé par

la haine de *Cicéron*, et par les satires d'*Horace* [1].

Le poète *Ennius* et l'évêque *Lucifer* firent un long séjour en Sardaigne; mais ils n'y étaient pas nés.

L'église sarde s'est distinguée, au temps des persécutions, par sa fidélité aux doctrines de la foi chrétienne, par son courage, et par ses malheurs. Son martyrologe est peut-être, relativement, le plus nombreux qui existe. La Sardaigne a donné le jour à un grand nombre de saints. Le pape *Paul V* l'appelait le *Jardin des plantes célestes* [2].

Deux Sardes ont occupé la chaire de Saint-Pierre, savoir : saint *Hilaire* et *Symmaque*, l'un et l'autre dans le cinquième siècle. Le premier fixa l'époque des fêtes de Pâques, ôta aux évêques la

[1] *Horace* a fait de lui, dans deux de ses Satires, un portrait peu flatteur. Dans l'une (Sat. II, lib. I.), il représente ce *Tigellius*, qui était petit-fils d'un certain *Phamea*, homme fort riche et fort considéré du temps de *Jules-César*, comme étant, par ses libéralités, la ressource et le soutien des musiciens, ses confrères, des artistes ambulants, et de tous les bouffons et charlatans de Rome :

> Ambubaiarum collegia, pharmacopolæ,
> Mendici, mimæ, balatrones, hoc genus omne
> Mœstum ac sollicitum est cantoris morte Tigelli.

Dans l'autre (Sat. III, lib. I.), il peint à grands traits ses ridicules, ses bizarreries et ses prodigalités. C'est le morceau qui commence par ces vers si connus :

> Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
> Ut nunquam inducant animum cantare rogati.

[2] Hortus cœlestium plantationum.

faculté de nommer leurs successeurs, et défendit l'admission dans les ordres de tout homme qui n'aurait pas reçu une éducation soignée [1]. Le second, hautement protégé par *Théodoric*, roi des Goths, dut au crédit dont il jouissait près de lui, de succéder, en 498, au pape *Anastase II*. Ce fut *Symmaque* qui ordonna de chanter, les jours de fêtes, le *Gloria in excelsis*. Avant lui, le clergé vivait d'aumônes ; il fut le fondateur des bénéfices ecclésiastiques.

L'héroïne sarde, *Éléonore d'Arborée*, moins connue qu'elle ne le mérite, honore, par le souvenir d'un règne heureux et sage, les fastes de sa patrie.

La Sardaigne a produit beaucoup d'hommes qui se sont distingués ou par des talents ou par des services, mais dont la célébrité n'a point passé les bornes de leur pays, et celles de l'Espagne, qui les employait. Le marquis de *Saint-Philippe*, qui a pris une part active aux événements des guerres de la succession, et en a laissé le récit, n'est pourtant pas indigne d'occuper une place dans l'histoire.

La Sardaigne oppose avec fierté aux étrangers mal informés, qui lui reprochent sa barbarie, les

[1] Le nom de famille du pape saint *Hilaire* était *Crispinus*. Son pontificat fut très populaire. Il consacra tous ses revenus à l'embellissement des églises et à des aumônes.

noms de ceux de ces prétendus sauvages qui, avant même l'établissement des deux universités, et surtout depuis cette restauration littéraire, ont cultivé le champ des connaissances humaines.

On est étonné en effet d'entendre les Sardes citer un si grand nombre de leurs compatriotes, qui, à ces deux époques, ont non-seulement professé avec distinction les mathématiques, la physique, la métaphysique, la théologie et la jurisprudence, mais qui ont donné sur ces matières des livres pleins de mérite.

La science médicale a aussi trouvé des auteurs sardes. Outre *Farina* et *Aquenza*, qui ont écrit sur l'intempérie, un docteur plus moderne, *don Antonio Leo*, a publié sur cette matière une savante dissertation, et l'on doit à *don Niccolò Giraldi* des réflexions anatomiques fort estimées.

La Sardaigne compte quelques orateurs sacrés, et elle a eu, dans ses deux universités, beaucoup d'excellents professeurs d'éloquence et de littérature.

Aux noms des Sardes, auteurs d'ouvrages d'histoire, de droit public, et d'érudition, placés dans la liste qui suit notre Introduction, savoir : *Fara*, *De Arca*, *Bonfant*, *Canalès de Vega*, *Vitale*, *De Arquer*, *Nurra*, *Dexart*, *Olivès*, *Vico*, *Bacallar de Saint-Philippe*, *Stefanini*, *Gemelli*, *Cetti* [1],

[1] *Gemelli* et *Cetti* n'étaient pas nés dans le pays ; mais la Sardaigne, à laquelle ils ont consacré leurs talents, était leur patrie littéraire.

Madao, *Cossu*, *Porru*, *Mameli*, *Azuni*, *Massala*, *Napoli*, il faut ajouter *Buragna*, *Carnicer*, deux *Zetrillas*, *Simon*, et le chevalier *Baille*.

Les poètes ont abondé en Sardaigne; on en ferait une trop longue liste. Quelques-uns, comme *Carboni*, ont sacrifié aux muses latines; *Frasso*, *Zetrillas*, *Delilata*, sont l'ornement du Parnasse espagnol; *Purcheddu* a fait un joli poème, en langue sarde, sur l'éducation des vers à soie; les autres ont écrit en italien avec élégance et avec grâce. On a de *Valle*, le poëme des *Thons;* de *Simon*, celui des *Plantes;* de *Dettori*, le *Triomphe de la Sardaigne;* de *Marcello* et de *Sanna*, plusieurs compositions dramatiques; et de monseigneur *Navoni*, archevêque de Cagliari, et notre contemporain, le *Triomphe de Joseph*.

Les arts n'ont pas suivi, en Sardaigne, les progrès des sciences et des lettres. Cette île n'a produit ni peintres, ni musiciens; elle n'a eu qu'un sculpteur, nommé *Lonis*, qui a fait quelques statues assez médiocres.

Les établissements littéraires de la Sardaigne consistent dans ses deux universités, à chacune desquelles est attachée une bibliothèque, un peu en arrière relativement à l'état actuel des sciences, et dans son imprimerie royale, qui se contente aujourd'hui de se soutenir, après avoir produit autrefois de belles éditions.

La protection que le roi *Charles Félix* accorde aux sciences physiques et naturelles lui a fait adopter, pendant sa vice-royauté de Sardaigne, le projet, qui lui avait été présenté, de former une collection de minéralogie, de lithologie et d'archéologie sardes. Cette collection, commencée, avec des moyens très bornés, par la réunion de quelques pierres et de quelques morceaux de minerai, est devenue, par le zèle de ceux qui l'ont dirigée, tout-à-fait intéressante. Ce cabinet offre les principales productions naturelles de la Sardaigne dans le règne minéral et animal, rangées et classées avec beaucoup d'ordre et de méthode. Les préparations de quadrupèdes, de poissons, et d'oiseaux ont été faites avec un soin extrême. On a joint postérieurement à cette collection des pièces anatomiques en cire, dans le genre de celles de Florence, une belle suite de médailles, dont la plus grande partie a été trouvée en Sardaigne, et des antiquités, sarcophages, lampes, vases, ornements, figures, produit des fouilles faites aux frais de la reine *Marie Thérèse* et du roi actuel.

La société agraire, instituée en 1804, a fait, dans les premières années de son existence, de grands efforts, très bien dirigés par des économistes distingués, pour encourager la culture des terres. Elle n'a malheureusement eu que la ferveur des premiers essais et d'un zèle naissant.

CHAPITRE III.

La langue nationale.

La langue italienne, depuis qu'elle a succédé en Sardaigne aux titres et honneurs de la langue espagnole, lors de l'avénement au trône de la maison de Savoie, est devenue la langue de l'autorité publique, des tribunaux et des écoles, la *langue noble* enfin, comme on dit dans le pays. Toutes les personnes d'une condition honnête, non-seulement dans la capitale, mais dans les autres villes et dans les gros villages, la parlent avec aisance et pureté. Les gens du peuple parlent le catalan à Alghero, le génois dans l'île de Saint-Pierre, le patois corse dans celle de la Maddalena; ce sont originairement les idiomes maternels de ces trois populations.

La langue nationale sarde, dont on a des monuments d'une assez haute antiquité, a quatre dialectes, ceux de la province de Cagliari, du Logudoro, des arrondissements de Sassari et de Tempio, et des Barbargies. Le premier et les deux derniers, plus ou moins corrompus, sont peu considérés. Le second, celui du Logudoro, particu-

lièrement usité dans les départements du Marghine, du Monteacuto, du Goceano, et de Bosa, est regardé comme la vraie langue sarde, dans sa pureté primitive.

Les Sardes ont beaucoup d'attachement pour cette langue qui, en des temps reculés, fut exclusivement celle de leurs pères, qu'ils trouvent pleine de noblesse, de force et de grâce, et dont ils respectent l'illustre origine. Ils prétendent en effet que, de tous les idiomes européens, le leur est celui qui vient le plus évidemment, le plus directement, de la langue latine. Il est certain que, parmi tous les mots grecs, arabes, latins, espagnols et italiens, dont elle est un mélange, ceux qui ont une consonnance toute latine sont en plus grand nombre. On en compte plus de cinq cents, qui se sont conservés sans altération. Le jésuite *Madao*, auteur d'un *Essai sur la langue sarde*, a fait à ce sujet des rapprochements curieux, et a réussi dans un vrai tour de force, celui de composer une longue prière rimée, avec des mots de la langue sarde actuelle, qui forment un sens complet et suivi en latin. Il a bien fallu admettre, dans cette œuvre de patience, la transposition qui n'existe pas en sarde, et altérer la signification et la prononciation; mais pour les yeux, l'identité est constatée [1].

[1] Voici deux strophes de cette pièce singulière, trop longue pour la citer

La langue sarde a des règles fixes de déclinaison et de conjugaison ; on l'enseigne par principes. Le jésuite *Favre* en avait fait une grammaire, qui est restée manuscrite ; mais M. l'abbé *Porru* en a publié une, en 1811, qu'il a dédiée à madame la duchesse de *Génevois*, aujourd'hui reine de Sardaigne. On reproche à son enseignement d'appartenir au dialecte de Cagliari, qui est, dit-on, vicieux, et non à la langue pure du Logudoro.

La lecture de cette grammaire fournit des arguments au système de consanguinité de la langue sarde avec la langue latine. Beaucoup de terminaisons, dans les temps des verbes, sont presque les mêmes. On conjugue ainsi l'indicatif présent du

dans son entier :

Deus, qui cum potentia incomprehensibili
Nos creas, et conservas cum amore,
Nos sustentas cum gratia indefectibili,
Nos refrenas cum pœna, et cum dolore,
Cum fide nos illustras infallibili,
Et nos visitas cum dulce terrore,
Cum gloria præmias bonos ineffabili,
Punis malos cum pœna interminabili,

Die et nocte suspiramus impatientes
In terra, valle misera, imploramus
Misericordias tuas pœnitentes,
De tanta culpa nostra si mundamus
Animas, et conscientias delinquentes,
In gratia tua nos justificamus
Cum dolore, et perfecta contrictione,
Cum humile et perfecta devotione.

verbe aimer : *amu*, latin *amo ; amas*, latin *amas ; amat*, latin *amat ; amaus*, latin *amamus ; amais*, latin *amatis ; amant*, latin *amant*.

La troisième personne de l'indicatif se termine toujours, comme chez les Latins, en *at, et, it :* on dit *meritat, devet, consistit ;* celle du pluriel du même temps en *nt :* ils lisent, *liggint*, latin *legunt ;* ils sentent, *sentint*, latin *sentiunt ;* ils sont, *sunt*, latin *sunt ;* et enfin la première personne du pluriel se termine comme chez eux en *us : dimandamus, liggeus, senteus*, etc.

Presque tous les mots du vocabulaire sarde finissent en *u*, qu'on prononce *ou*, en *a*, et en *i*. On forme le pluriel des noms en y ajoutant un *s : domu* (maison, domus), *domus ; lei* (loi, lex), *leis ; homine* (homme, homo), *homines*.

L'article qui précède les noms est au masculin *su*, au féminin *sa*, *is* au pluriel des deux genres dans le dialecte de Cagliari, *sos* et *sas* dans celui du Logudoro [1].

La langue sarde a deux verbes auxiliaires, *essiri*, être, *hai*, avoir ; trois conjugaisons de verbes

[1] M. *Porru* trouve dans l'article sarde une preuve de plus de l'antique origine de sa langue. C'est bien évidemment, selon lui, le pronom usité par les vieux auteurs latins, comme *Ennius*, *Lucilius*, *Plaute*, qui disaient *sus, sa, sos, sas* pour *is, ea, eos, eas*. Il cite à l'appui de son opinion un vers d'*Ennius*, et plusieurs passages du grammairien *Pompeius Festus*, tirés de son livre *de Verborum significatione*.

actifs, qui se distinguent par l'infinitif en *ai* ou *ari*, en *iri* bref, en *iri* long, et des verbes neutres passifs, impersonnels, et irréguliers.

Une particularité de cette langue, c'est de manquer, dans les verbes, du temps qu'on appelle le futur. On y supplée par l'infinitif qu'on fait précéder du présent de l'auxiliaire avoir, *hai*. Ainsi pour exprimer ces mots *il fera, ils feront*, on dit *hat a faghere, hant a faghere*, littéralement *il a*, ou *ils ont à faire*. Cette absence du futur a fait dire que les Sardes ne s'occupaient point de l'avenir.

CHAPITRE IV ET DERNIER.

Caractères, mœurs, habillements, usages et coutumes.

Cette insouciance, qui a son bon côté, est présentée sérieusement, comme une qualité distinctive du caractère des Sardes, par un de leurs auteurs nationaux, le père *Napoli,* dont l'ouvrage fait partie des livres consacrés à l'instruction publique [1]. Il ajoute qu'ils sont opiniâtres, légers, un peu paresseux, quoique menant, quand il le faut, une vie laborieuse, aimant la dépense, les fêtes et le luxe, mais doux, pacifiques, hospitaliers, sincèrement pieux, pleins de libéralité, de vivacité d'esprit, et d'aptitude aux sciences et aux lettres.

Ce portrait est ressemblant, et n'est ni trop flatté dans ce qu'il offre de beau, ni trop rembruni dans ses ombres. On trouve généralement, dans les habitants de ce pays, plus encore les qualités que les défauts tracés par un peintre de la famille.

L'hospitalité des Sardes est une vertu de l'an-

[1] I Sardi sono poco curanti dell' avvenire. *Tomm. Napoli.* Compendiosa descrizzione.

tiquité, qui leur a été transmise par leurs ancêtres, et dont ils ont, au-delà de toute expression, conservé la tradition et le goût.

L'indifférence pour le travail, qu'on leur reproche tant, dans les livres et dans les sermons, est un effet tout naturel de la chaleur du climat et de la fertilité de la terre. Des besoins qui s'augmentent, l'intérêt mieux entendu, le perfectionnement de l'industrie, les corrigent tous les jours et les corrigeront davantage encore de ce vice, bien ancien chez eux, puisque leurs premiers législateurs ont eu à sévir contre lui. *Élien* rapporte qu'une antique loi sarde infligeait des peines à l'oisiveté, et que tout homme qui ne travaillait pas était tenu de justifier de ses moyens d'existence [1].

Les Sardes sont, dans la vie ordinaire, d'une rare sobriété. Ils sont extrêmement difficiles sur la qualité du pain, qu'ils veulent excellent et d'une blancheur éclatante; mais c'est leur seule exigence sur ce qui touche aux besoins de la vie [2]. Au milieu de tant de vins exquis, à un prix peu élevé,

[1] Apud Sardos hujusmodi lex erat: pœnas ignaviæ et socordiæ constituebant; et qui otiosè viveret, eum rationem reddere oportebat, et undè viveret ostendere. *Œlian.*, Hist. var., lib. IV., cap. I.

[2] Cette recherche sur la beauté du pain de froment est particulière aux villes, et surtout à celle de Cagliari. On n'est pas si délicat sur ce point dans les provinces, et l'on s'y sert de farine d'orge; il y en a même une, celle de l'Ogliastra, où l'on fait du pain avec des glands doux, que porte une espèce de chêne qui vient dans ses bois.

on ne voit jamais un Sarde tomber dans le moindre excès. Les paysans ne font même guère usage, pour leur boisson ordinaire, surtout dans le temps de la moisson, que d'un petit vin, nommé par eux *piricciolu*, qui est extrait du marc mis en presse; c'était le seul que les anciens Romains permissent aux femmes d'un certain âge [1].

Les Sardes, soit de la ville, soit de la campagne, se livrent néanmoins très volontiers aux plaisirs de la table, quand une réunion de famille ou d'amis, et les devoirs de l'hospitalité à remplir, leur en fournissent l'occasion. On sert alors des plats innombrables, le vin coule à grands flots, et l'on cite des repas solennels en ce genre, devenus presque historiques, dont le récit effraie l'imagination [2].

Ces profusions ne sont pourtant pas dans les habitudes communes des Sardes; elles sont extraordinaires, comme les circonstances qui les amènent. Il en est bien peu à qui on puisse reprocher de folles dissipations, et on remarque chez eux, au

[1] Antiquæ mulieres natu majores *loram* bibebant factam ex vinaceis aqua dilutis. *Varr.*, de vit. pop. rom.

[2] Dans un repas de cérémonie, donné à l'occasion d'une première messe, et où assistèrent 2,500 personnes, parmi lesquelles était l'archevêque d'Oristano, on consomma 22 bœufs, 26 veaux, 28 sangliers, 740 moutons, 300 agneaux, chevreaux et cochons de lait, 600 poulets, 65 pains de sucre, 50 livres de poivre, de safran et d'épices, 100 livres de riz, 100 livres de dattes, plus de 3000 poissons, 25 foudres ou tonnes énormes de vin, et du pain à proportion. Relation de *Carillo*.

moins autant qu'ailleurs, un vif amour du gain dans les personnes dont l'état est de gagner de l'argent, et le but d'en gagner par tous les moyens et le plus vite possible; noble passion qui recommandera particulièrement notre époque à l'estime de la postérité !

Rien ne justifie d'ailleurs, dans le caractère des Sardes d'aujourd'hui, un proverbe de l'ancienne Rome sur leurs pères, proverbe cité de la manière la plus outrageante par *Cicéron*, à qui les ridicules du sarde *Tigellius*, et sa plaidoierie peu honorable en faveur de *Scaurus*, avaient inspiré de l'antipathie pour ce peuple [1]. Il écrit à son ami *Fabius Gallus*, à propos de ce *Tigellius* qu'il déteste : *Habes Sardos venales, alium aliis nequiorem* [2]. Cet obligeant proverbe, qui dit bien que les Sardes sont *plus mauvais l'un que l'autre*, ne donne pourtant pas au mot *venales* l'acception de *vénalité*, comme on l'entend dans le sens moral ; il exprime l'idée de malheureux esclaves à vendre, et son origine remonte à un des plus tristes événements de l'histoire ancienne de cette île. *Tiberius Gracchus*, après son expédition de Sardaigne, emmena à Rome une prodigieuse quantité de prisonniers, qui, suivant l'usage, furent mis à l'encan [3]. Ces infor-

[1] V. tom. Ier, pag. 56, et tom. II, pag. 954.

[2] Ep. 24, ad famil.

[3] Tom. Ier, pag. 36.

tunés, ainsi arrachés à leur patrie, s'acquittaient mal, à ce qu'il paraît, des travaux qui leur étaient imposés, et faisaient d'assez mauvais esclaves. Il y en avait beaucoup sur la place, on ne se pressait pas d'en acheter, ils étaient offerts, et on entendit long-temps crier : *Sardi venales, Sardes à vendre.* La malice des chalands ajoutait probablement qu'ils ne valaient pas mieux les uns que les autres. Le mot *Sardi venales* fut depuis usité pour indiquer des hommes dont on faisait peu de cas, et cette injuste réputation de gens bons à rien resta long-temps après aux Sardes.

Leurs descendants, bien éloignés de cette humilité ou de cette bassesse que comporte la vénalité, ont de la fierté, de l'indépendance d'esprit, une haute opinion d'eux-mêmes, et une vanité nationale, que peut seul faire excuser l'amour de la patrie. Leurs historiens leur ont cherché les origines les plus illustres, et les plus bizarres étymologies, pour flatter cette faiblesse respectable [1].

Les Sardes, loin d'avoir cette humeur sauvage, que des étrangers, qui n'en connaissent que le

[1] Indépendamment de la fondation de *Sassari*, anciennement *Tatari*, par les Tartares, ils attribuent celle de la ville détruite d'*Ottana*, les uns à *Octave*, les autres à *Othon*, et font venir la dénomination de *Gallura* d'un prince Galate. C'est bien autre chose, quand il s'agit des noms propres; ceux d'aujourd'hui sont les noms romains, à peine altérés; ils rétrouvent les *Cornelius* dans les *Correli*, les *Mutius* dans les *Musios*, *Caïus* dans *Caus*, *Porcius* dans *Porcu*, et *Coccus* dans *Coccu*.

nom, sont disposés à leur prêter, sont très avides de divertissements publics et de fêtes. Les habitants des villes, soit de la noblesse, soit de la bourgeoisie, ont un commerce facile, et des manières polies. Chez les habitants de la campagne et les gens du peuple, on trouve de la gaîté, de la vivacité d'imagination, et des idées poétiques, que quelques-uns savent exprimer par l'improvisation. Ils ont des chansons nationales, probablement d'une très ancienne origine, et qu'ils chantent, ou seuls, pendant leurs travaux, ou à trois voix, très près l'un de l'autre et presque bouche contre bouche, sur des airs composés d'une succession d'accords dont le dernier reste toujours suspendu [1].

Les écrivains étrangers, qui ont parlé de la Sardaigne, ont exagéré la barbarie de ses paysans et de ses montagnards, en la portant jusqu'à la férocité [2]. Il faut distinguer les époques et les lieux.

[1] Voici le premier couplet d'une de ces chansons, qui est fort populaire, et qu'on entend partout, quoique le sujet n'en soit pas bien intéressant :

Su rei Turcu Moru
Persighit is cristianus ;
Ti ongu su coru in manus,
Serbaddu che tesoru.

« Le roi Turc-Maure persécute les chrétiens ; je mets mon cœur dans » tes mains, garde-le comme un trésor. »

[2] *Cœlius Rhodiginus* attribue aux anciens Sardes l'horrible usage de tuer les vieillards ; il a confondu la Sardaigne avec *Sardis*, capitale de la Lydie. (Lection. antiq.)

Long-temps toutes les parties de l'Europe furent barbares, celles même où fleurissent le plus aujourd'hui les lettres et les arts. La civilisation a commencé aussi en Sardaigne à diminuer la grossièreté des mœurs; mais là, comme partout, elle pénètre plus difficilement dans les montagnes, et celles de cette île sont, plus que celles d'aucun autre pays, séparées de tout le reste de l'Europe.

On est épouvanté, quand on en fait le relevé du nombre d'assassinats commis chaque année en Sardaigne, et surtout dans le nord de l'île, qui a plus de rapports de mœurs avec la Corse. Ce sont les haines locales, les querelles de famille, et l'esprit de vengeance, qui, avec la lenteur des formes de la justice, sont les causes de cette effrayante multiplicité de crimes. Les vols, qui sont aussi fort nombreux, sont rarement accompagnés de meurtre; le Sarde n'ôte la vie qu'à celui qui l'a offensé ou provoqué, et à son ennemi personnel. L'assassinat est l'effet d'une animosité individuelle ou de l'envie, et la victime est rarement dépouillée.

La jalousie est une des causes les plus fréquentes de ces rixes sanglantes; le moindre attentat à l'honneur des femmes et des filles est à l'instant vengé. On en a vu de tristes exemples. Cette passion de la jalousie, si violente dans le cœur des Sardes, n'exerce heureusement plus ses ravages que dans les villages de l'intérieur et dans les montagnes. Ce

n'est plus que là aussi que les femmes se cachent, quand viennent des étrangers, et ne se mettent point à table avec eux.

Cette rudesse de mœurs et ses cruels effets ne peuvent qu'être augmentés par l'usage où sont les paysans et les pâtres sardes d'être toujours armés, et de travailler à leurs champs ou de garder leurs troupeaux, le fusil sur l'épaule.

Leurs vêtements sont tout-à-fait en harmonie avec les habitudes de la vie sauvage. Ce qui en fait la partie la plus distincte leur vient d'une antiquité très reculée, et se trouve désigné clairement dans les auteurs anciens; c'est une espèce de grande veste, qu'on appelle *pelisse* ou *habit de peau*, faite de deux peaux de mouton, avec la laine en dehors, courte et sans manches. Cet habit grossier, nommé par les écrivains latins *mastruca*, est toujours présenté par eux comme appartenant en propre aux Sardes, et comme étant exclusivement leur costume national. C'était pourtant aussi celui des Gétules, et probablement de tous les peuples pasteurs; mais les Sardes étaient plus voisins des Romains, qui devaient le remarquer davantage, et qui n'ont pas manqué de le tourner en ridicule.

La *pelisse* est maintenant abandonnée aux montagnards, aux pâtres, et aux hommes de peine. Le véritable habillement national, que portent universellement les gens de la campagne, est un vête-

ment à peu près du même genre, excepté la laine, mais autrement disposé, que les Sardes nomment *collettu*. Sur une camisole de laine, rouge ou blanche, on passe un habit composé de quatre peaux de mouton ou de chèvre, tannées et bien cousues ensemble, sans manches, très large, descendant jusqu'à la moitié des cuisses, ouvert ou croisé sur la poitrine, où il est arrêté par une agrafe. Une large ceinture de cuir l'assujettit sur les reins, et soutient un poignard ou un couteau, qu'on porte au côté gauche, armement complété quelquefois par un sabre, outre le grand fusil obligé. Les villageois riches font faire cette ceinture en cuir rouge, l'ornent de ganses de soie, et la serrent avec des agrafes d'argent, comme celle de la poitrine.

Tel est le *collettu* des Sardes, qu'on ne voit nulle autre part, et qui leur est tellement particulier, que beaucoup de personnes veulent y reconnaître l'antique *mastruca*, plutôt que dans la *pelisse*.

Les autres parties de l'habillement d'un Sarde campagnard sont moins uniformes, quoiqu'ayant toujours de l'originalité. Presque tous portent des culottes larges, qui descendent ouvertes, un peu au-dessus du genou, et sont doublées d'un pantalon de toile, beaucoup plus long, que l'on fait entrer dans des bottines de cuir, ou dans de grandes guêtres de laine. Souvent aussi la jambe est nue sous le brodequin. L'habit ordinaire est, dans quelques

cantons, une petite veste assez bien coupée, qui marque la taille, et laisse voir le col de la chemise attaché avec des boutons d'argent.

La coiffure n'est pas moins variée, et la mode a soumis jusqu'aux *Barbaricini*, que les Romains n'avaient pu vaincre. Les uns se couvrent la tête soit d'un chapeau à grands bords, soit d'un bonnet de laine brune ou rouge; les autres enferment leurs cheveux dans une bourse ronde de toile blanche, surmontée d'une calotte de drap; le plus grand nombre s'enveloppe d'une espèce de camail, ou d'un capuchon pointu comme celui des capucins.

L'habillement des paysannes ne manque pas d'une certaine élégance. Un jupon de laine blanche ou de couleur, bordé par le bas d'un large ruban, formant beaucoup de plis à la ceinture, et couvert d'un petit tablier bordé de même, fait ressortir leur taille généralement svelte et déliée. Un corps de baleine, garni d'une étoffe de couleur claire, entr'ouvert sur le devant par un lacet, laisse voir, au moyen d'une échancrure, la chemise plissée à petits plis, qui monte jusqu'au cou, et qu'ornent plusieurs rangs de pierres, de graines ou de corail. Un fichu carré de mousseline, ou d'étoffe, jeté sur la tête, et pendant en pointe par derrière, vient se nouer sous le menton [1].

[1] Voyez les planches.

C'est un coup d'œil fort curieux, dans les fêtes de villages, ou dans les assemblées solennelles, que celui de ces costumes si variés, parmi lesquels l'habillement des hommes et des femmes de la ville, qui portent les modes de France, paraît seul aujourd'hui uniforme et monotone. Le plaisir et l'intérêt de ce spectacle sont encore augmentés par l'abandon et la vivacité avec lesquels les paysans du Campidano exécutent leurs danses nationales héréditaires, soit à deux, soit en rond, en frappant la terre de leurs semelles en corne de daim, au son du tambourin et des *launeddas* [1].

Mais les grandes fêtes, les fêtes nationales sont celles qui ont pour objet les courses de chevaux. On vient de plusieurs lieues pour jouir de ce spectacle; aussi n'est-il pas un village, pour ainsi dire, qui n'ait sa course une fois l'année, et ses prix à distribuer. Ce sont les villes de Sassari et de Cagliari, qui, comme on le pense bien, y mettent le plus de magnificence. Leurs prix sont fort enviés, et leurs jours de course attirent, avec un grand nombre de curieux, les meilleurs des chevaux élevés pour disputer ces palmes. Les chevaux du concours doivent être montés, sans selle, par des jeunes gens, qui ne peuvent pas avoir plus de quinze ans. Rien n'égale l'audace de ces enfants, si ce

[1] Ce sont les flûtes qui accompagnent les danses du campidano.

n'est la vitesse des chevaux. Au carnaval, les courses sont exécutées par des écuyers masqués, qui lancent leurs chevaux au grand galop, dans des rues mal pavées, et en pente rapide, en se tenant la main à trois ou quatre, ce qui ne les empêche pas d'arriver au but ensemble, ou en faisant, au bruit des applaudissements et des cris, les tours de force les plus prodigieux et les plus extravagants.

Les savants sardes qui se sont occupés de recherches sur les antiquités de leur pays et sur ses origines, ont cru reconnaître dans ces prix décernés pour les courses de chevaux, et dans le choix obligé des jeunes écuyers, un ancien usage et une tradition des Grecs. Bien d'autres circonstances et bien d'autres coutumes, comme la manière de faire le pain, le battage des grains par les pieds des chevaux, le genre de la danse, la forme des instruments de musique, l'attitude des femmes dans la famille, et l'exercice de l'hospitalité, leur rappellent, avec une frappante vérité, les pratiques et les mœurs de ces premiers colons de la Sardaigne.

Le peuple qui l'habite aujourd'hui, et dont nous avons essayé d'esquisser l'histoire trop ignorée, n'a pas besoin, pour exciter l'intérêt, de quelques rapports de coutumes et de mœurs avec ces anciens Grecs, ressuscités ailleurs par les efforts héroïques de leurs descendants directs; il en inspirera suffisamment par ses longs malheurs, par ses

qualités, par sa résignation; et le prince, qui a, pendant plusieurs années, habité au milieu de lui, et a su s'en faire aimer, connaît mieux que personne la nature de ses besoins, et les moyens d'assurer son bonheur.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

SUITE DE L'ÉTAT POLITIQUE.

NOTICE.

PREMIÈRE TOURNÉE. — CAGLIARI.

DEUXIÈME TOURNÉE. — LA PROVINCE OU LE JUDICAT DE CAGLIARI.

RÈGNE MINÉRAL.

RÈGNE ANIMAL.

Les Chevaux.

Les Anes.

Les Bœufs et les Vaches.

Des Moutons.

Des Chèvres.

Des Cochons.

TROISIÈME PARTIE — ÉTAT MORAL.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LIVRES DE FONDS

Qui se trouvent à la Librairie de J. J. Blaise, *rue Férou, n° 4, près Saint-Sulpice.*

OUVRAGES EN SOUSCRIPTION ET SOUS PRESSE.

Vies des Saints, ou Abrégé de l'Histoire des Pères, des Martyrs et autres Saints, pour tous les jours de l'année, avec une pratique et une prière à la fin de chaque vie, et des instructions sur les dimanches et fêtes mobiles. 2 vol. in-4° de près de 800 pages, ornés de 372 planches.

J'ai adopté pour cette *Vie des Saints* le même plan que pour l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par le Maître de Sacy (le sieur de Royaumont). Les matériaux qui composent l'ouvrage ont été extraits de l'Abrégé de Godescard, commencé par lui-même, et terminé par le R. P. Delpuis; de l'Année chrétienne du R. P. Griffet; de celle du R. P. Croizet, etc. etc. On a ajouté les Vies des Saints récemment canonisés. En tête de chaque vie se trouve une gravure représentant le trait caractéristique de la vie du Saint. Un grand nombre de ces gravures sont des compositions tout-à-fait nouvelles; d'autres ont été prises dans les tableaux des peintres anciens et modernes.

Cet ouvrage sera divisé en douze livraisons qui paraîtront de mois en mois, à partir de la fin d'Août. Le prix de chaque livraison sera de 7 fr. En retirant la première, on paiera d'avance la dernière. A la publication de la quatrième livraison, le prix de chacune sera de 8 francs. Franc de port par la poste, 50 centimes de plus par livraison.

Le même, 2 vol. in-4. pap. grand-raisin.

Essai sur les vrais principes, relativement à nos connaissances les plus importantes, suivi d'un *Essai sur les principes de notre bonheur*, ouvrages posthumes de M. l'abbé *Gérard*, auteur du Comte de Valmont, des Leçons de l'Histoire, de Sermons, etc., etc. 4 vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur et d'un modèle de son écriture.

Voyage pittoresque de la Grèce, par M. le Cte *de Choiseul-Gouffier*, 3 vol. grand in-folio, ornés de plus de 300 belles gravures, cartes et vues. Prix .... 520 fr.

Le même, avec les remarques.......................... 620 fr.

Les tomes II et III, composés des chap. XIII, XIV, XV, XVI, quatre livraisons. 320 fr.—Chacune de ces livraisons se vend séparément, excepté la 1re, 80 fr.

Nota. Les tomes II et III ayant été imprimés à un moindre nombre que le premier, les personnes qui négligeront de les retirer promptement seront exposées à ne pouvoir compléter.

La réputation européenne dont jouit ce magnifique ouvrage, que nous venons de mettre fin, est un titre suffisant pour nous dispenser d'en faire l'éloge.

Galerie de Lesueur, ou Collection complète des vingt-deux tableaux peints par ce grand maître pour le cloître des Chartreux, et représentant la Vie de saint Bruno, exécutée en dessins lithographiés avec un frontispice et un cul-de-lampe, par M. *Fragonard;* accompagné d'un examen raisonné et de deux notices, l'une sur *Lesueur*, l'autre sur *saint Bruno*, par M. *Miel*; dédiée à *S. A. R. Monsieur*, par M. *Prosper-Laurent*, éditeur du Musée royal, dont la vie de saint Bruno fait la suite et le complément. 1 vol. in-fol. atlantique, pap. vélin d'Annonay.—Prix, 120 fr.—Avec figures sur papier de Chine, 180 fr.—Cartonné à la Bradel, 6 fr. de plus.

Histoire du roi René d'Anjou, par M. le vicomte *L.-Fr. de Villeneuve-Bargemont*, ornée du portrait de René et de celui de Jeanne de Laval, sa seconde femme; des vues des principaux palais que René a habités, de la tour de Bar, etc., du *fac simile* de son écriture; de celles des reines Isabelle de Lorraine et de Jeanne de Laval, de celles de presque toute sa famille, et de la plupart des princes et des hommes célèbres avec lesquels il avoit des relations. 3 vol. in-8°, imprimés sur très beau papier. Prix .... 24 fr.
Papier vélin, 56 fr. — Grand raisin vélin, 60 fr.

Œuvres de Boileau, avec un nouveau commentaire par M. *de Saint-Surin*, 4 vol. in-8°, imprimés par P. Didot, ornés de 14 figures gravées par les premiers artistes, d'après les dessins d'habiles peintres, papier fin .... 48 fr.
Papier vélin, 96 fr.; sur carré vélin double, avec les eaux fortes, 180 fr. — *Les mêmes*, papier de Hollande, dont il n'existe que douze exemplaires signés.

Lettres de madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis, avec les Notices et les Notes, par MM. *de Monmerqué* et *de Saint-Surin*; 2e édition (1820), augmentée de beaucoup de Lettres inédites, des *Mémoires de Coulanges*, etc., etc., 11 vol. in-8°, imprimés par M. P. Didot l'aîné, sur très beau papier, avec 8 portraits, 13 vues, 10 *fac simile* et les armes. Prix........................ 100 fr.
Satinés, 110 fr.; pap. vél., lettres grises, 180 fr.

Les mêmes, de format in-12. 13 vol., avec trois portraits et trois *fac simile*, sur très beau papier. Prix .... 42 fr.

Œuvres de Malherbe, précédées d'une Notice historique, accompagnées de notes, et ornées de son portrait, gravé par M. Dien, d'un modèle de son écriture, de la gravure de la médaille, publiée par M. P. A. Lois, de l'Académie de Caen, et autres Sociétés savantes, d'une vue de la ville de Caen et de la maison de Malherbe. 2 vol. in-8, imprimés par Didot aîné, sur très beau papier d'Aunonay. Prix........... 17 fr.
Papier vélin, 26 fr.; papier grand raisin, 26 fr.; et grand raisin vélin, 39 fr.

Lettres inédites de Malherbe, ornées du *fac simile* de son écriture, d'une vue de la ville de Caen et de la maison de Malherbe. 1 fort vol. in-8., imprimé par M. P. Didot l'aîné. Prix............ 10 fr.
Papier vél., 14 fr.; pap. grand raisin, 14 fr.; grand raisin vél. 21 fr.





